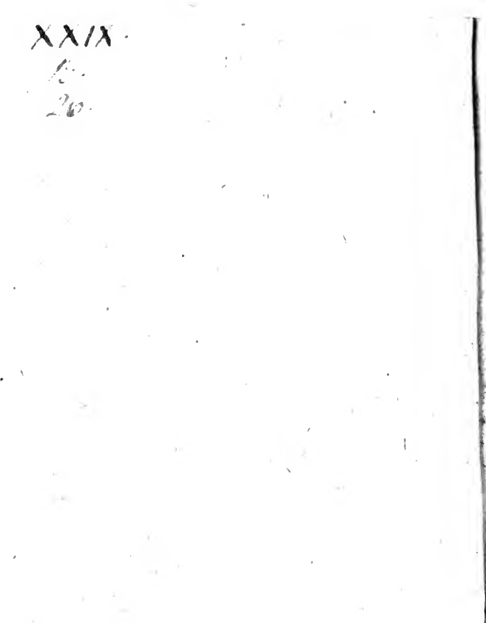



BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXIX
B
26
NAPOLI




XXIX.
20.

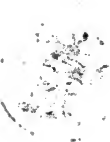
DICTIONNAIRE

UNIVERSEL

D'HISTOIRE NATURELLE.



PIG—R



DICTIONNAIRE
RAISONNÉ UNIVERSEL
D'HISTOIRE NATURELLE,
CONTENANT
L'HISTOIRE
DES ANIMAUX, DES VÉGÉTAUX ET DES MINÉRAUX,
Celle des Corps céleſtes, des Météores & des autres principaux Phénomenes de la Nature;

AVEC

L'HISTOIRE ET LA DESCRIPTION
DES DROGUES SIMPLES TIRÉES DES TROIS REGNES,
Le détail de leurs uſages dans la Médecine, dans l'Économie domeſtique & champêtre, & dans les Arts & Métiers:

Avec une Table concordante des Noms Latins, & le renvoi aux objets mentionnés dans cet Ouvrage.

Par M. VALMONT DE BOMARE, Démonſtrateur d'Hiſtoire Naturelle avoué du Gouvernement; Cenſeur Royal; Directeur des Cabinets d'Hiſtoire Naturelle, de Phyſique, &c. de S. A. S. M. le Prince de Condé; Honoraire de la Société Économique de Berne; Membre des Académies, Impériale des Curieux de la Nature, Impériale & Royale des Sciences de Bruxelles; Aſſocié regnicole de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Beaux-Arts de Rouen; des Sociétés Royales des Sciences de Montpellier, Littéraires de Caen, de la Rochelle, &c. d'Agriculture de Paris; Maître en Pharmacie.

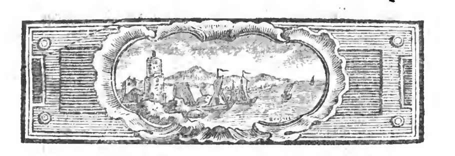
TROISIEME ÉDITION, revue & conſidérablement augmentée par l'Auteur.

TOME SEPTIEME.

A LYON,
Chez JEAN-MARIE BRUYSET Pere & Fils.

M. DCC. LXXVI.





DICTIONNAIRE

RAISONNÉ

D'HISTOIRE NATURELLE.

P.

PIGARGUE ou PYGARGUE, *pygargus*. On peut diſtinguer trois variétés dans cette eſpèce d'oiſeau carnivore ; ſavoir, le *grand pygargue*, le *petit pygargue* & le *pygargue à tête blanche*. Les deux premieres ne different que par la grandeur, & le dernier ne differe preſque en rien du premier, la grandeur étant la même ; la ſeule différence eſt un peu plus de blanc ſur la tête & le cou. Les différences entre les pygargues & les aigles, ſont 1°. la nudité des jambes ; les aigles les ont couvertes juſqu'au talon, les pygargues les ont nues dans toute la partie inférieure ; 2°. la couleur du bec, les aigles l'ont d'un noir bleuâtre, & les pygargues l'ont jaune ou blanc ; 3°. la blancheur de la queue qui a fait donner aux pygargues le nom d'aigles à queue blanche, parce qu'ils ont en effet la queue blanche en deſſus & en deſſous dans toute ſon étendue : ils different encore des aigles par quelques habitudes natu-

relles; ils n'habitent pas les lieux déserts, ni les hautes montagnes; les pygargues se tiennent plutôt à portée des plaines & des bois qui ne sont pas éloignés des lieux habités. Il paroît que le pygargue, ainsi que l'aigle commun, affecte les climats froids de préférence; il est de la même grosseur, & pour le moins aussi fort que lui, il est plus carnassier, plus féroce, moins attaché à ses petits, car il ne les nourrit pas long-temps; il les chasse hors du nid, avant même qu'ils soient en état de se pourvoir, & l'on prétend que sans le secours de l'*orfraie* qui les prend alors sous sa protection, la plupart périroient. Ce sentiment contre nature, qui porte ces oiseaux à chasser leurs petits avant qu'ils puissent se procurer aisément leur subsistance, & qui est commun à l'espece du pygargue & à celles du grand aigle & du petit aigle tacheté, indique que ces trois especes sont plus voraces & plus paresseuses à la chasse, que celle de l'aigle commun qui soigne & nourrit largement ses petits, les conduit ensuite, les instruit à chasser, & ne les oblige à s'éloigner que lorsqu'ils sont assez forts pour se passer de tout secours: d'ailleurs le naturel des petits tient de celui de leurs parens; les aiglons de l'espece commune sont doux & assez tranquilles, au lieu que ceux du grand aigle & du pygargue, dès qu'ils sont un peu grands, ne cessent de se battre & de se disputer la nourriture & la place dans le nid; en sorte que souvent le pere & la mere en tuent quelqu'uns pour terminer le débat: on peut encore ajouter que comme le *grand aigle* & le *pygargue* ne chassent ordinairement que de gros animaux, ils se rassasient souvent sur le lieu, sans pouvoir les emporter; que par conséquent les proies qu'ils enlevent sont moins fréquentes, & que ne gardant point de chair corrompue dans leur nid, ils sont souvent au dépourvu; au lieu que l'aigle commun qui tous les jours prend des lievres & des oiseaux fournit plus aisément & plus abondamment la subsistance nécessaire à ses petits. La pygargue construit pour nid un aire ou un plancher tout plat, comme celui du grand aigle, qui n'est abrité dans le dessus que par le feuillage des arbres, & qui est composé de petites perches & de branches qui sou-

tiennent plusieurs lits alternatifs de bruyere & d'autres herbes ; elle y pond deux ou trois œufs. *Voyez maintenant l'article* AIGLE.

PIGAYA. C'est la racine de l'*ipécacuanha* : voyez ce mot.

PIGEON, *columba*, est un genre d'oiseau très-connu. Quantité de personnes se font de la multiplication du pigeon, une affaire sérieuse sans y rien épargner ; & par la combinaison des mêlanges, ils savent en tirer une infinité de variétés, toutes plus curieuses les unes que les autres, ainsi qu'on le verra à la fin de cet article. Les marques caractéristiques de cet oiseau, sont d'avoir quatre doigts dénués de membranes, dont un par derriere & trois devant ; les jambes courtes & couvertes de plumes jusqu'au talon ; les ailes très-longues, un vol très-fort, le bec droit, étroit & un peu long, le bout supérieur un peu renflé & recourbé, les narines à demi-couvertes d'une membrane épaisse & molle ; mais ce bec varie suivant les especes, les unes l'ont plus délié, d'autres plus gros, d'autres plus court, d'autres plus long ; sa voix est un cri plaintif, assez bien exprimé par le mot *roucoulement* : ils ne pondent que deux œufs à la fois, & font plusieurs pontes & couvées dans une année ; ceux de voliere en font jusqu'à douze. Le propre de ces animaux est de ne point renverser le cou quand ils boivent, mais de boire largement comme font les bêtes de charge. La plupart ont les pieds rouges, & le mâle & la femelle couvent tour à tour : la durée de leur vie est de quinze à vingt ans. On les divise en pigeons privés ou domestiques, en pigeons sauvages & en pigeons étrangers. Au reste ces oiseaux sont mis par M. *Linnæus* dans l'ordre des *aves passeres*, oiseaux de passage. Les pigeons sont en général des oiseaux qui appartiennent à l'ancien & au nouveau Continent ; ils vivent dans les climats chauds, dans ceux qui sont tempérés, & ils s'étendent fort avant dans le nord. On trouve dans l'ancien Continent, dit M. *Sonnerat*, des ramiers en Sibérie ; & dans le nouveau, plusieurs especes de pigeons dans le Canada. Il paroît que les climats chauds conviennent mieux à ces especes

de bipedes ; ils y sont plus nombreux & plus variés. Quoiqu'ils ne pondent que deux œufs à la fois, quoiqu'ils soient exposés à la voracité des oiseaux de proie auxquels ils servent de pâture la plus ordinaire, les individus dans chaque espece ou variété sont fort multipliés, & souvent leur nombre est prodigieux ; ce qui vient sans doute, comme il est dit ci-dessus, de ce que ces oiseaux font plusieurs pontes par an, de ce que leur constitution est robuste, qu'ils peuvent s'habituer partout, y trouver un climat & une nourriture convenable à leur multiplication : c'est cette force de leur constitution, & comme nous le dirons ci-après, l'ardeur de leur tempérament, qui font que les pigeons sont de tous les oiseaux, après la poule & quelques autres gallinacées, les bipedes les plus aisés à transporter, à s'habituer à un nouveau climat, à y multiplier. Les pigeons ont en général une forme élégante, un plumage bien nué : ils sont d'une grande utilité pour la nourriture de l'homme & celle d'un grand nombre d'animaux ; & dans l'entretien général, ils rendent beaucoup plus qu'ils ne coûtent. On a observé que les pigeons qui vivent en pleine liberté, ont pour l'ordinaire les pieds rouges, & que la couleur dominante de leur plumage est le gris ou le brun : l'état de domesticité a plus ou moins altéré l'espece du pigeon : la plupart ne se nourrissent que de grains ; quelques especes cependant ne vivent guere que des fruits qu'ils avalent sans les casser.

1°. Le Pigeon ordinaire ou mondain, *columba domestica & vulgaris*, est un oiseau domestique fort commun & fort utile : il pese environ treize onces ; il a, depuis le bout du bec jusqu'au bout de la queue, treize pouces de long, une envergure de vingt-six pouces de large ; le bec grêle, pointu, longuet, comme farineux au-dessus des narines, & du reste brun, l'iris d'un jaune roussâtre ; les jambes en devant revêtues de plumes presque jusqu'aux doigts, les pieds & les doigts rouges, les ongles noirs, la tête d'une couleur cendrée & bleuâtre, le cou orné de belles couleurs changeantes, selon qu'il est différemment exposé à la lumiere, le jabot roussâtre, le reste de la poitrine

& le ventre cendrés, le bas du dos blanc, & cendré près des épaules, du reste noir, néanmoins nuancé de cendré: le pennage des ailes a les mêmes couleurs; celui de la queue, qui a quatre pouces & demi de longueur, est noir par les extrémités, le reste est cendré: le jabot du pigeon est grand: la voix du mâle est aussi grave que celle de la femelle est grêle. On lit dans l'*Hist. de l'Acad. des Sciences, T. I. p. 140.* que l'œsophage du pigeon est capable d'une distension plus grande en proportion de celui des autres oiseaux, comme on peut le remarquer en soufflant dans leur âpre-artere. La grande espece de pigeon domestique est le PIGEON-ROMAIN, *columba versicolor.*

Tous les pigeons, dit M. *de Buffon*, ont de certaines qualités qui leur sont communes; l'amour de la société, l'attachement à leurs semblables, la douceur des mœurs, la chasteté, c'est-à-dire la fidélité réciproque & l'amour sans partage du mâle & de la femelle; la propreté, le soin de soi-même qui supposent l'envie de plaire, l'art de se donner des graces qui le suppose encore plus; les caresses tendres, les mouvemens doux, les baisers timides qui ne deviennent intimes qu'au moment de jouir; ce moment même ramené quelques instans après par de nouveaux désirs, de nouvelles approches également nuancées, également senties; un feu toujours durable, un goût toujours constant, & pour plus grand bien encore la puissance d'y satisfaire sans cesse...... En effet quiconque a habité la campagne, aura observé ces différentes qualités dans l'espece du pigeon: il aura reconnu que ces oiseaux sont fort portés à l'amour, que le mâle amoureux s'approche de sa femelle, va, revient, tourne autour d'elle, la cajole, fait l'amant empressé, est toujours en mouvement, épanouit sa queue, fait la roue jusqu'à ce que la tendre femelle excitée par ces petites agaceries réponde d'une voix sourde, d'un roucoulement étouffé; ensuite viennent les petits becos, c'est-à-dire les caresses du bec dans le bec; alors les grandes privautés ont lieu.

Deux œufs blancs pondus sont le fruit de ces amours: l'un produit un mâle & l'autre une femelle, quelque-

fois auſſi il en naît deux mâles ou deux femelles. Pour pondre le ſecond œuf, il faut un nouvel accouplement : la femelle choiſit communément l'après-midi pour ſon accouchement. Ses deux œufs étant pondus, elle ſe met à les couver, de façon que pendant quinze jours complets elle reſte deſſus depuis trois ou quatre heures après-midi, juſqu'au lendemain matin ſur les neuf à dix heures que le mâle prend ſa place, réguliérement juſqu'à quatre heures du ſoir, tandis que la femelle va chercher à manger & ſe repoſer ; puis elle revient à l'heure marquée pour relever ſon mâle, qui lui cede à ſon tour la place juſqu'au lendemain, & ainſi de ſuite juſqu'à ce que les petits ſoient éclos. Si durant la couvaiſon la femelle tarde trop à revenir, le mâle va la chercher & l'invite à retourner promptement à ſon nid ; celle-ci en fait autant à l'égard de ſon mâle quand il paroît pareſſeux ſans l'être. Ainſi nulle humeur, nul dégoût, nulle querelle ; toutes les douceurs du ménage, toutes les fonctions pénibles également réparties. Le mâle aimant aſſez conſtamment pour les partager, & même coopérer aux ſoins maternels : ſoulageant & adouciſſant la peine de ſa compagne, pour mettre entre elle & lui cette égalité dont dépend le bonheur de toute union durable.... Quels modeles pour l'homme, s'il pouvoit ou ſavoit les imiter ! Le pere & la mere n'ont rien à donner pendant trois ou quatre jours aux deux pigeonneaux nouvellement éclos ; ils ont ſeulement ſoin de les tenir bien chaudement : alors c'eſt la femelle qui ſe charge ſeule de ce ſoin, ſi ce n'eſt pour quelques momens qu'elle va prendre un peu de nourriture ; après quoi ils les nourriſſent pendant huit jours d'alimens ramollis, à demi digérés comme de la bouillie dans leur jabot, ils ſoufflent ou dégorgent deux à trois fois par jour cet aliment dans leur petit bec : le pere ſouffle communément la pâture à la petite femelle, & la mere au petit mâle : cette attention réciproque ſuppoſe chez ces oiſeaux un inſtinct eſclave né de la difference du ſexe ; peu-à-peu ils leur donnent une nourriture plus ſolide, à proportion de leurs forces, & dès qu'ils ſont en état de voler, le pere les chaſſe du nid, & les oblige de pourvoir eux-mêmes à leur

nourriture. Ce nouveau ménage s'appareille bientôt ensemble. Les pigeons de voliere ont toujours à la fois des œufs & des petits ; & par ce moyen ils ne perdent point de temps. Tous les momens de la vie sont employés au service de l'amour & au soin de ses fruits.

On remarque que quand la femelle s'est laissé cocher par un mâle étranger, le sien piqué de la passion de son infidelle, se dépite & ne veut plus la voir ; il l'abandonne, ou s'il s'en approche, c'est pour la battre. On a vu des femelles s'entre-saillir au défaut de mâle, ce qui suppose un tempérament fort chaud dans ces individus. On a vu aussi deux mâles mécontens respectivement de leurs femelles, faire entre eux un échange, & vivre ensuite en bonne intelligence dans leur nouveau petit ménage. Cet exemple des troqueurs seroit-il en pareilles circonstances chez toutes les especes d'animaux le vœu & la loi de la nature ?

Les pigeons aiment à se baigner & à se rouler dans la poussiere, pour se délivrer de la vermine, des poux & puces qui les incommodent quelquefois : ils se nourrissent de froment, de sarrasin, d'orge, de vesce, de pois, de chenevi, de panis, d'ivraie & d'autres grains : ceux de colombier cherchent pendant l'été leur vie dans les champs, mais dans l'hiver il faut les nourrir. Sans cela ils seroient peu féconds & pourroient périr : ces oiseaux sont d'un bon revenu dans un colombier. Nous avons dit qu'ils multiplient souvent ; dans le même temps qu'ils élevent leurs petits, ils couvent des œufs.

Le vol de cet oiseau est très-rapide & sifflant, surtout quand l'animal se sent poursuivi par l'épervier, par le milan ou par quelqu'autre oiseau de proie. Outre le vol, les pigeons ont la vue & l'ouie excellentes, ce sont là en quelque sorte les seules armes que la nature leur a données pour se défendre. Ils tremblent à l'aspect d'un oiseau de rapine : quoique d'un naturel doux en apparence, & regardés comme le symbole de la douceur, cependant ils se battent souvent de pigeon à pigeon jusqu'à la mort, sur-tout quand il s'agit de concurrence pour une femelle : alors ils se donnent des coups d'ailes sur la tête, des coups de bec, & s'arra-

chent les plumes. Le pigeon vit volontiers avec la volaille.

Cet oiseau est d'un grand usage dans les alimens, surtout quand il est jeune, nourri & élevé à la maison dans une voliere; sa chair est alors tendre, succulente, facile à digérer & nourrit beaucoup: les plus estimés en France sont ceux de Perpignan. Lorsqu'il est vieux l'on doit en user plus sobrement: on prétend qu'un pigeon nouvellement tué, ouvert par le dos & appliqué tout chaud sur la tête ou à la plante des pieds d'un frénétique, est capable de guérir cette maladie. Le sang du pigeon tiede & tiré de dessous l'aile, est propre pour guérir les plaies récentes des yeux. Sa fiente appelée *colombine*, est nitreuse, résolutive & apéritive: on la prend toute calcinée ou en tisane ou en bol; on a des exemples que si cette fiente fraîche tombe dans les yeux, l'on en peut devenir aveugle, tant elle contient de parties caustiques; c'est par cette raison que la peau rougit à l'endroit où l'on met pendant un certain temps de la fiente de pigeon. On en mêle quelquefois dans les vésicatoires, ou avec les cataplasmes farineux, pour résoudre les tumeurs œdémateuses. La fiente de pigeon pulvérisée & cuite avec le lait, fait un cataplasme excellent pour les maux de gorge pituiteux: il faut avoir soin de le renouveller & de le réchauffer toutes les heures. Cette fiente, dit M. *Bourgeois*, est encore un excellent remede pour la toux des chevaux, qu'ils contractent souvent au printems dans les pâturages, lorsque les nuits sont froides, ou lorsqu'ils sont exposés long-temps à des pluies froides. Cette toux, lorsqu'on la néglige, dégénere souvent en vraie pousse qui devient incurable. Dès qu'on s'apperçoit qu'un cheval est attaqué de la toux, il faut prendre quatre poignées de fiente de pigeon qu'on pulvérise grossiérement, & on la met infuser dans une demi-bouteille de vieux vin blanc pendant une nuit; le matin on passe le mélange par un linge, & on le fait avaler trois matins de suite au cheval par le moyen d'une bouteille ou d'une corne.

La fiente du pigeon est très-bonne pour les plantes & pour les semences: on peut la répandre à claire-voie

ſur la terre toutes les fois qu'on ſeme quelque grain, conjointement avec la ſemence, & même après, en toute ſaiſon; & chaque hottée de cette fiente équivaut à une charretée de fumier de mouton. Il faut cependant obſerver que la *colombine* eſt ſi remplie de parties volatiles toujours en action, que ſi on ne la laiſſoit un peu modérer à l'air, & ſur-tout par un temps pluvieux, on courroit riſque, en la répandant trop promptement, d'altérer les grains ſemés, de brûler & de détruire les premiers principes de la germination : auſſi doit-on en amortir l'activité en la mêlant avec du crotin de cheval, ou du fumier de vache pourri. Cet engrais convient ſur-tout aux prés trop uſés, aux chenevieres & aux potagers, même aux terrains froids, humides & argileux. *Voyez* FUMIER & EXCRÉMENT.

L'exemple des pigeons monſtrueux, à deux têtes, à quatre pieds, &c. n'eſt pas rare.

2°. Le PIGEON BISET, *columba livia.* C'eſt un oiſeau ſauvage de paſſage, ainſi nommé à cauſe de la couleur biſe ou plombée, tant de ſon plumage que de celle de ſa chair, qui eſt effectivement plus biſe que celle des pigeons de voliere; il eſt plus petit que le pigeon ordinaire & difficile à apprivoiſer, car il ne peut vivre enfermé; il a les pieds rouges, ainſi que le bec qui eſt raboteux.

3°. Le PIGEON SAUVAGE ou FUYARD, *œnas ſeu vinago.* Ce pigeon de paſſage a une corpulence un peu plus grande que le pigeon ordinaire, dont il differe encore pour la couleur du plumage, qui eſt fort diverſifié; le devant de ſa poitrine & de ſes ailes ſont d'une couleur vineuſe, il a ſur chaque aile deux taches noires, les plumes du cou jettent différens éclats ſuivant qu'on les expoſe au jour; il fait ſon nid le long des rochers eſcarpés. On prétend que c'eſt une eſpece de ſemblables pigeons, *columba tabellaria* ou *pigeon meſſager,* que les Mariniers en Egypte nourriſſent ſur leurs navires, ainſi qu'en Candie & en Chypre; c'eſt, dit *Belon,* pour les lâcher quand ils approchent de terre, afin de faire annoncer chez eux leur arrivée. On étoit autrefois dans l'uſage d'attacher des lettres aux pieds ou ſous les ailes de ces courriers volans, qui les por-

toient à l'endroit où l'on savoit qu'ils s'arrêtoient d'ordinaire ; il y a encore de ces pigeons messagers en Orient & ailleurs, où on les dresse à porter & à rapporter les lettres dans les occasions où l'on a besoin d'une extrême diligence ; on assure que le Consul d'Alexandrette s'en sert encore pour envoyer promptement des nouvelles à Alep : & que les caravanes qui voyagent en Arabie, font savoir leur marche aux Souverains Arabes, avec qui elles sont alliées, par le même moyen. Ces oiseaux volent avec une rapidité extraordinaire, & reviennent avec une nouvelle diligence pour se rendre dans le lieu où ils ont été nourris & élevés. On les rencontre quelquefois sur le soir couchés sur le sable & le bec ouvert, attendant la rosée pour se rafraîchir & reprendre haleine. En 1574 & 1575 le Prince d'Orange fit usage de ces messagers volans aux sieges de Harlem & de Leyde, & pour reconnoître le service de ces oiseaux, le Prince voulut qu'ils fussent nourris aux dépens du public, dans une voliere faite exprès, & que lorsqu'ils seroient morts, on les embaumât pour être gardés à l'Hôtel de Ville. Ces pigeons font leur nid dans de vieilles tours : ils sont fort timides, mais ils aiment à retourner dans leur patrie.

4°. Le Pigeon ramier, *palumbus torquatus*. Ce pigeon est encore très-connu dans tous les pays. *Belon* dit qu'on le nomme *ramier*, parce qu'il se perche sur les rameaux ou branches d'arbres ; il vole en troupe pendant l'hiver, il ne chante ou ne roucoule que quand il est en amour, & sa femelle lui répond ; il est plus grand que le biset & le pigeon ordinaire, & presque aussi charnu qu'une poule. On le trouve particuliérement sur les mérisiers pendant la maturité de leur fruit qu'il aime à l'excès. On en prend beaucoup en certains pays dans les forêts qui sont plantées de chêne, de frêne & de lierre ; pour cela on attend qu'il fasse bien nuit, & par le moyen d'un charivari & en portant des torches de paille allumée on leur fait peur : il est facile alors de les tuer. Ce pigeon bâtit son nid assez malproprement, peu haut, mais il le rend difficile à trouver. Le ramier fait sa demeure suivant les saisons, tan-

tôt dans la plaine, & tantôt dans les montagnes. Le plumage de son cou est chatoyant ou d'un éclat de soie : celui de la poitrine, des épaules & des ailes est vineux, le milieu du dos couleur de frêne sombre, le reste est à-peu-près comme dans le pigeon ordinaire : sa chair est beaucoup plus dure que celle des pigeons précédens. Il y a le *pigeon bleu ramier* de Madagascar & du Mexique. Il est mention du même pigeon de couleur verte *à l'article* FOUNINGO. Le pigeon *ramier* qui se trouve abondamment près de la Perle à douze lieues du Cap de Bonne-Espérance, est gris & de la grosseur de celui d'Europe : la tête est couleur de charbon pâle, le cou d'un lilas clair, la poitrine, le ventre, les cuisses, les petites plumes des ailes sont d'un gris cendré, le dessous des ailes est d'un gris vineux; les grandes plumes des ailes sont noires : la queue est noire aussi, excepté le bout qui est blanc; il y a de chaque côté sur les petites plumes de l'aile cinq taches noires; le bec, l'iris & les pieds sont d'un rouge vineux.

On distingue en Europe les *palombes* ou *gros ramiers*; ce sont de belles especes de pigeons très-connues dans les Pyrénées, où ils passent régulièrement deux fois l'année pour aller & revenir d'Espagne, ainsi que les bisets; leur plumage est d'un beau gris-cendré, avec un collier orné de très-belles couleurs changeantes : la chasse en est fameuse tout le long des Pyrénées; elle consiste à dresser de distance en distance le long d'une gorge, quelquefois pendant l'espace de plus d'une demi-lieue, des especes de trépieds, qui sont composés de trois perches, longues quelquefois de soixante à quatre-vingt pieds; à l'endroit où elles se croisent au plus haut, on bâtit une cabane de verdure, où un homme se tient caché avec une provision de morceaux de bois blanchis faits en palette. Dès qu'il apperçoit un vol de palombes, il leur jette une de ces palettes, qu'elles prennent pour un oiseau de proie, la frayeur leur fait baisser leur vol près de la terre, alors de distance en distance, suivant qu'elles s'écartent, on les rapproche par la même voie, & on les conduit où on veut : à l'extrémité de la gorge, il faut qu'il y ait

cinq ou ſix grands arbres rangés de ligne ; on tend des filets depuis le haut juſqu'en bas, au moyen de poids & de poulies ; dès qu'on lâche une détente, ces filets tombent, & les palombes effrayées par les palettes qu'on leur jette, viennent ſe prendre dans les filets : on en prend quelquefois plus d'un cent d'un ſeul coup de filet. On mange ces oiſeaux à la broche, preſque ſaignans.

A Terni en Italie, on pratique une autre chaſſe de pigeons très-ſinguliere, & dont M. *la Lande* a été témoin ; on éleve & on apprivoiſe des pigeons appelés *mandarini* qui vont au-devant des pigeons de paſſage & les conduiſent dans la forêt, & ſur les arbres mêmes où les Chaſſeurs les attendent ; on en prend quelquefois juſqu'à cinq cents.

5°. Le PIGEON DE ROCHER ou ROCHERAYE, *columba rupicola*, eſt une eſpece de petit pigeon, de couleur cendrée, qui ne fréquente que les rochers voiſins de la mer : il y en a de tout blancs.

6°. Le PIGEON HUPPÉ, *columba criſtata*. C'eſt le nom que l'on donne au pigeon qui porte une huppe blanche ſur le derriere de la tête, il a les ailes & le deſſus du dos d'un noir vineux, & tout le reſte du plumage eſt blanchâtre. Il eſt un peu moins gros que le pigeon ordinaire : il ſoutient bien le froid.

7°. Le PIGEON PATTU, *columba daſypes*. Les plumes de ſes jambes ſont longues & pendent juſqu'entre les doigts.

8°. Le PIGEON NONAIN, *columba cucullata*. C'eſt le *pigeon à chaperon* ou *jacobin*. Les plumes de ſon cou ſont relevées & lui ceignent la tête en capuchon de Moine.

9°. Parmi les pigeons ſauvages & étrangers, on connoît, 1°. celui du Bréſil, que *Marcgrave* a décrit ſous le nom de *picui-pinima*, il n'eſt pas plus gros qu'un merle ; ſa chair eſt excellente & fort graſſe. 2°. Le *pigeon des îles de Nincobar* dans le golfe de Bengale, proche des côtes du Pégu, *columba nincombar Indica*, qui eſt plus grand que notre pigeon domeſtique ; ſon plumage eſt un mélange agréable de bleu, de vert, de jaune, de pourpre violet & de rouge ; il

se nourrit de riz : ce pigeon sauvage est sujet à la pierre : elle croît par couches jusqu'à boucher l'ouverture du gésier, ce qui le fait périr. 3°. Le *pigeon sauvage de l'île de S. Thomas*, qui a le plumage d'un perroquet vert ; ses jambes & le bas de ses ailes sont d'une belle couleur de safran ; il est moins beau à la vue que le *pigeon d'Ambøine*, *columba viridis Amboinensis*. 4°. Le *pigeon à queue annelée de la Jamaïque*, *columba caudâ fasciâ notata Jamaïcensis ;* on l'éleve dans les colombiers ; il y en a aussi de sauvages qui ne fréquentent que les savannes. 5°. Le *pigeon à grosse gorge ou à grand gosier*, *columba gutturosa ;* en aspirant de l'air, il enfle sa gorge qui alors devient plus grosse que son corps.

On trouve encore plusieurs sortes de pigeons à Maderas-patan (ou ville de Madras) aux Indes, dont les couleurs sont fort variées ; celui des Philippines est plus agréable à la vue. Les Ornithologistes font mention de quelques especes de pigeons qu'on éleve par curiosité, telles que le *trembleur* ou *pigeon paon*, qui remue toujours la tête & le cou ; il a la queue large, l'étale & la redresse comme celle du paon, *columba tremula cauda :* le *pigeon cavalier*, *columba eques*, qui est sorti du pigeon bâtard & du pigeon messager ; il a des excroissances charnues à la racine du bec & autour des yeux ; il a aussi la faculté d'enfler son jabot comme le pigeon à grosse gorge : le *pigeon de Mahomet*, il differe peu de celui de Numidie ou de Barbarie ; ses yeux sont grands & noirs : le *pigeon Polonois* a les yeux bordés de rouge : le *pigeon batteur*, *columba percussor*, il tourne en rond lorsqu'il vole, & il bat des ailes avec force & beaucoup de bruit ; aussi les plumes de ses ailes se trouvent souvent rompues : le *pigeon culbutant*, *columba gyratrix seu vertaga*, est de différentes couleurs & differe peu du précédent : le *pigeon à gorge frisée*, *columba turbila dicta*, a le sommet de la tête aplati, &c. Voyez la *Description de ces oiseaux*, par *Ray* & M. *Brisson*.

De tous les pigeons, ceux de la Louisiane ont la chair la plus fine & la plus délicate ; dans toute l'Amérique aux endroits où il y a beaucoup de bois, ces

oiseaux sont assez bons & si gras, qu'ils crevent souvent en tombant à terre lorsqu'on les tire sur l'arbre. Beaucoup de sortes de pigeons d'Amérique ont la tête ou couronnée, ou chauve ; les Negres n'ont point encore pensé à les apprivoiser, quoique les Hollandois y en nourrissent un assez grand nombre. Au Cap de Bonne-Espérance on estime beaucoup les pigeons de montagnes & ceux des buissons. Le pigeon roux de Cayenne est le *perdix montana* de *Ray ;* c'est la perdrix rousse des Antilles.

M. *Linnæus* donne la description du pigeon de Groënland ou de Norwege, *columba Norwegica ;* cet oiseau est de la grandeur d'une petite poule, il en a le bec; ses pieds sont palmés : c'est le *plongeur pigeon* du Spitzberg. M. *Anderson* dit que les pigeons de l'Islande ressemblent aux pigeons sauvages, & qu'ils construisent leurs nids dans les crevasses des rochers qui bordent la mer, afin que les petits tombent à l'eau dès leur premiere démarche : leur vol ressemble à celui de la perdrix. Ces oiseaux étant palmés, ne sont point de véritables pigeons.

Pour compléter l'idée qu'on peut se faire de la variété des véritables pigeons par la combinaison des mélanges de diverses especes, en voici un exemple tiré de l'état de ces oiseaux qui se voyoient à Paris au nombre de 158 paires le 7 Novembre 1767 dans les volieres de S. A. S. Mgr. le Comte de Clermont.

1°. Des *nonains*, les uns maurins, d'autres de toutes les nuances, blancs, rouges, gris panachés, soupe de vin, chamois, noirs, gris de fer, &c.

2°. Des *queues de paon*, ou maurins, ou bleus, ou blancs.

3°. Des *Polonois*, ou jaunes, ou gris piquetés, ou minimes, les uns huppés, les autres pierrés, ou noirs, ou rouges, ou blancs, ou maurins.

4°. Les *herminés*, il s'en trouve de ceux-ci à barres blanches & fraisés.

5°. Les *culbutans*, ou maurins, ou rouges, ou papillotés en noir & Espagnols.

6°. Les *Hollandois* noirs, à *cravatte*, gris piqué.

7°. Les *Hollandois à cravatte* ou chamois, plus ou

moins panachés, ou maurins, ou étincelés, ou bleu-barrés, ou fauve-barrés, ou soupe de lait, ou soupe de vin, ou gris doux.

8°. Les *têtes* & *queues*, ou noires, ou bleues.

9°. Les *heurtés*, ou en noir, ou en rouge.

10. Les *Napolitains*.

11. Les *Suisses*, mouchetés.

12. Les *gorges*, ou *îlois*, papillotés, ou chamois panachés, ou soupe de vin, ou rouges, ou jaunes, ou marrons, ou minime olive, ou maurins, ou blancs, ou couleur de feu, ou gris doux, ou huppés.

13. Les *cavaliers*, ou couleur de feu, ou jacinthes, ou ardoisés.

14. Les *petits mondains*, ou couleur de feu, ou bay-dorés, collier jaune, ou orangés, ou fleur de pêcher, ou lavandés, ou jaspés & formaillés.

15. Les *tournans*, couleur de soupe de vin.

16. Les *glougloux*, Espagnols, les uns rouges, les autres noirs.

17. Les *orangés*.

Tous ces pigeons se voient actuellement dans la ménagerie de Chantilly. A l'égard des tourterelles qui sont des especes de pigeons; *voyez au mot* TOURTERELLE.

PIGNE D'ARGENT. Ce nom tiré de la forme pyramidale de son moule, appartient à des masses d'argent qui contiennent encore une certaine quantité de mercure qui a servi à amalgamer les mines d'argent au Potosi : *voyez* ARGENT.

PIGNONS DE BARBARIE : *voyez au mot* RICIN.

PIGNONS D'INDE ou DE MÉDICINIER: *voyez au mot* RICIN.

PIGNONS DOUX : *voyez à l'article* PIN.

PIGO ou PIGUS ou PICLO. Espece de carpe fort commune en été dans le lac de Côme & le lac Majeur ; on y en trouve beaucoup pendant quarante jours. *Rondelet* la nomme *cyprinus aculeatus*. Ce poisson, semblable à la carpe ordinaire pour la forme, a la queue fourchue, & de grandes écailles, desquelles sortent des piquans ou aiguillons blancs : le ventre est blanc tirant sur le rouge pâle, & le dos d'un bleu noi-

râtre. Les plus grands de ces poiſſons peſent cinq à ſix livres : il y en a qui fraient ſur les bords des rivieres ; leur chair eſt d'un meilleur goût que celle de la carpe, dit *Rondelet*. Le *pigo* eſt la *carpe piquante*.

PILLOLET. *Voyez* SERPOLET.

PILLULAIRE, *pilularia paluſtris juncifolia*. Plante ſinguliere des environs de Paris, & dont M. *Bernard de Juſſieu* a donné l'hiſtoire à l'Académie des Sciences en 1739. Il a montré les rapports qu'elle peut avoir avec les fougeres par la façon dont elle végete. Il en a établi le caractere, fondé ſur l'examen des parties de la fleur qui étoient inconnues juſqu'alors & qu'il a très-bien obſervées, ainſi que ſes ſingularités, à l'aide du microſcope. Le nom *pilularia*, dit cet habile Botaniſte, exprime très-bien la forme de globule qu'ont les boutons des fleurs de cette plante.

La *pillulaire* eſt une plante aquatique très-baſſe, rampante & couchée ſur terre. Ses racines ſont des filets longs, ſimples, flexibles & ronds, communément blancs, plongés perpendiculairement & fibrés à leur extrémité. Chaque racine naît toujours & précisément au-deſſous de chacune des feuilles qui ſont placées ſur les branches rondes, vertes & noueuſes, & ſur les rameaux de cette plante ; plus le terrain eſt humide, & mieux les racines ſont nourries. Les tiges & les branches de cette plante ſont ſi égales, ſi entremêlées les unes dans les autres, que la principale tige, dit M. *de Juſſieu*, eſt difficile à diſtinguer. Auſſi cet Académicien s'eſt-il contenté de décrire une branche longue de ſix pouces, & de demi-ligne d'épaiſſeur, chargée de rameaux & de racines qui tenoient cette branche plaquée contre terre, ou ſur une eſpece de mouſſe commune dans les endroits marécageux.

La branche de la pillulaire eſt garnie de rameaux alternes & terminée par une éminence velue, un peu aplatie ſur les côtés : dans quelques rameaux & dans le bout des branches où ce bouton groſſit davantage, il ſort une feuille velue, qui en naiſſant eſt entiérement roulée en forme de ſpirale, & qui prend enſuite la figure d'un crochet.

Les

Les feuilles naissent alternativement sur les deux côtés des rameaux : elles sont simples, vertes, tendres & terminées en pointe, assez semblables à celles du jonc & quelquefois longues de cinq pouces. Les fleurs sont cachées sous des enveloppes comme dans la figue : elles ont une façon particuliere de s'ouvrir : elles viennent dans les aisselles des rameaux ; & quatre de ces fleurs enveloppées chacune par une membrane fine & délicate, sont toujours renfermées sous une enveloppe commune, dont la forme est celle d'une sphere hérissée de poils verts, & qui étant mûre a la grosseur d'un grain de poivre : elle s'ouvre alors & se partage en quatre quartiers égaux, qui tiennent chacun par un angle au pédicule qui les soutient. Chaque quartier de globule sphérique est creux, & sa cavité est remplie par une fleur hermaphrodite, composée d'étamines & de pistils rangés sur un placenta commun.

Le placenta de la fleur est une bande membraneuse & garnie de quatre rangs de pistils des deux côtés & sur le bord. Au reste, dit M. *de Jussieu*, le nombre des pistils qui sont ovoïdes & sans stylet, mais avec une espece de stigmate, varie dans les fleurs de la pillulaire. Il en a compté douze dans quelques-unes, & seize & vingt dans d'autres : ces pistils sont autant d'embryons ou d'œufs. Chaque fleur a trente-deux étamines, qu'on ne peut distinguer qu'avec la loupe, & mieux encore avec le microscope. On trouve dans le Mémoire dont nous venons de parler, l'extrait des expériences très-curieuses sur cette plante baignée dans l'eau, &c.

M. *de Jussieu* place la pillulaire dans la classe des fougeres, par sa maniere de végéter, de croître ; par la figure des feuilles de fougeres qui, non développées, présentent aussi une espece de crosse ; par leur commune odeur & par leur saveur visqueuse mêlée d'astriction, &c.

Cette plante croît en Angleterre, dans les environs de Paris & dans les mares ou platieres de la forêt de Fontainebleau, &c. elle paroît vivace ; ses jeunes branches qui subsistent d'une année à l'autre, servent à la renouveller pendant que les anciennes périssent ; on peut l'élever dans des lieux où l'eau ne s'évapore

pas entiérement. M. *de Jussieu* soupçonne que la pillulaire est atténuante, incisive & apéritive, ainsi que les fougeres.

PILLULAIRE. Espece de *scarabée* nommé *fouille-merde*. Voyez à l'article ESCARBOT.

PILORIS. C'est une sorte de rat musqué naturel à la Martinique & aux autres Iles Antilles. Il est de la même forme que nos rats d'Europe, que l'on y trouve aussi depuis que nos navires vont mouiller dans ces parages; mais il pese quatre fois davantage, tant il est grand. Son ventre est blanc, son dos noir. Il sent si fort le musc, qu'il parfume tous les lieux par où il passe, & particuliérement l'endroit où il repaire. Il niche souvent dans les caves des maisons; heureusement il ne peuple pas tant que les rats communs. Les habitans de la Martinique, & sur-tout les Negres qui mangent de ces animaux, sont contraints, après les avoir écorchés, de les laisser exposés à l'air une nuit entiere, & même d'en jeter le premier bouillon pour en ôter la trop grande odeur de musc: on appelle leurs rognons desséchés *rognons de musc*; ils sont estimés prolifiques. *Voy.* RAT MUSQUÉ.

PILOSELLE ou OREILLE DE RAT, *pilosella repens officinarum*. Plante fort commune qui croît aux lieux arides, sur les côteaux incultes & dans les terres sablonneuses: sa racine est longue comme le doigt, menue & fibreuse; elle pousse plusieurs tiges grêles, sarmenteuses, velues, rampantes à terre & y prenant racine. Ses feuilles sont oblongues, arrondies par le bout comme une oreille de rat, velues, vertes en dessus, veineuses, blanches & lanugineuses en dessous, d'un goût astringent; ses fleurs qui paroissent en été, sont à demi-fleuron, semblables à celles de l'*herbe à l'épervier*, mais plus petites & jaunes: elles sont suivies par de petites semences noires, cunéiformes & garnies d'aigrettes. On dit qu'il se trouve sur cette plante une espece de kermès ou cochenille bonne en teinture.

La piloselle est très-amere: elle est astringente, vulnéraire & détersive. On la trouve souvent mêlée dans les *faltrancks*: elle est très-propre pour arrêter le cours

de ventre, les hémorragies & les hernies; mais on la croit mortelle pour les moutons.

PILOTE DU REQUIN. On donne ce nom à un poisson que l'on peut regarder comme une espece de *sucet*. Voyez à l'article REMORE.

PIMALOT. Le bec large de cet oiseau pourroit faire douter qu'il appartînt au genre de l'étourneau; mais s'il étoit vrai, comme le dit *Fernandez*, qu'il eût la nature & les mœurs des autres étourneaux, on ne pourroit s'empêcher de le regarder comme une espece analogue, d'autant qu'il se tient ordinairement sur les côtes de la mer du Sud, apparemment parmi les plantes aquatiques, de même que notre étourneau d'Europe se plaît dans les roseaux: le pimalot est un peu plus gros.

PIMAR, *picus maximus niger*. C'est le grand *pic noir*. Voyez à l'article PIC.

PIMART JAUNE. C'est le *loriot*. Voyez ce mot.

PIMBERAH. C'est le monstrueux serpent de l'île de Ceylan: il est de la grosseur d'un homme & d'une longueur proportionnée; le bétail & les bêtes sauvages sont sa proie ordinaire: il use d'adresse pour les prendre; il se tient caché dans les sentiers par où passe le daim, & le tue du coup d'une espece de cheville dont sa queue est armée. On prétend qu'il avale quelquefois un chevreuil entier, dont les cornes lui percent le ventre & le tuent lui-même. *Séba* dit que ce serpent a l'aspect terrible, à cause de ses deux gros yeux placés à fleur de tête; ses deux mâchoires sont garnies de dents taillées en scie; sa gueule a une bordure en forme de coquille; son front est revêtu de fortes écailles cendrées, grises, décorées de grandes & belles taches, & sillonnées en travers de raies disposées en croix; les écailles du dessus du dos sont roussâtres, ombrées de grandes & magnifiques taches brunâtres obscures, de figure inégale, mais rangées avec symétrie depuis la tête jusqu'au bout de la queue, qui est déliée. Cette belle bigarrure est traversée par des taches noires & triangulaires. *Thes. II, T. 91, n. 1.*

PIMENT. Nom sous lequel on distingue plusieurs especes de plantes qui different encore par la nature

& la figure de leur fruit. Telles font, indépendamment du *piment violet*, du *piment doux*, du *piment-bouc*, du *piment-chien*, du *piment crotte de rat*, du *piment Indien jaune* & du *petit piment Indien*; telles font, dis-je, les especes suivantes: *voyez aussi à l'article* BOTRYS.

PIMENT DES ANGLOIS: *voyez* POIVRE DE LA JAMAÏQUE.

PIMENT D'EAU: *voyez au mot* PERSICAIRE.

PIMENT DE GUINÉE ou D'INDE, ou CORAIL DE JARDIN, *capsicum aut pimiente.* Voyez POIVRE DE GUINÉE.

PIMENT DES MOUCHES A MIEL: *voyez au mot* MÉLISSE.

PIMENT ROYAL ou GALÉ: *voyez* MYRTE BATARD *à la suite du mot* MYRTE: *voyez aussi* ARBRE DE CIRE.

PIMPLIM: *voyez* POIVRE LONG.

PIMPRENELLE D'AFRIQUE: *voyez à l'article* MELIANTE.

PIMPRENELLE BLANCHE: *voyez à l'article* BOUCAGE.

PIMPRENELLE COMMUNE ou BIPINELLE, *pimpinella vulgaris.* Cette plante croît naturellement sur les montagnes & dans les prés: on la cultive aussi dans les jardins potagers; sa racine est longue, menue, divisée en plusieurs branches rougeâtres, entre lesquelles on dit qu'il se trouve, comme sur la pilosselle, une sorte de kermès ou cochenille sylvestre, dont on se sert en teinture: *voyez* KERMÈS & COCHENILLE. Cette racine pousse plusieurs tiges hautes d'un pied & demi, rougeâtres, anguleuses, rameuses, très-garnies de feuilles arrondies, dentelées à leurs bords, rangées comme par paires le long d'une côte grêle, rougeâtre & velue; les sommets des tiges deviennent chargés de petites fleurs purpurines en rose à quatre quartiers, ayant en leur milieu une touffe d'étamines: ces fleurs sont de deux sortes, les unes stériles & les autres fertiles; celles-ci ont un pistil. Il succede aux fleurs fertiles des fruits à quatre angles, grisâtres, contenant quelques semences oblongues, de couleur roussâtre, d'une saveur astringente & assez agréable.

La pimprenelle fournit ſa graine en été: elle eſt très-vivace, & dure long-temps dans les jardins, s'y multipliant de ſemence.

Cette plante eſt fort en uſage dans les cuiſines, ſur-tout pour les ſalades: on peut, à ſon défaut, employer la grande pimprenelle des prés, qui aime les terrains gras & un peu humides, & qui a beaucoup de rapport avec la petite eſpece: elle a le goût herbeux & un peu moins ſalé. C'eſt cette pimprenelle que les Anglois nomment *burnet* & dont la culture eſt ſi en faveur depuis quelques années. C'eſt une plante vivace qui donne une nourriture agréable & ſalutaire au bétail.

Les Botaniſtes ont donné le nom de PIMPRENELLE SANGUISORBE, *pimpinella ſanguiſorba*, *minor*, *hirſuta & levis*, à notre pimprenelle ordinaire, comme étant ſinguliérement propre à étancher le ſang, tant à l'intérieur, qu'à l'extérieur: cette plante, priſe en teinture, eſt bonne pour ceux qui ſont ſujets à la gravelle; elle a, dit-on, des vertus ſurprenantes pour nétoyer les reins.

PIMPRENELLE SAXIFRAGE. *Voyez* BOUCAGE.

PIN, *pinus*. Les pins ſont des arbres réſineux, grands, droits & d'une utilité infinie. Dans certains pays il y a des forêts entieres de pins: le bois de ces arbres bien réſineux eſt d'une excellente durée; on l'emploie en charpente, pour les bâtimens de mer, pour des pompes, & on en prépare un charbon bien recherché pour l'exploitation des mines. Les Canadiens font de grandes pirogues d'une ſeule piece, avec les troncs des gros pins qu'ils creuſent. Outre ces avantages, pluſieurs eſpeces de pins fourniſſent de la réſine ſeche & liquide, du goudron, du brai gras, &c. On fait auſſi avec la réſine jaune qu'on retire du pin, en la fondant ſur une meche, une eſpece de chandelle: ces chandelles répandent une lumiere foible & rouſſe; elles ont d'ailleurs une odeur très-déſagréable, & elles ſont très-ſujettes à couler; cependant les pauvres gens en font une grande conſommation ſur les ports de mer, parce qu'elles ſont à bon marché. Ces arbres ſont donc d'une ſi grande utilité, que nous nous arrê-

terons à en faire connoître les especes principales d'après M. *Duhamel;* & nous dirons un mot de la maniere d'en tirer les diverses substances qui servent pour la marine.

En général les pins portent des fleurs mâles & des fleurs femelles sur différentes branches du même pied, ou, selon les especes, au bout des mêmes branches.

Les fleurs mâles qui paroissent toujours aux extrémités des branches, sont attachées à des filets ligneux qui partent d'un filet commun: elles ne sont composées que d'étamines, & leur assemblage forme des bouquets de différentes formes & couleurs, suivant les especes; dans les unes ces bouquets sont d'un beau rouge; dans d'autres, blancs ou jaunâtres. Lorsque les étamines s'épanouissent, il en sort quelquefois une si grande quantité de poussiere, que toute la plante & les corps voisins en sont couverts. Cette poussiere prolifique consiste en globules infiniment petits, comme soufrés & opaques. Dans le temps de la fleuraison, qui arrive vers la mi-Mai, la poussiere des étamines est portée par les vents & les orages, sur les campagnes même assez éloignées des montagnes qui sont plantées de pins, de sorte que le terrain paroît alors couvert d'une couche de poussiere de soufre. Ce qui a donné lieu à des erreurs populaires. Cette poussiere est appelée *soufre végétal*, comme celle du *lycopodium*, (voyez à l'article MOUSSE) & ne se mêle point avec l'eau. *Voyez* ce qui en est dit aussi à l'article PLUIE DE SOUFRE.

Les fleurs femelles du pin paroissent indifféremment à côté des fleurs mâles, ou à d'autres endroits du même arbre, mais toujours vers l'extrémité des jeunes branches: elles ont la forme de petites têtes presque sphériques, rassemblées plusieurs à côté l'une de l'autre; & elles sont d'une très-belle couleur dans plusieurs especes. Ces fleurs sont formées de plusieurs écailles, sous chacune desquelles est un embryon surmonté d'un stylet: ces embryons deviennent chacun un noyau, quelquefois assez dur, quelquefois tendre, plus ou moins gros, suivant les especes. On trouve dans ces noyaux une amande composée de plusieurs

lobes : ce sont ces amandes qu'on nomme *pignons doux ;* à mesure que ces amandes se forment, les petites têtes grossissent & forment ce qu'on appelle *cônes* ou *pommes :* ces fruits sont plus ou moins gros ; les uns sont longs & terminés en pointe, les autres presque ronds & obtus.

La forme des cônes, telle que nous venons de la décrire, paroîtroit propre à distinguer le genre des pins d'avec celui des sapins : mais comme ces formes de cônes varient dans certaines especes de pins, ainsi que la longueur des feuilles, qui cependant dans le plus grand nombre des pins sont étroites & filamenteuses, on les distinguera mieux des sapins & des mélezes, par les caracteres suivans ; & on ne confondra pas ces trois genres qui sont très-raprochés les uns des autres. Dans toutes les especes de sapins, les feuilles n'ont point de gaine à leur attache, & elles sont posées une à une sur une petite saillie ou console qui tient à la branche. Les feuilles de tous les pins qui s'étendent circulairement autour des branches, sont garnies à leur base d'une gaine d'où il sort tantôt deux, tantôt trois, quelquefois quatre, & jamais plus de cinq ou six feuilles : dans quelques especes cette gaine tombe, & elle ne paroît plus, lorsque les feuilles ont acquis leur longueur. Dans les larix ou mélezes, on voit toujours plus de six feuilles qui sont supportées par un mamelon assez gros, & garni de quelques écailles. Un caractere qui peut encore aider à distinguer les pins & les sapins des mélezes, c'est que les fleurs des mélezes se montrent au bout des branches, au lieu que celles des pins & des sapins sont toujours placées vers les extrémités des jeunes branches. *Voyez* SAPIN *&* MÉLEZE.

Presque tous les pins sont de grands arbres ; ils étendent leurs branches de part & d'autre en forme de candelabre : ces branches sont placées par étages autour d'une tige qui s'éleve perpendiculairement ; chaque étage en contient trois, quatre ou cinq. A mesure que cet arbre croît, les branches les plus basses sechent, tombent & laissent à leur place des nœuds qui, dans le travail du bois, se séparent, ensorte que l'on diroit

que ce ſont des pieces rapportées. Les fruits reſtent au moins deux ans ſur les arbres, avant que d'avoir acquis leur maturité. Toutes ces eſpeces de pins gardent leus feuilles pendant l'hiver; & leurs graines miſes en terre levent quelquefois dès la premiere année, d'autres fois elles ſont deux ou trois ans à lever.

L'eſpece de pin cultivé, nommé auſſi *pin-pignier* ou *franc-pin*, eſt un arbre très-touffu, dont les feuilles ſont longues de cinq à ſix pouces, épaiſſes, raſſemblées deux à deux dans une gaine commune; les fleurs mâles forment de gros bouquets rouges, car les cônes ou pommes de ces pins ont quelquefois juſqu'à quatre pouces & demi de longueur, ſur quatre pouces de diametre : ils ſont preſque ronds. Les pignons (amandes de pins) contenus dans ces fruits, ſont gros, fort durs; ils renferment des amandes bonnes à manger, ſoit crues, ſoit en dragées ou en pralines. On dit qu'ils ſoulagent ceux qui ſont épuiſés par la fréquence de l'acte vénérien : ils augmentent le lait & la liqueur ſéminale. On en fait des émulſions qui conviennent aux phthiſiques & aux perſonnes attaquées de toux invétérée; elles facilitent l'expectoration, calment la toux, détergent & guériſſent les ulceres commençans des glandes bronchiales; enfin, on en retire par expreſſion une huile qui eſt auſſi douce que celle de noiſettes; mais ces amandes ſont ſujettes à ſe rancir & à jaunir en vieilliſſant, alors elles ſont pernicieuſes. Dans pluſieurs pays, lorſqu'elles ſont récentes, on en ſert au deſſert. Pour les retirer des cônes, il faut quelquefois expoſer ces fruits dans un four chaud, alors les écailles s'ouvrent, & les noyaux s'en détachent facilement. Les cônes ou pommes de pins ſont réputés ſalutaires contre les rhumatiſmes & contre le ſcorbut, de même que contre la gravelle & les affections des reins & de la veſſie cauſées par les glaires qui empêchent le paſſage libre des urines. On en fait une décoction dans le petit lait. Le bois de cette eſpece de pin eſt aſſez blanc, mais médiocrement réſineux. On cultive cet arbre dans pluſieurs Provinces méridionales de l'Europe, pour en recueillir les fruits; il eſt très-propre à être mis dans les boſquets d'hiver,

à cause de l'agrément de son feuillage qui est d'un beau vert. On voit d'assez beaux arbres de cette espece dans le jardin du Roi à Paris, où ils ont résisté à d'assez grands hivers.

L'espece de pin que l'on nomme *pin maritime*, a aussi les feuilles d'un beau vert: il donne des pignons moins gros que ceux du pin cultivé. Il est commun presque par-tout le Royaume; son bois est employé comme celui du précédent, à faire des corps de pompes, des planches, &c. il donne aussi un peu de résine. Le petit pin maritime differe de l'autre en ce que ses fruits sont moins gros, ses feuilles plus petites & plus courtes: il est employé au même usage. Il y a une espece de petit pin maritime, que l'on nomme simplement *pin* dans le Briançonnois, & qui est très-résineux.

Le Pin de Geneve ou d'Écosse, ou Pin sauvage, *pinus sylvestris aut pinaster*, a les feuilles très-courtes & menues: elles sortent deux à deux d'une gaine commune; les fleurs mâles sont blanchâtres, les cônes sont petits, presque pointus; ils viennent rassemblés par bouquets de deux, de trois ou de quatre, placés autour des branches; les amandes en sont petites. Ces arbres sont vivaces, robustes & agrestes à l'excès, s'élevent très-haut, leur bois est très-résineux. A en juger par les fruits qui me sont venus de Riga, dit M. *Duhamel*, c'est avec cette espece de pin qu'on fait les grandes mâtures que nous tirons de ce pays; & il paroît que cet arbre croît indifféremment dans la zone glaciale, dans la zone torride & dans la zone tempérée. Il est dans toute sa force entre soixante & quatre-vingts ans.

Le bois de l'espece ou variété nommée Torchepin ou Pin-Suffis, ou Pin de montagne du Briançonnois, *pinus mugo*, est si résineux qu'il en est transparent. Les Paysans se servent de ce bois pour faire des torches qui brûlent très-bien. Le *Pin de Haguenau* a les cônes un peu plus longs, plus menus & plus pointus.

Le Pin a trois feuilles ou Épineux du Canada, a le bois pliant, fort résineux, d'un grain très-fin: on le croit plus pesant que celui de Riga; il a peu d'aubier, & il croît très-haut. Il y a encore plu-

sieurs autres especes de pins, tels que le pin-cipre, le pin-gris, le pin-blanc & le pin-rouge. L'espece de picea à fruit droit & non pendant, que les Provençaux appellent *serento*, est préférée à tout autre pour faire les corps de violon & des autres instrumens à cordes. Voyez le *Dictionnaire des Arts & Métiers*. Il y a aussi plusieurs especes de pins sauvages connues des Amateurs. Indépendamment des *pins-rouges & cornus* du Canada, le pin de Virginie a les cônes hérissés ou épineux, on l'appelle le *pin de Gersey*. Le *pin de marais* qui ne vient que dans les lieux humides. Le *pin-blanc* ou le *pin du Lord Weymouth*; le *pinastre* ou *alviés* du Briançonnois, c'est le *cimbre* des Botanistes. Le *pin à cinq feuilles* est, dit M. *Haller*, l'*arole* des Alpes, dont le fruit est de bon goût, & sert même d'aliment médicinal dans les étisies. Le cedre prétendu de Sibérie est, selon le même Observateur, la même plante, au moins il en approche beaucoup. Ses fruits passent pour un aliment très-agréable. Les feuilles de ce pin, *pinus foliis quinis levibus*, appelé *flammets* en Sibérie, ont été employées avec succès sur un vaisseau pour guérir le scorbut. *Gmelin.*

Il est d'expérience que la souche d'un pin qu'on a abattu, ne repousse point de nouveaux jets, comme font beaucoup d'autres arbres; mais dans les forêts de pins, les semences qui tombent des vieux arbres, les renouvellent naturellement. Ce n'est pas qu'on ne puisse semer des bois de pins, & on en seme effectivement aux environs de Bordeaux, pour avoir des futaies dont on puisse recueillir de la résine & du goudron, ou plus ordinairement pour se procurer des taillis qui donnent des échalas dont on fait grande consommation dans les vignobles du Bordelois.

Il y a peu d'arbres qui soient moins délicats sur la nature du terrain que les pins. On voit de très-beaux pins dans des sables fort arides, sur des montagnes seches, où la roche se montre de toutes parts. Il faut cependant avouer qu'ils viennent mieux dans les terres légeres, substantielles, & qui ont beaucoup de fond. Lorsqu'on prend soin de la culture des pins, on ne doit leur couper les branches que d'année en année,

en les dégarniſſant par le bas ; car ces arbres profitent d'autant mieux qu'ils ont plus de branches à nourrir, & il ne repouſſe jamais de nouvelles branches qui puiſſent remplacer celles qu'on a coupées. Les ſemences de pins croiſſent au mieux ſemées dans des brouſſailles, prennent à la fin le deſſus, & étouffent les autres arbriſſeaux ; mais ces graines ne paroiſſent quelquefois qu'au bout de trois ou quatre ans.

Maniere de retirer le ſuc réſineux du Pin, & d'en faire diverſes préparations utiles pour la Marine & pour les Arts.

Toutes les eſpeces de pins, & même tous les pins de la même eſpece ne donnent pas une égale quantité de ſuc réſineux. Il eſt d'expérience que certains pins donnent pendant un été trois pintes de ce ſuc, tandis que d'autres n'en fourniſſent pas un demi-ſetier. On ſait que cette différence ne dépend point de la groſſeur ni de l'âge de ces arbres, ni même de la nature du terrain ; mais on a remarqué que les pins qui ont l'aubier fort épais, & ceux qui ſont les plus échauffés par le ſoleil en fourniſſent davantage. Les eſpeces d'arbres dont on retire ce ſuc réſineux, ſont le *pin-cipre*, le *pin-gris*, le *pin-blanc* & le *pin-rouge*.

Pour retirer la réſine des pins en grande quantité, on choiſit les arbres qui ont quatre à cinq pieds de circonférence : on fait à leur pied un trou en terre de huit à neuf pouces de profondeur, pour recevoir la réſine. Dans certains endroits on fait un trou dans l'arbre même, pour y mettre une auge qui reçoit la réſine : elle en eſt plus pure, il eſt vrai ; mais de cette maniere on altere l'arbre. Vers la fin de Mai on commence à enlever la groſſe écorce des pins juſqu'au liber, de la largeur d'environ ſix pouces en carré : cette écorce ne donne point de réſine, & elle empêcheroit même la réſine de couler : on fait enſuite une entaille aux arbres. La premiere fois l'entaille ſe fait au pied de l'arbre, & on lui donne trois pouces en carré ſur un pouce de profondeur. Le ſuc réſineux commence alors à ſuinter en gouttes très-tranſparentes qui ſortent du

corps ligneux & d'entre le bois & l'écorce. Ce suc descend des branches vers les racines, & il ne découle jamais du bas de la plaie. Plus il fait chaud, plus le suc coule avec abondance; il cesse entiérement de couler, quand au mois de Septembre les fraîcheurs se font sentir. On a soin de rafraîchir les entailles tous les quatre ou cinq jours, afin de faciliter l'écoulement du suc. La plaie qui, au commencement n'avoit que trois ou quatre pouces de diametre, se trouve au commencement de Septembre d'un pied & demi de largeur sur deux à trois pouces de profondeur.

L'année suivante, on fait au même pin une entaille au-dessus de celle-ci, & les arbres ainsi entaillés, le sont quelquefois de la hauteur de douze ou quinze pieds. Dans de certains pays on fait les entailles à côté, & on entaille ainsi de suite l'arbre dans toute sa rondeur. Au bout de quelques années, on refait des entailles sur les plaies qui ont été cicatrisées.

Quoiqu'on fasse les entailles assez indifféremment de quelque côté que ce soit, comme c'est la chaleur qui fait couler la résine, il semble qu'il y auroit plus d'avantage de choisir le côté du Midi pour faire les entailles. La résine des pins à cinq feuilles, est plus coulante que celles des pins à deux & à trois feuilles; il semble d'ailleurs que ces arbres tiennent le milieu entre les pins & les mélezes. Lorsque ces arbres sont remplis de résine, on les nomme *torche*, & *tæda* en latin. La trop grande abondance de résine est une maladie propre & particuliere au pin sauvage.

Le suc résineux qui découle, est une espece de térébenthine, moins fine à la vérité, moins transparente, moins coulante que celle qu'on retire du sapin & du méleze; elle est aussi plus âcre & d'une odeur plus désagréable : cependant on l'emploie avec succès dans quelques emplâtres, & ses vertus different peu de celles des térébenthines du sapin & du méleze. Quand on a suffisamment ramassé de ce suc résineux, on lui donne une cuisson qui le convertit en brai sec ou en résine. On pourroit aussi distiller cette térébenthine avec de l'eau, pour en tirer l'huile essentielle, qu'on connoît en Provence sous le nom d'*esprit de raze*; mais elle

est bien inférieure à celle qu'on tire de la térébenthine du sapin.

Lorsque cette substance résineuse est bien fondue, on la passe sur un grillage recouvert de paille, afin de la purifier de toute ordure : nous verrons ci-après l'usage qu'on fait de cette paille. Lorsque cette matiere est figée, elle est brune & cassante ; c'est ce que l'on nomme le *brai sec*, dont on fait plusieurs sortes de mastics, qu'on emploie pour les carenes des vaisseaux, & qui peut aussi servir à faire du brai gras.

Quand on mêle avec de l'eau cette substance résineuse cuite, & qu'on l'agite fortement, de brune qu'elle étoit, elle devient d'un beau jaune, & on la nomme alors dans les Ports de mer, *résine*. Cette résine fondue avec de l'huile, sert à faire une sorte de vernis, dont on enduit les mâts & le haut des vaisseaux.

Les Sauvages du Canada font aussi usage de la résine des pins, pour calfater leurs canots d'écorce ; leur préparation est bien simple, & cependant suffisante pour rendre leurs canots étanchés. Ils ramassent la résine qui découle des arbres dont l'écorce a été entamée par les griffes des ours ; ils la font fondre dans de l'eau, prennent la plus pure qui surnage, la pétrissent & la mâchent par morceaux ; ils appliquent cette résine grasse sur les coutures de leurs canots, ensuite ils l'étendent avec un tison allumé.

Il n'y a point de Province dans le Royaume, qui fournisse autant de différentes especes de résine de pin, que la Province de Guienne ; cet arbre y croît dans les landes arides & sablonneuses, qui s'étendent depuis Bayonne jusques dans le pays de Médoc ; & d'autre part, depuis le bord de la mer jusqu'au rivage de la Garonne. L'espece de pin de ces lieux, est le grand & le petit pin maritime. Le suc résineux qui découle depuis le mois de Mai & le mois de Septembre dans des auges, & qui par conséquent est très-pur, se nomme *galipot ;* celui qui en coulant se seche brusquement, & se fige le long des plaies de l'arbre, se nomme *barras.* On mêle le barras avec le galipot, pour faire du brai sec ou de la résine. Nous avons dit plus haut, la maniere dont se préparent ces substances. On vend

quelquefois ce mélange de galipot & de barras, lorsqu'il n'est pas cuit, sous le nom de *poix grasse;* mais la véritable poix grasse ou poix de Bourgogne, se tire du *picea*, & est composée de résine blanche, fondue avec de la térébenthine & de l'huile de térébenthine.

Outre ces incisions il sort encore naturellement de l'écorce des vieux pins, & qui sont prêts à mourir, des gouttes de résine qui se dessechent & forment des grains que l'on emploie quelquefois au lieu d'encens dans les Eglises de campagne; c'est ce qu'on appelle *encens madré* ou *encens de Village*. On soupçonne qu'il y a des personnes qui en mêlent avec l'encens du Levant, & qui emploient aussi le galipot avec la cire.

Un pin bien ménagé & de bon âge fournit de la résine pendant quinze ou vingt ans, & il en peut donner douze à quatorze livres par an. En Provence on donne au suc résineux qui découle par incision au pied des pins, le nom de *perinne-vierge ;* & la plus claire & la plus transparente que l'on fait découler dans un autre trou, séparé du premier par un grillage, se nomme *bijon*. La perinne-vierge lorsqu'elle est cuite, est le brai sec, qu'on nomme *rase* en Provence. L'huile essentielle retirée par la distillation, se nomme *eau de rase*, & est d'usage pour mêler dans les peintures communes, afin de les rendre plus coulantes : ce qui reste dans le fond du vaisseau est une colophone, ou arcanson, ou brai sec.

Préparation du Goudron, du Brai gras, du Noir de fumée, & de la Poix navale ou noire.

On retire aussi des pins le goudron qui est une substance noire assez liquide qu'on peut regarder comme un mélange du suc propre; dissous avec la seve de cet arbre, & qui est noirci par les fuliginosités, lesquelles en circulant dans le fourneau se mêlent avec la liqueur qui coule du bois.

Cette matiere se retire en réduisant le bois des pins en charbon, dans des fourneaux construits exprès: la chaleur du feu fait fondre la résine qui en se mêlant avec la seve du bois, coule au fond du fourneau. Il suit

de là que le goudron se trouve fort résineux, quand on charge les fourneaux avec des morceaux de pins très-gras, & qu'il est très-fluide ou peu résineux quand on charge les fourneaux avec du pin maigre : on n'obtient de cette derniere espece de bois qu'une seve peu chargée de résine, & qui n'est pas estimée.

Les pins blancs sont ceux qui fournissent le plus de résine quand on leur fait des entailles, & les pins rouges fournissent le meilleur goudron ; cependant il y a lieu de penser que ce ne sont point deux especes d'arbres différens, & que cette variété de couleur rouge ne dépend que de l'âge, de la nature du terrain, & du plus ou moins de résine que les arbres peuvent contenir.

On retire encore du goudron des copeaux que l'on a fait en entaillant les pins, de la paille qui a servi à filtrer le brai sec, des feuilles, des morceaux de bois, des mottes de terre qui sont imbues de résine ; on emploie aussi les racines-souches des pins abattus ; enfin toutes les parties de l'arbre qui sont résineuses, sont propres à faire du goudron.

On compose une espece de poix noire solide, avec le brai sec & la poix noire liquide, qui est le goudron ; & avec cette poix noire artificielle, avec le brai sec & le suif de bœuf, on en prépare la poix navale dont on a coutume d'enduire les vaisseaux avant de les lancer à l'eau ; mais lorsque ce mélange de différentes poix a resté long-temps sur les vaisseaux qui navigent, il s'enleve par écailles, c'est ce que l'on appelle alors *zopissa* & *apochyma*.

En faisant le goudron on peut se proposer deux objets, l'un de retirer la substance résineuse ; l'autre de faire du goudron. Dans le premier cas on met dans le fourneau toutes les parties du tronc & des branches ; & dans le second on ne choisit que le cœur de l'arbre qui est rouge, les nœuds & toutes les veines résineuses ; par ce moyen le goudron est beaucoup plus gras. On retire alors un bon goudron, à-peu-près le quart du poids que l'on a mis en bois ; & pendant que le bois se réduit peu-à-peu en charbon, le goudron coule



par des gouttieres dans les réservoirs pratiqués pour le recevoir.

On entonne le goudron liquide dans des barils, pour pouvoir le transporter dans les ports de mer, où il s'en fait une grande consommation pour enduire les cordages qui sont exposés à l'eau, aussi bien que les bois qu'on en revêt en place de peinture. On donne aussi au goudron le nom de *tare*, de *brai liquide*, & de *poix noire liquide*. Les peuples qui tirent le plus d'avantage du commerce de la poix, sont les Ostrobothniens en Suede. Le goudron est détersif, résolutif & dessicatif. On s'en sert pour la guérison des plaies des chevaux, & contre la gale des moutons. On sait combien les Anglois ont préconisé l'usage & les grandes propriétés de l'eau de goudron, qu'ils prétendent être salutaire pour la guérison de plusieurs maux invétérés, & en particulier pour les ulceres du poumon, & pour les incommodités auxquelles sont sujets les Gens de Mer; mais ce remede désagréable a presque perdu tout son crédit. Au reste, *voyez* l'Ouvrage sur le goudron, du célebre Docteur *George Berkley*, Evêque de Cloyne. On attribue à la poix navale les mêmes vertus qu'au goudron. La poix noire liquide étant reposée assez long-temps, il nage au dessus une liqueur noire, fluide, huileuse, que l'on appelle *huile de poix* & *huile commune de cade*.

Les mêmes Ouvriers qui retirent le goudron du pin, en retirent encore, par une autre opération qui est peu différente de la précédente, une autre matiere qu'on nomme *brai gras*. Au mélange de copeaux résineux ils ajoutent dans leurs fourneaux de la colophone ou du brai sec, ou de la poix seche. Il importe peu que ces substances viennent du méleze, du pin ou de l'épicia; on emploie par préférence toutes ces matieres quand elles sont chargées de feuilles, ou d'autres saletés, & on y mêle des lits de bois vert & résineux. La résine fond, elle se mêle avec la seve résineuse du bois, tout se réunit au bas du fourneau où le brai doit prendre un certain degré de cuisson; c'est l'habileté de l'Ouvrier de savoir connoître au juste le temps où il faut le laisser couler; alors on en retire une plus grande quantité

quantité de brai gras. Mais ce brai eſt moins gras que celui dont nous avons parlé plus haut, & dans la compoſition duquel il entre du ſuif de bœuf.

On met ce brai gras dans des barils, & on le tranſporte dans les Ports de mer où on l'emploie à carener & enduire preſque tout le corps des vaiſſeaux. On retire alors du fourneau le charbon qui y eſt reſté, & qui eſt très-eſtimé pour l'exploitation des mines; on y ramaſſe encore du noir de fumée. On prépare auſſi de ce noir de fumée à Paris : pour cet effet on met dans une marmite de fer des morceaux de rebut de toutes les eſpeces de réſine: on y met le feu, & enſuite on ramaſſe la ſuie qui s'eſt attachée aux parois de la chambre, qui doit être tapiſſée de peau de mouton; cette ſuie eſt le noir de fumée, ou le noir à noircir dont on fait uſage en peinture, en imprimerie, &c. Celui qui eſt fait avec de groſſes huiles & graiſſes brûlées, eſt fort inférieur au précédent.

Il eſt bon de faire remarquer avec M. *Duhamel*, qu'on ne peut guere planter de forêt qui ſoit plus avantageuſe aux propriétaires, que celles de pin. 1°. Cet arbre peut s'élever dans les ſables où rien ne peut croître, & où l'on ne peut élever que de mauvaiſes bruyeres. 2°. Le pin croît fort vite; dès la deuxieme année on en peut faire des échalas pour les vignes; & quand il eſt à l'âge de quinze ou dix-huit ans, on peut l'abattre pour brûler: en prenant la précaution de l'écorcer & de le laiſſer ſécher deux ans, il n'a preſque plus de mauvaiſe odeur; ſon écorce pilée fournit, à ce que l'on aſſure, un bon tan. A l'âge de vingt-cinq ou trente ans, il commence à fournir de la réſine: on peut, après en avoir tiré un profit annuel pendant trente ans, abattre cet arbre pour en faire du bois de charpente, qui eſt d'un très-bon ſervice : enfin toutes les parties graſſes de cet arbre peuvent fournir du goudron & du charbon.

Les pins ſont dans toute leur force à ſoixante ou quatre-vingts ans, comme les chênes à cent cinquante ou deux cents. On peut donc conclure que les futaies de pins ſont bien plus avantageuſes aux propriétaires que celles de chênes, non ſeulement parce qu'on peut

les abattre deux fois contre celles de chêne une, mais encore parce que les futaies de pins produisent un revenu annuel bien considérable. Il est surprenant, dit M. *Duhamel*, que les propriétaires de grandes plaines de sable, qui ne produisent que de mauvaises bruyeres, ne pensent pas à y planter des forêts de pins, qui n'exigent presque aucune dépense : un pere de famille ne pourroit rien faire de plus avantageux pour ses enfans. D'ailleurs on a remarqué que l'air imprégné des exhalaisons balsamiques des pins est très-salutaire aux phthisiques. L'aubier mou du pin cultivé fournit au printems en Suede un mets qu'on dit très-délicat.

PIN DU LIBAN. *Voyez* CEDRE.

PINCE, *chelifer aut chelipes.* Cet insecte est ainsi nommé à cause de la forme de ses antennes qui ressemblent par leur extrémité aux pinces fourchues des crabes désignées en latin sous le nom de *chelæ*. La pince est aptere & a huit pattes, deux yeux : son corps est large & court ; sa démarche & sa maniere d'aller à reculons ou de côté lorsqu'on la touche ou qu'il s'agit d'éviter quelque objet qu'elle rencontre & qui lui fait ombrage, tout désigne suffisamment les caracteres de cet insecte qui se trouve dans les lieux humides sous les pierres, les portes des maisons peu habitées, sur les vieilles caisses & les pots à fleurs des jardins ; il vit de poux de bois. On en distingue deux especes, l'une appelée *scorpion araignée*, voyez ce mot ; (c'est l'*acarus cancroïdes* de *Linnæus*) ; l'autre, plus petite, est la *pince rouge* (c'est l'*acarus longicornis* du même Naturaliste.) Leurs antennes sont grosses & articulées ou à nœuds arrondis. M. *Pallas* traite dans ses Mélanges zoologiques de l'*acarus marinus* ou le *polygonopé* : voyez ce mot.

PINCEAU MARIN, *penicillus marinus*. Les Naturalistes donnent ce nom à une espece de zoophyte, à cause de la ressemblance grossiere qu'il a par une de ses extrémités avec le pinceau des Peintres ; c'est un tuyau dur, comme coriace, attaché aux rochers par une matiere molle, de sorte qu'il peut être çà & là le jouet des vagues. Au dedans de ce tuyau il y a une substance charnue, brune-jaunâtre, qui se répand com-

me une peinture fort délayée : on trouve cet animal aux environs des rochers de S. Honorat de Lérins. *Gesner* (*de aquat. pag. 818.*) regarde le pinceau de mer comme un testacée, à cause de la dureté de son tuyau ; mais nous ne le regarderions au plus, d'après celui que nous avons trouvé vers les parages de Cette en Languedoc, que comme un mollusque cartilagineux : peut-être que *Gesner* veut exprimer, sous le nom de *pinceau marin* le tuyau de mer connu sous le nom d'*arrosoir*, & alors c'est une coquille, c'est-à-dire, un testacée : *voyez au mot* VERS A TUYAU. M. *Bertrand*, *Diction. Oryctologiq.* dit avoir vu un pinceau fossile.

PINÇON ou PINSON, *fringilla*. Nom donné à de petits oiseaux de passage du genre du moineau, & dont on distingue beaucoup d'espèces ; les marques caractéristiques de cet oiseau sont d'avoir le bec conique & pointu, quatre doigts simples, dont trois devant & un derriere. Voici la notice des différentes sortes de pinçons les plus connus.

1°. Le PINÇON SIMPLE, *fringilla vulgaris*. Selon M. *Linnæus*, il differe du pinçon de montagne par ses taches pourprées ; on distingue aussi le mâle de sa femelle par sa poitrine rouge : cet oiseau a le bec aigu, fort, de couleur de plomb, la tête grisâtre, tout le plumage supérieur d'un cendré vert, excepté le cou & la poitrine, qui est de couleur de rouille ; les ailes sont noires-bleuâtres, chargées d'une triple tache blanche.

Le pinçon, dit *Albin*, est un oiseau qui fait son nid contre un arbre, & le construit avec de la mousse verte, de menues broussailles & du crin de cheval : il pond six ou sept œufs, & engendre deux ou trois fois chaque année ; il est hardi ; sa nourriture consiste en grains. Le pinçon paroît changer de couleur, car le mâle a quelquefois la tête bleuâtre & le dos rougeâtre, avec un mélange verdâtre. Cet oiseau chante beaucoup plus en hiver qu'en tout autre temps ; son ramage est agréable & imite celui du rossignol : il quitte les bois l'hiver pour venir dans les campagnes se nourrir de vers, de semences de raves, de chardons, &c. On le

prend à la passée durant tout le mois d'Octobre. Il pince si fortement les doigts avec son bec, qu'il en fait sortir du sang.

2°. Le PINÇON DE MONTAGNE ou DES ARDENNES, *fringilla montana aut monti-fringilla.* Il y a la grande & la petite espece. La premiere est un peu plus grande qu'une alouette ; le sommet de la tête est d'un brun entremêlé de jaune & de blanc ; le dos est d'un jaune obscur ; la gorge, la poitrine & la naissance des ailes sont d'un beau châtain clair ; le ventre & les cuisses sont de couleur blanche ; les ailes sont un mélange de noir, de jaune, de vert & de blanc ; la queue est fourchue ; les jambes, les pieds & les griffes sont noirs ; la griffe de derriere est la plus longue, de même que dans l'alouette.

Le *petit pinçon de montagne*, nommé par quelques-uns *paisse de bois* ou *moineau de bois*, a le bec en forme d'entonnoir : la couleur du plumage depuis la tête jusqu'au milieu du dos, ressemble à celui de l'étourneau, qui est noirâtre ; les bords des plumes sont cendrés, rougeâtres ; la gorge est orangée, & le ventre blanchâtre ; les dards des plumes sont en partie blanchâtres, tout le reste est noirâtre & jaune ; la queue est noire, mêlée de blanc & de rougeâtre.

Il y a aussi le pinçon à ailes & queue noires, *fringilla sylvatica ;* le *pinçon brun*, le *pinçon blanc*, le *pinçon à collier*, le *pinçon huppé*, le *pinçon de neige* ou la *niverolle*, le *petit pinçon rouge*. Tous ces pinçons sont d'Europe.

En général, la couleur du plumage de ces oiseaux est peu constante. On voit encore dans les cabinets des Curieux d'oiseaux, le *pinçon à huppe de couleur de feu ;* il se trouve dans le Northland. Le *pinçon royal* est le gros bec de *Belon*, voyez GROS BEC : il vole en troupe, sa voix n'est pas forte. Le *pinçon violet* a le ventre & les pieds gris : celui de *Bahama* a la tête, la gorge & le dos noirs avec une raie blanche au dessus & au dessous de l'œil, & une tache jaune sous le bec ; la poitrine & le ventre sont orangés ; le dessus du cou & du croupion d'un rouge obscur, les ailes & la queue grivelées. Le *pinçon tricolor* a la tête & le cou d'un bleu

'azur, la poitrine & le ventre de couleur de feu, le os & le dessus des ailes verdâtres. *Albin* donne en- ore la description du *grand & petit pinçons-pies de mon- igne*, lesquels se trouvent dans la province d'Essex & u nord d'Yorck-Shire. *Kolbe* dit qu'il se trouve autant 'especes de pinçons au Cap de Bonne-Espérance qu'en :urope, il donne même la description d'un pinçon que ous n'avons pas dans notre pays; en hiver ses plumes ɔnt toutes cendrées, elles lui tombent en été, & il rend alors un nouveau plumage; le cou & le dos sont 'un beau ponceau, mais la tête, le ventre, les ailes ɛ la queue sont noirs; son bec est court, large, pointu ɛ jaune: il façonne son nid d'une maniere remarqua- le; il se sert de petits rejetons d'arbres ou de buissons u'il entrelace fort artistement avec du coton: on y oit deux appartemens l'un sur l'autre, & il n'y a qu'une :ule entrée; le mâle loge dans la chambre d'en haut, ɛ la femelle dans la chambre d'en bas. *Kolbe* dit qu'il 'y a point d'endroit au Cap où il y en ait plus qu'aux nvirons du banc des moules. La Virginie, la Jamaï- ue, la Caroline & la Chine offrent aussi des pinçons 'une couleur très-agréable: on distingue le *pinçon à ɔllier des Indes*, & le *pinçon frisé d'Angola*; il est une & noir.

PINÇON DE MER, *plautus minimus procellarius.* oyez PETREL.

PINÉ-ABSOU ou PENO-ABSOU. Arbre nommé nsi par les Sauvages de l'Amérique. Son fruit, qui est : la grosseur d'une orange, est le plus dangereux de ɪus les poisons: il contient six ou dix noyaux qui nt semblables à nos amandes, mais un peu plus lar- :s: les Sauvages se servent de leur jus pour guérir s blessures. La huppe d'Inde se nourrit de ce fruit si douté. L'écorce du piné-absou est odorante; ses feuil- s ressemblent à celles du pourpier, mais elles sont us épaisses. Consultez *Thevet.*

PINEAU. Espece de palmier de la Guiane; il vient sez droit; il a quatre pouces de diametre; il ne porte s feuilles qu'au sommet; son bois est roide & serré; se fend aisément en quatre quand il est bien mûr & ɪrès avoir été tronçonné de la longueur nécessaire

aux planches qu'on en veut tirer pour les planchers; on en fait aussi des lattes. Mais ce qui doit lui donner un plus grand mérite aux yeux de l'habitant, c'est qu'étant coupé de la largeur des chemins qu'on veut rendre praticables, il remplit parfaitement cet objet. Toutes sortes de pineaux sont utiles; ceux qui viennent dans les marécages sont les meilleurs pour les cases, & les autres pour les chemins. *Maif. Rustiq. de Cayenne.*

PINGOUIN. Oiseau singulier de l'Océan Méridional: *voyez* PENGUIN.

PINIPINICHI. Petit arbre des Indes assez semblable au pommier: il jette par les incisions qu'on lui fait un suc laiteux & visqueux, qui purge violemment par le ventre la bile & les sérosités, à la dose de trois à quatre gouttes dans du vin. *Lémery* dit que si pendant l'opération on boit du bouillon ou quelque autre liqueur, son action est d'abord arrêtée; il faut s'abstenir aussi de dormir dans le temps qu'il agit.

M. *de Romé de l'Isle* nous a assuré que ce que l'on dit ici du suc du *pinipinichi*, convient assez à celui d'un petit arbrisseau des Indes, dont les branches molles, articulées & de la grosseur d'une plume à écrire, poussent les unes sur les autres sans aucune feuille. Les Malabares le nomment *kali;* c'est une espece d'euphorbier dont le suc caustique est néanmoins employé avec succès dans l'Inde Orientale pour la cure de la vérole. Le même Observateur dit que la découverte de ce remede a été faite depuis quelques années par un pauvre Indien de Pondichery, dont le corps tomboit en sphacele: ce misérable regardant son mal comme incurable & abandonné des Officiers de santé, résolut de se procurer une prompte mort pour mettre fin à ses douleurs; il mangea des branches de ce *kali*, croyant s'empoisonner, mais il ne fit que se procurer une abondante évacuation par haut & par bas, après laquelle se sentant au contraire soulagé, il en continua l'usage salutaire pendant quinze jours, terme où il se trouva parfaitement guéri. Depuis cet événement singulier & notoire dans le pays, plusieurs Chirurgiens François dans l'Inde emploient ce *kali* avec succès dans ces sor-

tes de maladies. M. *Carrere* entr'autres l'administre, dit-on, très-heureusement.

PINNE-MARINE, ou NACRE DE PERLES DE PROVENCE, ou AIGRETTE, *pinna-marina*, est un coquillage bivalve, & le plus grand du genre des *moules triangulaires*. Voyez MOULE. On le trouve près des côtes de Provence & d'Italie, & dans les mers des Indes : il y a de ces coquilles qui ont jusqu'à deux pieds & demi de longueur ; & elles ont dans l'endroit le plus large, environ le tiers de leur longueur. Chaque battant est aplati & arrondi par en haut, fort pointu, triangulaire par le bas, rude, assez inégal en dehors, lisse en dedans & moins bombé que les autres moules. Ces moules sont nacrées en dedans vers le haut, de couleur rouge orangée, ou gris de lin nué de pourpre dans le reste.

Les *pinnes-marines* different moins des moules par la grandeur de leur coquille, que par la finesse & le nombre de certains fils bruns qui, en les attachant aux rochers, les retiennent dans une situation fixe, les mettent à l'abri du roulis des flots, sur-tout dans le temps des tempêtes, & leur servent à attirer le limon. Ces fils, dont nous avons parlé au mot *bissus*, sont, dit *Rondelet*, par rapport à ceux des moules, ce qu'est le plus fin lin par rapport à l'étoupe. M. *de Réaumur* dit que ces fils ne sont guere moins fins & moins beaux que les brins de soie filés par les vers ; aussi appelle-t-il les pinnes-marines, *vers à soie de mer*. On fait à Parlerme, avec ces fils, des étoffes & divers autres beaux ouvrages : ces fils, appelés en Corse *poil de nacre*, font tout l'objet de la pêche, & deviennent une soie propre à diverses fabriques. Cette pêche se fait aux mois d'Avril & de Mai, à Messine, Palerme, Syracuse, Smyrne & dans les parages de l'île Minorque. Il faut un nombre considérable de pinnes-marines pour fabriquer une paire de bas : rien aussi n'égale la délicatesse de ce fil, unique dans son genre ; il est si fin qu'on peut sans peine renfermer dans une tabatiere d'un médiocre volume une paire de bas qui en seroit fabriquée. En 1754 on présenta au Pape Benoit XIV. de ces mêmes bas, qui malgré leur finesse extrême garantissoient la jambe du froid & du chaud. On voit à Tarente & à Palerme

quantité de manufactures occupées à mettre en œuvre les fils de ces testacées.

Les Pêcheurs disent que pour retirer du fond de l'eau les *pinnes-marines*, ou *plumes*, ou *nacres*, il faut casser cette houppe de filets. On les pêche à Toulon à quinze, vingt & plus de trente pieds sous l'eau, avec un instrument appelé *crampe* : c'est une espece de fourche de fer dont les fourchons sont perpendiculaires au manche : ils ont chacun environ huit pieds de longueur, & laissent entr'eux une ouverture de six pouces dans l'endroit où ils sont le plus écartés : la longueur du manche de la crampe est proportionnée à la profondeur où l'on veut chercher les *pinnes* ; on les saisit, on les détache & on les enleve avec cet instrument. La houppe de soie part immédiatement du corps de l'animal : elle sort de la coquille par le côté où elle s'entr'ouvre, environ à quatre ou cinq pouces du sommet, ou de la pointe dans les grandes *pinnes*.

Nos mers ne nous fournissent point de coquillages à deux battans aussi grands que la *pinne-marine*. Il a paru à M. *de Réaumur* (*Mém. de l'Acad. des Scienc. 1711, p. 216 ; & 1717, p. 177 & suiv.*) le plus propre de tous les coquillages pour éclaircir la formation des *perles*. Voyez *ce mot*. Il en produit beaucoup de différentes couleurs, grisâtres ou plombées, rousses ou jaunes, noirâtres & en forme de poire.

M. d'*Argenville* distingue trois sortes de *pinnes*, 1°. celles de la grande espece, qui sont rouges en dedans, & qui ont des perles nacrées & rougeâtres, semblables à la matiere de la coquille : il y a de ces coquillages qui pesent jusqu'à quinze livres. C'est l'*astura* des Vénitiens.

2°. Celles de la petite espece. Il y en a qui sont minces, papyracées, de couleur de corne, un peu nuancées de fauve.

3°. Celles qu'on appelle *perna* ou *jambon* : elles sont garnies de pointes dans leurs cannelures ; & ce qui est fort singulier, c'est que les bords de leurs coquilles sont plus épais du côté qu'elles s'ouvrent que vers la charniere : *voyez* JAMBON.

L'animal qui habite la pinne-marine ne se montre

que très-peu, parce que ses deux battans ou valves ne s'ouvrent presque pas ; son sommet est en bas ; son extrémité la plus large est opposée ; il est retenu dans sa coquille par quatre muscles vigoureux & placés aux extrémités des valves ; la coquille n'a point de charniere, mais un ligament aplati & noirâtre, qui regne jusqu'à la moitié des battans.

Ce coquillage a pour ennemis les *polypes* à huit pattes de la Méditerranée ; car dès qu'ils la voient béante, ils s'en approchent, & la dévorent ; un seul suffit pour la détruire : heureusement pour elle que le *pinnotere* à qui la pinne-marine donne l'hospitalité, l'avertit de l'approche de ses ennemis : *voyez* PINNOTERE.

PINNITE, *pinnites*. On appelle ainsi des especes de moules de mer connues sous le nom de *pinnes-marines*, & que l'on trouve pétrifiées ou ensevelies dans l'intérieur de la terre. Nous en avons rencontré de grands fragmens dans les carrieres de craie de Moulignon, à deux lieues de Paris.

PINNOTERE, *pinno-phylax*, est une espece de petit cancre nud comme *Bernard l'Hermite*, mais pourvu de très-bons yeux : c'est le satellite de la *pinne-marine* ; ils vivent & logent ensemble dans la même coquille qui appartient à la *pinne* : quand elle a besoin de manger, elle ouvre ses valves, & envoie son fidele pourvoyeur à la picorée ; mais s'il apperçoit le poulpe, il revient précipitamment auprès de son hôtesse aveugle & dont les autres sens ne sont pas fort exquis, pour l'avertir du danger ; de sorte qu'en refermant ses valves, elle évite alors la fureur de son ennemi ; il lui en coûteroit la vie : enfin quand il est chargé de butin, il fait un petit cri à l'endroit où elle s'ouvre ; la porte s'ouvre, le locataire entre aussi-tôt, & alors les deux amis partagent entr'eux le butin : ils font chambrée ensemble. Le savant M. *Hasselquist* prétend avoir observé cette admirable industrie, lors de son voyage en Palestine.

PINNULAIRE, *pinnularia*. On appelle ainsi la nageoire ou l'aileron d'un poisson fossile ou pétrifié.

PINSON : *voyez* PINÇON.

PINTADE ou PEINTADE, *meleagris*. Genre d'oiseau ainsi nommé de son plumage qui paroît être peint de taches blanches & noires. Les œufs de la pintade ressemblent à son plumage par leur couleur ; & comme cet oiseau a tous les attributs & toutes les qualités des poules, crête, bec, plumage, ponte, couvée, soin de ses petits, &c. on lui a donné le nom de poule, avec une épithete prise du pays où elle naît, qui est l'Afrique : on l'appelle *poule* d'*Afrique*, de *Barbarie*, de *Tunis*, de *Numidie*, de *Guinée*, de *Mauritanie*, de *Pharaon*, d'*Egypte*, *perdrix des Terres-Neuves* ; on l'appelle *quetele* dans le Congo : cet oiseau qui est aussi désigné sous le nom de *méléagrides* dans quelques Auteurs, est extrêmement vif, inquiet & turbulent ; il court avec une vîtesse extraordinaire & ne vole pas fort haut ; cependant il se plaît à percher la nuit sur les toîts & les arbres. Son cri est aigu, perçant, désagréable & presque continuel : du reste, la poule pintade est d'une humeur querelleuse ; cet oiseau veut dominer dans la basse-cour, même sur les poules d'Inde ; il leur en impose par sa pétulance ; la dureté de son bec, & l'agilité de ses mouvemens la font redouter de toute la gent volatile ; sa maniere de combattre est à peu près semblable à celle que *Salluste* attribue aux Cavaliers Numides : « Leurs charges, dit-il, » sont brusques & précipitées ; si on leur résiste, ils » tournent le dos, & un instant après font volte-face : » cette perpétuelle alternative harcelle extrêmement » l'ennemi : » les pintades qui se sentent du lieu de leur origine, ont conservé le génie Numide. Les coqs-d'Inde glorieux de leur corpulence, s'avancent contr'elles avec fierté & gravité ; mais celles-ci les désolent par leurs marches & contre-marches ; elles ont plutôt fait dix tours & donné vingt coups de bec que les coqs-d'Inde n'ont pensé à se mettre en défense.

Il y a beaucoup de variétés dans la race des pintades, ainsi qu'il le paroît par les différentes descriptions que divers Auteurs en ont données.

Les *pintades* sont à-peu-près de la grandeur & de la figure de nos *poules domestiques* ; mais elles ont la

queue baissée comme la perdrix, & sur le dos, une espece de bosse formée par le repli des ailes : elles ont, comme les poules, deux appendices membraneuses de couleur de chair, qui leur pendent aux deux côtés des joues : tout le plumage n'est que de deux couleurs, blanc & noir; les taches du plumage sont presque par-tout d'une forme ronde & réguliere, comme lenticulaire, excepté aux ailes, où elles sont alongées, & comme par bandes; on voit cet oiseau très-bien représenté & exactement décrit dans le *Recueil des Mém. de l'Acad. des Sciences. Tome III. Part. II.* ses jambes sont couvertes de petites plumes marquetées, couchées & comme collées sur la peau; la tête est sans plumes; la paupiere supérieure a de longs poils noirs, qui se relevent par en haut; au-dessus de la tête, il y a une crête ou une sorte de casque qui tient de la nature d'une peau seche, ridée, d'un fauve brun & ressemblant intérieurement à une chair desséchée, & endurcie comme du bois. La pintade a le bec un peu rougeâtre & semblable à celui de nos poules; la peau des paupieres est bleue chez les mâles, & rouge chez les femelles; son cou est court; les pieds sont brunâtres; le tiers de la longueur des doigts est uni par une espece de membrane; le doigt de derriere est court, & les mâles n'ont point d'ergot au derriere du pied. Selon les experts en bonne chere, la pintade est comptée parmi les meilleurs gibiers : c'est un oiseau des champs comme la perdrix, & il paroît dans nos climats chercher moins les lieux aquatiques que les faisans mêmes : elle aime mieux pondre & couver dans les haies épaisses & les broussailles, que dans le poulailler : elles pondent beaucoup d'œufs, & les meres dans nos climats abandonnent souvent leurs petits : en font-elles autant dans leur pays natal? non sans doute; la Nature agit plutôt en mere qu'en marâtre. On trouve des *pintades marrones* en Amérique; les Génois les y porterent avec les premiers negres en 1508. Il y en a dans la Jamaïque, à poitrine blanche. Le coq pintade produit avec la poule domestique; mais c'est une espece de génération artificielle qui demande des précautions; la principale est de les élever ensemble de

jeunesse ; & les oiseaux métis qui résultent de ce mélange forment une race bâtarde.

PINTADE. On donne aussi ce nom à une coquille bivalve du genre des huîtres : sa robe est verdâtre & un peu écailleuse, ornée de bandes longitudinales, ou grises, ou blanches partant du sommet en forme de rayons ; d'une très-belle nacre en dedans, blanche, excepté vers la circonférence où elle est jaunâtre, & sur les bords qui sont d'un vert tirant sur le noir. C'est la *mere perle stérile* de *Klein*. La coquille *mere de perles* paroît être une *pintade blanche :* elle est plus grande que la pintade ordinaire qui a une charniere denticulée, & qui se trouve aux grandes Indes & dans nos îles de l'Amérique. *Voy.* HUÎTRE & NACRE DE PERLES.

PINTADO. Cet oiseau de mer est de la grosseur d'un canard, il a les ailes fort longues ; il rase la surface de l'eau en volant.

PIOCHET : *voyez* GRIMPEREAU.

PIONE : *voyez* PIVOINE.

PIPAL, est un crapaud de Surinam, beaucoup plus gros & plus venimeux que ceux d'Europe ; chacun de ses doigts ressemble à une petite main : on le nomme au Brésil *cururu ;* les Portugais l'appellent *capo*. C'est celui dont les petits prennent, dit-on, leur premier accroissement sur le dos de l'animal. *Voyez l'article* CRAPAUD.

PIPERONE. Les Italiens donnent ce nom à la coquille appelée *clonisse :* voyez ce mot.

PIPIT, *sylvia*. Sous ce nom on connoît trois sortes de petits oiseaux qui varient par la couleur : le premier est d'un gris cendré, & a la poitrine rougeâtre, ainsi que le dessus de la queue ; le second a la queue cendrée, & le troisieme a le plumage d'un blanc jaunâtre. On nomme celui-ci *boavinus*, parce qu'il suit volontiers les bœufs ; & les deux autres *spipela :* tous sont des especes de *bouviers :* voyez *ce mot à l'article* GOBBE-MOUCHE. Le *pipit* d'Abyssinie & d'Éthiopie articule aussi-bien son nom que les nôtres ; mais il est un mauvais conducteur ; quand il y a une bête féroce, ou quelque gros serpent qui lui déplaît dans un endroit, il importune de son cri le Chasseur qui le suit quelquefois trop imprudemment, malgré la défense dont il est armé.

Il y a auſſi le *pipit vert* du Bréſil ; le *pipit bleu* de Cayenne & de Surinam.

PIQUE. Dans le Pérou on donne ce nom à l'inſecte appelé dans le Bréſil *Ningas* ou *Tous* : *voyez à l'art.* NINGAS.

PIQUE-BŒUF, *buphagus*. Oiſeau un peu plus gros que l'alouette huppée, dont le bec eſt un peu quadrangulaire, légérement arqué en deſſus, fort pointu, jaune à la racine, brun vers la pointe. Tout le plumage eſt d'un gris brun, excepté celui du ventre, qui eſt jaunâtre, nué de brun. Le *pique-bœuf* eſt nommé ainſi, parce qu'il ſuit les bœufs, perche ſur leur dos, & à coups de bec réitérés, il entame la peau pour ſe nourrir des nymphes de mouches qui ſe trouvent dépoſées ſous l'épiderme. On voit beaucoup de ces oiſeaux dans le Sénegal.

PIRAGUERA. C'eſt un poiſſon qui ſe trouve dans la mer de Sainte-Catherine : il a quatre à cinq pieds de long ; ſa chair, ſelon Frezier (*p. 25.*) eſt auſſi délicate que celle des carpes. Les Portugais nomment *meros* ceux qui ont les écailles rondes, *ſolemera* ceux qui les ont quarrées : ces écailles ſont plus grandes qu'un écu.

PIRAMBU. Poiſſon de la mer du Bréſil, dont le nom ſignifie *ronfleur* : il fait effectivement entendre une ſorte de ronflement ; il eſt long de quatre pieds ; au lieu de dents, ſa gueule eſt armée de deux pierres larges de cinq à ſix doigts, qui lui ſervent à briſer les coquillages dont il fait ſa nourriture ; les Sauvages portent de ces pierres en amulettes attachées au cou, pour ſe préſerver du venin ou poiſon.

PIRAQUIBA. *Voyez* REMORE.

PIRASSOUPI, eſt un animal quadrupède de l'Arabie : il eſt de la grandeur d'un mulet, & lui reſſemble aſſez par la tête ; ſon corps eſt auſſi velu que celui d'un ours ; ſa couleur eſt fauve ; il a les pieds fendus comme un cerf. Les Arabes, voiſins de la mer Rouge, ſe ſervent de ſa corne lorſqu'ils ſont bleſſés, ou quand ils ont été mordus par quelques bêtes venimeuſes : ils font pour cela tremper cette corne pendant ſix ou ſept jours dans l'eau, qu'ils boivent enſuite.

PIRATE DE MER. *Voyez* Fou.

PIRAVENE. C'est une espece de poisson volant de l'Amérique : il est gros comme une lamproie. *Thevet* dit qu'il ne se trouve guere qu'à quinze degrés en-deçà & en-delà de la ligne ; son vol est presque comme celui d'une perdrix. On en distingue deux especes, le grand & le petit ; celui-ci vole mieux, & plus haut que le grand. Lorsqu'ils sont poursuivis, ils volent en compagnie, & en si grande quantité, sur-tout pendant la nuit, qu'ils viennent heurter les voiles des vaisseaux. *Singularités de la France Antarct. p. 136.* Voyez Poisson volant.

PIRAYA ou PIRANTHA. Poisson du Brésil, qui a la forme de la dorade. On en distingue de trois especes ; 1°. celui qui a un pied de long & six doigts de large ; l'ouverture de sa bouche est parabolique ; il peut la fermer exactement : chaque mâchoire est garnie d'un rang de dents blanches, triangulaires & pointues. A quelque partie du corps de l'homme que ce poisson puisse toucher des dents, il en emporte la piece comme si c'étoit avec un rasoir. La nageoire de l'anus est munie d'une forte épine faite en forme de corne. Ce poisson, dont les écailles sont de couleur de feu mêlé de bleu, se plaît au fond de l'eau bourbeuse dans les rivieres. La seconde espece est d'un jaune doré, & la troisieme de couleur blanchâtre : ces deux derniers sont plus petits que le premier.

PIROGUE. *Voyez* Canot des Sauvages.

PISANG. C'est le nom que l'on donne au Cap de Bonne-Espérance, aux figues qui viennent de l'île de Java : elles sont exquises au goût, & de la plus grande beauté.

PISCINE. *Voyez* Vivier.

PISOLITHES. *Voyez au mot* Oolithes.

PISSASPHALTE, *pissasphaltus*. C'est ou un bitume mollasse naturel, noir & fort puant, dont nous parlerons à l'article *poix minérale*, ou un bitume artificiel que l'on fait sur le champ, lequel est composé avec parties égales de *poix Juive* ou *asphalte* & de *poix noire*. Voyez ces mots.

PISSENLIT. *Voyez* Dent de lion.

PISSEUR. C'eſt le nom que l'on donne en Amérique au murex, parce qu'il jette promptement ſa liqueur qui eſt la *pourpre*. Voyez MUREX.

PISTACHE SAUVAGE. On donne ce nom au nez coupé : *voyez* FAUX-PISTACHIER. Le térébinthe eſt auſſi un piſtachier ſauvage, *Voyez à l'art.* PISTACHIER.

PISTACHE DE TERRE, *manobi ſive mondubi*. Fruit d'une plante qui paroît être l'*ynchi* des Péruviens, le *mani* des Eſpagnols, & l'*araquidna* ou *arachidna* des Botaniſtes; elle croît dans le Bréſil, à Surinam & au Pérou : elle eſt quelquefois rampante, & d'autres fois elle s'éleve à la hauteur d'un pied & demi; la racine de cette plante eſt blanche, droite & longue de plus d'un pied: ſa tige quadrangulaire, d'un vert rouſsâtre & velue, produit avec ſtipules des pédicules qui ſoutiennent quatre feuilles arrondies, également velues, vertes en deſſus & blanchâtres en deſſous. Ses fleurs, qui ſortent de l'aiſſelle des feuilles, ſont jaunes, légumineuſes & bordées de rouge; dès qu'elles paroiſſent elles ſe courbent vers la terre juſqu'à ce qu'elles y touchent. Quand la fleur eſt paſſée le piſtil entre en terre, s'y enfonce, & y devient une gouſſe tuberculaire cendrée, ronde & tortue, groſſe comme le doigt, entrelacée de filets que la racine pouſſe; cette gouſſe qui mûrit ſous terre, renferme deux ou trois graines arrondies, rougeâtres groſſes comme nos noiſettes & de même goût; les habitans des îles Françoiſes de l'Amérique, les ont appelées *piſtaches de terre;* leur chair ou pulpe eſt blanche, d'un goût fade, & on la mange cuite au deſſert, mais elle eſt fort échauffante & provoque à l'amour. Ce fruit mangé crud fait quelquefois mal à la tête. Les Indiens du Pérou le font cuire avec du miel & en font des gâteaux d'un goût aſſez agréable. Les piſtaches de terre croiſſent auſſi aux Indes Orientales. *Voyez* les *Mémoires de l'Académie des Sciences, ann. 1723.*

M. *Watſon* a lu tout récemment à la Société Royale de Londres, une obſervation ſur une huile de piſtaches de terre que M. *Brownrigg* lui a envoyée d'Odenton, pays ſitué au nord de la Caroline. Cette obſervation indique que le piſtachier de terre eſt fort cultivé dans les Colonies du Sud & dans nos îles de l'Amérique,

où on donne à ses fruits le nom de *pois terrestres*. Ils sont originaires d'Afrique, & en ont été apportés par les Negres, qui les aiment beaucoup ; ils les mangent cruds & cuits, & les cultivent dans les portions de terre que les maîtres leur abandonnent pour leur usage. Cette plante est extrêmement multipliée dans nos établissemens du Nouveau Monde ; ses productions dans les pays chauds sont prodigieuses, & sa culture n'exige pas un terrain fertile. Les Colons recueillent une quantité considérable de fruits pour la nourriture des cochons & de la volaille : cet aliment les engraisse en peu de temps. L'huile qu'on retire par expression de ces fruits est le dixieme de leur poids ; elle est aussi bonne que celle d'amande ou d'olive, elle peut être servie sur les tables & employée en Médecine, elle se conserve sans rancir. Le marc qui reste après l'expression est encore une excellente nourriture pour les porcs.

PISTACHIER, *terebinthus Indica*, est un arbre qui croît naturellement dans la Perse, dans l'Arabie, dans la Syrie & dans les Indes : on le cultive aussi dans l'île de Chio, dans l'Italie & dans les parties Méridionales de la France ; il est du même genre que l'arbre appelé en Provence *térébinthe*, lequel produit aussi effectivement des pistaches, qui ne sont pas plus grosses que des pois ; ainsi le térébinthe est le nom du *pistachier sauvage*, différent du *faux pistachier*. Voyez ce mot. Nous allons commencer par le pistachier ordinaire des Indes ou cultivé. Son tronc est épais, ses branches fort étendues, couvertes d'une écorce cendrée, garnies de feuilles rangées sur de longues côtes & disposées par paires : elles ressemblent assez aux feuilles du térébinthe ordinaire, mais elles sont plus grandes. Entre les pistachiers, il y en a qui portent des fleurs mâles, & d'autres des fleurs femelles ; les premieres sont ramassées en une espece de chaton peu serré, & en maniere de grappes ; chaque fleur est garnie d'une petite écaille ; ses fleurs sont sans pétales : elles ont un calice propre, petit & partagé en cinq parties, & cinq étamines très-petites, qui portent chacune un long sommet, droit, ovalaire & à quatre angles. Les fleurs femelles viennent pareillement

pareillement en grappes : elles n'ont point de pétales, leur calice eſt très-petit, partagé en trois parties, & ſoutient un gros embryon ovalaire chargé de trois ſtyles recourbés, dont les ſtigmates ſont un peu gros & velus ; l'embryon ſe change en une baie ovalaire qui a peu de ſuc, dans laquelle eſt contenue une amande liſſe & ovalaire, laquelle ſe nomme *piſtache*.

Tel eſt le fruit du piſtachier, c'eſt une petite noix de la groſſeur & de la figure d'une olive : elle a deux écorces ; l'extérieure eſt membraneuſe & d'un gris rouſsâtre ; l'intérieure eſt ligneuſe, compacte, dure, légere & blanche : l'amande qu'elles contiennent eſt d'un vert pâle, graſſe, huileuſe, aſſez agréable au goût & couverte d'une pellicule rouſsâtre : ce fruit eſt connu dans le commerce ſous le nom de *piſtache*. On s'en ſert pour fortifier l'eſtomac : elles nourriſſent beaucoup ; on a coutume de les mêler parmi les choſes que l'on ſert au deſſert, ſur-tout dans les crêmes ; les convaleſcens qui ſont maigres s'en trouvent très-bien : elles augmentent le lait & la ſemence, adouciſſent la toux & la douleur néphrétique. Les Confiſeurs couvrent de ſucre les amandes de piſtaches, pour faire ce que l'on appelle *piſtaches en dragée* : on en fait auſſi une conſerve qui eſt excellente dans les dévoiemens, & des émulſions pour ces loochs dont la couleur eſt verdâtre. M. *Bourgeois* obſerve qu'on ne doit cependant pas faire un uſage long & continué des *piſtaches*, parce qu'elles échauffent conſidérablement : elles ſont ſurtout nuiſibles aux jeunes gens, qui ont déjà le plus ſouvent trop de chaleur naturelle.

Obſervations ſur le Piſtachier & ſur ſa culture.

M. Geoffroy, *Mat. Médic.* dit qu'on diſtingue le piſtachier mâle du femelle par ſes feuilles qui ſont plus petites, un peu plus longues, émouſſées & ſouvent partagées en trois lobes d'un vert foncé ; au lieu que dans le piſtachier femelle les feuilles ſont plus grandes, plus fermes, plus arrondies & partagées le plus ſouvent en cinq lobes.

Comme les piſtachiers mâles naiſſent ſouvent dans

des lieux éloignés des pistachiers femelles, on rend ceux-ci féconds comme les palmiers : ce qui se fait ainsi dans la Sicile. Les Paysans cueillent les chatons des fleurs du pistachier mâle, lorsqu'ils sont sur le point de s'ouvrir; ils les mettent dans un vaisseau environné de terre mouillée; ils attachent ce vaisseau à une branche de pistachier femelle, jusqu'à ce que ces fleurs soient seches, afin que la fine poussiere prolifique soit dispersée par le moyen du vent sur tout le pistachier femelle, & qu'elle donne la fécondité aux fleurs femelles. D'autres cueillent les fleurs mâles & les renferment dans un petit sac pour les faire sécher, & ils en répandent la poussiere sur les fleurs du pistachier femelle à mesure qu'elles s'épanouissent. Il faut cueillir les fleurs mâles avant qu'elles s'ouvrent, de peur qu'elles ne jettent mal-à-propos leur poussiere féconde, & que les fruits du pistachier femelle n'avortent par ce défaut de fécondation. Si les pistachiers mâles & femelles ne sont pas éloignés les uns des autres, le vent suffit pour procurer la fécondité à ceux-ci. M. *Coussineri* dit cependant qu'il y a des especes de pistachiers hermaphrodites.

Lorsqu'on examine attentivement les pistaches, on apperçoit presque toujours auprès du gros fruit deux autres petits fruits avortés. Si cette circonstance étoit reconnue générale, elle fourniroit, selon M. *Duhamel*, un moyen de distinguer les térébinthes des lentisques; mais voici un autre caractere distinctif. Les feuilles du térébinthe sont composées de folioles assez grandes qui sont attachées deux à deux sur une nervure terminée par une seule foliole; au lieu que dans le lentisque elles ne sont point terminées ainsi par une foliole unique : les feuilles de ces deux arbres sont posées alternativement sur les branches.

Quoique les térébinthes & les pistachiers viennent de pays plus chauds que le nôtre, cependant en les mettant en terre dans ce pays-ci lorsqu'ils sont un peu forts, ils réussissent très-bien; & même quand les individus mâles & femelles se trouvent plantés les uns près des autres, ces arbres y donnent du fruit. On peut élever ces arbres de semences : les pistaches que l'on

achete chez les Epiciers levent très-bien quand elles ſont nouvellement arrivées.

Le *térébinthe* ou le *piſtachier ſauvage* eſt un arbre dont le bois eſt fort dur, très-réſineux ; il devient de la grandeur d'un orme, ſes feuilles tombent en hiver. On retire de ces arbres dans l'île de Chio, tant des mâles que des femelles, une réſine qu'on nomme TÉRÉBENTHINE DE CHIO ou SCIO, *terebinthina Cypria*. Comme il croît de ces arbres mâles plus que des femelles, on les ente pour leur faire rapporter du fruit ; ce fruit a la forme d'une grappe de raiſin, il eſt rougeâtre au commencement, & devient en mûriſſant d'un vert bleuâtre. Quand le fruit eſt en cet état, on le ſale pour le conſerver & en pouvoir manger plus long-temps.

On retire la réſine des térébinthes en faiſant des inciſions aux arbres forts, & qui ont quinze à dix-huit pouces de circonférence : on fait ces inciſions depuis le pied de ces arbres juſqu'aux branches. Cette opération a lieu vers la fin de Juillet, & la réſine découle juſqu'à la fin de Septembre, ſur des pierres plates qu'on a miſes au pied des arbres. Pour purifier cette réſine de toute ordure, on la fait couler au travers de petits paniers, en les expoſant à la chaleur du ſoleil. Les térébinthes ne croiſſent que dans une étendue de deux lieues environ dans la partie orientale de l'île de Chio ; ils ne croiſſent pas aux mêmes endroits que les lentiſques, dont on retire le maſtic.

Le produit des térébinthes eſt bien peu de choſe, relativement à la grandeur & à l'âge des arbres. Quatre de ces arbres âgés de ſoixante ans, ne rendent qu'environ deux livres neuf onces ſix gros de térébenthine. Le produit de chacun de ces gros arbres ſe trouve être de quinze ſous.

Il y auroit un moyen aſſuré d'augmenter le rapport des térébinthes ; ce ſeroit d'enter le piſtachier ſur le térébinthe, qui n'en donne pas pour cela moins de réſine. Les piſtaches même deviennent plus belles, & ces arbres durent plus long-temps que les piſtachiers. Le térébinthe a l'avantage de croître dans les plus mauvais terrains, entre les rochers & les pierres,

comme le pin; aussi on ne manque pas en Provence de terrain convenable pour l'y transplanter.

Toute supputation faite, on peut juger à-peu-près que l'île de Chio ne peut produire tout au plus que deux milliers pesant de résine. Cette térébenthine de l'île de Chio est envoyée à Venise, où elle est distribuée dans toute l'Europe sous le nom de *térébenthine de Venise*, & c'est avec raison : car alors elle est si sophistiquée, qu'il ne s'y trouve peut-être pas une vingtieme partie de celle de l'île de Chio. Lorsqu'elle n'est point mélangée, elle a une odeur douce de baume; elle a une saveur moins âcre & une consistance bien plus épaisse que les térébenthines ordinaires; elle est molle, souvent friable : alors on la nomme *térébenthine de Chio*, & on la vend quatre ou cinq fois plus cher que la térébenthine fine : elle a une couleur de verre bleuâtre. *Voyez le mot* TÉRÉBENTHINE, *& ceux de* PIN *& de* SAPIN.

PISTIL : *voyez à l'article* PLANTE.

PITANGA-GUACU. C'est le *tyran* du Brésil : *voyez* TYRAN.

PITAUT : *voyez au mot* PHOLADE.

PITE : *voyez les mots* ALOÈS *&* ANANAS.

PITO. Oiseau de l'Amérique de la grosseur d'un étourneau. Il a le plumage d'une alouette; celui du ventre est un peu verdâtre. Le *pito-réal*, ainsi nommé par *Fresier* (p. 274), a coutume de creuser les rochers avec son bec long & fort pour se nicher dedans & y faire sa retraite : on dit que pour cela il a l'industrie de se servir d'une certaine herbe, à laquelle les Espagnols attribuent de merveilleuses vertus pour percer le fer ainsi que tout ce qui est dur, & qu'ils nomment communément à cause de cet oiseau, *yerva de pitos*, (herbe des pitos.)

PITUITAIRE : *voyez* STAPHIS-AIGRE.

PIVERT : *voyez* PIC-VERT.

PIVOINE : *voyez* BOUVREUIL.

PIVOINE ou PIONE, *pæonia*. Les Botanistes, & entr'autres M. *de Tournefort*, ont décrit vingt-deux especes de plantes sous ce nom : nous ne ferons ici mention que des deux suivantes, qui sont improprement

désignées l'une mâle & l'autre femelle, puisqu'elles portent également des semences.

1°. La PIVOINE MALE, *pœonia folio nigricante splendido, quæ mas.* Ses racines sont formées en navet: elles sont grosses comme le pouce, rougeâtres en dehors, blanches en dedans; elles poussent à la hauteur de deux ou trois pieds des tiges un peu rougeâtres, & divisées en quelques rameaux: ses feuilles sont larges, composées de plusieurs autres feuilles ressemblantes à celles du noyer, mais plus larges & plus épaisses, vertes-brunes, luisantes, couvertes en dessous d'un certain duvet; elles sont attachées à des queues rougeâtres: ses fleurs qui paroissent à la fin d'Avril jusqu'au commencement de Juin, & qui tombent presqu'aussi-tôt, naissent aux sommités des tiges; elles sont amples, à plusieurs feuilles disposées en rose, de couleur quelquefois purpurine, d'autres fois incarnate ou panachée, soutenue par un calice à cinq feuilles: à ces fleurs succedent des fruits composés de plusieurs cornets blancs, velus, reluisans, recourbés en bas, lesquels s'ouvrent en mûrissant & laissent voir une belle suite de semences grosses, arrondies, rouges d'abord, ensuite bleuâtres, puis noires: elles ne sont mûres qu'en Juillet.

Cette plante est plus précoce, plus rare & plus précieuse que la suivante, dont elle se distingue aisément par la différence de ses feuilles & de sa racine, outre que la premiere a les feuilles simples, & que la seconde les a doubles.

2°. La PIVOINE FEMELLE, *pœonia fæmina.* Ses racines sont des tubercules ou des navets attachés à des fibres, comme dans l'asphodele; ses tiges croissent hautes, mais elles ne sont que peu ou point rouges; ses feuilles sont découpées, de couleur verte, pâles en dessus, blanchâtres & un peu velues en dessous: ses fleurs sont semblables à celles de la pivoine mâle, mais moins grandes, de couleur rouge & très-belles: ses fruits sont comme dans la précédente espece, ce sont des capsules qui, en s'ouvrant montrent des graines mûres d'un beau bleu, entremêlées d'autres graines avortées qui sont du plus beau rouge écarlate.

L'une & l'autre espece de pivoine sont cultivées dans les jardins pour l'ornement des plates-bandes, leurs feuilles forment une belle verdure. Ces plantes s'y multiplient aisément en rampant dans la terre : quand on en seme la graine au printems, la plante reste pour l'ordinaire cachée en terre pendant un an avant de germer; mais ensuite elle en sort & augmente tous les ans par la division de ses feuilles. Il y a aussi des pivoines à fleurs blanches.

La pivoine a une odeur désagréable, & est une des plus anciennes plantes dont on connoisse l'usage en Médecine; car les Poëtes disent qu'elle a été nommée *pæonia* d'un ancien Médecin nommé *Pæon*, qui l'employa pour guérir Pluton d'une blessure que lui avoit faite Hercule : voyez *Homere* dans le *cinquieme Livre de son Odyssée.*

On se sert en Médecine de la pivoine mâle préférablement à la femelle, quoique celle-ci ait aussi quelques usages: la pivoine mâle a été autant vantée par *Galien*, que le chou l'a été par *Caton* : elle a été célébrée des Anciens & des Modernes, à cause de ses grandes & nombreuses propriétés : l'on avoit mis en usage quantité de cérémonies superstitieuses pour la tirer de la terre. On emploie ordinairement ses racines, ses semences, quelquefois même ses fleurs, contre les convulsions, l'épilepsie, la paralysie, les vapeurs, & les autres maladies qui dépendent de l'irritation du genre nerveux. On les prend en poudre, en sirop, en décoction, ou en conserve; quelques personnes en portent en amulettes pendues au cou, pour se préserver des maladies de nerfs. L'on prétend que c'est un des meilleurs antiépileptiques que l'antiquité nous ait transmis, & que jusqu'ici on n'en connoît point de plus efficace qui soit tiré de la famille des végétaux.

PLACENTA. *Voyez les articles* Homme & Plante.

PLAGE, *plagia.* C'est un rivage de basse mer, étendu en ligne droite, sans qu'il y ait ni rade, ni port, ni aucun cap apparent où les vaisseaux puissent se mettre à l'abri.

PLAGIURES. Nom donné aux poiſſons & coquillages qui n'habitent que la haute mer. *Voyez* COQUILLAGE & POISSONS. Des Ichtyologiſtes ont aſſigné le nom de plagiures aux ſeuls animaux cétacées, vivipares, & dont les femelles ont les mamelles placées au bas du ventre. *Voyez* CETACÉES & VIVIPARE.

PLANE ou PLAINE. *Voyez* ERABLE. En certaines contrées de l'Amérique on donne auſſi le nom de *plane* au *figuier d'Adam*. En Europe le plane de mer eſt la *plie*. Voyez ces mots.

PLANETE, *planeta*. On donne ce nom aux aſtres opaques, ſphériques & errans qui ne font point lumineux par eux-mêmes, mais qui le deviennent en recevant & réfléchiſſant la lumiere du ſoleil. Ces corps céleſtes ſe meuvent tous autour du ſoleil, en décrivant des ellipſes qui ont toutes un foyer commun où le ſoleil ſe trouve placé. Les planetes n'ont pas toutes la même ſolidité ou groſſeur; la diſtance n'eſt pas toujours égale entr'elles (ce qui fait qu'on les voit tantôt dans un endroit du ciel, & tantôt dans un autre directement oppoſé); & la durée de leurs révolutions n'eſt pas la même, mais elle eſt conſtante pour chacune. Nous allons préſenter ici le magnifique ſpectacle de toutes les planetes décrivant leurs cercles harmoniques autour du ſoleil; ſpectacle ſublime qui démontre la Divinité, & parle un langage intelligible à tous les eſprits.

Le SOLEIL, *ſol*, eſt un globe lumineux, gros environ un million de fois comme la terre: la matiere dont il eſt formé n'eſt pas homogene; il y paroît ſouvent des inégalités; & quoique pluſieurs de ces taches diſparoiſſent avant que d'avoir parcouru tout ſon diſque, le mouvement réglé de quelques-unes, & le retour au même lieu du diſque après un certain temps, ont fait voir que le ſoleil immobile ou preſque immobile dans le lieu des cieux où il eſt placé, a un mouvement de révolution ſur ſon axe, & que le temps de cette révolution eſt d'environ vingt-cinq jours.

Six globes principaux ou planetes premieres qu'il échauffe & qu'il éclaire, ſe meuvent autour de lui: leurs groſſeurs, leurs diſtances & leurs révolutions

ſont différentes ; mais tous ſe meuvent dans le même ſens, à peu-près dans le même plan & dans des orbites preſque circulaires. On diroit que chaque planete eſt portée par un cercle concentrique au ſoleil.

Le plus voiſin du ſoleil, & le plus petit, eſt *Mercure*. Sa plus grande diſtance du ſoleil n'eſt que de 5137 diametres de la terre ; ſa plus petite de 3377. Son diametre n'eſt qu'environ la trois-centieme partie de celui du ſoleil. On n'a point encore découvert s'il a quelque révolution ſur lui-même ; mais il tourne autour du ſoleil en 88 jours, c'eſt-à-dire dans l'eſpace de trois mois, & ſe meut, ainſi que les autres planetes, d'Occident en Orient. Selon M. *Newton*, la chaleur & la lumiere du ſoleil ſur la ſurface de Mercure, ſont ſept fois auſſi grandes qu'elles le ſont au fort de l'été ſur la ſurface de la terre. Mercure change de phaſes comme la lune, ſelon ſes différentes poſitions avec le ſoleil & la terre. Comme cette planete eſt petite, qu'elle accompagne conſtamment le ſoleil, elle ſe trouve ordinairement cachée dans les rayons de cet aſtre.

Vénus eſt la ſeconde planete. Sa plus grande diſtance du ſoleil eſt de 8008 diametres de la terre ; ſa plus petite de 7898. Son diametre eſt à-peu-près la centieme partie de celui du ſoleil ; elle tourne ſur elle-même, mais les Aſtronomes ne ſont pas d'accord ſur le temps de cette révolution. Elle fait ſa révolution autour du ſoleil en 224 jours, 7 heures, ou en ſept mois & demi. C'eſt la plus luiſante des planetes. Quant elle précede le ſoleil, on l'appelle *étoile du matin* ou *lucifer ;* lorſque ſur le ſoir elle le ſuit, on l'appelle *étoile du berger*. Cette planete a ſes phaſes comme la *lune*.

Le troiſieme globe eſt la *Terre* que nous habitons, qu'on ne peut ſe diſpenſer de mettre au rang des planetes. Sa plus grande diſtance du ſoleil eſt de 11187 de ſes diametres ; ſa plus petite de 10813. Elle tourne ſur ſon axe dans l'eſpace de vingt-quatre heures, & elle emploie un an, c'eſt-à-dire 365 jours, 5 heures, 49 minutes & environ 12 ſecondes à faire ſa révolution autour du ſoleil, dans un orbe qu'on appelle l'écliptique.

On ne peut faire réflexion, sans être ravi d'admiration, qu'une grande partie des mouvemens apperçus des autres astres & du soleil, la diversité des saisons, & l'inégalité des jours sont une suite simple du transport annuel de la terre autour du soleil, & de sa révolution en vingt-quatre heures sur son axe, invariablement dirigés vers le Nord.

Deux grands fluides appartiennent à notre planete; l'un est la mer, qui en couvre environ la moitié, & qui présente les phénomenes les plus intéressans; l'autre fluide est l'air qui l'environne de toutes parts. *Voyez les mots* MER, AIR, EAU, *& l'article* TERRE, où l'on parle de l'organisation merveilleuse de ce globe obscur.

La quatrieme planete est *Mars;* sa couleur est rouge & d'une lumiere trouble. Sa plus grande distance du soleil est de 18315 diametres de la terre; sa plus petite de 15213. Son diametre est la cent soixante-dixieme partie de celui du soleil: sa révolution sur son axe est de vingt-cinq heures, & celle qu'il fait autour du soleil s'acheve en un an, 321 jours, 18 heures.

La cinquieme planete & la plus grosse de toutes, est *Jupiter.* Elle est remarquable par sa couleur d'azur. Après Vénus c'est la planete la plus brillante. Sa plus grande distance du soleil est de 59950 diametres de la terre; sa plus petite de 54450. Son diametre est la neuvieme partie de celui du soleil: il fait dans dix heures sa révolution sur son axe; son cours autour du soleil s'acheve en onze ans, 316 jours.

Enfin la sixieme, & la plus éloignée, est *Saturne.* Sa plus grande distance du soleil est de 110935 diametres de la terre; sa plus petite est de 98901. Son diametre est la onzieme partie de celui du soleil. Saturne ne paroît à la vue simple que d'une lumiere foible, à cause de sa grande distance. On ignore s'il tourne sur son axe. Il emploie 29 ans, 155 jours, 13 heures à faire sa révolution dans son orbe. Tel est l'ordre de la révolution de ces planetes que l'on nomme *principales*, lesquelles se distinguent encore en supérieures & en inférieures. Les supérieures sont celles qui sont plus éloignées du soleil que notre terre: telles sont Mars,

Jupiter & Saturne. Les planetes inférieures ſont celles qui ſont plus proches du ſoleil que notre terre, & ſituées entre la terre & le ſoleil, comme Vénus & Mercure. Il y a d'autres planetes que l'on nomme *ſecondaires :* celles-ci font leurs révolutions, non immédiatement autour du ſoleil, mais autour de quelque planete du premier ordre, qui ſe mouvant autour du ſoleil, tranſporte avec elle, autour de cet aſtre, celle qui lui ſert de ſatellite.

L'aſtre qui éclaire nos nuits (la *Lune*) eſt de ces planetes ſecondaires ou ſubalternes. C'eſt un ſatellite de notre terre, vers laquelle il ſe dirige toujours dans ſon mouvement, comme vers un centre, & dans le voiſinage de laquelle elle ſe trouve conſtamment. Soumiſe aux lois de la gravitation, elle ne peut guere s'éloigner de nous, mais elle eſt retenue à-peu-près dans tous les temps à la même diſtance. Sa diſtance de notre globe n'eſt que de 30 diametres de la terre; (ſuivant M. *Deleuze* de 97440 lieues.) Son diametre n'eſt guere que la quatrieme partie du diametre de la terre. (Suivant M. *Deleuze*, ſon volume en eſt le $\frac{1}{49}$, & ſa ſolidité $\frac{1}{70}$. Elle fait douze révolutions autour de nous d'Occident en Orient, pendant que la terre en fait une autour du ſoleil. Il y a plus, on a reconnu que la lune fait ſa révolution autour de la terre en 29 jours, 12 heures, 44 minutes. Le croiſſant de cet aſtre ſe dit *la lune nouvelle*; il montre une petite partie éclairée de ſa ſurface en aboutiſſant en pointes ou cornes, quand elle commence à s'éloigner du ſoleil dont elle reçoit ſa lumiere; cette partie éclairée augmente juſqu'à ce que la lune ſoit pleine, ſphérique & dans ſon oppoſition. On appelle auſſi *croiſſant* la même figure de la lune *en décours :* mais alors ſes cornes ſont tournées du coté de l'Occident, au lieu que dans la lune nouvelle elles ſont du côté de l'Orient. La partie lumineuſe de cet aſtre ſecondaire eſt conſtamment tournée vers l'Occident lorſqu'il eſt dans ſon croiſſant, & vers l'Orient quand il eſt dans ſon décours. On peut obſerver tous les mois, que peu après la nouvelle lune on apperçoit, outre le croiſſant, le

reste du globe de cet astre, à la vérité d'une lumiere beaucoup moins vive que le croissant; cela vient de ce qu'alors la partie éclairée de la terre étant presque toute entiere tournée vers la lune, renvoie à cette planete opaque une certaine quantité de lumiere, qui est de nouveau réfléchie par la lune, & renvoyée à la terre sans aucune chaleur. Plus la lune approche des quadratures, plus cette lumiere s'affoiblit. On donne le nom de *phases* aux différens phénomenes de la lune.

Depuis l'invention des télescopes on a découvert quatre satellites à Jupiter, c'est-à-dire quatre petites lunes qui tournent autour de lui, pendant que lui-même tourne autour du soleil: enfin Saturne en a cinq; mais on découvre autour de cette planete une autre merveille à laquelle on ne connoît point de pareille dans les cieux: c'est un large anneau dont elle est environnée. *Voyez* ANNEAU DE SATURNE.

Quoique les satellites paroissent destinés à la planete autour de laquelle ils font leurs révolutions, on ne peut omettre ici l'utilité que les habitans de la terre retirent des satellites de Jupiter: c'est que ces astres ayant un mouvement fort rapide passent souvent derriere le corps de leur planete principale, & tombent dans l'ombre de cette planete, qui, ne recevant sa lumiere que du soleil, a toujours derriere elle un espace ténébreux dans lequel le satellite, dès qu'il entre, s'éclipse pour le spectateur, & duquel ressortant, il reparoît à ses yeux. Or le commencement & la fin de ces éclipses étant des phénomenes qui arrivent dans un instant, si l'on observe dans différens lieux de la terre l'heure de l'immersion ou de l'émersion du satellite, la différence que l'on trouve entre ces heures donne la différence en longitude des lieux où l'on aura fait ces observations; connoissance très-importante pour le Géographe & pour le Navigateur. *Voyez* ÉCLIPSE.

Les taches que l'on observe avec le télescope sur le disque des planetes, & qui conservent constamment leur figure & leur situation, prouvent que les planetes sont des corps solides. La lune, la plus voisine de nous,

nous fait voir sur sa surface de grandes cavités, de hautes montagnes (& de grandes mers, suivant quelques Astronomes) qui jettent des ombres fort sensibles vers la partie opposée au soleil, & la surface de cette planete paroît assez semblable à ce que paroîtroit celle de la terre, si on l'observoit de la lune, avec cette différence que les montagnes de celle-ci sont beaucoup plus élevées que toutes les nôtres. *Riccioli* a mesuré la hauteur d'une de ces montagnes, & a trouvé qu'elle avoit environ trois lieues de haut. M. de la *Hire* observant un autre astre en 1700, avec une lunette de seize pieds, y découvrit des montagnes plus hautes que celles de la lune. Que de raisonnemens formés d'après les rapports, soit physiques, soit optiques, qu'il y a entre les différentes planetes ! *Huygens* dans son *Cosmothéoros* a prétendu donner des preuves très-fortes de l'existence des habitans des planetes tant secondaires, que de celles du premier ordre. M. *de Fontenelle* a aussi traité cette question dans les *entretiens sur la pluralité des mondes :* tout tend à démontrer que les planetes ne sont point des globes déserts suspendus dans les cieux, mais qu'elles sont habitées comme la terre, par quelques êtres vivans: ceci étant, les habitans de la lune doivent faire les mêmes observations que nous, puisque la terre doit présenter à la lune les mêmes phases que la lune présente à la terre. La lune a aussi son atmosphere & ses saisons, elle a un jour & une nuit; un soleil pour éclairer l'un, & une lune pour éclairer l'autre. Les changemens auxquels son atmosphere est sujette, doivent influer sur tout le systême de notre atmosphere, sur l'air que nous respirons & sur les corps terrestres. Il paroît certain que le soleil, & la lune sur-tout, agissent sur la masse des eaux & causent le flux & le reflux de l'Océan. Si la lune agit sur l'air ou les vents, ne peut-elle pas aussi changer la disposition de nos corps & occasionner des maladies ? Tout ceci est digne de l'observation des Philosophes. *Voyez l'article* VENTS.

Quant au *Soleil*, on ne peut douter que la matiere dont il est formé, ne soit lumineuse & brûlante. Il est la source de toute la lumiere qui éclaire la terre

& les autres planetes, & de tout le feu qui les échauffe. Ses rayons étant condensés au foyer d'un miroir ardent, brûlent; & si leur quantité & leur condensation sont assez grandes, ils font un feu plus puissant que tous les autres feux que nous pouvons produire avec les matieres les plus combustibles.

Une si grande activité suppose la fluidité; mais on voit encore que la matiere qui compose le soleil, est fluide par les changemens continuels qu'on y observe: les taches qui paroissent dans le disque du soleil, & qui disparoissent ensuite, sont autant de corps qui nagent dans ce fluide, qui en paroissent comme les écumes, ou qui s'y consument.

On a toujours su que le soleil étoit la cause de la lumiere; mais ce n'est que dans ces derniers temps que l'on a découvert que la lumiere étoit la matiere même du soleil, source inépuisable de cette substance précieuse: depuis la multitude des siecles qu'elle coule, on ne s'apperçoit pas qu'elle ait souffert aucune diminution.

Quelle que soit son immensité, quelle subtilité ne faut-il pas supposer dans les ruisseaux qui en sortent! mais si leur ténuité paroît merveilleuse, quelle nouvelle surprise n'éprouve-t-on point, lorsqu'on apprend qu'un rayon lumineux tout subtil qu'il est, tout pur qu'il paroît à nos yeux, est un mélange de différentes matieres? lorsqu'on apprend qu'un mortel a su analyser la lumiere, découvrir le nombre & les rapports des élémens qui la composent! Chaque rayon de cette substance qui paroît si simple, est un faisceau de rayons rouges, orangés, jaunes, verts, bleus, indigots & violets, que leur mélange confondoit à nos yeux.

Nous ne saurions déterminer avec précision quelle est la finesse des rayons de lumiere; mais nous connoissons leur vîtesse: dans sept ou huit minutes ils arrivent à nous; ils traversent dans un temps si court l'espace qui sépare le soleil de la terre, c'est-à dire plus de trente millions de lieues. Tout effrayantes pour l'imagination que soient ces choses, des expériences incontestables les ont fait connoître.

Voilà l'économie la plus connue de notre systême solaire ou planetaire. On y observe quelquefois des astres que la plupart des Philosophes de l'antiquité ont pris pour des météores passagers ; mais qu'on ne peut se dispenser de regarder comme des corps durables & de la même nature que les planetes. *Voyez* COMETE.

On représente les planetes avec les mêmes caracteres dont se servent les Chimistes pour désigner leurs métaux, à cause de l'analogie ou rapport que l'on supposoit autrefois entre les corps célestes & les métaux. Saturne est représenté par ce caractere ♄ qui en chimie représente le plomb. Jupiter marqué par ce caractere ♃ qui désigne l'étain. Mars est caractérisé par ce signe ♂ qui représente le fer. Vénus marquée ♀ représente le cuivre. Le soleil est caractérisé par ce signe ☉ & représente l'or. Le signe de Mercure ☿ représente le vif argent. Le signe de la lune ☽ caractérise l'argent ; & notre planete est marquée par ce signe ♁ qui représente la terre. *Voyez l'article* MÉTAUX.

ÉTOILES, *Stellæ.*

On distingue ces corps célestes par les phénomenes de leur mouvement en *fixes* & en *errans*, ainsi qu'il en sera mention plus bas. Les autres points que les Astronomes ont encore à considérer par rapport aux étoiles, sur-tout dans les fixes, sont, 1°. leur distance ; 2°. leur grandeur ; 3°. leur nature, leur nombre ; 4°. & leur situation. *Voyez* CONSTELLATION.

Celui qui, dans une belle nuit, regarde le Ciel, ne peut contempler sans admiration ce brillant spectacle ; mais si ses yeux sont éblouis par mille étoiles qu'il apperçoit, son esprit doit être plus étonné, lorsqu'il saura que toutes ces étoiles sont autant de soleils semblables au nôtre, qui ont vraisemblablement, comme lui, leurs planetes & leurs cometes, (du moins celles qui sont fixes en ont l'immobilité, la lumiere propre, &c.) lorsque l'Astronomie lui apprendra que ces soleils sont placés à des distances si prodigieuses de nous, que toute la distance du soleil à la terre n'est qu'un point en comparaison (leur moin-

dre distance est de dix-neuf milles diametres, un demi-diametre vaut mille quatre cents trente-deux lieues de France); & que quant à leur nombre, que notre vue paroît réduire à environ deux mille, on le trouve toujours d'autant plus grand, qu'on se sert de plus longs télescopes: toujours de nouvelles étoiles au-delà de celles qu'on apperçoit; point de fin, point de bornes dans les Cieux.

Toutes les étoiles paroissent tourner autour de la terre en vingt-quatre heures: mais il est évident que la révolution de la terre autour de son axe doit causer cette apparence. Elles paroissent encore toutes faire autour des Pôles de l'écliptique une révolution dans l'espace de vingt-cinq mille ans. Ce phénomene est la suite du mouvement conique de l'axe de la terre. Quant au changement de situation de ces étoiles, qu'il semble qu'on dût attendre du mouvement de la terre dans son orbe, toute la distance que la terre parcourt depuis une saison jusqu'à la saison opposée n'étant rien, par rapport à sa distance des étoiles, elle ne peut causer de différence sensible dans leurs aspects.

Ces étoiles qu'on appelle ordinairement *fixes* brillent comme le soleil par leur propre lumiere; elles gardent entr'elles constamment la même situation, les mêmes distances, les mêmes rapports, pendant que les planetes ou *étoiles errantes* changent continuellement la leur dans une zone nommée *zodiaque*, où nous avons vu que tous leurs orbes étoient renfermés, & que les cometes plus errantes encore parcourent indifféremment tous les lieux du Ciel.

Quelquefois on a vu de nouvelles étoiles paroître; on les a vu durer quelque temps, puis peu à peu s'obscurcir & s'éteindre. Quelques-unes ont des périodes connues de lumiere & de ténebres. La figure que peuvent avoir ces étoiles, & le mouvement des planetes qui tournent peut-être autour, peuvent être les causes de ces phénomenes.

Quelques étoiles qu'on appelle *nébuleuses*, qu'on ne voit jamais que comme au travers d'atmospheres dont elles paroissent environnées, nous font voir qu'il

y a encore parmi ces astres beaucoup de diversités. *Voyez* VOIE LACTÉE.

Enfin des yeux attentifs aidés du télescope découvrent de nouveaux phénomenes : ce sont de grands espaces plus clairs que le reste du Ciel, à travers lesquels l'Auteur de la *Théologie Astronomique* a cru voir l'empirée ; mais qui plus vraisemblablement ne sont que des especes d'astres moins lumineux & beaucoup plus grands que les autres, plus aplatis peut-être, & auxquels différentes situations semblent donner des figures irrégulieres.

Tant de différences sensibles ont obligé les Astronomes à diviser les étoiles en sept classes ou en sept différentes grandeurs. Les étoiles de la premiere grandeur sont celles dont les diametres nous paroissent les plus grands : après celles-là sont celles de la seconde grandeur, & ainsi de suite jusqu'à la sixieme qui comprend les plus petites étoiles qu'on puisse appercevoir sans télescope. Toutes celles qui sont au-dessus, sont appelées *étoiles télescopiques*. La multitude de ces étoiles est considérable, & on en découvre de nouvelles à mesure qu'on emploie de plus longues lunettes : si l'on consulte le catalogue de *Kepler*, on trouve qu'il y a 15 étoiles de la premiere grandeur ; on les estime un million de fois plus grosses que la terre, encore ne sont-elles pas précisément de la même grandeur, ni si éclatantes les unes que les autres : les plus apparentes sont celles que l'on appelle *sirius*, *arcturus*, *aldebaran* ou l'*œil du taureau* ; & l'*épi de la vierge*, &c. le même *Kepler* cite 58 étoiles de la seconde grandeur; 218 de la troisieme; 494 de la quatrieme; 354 de la cinquieme ; 240 de la sixieme, & 13 des obscures & nébuleuses, en tout 1392 étoiles qu'on découvre, dit-il, à la vue simple dans notre hémisphere; car avec le télescope, comme nous l'avons déjà dit, on en apperçoit beaucoup plus. La scintillation des étoiles dans les belles nuits d'hiver trompe notre vue par la vivacité de son éclat, & nous fait voir en apparence quantité de milliers d'étoiles. Mais si on les distingue par ordre & attentivement, on n'en découvrira guere dans notre hémisphere qui n'aient été placées sur la surface du globe de *Blaeu*. M.

M. l'Abbé *de la Caille*, dans son Voyage au cap de Bonne-Espérance, a fait en peu de temps un catalogue de plus de 9800 étoiles comprises entre le pôle austral & le tropique du capricorne. Cet Académicien a construit un planisphere de 1930 de ces étoiles.

Voilà les principaux objets que nous présente le spectacle de l'Univers. Si l'on entre dans de plus grands détails, combien d'autres prodiges ne découvre-t-on pas? quelle merveille terrible ne nous présente pas le tonnerre, dont la véritable cause a été découverte par les modernes? *voyez le mot* TONNERRE. Qui peut voir sans admiration cet arc majestueux qui présente toutes les plus riches couleurs de la Nature? *voyez* ARC-EN-CIEL.

Si l'on va vers les pôles, quels nouveaux spectacles se préparent! Des feux de mille couleurs, agités de mille mouvemens, éclairent les nuits dans ces climats où l'astre du jour ne paroît point pendant l'hiver. J'ai vu, dit l'illustre *Maupertuis*, des Ouvrages duquel nous avons extrait une partie de ce magnifique tableau; j'ai vu, dit-il, de ces nuits plus belles que les jours, qui faisoient oublier la douceur de l'aurore & l'éclat du midi. *Voyez le mot* AURORE BORÉALE.

Si des cieux on descend sur la terre, si après avoir parcouru les plus grands objets l'on examine les plus petits, quels nouveaux prodiges! quels nouveaux miracles! Chaque atome en offre autant que la planete de Jupiter.

PLANORBE, *plan-orbis*. Nom donné à un coquillage univalve d'eau douce, du genre des limaçons: autant on le trouve rarement dans la mer, autant on le rencontre fréquemment dans les rivieres, sur-tout dans celle des Gobelins, près de Paris: sa coquille est noire, brunâtre ou verdâtre; elle a trois contours relevés qui se terminent à l'œil de la volute; son ouverture est ronde; il n'y a nulle cloison: l'animal qui l'habite est comme un gros ver: ses tentacules sont minces & filiformes; il est hermaphrodite & multiplie comme les buccins. L'Auteur de la Conchyliologie dit que le plan-orbe, *plan-orbis*, est le coquillage le plus aisé à découvrir dans les eaux: il en compte

six especes ; savoir, 1°. le grand à quatre spirales rondes ; 2°. le petit à cinq spirales rondes ; 3°. celui qui a six spirales aussi rondes ; 4°. le plan-orbis qui a six spirales à arêtes ; 5°. le plan-orbis ordinaire à arêtes ; 6°. celui qui est tuilé.

Le *plan-orbis* de l'île des Tonneliers & des contrées étrangeres, est infiniment plus beau, plus épais & plus gros que les nôtres : il est nacré & orné de lisieres ou rubans bruns. Celui des environs de Montpellier est blanchâtre. On nomme *cornet de S. Hubert* celui des environs de Paris.

PLANTAIN, *plantago*, est une plante dont M. *de Tournefort* distingue trente-cinq especes, indépendamment de celles que les autres Botanistes nomment *plantains aquatiques*, & qui ne sont que des especes de renoncules : nous rapporterons ici celles qui sont le plus en usage.

1°. Le GRAND PLANTAIN ORDINAIRE, ou PLANTAIN A LARGES FEUILLES, *plantago major latifolia sinuata*. Cette plante croît par-tout le long des chemins, dans les cours, le long des jardins, des haies, aux lieux incultes. Sa racine est courte & grosse comme le doigt, garnie sur les côtés de fibres blanchâtres : elle pousse des feuilles larges, luisantes, marquées chacune de sept nervures longitudinales fort apparentes, sur-tout au revers, d'où vient que quelques-uns l'appellent *septi-nervia* : les queues de ces feuilles sont couchées à terre. De la même racine & du milieu des feuilles, il s'éleve plusieurs tiges hautes de dix pouces, dures, rougeâtres, difficiles à rompre, portant vers leur sommet un épi oblong garni de fleurs blanchâtres ou purpurines. Chacune de ces fleurs est, suivant M. *Tournefort*, un tuyau fermé dans le fond, évasé en haut, découpé en quatre parties & garni de plusieurs étamines. Il succede aux fleurs une coque membraneuse, ovale, qui s'ouvre en travers comme une boîte à savonnette, & qui contient des semences menues, oblongues & rougeâtres comme de petites puces. Cette plante fleurit en Mai & Juin, & donne sa semence en Août : c'est la plus commune de toutes les especes de plantain, & en même-temps la plus

utile ; mais à son défaut, on se sert également des deux suivantes.

2°. Le PLANTAIN MOYEN, ou le PLANTAIN BLANC, *plantago medius latifolia incana :* il differe du précédent en ce que ses feuilles, ses tiges & ses épis sont couverts d'un poil blanc & mou, & en ce que sa racine est un peu plus grosse, fibreuse par le collet & rampante ; on ne compte que cinq nervures sur ses feuilles : il se trouve par-tout dans les prés secs, & differe un peu du *plantain à cinq nerfs* proprement dit.

3°. Le PETIT PLANTAIN, *plantago minor aut angustifolia :* on l'appelle aussi *plantain étroit*, *plantain long* ou *lancéole ;* sa racine est très-vivace, & pareille à celle de la premiere espece ; ses feuilles sont longues, étroites, pointues, légérement dentelées, velues, marquées au revers de cinq nervures longitudinales, dont trois sont plus apparentes que les autres. Ce plantain est d'un vert plus foncé que les précédens ; il s'éleve d'entre ses feuilles plusieurs tiges, hautes d'un pied, nues, anguleuses & canelées, portant en leurs sommités des épis plus courts, & plus gros que ceux du plantain ordinaire, garnis de petites fleurs pâles, auxquelles succedent des coques membraneuses remplies de semences, comme aux autres, mais plus grandes : ce plantain croît aussi par-tout.

Ces especes de plantain ont assez les mêmes propriétés ; les feuilles sont ameres, astringentes, vulnéraires & fébrifuges. La tisane de plantain est utile dans le crachement de sang, & les fleurs blanches. (En général tous les astringens, dit M. *Bourgeois*, sont d'un usage dangereux dans les hémorrhagies ; mais sur-tout dans les fleurs blanches, en arrêtant subitement l'écoulement de cette lymphe viciée ; ils occasionnent des squirres, des cancers & des ulceres incurables, maladies bien plus dangereuses que les fleurs blanches ; d'ailleurs ils produisent la suppression des menstrues.) On vient de reconnoître aux environs de Ratisbonne que les feuilles du *plantago latifolia* peuvent être substituées à des légumes ; en les passant deux ou trois fois dans l'eau, elles ont le goût des épinards. La semence de cette plante est le remede familier des

gens de la campagne pour les diarrhées : il y a des femmes qui en avalent dans un œuf pour prévenir l'avortement. Dans la Pharmacie on tient une eau de plantain distillée, pour les maladies des yeux, mais qui ne peut avoir grande vertu, attendu que le plantain ne contient point sensiblement de principes volatils actifs qui puissent monter dans la distillation. Cependant on l'estime astringente, tonique & rafraîchissante.

L'on trouve aussi dans les olivettes des pays chauds, une espece de plaintain argenté & cotonneux : il est peu d'usage. Le plantain des montagnes est la plante appelée *bétoine des montagnes*.

L'espece de plantain des environs de Paris, nommé par *Tournefort*, *plantago palustris*, *gramineo folio*, *monanthos Parisiensis*, a deux singularités ; l'une que sa fleur est à étamines, c'est-à-dire mâle & stérile ; & l'autre, qu'au bas du pédicule de cette même fleur, il en naît deux ou trois fleurs à pistil ou femelles qui sont fécondes : consultez à ce sujet les observations de M. *de Jussieu*, dans les *Mém. de l'Acad. des Scienc. ann. 1742.* A l'égard du *plantain d'eau*, *voyez à l'art.* ALISMA.

PLANTANO. C'est un arbre qui croît dans les îles Canaries, sur le bord des ruisseaux. Il s'éleve à la hauteur d'un pommier : la substance de sa tige ressemble beaucoup à celle du chou. Ses feuilles sont longues d'une aune, épaisses ; elles sortent en touffe de la tête de l'arbre ; les fruits sont en grappes, qui en portent depuis seize jusqu'à trente & quarante ; ils sont à-peu-près de la forme des concombres, mais plus gros ; dans leur maturité, leur écorce est noire, mais l'intérieur du fruit est d'un beau jaune doré, & le goût en est si exquis que l'on peut dire qu'il n'y a point de confiture aussi délicieuse. Cet arbre, dit-on, ne produit du fruit qu'une seule fois ; on le coupe ensuite. De la même racine il en naît un autre, & l'on recommence ainsi tous les ans. M. *de Romé de l'Isle* nous invite à croire que cet arbre décrit dans l'*Hist. Génér. des Voyag. Tome II.* est le bananier déguisé sous le nom de *plantano* qu'on lui donne aux Canaries : effectivement sa hauteur, la substance de sa tige, la longueur de ses

feuilles, l'endroit d'où elles sortent, la forme, la grosseur, la couleur, le nombre & la situation de ses fruits, la coupe annuelle de ce végétal singulier qui se reproduit par ses racines, tout enfin a un rapport très-marqué avec le *bananier*. D'ailleurs le sol & le climat des îles Canaries, si fécondes en excellens vins & fruits, conviennent assez à la culture du *bananier:* voy. *ce mot*.

PLANT-D'ARBRE, est une pépiniere d'arbrisseaux plantés sur plusieurs lignes paralleles, comme sont les avenues; ou avec symétrie, comme sont les quinconces, les bosquets, &c. Le plançon est un rameau que l'on coupe sur un arbre tel que le saule, & qu'après avoir aiguisé on fiche en terre où il reprend parfaitement sans racine. On appelle *plantard* une branche d'aulne, de peuplier, &c. qu'on choisit pour planter quand on étête ces arbres.

La *plantation* est une chose très-utile au public; c'est semer l'abondance de toutes parts, & léguer de grands biens à la postérité. Qu'il est beau de donner une face plus belle à une partie du monde! la remplir de cette variété de scenes magnifiques, c'est approcher en quelque sorte de la création. Le Citoyen vertueux & industrieux qui passe sa vie dans ses plantations, & qui cultive soigneusement son verger, est l'ami du genre humain qui s'acquitte d'un devoir de la nature. Les plantations ne procurent pas seulement des plaisirs innocens, mais des plaisirs durables qui renaissent chaque année. Quelle satisfaction que la vue des paysages qu'on a formés & des promenades délicieuses, à l'ombre des arbres qu'on a plantés de ses mains! Un marais couvert de saules, un côteau planté de chênes, des haies fortifiées & décorées d'arbres, forment un rempart agréable, solide & utile au Propriétaire. Ne gênez point par-tout les admirables sites de la belle nature; ne taillez point partout les branches de vos arbres en figures mathématiques: car voir partout des arbres qui s'élevent en cônes, en globes, en pyramides, en éventails, ou d'autres figures qui portent la marque du ciseau; tout ceci ne donne pas l'agrément d'un grand verger dont les arbres sont en fleurs. Fai-

tes aussi des plantations sauvages : mettez partout votre terrain en valeur : imitez les Tartares du Daghestan ; tout barbares qu'ils sont & habitans d'un pays stérile, ils n'osent se marier avant que d'avoir planté, en un endroit marqué, cent arbres fruitiers : en sorte qu'on trouve partout dans les montagnes de cette contrée d'Asie, de grandes forêts d'arbres fruitiers de toute espece. Imitez cette Nation ; plantez des bois propres aux usages domestiques ; si vous aimez à être bienfaisant, ne craignez pas d'être tourné en ridicule.

PLANTE, *planta*. On ne peut disconvenir que les plantes ne soient des corps organisés & vivans, qui se nourrissent & croissent par intus-susception, & dont chaque partie possede en elle-même une vitalité isolée & indépendante des autres ; en un mot, qui ont la faculté de se reproduire. Les plantes ont d'abord toute la délicatesse propre à l'enfance ; elles tirent par le moyen de leurs racines, comme par des veines lactées, le chyle qui les doit nourrir. Cette liqueur éprouve dans les visceres des plantes, des secrétions & plusieurs préparations qui la rendent propre à être nourriciere : peut-être encore que des sucs aspirés par les feuilles se mêlent avec ceux que les racines ont attirés. Quelques savans Physiciens ont reconnu, par des observations faites avec une grande sagacité, qu'il y avoit dans les végétaux une transpiration sensible & insensible, ce qui doit beaucoup influer sur la préparation du suc nourricier. Peu-à-peu la plante devient adulte : alors pourvue des organes des deux sexes, elle produit des semences fécondes, qu'on peut regarder comme des especes d'œufs, dans lesquels les rudimens des plantes qui en doivent sortir se forment par degrés. Après que les végétaux ont fourni une innombrable postérité, ils tombent dans la dégradation de la vieillesse, & périssent les uns plus tôt, les autres plus tard. Dans le temps même de leur plus grande vigueur, ils sont exposés à des maladies dont les principales procedent, soit d'un excès de sécheresse ou d'humidité, soit d'une qualité dépravée du terrain : c'est ainsi que toutes les plantes du Continent qui viennent dans les dunes, sont pyg-

mées, dit M. *Linnæus.* Les gelées, les insectes leur occasionnent aussi des maladies. *Voyez* ce qui est dit des maladies des *arbres* & *plantes* à la suite du mot ARBRE. On doit faire beaucoup d'attention à l'influence que l'air a sur les végétaux; car il en a 1°. par ses parties propres; 2°. par ses parties hétérogenes; 3°. par le poids de l'atmosphere; 4°. par sa température. Tous ces phénomenes particuliers produits par l'influence de l'air sur les végetaux étant bien examinés, pourroient nous faire entrevoir des regles d'agriculture, de floraison & de germination. Quant à l'organisation ou structure intérieure des plantes, *voyez au mot* ANIMAL les ressemblances & les différences qui se trouvent entre l'animal, le végétal & le minéral, comparaison ingénieuse faite par l'illustre M. *de Buffon.* Il convient d'exposer ici ce qu'a dit sur l'anatomie des plantes l'Auteur de la *Théorie & de la Pratique du Jardinage.*

Tout ce qui a vie, dit-il, a besoin de respiration, & l'on ne peut douter que les plantes ne respirent aussi bien que les animaux; elles ont comme eux tous les organes nécessaires à la vie, des veines, des fibres dont les unes portent la nourriture dans toutes les parties les plus élevées, tandis que les autres rapportent cette nourriture vers les racines: d'autres enfin comme des trachées & des poumons respirent l'air sans cesse & reçoivent les influences du soleil; cet air, comme nous l'avons dit, est si nécessaire à leur accroissement, qu'en mettant une goutte d'huile à l'extrémité de leurs racines, elle bouche l'entrée de l'air dans les fibres & les canaux, & fait mourir cette partie des racines imbibée d'huile: le mouvement de la seve est aussi plus ou moins accéléré & l'air plus ou moins raréfié, selon le degré de chaleur qui se trouve dans la terre.

Y a-t-il rien de plus admirable que le mécanisme des plantes? On y trouve des vases & des moules différens pour former l'écorce, le bois, les épines, les poils ou le duvet, la moelle, le coton, les feuilles, les fleurs, les fruits & les graines.

Les plantes sont composées de petits canaux séparés, qui se ramassant peu à peu en paquets, & se raf-

ſemblant ſous un même cylindre, forment un tronc; qui à l'une de ſes extrémités produit des racines, & à l'autre pouſſe des branches; & ces paquets ſe ſubdiviſant peu à peu, terminent la plante par l'extenſion de ſes feuilles. On ſent aſſez que l'anatomie des plantes n'eſt pas moins digne de l'étude du Philoſophe, que celle des animaux : en effet, combien de merveilles n'offre-t-elle pas dans les ouvrages de *Malpighi*, du Docteur *Grew*, du Philoſophe *Bonnet*, & dans la Statique des végétaux? Il ne paroît pas, dit M. *Diderot* dans l'Encyclopédie, que les anciens aient fait de ce côté quelques progrès conſidérables, & il n'en faut pas être étonné : l'organiſation d'une plante eſt un arrangement de filets ſi déliés, de corpuſcules ſi minces, de vaiſſeaux ſi étroits, de pores ſi ſerrés, que les Modernes n'auroient pas été fort loin ſans le ſecours du microſcope.

M. *Bonnet* dit, que nous ne connoiſſons point le principal mobile de la plante : elle ne nous offre rien qui reſſemble le moins du monde au cœur de l'animal; mais tous les animaux, dit-il, n'ont pas un cœur. Les chenilles & quantité de vers n'ont qu'une grande artere ſans aucun veſtige de cœur. On ne découvre dans le polype ni cœur, ni artere, ni rien qui paroiſſe en tenir lieu; & pourtant on ne ſauroit douter de l'animalité du polype. Il y a donc dans le polype un principe de vie, un principal mobile qui differe beaucoup de celui qui réſide chez les animaux plus élevés dans l'échelle de l'animalité. Il en eſt apparemment de même de la plante : elle a un principe de vie à ſa maniere. M. *Bonnet* admet en général que le principe de vie réſide en quelque part dans le corps de la plante, c'eſt un principe ſecret d'action par lequel tels ou tels vaiſſeaux impriment le mouvement aux fluides qu'ils contiennent. La mécanique profonde qui préſide aux plus nobles fonctions végétales, n'eſt probablement pas au nombre de ces opérations que nous pouvons eſpérer de découvrir. Tous les Sages, d'ailleurs ſavans, avouent qu'il n'eſt pas permis de pénétrer ſi avant dans les divers laboratoires de la Nature.

Preſque toutes les plantes viennent de graines; c'eſt

une vérité d'expérience & de fait. Les autres manieres dont les plantes ſe multiplient, ou ſe propagent naturellement ou artificiellement, ſe réduiſent aux bourgeons ou caïeux, aux feuilles & aux branches miſes en terre ou à la greffe. Mais les articulations détachées des tiges & des branches tiennent lieu de ces graines dans le *conferva;* une fine pouſſiere en fait les fonctions dans les champignons. La différence qu'il y a entre une graine & un rejeton, c'eſt que la graine avant que de reſſembler à ſa mere, pouſſe un ou deux cotilédons (lobes ou feuilles ſéminales), au lieu que le rejeton n'a aucun cotilédon, & reſſemble en petit à ſa mere dès le premier inſtant; mais rappelons ici ce que c'eſt qu'une graine, & ce qu'on y découvre.

Toutes les ſemences des plantes ont différens étuis qui les mettent à couvert juſqu'à ce qu'elles ſoient jetées en terre; on les meſure, on les entaſſe, le tout ſans danger, parce qu'elles ſont enveloppées & garanties; les unes ſont dans le cœur des fruits, comme les pepins de pomme, dont la chair eſt par conſéquent deſtinée à deux fins, à ſervir d'enveloppe aux graines lorſqu'elles ſont encore tendres, & de nourriture aux animaux; d'autres viennent dans des gouſſes, comme les pois; d'autres ſont recouvertes d'un noyau dur, comme les amandes, &c.

Outre ces enveloppes pour ainſi dire internes, chaque graine a encore un ſac & un épiderme ou peau, dans leſquels ſont renfermés la pulpe & le germe. Si l'on prend un pois ou une feve & qu'on la ſépare, on obſerve deux lobes, qui ne ſont autre choſe qu'un amas de farine, qui étant mêlée avec du ſuc nourricier ou la ſeve de la terre, forme une bouillie ou un lait propre à nourrir le germe. Au haut des lobes eſt le germe planté & enfoncé comme un petit clou, il eſt compoſé d'un corps de tige & d'un pédicule qui deviendra la racine; la tige ou le corps de la petite plante eſt un peu enfoncé dans l'intérieur de la graine. Le pédicule ou la petite racine eſt cette pointe qu'on voit diſpoſée à ſortir la premiere hors du ſac. Le pédicule ou la queue du germe tient aux lobes par deux liens, ou plutôt par deux tuyaux branchus dont les rameaux

se dispersent dans les lobes, où ils sont destinés à aller chercher les sucs nécessaires à la plante.

La tige, c'est-à-dire le corps de la plante, est empaquetée dans deux feuilles qui la couvrent en entier & la tiennent enfermée comme dans une boîte ou entre deux écailles; ces deux feuilles s'ouvrent & se dégagent les premieres hors de la graine & hors de la terre. Ce sont elles qui préparent la route à la tige, dont elles préservent l'extrême délicatesse de tous les frottemens qui pourroient lui être nuisibles, & peut-être ont-elles encore une autre utilité. Ces premieres feuilles different beaucoup des autres feuilles de la plante, on les nomme *feuilles séminales*; il y a bien des graines dont les lobes s'alongeant hors de terre font les mêmes fonctions que ces premieres feuilles.

Après que la radicule s'est nourrie des sucs qu'elle tire des lobes, elle trouve dans l'enveloppe ou dans l'écorce de la graine une petite ouverture qui répond à sa pointe, & qu'on apperçoit avec le microscope dans le bois des plus durs noyaux, de même que dans la robe des graines. La radicule passe par cette ouverture, & alonge dans la terre plusieurs filets qu'on nomme *chevelus*; ils sont comme autant de canaux servans à amener la seve dans le corps de la racine, d'où elle s'élance dans la tige & lui fait gagner l'air. Si la tige rencontre une terre liée & durcie, elle se détourne ne la pouvant percer, & quelquefois elle creve & périt faute de pouvoir aller plus loin : si au contraire elle rencontre une terre douce & légere, & c'est l'effet que produisent les labours, elle y fait son chemin sans obstacle. Les lobes après s'être épuisés au profit de la jeune plante, se pourrissent & se dessechent. Il en est de même des feuilles séminales, qui par leurs pores reçoivent de l'air une humidité & des esprits salutaires à la plante; quand leur service est fini, elles se fanent. La jeune plante tirant de la terre par ses chevelus & par sa racine des sucs plus forts & plus abondans, s'affermit de plus en plus, & commence à déplier les différentes parties qu'elle tenoit auparavant roulées & enveloppées les unes dans les autres C'est dans le jeune arbre qu'on peut bien observer toute

cette organisation, l'écorce, le liber, l'aubier, les trachées, les vaisseaux lymphatiques, les vaisseaux propres. *Voyez* le développement de cette organisation & les observations curieuses & utiles sur l'économie végétale, ainsi que les principales facultés des plantes aux mots ARBRE & BOIS.

On est toujours étonné lorsqu'on réfléchit sur les moyens multipliés que la Nature met en usage pour perpétuer les végétaux. Chaque point d'une plante contient des germes de racines, de tiges, de branches, de feuilles, de fleurs & de fruits, de sorte que si le développement d'une partie est empêché par quelque circonstance défavorable, la seve au lieu de produire une mole, une monstruosité à l'instar du regne animal, offre au contraire à nos yeux une autre partie de la plante. C'est une ligne de séparation que la Nature semble avoir établie entre les deux regnes. Ces accidens singuliers qui tiennent plus ou moins à l'histoire de la végétation, méritent donc que les Botanistes en fassent mention & s'aident de l'art de la peinture au naturel. *Voyez à la suite de l'article* MONSTRE. Souvent la végétation n'est arrêtée que pour la fructification. Que de méditations n'y a-t-il pas à faire sur les ressources de la Nature pour la régénération des végétaux !

On distingue généralement les plantes en *annuelles* & en *vivaces*.

Entre les vivaces les unes le sont dans toutes leurs parties, racines, tiges & branches : de ce genre sont tous les arbres, arbrisseaux & arbustes. D'autres ne sont vivaces que par leurs racines, tout ce qui est hors de terre périssant tous les ans : nous en donnerons pour exemple le sainfoin & la luzerne. Entre celles-ci, il y en a de plus vivaces les unes que les autres, car les plantes que nous venons de nommer durent plus longtemps que le trefle.

On divise les plantes en *annuelles*, en *bis-annuelles*, en *tris-annuelles*. On comprend dans la classe des plantes annuelles toutes celles dont la racine se forme & meurt dans la même année, telles sont les plantes légumineuses, le froment, le riz, même celles qui pé-

rissent après la maturité de leurs fruits; soit que leur vie ne soit que de quelques mois, d'une année, ou qu'elle excede une année comme les navets & les carottes, qui ordinairement ne produisent leurs fruits que la seconde année. Cependant on appelle bisannuelles & trisannuelles les plantes qui ne produisent de graines & de fleurs que la seconde, ou la troisieme année après qu'elles se sont élevées & meurent ensuite, telles sont le fenouil, la menthe; les plantes éternelles ne meurent jamais dès qu'elles ont une fois porté des graines. De ces plantes quelques-unes sont toujours vertes, comme la violette; d'autres perdent leurs feuilles une partie de l'année, comme la fougere, le pas d'âne. On divise encore les plantes, eu égard à leurs différentes grandeurs, en *arbres*, comme l'orme, le sycomore; en *arbrisseaux* ou *arbustes*, comme le troêne, le houx, le buis; en *sous-arbrisseaux*, comme le thym, le groseillier, le romarin, la bruyere & les plantes en buisson; en *herbes*, comme la menthe, la sauge, l'oseille. Mais quelle différence dans l'âge ou la durée des végétaux! il y a des plantes qui ne vivent que quelques jours, ou peut-être quelques heures, d'autres ont une durée de quelques années, & même de plusieurs siecles: on trouve des exemples de ce que nous venons de dire dans la comparaison des *byssus*, des *champignons*, du *froment*, du *chêne* & du *baobab*; voyez ces mots. Au reste, le climat entre pour beaucoup dans la durée des plantes; c'est ainsi que le ricin, le basilic, le tabac, &c. qui sont des plantes vivaces de deux ou trois ans, ou même des arbres de longue durée dans leur pays natal, deviennent annuelles étant transplantées dans nos pays septentrionaux: inconstance, dit M. *Adanson*, qui rend défectueuses les méthodes qui divisent les plantes en annuelles, bis-annuelles, &c. soit qu'elles croissent dans les terrains, ou dans l'eau douce, ou dans l'eau de la mer, &c.

Il est bon d'observer que les plantes vivaces ont leurs branches chargées de boutons; & que ces germes de branches se trouvent sur les racines des plantes qui n'ont que cette partie de vivace. Les plantes annuelles n'ont point de boutons. . . . . .

On peut divifer auffi les plantes en *exotiques* & en *indigenes*, c'eft-à-dire, en plantes étrangeres & en plantes du pays. On pourroit encore les confidérer felon leur climat, car on remarque que les efpeces des plantes des zones glaciales prifes en total, different du tout au tout de celles qui naiffent entre les tropiques, & cette différence dans les plantes n'eft due qu'à la différence de température de ces climats, (c'eft ainfi, par exemple, que l'ail ne fent rien en Grece;) mais fur des montagnes élevées, où la température eft affez généralement égale, on retrouve dans les différens climats au moins une partie des mêmes plantes; c'eft ce qui eft confirmé par des herborifations faites avec foin fur les montagnes du Pérou, du Bréfil, fur celles de l'Ararat, des Pyrenées, de Suiffe & même de la Laponie (*a*). On prétend avoir remarqué que les belles plantes de Sibérie font celles qui réuffiffent le moins bien en pleine terre dans nos climats, mais que ce font celles qui y réuffiffent le mieux fur couche.

On voit dans les ferres chaudes des Amateurs, & fur-tout dans la belle ferre du jardin du Roi, beaucoup de *plantes exotiques*, qui y font confervées avec tous les foins poffibles. C'eft dans ce jardin royal qu'on peut prendre l'idée de la conftruction des différentes ferres chaudes, propres à conferver les plantes étrangeres, celles en un mot qui croiffent fous différentes zones; on y voit comment on peut leur ménager pendant l'hiver par le moyen des poêles cette chaleur douce, fi néceffaire pour leur confervation.

Le meilleur moyen de connoître la nature & le tempérament des plantes, dit *Bradley*, c'eft de confidérer les climats d'où elles ont été apportées; par exemple, celles qui viennent des pays voifins de la ligne, doivent être placées dans l'endroit le plus chaud de la ferre; fi elles croiffent naturellement en deçà de la ligne, leur printems commence à-peu-près dans le

(*a*) Selon M. *Haller*, cette analogie des plantes de différens climats vient de l'affinité de la chaleur, & non pas de celle de l'élévation, ni de la pefanteur de l'air. Les Alpes, dit-il, produifent les plantes qui dans le Groënland naiffent au bord de la mer; parce qu'il regne un froid égal fur le Saint-Bernard & dans les colonies Danoifes du Groënland.

même temps que le nôtre : mais ſi on les a apportées des pays qui ſont au midi de la ligne, leur printems commence vers le mois d'Août. Toutes les plantes du Cap de Bonne-Eſpérance & des autres Cantons au delà de la ligne, comme l'*aloès* de ces pays, les *ficoïdes* & autres plantes ſemblables, fleuriſſent preſque toutes depuis le mois d'Août juſqu'à la fin de Novembre, temps auquel le froid de notre hiver arrête leur accroiſſement.

Toutes les plantes provenues de ſemences originaires des pays chauds, & que l'on fait venir au printems ſur une couche, doivent être accoutumées à l'air autant qu'il eſt poſſible, quand une fois elles ſont levées, car autrement elles auroient de la peine à paſſer l'hiver, même dans l'endroit le plus chaud de la ſerre. J'ai remarqué, dit *Bradley*, que les plantes que j'ai multipliées par le moyen de graines apportées de la Jamaïque, des Barbades, de Saint-Chriſtophe & des autres îles Caraïbes, ſont les plus tendres & les plus difficiles à conſerver.

Les plantes de la Chine ſont paſſablement dures, ainſi que celles qui viennent de Perſe ; & je trouve, ajoute-t-il, que la plupart des plantes qu'on nous apporte du Nord de la Caroline & de la Virginie où les ſaiſons ne ſont guere plus avancées que les nôtres, & où la différence de latitude n'eſt pas de plus de vingt-cinq degrés au Sud de Londres, peuvent être aiſément naturaliſées dans notre climat, pourvu qu'on les tienne à l'abri pendant deux ou trois hivers.

La ſaiſon de renfermer les plantes exotiques dans la ſerre, eſt ordinairement la ſeconde ſemaine de Septembre ; & celle de les retirer eſt le milieu de Mai, lorſque les gelées ſont entiérement paſſées. On ne peut point établir de temps fixe pour renfermer ou ſortir au grand air les plantes étrangeres. Cela dépend, dit M. *Bourgeois*, de la nature du climat & de celle de l'année. Au reſte les plantes qui vivent naturellement dans les pays voiſins de la ligne, doivent être renfermées plus long-temps dans la ſerre que les autres : mais on doit obſerver en général que l'on ne doit enfermer les plantes exotiques quelconques que quand

leurs feuilles & leurs branches ſont exemptes de toute humidité ; & il faut, autant qu'on peut, ne les expoſer à l'air que pendant une pluie douce, capable de laver & de rafraîchir leurs feuilles.

On doit ſemer la graine des plantes exotiques dans des pots que l'on met ſur une couche chaude ; lorſque la couche ſe refroidit, on met les pots ſur une couche nouvelle, & enfin on habitue les plantes à ſupporter la température de l'air. Le ſoin des Amateurs qui envoient ou font venir des plantes & des graines étrangeres, eſt d'examiner ſi ces graines notamment ſont bien ſeches avant de les expoſer ſur mer.

Si vous êtes curieux d'apprendre les précautions néceſſaires au tranſport des plantes d'un pays à l'autre, vous en trouverez le détail circonſtancié dans les ouvrages de *Miller*. Il dit que la ſaiſon la plus propre pour envoyer des plantes d'un pays chaud dans un pays froid, doit être le printems, afin que les plantes arrivant dans un pays froid où la ſaiſon s'avance, elles ayent le temps de ſe rétablir avant l'hiver, de ce qu'elles pourront avoir ſouffert dans le trajet : au contraire les plantes qu'on envoie d'un pays froid dans un pays chaud, doivent être toujours expédiées en automne, afin qu'elles puiſſent arriver à temps pour prendre racine avant les grandes chaleurs, autrement elles périroient bientôt. La meilleure maniere d'empaqueter les plantes pour un voyage, eſt de les mettre dans des caiſſes portatives & percées de pluſieurs trous recouverts d'une coquille d'huître pour empêcher la terre en s'éboulant de les boucher. Une telle caiſſe peut contenir beaucoup de plantes du même ordre : on les laiſſera, s'il eſt poſſible, ſur le tillac ou ſur le pont, afin qu'elles ſoient aérées : pendant le mauvais temps on les couvrira d'une tente goudronnée : les arroſemens ſeront proportionnés au climat d'où ces plantes viennent, & à celui où on les tranſporte, & ſuivant que la ſaiſon eſt plus ou moins avancée. Les plantes graſſes, telles que les joubarbes, les ficoïdes, les cierges, n'exigent d'autre ſoin que d'être bien empaquetées avec de la mouſſe, & enfermées dans une caiſſe, afin que les rats ne les rongent point. Les oliviers, les jaſmins,

les orangers, les câpriers & autres arbres semblables peuvent être ainsi empaquetés, pourvu que ce soit dans la saison où ils ne poussent point. Quant aux graines, il faut les envoyer bien seches, & les empaqueter de maniere que les insectes & l'humidité ne leur puissent nuire. Nous ne pouvons trop le répéter, on conçoit à peine la difficulté de pouvoir faire arriver dans nos climats les plantes tant curieuses, qu'utiles & étrangeres, ou les semences dans un état propre à la reproduction. Nous croyons donc devoir ajouter ce que dit encore à cet égard le savant M. *Ellis* dans les *Transactions Philosophiques de Philadelphie.* On connoît, dit-il, peu de plantes indigenes aux pays éloignés, & principalement au nord de la Chine, vers le quarantieme degré de latitude, qui ne puissent parfaitement réussir au nord de l'Amérique, sur-tout dans les contrées situées à-peu-près au même degré de latitude: avec des soins & de certaines précautions, il seroit possible aussi de faire arriver les plantes ou les graines en bon état dans d'autres contrées. Quant aux plantes, elles demandent à être arrangées dans les caisses avec le plus grand soin, & on doit choisir le moment du transport lorsqu'on les fait passer d'un climat sous un autre; les plantes qu'on fait passer d'une latitude plus chaude sous une plus froide, doivent être transportées de maniere à arriver dans l'été sous la latitude la plus froide, où on veut les conserver & les multiplier: comme les semences, sur-tout celles d'un petit volume sont sujettes, dans de longues traversées, à perdre leur vertu végétative, il faut prendre les précautions suivantes; cueillir les graines dans leur état parfait de maturité, & sur-tout dans un temps sec, les étendre par couches peu épaisses, sur du papier ou sur des nattes, dans une chambre seche, bien aérée, mais point au soleil, envelopper chaque graine dans de la cire jaune molle; les semences ainsi préparées, on fera fondre une quantité suffisante de cette même cire qu'on versera dans une boîte, & qu'on remplira à moitié; & tandis qu'elle est encore fluide, & avant qu'elle se durcisse, on y mettra par rang les graines qui sont déjà couvertes de cire jusqu'à ce que la boîte soit

ſoit preſque pleine ; alors on recouvrira le reſte avec de la cire, qui n'aie que le degré néceſſaire de chaleur pour la rendre fluide ; lorſqu'elle ſera parfaitement refroidie, on remplira avec de la cire très-molle les vides & les ſciſſures, & on placera la boîte dans un endroit ſec, & auſſi frais qu'il ſera poſſible ; on a tranſporté de cette maniere avec ſuccès dans le nord de l'Amérique le véritable thé de la Chine. M. *Linnæus* recommande, pour garantir les ſemences de la chaleur exceſſive des climats qu'elles ſont obligées de ſouffrir dans les traverſées, de les enfermer chacune avec du ſable dans des papiers ſéparés & de les enfermer dans des vaiſſeaux de verre ou de terre cylindriques fermés par une veſſie ou avec du liege, remettre ces vaſes dans d'autres plus grands, remplir le vide qui ſe trouve entre-deux avec un mélange fait moitié de ſel marin, & l'autre moitié compoſée de deux tiers de ſalpêtre & d'un tiers de ſel ammoniac réduit en poudre fine ; peut-être le ſel marin ſeul produiroit-il le même effet.

Tout ce que nous venons d'expoſer tend à prouver qu'à meſure que les hommes ſe ſont répandus ſur la terre, les végétaux les ont ſuivis, ſoit que leurs ſemences ayent été portées à deſſein & qu'elles s'y ſoient naturaliſées, ſoit que tranſportées par les vents ou avec d'autres effets, elles ſoient arrivées dans un climat convenable, où elles ſont tombées ſur une terre inculte ou cultivée, propre à les faire germer. A peine y a-t-il un ſiecle que la verge d'or du Canada fut apportée d'Amérique dans les jardins du Roi. Ses ſemences aigretées furent bientôt diſperſées par les vents ; & cette plante ſe trouve aujourd'hui en France, en Italie, en Sicile, en Allemagne. L'*œnothera*, plante de Virginie, s'eſt également naturaliſée en Europe. Elle croît communément près de la ville de Nuits en Bourgogne, & M. le Docteur *Durande* dit qu'il en a ramaſſé aux environs de Luxeuil en Franche-Comté. Qui pourroit douter aujourd'hui de la tranſmigration des plantes, de l'agrément & de l'utilité d'un très-grand nombre d'autres ? Il ſuffit de ſe promener dans les champs pour y trouver différentes eſpeces de blés & de rai-

fins, dont la culture nous intéresse ; ces plantes ne sont point naturelles à notre pays. Les beautés du jardin d'un Fleuriste sont la plupart étrangeres à nos Provinces. Si l'on n'eût naturalisé, ou au moins métamorphosé par la greffe, par la culture ces arbres dont les fruits sont nos délices ; les prunelles, les pommes & les poires sauvages seroient peut-être les seuls fruits qui se trouveroient sur nos tables. Le chou pommé, si commun aujourd'hui, est originaire d'Angleterre : le chou violet vient de la Chine. Une lettre du Médecin *Rabelais* écrite au Secrétaire du Cardinal du Bellay, pour le prier de lui envoyer d'Italie des graines de persil, qu'il aime, ajoute-t-il, beaucoup ; cette lettre, dis-je, prouve combien les jardins potagers étoient peu fournis du temps de François premier. L'orge-riz si commun en Suisse, en Bretagne, dans le Nivernois & le Bourbonnois, est originaire de Sibérie. Le lilas naturel aux Indes ; la pêche originaire de Perse & l'abricot d'Arménie, ces végétaux des pays chauds sont aujourd'hui très-connus & naturalisés dans nos climats tempérés. Enfin les Anglois, les Flamands, les Palatins du Rhin commencent à cultiver la véritable rhubarbe, & déjà elle ne differe que peu ou point de celle de la Chine qui est sa patrie primitive.

On a nommé *plantes usuelles* celles dont on connoît les vertus, soit qu'on les emploie pour la nourriture, soit dans la Médecine ou dans les Arts ; mais on a cependant restreint plus particuliérement le nom de *plantes usuelles* à celles qui sont médicamenteuses.

Il est étonnant, dit l'illustre M. *Bernard de Jussieu*, qu'entre un nombre prodigieux de plantes dont les noms & les caracteres sont connus des Botanistes, il n'y en ait qu'un petit nombre dont les vertus soient bien assurées. En effet on ne pourroit se conduire sur le systême des Anciens, pour découvrir ou s'assurer des vertus des plantes : les qualités occultes & des notions aussi vagues que celles du chaud & du froid, du sec & de l'humide, étoient la base de leur théorie : il n'est pas étonnant qu'avec de tels principes ils ayent fait peu de progrès. On les a abandonnés pour adopter des préjugés plus dangereux : on a cru trouver une ana-

logie dans la figure ou le port d'une plante, sa couleur & ses autres qualités accidentelles, avec les différentes parties & humeurs du corps humain. Cette prétendue analogie & d'autres idées semblables, telles que la sympathie, furent les seuls guides des recherches qu'on faisoit, & la seule raison qu'on donnoit de l'effet que les plantes & autres médicamens produisoient. Ces systêmes eurent le même sort que les premiers : on en connut le ridicule, dans un temps où l'on commençoit à n'appuyer les raisonnemens que sur des expériences & sur des preuves puisées dans la nature même : mais on se hâta trop, sur le peu d'expérience & de faits que l'on avoit, de bâtir le fondement de la théorie en Médecine; on vouloit tout expliquer par les principes acides & alkalis, on chercha, en décomposant différens mixtes, à en découvrir la nature. Le succès que l'on eut dans certains minéraux, fit naître le dessein d'éprouver si en décomposant les végétaux, on ne viendroit pas à bout de trouver par les différens produits qu'ils donneroient, en quoi consistoient & d'où dépendoient leurs vertus. Si le succès avoit répondu à l'attente, on avoit un moyen sûr & palpable de découvrir les vertus inconnues que chaque plante peut renfermer en elle ; mais malheureusement de quatorze cents plantes dont on fit l'analyse, on retira les mêmes principes, & par cette voie on ne trouva aucune différence entre les plus salutaires & les plus venimeuses, par rapport aux produits qui résulterent de leur décomposition.

On peut donc assurer que ce n'est qu'à un heureux hasard que nous sommes redevables de la connoissance des propriétés des plantes pour la cure des différentes maladies : cependant les avantages qu'on pourroit retirer des analyses faites avec soin, seroient de nous montrer les principes qui dominent le plus dans une plante, & en quelle quantité on les retire de sa décomposition. Ces préparations, qui d'ailleurs nous peuvent être utiles, nous fourniroient des faits qui étant combinés avec les odeurs, les saveurs & les autres effets qu'on observe dans l'application des plantes, avec les différens états des liqueurs & des solides du

corps humain, & la nature des désordres qui en arrivent, serviroient pour l'explication des vertus des plantes qui sont en usage, & guideroient dans la recherche des vertus peu constantes ou ignorées des autres plantes.

La méthode même par laquelle on range sous un même genre les plantes qui portent le même caractere par la fleur & le fruit, &c. peut y contribuer en quelque façon, puisqu'il est assez ordinaire de leur trouver le même rapport, tant dans l'efficacité que dans leur caractere; c'est du moins ce qui est assez bien démontré dans les ordres que présentent les plantes graminées, les labiées, les ombelliferes, les chicoracées, les légumineuses, les plantes à fleur en croix, &c. *Voyez* le Discours de M. *Jacques Petiwer* dans les *Transactions Philosophiques de Londres*.

Cependant pour déduire les vertus des plantes, il ne faut pas avoir recours seulement aux principes que l'on en tire, puisque quand on connoîtroit exactement les substances qu'on peut retirer du quinquina, on ne pourroit jamais en conclure qu'il eût la propriété de guérir les fievres intermittentes. D'ailleurs si par le feu on vient à bout de changer la texture des parties d'un mixte, & de détruire la liaison & l'enchaînement des substances qui composoient une plante, croit-on nos organes aussi puissans & aussi actifs que le feu, pour produire ce qui n'est dû qu'à sa violence? il n'y a que les seules parties du mixte & de la plante différemment modifiées, qui soient dépositaires de sa vertu. Quoique extrêmement divisées, elles retiennent encore la nature du tout; car après avoir parcouru les dernieres voies de la circulation, & avoir été long-temps exposées à l'action des solides, elles se font reconnoître par l'odeur & par la couleur qu'elles donnent aux urines; elles agissent donc sur les solides & sur les fluides du corps humain, d'une façon dont la fermentation ne peut absolument rendre raison; leur action obéit aux lois constantes de la mécanique, auxquelles la fermentation elle-même, & tout ce qui se meut dans la nature, sont assujettis. D'ailleurs il est presque constant que les plantes qui se ressemblent par

la ſaveur, l'odeur & la couleur, ont communément la même vertu, & que celles qui ont des ſaveurs ou des odeurs différentes, ont auſſi des vertus différentes. Les plantes inſipides ont rarement une grande vertu médicinale; celles qui ſont ſavoureuſes & très-odorantes, ont une grande propriété: car ôtez la ſaveur & l'odeur des plantes, vous leur enlevez leur vertu. On remarque beaucoup de parties aqueuſes ou inſipides dans celles qui ſont ſimplement humectantes, elles ont un goût doux: au contraire, celles qui rafraîchiſſent ſont acides; celles qui ont une mauvaiſe odeur ſont aſſez ordinairement venimeuſes; les aromatiques ſont nervines & toniques, &c. L'expérience apprend encore que nombre de plantes qui ont beaucoup de vertu étant fraîches, perdent preſque toutes leurs qualités par l'exſiccation: c'eſt ainſi que la gratiole fraîche eſt un émétique & un purgatif puiſſant, au lieu que ſeche elle a peu de vertu; la racine fraîche de l'iris eſt diurétique; les cruciferes nouvellement cueillies, ſont antiſcorbutiques, mais ſeches elles n'ont plus de vertu, au moins elles en conſervent très-peu. M. *Bourgeois* dit que les plantes aromatiques qui ont beaucoup d'odeur conſervent moins de propriété que celles qui ſont ſans odeur; la plupart des plantes ameres perdent peu par l'exſiccation: la racine de rhubarbe eſt meilleure lorſqu'elle a été gardée dix ans. Le temps de la récolte eſt encore une conſidération eſſentielle dans les plantes: par exemple, la racine de benoite n'a ſon aromate qu'au printemps; celle de l'angélique n'en a qu'en hiver.

Combien de plantes dont l'uſage donne un mauvais goût à la chair & même au lait des beſtiaux! M. *Hagſtræm* dit que le thlaſpi, la livêche, l'euphorbe, le laitron, même les alliaires & les ombelliferes, changent entiérement le goût du lait. Le lait des brebis qui broutent le thym ſent le thym, l'abſinthe le rend amer. *Voy. l'article* LAIT. M. *Bielke* prétend que la viande change de goût tous les ans ſelon la ſaiſon & la qualité des plantes dont uſent les animaux qui nous nourriſſent: c'eſt ainſi que la chair des grives ſent le genievre en automne; celle du coq de bruyere a pendant l'hiver

une saveur de pomme de pin; celle du lapin sent le chou pendant l'automne : celle du lievre est un mets exquis pendant l'été uniquement, il se nourrit dans cette saison de plantes succulentes. La chair des moutons de la France Méridionale a une saveur d'herbe aromatique. On peut procurer à la volaille un goût relevé & un fumet qui surpasse celui du plus fin gibier, en la nourrissant pendant quelque temps avec de la pâte, dans laquelle on mêle toutes sortes d'aromates. Les excrémens & les os prennent aussi la couleur & l'odeur des plantes. *Lesser* dit que l'herbe du coq & le figuier d'Inde rendent l'urine rouge; si on mange de la bettetave, l'urine prendra encore la même couleur; la rhubarbe la teint en jaune; l'asperge lui donne son odeur, & la térébenthine celle de la violette. La sueur tient même quelquefois de la qualité de nos alimens : les gens du bon air en Pologne, se vantent que la leur sent le vin d'Hongrie. Les Juifs, & tout ce qui les approche, leurs maisons & même leurs habits, ont ordinairement une odeur insupportable qui provient de l'usage fréquent de l'ail. La qualité de la nourriture végétale influe aussi sur les solides. La garance n'a-t-elle pas la propriété de teindre en rouge les os des porcs & des oiseaux qui en ont mangé? A l'égard de l'usage qu'on attribue communément à la plupart des plantes, il n'est fondé, dit M. *Haller*, que sur les livres des Anciens, qui eux-mêmes n'ont fait que des expériences fournies par le hazard : il est d'ailleurs très-incertain dans bien des cas, si nous possédons les mêmes plantes que les Anciens ont distinguées par des noms, souvent imposés avec assez peu de fondement à des plantes des pays froids.

Nous disons encore que les diverses parties d'une même plante, & sur-tout l'écorce, peuvent avoir des vertus différentes, suivant la nature des sucs propres qu'elles contiennent, & la différence d'organisation : ce n'est que la liqueur qui coule du pavot qui est narcotique, celle du tithymale & de la chelidoine qui soit corrosive. La vertu purgative du jalap réside dans sa résine. C'est cette même différence dans la structure & la composition des végétaux, qui fait que l'un

donne une gomme ou une résine qui découle naturellement, tandis que d'autres ont besoin d'être hachés & bouillis pour qu'on puisse en retirer les sucs épaissis, &c. Dans le sapin, la térébenthine s'amasse naturellement dans des vésicules sous l'épiderme ; dans le genévrier, le sandaraque se rassemble entre l'écorce & le bois ; dans la pesse, la poix suinte principalement entre le bois & l'écorce ; dans le méleze, la térébenthine s'accumule dans le corps même du bois ; dans le pin, la résine transsude entre le bois & l'écorce, & en partie de la moelle même. Les huiles essentielles ne se trouvent pas toujours dans les mêmes parties des différentes plantes ; par exemple, le romarin & la menthe l'ont dans leurs feuilles ; la lavande l'a dans le calice de ses fleurs ; les plantes ombelliferes l'ont dans l'enveloppe de leurs semences ; les arbres de la famille des orangers & des citronniers, l'ont dans les pétales de leurs fleurs, & ensuite dans l'écorce de leurs fruits ; le bois de gayac contient une si grande quantité d'air, qu'il brise souvent les vaisseaux dans lesquels on l'a mis, pour tirer, à l'aide du feu, ses différens produits : autant la substance farineuse de la semence de *sinapi* ou de moutarde fournit une huile grasse & douce, autant l'enveloppe ou écorce de cette semence, de même que les feuilles du *cochlearia*, & la plus grande partie des plantes cruciferes contiennent un alkali volatil spontané ; les fruits pulpeux, soit doux, soit aigrelets, délayés dans un peu d'eau, donnent de la gelée ; étant étendus dans une plus grande quantité d'eau & à l'étuve, ils fermentent, & font du vin ; les semences de coing, de graine de lin, d'herbe aux puces, de même que l'écorce des racines de guimauve & de réglisse, donnent des mucilages, &c. Le Lecteur nous permettra cette digression chimique, extraite en partie de l'analyse du regne végétal par le celebre Chimiste feu M. *Rouelle* ; & qu'on trouve insérée dans la Traduction Françoise des Œuvres de *Henckel* : c'est un tableau raccourci des différens produits des plantes, dont la nature varie selon la partie du végétal où elle réside, en un mot selon l'organisation de la plante. Nous donnerons aussi dans la suite de cet article un tableau al-

phabétique des propriétés médicinales des plantes, & un alphabet analytique des parties des végétaux & des termes botaniques les plus familiers. Nous avons donné le détail historique de toutes les différentes plantes à chacun de leurs noms.

A l'égard des systêmes de Botanique formés depuis Aristote, Téophraste, Dioscoride & Pline, jusqu'à Messieurs Tournefort, Plumier, Linnæus & Adanson, nous aurions désiré en pouvoir tracer une esquisse à nos Lecteurs; mais cela auroit trop alongé cet article. Nous espérons un jour donner le *Regne végétal* & le *Regne animal*, Ouvrages dépendans de la suite synoptique de notre Minéralogie. Ainsi nous nous contenterons de dire ici que les Botanistes ont envisagé le systême des plantes sous différens aspects; les uns par les fleurs ou par les étamines, les autres par les corolles ou pétales, ou par les semences & autres parties de la fructification; d'autres par leur saveur, leur odeur, leurs propriétés médicinales ou techniques; d'autres par les racines, les feuilles, les tiges, &c. Toujours est-il certain que la premiere connoissance qu'on ait eu des plantes, a été celle des usages auxquels on les a employées, & que l'on s'en est servi avant de leur donner des noms & de les classer. On s'est nourri avec des fruits; on s'est vêtu avec des écorces ou des feuilles; on a formé des cabanes avec les arbres des forêts avant que d'avoir nommé les pommiers ou poiriers, le chanvre ou le lin, les chênes ou les ormes, &c. L'homme a dû satisfaire ses besoins les plus pressans par le seul sentiment, & indépendamment de toute connoissance acquise: on a joui du parfum des fleurs de rose & de jasmin dès qu'on s'en est approché; c'est, comme il est dit plus haut, par un coup heureux du hazard que l'on a été instruit de l'utilité que l'on pouvoit tirer du riz ou du froment, du café & de la vigne. On lit dans l'Encyclopédie, que l'on fait plus d'observations & que l'on tente plus de combinaisons pour parvenir à réduire la nomenclature des plantes en systême, qu'il ne faudroit peut-être faire d'expériences & acquérir de faits pour découvrir quantité de nouvelles propriétés utiles dans ces mêmes plantes. D'ailleurs peut-on sup-

poser que cette connoissance soit jamais réduite en système constant & infaillible ? Comment persuader que par le moyen d'une petite phrase latine on aura tout à la fois les caracteres spécifiques, l'ordre, la classe & le nom d'une plante ? C'est une loi générale pour tous les objets de l'Histoire naturelle, & principalement pour ceux qui sont aussi nombreux que les plantes, qu'il faut en donner une description assez complette pour les caractériser évidemment. Comme la perfection d'un véritable système des plantes est un être chimérique, & dans le rang des choses démontrées introuvables, il seroit donc à souhaiter que les Botanistes convinssent enfin d'adopter un seul système ; quand même il ne seroit pas le meilleur, il rendroit la science moins embrouillée, & son langage plus facile. *Voyez l'article* BOTANIQUE *de ce Dictionnaire.*

Les plantes, tant venimeuses que salutaires, prennent leur nourriture dans divers endroits ; les unes la tirent immédiatement de la terre, & croissent sur sa superficie, ou à une petite profondeur sous terre : ce sont les *plantes terrestres*, comme le chêne, le hêtre, les truffes ; les autres croissent dans les eaux : on les nomme *plantes aquatiques ;* & celles-ci se divisent en *plantes marines*, parce qu'elles croissent dans la mer, comme l'algue *;* & en *plantes fluviatiles*, parce que ces dernieres croissent dans les eaux douces, comme le nénuphar, le plantain d'eau. Il y a des plantes qui vivent indifféremment sur la terre & dans l'eau, comme le saule : il y en a aussi qui croissent naturellement dans les fontaines des eaux chaudes minérales ; c'est, selon des Botanistes, une espece de *fucus*, & selon d'autres une sorte de *tremella thermalis*, *gelatinosa*, *reticulata*, *substantia vesiculari.* Voyez TREMELLE. Enfin quelques-unes tirent leur nourriture des autres plantes : on les nomme *plantes parasites.* Voyez ce mot.

Les plantes, comme nous l'avons déjà dit ci-dessus & au mot ARBRE, sont sujettes à différentes maladies, & elles produisent des phénomenes plus singuliers les uns que les autres. La naissance des tumeurs ou nœuds du chêne, du grenadier, de l'orme, du sapin, &c. n'est due, selon quelques-uns, qu'à l'abondance du suc lym-

phatique ou de la ſeve dont le cours de la circulation a été gêné, peut-être intercepté : cette même cauſe fait ſouvent périr l'arbre.

Parmi les quatre à cinq ſortes de mouvemens qu'on remarque dans les plantes ; ſavoir, 1°. celui de *direction ;* 2°. celui de *nutation ;* 3°. celui de *plication* & d'*épanouiſſement ;* 4°. celui de *charniere* ou de *genou ;* 5°. celui de *reſſort ;* on obſerve que toutes les cauſes qui concourent à l'accroiſſement des végétaux, concourent auſſi à leur *direction ;* telles ſont l'air, le ſoleil, la lumiere du jour & les vapeurs nourricieres qui s'élevent de la terre. Les tiges ne ſont pas les ſeules parties des plantes qui ſe dirigent vers l'air & la lumiere du ſoleil : il y a des fleurs qui quittent leur perpendicularité & qui ſe penchent du côté de cet aſtre, de façon qu'elles lui préſentent directement leur diſque en ſuivant ſa ſituation dans ſon cours journalier. Les plantes qui ſont ſujettes à cette *nutation*, ſont des *héliotropes ;* telles ſont la fleur au ſoleil, pluſieurs plantes demi-fleuronnées, l'herbe maure, la gaude, &c. Ce mouvement ne ſe fait pas par une torſion de la tige ; mais, ſelon Monſieur *de la Hire*, par un raccourciſſement des fibres de la tige du côté du ſoleil, raccourciſſement cauſé par une plus grande tranſpiration de ce côté. Les épis de blé qui penchent par leur poids, ne penchent pareillement que du côté du ſoleil ; la tige de l'*herba trientalis* ſe penche en bas pendant la nuit ; les feuilles des mauves, du trefle, de l'arroche, &c. ſuivent auſſi la direction du ſoleil, de même que la fleur au ſoleil. Le matin leurs feuilles regardent le Levant ; vers le midi & vers le ſoir le couchant. Pendant que le ſoleil demeure ſous l'horizon & dans des temps couverts ou pluvieux, les feuilles des plantes qu'on vient de nommer ſe diſpoſent horizontalement & préſentent leur ſurface inférieure à la terre. Les phénomenes du tourneſol n'ont donc rien de particulier. Cette nutation eſt beaucoup plus ſenſible dans les feuilles des herbes que dans celles des arbres ou des plantes ligneuſes.

Il y a des végétaux qui nous préſentent d'autres effets phyſiques auſſi curieux que la perpendicularité

des plantes, & également dignes de l'attention des Philosophes. *Voy. les Mém. de l'Acad. Royale des Sciences, ann. 1708.* Le parallélisme constant que les touffes des arbres observent avec le sol ou le terrain sur lequel ils sont plantés, est aussi un phénomene digne d'attention. La plante dont M. *Linnæus* donne la description, sous le nom de *mirabilis longiflora*, porte tous les soirs une multitude de fleurs odoriférantes qui se flétrissent le matin, & sont remplacées le soir par de nouvelles fleurs. La plante appelée par les Fleuristes *belle de jonc* ou *de jour*, qui est, selon M. *Bourgeois*, une espece de *convolvulus*, fait un très-bel ornement dans les parterres : elle produit tous les matins une multitude de fleurs qui périssent tous les soirs, & cependant cette plante fleurit pendant presque tout l'été & l'automne, jusqu'aux gelées. Dans l'état de l'air le plus favorable à la végétation, c'est-à-dire dans un temps couvert disposé à l'orage, les feuilles pinnées de plusieurs plantes, telles que les légumineuses, s'étendent sur le même plan que le pédicule commun. Lorsque le soleil donne vivement dessus, elles se redressent verticalement en formant un angle droit avec ce même pédicule. La surface de plusieurs feuilles étant exposée pareillement à un soleil ardent, devient de même concave, ce qui fait voir leur analogie avec les feuilles pinnées ; la chaleur artificielle d'un fer rouge ou très-chaud, produit le même effet sur les unes & les autres ; mais la plante en souffre. M. *Adanson* a observé que plusieurs especes de *chenopodium* (bon-henri, &c.) élevoient ainsi leurs feuilles tous les soirs après le soleil couché, & les étendoient tous les matins après son lever, sans qu'il agît immédiatement dessus : d'autres plantes, dès que le soleil est couché, & pendant la fraîcheur de la nuit, s'inclinent & pendent verticalement en bas. Une rosée artificielle produit le même effet de *plication* : l'*épanouissement* des fleurs reconnoît à peu-près la même cause. *Voyez aussi l'article de la* fleuraison *au mot* FLEURS.

Un autre effet physique est le sommeil prétendu de quelques plantes, telles que la sensitive, le tamarinier, l'attrape-mouche, le cassier puant & plusieurs

autres qui prennent, aux approches de la nuit ou du doigt, une situation différente de celle qu'elles avoient pendant le jour ; ce mouvement de *plication* est cet état de recueillement & d'affaissement que *Linnæus* a désigné par le terme *sommeil*. Voyez ce qu'il en est dit à l'article SENSITIVE, ainsi que pour le *mouvement de charniere*. On a depuis long-temps connu ce phénomene Botanique ; le premier qui en a écrit est *Acosta*, qui fait cette remarque au sujet du tamarinier ; *Alpinus* étendit ensuite cette observation à d'autres plantes Asiatiques, & M. *Linnæus* l'a portée beaucoup plus loin parmi les Européennes.

A l'égard du *mouvement de ressort* dans les plantes, on en a des exemples dans les fruits charnus de la balsamine, du concombre sauvage, de l'alleluia, lesquels se contractent avec force & lancent au loin leurs semences. Les fruits secs, comme les capsules de la plupart des renoncules, l'aconit, &c. celles des liliacées, des légumineuses, de la fraxinelle, &c. s'ouvrent pareillement avec force. Les arêtes des loges de la capsule de l'herbe à Robert, celles de l'avoine, la plante entiere de la rose de Jeriko, prennent alternativement un mouvement de contraction & d'extension, lorsqu'on les expose à la sécheresse & à l'humidité : ces divers mouvemens sont dûs à une direction & un arrangement particulier de l'assemblage des fibres végétales, de maniere qu'en diminuant de volume en tout sens, par la contraction ou par l'exsiccation, elles font agir certaines parties d'une façon déterminée, toujours mécanique & non spontanée. On peut à ce sujet consulter les *Mémoires de MM. Tournefort*, *Marchant*, *Duhamel*, les *Ouvrages de M. Linnæus*, une *Dissertation* donnée en Italie *sur l'irritabilité des plantes*, & plusieurs autres Ouvrages de Botanique. Il y a des plantes qui, loin d'avoir ce mouvement naturel ou spontané de ressort, n'ont pas même celui qui tend à les remettre dans leur premiere situation lorsqu'on les en a une fois dérangées, telles sont les fleurs de la *kataleptique*.

La cause de ces cinq sortes de mouvemens paroît extérieure, & nullement spontanée comme dans les animaux parfaits qui ont cette cause intérieurement, &

dépendante de leur volonté & de leur choix. Mais combien d'animaux imparfaits, tels que ceux des infusions végétales & animales, les molécules spermatiques, les polypes, dont les mouvemens ne sont dus, comme ceux des légumineuses, de la sensitive, &c. qu'à des causes extérieures, telles que la chaleur, la lumiere du jour! combien qui, comme les *gallinsectes*, l'*huître*, le *lépas*, n'ont pas un mouvement aussi sensiblement apparent que celui de la *sensitive! Voyez ces mots*, *l'article* ANIMAL, *& celui de* TREMELLA.

M. *Maret* fils a suivi depuis le 5 jusqu'au 17 du mois d'Août 1773, le développement de la grenadille; & il a reconnu que les feuilles du calice se déploient d'abord avec un bruit qui imite un peu le mouvement d'une montre; ensuite deux des pétales de la fleur se développent avec un petit bruit semblable, & en même temps sort un stigmate & une étamine dont l'anthere repliée en dedans se rejette au dehors: un troisieme pétale se détache avec le même bruit, & aussitôt sort une autre étamine, & ainsi successivement; les antheres semblent acquérir tout-à-coup un accroissement d'environ deux lignes. Ce développement se fait environ à midi, & exige près de dix minutes; sur les quatre ou cinq heures, les pétales de la fleur, ainsi que les découpures du calice sont recourbées en dehors; ils restent dans cet état jusqu'au lendemain matin; dès que le soleil vient à frapper cette fleur de ses rayons, les pétales se redressent peu à peu, puis se referment brusquement, pour ne plus s'ouvrir. Dans ce moment les stigmates sont rapprochées, les étamines ont retourné leurs antheres; elles versent la poussiere séminale, & la fleur perd toute sa beauté. M. *Maret* ajoute qu'à sept heures du matin le calice & les pétales de la fleur, qui la veille étoient très-ouverts, forment communément une espece de soucoupe: c'est le moment où les antheres déposent leur poussiere séminale: à neuf heures elle est absolument fermée. Une autre fleur s'ouvre à onze heures ou à midi. Un jour que le temps fut nébuleux, les fleurs ne s'ouvrirent qu'à deux & à trois heures après midi; elles se fermerent néanmoins comme les autres,

le lendemain matin. Ainsi le souci d'Afrique s'ouvre le matin & se ferme le soir ; mais s'il ne s'ouvre point, on est sûr qu'il pleuvra dans la journée. M. *Linnæus* observe que la grenadille ne s'ouvre à Stockholm qu'à trois heures de l'après midi, & se ferme à six heures du soir. Ici nous observons qu'elle s'épanouit à midi & ne se ferme que le lendemain. La chaleur du climat, l'intempérie des saisons rendent le développement de cette plante plus tardif & la referment plus promptement ; le climat rude de la Suede, seroit-il la cause de la courte durée de cette fleur ? ceci est probable. On voit par ce qui vient d'être rapporté sur la grenadille, que cette plante qui indique l'heure dans les jours sereins, est au nombre des plantes solaires qui s'ouvrent plus tôt ou plus tard, à raison de l'ombre, de l'humidité ou de la sécheresse ; mais elle ne se referme point aux approches de la nuit, comme les fleurs de la dent de lion & de la pimprenelle. Il est singulier que cette fleur s'étant ouverte par le soleil, attende son retour pour se refermer. Ne seroit-ce point la chaleur du soleil qui opere aussi l'effusion de la poussiere séminale ? Dans le Nord où la grenadille est plus contrariée par le climat, elle se referme le soir, parce que l'émission de la poussiere séminale n'a point lieu : d'après ces exemples, joints à ceux dont il est mention à l'article *Fleur*, l'on pourroit peut-être établir différens degrés de plantes étrangeres ; celles qui donnent leurs fleurs & leurs fruits ; celles dont le fruit ne parvient pas à maturité ; celles qui répandent leur poussiere sans féconder ; celles enfin qui n'ont qu'une existence momentanée sans aucune effusion de poussiere prolifique.

Nous avons eu soin d'insérer à l'article *Fleur* une question bien importante, & qui a fait l'objet des recherches de M. *Adanson*, dans un Mémoire imprimé parmi ceux de l'Academie. Il convient de rappeler ici ces détails, & de les étendre. M. *Adanson* d'après des expériences qu'il a faites, a voulu s'assurer si les especes dans les plantes sont constantes, ou si par la communication des poussieres séminales étrangeres à une plante, il peut se former de nouvelles especes, qui se reproduisent constamment sous la même forme. M. *Mar-*

chant Botaniste observa dans son jardin, au mois de Juillet 1715, une mercuriale dont les feuilles étoient comme des filets ; ce qui la lui fit nommer *mercurialis foliis capillaceis* : au mois d'Avril suivant, cette plante reparut dans le même endroit, avec une autre espece de mercuriale à feuilles profondément dentelées. De cette observation, il sembloit qu'on pouvoit inférer qu'il se pouvoit produire de nouvelles especes, & que les Anciens n'auroient point eu tort de n'en décrire qu'un si petit nombre ; les autres que nous observons aujourd'hui en si grande quantité, ayant été produites depuis eux, & n'existant pas de leur temps.

Ces plantes observées par M. *Marchant* ne durerent que quelques années, & il n'en fut plus question quelques années après ; dans le temps sur-tout que M. *Linnæus*, qui avoit jusques-là regardé les especes comme constantes, commença à douter de cette constance, & même à croire qu'il s'en pouvoit produire de nouvelles ; & voici ce qui donna lieu à ce changement.

En 1742, un Botaniste herborisant dans un île située en mer, trouva une plante assez semblable à la linaire commune, mais qui en différoit assez considérablement dans ses fleurs, pour constituer, selon M. *Linnæus*, une nouvelle espece qu'il imagina provenir de la fécondation d'une linaire ordinaire par une autre plante qu'on croit être la jusquiame ou le tabac ; M. *Linnæus* lui a donné le nom de *peloria*, & il présume qu'elle sera constante.

M. *Linnæus* cite une autre métamorphose du même genre, qui arrive tous les ans dans le jardin d'Upsal, où les graines du chardon ordinaire à tête velue, lui ont donné le chardon à tête velue & ramassée des Pyrenées. Il ignore si cette variation provient des semences mêmes de la plante, ou de la fécondation de ces mêmes semences, faites par les poussieres des autres plantes. La grande & la petite verveine d'Amérique lui ont donné une verveine semblable pour les feuilles à la verveine d'Europe ; il a pensé que la pimprenelle-aigremoine lui est venue de la pimprenelle commune, fécondée par les poussieres de l'aigremoine ;

& qu'un grand nombre de plantes ont une pareille origine ; & il conclut de toutes ces obſervations que tous les genres des plantes ne ſont autre choſe que des plantes nées d'une même mere & de peres différens ; & que c'eſt un nouveau champ ouvert aux Botaniſtes pour tenter de multiplier les eſpeces par de pareils mélanges.

M. *Adanſon* avoit d'abord adopté le même ſentiment, d'après les obſervations de M. *Linnæus* ; mais ayant eu occaſion d'élever non-ſeulement la *pelore vivace* de la linaire commune, envoyée par M. *Linnæus*, mais encore une pelore annuelle formée en 1762, au jardin du Roi, de la linaire d'Eſpagne à feuilles menues, & la mercuriale de M. *Marchant* à feuilles laciniées, diſparue depuis 1716, & qui a reparu ſous les châſſis du jardin du Roi, en 1766 ; cette mercuriale bien examinée par Monſieur *Adanſon*, il l'a reconnue pour un individu mâle ; ſes feuilles reſſembloient à celles du réſéda rongées des inſectes, ſans cependant en avoir éprouvé aucune atteinte ; mais les antheres ou ſommets des étamines étoient trois fois plus petites qu'à l'ordinaire, ſphériques & autant qu'il fut poſſible d'en juger, abſolument vides de pouſſiere ſéminale.

M. *Adanſon* plaça au deſſous de ce pied de mercuriale dix ou douze pieds de mercuriale femelle, dont il recueillit les graines, ayant eu ſoin de ſecouer la mercuriale mâle, pour féconder ces mercuriales femelles ; des graines qu'elles donnerent, il n'en leva environ qu'un dixieme, qui ne produiſit que des mercuriales communes : il eſſaya de féconder des mercuriales femelles, avec les pouſſieres du réſéda & celles du chanvre mâle ; mais toutes les graines provenues de ces mélanges n'ont encore donné que des mercuriales ordinaires.

Toutes ces expériences ont fait voir à M. *Adanſon*, que la fécondation n'a pas lieu par le ſecours des pouſſieres étrangeres, quand les plantes ſont de familles différentes ; & que le peu de graines de ſes mercuriales qui ont germé, malgré la ſcrupuleuſe attention qu'il avoit apportée à détruire tous les mâles de cette

eſpece,

espece qui avoient paru dans son jardin, avoient été fécondées par quelques poussieres de mercuriale mâle, que le vent avoit apporté du dehors, & que cette mercuriale à feuilles déchiquetées, de même que celles de M. *Marchant*, ne sont que des individus monstrueux ou des mulets viciés dans leurs tiges, dans leurs fleurs, & dans les parties de la génération, & non pas de nouvelles especes.

La pelore que M. *Linnæus* cite, comme se reproduisant de graine, ne prouve pas davantage, dit M. *Adanson*, en faveur de la reproduction des nouvelles especes. La linaire vivace ordinaire qu'il a envoyée, & la linaire annuelle d'Espagne, ont donné tantôt quelques *fleurs pelores* mêlées avec des fleurs naturelles sur le même pied, tantôt tous les pieds sont à fleurs naturelles, tantôt ils sont à fleurs pelores, mais toujours les fleurs pelores ont été stériles; les seules fleurs naturelles ont produit des graines fécondes: ces plantes extraordinaires doivent donc être regardées comme des demi-mulets dans lesquels les organes de la génération sont constamment viciés. D'après des observations faites sur le fraisier à une feuille qui n'est qu'une monstruosité par défaut, & dans lequel on remarque les vestiges des deux feuilles qui manquent; sur une orge qui étoit devenue carrée & dont les grains qui en provenoient ont perdu cette propriété au bout de quelque temps; sur le blé même de miracle, monstruosité par excès, qui semé dans une terre seche & maigre, dégénere peu à peu & rentre dans l'espece originaire dont il est sorti, qui est celle qu'on nomme *grosset*, & qu'on cultive dans les Provinces méridionales du Royaume; d'après ces observations, dis-je, notre Académicien conclut que le changement dans les especes, ou la production de nouvelles races, ne sont que des variations ou des monstruosités; que l'examen de ces changemens exige l'attention la plus scrupuleuse. Consultez maintenant les articles *Fleur* & *Pelore*.

Enfin, les plantes portent dans leurs fleurs une substance très-utile, qu'on avoit soupçonné être le produit d'une des parties les plus essentielles à la végétation

(nous voulons parler du miel). La liqueur mielleuse des fleurs contient un suc qui communique à l'eau la propriété de résoudre les huiles éthérées, ainsi qu'on le fait avec le suc du mélianthe. En privant les fleurs de ces nectaires, cela ne cause aucune altération, ni à leur végétation, ni à leur fructification ; & par conséquent ce suc ne contribue en rien à leur fertilité.

Tableau Alphabétique des différentes parties des Plantes, Termes, &c.

Par ce qui précede, on a vu que la plante est un corps organisé de six parties principales: que ce corps a essentiellement une racine, & peut-être, dit *Tournefort*, une semence, qu'il a le plus souvent des feuilles, des tiges, des fleurs, des supports, &c.

AIGRETTE, *pappus*. Espece de brosse ou de pinceau de poil délié, qui se trouve au haut des grains des chardons, de la dent de lion, des asters, & de plusieurs autres plantes. Ces graines se soutiennent aisément en l'air au moyen de leurs aigrettes ; de sorte que le moindre vent les disperse & les porte au loin. Ces aigrettes sont un caractere par lequel on distingue plusieurs genres de plantes.

AIGUILLON, *aculeus*. Pointe fragile, qui tient si peu à la plante, qu'on l'en détache aisément sans rien déchirer.

AILES. Ce sont, dans les fleurs légumineuses, deux pétales qui se trouvent placés entre ceux que l'on a nommés le *pavillon* & la *carenne*, & qui représentent les ailes de papillon. On ne doit pas prendre le mot d'*aile* pour celui d'*aisselle*, qui est l'angle que la feuille forme avec sa tige. On donne encore le nom d'*aile*, *ala*, à la petite membrane qui fait partie de certaines graines; par exemple, de celles de l'érable: on appelle ces graines *semences ailées*. On dit aussi *tige ailée*, lorsqu'il y a de ces sortes de membranes qui s'étendent le long d'une *tige*. Voyez *ce mot*.

ANTERE, *anthera*, est la partie supérieure de l'étamine ou le *sommet*. Voyez plus bas ce mot & celui d'ÉTAMINES.

ARBRE, *arbor*. Il peut être défini une plante d'une grandeur très-considérable, qui n'a qu'un seul & principal tronc, divisé en maîtresses branches; tels sont le chêne, le noyer, &c. Voyez *Arbre*.

ARBRISSEAU ou ARBUSTE, *frutex*, est une plante ligneuse, de moindre taille que l'arbre; laquelle, outre la principale tige & les branches, produit souvent de la même racine plusieurs pieds considérables; tels sont le troêne, &c. Les arbres & les arbrisseaux poussent en automne des boutons dans les aisselles des feuilles, qui se développent dans le printems, & s'épanouissent en feuilles & en fleurs. Cette différence, jointe à la grandeur, distingue aisément les arbrisseaux des sous-arbrisseaux.

AUBIER: *voyez au mot* Arbre.

BAIE ou BAYE: *voyez ce mot*.

BALE, *gluma*, espece de calice particulier à la famille des graminées.

BOIS: *voyez ce mot*.

BOURGEON, *germen aut gemma*, est cette éminence qu'on remarque aux branches des arbres, ou un œil animé qui produit dans la suite une jeune branche; les petites feuilles y sont arrangées & couchées avec beaucoup d'industrie. *Voyez* Branches.

BOURSE, *volva*. Cette partie sert d'enveloppe épaisse à certaines plantes de la famille des champignons.

BOUTON, est un petit point rond qui vient le long des branches des arbres, d'où sort la fleur qui doit produire le fruit. Les *boutons* des arbres à pepin ont plusieurs fleurs; ceux à noyau n'en ont qu'une. Il y a deux sortes de boutons, les *boutons ronds* & les *boutons plats*; les premiers sont ceux qui font espérer des branches à fruits: les plats au contraire ne laissent entrevoir que des branches à bois. Voyez *Branches* à l'article général ARBRE.

BOUTURE, *talea*. C'est une jeune branche que l'on coupe à certains arbres moelleux, tels que le figuier, le saule, le coignassier, le groseillier, laquelle reprend en terre sans racine: cependant la réussite des boutures dépend de leur facilité à produire des racines, & non pas de l'abondance de la moelle des branches, comme on

le pense vulgairement ; car l'oranger, le buis, l'if & la sabine qui en ont peu, reprennent facilement de bouture. Bien des gens confondent la *bouture* avec la *marcote*, *circumpositio*, qui est bien différente, en ce que cette derniere est une branche couchée en terre, dans une caisse, &c. mais qui n'est point séparée de l'arbre qui lui donne vie, & qu'on ne sevre que quand elle a des racines; au lieu que la *bouture* & le *plançon* sont des branches sans racines. Voyez *Provin*, & ce qui est dit à cet égard dans l'article Arbre.

Bractées. Nom donné aux feuilles qui sont immédiatement au-dessous des fleurs.

Branches, sont les bras plians & élastiques du corps de l'arbre : ce sont elles qui lui donnent la figure : elles sont communément alternes ou opposées, & quelquefois verticillées. Le bourgeon s'étend peu-à-peu en branches posées collatéralement, & composées des mêmes parties de la tige. Ces branches s'étendent ensuite, s'élargissent & se divisent en ramilles, d'où sortent quantité de feuilles : elles croissent à l'œil de la queue de la feuille & produisent des fleurs, ensuite des fruits qui se convertissent en semence pour la propagation de l'espece : l'on prétend que l'agitation des *branches*, causée par le vent, est aux arbres ce qu'est aux animaux l'impulsion du cœur. On distingue des maîtresses ou meres branches, des branches petites & foibles, des branches à bois, à fruit, chiffonnes, gourmandes, veules, aoutées & les branches de faux bois.

Les *maîtresses branches* sont les plus hautes, & d'où partent toutes les autres : les *branches à bois* sont celles qui étant les plus grosses & pleines de boutons plats, donnent la forme à un arbre fruitier, & doivent se conserver en partie : les *branches à fruit* sont plus foibles, & ont des boutons ronds : les *chiffonnes* sont courtes & fort menues : les *gourmandes* sont grosses, droites & longues : les *veules* sont longues, & ne promettent aucune fécondité : la *branche aoutée* est celle qui après le mois d'Août a pris croissance, s'endurcit & devient noirâtre : enfin la *branche de faux bois* est grosse à l'endroit où elle devroit être menue, & ne donne aucune marque de fécondité. Voyez à l'article *Arbre*.

Brou : *voyez ce mot.*

Buisson. *Voyez* dans ce paragraphe le mot *Sous-Arbrisseau.*

Bulbe & Bulbeux : se dit d'un oignon ou espece de racine ronde, composée de plusieurs peaux ou tuniques emboîtées les unes dans les autres. *Bulbifere*, est une plante dont la racine est *bulbeuse.* Voyez *Racine.* Les bulbes, dit M. *Haller*, sont plutôt des boutons sous terre, que des racines, ils en ont eux-mêmes de véritables, généralement presque cylindriques & rameuses.

Calice, *calix*, est l'enveloppe extérieure ou le soutien des autres parties de la fleur: sa couleur est communément verte; on en compte sept especes, la périanthe, l'enveloppe, le spathe, la bale, le chaton, la coiffe & la bourse. Comme il y a des plantes qui n'ont point de calice, il y en a aussi dont le calice se métamorphose peu-à-peu en feuilles de la plante, & réciproquement il y en a dont les feuilles de la plante se changent en calice: c'est ce qui se voit dans la famille de quelques renoncules, comme l'anémone, la pulsatille, &c. celui du rosier devient charnu: *voyez à l'art.* Rosier.

Caprification : *voyez* à l'article *Figuier.*

Capsule, *capsula aut theca*, est une enveloppe composée de plusieurs panneaux secs & élastiques, & qui renferme les semences attachées à des *placenta.* Voyez *ce mot.*

Cayeux : *voyez* à la suite du mot *Oignon.*

Chaton, *amentum*, *aut flos amentaceus*, *julus.* Terme de *Botanique*, par lequel on désigne les fleurs stériles : il y en a qui ne sont composées que d'étamines ou de sommets, d'autres qui ont aussi de petites feuilles; ces parties sont attachées à un axe en forme de poinçon ou de queue de chat, d'où vient le mot de *chaton.* Ainsi le chaton est un amas de fleurs toutes mâles ou toutes femelles. Cette fleur est toujours séparée du fruit, soit qu'elle se trouve sur un individu différent de celui qui porte le fruit, soit que la même plante produise la fleur & le fruit. Voyez *Fleur.*

Coiffe, *calyptra*. Nom donné au calice qui couvre le fruit des mousses.

Cône, *ſtrobilus* : il eſt composé de pluſieurs écailles contournées. *Voyez* au mot *Arbre cônifere*.

Corimbe : voyez *Ombelle*.

Corolle, *corolla* : elle environne immédiatement les parties de la génération ; il y en a de deux eſpeces, la *pétale* & le *nectaire*. Voyez *ces mots*.

Cosse, enveloppe longue où ſe forment les fruits légumineux.

Cosson. C'eſt le nouveau ſarment qui croît ſur le cep de la vigne depuis qu'elle eſt taillée : ce mot eſt auſſi le ſynonyme d'une ſorte de *charançon*. Voy. *ce mot*.

Cotiledons, *cotyledones*. Nom donné aux feuilles ſéminales : voyez *Feuille*.

Cyme : *voyez* à l'article *Ombelle*.

Demi-Fleuron, *ſemi-floſculoſus* : ce ſont les feuilles qui forment la couronne des fleurs radiées.

Denté, ne differe de *dentelé* qu'en ce que ſes découpures ſont plus fines & beaucoup plus égales.

Disque, *diſcus* : partie de la fleur radiée, qui en occupe le centre ; on l'appelle quelquefois *baſſin*.

Dorsifere. *Voyez* à l'article *Fougere*.

Drageons, *ſtolones*, ſont des branches enracinées qui tiennent au pied ou au tronc, dont on ne peut les arracher ſans l'éclater.

Écaille, *ſquama*, ſe trouve dans les chatons : elle ſe trouve auſſi ſur les étamines ou ſous les fleurs.

Embryon, eſt le jeune fruit qui renferme en petit la plante. L'embryon eſt ou droit, ou un peu courbé, ou roulé en ſpirale.

Écorce, *cortex* : voyez *ce mot*.

Enter : *voyez* ci-deſſous *Greffer*.

Épi, eſt un amas de fleurs, toutes diſtinctes les unes des autres, c'eſt-à-dire, portées chacune ſur un pédicule particulier, & diſpoſées ſur un axe commun aſſez long ; de ſorte que c'eſt leur aſſemblage qui forme ce qu'on appelle un *épi*.

Épine, *ſpina*. C'eſt une pointe aiguë, tellement adhérente à la plante, qu'on ne ſauroit l'arracher ſans déchirure. On diſtingue deux ſortes d'*épines*, 1°. celles

qui font corps avec la partie ligneuse des plantes & qui subsistent aussi long-temps qu'elles : ce sont là les véritables *épines*. 2°. Les autres, qui ne tiennent qu'à l'écorce, & qui sont sujettes à tomber dès que la plante vieillit un peu, ou qu'elle se dépouille de son écorce, s'appellent *piquans*, *aculei*. Tels sont ceux de la *ronce* & du *rosier* : voyez *ces mots*. L'utilité & la cause de l'origine des épines nous sont encore inconnues.

ÉTAMINES, *stamina*, organe sexuel mâle qui comprend tout à la fois les *filets*, *filamenta*, qui sont vers le centre de la fleur, & qui sont chargés chacun d'un petit corps vésiculeux, qui en est la partie essentielle & noble, il est appelé *sommet*, *anthera*, comme on peut le voir facilement dans les tulipes: ce corps contient une poussiere prolifique, *pollen aut farina fecundans*, très-fine, c'est-à-dire, les parties mâles de la génération. *Tournefort*, le grand restaurateur de la Botanique, étoit bien éloigné de se douter de l'utilité de la poussiere des étamines, puisqu'il la croyoit un excrément de la plante. (M. *Haller* observe cependant que ces étamines sont encore fort douteuses, aussi-bien que celles des dorsiferes). *Grew* est le premier qui, en 1682, ait examiné au microscope la figure de cette poussiere fécondante, huileuse & inflammable ; ensuite *Malpighi* en 1711 ; M. *Geoffroy*, dans les *Mémoires de l'Académie*, traita de la figure & de la nature de cette poussiere ; en 1737, M. *de Jussieu*, dans les mêmes *Mémoires*, examina l'explosion & la façon de s'ouvrir des grains de poussiere des anteres mis sur l'eau ; en 1747, M. *Needham* traita le même sujet dans ses *nouvelles découvertes microscopiques*. Nous devons dire aussi que *Micheli* est le premier qui en 1729 a indiqué & reconnu dans les plantes appelées *imparfaites*, telles que les *champignons*, des étamines ou parties mâles. Les étamines des *fougeres* ont été découvertes en 1739, par M. *de Jussieu*. M. *de Réaumur*, dès 1711, avoit découvert celles des *fucus*. *Ray*, *Morlant*, *Camerarius* sont du nombre des Observateurs qui ont appris au monde savant la véritable nature & les usages importans de cette poussiere des étamines, qui est d'ailleurs la cire brute que l'industrieuse abeille fait recueillir, préparer,

conserver, &c. Le nombre des étamines n'est constant que dans chaque classe des plantes : il y a des plantes qui ont depuis une jusqu'à treize étamines ; il y en a même qui en ont sept cents. Leur proportion est assez inégale ; mais elles sont constamment de la même couleur, de la même figure & grandeur dans les plantes de la même espece. Il y en a de sphériques, d'elliptiques, de cylindriques, de prismatiques ; les unes sont parfaitement lisses, d'autres paroissent cannelées, chagrinées ou hérissées de piquans, semblables à ceux d'un marron ; d'autres ressemblent à des boulets ramés, &c. toutes ces configurations ne se voient guere à l'œil nu, il faut se servir d'un microscope. Nous ne pouvons trop inviter nos Lecteurs à consulter les belles *Idées sur la Fécondation des Plantes*, par l'illustre M. *Bonnet* de Geneve : on y trouvera une grande quantité de recherches, de vues sur cette opération ténébreuse & sur la nature & utilité des étamines. Ce Mémoire plein de sagacité, ainsi que tous les écrits de cet Auteur, est consigné dans le Recueil de M. l'Abbé *Rosier*, ou *Observations sur la Physique, sur l'Histoire Naturelle & sur les Arts. Mois d'Octobre 1774. p. 261.* Il n'est pas encore décidé si ce qu'on appelle *étamines* dans les lichens en est réellement, ou si ce ne sont pas plutôt des rejetons.

M. *Donati*, dans son Essai sur l'Histoire Naturelle de la Mer Adriatique, observe que la sage Nature qui a façonné en poussieres régulieres le principe fécondant chez les plantes terrestres, lui a donné dans les plantes marines, la forme d'un fluide mucilagineux. Il fait cette remarque à l'occasion de la *dissoïde* à tige cylindrique ; les fleurs mâles, dit-il, répandent abondamment un fluide mucilagineux, médiocrement gluant & transparent, qui renferme une infinité de corpuscules de différentes figures, mais ordinairement presque ronds ; ils sont ou jaunâtres ou d'un vert pâle ; c'est à mon sens la partie fécondante : elle est en poussiere dans les plantes terrestres, parce qu'elle est dans un fluide aussi léger que l'air : ici elle est fluide mucilagineuse, gluante & telle qu'il faut pour être dans l'eau. Le Contemplateur de la Nature aime à s'arrêter sur ces traits

frappans de la Sagesse profonde qui a présidé à l'arrangement du monde, & qui partout a si bien approprié les moyens à la fin.

ÉTIOLÉ. On dit d'une plante ou d'une branche, qu'elle est *étiolée*, quand elle s'éleve beaucoup sans prendre de grosseur : *voyez* à la suite du mot ARBRE.

FANNE, d'*une graine*, est la même chose que feuille. On se sert de ce mot particuliérement en parlant des anémones & des renoncules.

FILET, est ce qui sert à soutenir le sommet.

FEUILLE, *folium*, voyez l'article FEUILLES.

FLEUR, *flos*, est la partie de la plante qui se distingue ordinairement des autres parties par des couleurs particulieres : il y a des fleurs en cloche, en entonnoir, en masque, en gueule, en rose, en œillet, en légumineuses, en fleuronnées, demi-fleuronnées, en radiées, &c. *voyez* l'article *Fleur* de ce Dictionnaire. On distingue dans les fleurs, le calice, la corolle, l'étamine & le pistil.

FLEURON, *flosculus*. On appelle *fleuron* chacune des petites fleurs dont la réunion sur un réceptacle commun, forme les fleurs composées. La corolle du fleuron est monopétale en tube évasé à cinq pointes.

FRUIT, *fructus*. On entend par ce mot, toutes sortes de graines, soit nues, soit renfermées dans une enveloppe osseuse ou charnue, membraneuse, &c. *Voyez* l'article FRUIT.

GRAINE, ou *spathe* : voyez *ce mot*.

GENRE DE PLANTES, *genera plantarum*, est un ordre de plusieurs plantes qui ont un caractere commun, établi sur la structure de certaines parties qui distinguent essentiellement telle plante d'une autre.

GERME, *germen*, est la partie de la graine qui renferme en petit une plante de la même espece : le germe tient lieu de matrice dans les plantes.

GERMINATION, est le premier développement des parties qui sont contenues dans le germe de la graine d'une plante, il s'opere par le mouvement de la seve.

GLANDE, *glandula* : ce sont des parties qui servent à l'excrétion de certains sucs des plantes. « Une glande » dans les plantes, dit M. *Guettard*, page 210, dans

» ſes *Mémoires ſur différentes parties des Sciences & des* » *Arts*, eſt un petit corps globuleux, ſimple, ou qui » porte un vaiſſeau excrétoire, appelé communément » *poil*, qui eſt articulé ou ſans articulation, & qui va- » rie par la forme: il ſort immédiatement de la glande, » ou par le vaiſſeau excrétoire, une matiere liquide » qui s'évapore, ſe deſſeche en forme de grains, de » pouſſiere, ou de fils qui par leur nombre donnent » naiſſance à une eſpece de duvet. » Ces poils des plantes furent d'abord obſervés en 1682 par *Grew*; en 1686, par *Malpighi*; & en 1747 M. *Guettard* fit connoître les *glandes*.

Gousse, *legumen*, eſt le fruit des plantes qui ont la fleur légumineuſe; elle eſt ordinairement compoſée de deux panneaux, nommés *coſſes*, aplatis ou convexes, aſſemblés en deſſus & en deſſous par une ſuture longitudinale, & qui renferment des ſemences attachées alternativement au limbe ſupérieur de chacune de ces coſſes qui ſe ſéparent par la maturité.

Graine: *voyez* ce mot.

Greffer ou Enter, eſt engager un brin d'une jeune branche d'un arbre dans le bois d'un autre arbre, avec les précautions néceſſaires, & dans la ſaiſon favorable.

La greffe en général, eſt l'union d'une plante ou d'une portion de plante ſur une autre, avec laquelle elle fait corps & continue de vivre. On appelle du nom de *greffe*, la portion qui s'unit, & *ſujet* la plante ſur laquelle elle s'unit. Cette maniere de multiplier les plantes opere ſeulement la deſtruction du ſujet, pour en dériver tous les ſucs au profit de la greffe qu'on veut continuer à faire vivre & multiplier à ſes dépens. Cette union ſe fait ou naturellement, ou artificiellement. On voit tous les jours dans les bois des rejets trop ſerrés, d'une même ſouche d'arbre, ou des branches qui ſe touchent & ſe preſſent fortement, s'unir enfin à la longue. Beaucoup de feuilles ſe greffent par approche les unes avec les autres dans les bourgeons: on a vu un concombre ſe greffer par ſon pédicule ſur un autre concombre. De même on a vu un jeune concombre ſe greffer par ſon pédicule à un concombre aſſez gros. Le melon, la pomme & beaucoup d'au-

tres fruits qui sont surmontés par la fleur, se greffent hors de leur calice pendant qu'ils sont encore tendres & herbacés; ceux qui ont le calice sous la fleur comme le cerisier, le prunier, l'arbricotier, &c. se greffent dans le bouton même de la fleur avant que d'être noués, & s'unissent par l'épanchement de leur substance parenchymateuse. Cette greffe naturelle en approche, la seule dont la nature nous ait donné l'exemple, a été imitée par l'art dès qu'elle a été apperçue, & elle en a fait tenter plusieurs autres qui ont également réussi. Ces greffes artificielles sont, la *greffe par approche*, en *fente*, en *couronne*, en *écusson*, en *flûte*. Voyez ce qui en est dit à la suite du mot ARBRE. Quant aux parties que l'on greffe, leur choix dépend de l'objet d'agrément ou d'utilité qu'on se propose dans cette opération.

GRAPPE. Lorsque l'axe d'un épi ou d'une pannicule pend en bas au lieu de s'élever vers le ciel, on lui donne alors le nom de grappe; tel est l'épi du groseillier, telle est la pannicule de la vigne. *Voyez ci-dessus* ÉPI, *& ci-dessous* PANNICULE.

GRIFFE. *Voyez à la suite du mot* OIGNON.

HAMPE, *scapus*. Cette partie, uniquement destinée à porter la fructification, naît immédiatement de la racine & non pas du tronc.

HERBE, *herba*. Ce nom convient à toutes les plantes dont les tiges périssent tous les ans, après que leurs semences sont mûres. *Voyez* HERBES.

LÉGUMINEUX. *Voyez à la suite de l'article* LÉGUMES.

LOBES, sont les parties de la semence qui sont attachées au germe, & qui sont ordinairement plus grosses que le germe. On donne aussi le nom de *lobes* aux divisions du disque des feuilles: on dit feuilles à trois, à cinq lobes, &c.

MAILLET, *malleolus*, consiste en une branche de l'année à laquelle on laisse deux chicots du bois de deux ans, saillans des deux côtés: on ne pratique guere cette sorte de bouture qu'à l'égard de la vigne, & même rarement.

MAINS OU VRILLES, *cirrhi aut capreoli*, en Botanique, sont des filets ou vrilles de certains végétaux qui

s'entortillent contre les plantes voisines, & s'y attachent fortement, telles sont celles qu'on voit à la vigne, à la couleuvrée, à la plupart des légumes, &c.

MALADIES DES PLANTES. *Voyez à la suite du mot* ARBRE.

MARCOTE. *Voyez à l'article* BOUTURE.

MOELLE. *Voyez ce mot.*

MONSTRUOSITÉ. *Voyez à la suite de l'art.* MONSTRE.

MOUVEMENT DES PLANTES. *Voyez à l'art.* PLANTE.

NECTAIRE ou NECTARINE, *nectarium.* Organe ou réservoir faisant partie de la corolle & destiné à contenir une liqueur miellée, visqueuse, & plus ou moins douce. La situation du nectaire & sa figure varient beaucoup. *Voyez à l'article* FLEUR.

NERVURE, se dit des côtes élevées des feuilles des plantes.

NŒUD, est la partie de l'arbre la plus dure, la plus serrée & par où il pousse ses branches, ses racines & même son fruit. Les *nœuds* servent à fortifier la tige. On taille la vigne au premier & au second nœud du nouveau jet. On dit que le bois est noueux quand il est rempli de nœuds.

NOUER, se dit du fruit quand le bouton a formé la fleur, & qu'ensuite cette fleur se passe & que son pistil se change en un petit bouton qui est le fruit même.

NOIX, *nux.* Voyez NOIX.

NUITS DE FER, *noctes ferreæ.* En Botanique on donne ce nom aux *nuits* dont la température arrête la végétation de certaines plantes, entraînent leur dépérissement insensible, leur pourriture, enfin la mort, & avertissent par là de rentrer dans les serres les plantes étrangeres, &c. qui périroient par ces sortes de froids. Voyez *Linnæi Amænit. Upsal.* M. *Haller* dit que c'est aux premiers gels assez communs du mois d'Août, qu'on donne ce nom, qui, dans des climats tempérés, ne peut pas être employé pour ces mêmes jours.

NUTATION. *Voyez ce mot.*

ŒILLETON. Bourgeons qui sont à côté des racines des artichauts & autres plantes; on les détache afin de multiplier ces plantes. Le petit point que l'on voit le long des branches des arbres est l'endroit d'où sortent

les jeunes pousses. L'œil rond & enflé est propre à former une branche à fruit. L'œil plat ne donne que du bois.

OIGNONS, CAYEUX & GRIFFES. *Voyez à la suite du mot* OIGNON.

OMBELLE, *umbella.* Elle est formée d'un grand nombre de fleurs dont les pédicules, d'inégale longueur, partent d'un même centre ou du même point de la tige, divergeant inégalement pour former en dessus une espece de parasol ou ombelle, qui ne ressemble pas mal à la fleur de lis des armoiries de France : telles sont les fleurs de la plupart des ombelliferes. Dans les ombelles parfaites, dit M. *Deleuze*, plusieurs petites ombelles sont réunies en une grande ombelle, dont les rayons sont les pédicules des ombelles partielles réunis sur un centre commun. Quelques Botanistes distinguent de l'ombelle ce qu'ils nomment *cime :* c'est une espece d'ombelle dont les rayons principaux portent, non de petites ombelles régulieres, mais des corimbes.

Le *corimbe* differe de l'ombelle en ce que les pédicules qu'il forme, ne partent pas du même centre commun, mais à diverses hauteurs. *Voyez* OMBELLIFERE.

ONGLE & ONGLET, *unguis*, est une espece de tache, communément blanche ou différente en couleur du reste des feuilles de certaines fleurs : elle a la figure d'un ongle, & se trouve à la partie de ces feuilles qui tient au calice, comme on le remarque dans la rose.

OVAIRE. Dans quelques rosiers & renoncules, ce n'est autre chose que la graine : l'ovaire se change par la suite en fruit.

PAMPE. Partie herbacée, roulée en forme d'un petit ruban qui vient attaché au tuyau de la plupart des grains, lorsqu'un tuyau est pendant par les racines, & qu'il se forme en épi. On dit la pampe du blé, de l'avoine, de l'orge.

PAMPRE. *Voyez ce mot.*

PANNICULE, *panniculus.* La pannicule & la grappe ne different de l'épi qu'en ce que les fleurs qui les composent, quoique disposées sur un axe assez long, sont portées plusieurs ensemble sur un même pédicule qui s'attache sur cet axe. Plus le pédicule commun des fleurs

eſt long, & plus la pannicule eſt lâche. Il y a des pannicules qui de loin imitent des épis, telle eſt celle du panis ; d'autres ſont lâches, compoſées de rameaux, diſpoſées ſymétriquement comme dans le lilas, ou formées de rameaux étagés, comme l'avoine, &c. *Voyez* ÉPI & GRAPPE.

PAPILIONACÉES. *Voyez à la ſuite de l'article* LÉGUME.

PATTES. *Voyez à la ſuite de l'article* OIGNON.

PÉDICULE, *pedunculus.* C'eſt cette petite partie qui ſoutient la fleur & le fruit. Les feuilles ont auſſi un pédicule, que quelques Auteurs nomment *pétiole*, pour le diſtinguer de celui des fleurs. *Voyez* FEUILLE.

PÉRIANTHE, *perianthus.* C'eſt l'eſpece de calice la plus commune.

PÉRICARPE, *pericarpium*, eſt formé du germe ; il groſſit & renferme les petites ſemences ou graines : on en compte huit eſpeces tant ſeches que charnues ; ſavoir, la capſule, la coque, la ſilique, la gouſſe, le fruit à noyau, la pomme ou le fruit à pepin, la baie & le cône.

PÉTALE, *petalum. Columna* eſt le premier qui, en 1651, dans ſes Notes ſur *Hermandez*, ait appelé du nom de *pétale* la partie colorée de la fleur, que M. *Linnæus* a appelé depuis *corolle*, laquelle peut être conſidérée (par rapport à ſa figure) comme réguliere, en cloche, en entonnoir, en roſe, en ſoucoupe ou comme irréguliere, en gueule, &c. La corolle ou les pétales des fleurs different des calices & autres parties de la plante, ſelon M. de Sauſſure (*Obſervations ſur l'écorce des feuilles & des pétales*), en ce que leur épiderme n'a aucune glande corticale : elle paroît preſqu'entiérement compoſée de trachées.

PÉTIOLE, *petiolus.* C'eſt ce qui ſoutient les feuilles des plantes. On le nomme auſſi *pédicule.*

PISTIL, *piſtillus.* C'eſt la partie de certaines fleurs qui en occupe ordinairement le centre, comme on peut le voir dans le lis, dans la couronne impériale, dans le pavot, &c. c'eſt un tuyau deſtiné à recevoir les pouſſieres des étamines : en un mot c'eſt l'*uterus* de la plante, c'eſt là où eſt la graine. Quelquefois le

piſtil n'eſt pas au centre des filets ou étamines, mais à leur extrémité. Le piſtil renferme les parties femelles de la génération; ſavoir, le germe, le ſtyle & le ſtigmate.

PIVOT. *Voyez à l'article* RACINE.

PLACENTA. Corps qui ſe trouve placé entre les ſemences & leurs enveloppes, & qui ſert à préparer leur nourriture.

PLANÇON. *Voyez à l'article* BOUTURE.

PLANTE, *planta.* Corps organiſé, compoſé eſſentiellement d'une racine, & vraiſemblablement d'une graine, & qui produit ordinairement des feuilles, un tronc, une tige, des branches & des fleurs. L'économie végétale paroît formée ſur le modele de l'économie animale. La plus petite plante offre au Phyſicien une reſſemblance dans le mécaniſme & une analogie conſtante avec les parties des corps animés. L'accroiſſement d'une plante ſe fait en longueur & en largeur. La couche ligneuſe produit du bois, & la corticale de l'écorce. Les plantes qui s'élevent le plus facilement avec de l'eau ſeule, ſont la plupart des liliacées, des compoſées & des labiées : on diſtingue en général deux ſortes de liqueurs dans les plantes; ſavoir, 1°. la lymphe ou ſeve; 2°. le ſuc propre, qui leur tient lieu de ſang. Si l'on fait deux entailles ſemblables, l'une au haut de l'arbre, l'autre près de la racine, celle d'en bas rendra plus de lymphe que celle d'en haut. C'eſt la ſeve aſcendante qui nourrit les branches & les bourgeons, & c'eſt celle qui deſcend, qui nourrit & développe les racines. La ſeve eſt plus abondante au printems, & alors l'écorce ſe détache aiſément du bois. Les feuilles contribuent beaucoup à l'abondance & à l'écoulement de cette ſeve; car ſi on effeuille un arbre on trouve quelques jours après ſon écorce auſſi adhérente au bois qu'en hiver. Les plantes tranſpirent ainſi que les animaux, & la reſpiration paroît leur être plus abondante & auſſi eſſentielle qu'aux animaux, parce qu'elles n'ont pas d'autres excrétions groſſieres. On a remarqué que les arbres qui quittent leurs feuilles, tranſpirent plus que ceux qui les conſervent toute l'année, & que les plantes graſſes tranſpirent moins que les

autres; au reste la grande transpiration augmente la saveur des fruits, comme la diminution l'affoiblit. C'est ainsi qu'en couvrant les plantes qui ont trop d'amertume ou de piquant, comme la chicorée, le cardon, le céleri, &c. on les rend plus succulentes & plus douces. Les plantes sucent, absorbent, imbibent, inspirent l'eau de la terre par le moyen de leurs racines pendant le jour, & par leurs feuilles l'humidité de l'air pendant la nuit.

PLANTES PARASITES: *voyez* à la fin de l'article *Plantes*.

PLEURS: *voyez* ce mot dans le corps de ce Dictionnaire.

PROVIN, *submersio*, differe de la bouture qui n'est qu'un simple bâton de saule ou de groseillier, &c. piqué dans la terre, & qui y prend racine. Le provin au contraire est, par exemple, une branche de vigne couchée & coudée en terre; elle pousse des chevelus par les nœuds qui se trouvent enterrés. On coupe le bois qui tient au cep, & le bout de la branche qui sort de terre de l'autre côté, devient un nouveau cep: voyez *Bouture*.

RACINE, *radix*, est la partie de la plante qui reçoit la premiere le suc de la terre où elle est communément attachée, & qui le transmet aux autres: voyez l'article *Racine*.

RADICULE, *rostellum*, partie inférieure du germe d'une graine qui commence à se développer sensiblement: voyez à l'article *Plante*.

RADIÉES: *voyez* ce mot dans ce Dictionnaire.

RAPE, noyau qui soutient l'épi du froment & du seigle: ce soutien est élevé en denticules comme une râpe.

REJETTONS: voyez *Surgeons*.

RUBIACÉES: *voyez* ce mot dans le corps de ce Dictionnaire.

SARMENT: *voyez ce mot*.

SAUVAGEON & SUJET: voyez à l'article *Arbre*.

SEMENCE, *semen*, est le rudiment d'une nouvelle plante; voyez *Graine*.

Sève, est une humeur qui se trouve dans le corps des plantes, & qui est par rapport aux végétaux, ce que le sang est par rapport aux animaux: *voyez* son mouvement aux articles *Arbre* & *Plante*. M. l'Abbé *Cotti*, Professeur de Physique au College de Reggio, a donné des Observations sur la circulation de la seve dans les végétaux, notamment sur les plantes qui croissent dans les eaux stagnantes, & dont les fibres sont extrêmement fines & déliées. A l'aide du microscope il reconnut dans la texture diaphane le fluide qui y circuloit. La circulation, dit-il, n'y est pas universelle comme dans les animaux; le fluide ne va pas des racines au tronc, du tronc aux branches pour se replier ensuite sur lui-même, revenir des branches au tronc, & du tronc descendre jusqu'aux racines; mais les différentes parties, la tige, les rameaux, &c. ont leur circulation particuliere propre & indépendante, & il y a autant de circulations différentes que de divisions dans les racines. M. *Cotti* a observé de plus, que dans ces plantes les circulations sont déterminées & partagées par les nœuds qui séparent la tige ou les rameaux en différentes portions. La liqueur qui circule dans la partie supérieure ne va que de bas en haut, & de haut en bas de cette partie. Il en est de même du fluide de la partie inférieure, & jamais le fluide circulant de l'une ne se mêle avec le fluide circulant de l'autre, puisqu'il n'y a aucune communication. Ainsi en coupant un rameau ou la partie d'un rameau, il n'y a que la partie locale qui soit blessée; la circulation cesse en cet endroit, & ne cause aucune variation, aucun changement dans les circulations voisines de cette partie. Tout ceci démontre évidemment que ces dernieres sont entiérement séparées de la premiere qui a été blessée; de plus il ne sort par la blessure que le fluide renfermé dans les vaisseaux contenant l'humeur qui descend, tandis que les vaisseaux qui contiennent le fluide qui monte, restent toujours pleins, le fluide y continue son cours, & ne souffre aucune diminution.

Le célebre *Hales* avoit prouvé par ses belles expériences consignées dans sa *Statique des végétaux*, que

les feuilles des plantes en végétation, étoient des puissances ménagées pour élever la seve, & la distribuer à toutes les parties de la plante.

Sexe, *sexus*. La découverte du sexe dans les plantes est, dit avec raison l'illustre M. *Bonnet*, une des plus intéressantes de notre siecle. M. *Adanson* donne une distinction du sexe toute nouvelle &, dit-il, plus exacte que l'ancienne, également applicable aux végétaux & aux animaux, en divisant les corps organisés en trois especes; 1°. en *asexes* ou *neutres*, 2°. en *unisexes*, 3°. en *bisexes*. Les premiers sont les végétaux qui n'ont aucune partie sexuelle sensible, ou qui se reproduisent & se multiplient par caïeux ou boutures, sans aucune fécondation ni génération; tels sont parmi les animaux, quelques vers, le polype; & dans les végétaux, plusieurs bissus. Les deuxiemes sont ceux dont chaque individu est ou mâle seulement, ou femelle seulement. Parmi eux il y en a qui produisent seuls, & toujours par génération sans le secours d'un autre individu, soit qu'ils soient ovipares, soit qu'ils soient vivipares: telles sont les *conques* parmi les coquillages; tel est quelquefois le polype; tel est le puceron, & tels sont la plupart des bissus & des champignons. M. *Adanson* dit qu'on peut les appeller *monoïkes*, avec M. *Linnæus*, ou mieux encore *aphrodites*, comme qui diroit *animaux femelles*, parce qu'en effet il semble n'exister dans leur espece que le sexe féminin. D'autres ne peuvent produire seuls sans le concours d'un second individu de sexe différent; tels sont la plupart des animaux parfaits, comme les quadrupedes, les poissons, les amphibies, la plupart des insectes, & nombre de plantes: on peut, avec M. *Linnæus*, les appeler *dioïkes*. Enfin les troisiemes, (*bisexes*) rassemblent le sexe masculin & le féminin sur le même individu: voyez aux articles *Hermaphrodite*, *Aphrodite*, & *Fleurs*.

Selon le profond Physiologiste M. *Haller*, la plante & l'animal *sans sexe* est celui qui ne répand, ni ne reçoit aucune liqueur qui féconde ses œufs, & qui engendre en se déchargeant d'une partie de lui-même.

Les animaux à *deux sexes* reconnus, sont ceux qui

ont des œufs, premiere habitation du nouvel animal; & en même temps des organes destinés à répandre une liqueur fécondante sur ces mêmes œufs.

Les animaux à deux sexes ont quelquefois dans le même individu les œufs & les organes qui engendrent un suc fécondateur; mais ils ont également besoin d'un autre animal, dont ils reçoivent le sperme nécessaire au développement des germes; dans le temps que par leur liqueur fécondante ils donnent à l'autre animal le principe de vie nécessaire pour en animer les œufs.

Les plus grands des végétaux & des animaux à deux sexes, ont ces sexes séparés. Une partie de ces individus n'ont que des œufs, qui ne sauroient se développer sans le secours d'un animal de la même espece, mais doué du sperme fécondateur; & l'autre partie des individus n'a que les organes de ce sperme, sans avoir des œufs qui puissent être fécondés.

La premiere classe ne contient gueres que des animaux fort simples & fort petits.

La seconde est la plus commune dans les plantes, & plus rare dans les animaux.

La troisieme est commune dans les animaux composés, & rare dans les végétaux.

On peut consulter le *Mémoire sur la fécondation des plantes*, par l'ingénieux & savant M. *Gleditsch*, inséré dans le Recueil de l'Académie de Prusse, pour l'année 1767.

SILIQUE: voyez *Gousse* ci-dessus, & l'article *Silique* dans le Dictionnaire.

SOMMET, corps qui termine les étamines ou filets des fleurs: ces corps qu'on peut regarder en quelque sorte comme les testicules de la plante, renferment une poussiere prolifique d'une nature huileuse & gluante; c'est l'*aura seminalis*.

SOUS-ARBRISSEAU, *suffrutex*, plante ligneuse, ou petit buisson moindre que l'arbrisseau, mais qui ne pousse point en automne des boutons à fleur ou à fruit; tels sont le thym, le romarin, le groseillier, les bruyeres, &c. voyez *Arbrisseau*.

SPATHE, *spatha*, espece de calice qui enveloppe une seule ou plusieurs fleurs rassemblées.

STIGMATES, *ſtigma*. En Botanique, ce ſont ces parties qui terminent les ſtyles ou les embryons du piſtil. On regarde le ſtigmate comme l'organe femelle de la génération : il y en a de différentes figures. Généralement il eſt enduit d'une humeur gluante, diſons liqueur viſqueuſe.

STIPULE, *ſtipula*, eſt ce qui forme le bourgeon & les inſertions. C'eſt une eſpece de petite feuille qui accompagne le pédicule des feuilles. M. *Adanſon* dit qu'il n'y a de vraies *ſtipules* que celles qui ſont attachées aux tiges, comme dans les airelles, les apocins, les jujubiers, les tithymales, les châtaigniers, les tilleuls, les mauves, les câpriers : elles tiennent lieu de feuilles dans les plantes qui ne les ont pas verticillées. Dans les plantes légumineuſes la ſituation des *ſtipules* varie : les roſiers n'ont pas de vraies ſtipules, mais ſeulement un prolongement de feuille ou une extenſion du pédicule. Il y a auſſi des ſtipules membraneuſes comme dans l'eſpargoute, &c.

STYLE, *ſtylus*, eſt proprement la pointe d'un jeune fruit ou de quelque graine. *Malpighi* appelle *ſtyle* le jeune fruit entier qui eſt placé au milieu de la fleur : il y a des plantes qui n'ont point de ſtyle.

SUC NOURRICIER. C'eſt la partie de la ſeve qui eſt propre à nourrir les plantes.

SUPPORTS, *fulcra*, ſont certaines parties de la plante qui ſervent à ſoutenir ou à défendre les autres : on en compte de dix eſpeces ; ſavoir la ſtipule, la feuille florale, la vrille, l'épine, l'aiguillon, le pétiole ou queue, le péduncule ou pédicule, la hampe, la glande & l'écaille.

SURGEONS ou REJETONS, *ſurculi*. Nom donné aux jeunes branches de l'œillet, &c. auxquelles on fait prendre racine, en les butant en terre lorſqu'elles tiennent encore à la tige. Cette opération eſt une eſpece de *marcotte* : voyez plus haut ce mot.

TALLER : *voyez ce que c'eſt à l'art.* Sain-foin.

TALON, eſt ce qui ſoutient la feuille des orangers ; c'eſt une petite feuille échancrée, comme la partie baſſe & la plus groſſe d'une branche coupée ; tel eſt auſſi

l'endroit d'où sortent les feuilles de l'œilleton que l'on détache d'un pied d'artichaut, & cet endroit a un peu de racines.

TÊTE. On dit que les fleurs ou les graines sont ramassées en maniere de tête, lorsqu'elles sont entassées par petits bouquets; *flores in capitulum congesti.*

TIGE, est la partie des plantes qui naît des racines, & qui soutient les feuilles, les fleurs & les fruits: voyez au mot *Tige* de ce Dictionnaire.

TOQUE, bonnet de figure cylindrique en forme de chapeau, dont le bord est étroit. Il y a des fruits qui ressemblent à de petites toques.

TRACER, en Botanique c'est courir & couler entre deux terres. Le chiendent trace extraordinairement, c'est-à-dire que ses racines entrent peu avant en terre, & s'étendent sur les côtés. On dit aussi que les fraisiers tracent, mais c'est par des jets qui courent sur la terre, & qui prennent ainsi racine à leur extrémité.

TRACHÉE ou VAISSEAU AÉRIEN, ou POUMON DE PLANTE. La découverte en est dûe à l'admirable *Malpighi.* Les trachées des plantes, dit cet Auteur, sont certains vaisseaux formés par les différens contours d'une lame fort mince, plate & assez large, qui, se roulant sur elle-même en ligne spirale ou tire-bourre, forme un tuyau assez long, droit dans certaines plantes, bossu en quelques autres, étranglé & comme divisé dans sa longueur en plusieurs cellules. Quand on déchire ces vaisseaux, on s'apperçoit qu'ils ont une espece de mouvement péristaltique: ce mouvement vient peut-être de leur effort; car ces lames, qui ont été alongées & qui ressemblent à des tire-bourres (mais dont la spire est dans un sens contraire au mouvement diurne du soleil, selon la remarque de *Hales*) revenant à leur premiere situation, secouent l'air qui se trouve entre les pas de leur contour. Cet air par son ressort les secoue aussi à son tour, de sorte qu'elles vont & viennent pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'elles aient repris leur premiere situation ou qu'elles aient cédé à l'air; car si on les alonge un peu trop, elles perdent leur ressort & se flétrissent. *Malpighi* a remarqué que ces lames étoient composées de plusieurs

pieces posées par écailles, comme sont les trachées des insectes. Pour découvrir facilement les trachées on n'a qu'à choisir, dans le printems & dans l'été, des jets de rosier, de viorne, des tendrons de vigne, de tilleul, &c. on les trouvera tout remplis de trachées, pourvu qu'ils soient assez tendres pour pouvoir être cassés net; car s'ils se tordent on ne pourra découvrir les trachées. Rien n'est si aisé que de faire ces observations. Il est vraisemblable que les trachées sont des vaisseaux destinés à contenir de l'air, & il y a beaucoup d'apparence qu'ils servent à faciliter le mouvement de la seve, & à la rendre plus fluide. Ces tubes ont plus de diametre que tous les autres vaisseaux des plantes qui se remarquent dans le bois ou l'écorce ; ils sont plus grands dans les racines qu'au tronc, & paroissent enfermés dans des fibres particulieres en tuyau.

L'existence des trachées dans les plantes, quoique démontrée par *Malpighi* & *Grew*, est révoquée en doute par plusieurs Physiciens. MM. *Triumphetti* & *Walter* entr'autres ont prétendu que ces trachées ne différoient point des vaisseaux des plantes. Cette dissension a engagé M. *Reichel* à faire quelques expériences : il s'est servi d'une forte décoction de bois de Brésil qui, comme on le sait, est d'un rouge assez vif. Il y a trempé successivement différens individus végétans, & il a remarqué que la liqueur rouge ne montoit pas dans les tuyaux de la plante indifféremment, mais seulement dans ceux que les Botanistes, partisans des trachées, reconnoissoient être de cette espece; d'où il conclut qu'en effet les plantes ont des trachées, & que ce sont elles que *Malpighi* & *Grew* ont décrites comme des organes propres à pomper & à chasser continuellement l'air, c'est-à-dire, qui sont dans une inspiration & une expiration continuelles. M. *Bonnet* dit que les branches & les feuilles qui végetent, pompent avec avidité la liqueur colorée qu'on leur présente. Ce Physicien a exposé dans un Ouvrage intitulé *Recherches sur l'usage des feuilles*, les conséquences intéressantes qui découlent de ce nouveau genre d'expériences relativement à l'histoire de la végétation : on voit qu'il y a dans les vaisseaux de la plante

qui végete, un jeu secret qui est le principe caché des mouvemens de la seve.

Trainée. Ce mot se dit des plantes qui, comme les fraisiers, jettent d'elles-mêmes d'un côté & d'autre des traînées ou de longs filets qui ont des nœuds, & qui alongent leur chevelu en terre & deviennent autant de nouveaux pieds.

Tuniques. Ce sont les différentes peaux d'un oignon qui sont emboîtées les unes dans les autres.

Velu. On dit le velu d'une plante, pour désigner les especes de poils qui tapissent sa surface. Les poils, dont les feuilles sont revêtues ou parsemées, sont les vaisseaux excrétoires de ces mêmes feuilles; les étamines sont, dit *Tournefort*, les vaisseaux excrétoires des fleurs. M. *Guettard* a étendu, plus que personne n'avoit fait avant lui, ses observations sur ces poils qu'il appelle *glandes*. Voyez ci-dessus l'article *Glande*.

Vives Racines: voyez à l'article *Racine*.

Vrilles: voyez ci-dessus *Mains*.

Utricules. Ce sont de petites outres ou des sacs de figure ovale, percés par les deux bouts, couchés à la file, bouche contre bouche, comme des grains de chapelet, rangés par tas les uns sur les autres & s'étendant horizontalement depuis l'écorce extérieure, au travers des autres écorces & du bois, en plusieurs endroits jusqu'à la moelle. Ces vaisseaux sont ordinairement pleins de seve; ils occupent les espaces ou mailles ouvertes qui se trouvent entre les fibres longitudinales du bois.

Cet exposé des plantes, tout succinct qu'il est, suffit pour faire connoître de quelle étendue est l'étude des végétaux; car un Botaniste doit considérer la graine, ses enveloppes, la pulpe ou les lobes, la plantule, les feuilles séminales, le bois, ses différentes écorces, son aubier: il doit savoir ce que c'est que les nœuds, les boutons, les boutures, les provins, les traînées; connoître la nature & les effets des utricules, des trachées; de quelle maniere se fait la circulation de la seve, son raffinage; quel est l'usage des racines, du chevelu, des fibres du bois, des feuilles, des fleurs, & leurs caracteres; distinguer celles qui sont mâles d'avec les femelles, les rampantes d'avec les pivotantes; enfin être en

état de faire de solides observations botanico-météréologiques : tels sont en général les objets principaux que le Botaniste doit connoître. On trouvera l'explication de tous ces termes dans le vocabulaire qui précede, & aux articles principaux cités par renvoi : voyez aussi l'article *Botanique* de ce Dictionnaire.

Tableau alphabétique des Plantes usuelles, ou des principales propriétés des Plantes en Médecine, extrait des dictées de Botanique, faites au Jardin Royal de Paris, par M. Bernard de Jussieu.

Plantes alexiteres, alexipharmaques & corroboratives.

On comprend sous ces différens noms les plantes qui, employées intérieurement, relevent tout-à-coup les forces abattues, raniment la circulation du sang, en réveillant l'action des solides & atténuant les fluides. Ces plantes ont une odeur forte & pénétrante, ce qui prouve qu'elles contiennent beaucoup de parties spiritueuses volatiles : on les associe aux purgatives, lorsqu'il s'agit de soutenir les forces & de faire évacuer. La plus grande partie des alexiteres détruisent l'effet des morsures venimeuses & des poisons coagulans, par leur vertu incisive ; ce qui les avoit fait nommer anciennement *alexipharmaques*.

Les plantes alexiteres & corroboratives sont les baies de genievre, les semences de persil, de l'ammi, du carvi, le chardon bénit, le *chamœdris*, le *scordium*, les feuilles de sauge ; les fleurs de sureau, de *galega*, de souci ; les racines d'angélique, d'anthora, de carline, de dictame blanc, de gentiane, de meum, d'impératoire, d'énule-campane, de pétasite, de scorsonere, de doronic, d'*asclepias*, de raisin de renard, & l'écorce d'orange.

On ordonne ces plantes dans les syncopes qui proviennent d'un sang épaissi, dans les fievres malignes, dans les mélancolies, lorsque le pouls est languissant ; elles sont dangereuses dans les cas où, quoique les forces soient abattues, le sang est raréfié, comme dans le

cholera-morbus, & lorſqu'il ſe fait quelque évacuation critique, parce qu'on doit craindre d'exalter des liqueurs qui ont déjà trop de mouvement.

Plantes anti-épileptiques.

Les anti-épileptiques ſont celles qu'on emploie préférablement dans les maladies convulſives & épileptiques.

Les ſources de ces dérangemens de l'économie animale ſont infinies & très-différentes : elles viennent du mauvais état des fluides & des ſolides. Tout ce qu'on peut attendre des anti-épileptiques, c'eſt de corriger l'état des fluides, de diminuer la viſcoſité & la groſſiéreté des parties du ſang & de la lymphe, de changer la mauvaiſe qualité du chyle, qui par ſon mélange dans le ſang pourroit engorger les vaiſſeaux du cerveau, & par là occaſionner des convulſions ou des rechutes fréquentes d'épilepſie. Les anti-épileptiques ne peuvent être employées heureuſement que dans les cas d'épilepſie ou de convulſions entretenues par l'état du ſang, qui occaſionne ordinairement ce qu'on appelle *vapeurs hyſtériques & hypocondriaques.*

Les anti-épileptiques ne peuvent être d'aucun uſage, lorſque les convulſions ſont occaſionnées par la mauvaiſe conformation du crâne, par quelque vaiſſeau oſſifié, ou quelques vaiſſeaux variqueux, ou par d'autres cauſes qui occaſionnent quelque compreſſion inégale ſur la ſubſtance médullaire du cerveau & l'origine des nerſs.

Les eſpeces d'anti-épileptiques ſont le grateron, le caille-lait, le muguet, la digitale, la pivoine, l'orvale, le gui de chêne, la fraxinelle, la grande & petite valériane, la mâche, le tilleul & la croiſette.

Plantes anti-ſcorbutiques.

Les plantes anti-ſcorbutiques ſont celles que l'expérience a fait connoître propres pour guérir le ſcorbut. Le ſang que l'on tire aux ſcorbutiques eſt diſſous, noir, grumelé & groſſier ; la partie ſéreuſe eſt d'un goût

falé & âcre : on peut inférer que cette maladie dépend de la groſſiéreté & de l'épaiſſiſſement des molécules du ſang, trop dégagées & noyées dans une ſérosité âcre.

Les plantes que l'expérience a fait reconnoître ſpécifiques pour le ſcorbut, tendent à corriger ces vices. Les unes ſont diurétiques, chaudes, très-apéritives, d'un goût piquant & âcre ; les autres d'un goût aigrelet & acide ; les autres enfin aſtringentes & balſamiques. Les premieres diviſent les molécules groſſieres du ſang ; les ſecondes qui ſont acides rapprochent les principes du ſang trop dégagés ; enfin les dernieres, qui ſont aſtringentes & balſamiques, corrigent les impreſſions que la lymphe ſalée & âcre a pu faire. Le mélange & la quantité des anti-ſcorbutiques ſont indiqués par la nature des ſymptômes du ſcorbut.

Les plantes anti-ſcorbutiques ſont le cochléaria, les creſſons, la capucine, le beccabunga, la berle, la nummulaire, la fumeterre, l'oſeille, la pimprenelle, la paſſe-rage, la moutarde, le paſtel, les fruits de citron, de limon, de grenade, la ſemence d'ancolie, &c.

Les Chimiſtes ſe ſont appliqués depuis long-temps à rechercher quelle peut être la nature du principe âcre & volatil des *plantes anti-ſcorbutiques*. Le ſentiment le plus général a été que c'étoit une matiere alkaline volatile, & l'on ſe fondoit principalement ſur ce que la graine de *ſinapi* (moutarde) qui eſt du nombre des végétaux anti-ſcorbutiques, fait une ſorte d'efferveſcence avec l'acide végétal. *Cartheuſer* a regardé au contraire ce principe volatil comme de nature acide. Cette ſubſtance âcre & volatile des plantes anti-ſcorbutiques & ſoumiſes à la diſtillation, ne fait aucune efferveſcence ni avec les acides, ni avec les alkalis, & ne change point ſenſiblement la couleur bleue des végétaux. Enfin M. *Baumé* a conſtaté la nature de ce principe : il avoit déjà obſervé que la ſimple décoction des plantes dont il eſt queſtion, avoit la propriété de noircir l'argent comme les matieres phlogiſtiques ; tout le portoit à conclure que les plantes anti-ſcorbutiques contenoient un principe phlogiſtique & ſulfureux. Des expériences faites avec ſoin lui en ont démontré la certitude. Parmi les plantes anti-ſcorbutiques il y en a de

très-aqueuſes, telles que le *cochléaria* & le *beccabunga*; il a pris de préférence les racines de *raiſort ſauvage*, il les a coupées par tranches, enſuite pilées dans un mortier de marbre; il a procédé à la diſtillation, au bain-marie dans un alambic d'étain; il y avoit verſé ſix livres d'eſprit-de-vin très-rectifié. Il en a obtenu une liqueur tellement chargée du principe âcre & volatil, qu'à peine put-il en ſupporter l'odeur vive & pénétrante. Au bout de ſix mois cette liqueur a perdu ſucceſſivement ſa force : c'étoit à meſure qu'il ſe dépoſoit des criſtaux qui, par l'eſſai qu'il en a fait, ſe ſont trouvés être de beau ſoufre en aiguilles, d'une très-belle couleur citrine.

Plantes anti-vénériennes.

Les plantes anti-vénériennes ſont celles qui détruiſent le virus vérolique. Il y a lieu de penſer que dans cette maladie c'eſt la lymphe ſeule qui eſt altérée; car le ſang des perſonnes attaquées de ces maladies, eſt vermeil & très-beau. Les plantes apéritives ordinaires peuvent bien lever les obſtructions cauſées par un ſang épais & viſqueux ; mais il faut des apéritifs dont les parties ſoient extrêmement fines, développées, & aſſez dures pour dégluer la lymphe & pénétrer les voies de la derniere circulation.

Les plantes anti-vénériennes ne ſont pas auſſi efficaces que le *mercure*; elles ne réuſſiſſent ordinairement que quand le mal n'a pas eu le temps de faire un grand progrès : on peut cependant encore les employer comme des ſecours utiles, lorſque le virus vérolique s'eſt engagé dans la maſſe du ſang, & que le mal eſt invétéré.

Les plantes anti-vénériennes ſont le ſafran, le buis, le genévrier, la ſalſe-pareille, l'*agnus-caſtus*, l'aigremoine, l'aunée ou *enula campana*, le gayac & le ſaſſafras.

M. *Kalm*, de l'Académie Royale de Suede, & qui a voyagé chez les Sauvages de l'Amérique, qui ſont fort ſujets aux maladies vénériennes, prétend que ces peuples ont des ſecrets beaucoup plus ſûrs & moins dangereux que les frictions & préparations mercurielles

dont on a coutume de faire usage pour la guérison de ces maux. M. *Kalm* a découvert ce remede végétal que ces peuples cachoient aux Européens; ils emploient la racine de la cardinale bleue; c'est le *rapontium Americanum flore dilute cæruleo* de Tournefort, dont on prend la décoction en breuvage & en topique. On desseche les ulceres avec la racine pulvérisée de la benoite de riviere, *caryophillata aquatica nutante flore.* Souvent on joint à la tisane la racine de la *renoncule de Virginie.*

Plantes anti-vermineuses.

Les plantes anti-vermineuses ou vermifuges détruisent la matiere vermineuse & chassent les vers. Le corps humain est sujet à des vers qui se logent ordinairement dans l'œsophage, l'estomac & les intestins. Ils dévorent les alimens, gâtent & corrompent le chyle, & font un obstacle à la digestion.

Les autres parties du corps servent aussi quelquefois de demeure & de nourriture aux vers: les sinus du nez, le conduit interne & externe de l'oreille, les dents cariées, contiennent quelquefois des vers: on en a trouvé aussi dans le péricarde, dans la substance du foie & des reins.

Les vers qui attaquent l'œsophage, l'estomac & les intestins, sont de quatre sortes; les *vers longs*, le *ver solitaire*, les *vers ascarides* & les *vers cucurbitains*, ainsi nommés de leur ressemblance avec la semence de courge: *voyez* l'Histoire Naturelle de ces especes de vers, chacun à leurs mots particuliers.

Les remedes que l'on emploie pour détruire les vers & chasser la matiere vermineuse, sont de trois especes: ou bien ils évacuent la pourriture des premieres voies, comme les purgatifs & émétiques; ou bien ils rétablissent les digestions, tels sont les stomachiques & les amers; d'autres enfin agissent sur les vers directement, & les font périr.

Les purgatifs & les émétiques chassent les vers par les premieres voies; les stomachiques & amers corrigent le caractere de la matiere vermineuse: ils empêchent le développement des œufs; & les vers déjà

éclos ne trouvant plus la même nourriture, s'affoibliſſent & périſſent peu à peu. Les remedes qui détruiſent les vers & les attaquent directement, ſont les huiles, qui, par leurs parties branchues rameuſes, bouchent les trachées, organes de la reſpiration des vers, & les font périr ; enfin il y a des remedes qui détruiſent la tiſſure des parties des vers, comme le mercure & ſes préparations, le kermès minéral ; ces remedes tirés des minéraux ſont bien plus puiſſans que ceux tirés des végétaux.

Les *anti-vermineuſes purgatives* ſont les fleurs & les feuilles de pêchers, la gratiole.

Les *anti-vermineuſes ameres ſtomachiques*, ſont la ſantoline, la tanéſie, la verveine, le *ſcordium*, la ſcabieuſe, la petite centaurée, la fumeterre, la ſabine, les racines de fougere, la fraxinelle & les gouſſes d'ail.

Enfin les *anti-vermineuſes huileuſes*, ſont l'huile d'olive, d'amande douce, & généralement toutes les huiles qui ne ſont pas cauſtiques.

Plantes apéritives.

Les plantes apéritives ſont celles qui facilitent le cours des liqueurs, & débouchent l'orifice des vaiſſeaux obſtrués. Lorſque les plantes apéritives produiſent leur action, le ſang circule avec plus de vîteſſe, l'action & la réaction des fluides ſur les ſolides ſont augmentées : il eſt donc prudent de faire précéder les ſaignées & les purgations à l'uſage des apéritifs, pour diminuer le volume des liqueurs, & afin d'éviter les ſuites fâcheuſes qu'exciteroit le gonflement.

Il y a beaucoup de plantes rapportées dans d'autres claſſes, qui ſont en même temps apéritives ; telles ſont les purgatives, la plupart des ſudorifiques, les diurétiques chaudes & les emménagogues.

Les apéritives ſont d'un très-grand uſage en Médecine, parce qu'il y a quantité de maladies entretenues par la lenteur & la viſcoſité des humeurs : elles ſont très-utiles dans la diſpoſition à l'hydropiſie, les menaces d'apoplexie, les palpitations de cœur, &c. On doit bien ſe garder de les employer dans les cas d'inflam-

mation, dans les tempéramens vifs & secs, à moins d'avoir calmé la fougue des humeurs par l'usage des délayans, des bains, &c. C'est aussi pour prévenir l'inflammation des visceres engorgés, qu'on ordonne les apéritives en grand lavage, en tisane & en décoction, & qu'on coupe l'infusion de ces plantes avec le lait.

On fait continuer l'usage des apéritives pendant plusieurs jours, & des mois entiers, parce que ce n'est que par un long usage de ces remedes, que l'on vient à bout de résoudre les obstructions.

Le regne végétal ne fournit pas des apéritifs aussi puissans que ceux qu'on retire du regne minéral, comme du fer, du mercure. Les apéritifs que les végétaux fournissent sont, la *saxifrage*, la *chélidoine* ou *éclaire*, la *scrophulaire*, la *filipendule* & la semence d'*ancolie*.

Plantes apophlegmatisantes.

Voyez *Plantes masticatoires.*

Plantes assoupissantes.

Les plantes assoupissantes, appelées autrement *narcotiques* ou *hypnotiques*, procurent le sommeil, calment les irritations & appaisent les douleurs. L'effet des assoupissantes est une espece d'ivresse, & ne differe pas beaucoup de celui qui suit l'excès des liqueurs spiritueuses; aussi abondent-elles en parties très-volatiles. Les narcotiques procurent le sommeil & appaisent les douleurs, parce qu'elles donnent lieu au sang qui s'amasse dans les vaisseaux capillaires de comprimer le cerveau & les nerfs : or il est d'expérience que lorsque les nerfs sont comprimés par la tension, la partie dans laquelle ils se répandent, devient insensible.

Il arrive presque toujours que le sommeil procuré par les narcotiques, est précédé d'agitations, & accompagné d'une petite fievre & de rêveries fatigantes; en sorte que c'est plutôt une ivresse qu'un sommeil doux & tranquille. Les narcotiques ne doivent être employées qu'avec prudence & ménagement : prudence pour distinguer le cas, & ménagement pour la

dose. Si la compression du cerveau & des nerfs est trop considérable, cet état ne differe pas de celui de l'apoplexie; ainsi les narcotiques sont pernicieux aux personnes d'un tempérament sanguin. L'abus des narcotiques est ordinairement suivi d'hydropisie, de tremblemens, engourdissemens, perte de mémoire, stupidité. Il est à propos de corriger la plupart des narcotiques par quelque drogue convenable. Presque toutes les narcotiques, prises à une certaine dose, sont de vrais poisons. Les principales substances végétales somniferes sont la graine de jusquiame, les fleurs de coquelicot, les têtes de pavot blanc & leur suc, qu'on appelle *opium*, l'écorce de la racine de mandragore, les feuilles & fruits de la morelle, & le suc de la pomme épineuse.

On applique aussi ces especes de plantes à l'extérieur pour calmer les douleurs des parties, parce que leurs parties volatiles raréfient le sang, qui alors comprime les fibrilles nerveuses; & le commerce de la partie avec le cerveau étant interrompu, la douleur cesse.

Plantes astringentes.

Les plantes astringentes sont celles qui, prises intérieurement ou appliquées extérieurement, arrêtent le cours immodéré des liqueurs, & font resserrer les fibres: elles arrêtent le cours immodéré des fluides en les coagulant: car la plupart de ces plantes caillent le lait; elles resserrent les fibres vraisemblablement en absorbant l'humidité & desséchant les fibres, qui pour lors se roidissent: ces plantes sont donc utiles pour arrêter les pertes & les hémorragies, pour diminuer les secrétions & excrétions trop abondantes, comme sont les dévoiemens, le flux immodéré de salive, d'urine, les pertes blanches, les sueurs: elles sont propres dans le relâchement de plusieurs parties, le gonflement des amygdales, & enfin toutes les fois qu'il est nécessaire de donner plus de ressort aux solides & plus de consistance aux liqueurs. Leur usage seroit dangereux dans le cas d'inflammation formée, d'engorgemens & obstructions. Les especes d'astringentes sont les fleurs de

roses de provins, de grenade, les feuilles de pervenche, de plantain, de bourse à pasteur, d'argentine, d'ortie, de vigne; les racines de bistorte, de tormentille, de quintefeuille; le mouron, le grate-cul, les fruits de cyprès, de néflier, de cornouiller, de sumac; les pepins de raisin, les semences d'oseille, de patience, de tabouret, du *sophia;* la noix de galle, l'écorce de chêne, & les différentes mousses d'arbres.

Plantes béchiques.

Les plantes béchiques appaisent la toux, & facilitent la sécrétion de l'humeur trachéale & bronchiale qui fournit les crachats: on les appelle aussi *pectorales* & *expectorantes.*

Les parois intérieures de la trachée-artere & des bronches sont parsemées de glandes qui filtrent sans cesse une humeur lymphatique destinée à lubrifier toutes ces parties. Pour que l'air entre facilement dans le poumon, qu'il en parcoure sans peine les plus petits détours, & qu'il dilate les cellules pulmonaires, il faut que cette humeur ne soit ni trop épaisse, ni trop visqueuse, ni trop fluide & acrimonieuse. Lorsque l'entrée de l'air dans les bronches & dans les vésicules devient difficile, la circulation du sang dans le tissu du poumon est gênée, la respiration est extrêmement embarrassée; ce qui excite sur ce viscere un sentiment de pesanteur, produit la toux & l'asthme.

On distingue deux sortes de béchiques, dont les unes divisent & atténuent la lymphe, & facilitent l'expectoration: on les nomme *béchiques chaudes* ou *fondantes;* les béchiques, au contraire, qui adoucissent l'humeur acrimonieuse, sont nommées *béchiques froides* ou *incrassantes.*

Les béchiques chaudes sont, pour la plupart, des plantes de la classe des apéritives; mais on a choisi celles dont l'action est la plus douce & qui n'excitent pas beaucoup de rarescence dans le sang. Ces plantes agissent en général sur le sang, sur la lymphe, & en particulier sur le poumon: elles incisent l'humeur lente & grossiere, & soulagent dans la toux, dans les catarres,

res, dans l'asthme : elles ne sont pas toutes de la même force ; il y en a qui fondent & atténuent puissamment, d'autres sont moins vives, & leur action tient le milieu.

On emploie les *béchiques fondantes majeures* dans l'asthme humide & dans les fluxions catarreuses ; les *moyennes* sont mises en usage pour prévenir les suppurations sourdes du poumon. Les *béchiques fondantes foibles* ne sont, à proprement parler, que des délayantes ; car elles causent fort peu d'agitation dans la masse du sang : ainsi on peut les donner dans les inflammations du poumon.

Les *especes de béchiques pectorales chaudes*, sont l'iris ou flambe ordinaire, l'iris de Florence, l'origan, le marrube blanc, l'hysope, le pouliot, le serpolet, le *chenopodium ambrosioïdes*, le camphorata, le meum, l'aunée.

Les moyennes sont le chou rouge, le navet, le rossolis, le lierre terrestre, l'*aster pratensis*, le tussilage, le vélar, l'ortie grieche, le pied de chat : les véroniques ne sont que des délayantes.

Les *béchiques froides & incrassantes* sont des plantes qui donnent plus de consistance aux fluides, & émoussent les parties âcres & irritantes.

L'usage des béchiques froides & incrassantes est très-utile dans la phthisie commençante, dans les crachemens de sang, dans l'asthme catarreux & convulsif, dans les toux violentes & opiniâtres.

Les principales sont la pulmonaire, la buglose, la bourrache, la guimauve, la grande consoude, la réglisse ; les fleurs de mauve, de nénuphar, de violette, de coquelicot, de lis blanc ; les graines de lin, de pavot blanc ; les pistaches, les amandes douces, les dattes, les figues, les sebestes, les jujubes, les raisins secs, l'orge & l'avoine.

Plantes carminatives.

On appelle *plantes carminatives* celles qui dissipent les vents contenus dans l'estomac & les intestins. Lorsqu'il se fait de mauvaises digestions, l'air qui se sépare des alimens que nous prenons, au lieu de se répandre

uniformément dans toute l'étendue de la matiere chyleuse, se ramasse en bulles: ces bulles se raréfient par la chaleur du lieu; & l'on sait qu'une très-petite quantité d'air raréfié, occupe un très-grand volume: ce qui distend les parois des intestins, & occasionne des douleurs.

Il faut remédier à ces inconvéniens, rétablir les digestions, dissiper, diviser & atténuer les matieres visqueuses & tenaces, afin que l'air puisse s'en dégager; & c'est l'effet que produisent les carminatives.

L'action des stomachiques ne differe pas de celle des carminatives. Comme ces plantes échauffent beaucoup, on doit prendre garde de les donner dans les dispositions inflammatoires, lorsque le tempérament des malades est vif & sec, & sur-tout dans le spasme ou la contraction des intestins. Les carminatives qu'on doit employer alors, doivent être du genre des spasmodiques, hystériques & narcotiques.

Les plantes carminatives ont un goût fort piquant, amer & aromatique: elles échauffent la bouche, étant simplement mâchées, & sont propres à réveiller la force contractive des fibres.

Les carminatives sont, l'absinthe des jardins, la menthe frisée, le thym, le serpolet, la camomille romaine, les baies de laurier; les quatre semences chaudes, savoir, l'anis, le carvi, le fenouil, le cumin; les semences d'anet & de coriandre; les racines de *meum*, de carline, d'*acorus verus*, *seu calamus aromaticus*.

Plantes céphaliques.

Les plantes céphaliques sont communément employées pour remédier aux affections de la tête.

L'idée de céphalique semble désigner un remede approprié & spécifique pour les maladies de la tête, comme s'il y avoit une sympathie établie entre les médicamens & les différentes parties du corps humain affectées: cependant l'action des plantes céphaliques est générale sur les fluides & sur les solides. Ce que nous disons des céphaliques doit s'entendre aussi des antiépileptiques, des cordiales, des hépatiques & des spléniques.

Les céphaliques approchent beaucoup de la nature des cordiales alexipharmaques & des emménagogues : elles tiennent le milieu. Leur action se soutient plus long-temps que celle des alexipharmaques, parce que leurs parties volatiles ne se dégagent que peu-à-peu : ces plantes, par leurs parties volatiles, sont propres à pénétrer les vaisseaux du cerveau, & à y accélérer la circulation.

Comme les plantes céphaliques échauffent & raréfient le sang, on ne doit point les mettre en usage, que l'on n'ait fait précéder les remedes généraux, ni les donner dans les maladies de tête occasionnées par la raréfcence ou la pléthore du sang : elles conviennent dans les affections hystériques.

Les céphaliques sont la bétoine, la mélisse, la primevere, la lavande, la majorlaine, le thym, l'hysope, le serpolet, le romarin, le pouliot, le stœchas, la sauge, la giroflée jaune, & généralement toutes les plantes qui ont un goût & une odeur aromatiques.

Plantes cordiales.

On peut appliquer aux plantes cordiales ce que nous avons dit des plantes céphaliques : elles réveillent les oscillations des solides, & raniment la circulation en donnant de la fluidité au sang.

Les cordiales & les alexipharmaques ne different pas beaucoup, si ce n'est que l'action des cordiales est plus prompte, parce que les parties volatiles s'en dégagent plus aisément.

L'effet des cordiales doit être très-prompt : il faut qu'elles raniment les forces sur-le-champ. Les plantes cordiales sont la mélisse, le romarin, l'agripaume, le muguet ; les quatre fleurs cordiales, de violette, de rose, de buglose & de giroflée jaune.

Plantes corroboratives.

Voyez ci-dessus *Plantes alexiteres.*

Plantes détersives.

Voyez ci-après *Plantes vulnéraires.*

Plantes diaphorétiques.

Voyez ci-après *Plantes sudorifiques.*

Plantes diurétiques.

Les plantes diurétiques provoquent la secrétion de l'urine ; c'est par la voie des reins que le sang se dépouille de sa sérosité superflue : cette sérosité entraine avec elle les parties salines, tartareuses, qu'elle tient en dissolution. On distingue les diurétiques en diurétiques chaudes & en diurétiques froides : les premieres augmentent le mouvement des fluides & des solides, & les autres, au contraire, en diminuent le mouvement.

Les diurétiques chaudes atténuent la masse du sang, en dégageant la sérosité, divisent les matieres visqueuses, tartareuses: elles occasionnent par-là une évacuation abondante d'urine. Ces plantes font quelquefois l'effet des sudorifiques ; & les sudorifiques deviennent quelquefois diurétiques, suivant le plus ou le moins de liberté des tuyaux secrétoires des reins & de la peau. Les diurétiques chaudes sont propres dans les obstructions & embarras des visceres, dans les hydropisies, mais elle n'ont pas toutes une égale efficacité.

Comme les diurétiques occasionnent beaucoup de raréfaction dans les humeurs, elles ne conviennent point dans la rarescence du sang, & dans la pléthore.

Les *diurétiques chaudes* sont en très-grand nombre. On met dans cette classe l'absinthe, la fumeterre, le houblon, la scorsonere, la gaude, le chardon roland, les baies de genievre ; les quatre semences chaudes majeures, savoir, l'anis, le carvi, le fenouil, le cumin ; les quatre semences chaudes mineures, savoir, l'ammi, le *sium aromaticum*, le persil & la carotte.

Les cinq racines apéritives majeures sont, l'ache, l'asperge, le fenouil, le persil & le petit houx ; les cinq racines apéritives mineures sont, le câprier, le chardon roland, le chien-dent, l'arrête-bœuf & la garance.

Les *diurétiques froides* provoquent une secrétion abondante d'urine, par une mécanique toute contraire

à celle des diurétiques chaudes : elles conviennent dans les grandes féchereſſes, dans les ſoifs brûlantes, les fievres ardentes, lorſqu'il y a inflammation dans les viſceres.

Les eſpeces de diurétiques froides, ſont, l'oſeille, la laitue, le pourpier, la pimprenelle, la guimauve, le fraiſier, le nénuphar ; les cinq capillaires, ſavoir, la ſcolopendre, le capillaire de Montpellier, le coſtéral, le politric & la ſauve-vie ; les quatre ſemences froides majeures ſont celles de citrouille, de melon, de concombre & de courge ; les quatre ſemences froides mineures ſont celles de chicorée, d'endive, de laitue & de pourpier : les limons & les grenades, & tous les fruits aigrelets, peuvent être mis au nombre des médicamens diurétiques froids.

Plantes emménagogues.

Les plantes qui procurent le flux menſtruel ou font couler les regles, ſont nommées *emménagogues.* L'impulſion du ſang ſur les vaiſſeaux de la matrice eſt la cauſe qui détermine l'écoulement des regles. Lorſque le ſang devient trop épais & trop viſqueux, il ſe fait une obſtruction dans les vaiſſeaux de la matrice, ce qui occaſionne la ſuppreſſion de ces écoulemens périodiques ſi néceſſaires pour la ſanté des femmes, & par leſquels la nature ſe dégage de cet état de pléthore, occaſionné chez elles par des ſecrétions & par la tranſpiration moins abondantes que dans l'homme : effet dépendant de la conſtitution de leur corps, qui eſt plus molle & plus lâche.

Les emménagogues provoquent les regles, en corrigeant l'épaiſſiſſement & la viſcoſité du ſang, levant les obſtructions & embarras de la matrice, & réveillant les oſcillations des fibres. Ces plantes agiſſent de la même maniere que les apéritives : elles ſont encore hyſtériques, & ſoulagent beaucoup dans les accès de vapeurs, ſoit qu'elles dépendent de l'état de la matrice ou de toute autre cauſe.

On doit éviter de faire uſage des emménagogues lorſqu'il y a inflammation ou diſpoſition inflammatoire, & que le ſang eſt extrêmement échauffé & raréfié.

Les plantes emménagogues ſont, l'armoiſe, la tanaiſie, la matricaire, le dictame blanc, celui de Crete, la méliſſe, la cataire, le pouliot, le romarin, la rue, l'abſinthe, l'ariſtoloche, le ſafran, le ſouci, les cinq racines apéritives; la ſabine eſt très-vive, & même un peu corroſive, ce qui eſt cauſe qu'on ne l'emploie que très-rarement & avec précaution.

Plantes émollientes.

Ces plantes, appliquées extérieurement, relâchent le tiſſu fibreux des parties, & appaiſent la rareſcence des humeurs, en fourniſſant une humidité chargée d'un mucilage doux. L'uſage des émollientes eſt aſſez fréquent pour relâcher les parties trop tendues, douloureuſes & prêtes à s'enflammer dans les violentes convulſions, dans les rhumatiſmes, avec douleurs extrêmement vives, & occaſionnées par un ſang très-raréfié & acrimonieux.

On ne doit point les employer dans des dépôts qui ont pour cauſe le défaut de tenſion des parties ſolides & l'épaiſſiſſement des humeurs.

Les principales plantes émollientes ſont, la brancurſine, la guimauve, la mauve, la violette. La mercuriale, la poirée, l'arroche, le lis blanc, la linaire, le lin, le mélilot, la camomille & le mille-pertuis ſont des plantes émollientes, & en même temps toniques.

Plantes errhines, ſternutatoires ou ptarmiques.

Ces plantes excitent une tintillation & même une irritation vive ſur la membrane pituitaire, qui provoque l'éternument & une ſecrétion plus abondante de l'humeur qui lubrifie l'intérieur & les différentes cavités du nez.

Les ſternutatoires ſont toutes âcres & irritantes par l'impreſſion qu'elles ſont ſur les nerfs olfactifs: elles excitent l'éternument, dégagent le poumon & les cavités du nez des matieres qui y croupiſſent, parce que l'air ſort avec violence du poumon, & parcourt avec rapidité les anfractuoſités du nez.

L'éternument est un mouvement convulsif qui ébranle puissamment le genre nerveux ; & tout le corps se ressent des secousses dont l'éternument est accompagné. Les sternutatoires peuvent donc être employées utilement dans les affections soporeuses, dans l'apoplexie, dans les accouchemens laborieux & difficiles; lorsque les forces du malade sont très-affoiblies ; enfin, l'évacuation abondante qui, par le moyen des sternutatoires, dégage la membrane pituitaire, prévient les dépôts, l'engorgement des glandes & les excroissances polypeuses, & procure une révulsion utile pour les parties voisines menacées ou attaquées de fluxions.

Les errhines les plus usitées sont, la bétoine, le tabac, le laurier-rose, le muguet, l'ellébore, l'iris, la saponaire, le *ptarmica*, le marronier d'Inde, la coquelourde.

Plantes fébrifuges.

Par le moyen des plantes fébrifuges on parvient à corriger le vice des liqueurs qui entretiennent les fievres d'accès ou intermittentes.

Les plantes fébrifuges sont pour la plupart d'un goût très-amer & astringent; elles réchauffent l'estomac, réveillent l'appétit & hâtent la circulation des liqueurs; elles divisent les molécules grossieres qui obstruoient les vaisseaux, diminuent la viscosité des fluides, & hâtent par conséquent les oscillations des solides. Il est donc de la prudence de diminuer auparavant le volume des liqueurs, parce que l'impétuosité des liqueurs dans le mouvement turbulent de la fievre, pourroit occasionner des dépôts très-fâcheux.

Les plantes fébrifuges sont, la grande & petite absinthe, la petite centaurée, la germandrée ou petit chêne, le *scordium*, le chardon bénit, la verveine, la fumeterre, l'aunée, la gentiane, la benoîte, l'argentine, les semences du *taliƈtrum* & du *cannabina*, la tormentille, la quintefeuille, l'écorce du tamaris, du frêne, du cerisier sauvage, la noix de galle, & sur-tout l'écorce du quinquina qui est le meilleur & le plus puissant de tous les fébrifuges.

Plantes hépatiques & spléniques.

Ces especes de plantes sont mises en usage pour désobstruer le foie & la rate, & pour y rétablir la liberté de la circulation: ces plantes agissent en général sur toute la masse du sang; ce sont des apéritives. Mais parmi ces plantes, les unes sont plus ou moins actives; on fait usage de celles qui agissent le plus puissamment pour désobstruer le foie, & des apéritives plus foibles pour désobstruer la rate, dans laquelle le sang est toujours moins épais que dans le foie.

Les hépatiques sont les apéritives les plus marquées, telles que la petite absinthe, l'aigremoine, la fumeterre, la scolopendre, le fraisier, la pimprenelle, la petite centaurée, la chicorée sauvage, la racine d'oseille, les capillaires, les cinq racines apéritives.

Les spléniques sont des apéritives plus foibles, telles que l'ortie blanche, le genêt, le frêne, le pêcher, les sarmens de vigne, &c.

Plantes incarnatives.

Voyez ci-après à l'article *Plantes vulnéraires.*

Plantes masticatoires.

Les masticatoires provoquent une secrétion abondante de salive : on les nomme aussi *apophlegmatisantes*, parce qu'elles évacuent le phlegme.

Le mercure est le seul remede qui, pris intérieurement, excite la salivation; au lieu que ces plantes pour agir ne demandent qu'à être mâchées ou simplement retenues dans la bouche. Leur saveur est fort piquante, & excite ordinairement dans la bouche une grande chaleur; ainsi ces plantes divisent, fondent la salive épaissie, & produisent des contractions vives qui réveillent le ressort des solides.

Les masticatoires sont donc propres pour calmer les maux de dents, qui dépendent du séjour de la lymphe & de la salive dans la bouche, pour nétoyer la bouche des scorbutiques & pour raffermir les gencives relâchées: elles conviennent aussi dans les menaces de

paralysie sur la langue, de l'extinction de voix, lorsque la salive viciée & épaissie ramollit le tissu des fibres & le met hors d'état de se contracter suffisamment, pour mouvoir la langue & le larynx.

Les masticatoires conviennent aussi dans les affections catarreuses & pituiteuses, dans les vertiges, foiblesses de mémoire, affections soporeuses, fluxion sur les yeux, sur les joues & sur les oreilles. La raison en est, que comme elles font évacuer beaucoup de sérosité des glandes de la bouche, & qu'il y a une correspondance intime entre toutes les parties de la tête, celles-ci se dégagent aussi: c'est dans ce sens que l'on peut prendre ce que disent les Anciens, qu'elles purgent les humeurs du cerveau.

Les especes de masticatoires sont les racines de camomille, de *ptarmica*, (plante à éternuer), les feuilles & branches du *leucantemum Canariense pyrethri sapore*, les feuilles de tabac, de moutarde, les feuilles & racines du *cochlearia folio cubitali*, la racine de pyrethre & de gingembre.

Plantes maturatives.

Voyez ci-après l'article *Plantes vulnéraires.*

Plantes narcotiques.

Voyez ci-dessus *Plantes assoupissantes.*

Plantes ophtalmiques, otalgiques & odontalgiques.

Les maladies qui attaquent les yeux, les oreilles & les dents, ne sont pas essentiellement différentes de celles qui arrivent aux autres parties du corps, & demandent les mêmes secours. Mais à cause de la délicatesse de ces organes, sur-tout de l'œil & des oreilles, on a fait choix de certains remedes, dont l'effet est plus modéré.

Ainsi les *plantes ophtalmiques* ou propres aux maladies des yeux, sont l'euphraise, la chélidoine, le fenouil, la verveine, la parelle, le bluet, le lis blanc, les roses rouges ou de provins, l'iris de Florence, le sceau de Salomon, la racine vierge, l'herbe aux puces, le mouron rouge, la graine de coing.

Les *otalgiques* ou les plantes propres pour les maux d'oreilles, sont l'absinthe, la rue, le marrube blanc, la matricaire, le *peucedanum*, la semence d'anis, le mélilot, la bétoine, la morelle, le millepertuis.

Les plantes *odontalgiques* ou usitées pour les maux de dents sont les assoupissantes, les légeres astringentes, les antiscorbutiques & les détersives: *voyez* ces divers articles.

Plantes purgatives.

Les plantes purgatives font évacuer par en bas les matieres qui croupissent dans l'estomac & dans les intestins; elles agissent en divisant & rendant plus coulantes les matieres contenues dans les premieres voies, & en irritant les membranes intérieures de l'estomac & des intestins.

Les parties des plantes purgatives passent dans le sang en une certaine quantité, l'agitent, le divisent, le raréfient. La preuve que les purgatives pénetrent dans la masse du sang, c'est que le lait des Nourrices qui ont pris médecine, purge les enfans qu'elles allaitent. *Voyez à l'article* LAIT.

L'usage des purgatifs est très-étendu dans la Médecine, puisque la plupart des maladies sont causées ou entretenues par les crudités des premieres voies qui, par leur mélange dans le sang, y produisent de très-grands changemens. Les purgatifs évacuent non seulement les matieres nuisibles des premieres voies, mais elles rétablissent & augmentent la secrétion du suc stomacal, intestinal & pancréatique : elles réveillent par conséquent les digestions, dégagent les premieres voies, débarrassent les visceres du bas-ventre, procurent des révulsions utiles, soulagent la tête, rendent aux humeurs leur fluidité, & enfin diminuent considérablement le volume des liqueurs, ce qui démontre leur utilité immense & les avantages qu'on en retire dans presque toutes les maladies, ce qui prouve aussi la nécessité d'y recourir fréquemment.

Si les purgatifs donnés à propos procurent de grands avantages, leur effet devient très-pernicieux, & quelquefois même mortel, lorsqu'on les emploie à contre-

temps. Lorſqu'il n'y a rien dans l'eſtomac qui demande à être évacué, ils agiſſent immédiatement ſur les fibres nerveuſes, paſſent avec promptitude dans le ſang qu'ils diſſolvent & qu'ils privent de ce qu'il a de plus fluide, de plus ſéreux, de plus balſamique, ce qui occaſionne ces accidens terribles qui ſuivent les ſuperpurgations.

Les Médecins diviſent les purgatifs en trois eſpeces, à raiſon de l'énergie avec laquelle ils agiſſent; ſavoir, en *purgatifs minoratifs*, en *médiocres* ou *moyens*, & en *violens* ou *draſtiques*.

Les *plantes purgatives minoratives* ſont celles dont l'action eſt la plus douce: elles détrempent, ramolliſſent & n'irritent que légérement les fibres de l'eſtomac. Il convient de les employer lorſqu'il faut purger ſans échauffer, & qu'il eſt néceſſaire d'entretenir la liberté du ventre, comme dans les conſtipations, les chaleurs & ſéchereſſes d'entrailles. On ne doit purger les perſonnes mélancoliques, atrabilaires & hypocondriaques, qu'avec ces ſortes de purgatifs, parce qu'il eſt dangereux d'échauffer le ſang de ces perſonnes, qui eſt déjà tout en feu. Dans les inflammations du poumon & des viſceres du bas-ventre, lorſqu'il eſt néceſſaire de purger, on doit choiſir les minoratifs, comme auſſi dans le *cholera-morbus*, & dans les cours de ventre dyſſentériques.

Les plantes purgatives minoratives ſont la poirée, le chou, le polygala, la cuſcute, le baguenaudier, le petit lin des prés, les racines de polypode, de patience, de *taliſtrum* des prés, de racine vierge, les fleurs de pêcher & de roſes pâles, les ſemences de carthame & de violette.

Les *plantes purgatives médiocres* ſont employées dans les fievres malignes, putrides, & dans les intermittentes cauſées par la ſaburre des premieres voies, & entretenues par le tranſport qui s'en fait dans la maſſe du ſang, dans les rhumatiſmes, hydropiſies, dans les menaces de léthargie. Ces purgatifs ne conviendroient point dans les inflammations internes.

Les purgatives moyennes ſont les feuilles du *peri-*

ploca Monspeliaca, du pêcher, du prunier, les racines de phytolacca, de la belle de nuit & d'hermodacte.

Les *plantes purgatives majeures & violentes* se distinguent de toutes les autres par la violence avec laquelle elles agissent: leur effet est plus lent, mais elles sont plus sujettes à causer des superpurgations, à purger jusqu'au sang, à enflammer les membranes des intestins. On ne doit avoir recours à ces sortes de purgatives, que dans les circonstances où les autres purgatifs seroient de nul effet, & lorsqu'on n'a point à craindre d'ébranler trop vivement le genre nerveux : elles sont utiles lorsqu'on veut vider puissamment les sérosités, comme dans les affections du cerveau, dans les paralysies, hydropisies.

Les especes de purgatives majeures sont les tithymales, l'épurge, la gratiole, le chou marin, le liseron, le concombre sauvage, le cabaret, la coloquinte, l'ellébore noir, le ricin, les iris, la couleuvrée, l'aloès, l'écorce de *frangula*, de sureau, d'yeble, de roses musquées.

Plantes rafraîchissantes.

Les plantes rafraîchissantes temperent la chaleur, diminuent le mouvement trop hâté des liqueurs, & donnent de la souplesse aux fibres.

On distingue trois sortes de plantes rafraîchissantes, les *délayantes*, les *incrassantes* & les *coagulantes*; les premieres fournissent abondamment un suc aqueux & fort doux, propre à suppléer au défaut de sérosité, & elles relâchent, par ce suc aqueux, les fibres trop tendues, & leur rendent leur souplesse. Ces plantes sont indiquées dans les tempéramens secs, vifs & bilieux; dans les chaleurs d'entrailles, les sécheresses de gorge, de poitrine, les fievres ardentes, les cas d'inflammation. Les rafraîchissantes délayantes sont la laitue, le pourpier & les fleurs de violette.

Les plantes rafraîchissantes & coagulantes se distinguent par un suc aigrelet & acide : elles conviennent dans le *cholera morbus*, les dévoiemens & dans les cas de dissolution de la masse du sang. Ces plantes sont, l'orpin, la joubarbe, l'oseille, l'*alleluia*, le limon, le

citron, les grenades, les groseilles, les fraises, les cerises, les fruits de l'airelle.

Les plantes rafraîchissantes & incrassantes contiennent beaucoup de parties mucilagineuses, propres à envelopper les parties âcres & salines : elles sont utiles dans le flux immodéré d'urines, le crachement de sang, la toux excitée par une pituite âcre, l'épuisement, le marasme, la fievre lente, l'appauvrissement du sang. L'usage continu des incrassantes affoibliroit trop l'estomac, c'est pourquoi on y joint les stomachiques. Les rafraîchissantes incrassantes sont, le nénuphar, le séneçon, le laitron, la dent de lion, le mouron aux petits oiseaux, la semence de l'herbe aux puces, les racines de mauve, de guimauve, de grande consoude, l'orge, l'avoine, le seigle ; les quatre semences froides majeures, qui sont celles de citrouille, de concombre, de courge, de melon ; & les quatre mineures, qui sont, celles de laitue, de pourpier, de chicorée & d'endive.

Plantes salivaires.

Voyez ci-dessus *Plantes masticatoires.*

Plantes spléniques.

Voyez ci-dessus à l'article *Plantes hépatiques.*

Plantes sternutatoires.

Voyez ci-dessus *Plantes errhines.*

Plantes stomachiques.

Les plantes stomachiques excitent la douce chaleur nécessaire pour la digestion, & réveillent l'oscillation des fibres de l'estomac : elles sont pour la plupart d'un goût amer, âcre, aromatique, piquant ; elles font exprimer des glandes de l'estomac, une plus grande quantité de suc stomacal, qui doit être employé à la digestion. Comme les mauvaises digestions sont aussi quelquefois occasionnées par la raréfaction des humeurs, par la rigidité des fibres, ou par une légere inflammation des membranes de ce viscere, les stomachiques dans ce cas-là seroient dangereuses ; ainsi il faut bien

distinguer les différentes causes du dérangement de l'estomac, pour n'avoir recours aux stomachiques que dans le cas où elles conviennent.

Les stomachiques sont, l'absinthe, le baume des jardins, la camomille romaine, la petite centaurée, la germandrée, la véronique, la chicorée sauvage, la sarriette, l'angélique, les racines d'aunée, de gentiane, d'acorus, les graines de genievre & de coriandre.

Plantes sudorifiques.

Les plantes sudorifiques sont celles qui provoquent la sueur ; les diaphorétiques, celles qui excitent l'insensible transpiration.

Il s'échappe continuellement par les pores de la peau une humeur sous la forme d'une vapeur imperceptible, c'est l'insensible transpiration. La matiere de la transpiration & de la sueur est la sérosité du sang chargée des parties les plus ténues & les plus broyées de la lymphe : cette sérosité est nécessaire pour entretenir la fluidité, & il est essentiel qu'elle ne s'échappe ni trop, ni trop peu.

L'évacuation qui se fait par ce moyen est la plus considérable du corps humain, & elle excede toutes les autres évacuations sensibles : les expériences de *Sanctorius*, de M. *Dodart*, de M. *Keil*, le prouvent d'une maniere incontestable. Lorsque cette transpiration se trouve diminuée ou arrêtée, il en résulte plusieurs maladies. Les plantes que l'on nomme *sudorifiques* & *diaphorétiques*, sont propres à rétablir cette transpiration, ou à exciter la sueur.

On doit être très-circonspect dans l'administration des sudorifiques, parce qu'ils peuvent quelquefois produire deux effets contraires; savoir, la trop grande dissolution ou le trop grand épaississement du sang, suivant la disposition du malade; ainsi les sudorifiques & les diaphorétiques, qui sont d'un si grand secours, font un fort mauvais effet lorsqu'on les donne mal-à-propos, sur-tout au commencement des maladies aiguës, elles ne font qu'augmenter la raréfaction du sang & allumer la fievre ; on doit éviter de les donner lorf-

qu'il y a pléthore. La ſueur eſt la voie que prend ordinairement la nature, comme la plus ſimple, la plus prompte & la plus avantageuſe pour ſe débarraſſer : on voit les maladies ſe terminer le plus ſouvent par les ſueurs ; quoique la nature travaille de ſon côté à ſurmonter les obſtacles qui la gênent dans ſes opérations, comme elle ne peut pas quelquefois y parvenir elle ſeule, on l'aide par le moyen des ſudorifiques. Si les canaux ſecrétoires des reins ſont plus libres que ceux de la peau, la ſérosité, ſéparée par l'action des ſudorifiques ſe portera où elle trouvera moins de réſiſtance, & la ſecrétion de l'urine ſera plus abondante.

Les ſudorifiques & diaphorétiques ſont, le chardon bénit, la ſcabieuſe, la germandrée, la bourrache, la bugloſe, le *ſcordium*, la bardane, le grateron, la ſaponaire.

Plantes véſicatoires.

Ces eſpeces de plantes font élever ſur la peau de petites veſſies tranſparentes pleines de ſéroſité ; effets qu'elles produiſent par leur âcreté corroſive qui déchire les petits vaiſſeaux lymphatiques. On applique ces plantes ſur des parties ſaines & entieres pour ébranler le genre nerveux dans les affections ſoporeuſes, & pour donner iſſue & détourner une humeur qui ſe jette ſur quelque partie importante.

Les véſicatoires ſont, l'ail, l'arum, la thymélée, la moutarde & le figuier.

Plantes vomitives.

Les plantes vomitives font évacuer par la bouche les matieres contenues dans l'eſtomac : elles produiſent cet effet en irritant les houppes nerveuſes de la membrane de l'eſtomac ; mais elles ne deviennent quelquefois que purgatives, & les *purgatives* deviennent vomitives, ſuivant que leurs parties ſe dégagent plus ou moins vîte, & font plus d'impreſſion ſur l'eſtomac & ſur les inteſtins.

L'uſage des vomitifs eſt très-fréquent en Médecine, parce qu'il n'y a pas de voie plus prompte & plus ſure

que le vomiſſement, pour chaſſer au plutôt les matieres qui ſéjournent dans l'eſtomac, qui gâtent & interrompent la digeſtion, & qui pourroient, ſi on leur donnoit le temps de pénétrer, altérer la maſſe du ſang, & donner naiſſance à des maladies très-dangereuſes.

Par le moyen des vomitifs, on guérit les diarrhées & les dyſſenteries cauſées & entretenues par des indigeſtions. Comme elles ébranlent tout le genre nerveux, à raiſon de la ſympathie qui regne entre tous les nerfs, on ſent qu'ils ſont très-utiles dans les maladies du cerveau, dans les attaques d'apoplexie, d'épilepſie, de paralyſie & d'engourdiſſement.

Comme les vomitifs agitent beaucoup la maſſe du ſang, il eſt de la prudence de faire précéder la ſaignée à leur uſage, pour peu qu'on craigne quelque dépôt ſur quelque viſcere. On doit éviter d'employer les vomitifs, lorſque les forces du malade ſont abattues, ainſi que dans la phthiſie, dans le crachement de ſang, dans les inflammations conſidérables des viſceres, & lorſque le malade eſt ſujet à des hernies.

Les plantes vomitives ſont les feuilles de cabaret, la gratiole, les pignons d'Inde, le ricin, le médicinier d'Eſpagne, les tithymales, la thymélée, la digitale, l'ellébore blanc, le ſuc des feuilles de violettes, les baies de nielle, de houx, la graine d'épurge, d'arroche, de genêt, de l'ipécacuanha.

Plantes vulnéraires.

Les plantes vulnéraires ſont celles que l'expérience a fait connoître utiles pour la guériſon des plaies, & pour conduire les abcès à cicatrice. Les bons effets qu'elles ont produits, appliquées extérieurement ſur les contuſions, plaies, abcès & ulceres, ont déterminé à les faire prendre intérieurement, lorſqu'on a lieu de craindre une ſuppuration interne, ou pour la prévenir; mais on a fait choix pour l'uſage intérieur de celles qui ne ſont ni cauſtiques, ni âcres, ni capables de raréfier trop la maſſe du ſang. Nous parlerons, d'après le ſavant M. *Bernard de Juſſieu*, des vulnéraires pris intérieurement, nous parlerons enſuite des vulnéraires appliqués extérieurement.

Les

Les différens états des plaies & ulceres demandent des secours variés & proportionnés : ces secours sont désignés sous le nom général de *vulnéraires* ; cependant en examinant les plantes vulnéraires chacune en particulier, on reconnoîtra qu'elles different par leurs vertus & leur efficacité, que les unes sont *balsamiques*, *anodines*, *incrassantes*, d'autres *astringentes*, d'autres *résolutives*.

Les *incrassantes vulnéraires* sont la paquerette, la pilosellе, la pulmonaire, la racine de la grande consoude.

Les *adoucissantes légérement résolutives* sont la verge dorée, la bugle, la brunelle & la véronique.

Les *astringentes* sont la sanicle, la mille-feuille, la pervenche, le plantain, la reine des prés, l'herbe à Robert, l'aigremoine, l'orpin, &c.

Les *balsamiques déterfives* sont le mille-pertuis, la toute saine, le lierre terrestre.

Enfin les plantes *vulnéraires résolutives*, *aromatiques* & *sudorifiques* sont l'orvale ou sclarée, le dictame de Crete, la scabieuse, les racines d'aristoloche, de fougere & de gentiane.

On donne ces vulnéraires séparément ou plusieurs ensemble, suivant les différentes indications & les vues qu'on se propose. On appelle *falltranchs* le mélange des plantes vulnéraires. *Voyez* Falltranchs.

Les différentes vertus des plantes qui les composent, se modifient & se temperent les unes les autres. Les cas où on doit employer les *falltranchs* sont les chutes, les coups, les étonnemens, lorsque le corps a été froissé, meurtri, dans la phthisie commençante, dans les longs dévoiemens, & en général toutes les fois que l'on a en vue de corriger l'âcreté du sang & de la lymphe.

On donne les *falltranchs* à la dose d'une pincée pour quatre onces d'eau chaude dans laquelle on les fait infuser en forme de thé : on ajoute même quelquefois à cette infusion une égale quantité de lait pour la rendre plus adoucissante & moins échauffante.

Plantes vulnéraires employées à l'extérieur.

On s'est imaginé que les plantes vulnéraires mêlées toutes ensemble & infusées ou distillées, fourniroient un remede qui rempliroit toutes les indications qu'on pourroit avoir dans le pansement des plaies ; mais on n'a eu, à proprement parler, qu'un remede résolutif, qui est très-bon à la vérité, puisque ces eaux vulnéraires ou d'arquebusade sont très-propres à résister à la coagulation des liqueurs, à soutenir l'oscillation des fibres, à prévenir la gangrene & en arrêter le progrès ; ce qui est nécessaire dans bien des circonstances : mais elles ne satisfont pas dans tous les cas aux différentes indications : c'est pourquoi nous allons parler des effets des plantes vulnéraires que l'on doit employer suivant les différens cas.

Plantes vulnéraires maturatives.

Les deux voies par lesquelles la nature cherche à se débarrasser dans les plaies & dans les dépôts, sont la résolution & la suppuration. Les plantes maturatives procurent une grande suppuration : elles aident la nature dans les efforts qu'elle fait pour se délivrer du poids importun du sang & des humeurs qui croupissent dans quelques parties, & qui n'obéissent plus à la loi générale de la circulation.

La suppuration étant la voie la plus avantageuse à la nature après la résolution, l'usage des maturatives est assez fréquent pour rappeler la suppuration des plaies, tumeurs & contusions qui doivent suppurer nécessairement.

Les maturatives sont les plantes émollientes, l'oseille, le lis blanc, les oignons, les figues grasses, &c.

Plantes vulnéraires détersives.

Ces plantes procurent l'évacuation du pus, nettoient les plaies & les ulceres du pus qui y séjourne, & en corrigent la mauvaise qualité.

Il y a deux especes de plantes détersives, les *atténuantes* & les *anodines*.

Les *déterſives anodines* calment les oſcillations trop vives des vaiſſeaux, donnent plus de conſiſtance au pus, & en corrigent l'âcreté. Toutes ces plantes ſont de la claſſe des anodines qui ſont émollientes & aſſoupiſſantes. *Voyez ces articles.*

Les *déterſives atténuantes* ou *réſolutives* réveillent les oſcillations des vaiſſeaux, diviſent & atténuent les humeurs, & corrigent la lenteur & la viſcoſité du pus. Ces eſpeces de plantes ſont la plupart des vulnéraires réſolutives, le mille-pertuis, l'abſinthe, le lierre terreſtre, le chardon hémorrhoïdal, l'aunée, la fougere & les feuilles d'aloés.

Plantes vulnéraires incarnatives.

Ce ſont celles qui favoriſent la régénération des nouvelles chairs : elles facilitent le prolongement des vaiſſeaux ; elles font évacuer le pus, donnent de la ſoupleſſe aux vaiſſeaux. Ces plantes ſont les déterſives vulnéraires & les légérement aſtringentes.

Les vulnéraires aſtringentes ſont propres à cicatriſer les plaies.

PLANTE A JAUNIR : *voyez l'article* Glaiteron.

PLANTES-ANIMALES : *voyez aux articles* Coralline, Corail & Zoophyte.

PLANTE BRITANNIQUE : *voyez à l'article* Patience.

PLANTES CAPILLAIRES, ſont celles qui n'ont point de tiges principales, & qui portent leur ſemence ſur le dos de leurs feuilles ; leurs racines ſont garnies de fibres très-chevelues : telles ſont la fougere, le polypode, la langue de cerf, l'oſmonde, la ſauve-vie, le ceterac & les capillaires des boutiques. L'Amérique eſt féconde en plantes capillaires : le Pere *Plumier* en a fait une excellente hiſtoire, qu'il a intitulée, *Hiſtoire des fougeres.*

PLANTE-ÉPONGE : *voyez* Éponge de riviere.

PLANTES MARINES. On donne ce nom à celles qui végetent dans la mer, comme les *algues*, & toutes ces plantes appelées *varec*, *fucus*, *goemon*, *herbe flottante*, *&c.* On appelle *plantes maritimes* celles qui croiſſent ſur le bord des mers.

Des Naturalistes donnent aussi le nom de *fausses plantes marines*, aux diverses productions à polypier, connues sous le nom de *litophytes*, de *madrépores*, d'*éponges*, d'*alcyons*, de *corallines à collier* & de *coraux*. Ils divisent ces substances en plantes molles ou flexibles, en demi-pierreuses & en pierreuses : *voyez* ce que nous avons dit de ces productions aux articles CORAIL, MADRÉPORE & CORALLINES.

A l'égard des véritables plantes marines, nous en avons parlé à l'article *Fucus*. On aime à voir dans les cabinets ces sortes de corps végétaux, ils y figurent très-bien dans des cadres & sous verre ; elles ressemblent à de petits arbres qui plaisent par la finesse, la multitude, l'élégance, le coloris de leurs rameaux. Presque toutes les mers abondent en ces sortes de plantes; la difficulté est de les obtenir bien étendues, en quoi consiste leur beauté & leur conservation. M. *Mauduit* dit qu'on y parvient par le procédé suivant. Prenez une feuille de papier, enduisez-la de vernis des deux côtés ; mettez-vous en chaloupe, nagez vers un rocher couvert de fucus, faites-vous amarrer ; plongez dans l'eau votre feuille de papier, ou encore mieux de carton verni, détachez des fucus sans les tirer de l'eau, plongez votre carton verni sous le fucus, agitez doucement le carton, le mouvement de l'eau étendra la plante en tous sens aussi bien qu'elle le puisse être ; enlevez alors doucement le carton & la plante qui est étalée dessus ; laissez le tout bien sécher à l'air, contraignez avec des épingles les plus fortes nervures qui pourroient prendre de faux plis en se retirant. Quand la plante sera seche, elle demeurera très-bien étendue, ne pourra plus changer, & on pourra la transporter ainsi entre les feuillets d'un livre : si vous voulez faire encore mieux, & qu'il ne reste sur vos plantes marines ni limon ni sel, apportez-les chez vous dans de l'eau douce, & les en retirez sur le carton verni de la maniere qui est indiquée ci-dessus.

PLANTES MÉDIASTINES. Nom donné aux *litophytes* : voyez ce mot à la suite de l'article CORALLINES.

PLANTES PARASITES, sont des especes de plantes qui ne tirent leur nourriture que d'autres plantes sur lesquelles elles s'attachent. Ces plantes parasites sont le *gui*, la *cuscute*, l'*orobanche*, l'*hipocyste*, la *clandestine*, l'*orobanchoïde*.

On peut donner le nom de *plantes parasites souterraines* à celles qui sont simplement adhérentes par le bas de leur tige aux racines de la plante nourriciere; d'autres s'y attachent encore par le moyen des mamelons. Ces plantes parasites souterraines, telles que l'*orobanche*, l'*hipocyste*, la *clandestine*, sont d'une substance épaisse, dure, cassante & comme écailleuse; elles passent la plus grande partie de leur vie sous terre, & on ne peut voir sans surprise que ces tiges restent en terre toutes formées jusqu'au temps où la fleur doit paroître. Ces plantes peuvent donc être regardées comme tenant le milieu entre celles qui sont toujours hors de terre, & celles qui comme les *truffes* & la *mort du safran*, s'y tiennent continuellement cachées. Quelqu'éloignées que soient quelquefois les tiges de l'*orobanche rameuse* de la plante nourriciere, on peut toujours observer qu'elle y tient par communication. Ces plantes parasites ne peuvent qu'altérer la plante nourriciere à laquelle elles s'attachent, en lui enlevant ses sucs.

L'*orobanche rameuse* se multiplie, sur-tout avec tant de facilité dans les chenevieres, qu'elle ne peut manquer d'altérer beaucoup le chanvre. M. *Guettard* propose, pour diminuer ce mal, de le partager en mêlant avec le chanvre quelques autres plantes, sur lesquelles les plantes parasites s'attacheroient aussi; l'expérience apprendroit quelles plantes il faudroit choisir, afin de tirer parti de cette nouvelle plante qui occuperoit la place du chanvre. On remarque que les plantes parasites ne sont point bornées à la nourriture d'une seule espece: l'*orobanche rameuse* ne se plaît pas mieux sur le *chanvre*, que sur la *vesce*, le *caille-lait*, le *petit houx*, le *chardon roland*, le *petit glouteron* & autres. *Voyez* OROBANCHE.

Plantes fauſſes paraſites.

M. *Guettard*, dans un des Mémoires de l'Académie pour l'année 1756, nous apprend à connoître les *fauſſes paraſites.*

Les fauſſes paraſites ſont, ſelon cet Auteur, les *champignons*, les *lichens*, les plantes grimpantes, comme le *lierre*, la *vigne de Canada.* Les *champignons* ne viennent ſur les arbres que dans les endroits où ces mêmes arbres ont été attaqués de quelques-unes de ces maladies qui leur cauſent des ulceres: ils vivent du terreau très-fin que la deſtruction du bois y a formé, & peut-être auſſi de l'humidité qui en ſuinte, mais c'eſt toujours ſans leur faire aucun tort par eux-mêmes; bien différens en cela des *vraies paraſites*, qui font elles-mêmes aux arbres des bleſſures par leſquelles elles introduiſent leurs ſuçoirs qui leur ſervent à abſorber la ſeve. Les filets des *lichens* ne ſervent qu'à les fixer aux corps ſur leſquels ils s'attachent: nous diſons ſur les corps, car on en trouve ſur des pierres, des rochers, des tuiles, même ſur des vaſes verniſſés, qui certainement ne peuvent leur fournir aucun ſuc propre à les faire vivre. Il faut donc que ces plantes qui n'ont aucunes racines qui puiſſent les faire vivre, ſoient comme le *varec* compoſées de véſicules qui ne ſe communiquent point enſemble, & ne ſe nourriſſent que de l'humidité qu'elles abſorbent. Parmi les *lichens* il y en a une eſpece dont l'attache eſt des plus ſingulieres. Ce lichen tient aux arbres par ſes feuilles, qui s'y appliquent ſi exactement, qu'elles y font l'effet d'un cuir mouillé ſur un corps poli; il grave en quelque ſorte ſon empreinte ſur l'écorce, qui prend à cet endroit moins d'épaiſſeur que dans les autres. Les *mouſſes* qui different des *lichens*, & que l'on a pris pour de *vraies paraſites*, ne ſont réellement que de *fauſſes paraſites;* la preuve en eſt, qu'elles ne pénetrent point l'écorce des arbres, qu'elles ſubſiſtent ſur les rochers; en un mot, comme toutes les *fauſſes paraſites*, elles ne vivent que de l'humidité de l'air & des eaux qu'elles trouvent ramaſſées ſur les corps qu'elles recouvrent; mais elles ne tirent rien de ces mêmes corps

pour leur nourriture. Le *lierre* & la *vigne de Canada* s'attachent aux arbres par une multitude de petits rameaux; mais ces rameaux ne tirent point le suc de l'arbre, & ne servent à la plante qu'à se coller pour se soutenir. Suivant *Malpighi*, il découle de ces petits rameaux une espece de térébenthine dont la viscosité les fait adhérer aux différens corps. Toujours est-il certain que M. *Guettard* n'a observé ni ventouses, ni suçoirs, rien en un mot qui puisse caractériser un organe propre à s'introduire dans les arbres & à pomper la seve; la preuve que ces plantes ne tirent point leur nourriture des arbres, c'est qu'elles périssent aussi-tôt qu'on intercepte la communication entre le tronc & la racine qui est dans la terre.

Quoi qu'il en soit, toutes ces *fausses parasites* font du tort aux arbres, parce qu'elles retiennent l'eau des pluies & l'humidité de l'air sur l'écorce, plus long-temps qu'il ne seroit nécessaire; ce qui peut leur occasionner une pourriture & une carie qui à la fin deviendroient funestes à l'arbre.

PLANTES VENIMEUSES. Nous ne connoissons pas tous nos ennemis du regne végétal: la ciguë, l'œnanthe, le doronic à racine de scorpion, la belladona, le redoul, le laurier cerise & rose, la jusquiame, la pomme épineuse, le napel, les tithymales, le manioc, voilà les plantes qu'il nous intéresse de connoître, afin de les éviter: ce n'est pas qu'elles ne puissent fournir des remedes d'autant plus efficaces qu'elles sont plus dangereuses; mais on ne les connoît pas assez de ce côté-là. Au reste ces sortes de poisons ne different souvent des remedes que par la dose ou par la maniere de les appliquer. L'opium, la feuille de laurier rose, les amandes ameres en fournissent des exemples.

PLANTE-VER, nom d'une prétendue plante envoyée de la Chine en Europe; son nom Chinois est *hia-tsao-tom-tchom*, ce qui signifie *plante en été & ver en hiver*. Qu'on se figure une chenille d'une consistance dure dont la dépouille est exactement adaptée par la queue, précisément à l'extrémité d'une racine qui a servi à l'animal de point d'appui pour se débarrasser de sa nymphe ou aurélie, lorsqu'il s'est métamorphosé,

de maniere que le corps de l'insecte semble être un prolongement de cette racine ; & l'on aura l'idée de la merveille superstitieuse des Chinois & de beaucoup d'Européens. M. *de Réaumur* s'est assuré de la vérité de ce fait. M. *Needham*, ce grand observateur microscopique de la nature, sans rejeter l'hypothese de M. *de Réaumur*, auroit voulu qu'on eût examiné ces deux corps à la pointe précise de leur union ; & qu'on vérifiât ce qu'on suppose seulement, l'existence positive de cette espece de glu, dont la chenille a soin, dit-on, peut-être d'enduire le bout de la racine à laquelle elle s'attache. *Mémoire de l'Académie des Sciences*, *1726* ; & *Encyclopédie*. Voyez maintenant l'article MOUCHE-VÉGÉTANTE.

PLAQUEMINIER ou PIAQUEMINIER, *guiacana*. Grand arbre étranger dont on distingue deux especes. La premiere a une écorce mince, ridée & rousse : son bois est d'un gris bleuâtre ; ses feuilles sont alternes & semblables à celles du noyer, verdâtres en dessus, blanchâtres en dessous & d'une saveur amere ; ses fleurs sont en godets, & succédées de fruits mous, de la grosseur & de la couleur d'une prune sauvage, d'un goût doux, agréable. Les graines que contiennent ces fruits sont arrondies & cartilagineuses. La deuxieme espece de plaqueminier a les feuilles plus étroites, les fleurs plus petites, mais non succédées de fruits : l'une & l'autre espece croissent principalement en Afrique ; M. *de Tournefort* dit en avoir vu un vieux pied portant du fruit, aux environs de Poissy, près Paris. M. *Duhamel* ajoute qu'un Normand, établi à la Louisiane, a fait du cidre avec le fruit du plaqueminier : on en fait aussi des galettes astringentes, propres dans les dyssenteries & les hémorragies.

PLATANE, *platanus*. On connoît deux especes de platanes, celui du Levant & celui de Virginie : tous les autres qu'on nous donne pour especes, ne sont que des variétés de ces deux-là. Le *platane du Levant*, autrement le *platane oriental* ou d'Afrique, *platanus Orientalis verus*, PARK. étoit la *main découpée* des Anciens, nommée ainsi par la figure de ses feuilles qui sont plus profondément découpées & moins grandes

que celles du *platane d'Occident*, autrement appelé *platane de Virginie*, *platane de la Louisiane*, *platanus occidentalis*, PARK. L'écorce de celui-ci est fine & fort verte ; celle du platane d'Orient est blanchâtre. On prétend qu'on doit préférer pour les plantations celui d'occident. Le platane d'Orient, à feuilles d'érable, porte des feuilles souvent déchiquetées en trois ou en cinq. Les platanes sont des arbres à fleurs en chatons. Par la culture, ils deviennent très-beaux aujourd'hui en Europe. M. *de Buffon* en a planté dans ses jardins de Montbart en Bourgogne, & ils nous ont paru très-bien réussir. Les fleurs mâles & les fleurs femelles viennent sur le même arbre. Les fleurs mâles sont formées par de petits tuyaux frangés, qui donnent naissance à des étamines assez longues : comme ces tuyaux partent tous d'une origine assez commune, ils forment tous ensemble une boule ou un globe. Les fleurs femelles sont en forme de tuyaux qui contiennent un pistil, dont la base devient une semence qui est comme enchâssée dans la houppe de poils : ces semences sont attachées à un noyau rond & dur ; elles forment par leur assemblage des boules colorées qui deviennent assez grosses, & disposées en grappes pendantes qui font un assez bel effet : ces boules restent suspendues aux arbres, même pendant l'hiver : c'est pour lors qu'elles se brisent d'elles-mêmes, & le duvet qui environne les semences, leur sert comme d'ailes souvent pour les porter bien loin au gré du vent. Les feuilles de platane sont posées alternativement sur les branches, fermes, larges, découpées en cinq parties, plus ou moins profondément, & à-peu-près comme celles de la vigne, c'est-à-dire, en main ; à l'insertion des feuilles sur les branches, il y a presque toujours deux especes de folioles ou especes de stipules en forme de couronne. Les feuilles des diverses especes de platanes, sont fermes comme du parchemin : elles sont rarement endommagées par les insectes ; elles conservent leur verdeur jusqu'aux premieres gelées, & tout le feuillage exhale une odeur balsamique, douce & agréable : ainsi ces arbres sont propres à être mis dans les bosquets d'automne. On peut les multiplier de

graines, de boutures, de branches couchées & même par les racines.

Les platanes ont de ſingulier, dit M. *Duhamel*, qu'ils ſe dépouillent de leur écorce : elle ſe détache de l'arbre par grandes plaques larges comme la main, & d'un quart de ligne d'épaiſſeur. Nous avons dit que l'écorce eſt de différente couleur dans chaque variété de cet arbre ; mais elle eſt toujours liſſe à tout âge.

Ces arbres ſont grands, droits & propres à faire de belles avenues & de grandes ſalles dans les parcs ; ils ne fourniſſent pas de branches à la baſe ; mais ils forment une tête extrêmement touffue. Les branches ſont un peu courbées à l'endroit de leur inſertion ſur la tige. L'écorce des jeunes branches eſt d'un bleu purpurin. On en voit quelquefois d'une groſſeur extraordinaire. PLINE *au Chap. I. Liv. 12. de ſon Hiſt. Nat.* parle de deux platanes, dont l'un avoit plus de quatre-vingt pieds de diametre, & dans la cavité duquel *Mutianus* ſoupa & coucha avec vingt & une perſonnes ; dans l'autre le Prince *Caïus*, petit-fils d'*Auguſte*, ſoupa avec quinze perſonnes environnées de toute ſa ſuite. Le P. *Ange* de S. Joſeph dit auſſi avoir vu près d'Iſpahan, un platane ſur les branches duquel on avoit conſtruit une eſpece de tente ſous laquelle il pouvoit entrer cinquante perſonnes. Les platanes ſe plaiſent ſinguliérement dans les lieux fort humides ; ces arbres y font des progrès étonnans. Le bois de platane d'Occident peut être comparé à ceux du hêtre & du chêne, pour ſa qualité ; d'ailleurs il eſt jaunâtre, uni, dur & ſans fil. Le platane eſt après le cedre, l'arbre le plus vanté de l'antiquité. Poëtes, Orateurs, Hiſtoriens, Naturaliſtes, Voyageurs, tous ont célébré cet arbre. On a vu les Romains prendre plaiſir à le faire arroſer avec du vin. On lit dans l'Encyclopédie, que quand cet arbre fut apporté en France, les plus grands Seigneurs faiſoient un ſi grand cas de ſon ombre, qu'on exigeoit un tribut des gens qui vouloient s'y repoſer. En Perſe & ſur-tout à Iſpahan, on le cultive dans les jardins & dans les rues, dans l'intention de détruire toute eſpece de contagion.

PLATINE, *platina*, eſt le nom d'une ſubſtance mé-

tallique nouvellement connue en Europe, & qu'on a découverte depuis peu dans l'Amérique Espagnole, dans le Bailliage de Choco au Pérou, où elle est appelée *la platina del Pinto* (petit argent du Pinto); on l'y appelle aussi *juan blanca*, (ou or blanc) parce qu'elle est brillante, couleur d'argent, d'un tissu grenu, mais serré, grise dans ses fractures, & présentant des triangles ou plans à côtés inégaux : elle est très-compacte, susceptible de poli; elle a la force & la dureté du fer; elle n'est aucunement attirable à l'aimant; elle a la pesanteur spécifique & la fixité de l'or. On soupçonne que la platine, exposée long-temps au feu, augmente un peu de poids: toujours est-il certain qu'elle est inaltérable à l'air, au feu de verrerie, à l'eau & à tous les acides, excepté l'eau régale; elle est peu malléable, peu ductile & cependant amalgamable; enfin, elle contient vingt karats de fin par once: tout concourt jusqu'ici à faire regarder la platine, sinon comme une espece d'or aigre, au moins comme un nouveau métal, peut-être même comme un *troisieme métal parfait*. Plusieurs Métallurgistes ont d'abord cru, mais à tort, que c'étoit une espece de pierre des Incas: *voyez* ce mot.

M. *Marcgraff* a retiré de la platine, dans l'état où elle est apportée de l'Amérique, du mercure, du fer & de l'or: il reste à savoir si ce mélange métallique est naturel ou artificiel; car l'on n'est pas encore bien instruit si cette substance est tirée de sa miniere sous la même forme où nous la voyons, c'est-à-dire, en petits grains, d'un gris de fer ou d'émeril, mélangés de particules de sable & même d'or. Plusieurs croient que les Espagnols de l'Amérique ne nous envoient point la platine dans son état primitif, parce que les Espagnols ont seuls le secret de la fondre, dit-on, facilement, au moyen d'une très-petite quantité de soufre ou d'arsenic, & d'en faire des gardes d'épée, des boucles, des tabatieres & d'autres bijoux, des miroirs de télescopes, &c. Quelques-uns de leurs Artistes, connoissant mieux que nous les propriétés de la platine, avoient adultéré avec ce métal l'or en lingot & ouvragé. Cet alliage qui ôte à l'or pur sa ductilité, sa ténacité, & qui le fait résister

aux instrumens quand on veut le polir, ne pouvoit être distingué ni par la vue, ni par les épreuves ordinaires, puisque la platine résiste à toutes les especes d'essais docimastiques ; propriétés qui ont déterminé le Roi d'Espagne à en faire cesser l'exploitation, & à en faire fermer les mines, sur-tout celles de *Santa-Fé*, peu distantes de Carthagene ; en un mot, défendre rigoureusement le commerce de ce métal : ordre qui rend la platine si rare aujourd'hui, même en Espagne, & ce qui nous ôte la facilité de tenter toutes les expériences nécessaires.

Cette espece de métal singulier, sur lequel les flux les plus puissans, secondés de la plus grande violence du feu de bois & de charbon, n'ont point d'effet, entre cependant en fusion par parties & sans intermede, mais par le moyen d'une grande lentille de verre exposée aux rayons d'un soleil vif : la partie fondue est traitable sous le marteau ; cette expérience a été faite par MM. *Macquer* & *Baumé*, & se trouve dans un Mémoire lu par M. *Macquer* dans une séance publique de l'Académie des Sciences en 1758. Ces habiles Chimistes ont aussi fait voir, dans une de nos Conférences sur l'Histoire Naturelle, de la platine qu'ils avoient laminée.

La platine s'allie plus ou moins facilement avec tous les métaux connus, en les faisant fondre ensemble à poids égal : elle a la propriété de durcir les métaux, & de les roidir tous ; elles empêche le fer & le cuivre de se rouiller & de se ternir aussi facilement : mais elle diminue singuliérement la ductilité des métaux malléables. Ses effets sur les demi-métaux, quoique moins remarquables, méritent d'être connus : elle augmente la dureté du zinc, ainsi que du régule d'antimoine, mais non celle du bismuth. Ses effets sur les métaux composés sont semblables à ceux qu'elle produit sur les métaux simples : elle rend le laiton blanc, dur, aigre, susceptible d'un beau poli, sans se ternir à l'air. C'est dans les Ouvrages de quelques Chimistes modernes qu'il faut puiser de plus amples notions sur la platine. La singularité de cette substance nouvelle exigeoit que nous en donnassions une légere idée : aussi voit-on déjà par

cet exposé, que la platine occasionne des changemens remarquables à toutes les substances métalliques, tant dans leur couleur, que dans leur tissu & leur degré de dureté: toutes les substances métalliques, alliées à cette espece de métal, n'en peuvent être séparées, sans être corrodées. Pour la platine, elle résiste complétement à la puissance destructive du plomb & du bismuth, ainsi qu'à la voracité de l'antimoine. La maniere dont la platine se comporte dans toutes les expériences, lui est particuliere. On remarque des singularités dans toutes ses propriétés : tout l'annonce comme une substance d'un ordre à part, même relativement aux substances les plus anomales; elle jouit des prérogatives de l'or, & cependant l'eau régale qui la tient en dissolution, ne teint point les substances solides des animaux, & l'étain n'en tire aucune couleur pourpre comme de celle de l'or : peut-être que les Chimistes, qui n'ont pu encore exercer sur la platine tous les efforts de leur art, découvriront quelque jour sa nature & l'importance de son usage dans la société, sans craindre les abus qu'on pourroit en faire.

M. *de Buffon* dit, dans son *Introduction à l'Histoire des Minéraux*, que la platine n'est point une substance particuliere, mais un alliage de deux métaux connus, l'*or* & le *fer*, & que dans cet alliage formé par la Nature la quantité d'or domine sur celle du fer; sa couleur est due au fer qui se trouve dans ce mélange, & qui est magnétique. La platine n'est peut-être que le *chumpi aurifere*. Consultez maintenant notre *Minéralogie, tome II.*

PLATRE. *Voyez* GYPSE.

PLATUSE. *Voyez à l'article* PLIE.

PLÉIADE, est l'assemblage de six étoiles fort brillantes qu'on voit dans le cou de la constellation du taureau; le vulgaire les appelle la *poussiniere*: voyez CONSTELLATION.

PLEUREUR. *Voyez* SAI.

PLEURS. Les Cultivateurs se servent de ce mot pour exprimer que la seve est en grand mouvement, & qu'étant trop abondante, elle est obligée de sortir. La force prodigieuse avec laquelle les pleurs de la

vigne s'élevent avant l'épanouissement des boutons; indiquent assez que la puissance vitale du végétal ne réside pas uniquement dans les feuilles. Dans les animaux, les pleurs portent le nom de *larmes;* ils sont l'effet de toute violente émotion de l'ame, car on pleure d'admiration, de joie & de tristesse. *Voyez à l'article* HOMME. En Minéralogie, les pleurs de terre sont les eaux qui distillent goutte à goutte entre les terres & les rochers. *Voyez* STALACTITES.

PLIE ou PLYE, *passer lævis aut plya.* Poisson de mer, plat, à nageoires molles: on en distingue deux especes, savoir, la grande & la petite qui est parsemée de taches jaunes ou rougeâtres, celle-ci est le *carrelet:* voyez ce mot.

LA GRANDE PLIE ou PLANE ou PLATUSE, est de figure semblable au turbot, mais plus étroite & plus large que la sole. Ce poisson a les yeux sur la partie de dessus, qui est brune; ses nageoires font le tour de son corps; sa queue est large; de la tête jusqu'à la queue il a un trait un peu tortu par le milieu du corps; sa bouche est petite comme celle de la sole; elle est sans dents, & semblable intérieurement à celle du turbot. La plie entre dans les étangs de mer, quelquefois dans les rivieres fangeuses. On en prend en quantité dans l'étang de Montpellier & dans la Loire: celles qui remontent les rivieres, sont moins noires sur le dos & plus molles que celles qui ne sortent pas de la mer. On distingue très-bien la plie mâle d'avec la plie femelle, quoi qu'en disent certains Auteurs. On pêche beaucoup de ce poisson dans l'Océan: il se cache dans le sable & le limon, & quand la mer se retire on le prend aisément. On voit en Flandres, sur-tout à Anvers & dans toute la Hollande, des especes de magasins de ces poissons desséchés, pour lesquels le peuple de ces contrées a beaucoup de goût. Ces poissons secs répandent cependant une odeur désagréable: mais ils l'excitent à boire; aussi le voit-on souvent le matin en manger sans pain comme du croquet. La chair de la plie est blanche, molle & nourrit beaucoup: elle est de bon suc, facile à digérer, & lâche un peu le ventre.

PLOMB, *plumbum*. C'est un métal mou & facile à fondre; il est très-pliant, très-tenace, & après le mercure, le moins solide, tant des métaux, que des demi-métaux; on peut le tailler, le laminer & le plier sans peine, excepté dans les climats où regne un degré de froid excessif: c'est aussi le moins sonore & le moins élastique des métaux. Le plomb rompu offre des prismes jusques dans ses plus petites parties; sa couleur est d'un bleu blanchâtre, d'abord brillante, mais se ternissant facilement à l'air, à l'eau & au feu; sa pesanteur est telle, qu'un pied cube de ce métal pese huit cents vingt-huit livres. Il entre très-promptement en fusion à un feu modéré; il se calcine très-aisément, se vitrifie & facilite la fusion des terres ou pierres réfractaires. Il a aussi la propriété de vitrifier & de scorifier les autres métaux, excepté l'or & l'argent. Il s'amalgame plus aisément avec le mercure qu'avec l'étain, & s'allie avec tous les métaux, à l'exception du fer. On prétend que toutes les mines de plomb, & notamment celles dont les cubes sont à petits grains, contiennent de l'argent en plus ou moins grande quantité.

Le plomb se trouve en beaucoup de pays, & surtout en Angleterre, en France & en Allemagne; il s'y rencontre dans toutes sortes de matrices accompagnées de fer, quelquefois de cuivre ou d'argent, ou de pyrites. Nous disons que les mines de plomb sont très-communes & très-répandues dans toutes les parties du monde: on les trouve ordinairement par filons suivis, qui sont plus riches à mesure qu'ils s'enfoncent plus profondément en terre; cependant on en rencontre aussi par masses détachées, & leurs variétés sont nombreuses. Nous citerons ici les especes principales & les plus connues.

1°. Le Plomb-Vierge natif, *plumbum nativum*. On en a trouvé en rameaux près de Schnéeberg; en grains gros comme des pois à Massel en Silésie; en masse irréguliere dans la mine de Pompæan, près de Rennes.

2°. La Galene ou mine de plomb tessulaire, *galena tessulata*: c'est la mine de plomb la plus ordi-

naire. Quelques Naturalistes la nomment *mine de plomb à facettes ;* les Ouvriers & les Commerçans l'appellent *alquifoulx :* elle est ou à *grands cubes*, comme celle de *Baudy*, qui abonde en spath fusible, verdâtre ou à *petits cubes*, comme celle de Sainte-Marie-aux-Mines. Cette espece de mine est brillante, bleuâtre, couleur d'acier, très-pesante, cassante : elle abonde en soufre ; les Potiers de terre, qui s'en servent pour l'émail de leur poterie, l'appellent *vernis* : plus les cubes sont grands, plus la mine contient de plomb ; mais plus ils sont petits & gris, & plus elle contient d'argent. Selon que ces cubes, qui sont formés d'un assemblage feuilleté, se présentent, ils offrent des facettes tantôt grandes comme la mine de Poulavoine (*Poula-oven*) en Basse-Bretagne, & celle de Bleyberg dans la Haute-Carinthie, tantôt petites comme celle de Moulins en Bourbonnois. On a découvert dans le Derbyshire une mine de plomb tessulaire en cristaux octaëdres comme l'alun, confondus en grouppes avec de la galêne à grands cubes, dont les angles sont tronqués.

3°. La Galêne de plomb grenelée, *galena granulata :* elle semble composée de particules semblables à un amas de limaille d'acier : ses grains adherent fortement les uns aux autres : plus ils sont petits & à grains d'acier, & plus la mine est riche en argent. Telle est celle de Pompæan, près de Rennes. La galêne de plomb est quelquefois chatoyante, sur-tout celle à gros grains, parce que l'arrangement de ses parties est disposé de maniere qu'elles font ombre les unes sur les autres, à mesure qu'on en examine les différentes surfaces. Lorsque la mine de plomb en cubes est remplie de terre ou de pierre, on la nomme *mine de galêne ;* on en trouve dans les montagnes de Geneve, qui a le tissu de l'antimoine ou de l'asbeste. La mine de plomb que nous avons découverte dans l'un de nos voyages (en 1762), près de l'étang de Plouagat Châtelaudren en Basse-Bretagne, est aussi une galêne grenelée, & à tissu d'antimoine, sur-tout près de son toit. Parmi celles où il se trouve des salbandes, il y a de petits cristaux très-durs de mine spathique de plomb ; celle qui est grenelée est riche en argent ; celle dont le tissu est

est strié, & en partie écailleux comme l'antimoine, contient beaucoup d'arsenic, & quelquefois un peu de soufre. Cette mine m'a paru mériter quelque attention; & en effet, je sais que depuis ma découverte, adressée aux Ministres, Madame d'Anycan a obtenu du Conseil la concession du terrain où la mine est située: elle l'a fait exploiter, & les échantillons qu'elle nous a envoyés, nous ont paru annoncer une mine riche. Les nouveaux concessionnaires des mines de Châtelaudren nous ayant requis de nous transporter de nouveau auxdites mines, nous avons reconnu que les filons étoient réglés, se dirigeant vers onze heures un quart de la boussole, & le minéral contient depuis sept jusqu'à dix onces d'argent par quintal.

4°. La Mine de plomb sulfureuse et arsenicale, *minera plumbi mollior.* C'est le *bleyschweiff* des Allemands; elle est commune en Saxe. Cette mine est grasse & douce au toucher comme une galène; elle est presque malléable, & ressemble intérieurement à du plomb-vierge. Elle est extérieurement jaunâtre: tantôt elle est écailleuse, & se fond facilement à la flamme d'une bougie; alors elle est peu minéralisée & est très-riche en métal; tantôt elle est striée & noirâtre, & se détruit pour la plus grande partie dans le feu: il ne faut pas la confondre avec la molybdene, dont elle a un peu le tissu. *Voyez* Molybdene.

5°. La Mine de plomb noire cristallisée, *plumbum nigrum crystallisatum.* Ses cristaux sont en prismes hexagones tronqués, à-peu-près cylindriques, friables, & quelquefois si tendres qu'on peut les couper avec le couteau. Nous en avons trouvé dans les mines de Péach en Angleterre, & dans celle de Poulaoven en Basse-Bretagne. On en trouve aussi dans la mine de Tschoppau en Saxe & dans la miniere d'Huelgoat, concession de Poulaoven; l'intérieur de ces cristaux métalliques est ordinairement pyriteux & dur.

6°. La Mine de plomb blanche spathique, *minera plumbi spathacea.* Elle est ou en petits cristaux crenelés, prismatiques en faisceaux ou rameux, blancs & demi-transparens, comme celle de Brisgaw près de Fribourg, & de Freyberg en Saxe, ou en masse opa-

que & farineuſe, comme celle de Chaſſelay près de Lyon. Cette ſorte de mine ſpatheuſe eſt fort peſante & vitreuſe, elle ſaute dans le feu en petits éclats, en exhalant ainſi que la mine de plomb verte une odeur d'arſenic : elle ne fait que peu ou point d'efferveſcence dans l'eau-forte. On appelle *ardoiſe de plomb*, celle qui eſt feuilletée & cendrée. Les mines de Planchet, de Roya & de l'île des Ours, fourniſſent quelquefois de la mine de plomb à figure de ſpath cubique ou gris-jaunâtre, feuilletée, fort peſante & opaque ; elle rend beaucoup & facilement à la fonte, mais elle ne contient point d'argent. On trouve auſſi de la mine de plomb blanche ſpathique à Poulaoven.

7°. La MINE DE PLOMB VERTE, *minera plumbi viridis.* Au premier coup d'œil elle ne paroît différer de la précédente que par la couleur : elle eſt très-peſante, peu compacte, & ſi riche, qu'elle rend ſouvent à la fonte depuis ſoixante juſqu'à quatre-vingts livres par quintal ; auſſi les Mineurs ne ſont-ils pas fâchés d'en trouver de bonnes veines, outre qu'ils en vendent aux Curieux des morceaux à un prix exceſſivement cher pour orner leurs cabinets. Ses criſtaux ſont priſmatiques hexagones, & d'une couleur tantôt vert de pré, & tantôt vert jaune ; ces ſortes de mines vertes, ainſi que celles qui ſont noires, ſont ſouvent tronquées & forées à l'extrémité des priſmes. M. *Wallerius* prétend que cette mine, expoſée au feu, perd d'abord ſa couleur ; & que ſi on continue de la faire rougir, elle reprend cette couleur verte, & même plus belle & plus vive. Nous avons remarqué dans les mines de Zuey-Bruch (ou Deux-Ponts), du Briſgaw près de Fribourg, de Chaſſelay près de Lyon, & dans celles du Hartz, où l'on trouve du plomb vert plus ou moins beau, qu'il s'y rencontre communément du plomb blanc à quelques toiſes au-deſſus. Les mines de plomb vértes ſont communément accompagnées d'une terre rougeâtre ou jaunâtre ſemblable à de l'ochre, & d'un peu de galêne.

8°. La MINE DE PLOMB ROUGE eſt en criſtaux demi-tranſparens, formés en priſmes triangulaires, dont les plans ſont rhomboïdes. Ce plomb nouvellement

connu eſt minéraliſé par le ſoufre & l'arſenic mêlés enſemble. On en trouve à Catherinebourg en Sibérie & en Saxe.

9°. La MINE DE PLOMB JAUNE CRISTALLISÉE. Cette mine eſt en canons ou priſmes tronqués, quelquefois en cubes, de couleur jaune plus ou moins foncée; il y en a auſſi de ſemblables à du ſpath fuſible en criſtaux. Nous en avons ramaſſé dans les mines de Bretagne. Celles de Tſchoppau & de l'île d'Angleſey, en fourniſſent auſſi; il y a auſſi la *mine de plomb cornée*.

10°. La MINE DE PLOMB TERREUSE, *terra plumbaria.* Elle eſt fort peſante, & ſemble n'être qu'un guhr de plomb mélangé, dans une terre argileuſe : il y en a de blanche ou griſe, qui fait un peu d'efferveſcence avec les acides, de jaunâtre & de rougeâtre. Nous en avons trouvé dans les mines de Chaſſelay & à Johann-Georgenſtadt. Indépendamment des mines de plomb que nous venons de citer, on trouve encore de la galêne alliée à d'autres ſubſtances métalliques, avec la pyrite, la blende, le zinc, la calamine, le cuivre, l'argent, &c. Nous en avons auſſi obſervé dans de petits morceaux d'une mine de charbon ſablonneuſe qui venoit d'Angleterre.

Les mines de plomb ſont plus ou moins diſpendieuſes & difficiles à exploiter, à pulvériſer, à fondre, & à ſe purifier, ſelon qu'elles ſont plus ou moins mélangées avec les corps qui les minéraliſent ou qui leur ſervent de matrices, comme quartz, ſpaths, kneiſs, &c. & qui les rendent réfractaires ou en facilitent la fuſion. Communément on les purifie, quand elles ſont ſorties de leur mine, par le triage, la comminution, le lavage, le criblage, la torréfaction, & enfin par le feu. Le régime du feu & de l'air eſt très-eſſentiel. Comme ce métal eſt très-deſtructible & réductible, il n'eſt pas étonnant qu'on nous préſente des préparations de plomb ſous tant de formes différentes. On jette le plomb fondu & purifié en lingots, & on l'appelle alors *plomb en ſaumons* ou *en navette;* d'autres fois on le coule en table pour l'uſage des gouttieres, des lucarnes, des cuvettes, des réſervoirs, des tuyaux, même pour couvrir des édifices, des terraſſes; c'eſt ce que l'on ap-

pelle *plomb en lames ;* & on nomme *plomb laminé* celui qui a été réduit en lames très-pliantes par une machine qu'on appelle *laminoire.* Il paroit que la méthode de jeter en lames ou en pains le plomb purifié est ancienne, car l'on a découvert ces années dernieres, dans la Province d'Yorck, des lames de ce métal dont l'inscription porte le nom de l'Empereur *Domitien*, & au revers, *Brigantum :* ces morceaux pesent cent cinquante livres chacun, & paroissent provenir du tribut qui se payoit en nature sur les mines de cette Province. Il surnage une écume sur le plomb coulé en pot, & tenu en fusion. Cette écume devient lamelleuse & offre communément les couleurs de l'arc-en-ciel. On voit dans les cabinets de ces feuilles de plomb à iris. Le plomb se calcine bientôt au feu en une chaux d'abord noirâtre, ensuite grise ou blanchâtre, puis jaunâtre & enfin rouge (c'est le *minium*); & pour peu qu'on lui fasse subir un degré de feu plus violent, il se vitrifie en un verre jaunâtre, susceptible de poli & qui n'imite pas mal l'ambre jaune : on en fait des colliers. Un phénomene très-singulier, c'est que plus on calcine le plomb & plus il fume, & cependant plus il augmente en poids absolu, au point que cent livres de plomb malléable donnent cent quinze livres de minium ; & que si l'on ressuscite cette quantité de minium, en y ajoutant le phlogistique nécessaire, l'on n'en retire plus que quatre-vingt-quinze livres ou environ de plomb ductile : *voyez* sur le plomb notre *Minéralogie*, le *Dictionnaire de Chimie*, & le *Dictionnaire des Arts & Métiers*, où l'on trouvera un détail circonstancié de toutes les préparations & opérations que l'on fait avec le plomb, telles que le massicot, le plomb brûlé & le minium, la céruse, le blanc de plomb, la cendre de plomb, la litharge, le sel de saturne, &c. toutes matieres d'un grand usage en Peinture, en Teinture & chez les Potiers, même en Médecine. Le plomb est encore la base des couvertes de faïence, & de ces secrets dont des fraudeurs font usage pour adoucir des vins qui tirent à l'aigre. Ces sortes de pratiques devroient être rigoureusement défendues, & les contrevenans mériteroient d'être traités comme des empoi-

ſonneurs publics contre leſquels le Gouvernement devroit ſévir avec la derniere rigueur. On a remarqué que ceux qui travaillent les préparations du plomb, ſont attaqués de tremblemens & d'une maladie très-dangereuſe, connue ſous le nom de colique de plomb ou des Peintres. En un mot aucunes des préparations ne peuvent être priſes innocemment. Les bêtes qui reſpirent la fumée des préparations de plomb, les beſtiaux qui mangent l'herbe des pâturages voiſins de tels atteliers, les eaux mêmes qui en ſont imprégnées, reçoivent les empreintes d'un poiſon très-dangereux. Tant d'effets ſi pernicieux devroient interdire l'uſage des vaſes de plomb : c'eſt un métal perfide qui ne dure pas long-temps dans ſon état naturel : expoſé à l'air il ſe couvre d'une effloreſcence griſâtre, ſe laiſſe attaquer par la plupart des fluides.

On trouvera dans les mêmes Ouvrages cités ci-deſſus, la maniere de ſéparer les métaux qui ſont alliés au plomb, ainſi que les moyens de réduire les préparations du plomb en plomb malléable & ductile. N'omettons pas de dire ici que M. *de Réaumur* a obſervé à l'égard du plomb un phénomene ſingulier ; c'eſt que ce métal, le moins ſonore de tous, ou qui ne l'eſt preſque point du tout, le devient très-ſenſiblement par une préparation fort ſimple, qui conſiſte à le faire fondre & à le laiſſer refroidir dans un poêlon de fer ou quelque vaiſſeau pareil, & de figure propre à faire prendre au culot de plomb la forme d'un ſegment de ſphere. Ce culot ſuſpendu librement rend, quand on le frappe, un ſon argentin & fort net ; mais il perd avec le temps cette propriété qui paroît, dit-on, dépendre de ſa forme & de l'arrangement que prennent ſes parties dans le refroidiſſement. Cette explication d'un tel phénomene nous paroît inſuffiſante.

On voit dans quelques cabinets des inſtrumens appelés *plombeaux* (*plumbatæ*). Les anciens s'en ſervoient pour châtier les eſclaves. C'étoit auſſi un ſupplice réſervé aux gens de baſſe condition, & à ceux qui ne payoient pas leurs dettes. Ces boules étoient de plomb, on dépouilloit les perſonnes que l'on vouloit châtier ; on les lioit à des colonnes ou à des pieces de bois pour

les battre : quelquefois on les étendoit sur la terre, ou on les suspendoit debout, ou on les couchoit sur des pierres aiguës. Il étoit cependant défendu d'en frapper les coupables jusqu'à mort. On s'en servoit au temps de la persécution pour tourmenter & fouetter les Chrétiens. Le temps a changé : les verges ne sont plus de plomb, & les balles servent à tuer.

PLOMBAGINE ou PLOMB DE MER, *mica pictoria*. Voyez MOLYBDENE.

PLONGEON, *mergus*. C'est un genre d'oiseaux aquatiques, à quatre doigts, dont les trois de devant sont palmés, & celui de derriere simple : il ne reste pas sous l'eau aussi long-temps que les colymbes. Les plongeons sont des demi-canards ; mais ils different entiérement du canard par la tête, le cou, le bec & la position des pieds : ils ont les pieds comprimés latéralement & placés proche de l'anus, ce qui fait qu'ils ont de la peine à marcher, & que leur corps, comme celui des canards, vacille en marchant : leur bec est long, pyramidal & aigu. Voici la notice des plongeons, tant de mer que de riviere.

1°. LE PLONGEON DE MER. Il y en a de grands & de petits. Le premier, *mergus major*, est long de vingt-sept pouces, à prendre depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds : il est à-peu-près de la grosseur de l'oie domestique : il a une envergure de trois pieds & demi : ses yeux sont rougeâtres : son bec a près de trois pouces de long, il est brun, roussâtre, droit, étroit & plat sur les côtés : le plumage du corps est cotonneux & fort mollet ; celui de la tête est brunâtre, mais sur le cou il est noirâtre : celui du ventre est sombre ; la poitrine est comme argentée ; les ailes sont noirâtres, à pointes blanches : les serres sont noirâtres & larges comme les ongles de l'homme : les jambes sont larges, plates & raboteuses par derriere ; les doigts sont également larges & bordés de membranes des deux côtés : la queue est arrondie par le bout.

2°. LA PETITE ESPECE DE PLONGEON DE MER, *mergus minor*, est des deux tiers moins grande que la précédente. Son bec est noir & aigu comme celui d'une grive : le plumage du menton est blanc, les côtés de

la gorge un peu rouges, ainsi que les plumes des cuisses: le cou est fort mince, les ailes petites & creuses. Ce plongeon a la queue très-courte: il a les glandes du croupion plus menues qu'à l'ordinaire; il en sort une touffe de plumes comme dans les autres oiseaux; ses jambes sont plutôt faites pour nager que pour marcher; la plante des pieds est noire; ses doigts sont palmés ou unis ensemble par de doubles membranes: le reste du plumage est comme dans le grand plongeon: sa figure & l'arrangement de ses parties font qu'il remue plus vîte & plus aisément au fond de l'eau, que sur la surface de la terre. Dès qu'il s'éleve au-dessus de l'eau, il hausse la tête, puis il regarde autour de lui de tous les côtés, & se plonge ensuite avec une vîtesse étonnante. Il n'est guere en état de s'élever hors de l'eau; mais dès qu'il prend l'essor il peut voler long-temps: il a une odeur & une saveur forte & désagréable. Ces deux plongeons fréquentent les lacs & les bords des mers.

3°. Le GRAND PLONGEON DE MER DE TERRE-NEUVE est d'un tiers plus grand que notre grand plongeon de mer: il a un cercle blanc au cou: son plumage est noir & bigarré de taches blanches confusément jetées de part & d'autre: ses jambes sont brunes. M. *Linnæus* dit que cet oiseau est commun aussi en Norwege, en Islande & en Laponie; on en voit souvent en Prusse, dit M. *Klein.* La peau de ce plongeon est dure, les Lapons en font une sorte de coiffure & des cordons de chapeau. Les Kamtschadales chez qui cet oiseau se trouve aussi, portent les becs pendus au cou avec une courroie; & pour se conformer à leur superstition leurs Prêtres les leur attachent avec certaines cérémonies. Cela procure, disent-ils, une bonne fortune: ils appellent cet oiseau *spatka.*

4°. Le GRAND PLONGEON DE RIVIERE, *mergus aut clangula*, est commun en Italie; on en prend quelquefois sur les côtes d'Angleterre & de France: sa chair est d'un goût marécageux & désagréable, comme celle du petit plongeon de mer: il est long d'un pied & demi, & a deux pieds & demi d'envergure: son corps est épais & court, ainsi que son cou: son bec est un

peu large & entiérement noir : sa tête est d'une couleur changeante & luisante, composée de pourpre, de vert & de noir : à chaque coin de la bouche il a une tache blanche & ronde : les yeux sont d'un beau jaune ; le cou, la poitrine & le ventre sont blancs ; le commencement des épaules & le bas du dos sont noirs : les ailes sont bigarrées de noir & de blanc ; la queue est d'un noir uniforme : les jambes sont courtes & d'un rouge jaunâtre, ainsi que les pieds : les griffes sont longues & les membranes noires ; le doigt de derriere est aussi palmé. Le *petit plongeon de riviere* est le *castagneux*. Voyez ce mot.

5°. Le GRAND PLONGEON TACHETÉ, *mergus nævius* ; il est un peu plus grand que notre grand plongeon de mer : la couleur du plumage du cou, des épaules, du dessus des ailes & du dos entier est brunâtre, piquée & bariolée de taches blanches : la partie inférieure du cou, de la poitrine & du ventre est blanche : les grandes plumes des ailes sont courtes & noires : son bec est droit & pointu comme celui de la poule d'eau. On voit quelques-uns de ces plongeons, qui ont des colliers de plumes blanches ; le cou, le dos & la tête sont noirs, & tiquetés de petites lignes blanches. On trouve le plongeon tacheté dans les Mers Septentrionales.

6°. Le PLONGEON HUPPÉ, *charadrius aut colymbus major cristatus*, *species pseudo-mergi*. Il est un peu plus petit que notre grand plongeon de mer : il a sur la tête une huppe noire ; le dessous du cou est orné d'un collier de plumes blanches noirâtres ; le derriere du cou, le dos & les aîles, sont d'un brun noirâtre, excepté les bords extérieurs des grandes plumes qui sont blancs ; la poitrine & le ventre sont de couleur de frêne blanchâtre. Ce plongeon n'a point de queue : ses jambes sont larges & plates ; les doigts sont bordés de membranes qui ne sont point liées ensemble.

M. *Steller* parle d'un plongeon de mer tout noir, qui a deux huppes sur la tête d'un blanc jaunâtre, qui lui pendent depuis les oreilles jusques sur le cou comme deux touffes de cheveux : il cite aussi un autre plongeon de mer, tout noir, qui a une huppe blanche sur la tête, & dont le bec crochu du côté droit, est aussi

rouge que du vermillon : plus, un plongeon de mer noir & blanc, appelé *ſtariki* par les Kamtſchadales. Les deux plongeons précédens ſont de la même péninſule de Kamtſchatka.

Il y a auſſi une eſpece de plongeon à Cayenne & au Bréſil, nommé par les François de la Guiane, *Anhinga*. Nous en avons parlé ſous ce nom : voici quelques détails à y ajouter ; ſa tête eſt petite, alongée ; elle eſt ainſi que le haut du cou, d'un gris rouſſâtre ; ſes plumes ſont fines & douces comme de la ſoie. Il a reçu de la Nature la facilité de racourcir ſon cou qui eſt menu, & de lancer ſon bec ſur ſa proie qu'il ſaiſit avec ſes ſerres. Sa chair eſt aſſez bonne.

Séba donne la deſcription d'un plongeon d'Amérique, dont le dos eſt ſillonné de raies jaunâtres. On appelle le plongeon de la Louiſiane *mangeur de plomb*, parce qu'il ſe plonge à l'inſtant qu'il apperçoit la lumiere du fuſil.

Les plongeons nichent ſur les lieux un peu élevés près des eaux, & pondent deux œufs pour chaque couvée.

PLONGEUR PIGEON. *Voyez à la fin de l'article* PIGEON.

PLUIE, *pluvia*. On donne ce nom à l'eau ſimple, fluide, inodore & ſans couleur, qui s'eſt élevée dans l'atmoſphere ſous l'état de vapeur par une véritable diſtillation *per aſcenſum*, mais qui acquérant une peſanteur ſupérieure à la denſité de l'air, tombe en gouttes plus ou moins larges, & avec plus ou moins de fréquence, ce qui lui fait prendre différens noms ; ainſi la pluie eſt une eau fluide diſtillée par la Nature. La pluie fine ne tombe pas de fort haut, ni avec impétuoſité comme la grande pluie d'orage, qui eſt en gouttes très-groſſes, leſquelles tombent rapidement de fort haut, & groſſiſſent à meſure qu'elles ſe réuniſſent, en ſe touchant dans la durée de leur chute : celle-ci eſt communément accompagnée d'un vent violent & impétueux, dont la réſiſtance ralentit la vîteſſe des gouttes. La pluie fine au contraire eſt fort déliée, elle tombe lentement en été lorſqu'il ne fait point de vent, & on la nomme *bruine*. Dans le Mexique & dans la

Négritie en Afrique on voit des gouttes de pluie qui ont jusqu'à un pouce de diametre, & fort éloignées les unes des autres. Elles tombent rarement dans une direction perpendiculaire ; elles se précipitent communément en décrivant à travers de l'air une ligne diagonale suivant le côté où les vents soufflent. Lorsque la pluie tombe en grand volume & par masse on l'appelle *pluie en thrombe*: dans l'un & l'autre état elle pénetre la terre seche de quelques doigts, la ramollit & la fertilise ; mais elle s'insinue plus profondément dans celle qui est crevassée ou poreuse, elle gagne les méandres & les passages tortueux qui, comme autant de puisards, reçoivent les eaux à la surface & les conduisent plus bas au profit des fontaines : & comme toutes les parties de la Nature ont des rapports & des correspondances bien ménagées, chaque filet d'eau fait un amas commun, qui se décharge par un courant perpétuel dans un vallon fort éloigné au profit des rivieres. Il pleut plus communément sur les bois & sur les montagnes, parce que les nuages s'y trouvent rompus: dans les pays plats au contraire les nuages roulent avec bien plus de liberté. Au reste la chute des eaux de pluie est assez proportionnée à l'évaporation générale des eaux. La seule mer Méditerranée, suivant les calculs qui en ont été faits, donne dans un jour d'été cinq mille deux cents quatre-vingt millions de tonneaux de vapeurs: du côté du Sud, où les causes de cette évaporation sont plus puissantes, la quantité de vapeurs en doit être encore plus considérable. On prétend qu'il s'en évapore tous les ans une lame de soixante pouces d'épaisseur sur l'étendue de la surface de la mer; mais il tombe de l'atmosphere plus de quatre-vingt pouces d'eau sur les terres de la Zone-Torride, où il pleut continuellement pendant quelques mois. Il en tombe quarante à quarante-quatre pouces dans d'autres climats. Selon les observations de l'Académie des Sciences, la quantité moyenne de la pluie qui tombe à Paris est de dix-huit à dix-neuf pouces de hauteur chaque année: la quantité est plus considérable en Hollande & le long des bords de la mer; en Italie elle peut aller à 45 pouces : on peut réduire

la totalité à trente pouces. *Voyez l'article* FONTAINE.

La nature des eaux de pluie varie dans les différens pays, dans les différentes saisons, par les différens vents & la nature des exhalaisons qui sortent des terrains, & par les autres circonstances qui modifient diversement l'atmosphere. On a souvent expérimenté que la pluie est électrique en été non-seulement dans les temps d'orage, mais encore dans beaucoup d'autres temps. M. *Hellot* recueillit au mois d'Août 1735, dans des terrines isolées avec soin, de l'eau de pluie d'orage qui avoit une odeur sulphureuse, & qui précipitoit l'huile de chaux, comme auroit fait un esprit de vitriol très-affoibli. M. *Grosse* a eu du tartre vitriolé en faisant dissoudre du tartre pur dans de l'eau d'orage qu'il avoit ramassée à Passy en 1724. *Mémoires de l'Académie des Sciences* 1737. L'eau de pluie en traversant l'air pour tomber vers la terre, rafraîchit & purge l'atmosphere de tous ces corps étrangers, & le rend infiniment plus clair, plus pur & plus propre à la respiration. L'eau de pluie conservée dans une bouteille bien bouchée, éprouve bientôt une sorte de putréfaction.

On dit aussi *pluie de pierre*, *pluie de grêle*, *pluie de fer*, *pluie de neige*, *pluie de feu*; celle-ci est le phénomene des éclairs ou du tonnerre dans un temps orageux. *Voyez* TONNERRE.

On dit encore *pluies de soufre*, *de sang & de cendres*.

A l'égard de la *pluie de soufre*, nommée ainsi des grains jaunâtres qui semblent tomber des nuages avec l'eau même, ce n'est que la poussiere jaunâtre des étamines de plusieurs especes de plantes en fleur; telles que l'aune, le coudrier, le lycopodium, &c. c'est sur-tout à la poussiere des étamines du pin, laquelle ressemble assez au *soufre végétal*, que sont dues ces prétendues pluies de soufre qui tombent si fréquemment dans le voisinage des montagnes, couvertes de ces arbres, & que les vents portent communément jusqu'à quinze lieues. Ce phénomene, qui n'étonne & effraie que ceux qui en ignorent la cause si simple, arrive souvent à Bordeaux, pendant le mois d'Avril, temps où les pins sont en fleur. Si l'imagination de ceux qui trouvent déjà dans la matiere du tonnerre le

nitre & le soufre, y peuvent voir aussi la poudre de charbon, le ciel sera pour eux un magasin de poudre à canon, & ils compléteront une artillerie systématique. *Voyez* PIN. *Voyez aussi la note* de M. *Schmider*, dans les *Ephem. Nat. cur. Nov. Tom. II, pag. 187, obs. 180;* & celle de M. Elshotz, *Ephem. Nat. cur. Tom. V, pag. 19.*

La prétendue *pluie de sang* n'arrive que dans des temps de tempête, & sur-tout en été : il n'est pas étonnant que la plupart des insectes qui cherchent leur pâture sur les branches des arbres, soient emportés par de gros vents, & déchirés en pieces ; ce qui fait qu'en tombant ils sont comme ensanglantés, & qu'il pleut du sang, des insectes, &c. Ne voit-on pas dans certaines années quantité de papillons de l'ortie déposer sur les murailles, & à l'instant de leur derniere métamorphose, des gouttes d'une liqueur rouge que le peuple effrayé regarde comme l'effet d'une pluie de sang ? Les eaux des rivieres ou des lacs paroissent quelquefois rouges par d'autres causes : *voyez au mot* LAC. Celles des mares & des étangs sont colorées aussi par des légions de puces d'eau : *voyez l'article* BINOCLE. La neige offre des taches rouges qui sont dues à des excrémens de certains petits oiseaux. *Voyez à l'article* NEIGE.

Quant à *la pluie de cendres*, il est fait mention dans les *Transact. philos.* d'une ondée ou pluie de cendres qui tomba dans l'Archipel, & dura plusieurs heures, & qui s'étendit à plus de cent lieues. Ce phénomene n'a rien de surprenant, puisqu'il est possible que lorsqu'il y a quelque part un grand incendie ou un volcan, le vent pousse les cendres, ou peut-être la poussiere de cet endroit dans un autre, même assez éloigné. C'est encore à cette cause que nous devons le phénomene des pluies de pierres & de fer, appelées des Anciens *pluies prodigieuses*. Celle de fer n'est ordinairement que de la pyrite ou de la marcassite calcinée & ressemblant à du mâche-fer. *Voyez* VOLCAN.

PLUME-COQUILLE. *Voyez* PINNE MARINE.

PLUME MARINE, *penna marina*, est selon M. *Linnæus*, un animal plante, qui a une tige, à la base de laquelle est une bouche ronde ; cette tige est arti-

tulée, & des barbes partent des deux côtés de la fleche, & la rendent semblable à une plume à écrire; on regarde ce corps marin comme un zoophyte qui nage dans l'Océan, & qui a la propriété noctiluque quand il est dans la mer: dans le jour il ne quitte pas le fond de cet élément; il ressembleroit à une plante s'il étoit fixé par quelque racine. M. le Docteur *Pallas* a donné des observations dans ses Mélanges Zoologiques, sur les *pennatules* ou plumes de mer.

PLUME D'OISEAU. *Voyez au mot* OISEAU.

PLUME DE PAON ou PIERRE A QUEUE DE PAON. On donne ce nom à la charniere cartilagineuse desséchée & polie de la coquille qui produit les perles. *Voyez* NACRE DE PERLES. On prétend que le nerf de la coquille appelée la *tuilée*, donne aussi la pierre à queue de paon jouant l'opale.

PLUTUS. Les Curieux appellent ainsi une espece d'altise qui est d'une belle couleur d'or. Ses étuis sont striés. On le trouve dans les jardins. *Voyez* ALTISE.

PLUVIER, *pluvialis seu pardalis.* Nom donné à un genre d'oiseaux qui ont trois doigts devant & point derriere, ou au plus un faux doigt, qui ne leur sert ni à marcher, ni à se percher, ni à prendre leur proie; leur bec est droit, court, & la pointe en est peu aiguë. On en distingue plusieurs especes.

1°. Le PLUVIER VERT ou DORÉ, *pluvialis aurea aut gavia viridis, seu pardalis viridis.* Il est un peu plus grand que le vanneau, il a une envergure de deux pieds. La couleur du sommet de la tête, du cou, des épaules & du dos, & généralement de tout le dessus, est d'un brun foncé, entremêlé de beaucoup de taches vertes tirant sur le jaune. Si on observe chaque plume à part, on trouve que le milieu est d'un brun sombre ou noirâtre, & que les bords du contour sont tachetés d'un vert jaunâtre. Le bec de ce pluvier est noir, long d'un pouce & cannelé autour des narines; son cou est court; sa tête & ses yeux sont grands; la poitrine est d'un brun pâle nuancé; le ventre est blanc, mais gris ou brunâtre vers les côtés; les ailes sont brunâtres, & la plupart de leurs dards sont blanchâtres; la queue est courte & brunâtre; les pattes & les grif-

fes font noires ; fes jambes font longues comme à tous les autres oifeaux qui fréquentent les lieux bas, les eaux, les prairies, &c. & dégarnies de plumes un peu au-deffus des genoux : cet oifeau eft folitaire. Sa chair eft douce, tendre & fort recherchée ; c'eft un excellent manger. Il y a auffi le *petit pluvier doré* de France, le pluvier doré de S. Domingue & celui de la Baie d'Hudfon.

2°. Le PLUVIER GRIS, *pluvialis cinerea.* Sa chair n'eft pas moins exquife que celle du pluvier vert ; le champ de fon plumage eft noirâtre, & les mouchetures grifes verdâtres ; il a le menton blanc, ainfi que le ventre, la poitrine & les cuiffes ; les dards des ailes font blanchâtres ; la queue eft diverfifiée de raies ou couches de noir & de blanc qui la traverfent ; le bec eft noir ; les pattes font d'un vert fale ; les griffes font petites & noires.

3°. Le PLUVIER CRIARD, ou le PLUVIER A COLLIER, *pluvialis torquata*, eft de la groffeur d'une bécaffine ; fes yeux font grands & cerclés de rouge ; il a la tête bigarrée de blanc, de noir & de brun ; la mentonniere blanche, & au-deffous eft un collier noir ; la poitrine & le ventre font blancs, mais la poitrine eft traverfée d'une raie noire qui va d'une aile à l'autre : le dos & les ailes font bruns ; les plumes du croupion qui recouvrent la queue, d'un rouge jaunâtre ; le refte de la queue eft noir ; les jambes de pareille couleur, & les cuiffes nues : c'eft le *vanellus vocifer* des Auteurs. L'efpece qui fe trouve à St. Domingue, eft auffi très-agréable à la vue : ce pluvier pond des œufs verdâtres tachetés de brun.

4°. Le PLUVIER HUPPÉ DES INDES, *pluvialis criftata ;* il a les cuiffes plus longues que les jambes & les cuiffes enfemble du pluvier vert ; fon bec eft menu & pointu ; il porte fur la tête une huppe noire, verdâtre. Le plumage du dos eft brun ; les plumes du gofier & de la poitrine jufqu'aux cuiffes font noirâtres, nuancées de violet ; celles de la queue font tachetées de blanc en deffus ; les pieds font noirs.

5°. Le GRAND PLUVIER, appelé vulgairement COURLY DE TERRE, *pluvialis major, œdicnemus vulgò*

dicta; il se trouve dans les champs ; sa couleur est grise-fauve ; son bec & ses pieds sont d'un jaune verdâtre.

6°. Le PLUVIER ARMÉ DU SÉNÉGAL, a aux extrémités des ailes un petit éperon dur comme de la corne.

A l'égard du *pluvier de sable*, cet oiseau est l'alouette de mer, il vole en troupe autour des rivages maritimes : il a les jambes noires, déliées & longues. C'est une espece de *coulon-chaud* : voyez ce mot & celui d'*Alouette de mer*.

Le pluvier en général est de la grosseur d'un moyen pigeon, il habite ordinairement les rivieres & les lacs, il est toujours en mouvement : il se nourrit de vers & de mouches ; il vole rapidement, & fait en volant un assez grand bruit ; on le trouve fort fréquemment en France, il est d'un goût exquis & délicat ; sa chair excite l'appétit & se digere facilement : cet oiseau est quelquefois comme un peloton de graisse, aussi dit-on en proverbe, *gras comme un pluvier* ; malgré cet embonpoint & sa délicatesse, sa chair est peu nourrissante. Des Auteurs regardent comme une espece de petit pluvier le *guignard* ; voyez ce mot. On prétend que la *dotrale* ou *doterelle* des Anglois n'est qu'une variété du guignard. *Voyez* DOTRALE.

POA. Nom que l'on donne à un genre des plantes de la famille des *gramens*. Tous les *poa* ont plusieurs fleurs hermaphrodites rassemblées en forme d'épi dans un calice commun, qui n'a que deux bales. Les fleurs supérieures avortent pour l'ordinaire. Le mil, la canne à sucre, le fétu, &c. sont des *poa* : voyez ces mots.

POCHE, est selon quelques Auteurs la *palette* de la grande espece : ce nom convient mieux au *pélican* ; voyez ces mots.

POCS. *Voyez à l'article* HOCOS.

PODURE, *podura*. Insecte aptere fort commun, assez singulier, & cependant très-peu connu, même de la plupart des Naturalistes. Ce petit animal approche du pou pour la forme ; il a le même nombre de pattes & d'yeux ; ses antennes sont un peu plus longues. A l'extrémité de son ventre on apperçoit une longue queue fourchue, dure, élastique & communément re-

pliée en dessous, & appliquée le long de son ventre. C'est par le jeu de cette queue à ressort que l'insecte frappant fortement contre terre, fait sauter tout son corps en l'air, & par ce moyen fait échapper des mains avides qui le poursuivent. La podure a en outre tout le corps couvert d'écailles poudreuses, colorées, qui s'attachent aux doigts, en un mot semblables en petit à celles des papillons. Ces insectes se trouvent ordinairement dans les endroits humides, sous les feuilles, les écorces & les pierres. On distingue deux familles de podures; la premiere est globuleuse, la deuxieme est alongée. Il y en a une espece qui se trouve sur les bords de l'eau, & même sur l'eau. Cet insecte saute & marche sur la surface de cet élément avec autant de facilité que le font les autres sur la terre. *Voyez maintenant l'article* POU SAUTEUR.

PŒLA. Poisson oriental qui se prend dans l'île de Larice: les habitans & les voisins de cette contrée en font un grand cas: il est du genre des poissons qui vivent de rapines, tel qu'est parmi nous le brochet, dont il a le goût; sa tête est rousse, mais le corps depuis les ouies jusqu'au milieu vers la queue, est jaune, avec des raies, le reste est d'un bleu clair; les nageoires du corps sont rouges & les autres vertes. (*Ruisch.*)

POIGNARD. Nom que l'on donne au *moyen brochet:* voyez ce mot.

POIL, *pilum aut pilus.* On donne ce nom à des corps filamenteux qui sortent des pores de la peau des animaux: sous ce nom on comprend généralement les cheveux, la barbe, les moustaches, les cils, les poils qui viennent sur tout le corps, aux bras, aux jambes, & particuliérement aux aisselles, à l'estomac & aux parties de la génération, même le duvet des oiseaux, le crin de la queue & de dessus le cou des chevaux, les moustaches des quadrupedes, la soie du cochon, la laine du belier, le poil qui couvre le corps de quelques chenilles, & celui qui sert de fourrure naturelle aux quadrupedes pour les mettre à l'abri des injures de l'air: on dit aussi le poil des plantes & le poil de la nacre. *Voyez* BISSUS.

En considérant les différentes especes de poils d'animaux, (qui comme les plumes & les ongles sont des productions des houppes nerveuses) quelle variété dans la couleur, la forme, la longueur & la consistance! Les poils viennent solitaires le plus souvent dans l'homme, par paquets dans les oiseaux; les animaux des pays froids sont plus velus que dans les pays chauds. La barbe, cette espece de poil, qui chez l'homme uniquement est au dessus des levres, aux joues & au menton, reçoit les mêmes influences du tempérament & de l'âge que la chevelure; c'est un duvet dans l'âge de puberté, c'est un crin dans la caducité. Plus un homme est vigoureux & robuste, plus il a de barbe; ceux dont la voix est grêle & efféminée, & qui sont privés des organes de la virilité, n'en ont point: c'est de cette observation qu'est né le proverbe, *vir pilosus & fortis & luxuriosus.*

Des Physiciens ont cherché la cause de la naissance de ce poil sur le visage de l'homme. Pourquoi ne l'a-t-on qu'à un certain âge, & pourquoi la barbe est-elle si variée, soit dans la quantité, soit dans la qualité, suivant les climats & dans les mêmes familles? Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si la barbe ayant été donnée à l'homme pour le caractériser & le distinguer, il peut la retrancher sans contrevenir à l'intention du Créateur: nous voudrions pouvoir effacer du siecle de Henri II les ridicules démêlés & toutes les plaisanteries que la barbe a occasionnés.

Les cheveux qui dans l'un & l'autre sexe couvrent & parent la tête, à l'exception de la face & des oreilles, restent toujours flexibles, & sont de diverses couleurs: ils different encore par leur longueur, leur grosseur, leur crêpure ou frisure, & leur dureté ou mollesse. Les Anciens ont distingué les cheveux (*capilli*) par des noms différens qu'ils leur ont donnés; ils ont appelé ceux des hommes qui pendent le long des joues, *cæsaries;* ceux de derriere la tête ou qui tombent sur le cou, *juba* ou *crines;* ceux des femmes, *coma*, du verbe grec χόμειν, qui signifie attifer & agencer soigneusement; ceux qui regnent vers les tempes & les oreilles, *cincinni*, c'est-à-dire, cheveux frisés ou bouclés.

Le célebre M. *Mariotte* a examiné la maniere de croître & la ſtructure des cheveux : la théorie qu'il en donne, peut s'appliquer à toute ſorte de poils. Les cheveux, dit-il, ne croiſſent pas comme les plantes, dont la ſeve pouſſe entre leur écorce & leurs fibres juſqu'aux extrémités de leurs branches, mais comme les ongles, où ce qui eſt formé le dernier, pouſſe en avant & hors de la chair ce qui étoit déjà formé : une preuve de cette aſſertion, c'eſt que quand on teint les cheveux, ce qui pouſſe de nouveau eſt d'une autre couleur. Les cheveux coupés reviennent plus promptement dans les enfans qui ne commencent qu'à végéter, que dans les vieillards qui ſont prêts à s'éteindre : ils croiſſent quelquefois très-ſenſiblement chez les perſonnes qui tombent en éthiſie, tandis que le reſte du corps dépérit. La raiſon en eſt que le cheveu tire ſa ſubſtance de certains ſucs du corps, & non pas des ſucs nourriciers du corps. C'eſt par cette raiſon qu'on a vu des cheveux qui ſe ſont conſidérablement alongés ſur des cadavres inhumés ou tandis qu'ils étoient encore à la potence : voyez *Tranſact. Philoſoph.* Quoi qu'il en ſoit, c'eſt la quantité du ſuc dont ils ſe nourriſſent qui détermine leur longueur, c'eſt ſa qualité qui détermine leur couleur : c'eſt par cette raiſon qu'ils changent avec l'âge. Au reſte, telle eſt la couleur du poil d'un animal, telle eſt d'ordinaire celle de ſa peau. Chaque cheveu a une petite racine bulbeuſe, aſſez profonde, puiſqu'elle eſt inſérée juſque dans les papilles pyramidales ; c'eſt dans cette bulbe que ſe ſéparent les ſucs qui le nourriſſent. C'eſt la grandeur & la configuration des pores qui déterminent le diametre & la figure des cheveux. Si les pores ſont petits, les cheveux ſont fins ; s'ils ſont droits, les cheveux ſont droits ; s'ils ſont tortueux, les cheveux ſont friſés ; ſi ce ſont des polygones, les cheveux ſont priſmatiques ; s'ils ſont ronds, les cheveux ſont cylindriques. Les poils des aines & des aiſſelles n'ont pas la même configuration des cheveux.

Les cheveux ſont compoſés de cinq à ſix fibres enfermées dans un tuyau, le plus ſouvent cylindrique, ainſi qu'on peut s'en aſſurer à l'aide du microſcope &

même à la vue ; car quand les cheveux se divisent, c'est que le tuyau se fend & s'ouvre, & que les fibres s'écartent. Ces fibres & le tuyau sont transparens, & cette multiplicité de fibres transparentes doit faire à l'égard des rayons le même effet qu'un verre taillé à facettes : aussi quand on tient un cheveu proche de la prunelle de l'œil, en regardant une bougie d'un peu loin, on voit paroître un rayon de chaque côté de la bougie, & chaque rayon est composé de trois à quatre petites images de la bougie un peu obscures & colorées, ce qui prouve que chaque fibre de cheveu fait paroître par réfraction une bougie séparée des autres. Quand on ferme les yeux à demi, on observe encore le même phénomene de réfraction & même de réflexion au travers des cils ou poils de la paupiere. Quand le microscope ne feroit pas voir que les cheveux sont des corps fistuleux ; la *plica*, maladie dont les Polonois sont quelquefois attaqués, & dans laquelle le sang dégoutte par les extrémités des cheveux, ne laisseroit sur ce fait aucun doute ; ainsi les fibres & l'enveloppe observées aux cheveux par M. *Mariotte*, sont réelles. On lit dans l'Encyclopédie qu'il y a de plus des nœuds semblables à ceux de quelques sortes d'herbes, & des branches qui partent de leurs jointures.

Les Modernes pensent que chaque cheveu, & peut-être chaque fibre qui le compose, reçoit un fluide glutineux qui le remplit & le dilate, & que sa nutrition ne differe pas de celle des autres parties. Ils opposent expériences à expériences. Dans les personnes âgées, disent-ils, les racines des cheveux ne blanchissent pas plutôt que les extrémités ; tout le cheveu change de couleur en même temps. Le même phénomene a lieu dans les enfans dont les cheveux sont ordinairement blonds, & passent à mesure qu'ils avancent en âge, dans une suite de nuances souvent très-opposées. Il y a nombre de personnes chez lesquelles une grande frayeur ou une douleur extrême a fait blanchir les cheveux en une nuit : tel a été un criminel à qui on avoit lu son Arrêt. Henri III de Navarre ayant appris l'Edit de Nemours favorable aux Ligueurs, en conçut un chagrin qui lui fit blanchir en peu d'heures une partie de sa

moustache. On lit dans les Papiers publics, qu'en 1768 le Sieur *Jean-Baptiste Riguier*, natif de Montdidier, Curé de la Berliere, Diocese de Beauvais, âgé de 49 ans, après avoir ressenti pendant près d'un an des maux de tête, des éblouissemens & des tressaillemens dans les entrailles qui lui causoient par intervalles quelques mouvemens convulsifs dans les membres, il perdit en dormant, la barbe, les cils, les sourcils & tout le poil de son corps. Il fut fort surpris à son réveil de trouver dans son bonnet de nuit ses cheveux déracinés. Le plus singulier de l'aventure c'est que tous ses poils, de noirs qu'ils étoient auparavant, repousserent sur le champ d'un beau blanc, & sans aucun mélange : ainsi du jour au lendemain l'on put dire de lui :

'O nox, quàm longa es, quæ facis una senem !

Dans les lievres, les ours, les renards du Nord & des Alpes, on voit assez communément les poils devenir blancs peu-à-peu en hiver, & reprendre en été leur premiere couleur. On voit que les gradations ordinaires de la couleur des poils ne sont interrompues & troublées que par des accidens subits, comme la terreur, le froid, &c. De bons Observateurs ont remarqué des chenilles d'un poil naturellement très-blanc, & qui se change alors en noir en moins de quelques heures. Les cheveux blanchissent sur le devant de la tête, & surtout autour des tempes & sur le haut plutôt que sur le derriere & ailleurs, parce que leur suc nourricier y est plus abondant. On est encore en dissention sur la cause de la différence des couleurs naturelles qu'offrent le poil & la peau des animaux. On sait que les quadrupedes, les oiseaux, les papillons & même une sorte de Negres tachetés de blanc, tirent une partie de leur beauté de ces variétés. Il faut donc qu'il y ait dans chacune de ces régions particulieres de la peau, des organes disposés à opérer cette diversité de couleurs ; & ces manufactures particulieres, dit M. *le Cat*, sont des productions des nerfs, c'est-à-dire des houppes, des mamelons, des glandes, &c. *Voyez à l'article* NEGRE.

Ce que l'induftrieux *Malpighi*, dit *Derham* dans fa Théologie Phyfique, a obfervé dans la ftructure du poil (la criniere & la queue d'un cheval & les foies d'un verrat) eft en quelque forte conforme à ce que j'ai obfervé moi-même dans la mouftache des chats, le poil des rats, des fouris & de divers autres animaux que j'ai examiné très-foigneufement avec de bons microfcopes. Le poil de fouris, le plus tranfparent de tous ceux que j'ai vus, ne paroît qu'un feul tuyau tranfparent qui renferme une moelle compofée de fibres qui forment autant de lignes obfcures, fituées dans quelques poils en travers, dans d'autres en fpirales, & quelquefois articulées, difent *Leuwenhoek* & *Ruifch*. Les pointes du porc-épic & du hériffon ont auffi une moelle blanchâtre & étoilée. Ces parties moelleufes & obfcures ne font que de petites fibres entortillées, & plus ferrées qu'elles ne le font dans les autres parties du poil. Je penfe, dit *Derham*, qu'elles fervent à procurer une évacuation douce & infenfible de quelque humeur du corps: peut-être que les poils fervent auffi bien à la tranfpiration infenfible des animaux velus, qu'à les défendre contre le froid & l'humidité. On peut étendre cette induction à la *chevelure* de l'homme par deux raifons; 1°. parce qu'il eft évident par la maladie appelée *plica*, que c'eft un affemblage de petits canaux ouverts par le bout: 2°. parce qu'on guérit des maux de tête en fe coupant les cheveux quand ils font trop longs, & qu'on fe procure des maux d'yeux quand on eft d'un tempérament humide & qu'on les rafe. Mais les cheveux & toutes les efpeces de poils font-ils de véritables plantes? C'eft une queftion que l'on a difcutée en 1764 aux Ecoles de Médecine de Paris. *Voyez* la favante Thefe qui conclut ainfi: *Ergò pili plantæ.*

Le poil de l'élan, quoique élaftique, eft creux auffi dans l'intérieur. Les poils des cerfs Indiens font percés de part en part: ceux des cerfs d'Angleterre paroiffent couverts d'une écorce écailleufe. Chez tous les animaux le poil eft affez reffemblant pour la figure, il varie de couleur: il eft comme tuilé, c'eft-à-dire couché l'un fur l'autre, ce qui fait que l'eau coule deffus, &

que l'air froid n'y peut guere pénétrer. Les poils procurent encore plusieurs autres avantages aux animaux, mais nous ne les connoissons pas tous : toujours est-il vrai que nous savons en tirer bon parti. On fait d'excellens coussins avec le duvet de *l'édredon*; des chapeaux avec le poil du castor; des étoffes de la laine des brebis; des matelas du crin frisé des chevaux, leur poil sert à rembourrer des sieges. Le poil de la chevre sert à faire du camelot, des boutons, &c. Le poil ou crin uni de la queue du bœuf & du cheval, après avoir été cordé & bouilli pour être crépi ou frisé, fournit une partie du crin que les Tapissiers, les Selliers, les Bourreliers & autres Artisans emploient pour les ouvrages de leur Métier; le reste du poil de leur peau sert à faire de la bourre dont on garnit les selles des chevaux, les bâts des mulets. Le crin plat ou droit tel qu'il sort de dessus l'animal, est employé par les Perruquiers, les Boutonniers, les Cordiers & les faiseurs de tamis. Les Luthiers s'en servent aussi pour garnir les archets des instrumens de Musique, &c. *Voyez le Dictionnaire des Arts & Métiers.* Enfin le poil du lapin, de la marte, du loup, de l'hermine, de la taupe, &c. servent à nous garantir du froid dans la saison rigoureuse. On fait avec le poil ou la soie du cochon, des vergettes; il sert aussi aux Cordonniers pour conduire leur fil appelé *ligneul*: on fait des pinceaux avec celui du blaireau & celui du porc. Tous les poils des animaux exhalent des odeurs qui sont particulieres à chaque espece d'animal, sur-tout les poils des endroits où la peau est la plus mince, la moins exposée à l'air, & la plus garnie de longs poils. La longue chevelure étoit chez les anciens Gaulois une marque d'honneur & de liberté: on la fait couper aujourd'hui aux personnes qui embrassent la vie monastique, & quelquefois à celles qu'on veut marquer d'infamie. Dans le commencement de notre Monarchie la chevelure fut particuliere aux Princes du Sang, & les Sujets la porterent coupée courte autour de la tête. Quelques-uns prétendent qu'il y avoit des coupes plus ou moins hautes, selon le plus ou moins d'infériorité dans les rangs.

Les cheveux sont employés à faire des perruques,

habillement de tête devenu si ordinaire par sa commodité, que les cheveux sont un objet de commerce assez considérable. Voyez le *Dictionnaire des Arts & Métiers.*

On appelle *poil d'autruche* ou *poil de laine* le duvet de cet oiseau. *Voyez à l'article* AUTRUCHE.

POINCILLADE ou POINTILLADE, *poinciana.* C'est un arbrisseau qui croît naturellement en plusieurs lieux de l'Amérique, & qu'on cultive en Europe dans plusieurs jardins. Il tient son nom de M. *Pointis*, Gouverneur des îles Antilles. C'est le *frutex pavoninus*, *sive crista pavonis* de Breyxius, *Cent. 61.* Il croît à la hauteur de sept pieds; son écorce est unie & purpurine; ses feuilles sont oblongues, rouges, ayant chacune en haut une épine crochue en forme d'hameçon. Ses fleurs sont d'une si grande beauté, qu'on les a nommées *fleurs de paon;* elles sont rangées jusqu'à cinquante en épi aux sommets des branches, d'une couleur rouge nuancée, resplendissantes & disposées en rond: il leur succede une silique dure, brunâtre en dehors, blanchâtre en dedans, qui contient des semences rougeâtres, placées chacune dans une petite fosse: son bois est une sorte de bresillet propre à teindre.

POINT D'HONGRIE. Nom donné à une coquille bivalve du genre des cames: elle est blanche, marbrée en zig-zag d'orangé brun. *Voyez* CAME.

POINTES ou DARDS D'OURSIN. Indépendamment des piquans ordinaires pétrifiés ou non fossiles de ce coquillage multivalve, quelques Naturalistes comprennent sous ce nom les *pierres de Judée* & les *belemnites.* Voyez ces mots.

POIRE. *Voyez à l'article* POIRIER.

POIRE MARINE ou FIGUE DE MER. *Voyez* FICOÏTE.

POIRE DE TERRE ou TOPINAMBOUR. *Voyez à l'article* BATATTE.

POIREAU ou PORREAU, *porrum.* Plante bulbeuse dont M. *de Tournefort* compte six especes. Nous ne décrirons que le porreau commun, *porrum commune capitatum.* C'est une plante potagere, fort commune par-tout & d'un grand usage dans les alimens;

ſa tige enracinée eſt longue de quatre à cinq doigts; groſſe par la baſe d'un à deux pouces, ronde, compoſée de pluſieurs tuniques blanches, liſſes, luiſantes, jointes les unes aux autres, quelquefois carinée, garnie en deſſous de pluſieurs fibres, d'un goût plus doux que celui de l'oignon; croiſſant, s'élevant, ſe développant & devenant des feuilles longues d'un pied, aſſez larges, tantôt plates & tantôt pliées en gouttiere, de couleur verte pâle. Il s'éleve d'entr'elles une tige haute de quatre pieds ou environ, groſſe d'un doigt, ſolide, remplie de ſuc, portant à ſon ſommet un gros bouquet de petites fleurs blanches tirant ſur le purpurin, compoſées chacune de ſix feuilles diſpoſées en lis; à ces fleurs ſuccedent des fruits triangulaires, noirs, diviſés intérieurement en trois loges remplies de ſemences oblongues.

Toute cette plante a une légere odeur d'oignon: elle fleurit en Juillet, & ſa graine eſt mûre en Août, & peut ſe conſerver pendant trois ans. Le poireau demande une terre graſſe & fumée: c'eſt un aliment un peu difficile à digérer, gluant & venteux; mais il provoque l'urine, les regles, l'humeur ſéminale & même la fécondité; le ſuc de poireau eſt excellent pour appaiſer les bruiſſemens d'oreilles, étant introduit dedans: en ſubſtance il excite la ſuppuration, & eſt très-propre pour guérir la brûlure & l'ulcere cauſé par la morſure des ſerpens. On fait frire les poireaux avec le beurre frais ou avec l'huile d'olive, & on les applique chaudement, dans un ſachet, ſur les points des pleurétiques, & ſous la gorge dans toutes les eſpeces d'eſquinancies, avec un grand ſuccès, dit M. *Bourgeois*.

POIRÉE BLANCHE ET ROUGE. *Voyez* BETTE.

POIRIER, *pyrus*. Le poirier eſt un arbre connu de tout le monde: on en diſtingue en général de deux eſpeces, l'une domeſtique ou cultivée dans nos vergers, l'autre ſauvage dans les forêts.

Les poiriers ont des fleurs en roſe, garnies d'une vingtaine d'étamines, au milieu deſquelles eſt un piſtil, compoſé d'un embryon & de cinq ſtiles. Cet embryon devient un fruit charnu, ſucculent, plus mince vers la queue que vers l'autre bout où il eſt garni d'un nom-

bril formé par les découpures du calice. Ce fruit est de forme, de couleur & de saveur différentes suivant l'espece. On trouve dans son intérieur cinq loges remplies de dix pepins oblongs; c'est-à-dire de semences couvertes d'une peau mucilagineuse. M. *Duhamel* distingue quatre membranes dans la poire; il appelle la premiere *épiderme*, la seconde *tissu muqueux*, à cause d'une certaine viscosité; la troisieme *tissu pierreux*, & la quatrieme *tissu fibreux*. Consultez les *Mémoires de l'Académie des Sciences, années 1730, 1731 & 1732.* Les feuilles des poiriers sont lisses, peu ou point dentelées sur les bords, entieres, supportées par des queues assez longues & placées alternativement sur les branches.

On trouve dans les forêts beaucoup de poiriers sauvages qui ont levé de semences, & que l'on arrache pour en garnir les pépinieres : on se procure aussi beaucoup de sauvageons en répandant sur la terre le marc qu'on retire des pressoirs. Les sauvageons fournissent des sujets sur lesquels on greffe les especes qu'on veut multiplier pour la table, ou pour faire le cidre poiré. Les poiriers greffés sur les sauvageons ne donnent guere du fruit que lorsqu'ils sont en plein vent, & beaucoup plus tard que ceux qui sont greffés sur cognassier, parce que ces derniers arbres poussent moins en bois que les autres. La greffe réussit aussi sur le néflier, sur le cognassier & sur l'épine. Les climats tempérés de l'Europe semblent être le sol le plus favorable à cet arbre dont la racine tend à pivoter. L'écorce est toute sillonnée, & l'arbre souffre très-aisément la taille. Son accroissement est un peu lent.

On est enchanté lorsqu'on voit cette diversité de poires, de saveurs différentes, & plus agréables les unes que les autres, qui se succedent pour orner nos tables. L'énumération de toutes les bonnes poires à couteau seroit ici trop longue; car nos Jardiniers François qui ont écrit sur la fin du dernier siecle font mention de plus de sept cents sortes de poires qui ont pour le moins 1500 noms François. Elles sont dues à la culture. Nous donnerons seulement un tableau des plus estimées par des qualités particulieres.

Le *petit muscat* ou la poire muscate est la plus hâtive & la premiere de l'été : elle a une odeur de musc très-agréable, elle est mûre à la fin de Juin : on peut la mettre en espalier, mais elle est meilleure encore en plein vent, & a plus de fumet musqué. Pour l'avoir dans toute sa bonté, il faut, dit M. *Bourgeois*, planter ce poirier dans un terrain léger, un peu sec & sablonneux.

Le *bon chrétien* d'été est très-sucré, & est excellent dans les terres chaudes. Il y a plusieurs autres sortes de poires d'été dont on fait cas : telles que la *blanquette*, le *muscat-robert*, la *bergamote d'été*, la *fondante musquée*, l'*épine d'été*. Comme ces poires se passent trop vîte, & qu'elles viennent dans la saison d'abondance, on n'en plante pas beaucoup dans les jardins, & l'on s'attache préférablement aux poires d'automne, & encore plus à celles qui durent davantage.

La *poire de rousselet* est des plus estimées par son eau parfumée, mais d'un parfum qui ne se trouve qu'en elle : elle est mûre à la fin d'Août : elle devient grosse en espalier, mais elle y perd de son parfum. Son unique défaut est d'être sujette à mollir ; c'est cette espece de poire qu'on fait préparer & sécher aux environs de Reims & de Tours, & dont on fait commerce sous le nom de *poires tapées*. La *poire de Colmar* & la *poire de Berry* sont aussi très-propres à faire sécher.

La *bergamote d'automne* a la chair tendre, une eau douce & sucrée : elle paroit à la fin d'Octobre ; il y a des différences fondées sur la couleur. La *bergamote Suisse* se fait reconnoître par ses bigarrures.

Les *beurés* sont les poires par excellence ; aucune poire ne lui est comparable en bonté : elle surpasse toutes les autres par l'abondance de son eau, par la finesse & la délicatesse de sa chair qui est fondante, & enfin par l'excellence de sa saveur. Elle a de plus l'avantage de charmer la vue, tant par sa grosseur & par la beauté de sa figure, que par son coloris. Enfin, elle est extrêmement fertile, & charge les arbres presqu'à rompre leurs branches.

Le *doyenné* est d'une belle couleur : cette poire est fondante, mais elle n'a qu'un instant pour être mangée ; en-deçà ou en-delà, elle n'a plus de qualité.

On doit mettre au nombre des meilleures poires d'automne, la *robine*, ou la *poire de Louis XIV*; elle est petite, verte & sans apparence, mais elle a un fumet musqué, qui égale presque celui de la poire de rousselet : elle est très-bonne crue, cuite & seche.

La *poire de Messire-Jean* est cassante : elle a un goût sucré; ce fruit est propre à faire d'excellent raisiné.

La *virgouleuse* est une excellente poire, lorsqu'on la prend à propos : elle a alors la chair fondante, une eau douce & sucrée, un goût fin & relevé. Les arbres qui produisent ce fruit, poussent vigoureusement.

La *poire de Saint-Germain* a la chair fort tendre, un grand goût & beaucoup d'eau; son fruit est gros & long : elle a la queue courte.

La *poire de bon chrétien d'hiver*, est un des fruits les plus beaux par sa grosseur, par sa forme longue & pyramidale, & particuliérement par son coloris incarnat, lorsqu'elle est à une belle exposition. Quand elle est mûre, elle est très-excellente crue, & fait l'ornement des desserts. Ce fruit a aussi l'avantage de faire la meilleure compote de toutes les poires : il dure jusqu'aux nouveautés du printems.

Préparation des poires pour les conserver long-temps séchées.

Cette méthode, qui est différente de celle que nous avons décrite au mot FRUITS, consiste à cueillir les poires d'hiver un peu avant leur maturité. Cette récolte dans les Provinces Méridionales de la France, se fait en Septembre, & dans les Septentrionales, un mois plus tard. Il faut choisir pour cela un beau jour, & leur conserver leur queue : on les fait cuire dans un chauderon d'eau bouillante, jusqu'à ce qu'elles mollissent un peu; ensuite on les met sur des claies pour les faire égoutter, puis on les pèle & on les range sur des plats la queue en haut : elles jettent alors une espece de sirop qu'on met à part : on arrange de nouveau & dans la même position ces poires sur des claies bien propres, & on les porte ainsi dans un four dont on vient de retirer le pain, ou chauffé à un degré à-

peu-près semblable : on les y laisse pendant dix à douze heures : on les retire pour les tremper dans le sirop que l'on a édulcoré avec du sucre, & quelquefois on y joint un peu de cannelle ou de girofle avec de l'eau-de-vie : on expose de nouveau ces poires enduites de sirop dans le four, qui doit être un peu moins chaud que la premiere fois : on réitere l'opération trois fois de suite, c'est-à-dire qu'il faut deux couches de vernis de sirop & trois cuites : on les laisse dans le four à la troisieme cuisson, assez long-temps pour qu'elles se sechent suffisamment, ce qu'on connoît lorsqu'elles ont une couleur de café clair, & que la chair en est ferme & transparente ; enfin, lorsqu'elles sont bien refroidies, on les enferme dans des boîtes de sapin garnies de papier blanc, & on les conserve dans un lieu très-sec. (*Journal Œconomique*, 1758). M. *Bourgeois* dit qu'on peut également préparer de cette maniere les poires d'été & d'automne, pour les conserver pendant l'hiver, sur-tout le petit muscat, le vrai rousselet & la robine.

Le poirier cultivé fait plus l'ornement des vergers, que celui des *jardins peignés*. Les Fleuristes recherchent les especes de poiriers à fleur double, ils font un bel effet dans les bosquets printaniers. Dans les pays où les vignes ne réussissent pas, on fait une boisson qu'on nomme *poiré*, en exprimant le suc des poires, ainsi que l'on fait celui des pommes pour le cidre. Le poiré nouveau est fort agréable : il ressemble à du vin blanc, mais il ne se conserve pas aussi long-temps que le cidre. Cependant on en tire une bonne eau-de-vie, & particuliérement de la lie qui se trouve au fond des tonneaux. Le marc des poires qu'on retire des pressoirs, peut, après avoir été desséché, servir à faire des mottes à brûler, pour le chauffage des pauvres : le marc des pommes n'est point propre à cet usage. Il est avantageux qu'il se trouve quelques poiriers sauvageons dans les forêts, parce que les bêtes fauves se nourrissent de leurs fruits. Les Paysans voisins des forêts ramassent ce fruit pour la nourriture de leurs porcs, ou pour en faire de la boisson dans les années où le vin est trop rare, ainsi qu'il se pratique en différens endroits de la Suisse.

Ils en font aussi du verjus pour en assaisonner leur salade en place de vinaigre.

L'on ne doit jamais manger de poires avant leur maturité, parce qu'elles sont d'un mauvais suc, & nuisent singuliérement. En général, on corrige la qualité venteuse des poires par la coction ; alors elles se digerent plus facilement, & deviennent plus salutaires. Les especes qui ne se peuvent manger crues, étant un peu acerbes, peuvent entrer dans le raisiné, se manger en compote cuites au feu, au four & sous la cendre. Le sirop de poires sauvages est ordonné pour arrêter les diarrhées. On fait d'assez bon vinaigre de la seve de l'arbre tirée par incision.

Le bois du poirier sauvage est pesant, fort plein, d'une couleur rougeâtre : son grain est très-fin ; il est susceptible du poli & n'est point sujet à être piqué par les insectes : il prend très-bien la teinture noire, & alors il ressemble si fort à l'ébene, qu'on a de la peine à les distinguer l'un de l'autre. Ces qualités le font rechercher par les Luthiers, les Ébénistes, les Menuisiers & les Tourneurs. Après le buis & le cormier, c'est le meilleur bois que puissent employer les Graveurs en taille de bois ; mais il est un peu sujet à se tourmenter ; c'est cependant celui qu'on recherche dans les pays où il y a des fabriques de toiles peintes. Le poirier est un arbre qui devient quelquefois d'une grosseur prodigieuse. *Evelin* parle d'un fameux poirier d'Erford en Angleterre, qui avoit dix-huit pieds de tour, c'est-à-dire plus de six pieds de diametre, & qui rendoit annuellement sept muids de poiré.

POIRIER BERGAMOTE. *Voyez à l'article* CITRON.

POIRIER DE LA NOUVELLE ESPAGNE. C'est le *persea* des Modernes, *prunifera arbor, Catal. Jamaïc.* Il s'étend fort au large & est toujours vert : ses feuilles ressemblent à celles du grand laurier : ses fleurs sont à six pétales & naissent en grappes : son fruit étant mûr a la figure d'une poire, il est noir, d'un goût agréable, & contient une amande douce faite en cœur. Cet arbre croît à la Jamaïque.

POIRIER DES INDES. *Voyez* GUAYAVIER.

POIRIER PIQUANT ou POMMES DE RAQUETTES. C'est une espece d'*opuntia* qu'on emploie à la Guiane pour faire des haies vives. *Voy.* OPUNTIA.

POIRIER SAUVAGE DE CAYENNE ou BOIS DE SAVANNE, *ficus folio citrei acutiore, fructu viridi.* C'est le *couma* des Indiens du Nouveau Monde. *Barrere* dit que c'est un figuier à feuilles de citronnier; dont le fruit, qui est vert, s'appelle dans le pays *poire sauvage.* En effet, par sa seve laiteuse, & la figure de son fruit, il ressemble plus à un figuier qu'à un poirier: il croît dans les savannes & dans les bois de la Guiane; la tige est haute & rameuse. Si on entaille l'arbre, il en sort une liqueur jaunâtre dont on frotte les dartres rouges pour les guérir: le fruit a assez l'air d'une nefle; il en differe par la queue; il a aussi plus de suc & moins de graines. Les graines de ce fruit sont velues, & de la forme d'une petite lentille. M. *Fresneau* dit que ce fruit se mange, qu'il est passablement bon, & qu'il produit le même effet que la nefle : les quadrupedes en sont friands. *Voyez* la figure de sa feuille, de son fruit & de ses graines, dans les *Mémoires de l'Académie, p. 332, pl. 19, fig. 4 & 5. ann. 1751.*

POIS, *pisum.* M. *de Tournefort* compte vingt-deux especes de pois, il y a peut-être encore plus de variétés. Mais nous ne parlerons ici que des especes que l'on cultive, préférablement aux autres, à cause de leur qualité, de leur hâtiveté, de leur bonté, ou du grand produit dont elles sont. Nous dirons aussi un mot de celles que l'on cultive pour les bestiaux, qu'on nomme *petit pois.*

Les pois sont presque autant cultivés que le blé : il y a des champs entiers couverts de ce légume. L'espece que l'on cultive davantage, est le *pois des jardins, pisum hortense majus flore fructuque albo.* Le pois, de toutes les especes, est en général conformé à-peu-près de la même maniere: sa tige est unique, lisse, creuse, s'élevant plus ou moins, suivant l'espece : ses feuilles sont d'un vert bleuâtre ; elles forment d'abord deux especes d'oreilles annexées à la tige ; entre ces feuilles sort une côte qui soutient plusieurs feuilles ; ces côtes sont terminées par des vrilles qui servent à la plante pour se soutenir : des

aisselles de ces mêmes oreilles, sortent des fleurs légumineuses, composées de quatre fleurons inégaux, dont la couleur est blanche ou rouge, suivant l'espece; chaque bouquet est composé ordinairement de deux fleurs; & dans la longueur de la tige, il s'en trouve jusqu'à six ou huit: aux fleurs succede la cosse qui renferme les pois, & qui est plus ou moins alongée ou un peu variée dans sa forme, suivant l'espece.

Le pois est un grain qui, quoique robuste en apparence, ne demande pas à être mis indifféremment dans toutes sortes de terres. Certaine espece demande une terre légere; une autre la veut un peu grasse; & telle autre s'accommode mieux d'une terre qui tient le milieu. Ainsi chacun doit observer l'espece de pois qui se plaît le mieux dans son terrain. En général toutes les especes de pois s'accordent à ne vouloir occuper la même terre que de loin en loin; car ce légume est plus vorace, qu'aucun autre, des sucs naturels de la terre. Il vient à merveille dans les terres neuves; mais le fumier qui aide à faire fructifier les autres légumes, lorsque la terre se trouve fatiguée, lui est nuisible, bien loin de lui être avantageux. Lorsqu'on s'obstine à mettre des pois plusieurs années de suite dans le même endroit, on les voit jaunir aussi-tôt qu'ils levent, & ne rien rendre du tout.

Le pois le plus hâtif, celui que les Jardiniers se font une gloire à l'envi de présenter à leurs Maîtres, & que cultivent ceux qui les vendent chérement dans la primeur, est le *pois Michaux* (c'est le nom du premier Cultivateur qui a obtenu cette espece). Ce pois est blanc, rond, fort tendre, & sucré quand il est mangé en vert; mais d'un médiocre rapport: la terre douce lui convient le mieux; il se soutient même très-bien dans les sables les plus arides: dans les terres froides, il ne fait que languir, & souvent il y périt. On seme ce pois dès le mois de Décembre; on lui ménage un bon abri; on le cultive avec soin; & on voit des Crésus payer de ces pois, dans le temps de la nouveauté, cent, cent-cinquante livres le litron. On peut semer de cette espece de pois dans tous les mois de l'année, pour en jouir long-temps. On doit observer, lorsqu'on seme ces

pois, de ne pas mettre de suite plusieurs planches; parce qu'elles se portent réciproquement trop d'ombrage, & que la fleur est sujette à couler dans le bas. La semence de pois est bonne pendant deux ans: à la troisieme année il n'en leve qu'une partie.

Il y a plusieurs autres especes de pois, qui ont chacun leur qualité, tels que le *pois Lorrain*, qui est gros, sucré, & qui se plaît dans un terrain sec: le pois Suisse ou la grosse cosse hâtive; c'est un de ceux qui font le plus de profit, parce qu'il fructifie beaucoup; il demande une bonne terre: le pois quarré, blanc, en faveur duquel on est prévenu avec raison; il est tendre & moelleux, plus nourri, d'un goût plus sucré qu'aucun autre. L'espece qu'on nomme *cul-noir*, parce que le germe en est noir, est bonne pour être conservée en sec. Le *pois sans parchemin* a un goût sucré & fin; il fait plus de profit qu'aucun autre, n'ayant que peu ou point de filandres; il se mange avec la cosse, comme les haricots verts: il y en a plusieurs de cette espece.

On peut faire sécher des pois cueillis en vert, de la même maniere qu'on fait les haricots: ils sont bien meilleurs que ceux qui sont conservés secs.

Le *pois chiche*, ou pois bécu, *cicer sativum, flore candido aut rubro*, est de la grosseur du pois commun, & a une figure approchante de celle de la tête d'un belier. Sa couleur est rouge, ou rousse, ou noire: on s'en sert en Médecine, comme du pois lupin. Il y a des pays où les Cafetiers mélangent du pois chiche d'Espagne avec leur café pur, pour y gagner davantage. Ce pois est, de tous les grains légumineux, celui dont le goût approche davantage du café. Sa tige est droite, branchue & velue; ses feuilles sont arrondies, dentelées & cotonneuses. Cette plante est commune en France, en Italie & en Espagne.

Le *pois lupin* n'est cultivé que pour la Médecine, & ne réussit que dans les pays Méridionaux. La farine de lupin est résolutive, & entre dans les cataplasmes émolliens: sa décoction est apéritive. Le grain de ce pois est merveilleux pour engraisser les bœufs: on s'en sert dans certains pays pour faire de la poudre à poudrer. Il y a quelques pays où on seme des lupins pour servir d'engrais

d'engrais dans les champs ; on les enterre avec la chartue, à la fin de Mai, & on seme du blé en Septembre, sans mettre aucun engrais. *Voyez l'article* LUPIN.

Il y a une espece de pois très-menus, qui sont d'un blanc tirant un peu sur le gris, ce qui les fait nommer par quelques-uns *pois-gris*. On les nomme aussi *pois de brebis*. On cultive encore ces especes de pois pour la nourriture des bestiaux.

En général les pois sont émolliens, & un peu laxatifs : ils fournissent une nourriture un peu grossiere ; ils sont un peu venteux ; mais ils appaisent la toux, & adoucissent les âcretés de la poitrine. Les pois mangés avec leur gousse sont plus nuisibles que les simples graines ; c'est ce que l'École de Salerne exprime par ce distique :

Sunt inflativa cum pellibus, atque nociva ;
Pellibus ablatis, sunt bona pisa satis.

Ray assure que les pois verts, mangés tout crus par ceux qui ont contracté le scorbut par l'usage de la viande & du poisson salés dans les navigations, leur sont convenables.

Quelques personnes font sécher sur un tamis, à un feu doux des pois verts, pour en manger pendant le carême ; on les conserve dans des vases bien bouchés. Ce légume ainsi desséché revient parfaitement lorsqu'on le fait cuire. L'art de les assaisonner leur donne le goût des pois de primeur.

POIS D'ANGOLE ou POIS DE CONGO : arbrisseau transplanté de l'Afrique dans les Antilles où on le cultive avec succès. Il s'éleve de cinq à six pieds, & subsiste autant d'années : mais pendant ce court espace il est utile dans toutes ses parties. Il pousse beaucoup de branches rameuses, petites, flexibles, garnies de feuilles longuettes, verdâtres & aromatiques. Cet arbuste est presque toujours en fleur : son fruit est en silique, coriace, difficile à rompre, contenant quatre ou cinq pois arrondis, d'une moyenne grosseur & d'un brun verdâtre. Ce pois est très-sain, très-nourrissant, bon à manger dans une disette de mil ; il n'incommode point ; il sert à nourrir la volaille, & sur-tout les pi-

geons. Ses bourgeons sont très-pectoraux ; sa fleur est béchique ; ses feuilles bouillies & appliquées sur les plaies les guérissent ; de son bois réduit en cendres on fait une lessive qui nettoie les ulceres, & dissipe les inflammations extérieures de la peau. Cet arbrisseau a l'avantage de réussir dans les terres naturellement stériles, ainsi que dans celles dont on a épuisé les sels. Aussi les Colons, bons administrateurs, ne manquent-ils jamais d'en semer dans toutes les parties de leurs habitations qui dans d'autres mains resteroient incultes.

POIS A GRATTER : *voyez* POIS POUILLEUX.

POIS CHICHE : *voyez à l'article* POIS.

POIS MARTIAUX, *pisa ferrea.* C'est la mine de fer en petits globules semblables à des pois. *Voyez à l'article* FER.

POIS DE MERVEILLE, *cor-indum ampliore folio, fructu majore.* Plante originaire des Indes, & qu'on cultive aujourd'hui dans nos jardins : ses tiges sont menues & hautes de trois ou quatre pieds, sans poil, cannelées, foibles ; ses feuilles sont vertes, & ressemblent un peu à celles de l'ache ; ses fleurs sont composées de huit feuilles blanches, quatre grandes, & quatre petites, disposées en croix ; il leur succede des fruits en vessies à trois coins, divisées chacune en trois loges qui renferment des semences semblables à de petits pois entiérement noirs, excepté une grande tache blanche faite en cœur : ce qui les a fait nommer *cœur des Indes.* Ces fruits sont estimés très-cordiaux.

POIS NUD ou ŒIL DE CHAT : *voyez* POIS DE TERRE.

POIS DES PIGEONS. Dans les Indes on donne ce nom au fruit blanc d'une espece de *cytise* : voyez *ce mot.*

POIS POUILLEUX ou POIS À GRATTER, *mucuna aut phaseolus siliquis latis, hispidis & rugosis, fructu nigro.* C'est une espece de haricot des Iles de l'Amérique, très-sarmenteux, grimpant & s'attachant jusques aux rameaux des arbres les plus élevés : sa tige est grosse, tenace, fort pliante ; ses feuilles ressemblent assez à celles de nos haricots ; elles sont un peu lanugineuses : ses fleurs naissent en haut composées

chacune de cinq feuilles jaunes qui ont la figure des fleurs de pois : à ces fleurs succedent des gousses longues d'un doigt, ridées, rousses au commencement, noircissant par la maturité, chargées de petits poils fort déliés & légers, mais pointus & très-pénétrans, qui s'attachent facilement à la peau, pour peu qu'on les touche, & y causent une démangeaison cuisante, d'autant plus incommode, que plus on gratte la partie, plus ce poil la pénetre, & plus la démangeaison est forte. De mauvais plaisans mettent quelquefois de ce duvet dans le lit des nouveaux mariés, pour les empêcher de dormir & les en faire sortir.

Le dedans de la gousse de cette plante est blanc & luisant : elle contient deux ou trois semences assez grosses, rondes, aplaties, couvertes d'une écorce mince, cependant dure, noire & luisante : il y a peu d'Indiens qui en mangent ; mais ils se servent des feuilles de cette plante pour teindre en noir, & de sa racine coupée par morceaux pour composer un remede stomachique.

POIS QUENIQUE : *voyez* POIS DE TERRE.

POIS SAUVAGE ou POIS NUD : *voyez* POIS DE TERRE.

POIS DE SEPT ANS. Plante vivace qu'on cultive en Guiane, & qui dure l'espace de sept ans : son fruit est bon à manger : sa feuille pilée rend un jus vert qui est spécifique pour arrêter toute espece d'hémorrhagie ; on lave la plaie avec ce suc, si l'on peut, sinon on applique le marc dessus. *Mais. Rust. de Cayen.*

POIS SUCRÉ DE LA GUIANE, *inga siliquis longissimis :* c'est le *pacay* des Péruviens ; le *bayroua* de la Guiane, & le *guavas* des Espagnols. Cet arbre, qui se voit au jardin du Roi, est de la grosseur d'un homme, & s'éleve d'environ vingt pieds (Barrere en cite quatre especes ou variétés). Ses branches forment une tête arrondie ; ses feuilles sont alternes, composées chacune d'une côte ailée, garnie de quatre paires de petites feuilles pointues par les deux bouts. La fleur est jaune, en cloche, découpée en six parties, & garnies d'étamines blanches à sommets jaunes. A ces fleurs succedent des siliques longues d'un à deux pieds, étroites & ren-

fermant dans une moelle blanche, spongieuse & comme filamenteuse, des semences lenticulaires, noires & nullement bonnes à manger. Cette moelle a un goût de sucre musqué & aigrelet; ce qui a fait donner à ce fruit le nom de *pois sucrin*.

POIS DE TERRE, ou POIS NUD, ou ŒIL DE CHAT, *bonduc*. C'est un fruit légumineux de l'Inde, gros comme une aveline, arrondi, dur comme de la corne, poli, luisant, & de couleur cendrée; il naît dans une gousse grosse comme le pouce, rougeâtre, garnie d'épines en dehors, mais lisse en dedans; chaque gousse contient deux pois; chaque pois renferme une amande grosse comme celle d'une noisette, blanchâtre, huileuse, d'un goût peu agréable; quand le fruit est bien desséché, & qu'on l'agite, cette amande remue & résonne, ce qui fait une sorte d'amusement pour les enfans du pays: la gousse est attachée par une queue ligneuse, rougeâtre & grosse comme une plume à écrire, à un arbrisseau de moyenne grandeur, que *Gaspard Bauhin* appelle *arbor exotica spinosa foliis lentisci*. C'est le *guilandina aculeata foliolis ovalibus acuminatis* de *Linnæus*. Cet arbre croît par-tout aux Indes: les habitans font cuire son fruit en vert, & le mangent; il a un goût astringent. Quelques-uns l'appellent *pois quenique* ou *pois sauvage*. On soupçonne que le *bonduc* du Canada, appelé dans le pays, *chicot*, est un arbuste d'un genre différent de celui des Tropiques. Il ne faut pas confondre le pois de terre avec la *pistache de terre*. Voyez *ce mot*.

POISON. On en distingue de naturels & d'accidentels ou factices. On en trouve des exemples dans les trois regnes de la Nature.

Les *poisons accidentels* ou *factices* sont le sublimé corrosif, le vert-de-gris, les virus contagieux, les exhalaisons putrides & mophétiques.

Les poisons naturels du *regne minéral* sont les especes d'arsenics & les mines de cuivre effleuries.

Ceux du *regne végétal* sont les vieux champignons, le colchique, la ciguë, le napel, les mancelines, le manioc pur, &c. *Voyez* PLANTES VENIMEUSES.

Les poisons du *regne animal* sont le venin de la vipere.

Ces venins ont été formés ou donnés au moment de la création à certains animaux.

M. *Sauvages* a donné en 1754 à l'Académie de Rouen une excellente Dissertation sur les animaux venimeux, dont le programme avoit été proposé pour le prix de Physique, & qui fut couronné par cette savante Compagnie. Dans cette Dissertation si intéressante l'Auteur traite plus particuliérement des animaux venimeux de la France, de la nature de leur venin, de leur remede ou contre-poison. Il définit le venin un corps qui agissant par ses molécules imperceptibles, quoiqu'en petites doses, produit des effets pernicieux ou dangereux pour la vie. M. *Sauvages* combat l'ancienneté & l'étendue des préjugés, en assurant que le nombre des animaux venimeux, sur-tout en France, est extrêmement petit; mais il ne donne pas moins l'énumération de la plupart de ceux qui ne sont point en France, soit pour nous rassurer contre la crainte de les y rencontrer, soit pour nous enseigner les remedes que les peuples étrangers emploient, afin de les appliquer nous-mêmes en pareilles circonstances.

La classe des quadrupedes, dit M. *Sauvages*, ne présente aucun animal qui ait été observé venimeux, si l'on excepte ceux qui sont atteints d'une *maladie contagieuse* qui imprime à leurs humeurs cette mauvaise qualité; mais il ne s'agit ici que des venins naturels.

Les piquans du *porc-épic* agissant d'une façon toute mécanique, ne doivent pas être réputés venimeux. *Voyez à l'article* Porc-épic.

Les *chauves-souris* d'Amérique qui sucent le sang des hommes & des brebis sans les réveiller, ne produisent que l'effet des sangsues & des saignées réitérées.

Les *fruits secs* auxquels les souris ont touché, excitent souvent des élevures aux levres & autres parties de la bouche; & cet effet est attribué par M. *Sauvages* à l'urine de ces animaux lorsqu'ils sont en chaleur: celle des chats en pareilles circonstances est âcre, infecte & produit des taches ineffaçables; mais la définition que

nous avons rapportée du venin, ne convient pas à une telle liqueur.

Il n'y a donc parmi les quadrupedes aucun animal venimeux : il en est ainsi de la classe des oiseaux qui ne peuvent nuire que par leur bec & leurs griffes ; la fiente de quelques-uns, comme le pigeon & l'hirondelle, est assez âcre pour enflammer les yeux si elle tombe dessus, mais cela ne suffit pas pour la dire venimeuse.

Les *poissons* offrent des phénomenes singuliers ; ils n'ont pas de venin à l'extérieur : l'engourdissement que cause la *torpille*, les déchiremens que produisent les piquans de la *raie baillonette*, sur-tout de celle que l'on nomme *glorieuse*, ainsi que la longue & robuste bayonnette de l'animal de mer pisciforme & appelé *empereur*, tous ces effets sont purement mécaniques. Mais si nous justifions de l'accusation de venin tous les piquans de poissons qui en effet n'ont rien de creux, ni aucune liqueur âcre à lancer, nous ne les justifierons pas pour le mal qu'ils peuvent causer étant pris intérieurement.

Les *œufs de barbeau* & de *brochet* occasionnent quelquefois le *cholera morbus* ; le remede à ce mal sera indiqué ci-après, en exposant la théorie des venins. Le foie du poisson nommé *chat marin* excite souvent un assoupissement qui est suivi d'une démangeaison universelle, après laquelle la surpeau se sépare entiérement du corps & guérit la démangeaison. M. *Sauvages* rapporte à ce sujet une observation dont il a été témoin lui-même, & que nous transcrirons ici à cause de sa singularité. Le nommé Gervais, Savetier à Bias auprès d'Agde, s'avisa avec sa femme & ses deux enfans âgés de dix & quinze ans, de manger à souper le foie d'un chat marin dont la chair est la nourriture des pauvres gens, mais dont le foie a coutume d'être rejeté par les Pêcheurs avant de vendre le poisson ; en moins de demi-heure ces quatre personnes furent saisies d'un grand assoupissement, se jeterent sur la paille, & ce ne fut que le troisieme jour qu'elles revinrent à elles assez parfaitement pour connoître leur état. Les voisins voyant un troisieme enfant tout petit qui manquoit de nourriture, & qui n'avoit pas mangé du foie, entrerent chez Gervais & trouverent que la

femme étoit la plus assoupie, puis le mari & les deux enfans, suivant qu'ils avoient mangé plus ou moins de foie : la femme fut plutôt délivrée des suites de cet accident ; on la trouva avec un visage rouge comme de l'écarlate, & le lendemain en se froissant contre ses habits à cause d'une démangeaison universelle qui la tourmentoit, elle fut étonnée de voir sa surpeau se séparer de tout le corps en lames, comme des feuilles de papier, ce qui guérit sa démangeaison ; elle s'amusa pendant trois jours à enlever son épiderme, celle de la tête s'enleva en petites écailles & n'entraîna pas la chute des cheveux : les autres furent guéris de même, mais plus tard & avec difficulté.

Les insectes suspects sont la *cantharide*, les *guêpes*, *frelons*, *taon*, *bourdon*, l'*ichneumon*, le *scorpion d'eau*, le *scorpion ordinaire*, l'*araignée* & la *scolopendre*.

La *cantharide* est le plus dangereux de tous les insectes *coléopteres ;* voyez ce mot. Prise intérieurement elle excite, même à petite dose, des ardeurs d'urine ; appliquée au dehors, elle enflamme la peau, fait élever l'épiderme en vessie : nous ajoutons qu'appliquée extérieurement, elle excite aussi des ardeurs d'urine.

M. *Sauvages* dit que le *frelon*, le *bourdon*, le *taon*, causent par leur piqûre une douleur vive, mais de peu de durée & sans enflure : la piqûre de la *guêpe* est plus vive & plus longue. Notre Auteur a été piqué par une qui n'avoit que la tête, le reste du corps ayant été séparé dès la veille ; effet qui lui est commun avec la vipere.

Il y a deux à trois especes de *chenilles* dont le poil cause quelque démangeaison, mais aucune n'est absolument venimeuse.

M. *Valisnieri* est persuadé qu'en Italie les *scorpions* sont venimeux durant les chaleurs de l'été ; mais on n'observe rien de pareil en France, & nos scorpions doivent passer pour être exempts de venin.

La *scolopendre de mer* & celle de terre n'ont aucun venin & ne piquent point. Il n'en est pas de même de l'espece appelée en Amérique *malfaisante* ou *mille-pieds :* voyez ces mots.

Dans la classe des vers il n'y a d'animaux suspects que les *sangsues*, l'*ortie de mer* & le *lievre de mer*.

Quant à la *sangsue*, c'est un bruit populaire que celles qui sont verdâtres ou tachetées soient venimeuses; l'Auteur a fait faire usage indifféremment de toutes les sangsues plus au moins brunes, & toutes ont produit de bons effets étant appliquées à propos.

M. *Sauvages* a souvent manié, flairé & goûté le *lievre de mer*, sans y reconnoître aucune mauvaise qualité; mais il a observé pour l'*ortie de mer* qu'il s'en exhale une vapeur subtile comme celle de l'oignon, qui enflamme les yeux, & si l'on porte les mains aux yeux auparavant de les avoir bien lavées, on y éprouve une cuisson bien plus violente. Ainsi l'*ortie de mer* a quelque chose de venimeux, de même que la plante qui porte le même nom, & dont les piquans sont fistuleux. *Voyez* ORTIE & ORTIE DE MER.

Il ne reste qu'à chercher quels sont les *amphibies venimeux*, & il faut avouer que c'est la classe qui fournit le plus d'animaux de cette sorte. Tous les serpens sont en horreur, & c'est choquer ouvertement l'opinion de tout le monde que de douter de leur qualité malfaisante.

M. *Sauvages* soutient qu'en France, quoiqu'il y ait un grand nombre de *serpens* différens, des *salamandres*, *crapauds*, *lézards* & autres, il n'y a que la *vipere* dont les qualités venimeuses soient jusqu'à présent connues.

On sait qu'il se trouve en Suede & en Italie un serpent nommé *ammodite*, aussi venimeux que la vipere; qu'en Amérique se trouve le *serpent à sonnettes* dont le poison est très-actif, & qui fixant les oiseaux & écureuils perchés sur les arbres, les fait tomber dans sa gueule en les réveillant brusquement par le cliquetis de ses sonnettes: on sait aussi que le *serpent à lunettes* est très-venimeux, mais pas un de ces serpens ne se trouve dans notre pays. Les serpens de France sont presque tous du genre de l'*anguis*, ou du genre du *coluber*. Suivant les déterminations de *Linnæus*, du premier genre est le *cæcilia* ou l'*orvet*, très-redouté, mais très-mal-à-propos; il n'a point les dents canines des viperes, & quand il mort il ne peut faire le moin-

dre mal. Toutes les *couleuvres*, *aspics* & autres, ne mordent point qu'ils ne soient irrités ; leur morsure est sans conséquence comme une égratignure, & ils s'adoucissent le moment d'après.

Il y a dans la Diocese de Lodeve un village nommé St. Michel des seps ou des serpens, il est adossé contre une montagne, de laquelle il sort au mois de Juin une quantité prodigieuse de serpens qui entrent familiérement dans les maisons ; ils cherchent à boire & à se chauffer, mais on ne s'est point apperçu qu'ils chassent aux souris & aux insectes, comme font ceux du Brésil & de Ceylan : les petits enfans de St. Michel badinent avec eux, les prennent par la queue, les attachent deux à deux comme des bêtes de labourage, & les font aller ainsi par les rues. On soupçonne très-fort qu'ils aiment le lait ; on en trouve quelquefois dans le berceau des enfans : on cite même une observation de la Fermiere du château qui surprit un serpent qui avoit fait rejeter le lait à son nourrisson en lui insinuant sa queue dans la bouche pour lécher ou sucer ce lait. *Voyez l'article* SEPS.

Le *lézard* est absolument sans venin ; il mord s'il est irrité, mais sa morsure est sans conséquence.

La *salamandre* ne mord point, & n'a point de venin.

Quant au *crapaud*, je l'ai manié, (dit notre Auteur) son urine m'a éclaboussé le visage & les mains quand je l'écrasois : j'ai vu un Bateleur qui le mordoit & l'éventroit avec les dents pour faire valoir son orviétan. Cet animal si redouté n'a jamais fait mal à personne. La *renette verte* ne mord point & le voudroit en vain, n'ayant point de dents, ni la force de blesser.

Telle est la partie historique du Mémoire de M. *Sauvages*, qui a eu soin de ne la fonder que sur des observations faites par lui-même, ou de l'appuyer de l'autorité de MM. *de Réaumur*, *de La Condamine*, *de Jussieu*, *Mead*, & autres Auteurs célebres, & de celle des Mémoires de l'Académie Royale des Sciences. Il résulte de toutes ces observations, qu'en France l'unique animal venimeux proprement dit est la *vipere*. Voyez ce mot.

Passons à la théorie des venins & à leur remede. M. *Sauvages* commence par quelques observations générales, qui s'appliqueront d'elles-mêmes aux cas particuliers.

Les *poisons*, dit-il, ne sont mal-faisans que par le mauvais usage qu'on en fait; ils n'ont pas été créés pour nous nuire, & avec certaines modifications, l'*opium*, l'*antimoine*, le *sublimé corrosif*, les *cantharides*, deviennent d'excellens médicamens: ils ne sont pas funestes par eux-mêmes; tels corps sont poisons pour quelques oiseaux, comme le *persil* & l'*amande amere*, qui sont un aliment pour nous.

Un corps mal-faisant pour une partie, souvent ne l'est pas pour une autre: les cantharides enflamment la vessie, mais si l'on en croit l'Auteur, elles ne nuisent point à l'estomac. Le poison n'agit pas de lui-même comme tel, il lui faut un dissolvant convenable: la chaux ne brûle pas si on verse de l'huile dessus, il y faut verser de l'eau; le vif-argent a besoin d'esprit de sel pour former le sublimé corrosif; le sel a besoin de la salive pour picoter la langue. Ainsi les narcotiques s'associent avec la lymphe nervale pour s'insinuer dans l'origine des nerfs & les embarrasser: le foie du chat marin qui fait tomber la surpeau en écailles, agit vraisemblablement étant combiné avec la matiere de la transpiration, qui devient par-là âcre & corrosive.

La corrosion ne dépend pas toujours de la forme de coin ou de scie que l'ancienne Physique attribue aux parties intégrantes des corps, elle dépend aussi de la vélocité avec laquelle les molécules du dissolvant pénetrent les pores du corps à dissoudre, & la gravité spécifique des corps ne contribue pas moins à cette vélocité que la convenance de leur figure; ce qui forme des contacts plus multipliés & une force d'adhésion plus grande: il faudroit donc pour remédier par principe aux accidens du venin, connoître l'analogie des gravités spécifiques des corps différens; mais nous sommes bien éloignés de cette précision, & nous sommes obligés de nous en tenir aux expériences.

Nous avons mis au rang des venins les *œufs du brochet* & du *barbeau*; le remede est de prendre au plu-

tôt six grains de tartre stibié (émétique) dans trois verres d'eau tiede de dix en dix minutes : si le *cholera morbus* est déclaré, ce qui arrive cinq à six heures après avoir mangé ces œufs, il faut avaler beaucoup d'eau de poulet & prendre des lavemens de la même eau, & si les vomissemens & les nausées épuisent, il faut les suspendre avec vingt gouttes de *laudanum* liquide dans une eau cordiale. On ignore le contrepoison du *foie de chat marin*, mais le venin n'est peut-être pas naturel à cet animal; le *thon* produit quelquefois cet effet. Il y a lieu de croire que ces poissons très-voraces avalent goulument d'autres poissons corrompus, & sur-tout ceux qui servent d'amorce ; le chyle qui en vient fait un venin, qui s'exalte plus encore dans le foie de l'animal & le rend extrêmement venimeux.

Les *guêpes*, *abeilles* & autres insectes à qui la Nature a donné des piquans propres à percer le cuir des bœufs & l'écorce des arbres, où ils déposent leurs œufs, ont eu besoin d'une liqueur âcre qui empêchât ces trous de se refermer ; cette liqueur est acide, mais l'effet qu'elle produit n'est pas considérable ; le remede est de retirer adroitement l'aiguillon, & de bassiner l'endroit piqué avec de l'eau fraîche qu'on renouvelle de temps en temps.

Outre les remedes généraux qui sont les saignées, les bains, les émulsions, on a trouvé pour la guérison des *cantharides* un remede dans les cantharides mêmes, préparées avec du camphre qui en corrige l'âcreté.

La *vipere*, seul animal en France qui soit proprement venimeux, en ce qu'il l'est naturellement, se reconnoît aux deux dents canines qu'elle porte à la mâchoire supérieure ; il s'en trouve quelquefois quatre tant aux mâles qu'aux femelles. On trouvera la description de ces dents à l'article *Vipere*.

Le venin de la vipere qui n'irrite presque pas les nerfs de la langue, parce qu'ils sont comme à l'abri par le vernis de la salive, agit avec force sur les nerfs qui sont à nu quand il a été combiné avec le sang ; il paroît que c'est le sang qui en développe l'âcreté :

cette combinaison est corrosive pour les filets nerveux qui se trouvent dans le tissu des arteres & du cœur.

L'alkali volatil succiné, & que tout le monde connoît sous le nom d'*eau de luce*, est employé avec grand succès contre la morsure de la vipere. La racine de *polygala de Virginie* est employée par les Indiens contre la morsure du serpent à sonnettes; elle a le même goût que les plantes cruciformes. Les Indiens sucent la plaie avant de l'employer: on peut faire de même pour la morsure des *viperes*, sur-tout si l'on fait rouler dans la bouche de l'huile pour la garantir de l'impression du venin.

Au reste, on ne doit pas compter sur quantité de prétendus secrets vantés en ce cas; il arrive souvent que les malades, sur la foi de pareilles recettes, négligent de consulter les Médecins expérimentés, & périssent misérablement victimes de l'ignorance & de la crédulité.

On ne doit considérer les poisons, sur-tout ceux des végétaux, que relativement & non absolument. Les poisons sont des corps qui, à petites doses & par leurs qualités physiques, sont capables de produire en nous des changemens considérables, lorsque nous sommes en bonne santé: mais ce qui est poison pour un animal, est remede pour un autre.

POISSON, *piscis*, est un animal sanguin, ovipare, aquatique, qui vit continuellement dans l'eau, & n'en sort jamais volontairement, qui n'a point de pieds, mais des nageoires, couvert d'écailles ou d'une peau unie & sans poil, qui respire par les ouïes, & qui n'a qu'un ventricule.

On peut considérer les poissons sous une multitude de points de vue, soit que l'on envisage la variété immense des *poissons de mer* & *d'eau douce*, soit qu'on examine leur organisation, les alimens si variés par la saveur de leur chair qu'ils nous procurent, & l'utilité infinie dont plusieurs sont pour les besoins de la vie: nous tâcherons de présenter ici un léger tableau de tous ces objets si curieux & plus intéressans les uns que les autres.

La Nature a destiné plus de la moitié de notre globe

aux seuls poissons. Les eaux des fleuves, des rivieres, des lacs & des étangs, sont remplies d'une multitude de poissons, qui varient tous pour la forme, pour la couleur, pour le goût (*a*). Le bassin immense des mers en contient d'autres en nombres innombrables, & variés à l'infini ; il y en a qui n'habitent que les lisieres des côtes, d'autres s'éloignent de la plage & se tiennent en pleine mer.

La distinction des poissons se doit tirer sur-tout des marques essentielles & des parties & actions principales qui sont communes à toutes les especes de chaque genre, & propres à chacune en particulier : on doit considérer si le poisson a des écailles ou une peau à tubercules, sa hauteur perpendiculaire, sa largeur ; les nageoires, leur nombre & leur figure ; la forme de la queue, de la tête & de la ligne latérale qui va tout le long des côtes ; la figure, le nombre & la situation des narines ; la position des yeux, de la bouche, la forme & la direction de ces ouvertures, le nombre, la forme & l'emplacement des dents, les opercules des ouies, la figure du poisson, sa couleur ; s'il est d'eau douce ou de mer, si l'animal est vivipare ou ovipare, c'est-à-dire si les parties de la génération sont extérieures ou intérieures ; s'il a des barbillons ou non.

On voit avec étonnement & admiration, que des poissons de mer qui avalent une eau dont le goût nous paroît insupportable, qui est chargée de sels si inhé-

(*a*) On ne peut observer sans étonnement quel degré de chaleur les êtres vivans peuvent supporter. M. *Sonnerat*, en parcourant l'intérieur de l'Isle de Luçon, une des Philippines, trouva environ à quinze lieues de Manille, dans un petit lac situé sur le bord du grand lac de cette Isle, un ruisseau d'eau très-chaude ou bouillante, dont la chaleur étoit de soixante-neuf degrés au thermometre de M. *de Réaumur*, quoique l'épreuve en fût faite à une lieue de sa source ; il apperçut à travers les vapeurs de cette eau des poissons à écailles brunes, longs de quatre pouces, que leur agilité & la mal-adresse des Sauvages du canton ne lui permirent pas de se procurer ; il y vit aussi trois arbrisseaux très-vigoureux, dont les racines trempoient dans cette eau bouillante, & dont les branches étoient environnées de sa vapeur, qui étoit si considérable que les hirondelles qui osoient traverser le ruisseau à la hauteur de sept à huit pieds, y tomboient sans mouvement. L'un de ces trois arbrisseaux étoit un *agnus castus*, & les deux autres des *aspalatus*. M. *Sonnerat* but de l'eau de ce ruisseau après l'avoir fait refroidir ; elle avoit un goût terreux & ferrugineux.

rens que les filtrations ne peuvent l'en dépouiller, ont cependant une chair délicieuse, & que bien des gens préferent aux volailles les plus exquises. Les poissons se nourrissent de plantes, d'insectes aquatiques, de grenouilles, de vers & de petits poissons.

Structure & organisation des Poissons.

Les poissons ont un grand nombre de rapports avec les autres animaux; & si on veut ranger dans la classe de ces individus les animaux nageurs *pisciformes* & vipares, alors cette classe d'animaux offrira seule des exemples de toutes les idées différentes de reproductions, que la nature a employées dans son plan général. Les uns ont comme les animaux terrestres des squelettes; les arêtes sont leurs os; les autres n'ont pour ossemens que des cartilages auxquels sont attachés les muscles, comme dans certains vers; les chairs aboutissent à un noyau cartilagineux; & il y en a, tels que l'*ichtyocole*, dont les arts tirent un grand avantage; d'autres sont épineux, c'est-à-dire ont les nageoires garnies d'aiguillons, & la queue dans une position verticale; quelques poissons ont la peau molle, & semblent l'avoir nue comme l'homme; mais le plus grand nombre l'ont couverte d'écailles, comme certains reptiles; d'autres l'ont hérissée de piquans, comme le hérisson & le porc-épic : quant aux animaux de mer pisciformes, qui sont monstrueux en grosseur, qui respirent comme l'homme, les quadrupedes & les oiseaux par le moyen des poumons, ce sont des cétacées; ils n'ont de rapport avec les poissons que par l'élément qu'ils habitent, mais ils en different parce qu'ils sont vivipares, qu'ils sont obligés de venir respirer à la surface de l'eau; car s'ils étoient forcés à rester sous l'eau ou sous les glaces, ils s'étoufferoient: ils ont un cou, des especes de paupieres; leur queue, sur tout celle de la baleine, du cachalot, &c. est dans une position horizontale; mais c'est sur-tout par rapport aux parties qui servent à la génération & à la maniere dont elle s'accomplit, qu'on peut établir le parallele entre les seuls animaux pisciformes & tous les

autres animaux dont la foule variée habite le globe de la terre. Les cétacées ont les parties de la génération extérieures, semblables à celles des quadrupedes : ils s'accouplent comme eux : leurs femelles mettent au monde des petits vivans & les allaitent, tandis que tous les poissons ne se multiplient que par des œufs : ils ne s'unissent point. Toutes ces considérations doivent exclure les cétacées de la classe des poissons proprement dits ; les véritables poissons n'ont que des ouies ; quelques-uns, qui sont peut-être de l'ordre des reptiles, tels que la lamproie, ont des trous disposés le long du corps, qui sont des conduits aériens ; & les ouies des uns & les trous disposés le long du corps des autres, ont une merveilleuse conformité avec les trachées des insectes. Les poissons ont du rapport par les œufs avec les oiseaux, la plupart des reptiles & la foule innombrable de la plupart des insectes. Les Naturalistes savent qu'entre plusieurs de ces derniers animaux, (les poissons) il n'y a point de copulation entre les mâles & les femelles, & toute la jouissance des mâles se réduit à répandre une liqueur fécondante sur les œufs que les femelles ont déposés, c'est-là aussi toute la jouissance de celles-ci. On trouve une sorte de rapport entre les œufs déposés des poissons & ceux de la plupart des reptiles, & de certains vers tels que la limace. Les embryons y subissent leur révolution, leur développement, les œufs alors se distendent & augmentent de volume.

Lorsque l'on considere un poisson, on est d'abord arrêté par sa forme extérieure : on remarque ses nageoires & sa queue, à l'aide desquelles il rame & exécute tous les mouvemens qui lui sont nécessaires : on le voit s'élever, s'abaisser, agiter ses ouies d'un mouvement continuel : tout le jeu de cette mécanique pique la curiosité.

On observe d'abord qu'en général les poissons sont recouverts d'écailles plus ou moins apparentes, artistement arrangées, richement & élégamment nuancées ; leur usage est de garantir le poisson, & de lui conserver toute la flexibilité de son corps. (*Voyez à l'article* Able ce qu'on peut penser sur la formation de l'écaille

des poissons). Tous les poissons, plus encore ceux de la mer que ceux des rivieres, sont enveloppés d'un enduit gras & huileux, qui les rend d'une souplesse infinie, & avec cela très-propres à passer par les lieux les plus étroits. Cet enduit se renouvelle à chaque instant, & il est fourni par une infinité de petits vaisseaux excrétoires, qui viennent aboutir aux vides presque insensibles que les écailles laissent entr'elles. Il y a apparence que ces vaisseaux charient un suc qui leur est particulier, & qui sert non-seulement à nourrir & à accroître les écailles, mais encore à les teindre de diverses couleurs, quelques-unes si brillantes que l'art le plus recherché auroit de la peine à les imiter. Cet enduit gras & huileux étant impénétrable à l'eau, est encore propre à défendre le sang des poissons du froid de ce fluide, & à redoubler leur chaleur naturelle par le renvoi des exhalaisons du corps; ce qui devient tout-à-fait nécessaire dans l'Océan septentrional, où le froid n'épargneroit aucun poisson.

A l'égard des écailles, on ne croit pas qu'elles tombent toutes les années, ni qu'elles soient les mêmes dans toute la vie du poisson; mais il se fait tous les ans une addition d'une nouvelle écaille qui vient au-dessous de la précédente, & s'étend de tous côtés au-delà du tranchant de celle-là, à proportion de l'accroissement du poisson: on prétend que le nombre de plaques qui composent ces écailles marque l'âge du poisson.

Le poisson pouvoit-il avoir une robe qui fût à la fois plus légere & plus impénétrable? La figure de ces animaux étant toujours un peu aiguisée par la tête, les rend propres à traverser un liquide; la *queue* par sa force, par son impulsion alternative de droite & de gauche, fait avancer le poisson en ligne droite; les *nageoires* qui sont sous le ventre du poisson servent aussi un peu à repousser l'eau pour faire aller le corps & l'arrêter ensuite, quand le poisson les étend sans les remuer. Mais leur principale fonction est de diriger les mouvemens du corps en le tenant en balance & en équilibre; en sorte que si le poisson joue des nageoires qui sont à droite, & qu'il couche sur son corps celles qui sont à gauche, tout le mouvement est aussi déterminé vers

la

la gauche ; de même qu'un bateau à deux rames, si on cesse d'en faire jouer une, tournera toujours du côté où la rame n'est plus appuyée contre l'eau. Otez les nageoires aux poissons, le dos qui est plus pesant que le ventre, n'étant plus tenu en équilibre, tombe sur un côté, ou descend même dessous ; souvent il est dans l'eau le ventre en haut, comme il arrive aux poissons morts qui viennent sur l'eau les nageoires du ventre en haut. Tout ceci s'exécute suivant les lois de l'Hydrostatique : cette matiere est parfaitement bien expliquée dans Borelli, *De motu animalium*, *part. I. chap. XXIII.*

On voit le poisson monter, descendre, se tenir dans les eaux à une hauteur quelconque ; c'est à l'aide d'une vessie d'air, *vesicula pneumatica*, *aut utriculus natatorius*, qui est dans son corps, qu'il exécute tous ces mouvemens : cette vésicule remplie d'air, à la faveur de laquelle les poissons se soutiennent dans l'élément liquide, est un sac membraneux composé de deux ou trois enveloppes qui se séparent facilement. Suivant qu'il enfle ou qu'il resserre cette vésicule aérienne, il s'éleve ou il descend, parce que son corps devient plus gros ou plus petit, son poids restant toujours le même. Ainsi l'on peut regarder la queue, les nageoires & la vessie aérienne des poissons comme autant d'avirons, de rames, & de voiles. Il est digne de remarque que la nature a mis plus de force de muscles dans la queue des poissons que dans toutes les autres parties de cet animal.

On peut penser que les muscles du poisson sont les moyens ordinaires dont il se sert pour resserrer ou élargir sa vésicule aérienne. S'il les relâche, l'air se dilate par son ressort naturel, & la vésicule s'enfle ; s'il les resserre, l'air se comprime & la vésicule devient plus petite. Il est probable que les poissons ont aussi la faculté d'expulser l'air de la vésicule aérienne, pour en recevoir de nouveau. *Ray* a observé dans la plupart de ces animaux un conduit qui va du gosier dans la vessie à nager, & qui sans doute sert à cet usage. Ce même Auteur dit que quand cette vessie est percée ou déchirée, le poisson s'enfonce, & qu'il ne peut ni se soutenir ni s'élever. Mais ce dommage ne

cause point la mort de cette sorte d'animaux; car o
lit dans le *Natural History*, &c. qu'un Observateur a f
crever la vessie d'un poisson dans la machine pneum
tique, sans que l'animal en soit mort. On prétend q
les Pêcheurs sont très-adroits à percer avec une a
guille la vésicule aérienne du merlus aussi-tôt qu'
l'ont pris, dans la vue d'en faire sortir l'air qui s'y tro
ve renfermé. Sans cette opération le poisson ne pou
roit rester & vivre quelque temps au fond de l'e
du bateau dans laquelle on le dépose pour y être p
& porté ensuite tout frais au marché; mais si ma
heureusement on ouvre dans cette opération quelq
artere du poisson, il périt sur le champ. Au reste
y a de grandes différences entre les vésicules aérie
nes dans différens poissons. Ce sac est pour l'ordinai
situé en long, enfermé dans le péritoine, placé ent
les vertebres & l'estomac. Sa longueur dépend de
capacité du bas-ventre, & de la grandeur du poisson
il est tantôt cylindrique, elliptique, ové ou renvers
tantôt cette vésicule aérienne est à un lobe & à un
loge, ou d'une seule cavité, comme celles des *trui
tes*, des *brochets*, des *merlans*, &c. dans d'autres l
vessie a deux loges & deux lobes, comme dans l
barbeau, la carpe, &c. d'autres l'ont à trois lobes &
& à trois loges, comme la tanche de mer, la gavott
Redi dit que le *poisson doré* a quelquefois cette vessi
d'air divisée en quatre cavités. Dans les mâles la vé
sicule aérienne descend, dit M. *Gouan*, presque ju
qu'à la région de la vessie urinaire, & est attaché
avec l'estomac, avec l'œsophage, tantôt par le côté
tantôt par la pointe, & s'y abouche par un condui
pneumatique. On prétend avoir observé que dans l
merlus & dans la morue la vésicule aérienne ne se ter
mine point à la vessie urinaire; elle s'étend jusqu'à l
derniere vertebre dorsale. Plusieurs especes de pois
sons & d'animaux nageurs réputés poissons, n'ont poin
ces vessies d'air; la lamproie, l'anchois, le dauphin
la torpille, la roussette, le goujon d'eau douce, &c
tous les poissons plats qui se tiennent toujours cou
chés dans le fond de l'eau, sont, dit-on, de ce nom
bre, & alors ils exécutent ces mouvemens par de

moyens différens : ils ont des especes de poumons qui peuvent se gonfler d'air, & se mettre en équilibre avec l'eau, ainsi que le fait la grenouille : dans les *animaux amphibies* la rétraction & l'impulsion des pattes sont mises en usage pour nager.

L'organisation intérieure des poissons nous présente des différences bien sensibles d'avec celle des animaux terrestres. La situation, la conformation des poumons & leur commerce avec le cœur sont bien différens. L'illustre M. *Duverney* a donné une anatomie des plus exactes de la *carpe*, dont la structure peut se rapporter à celle du plus grand nombre des poissons; & c'est d'après ses observations que nous parlerons. Le cœur de ces poissons n'a qu'une oreillette, mais d'une grande capacité : elle est appliquée au côté gauche ; il y a deux valvules à l'embouchure de l'oreillette dans le cœur, l'une dessus & l'autre dessous, attachées par tout le demi cercle qu'elles forment, & ouvertes du côté de la pointe du cœur ; ce qui fait que le sang qui reflue par la contraction du cœur, les souleve & les joint l'une à l'autre comme dans la grenouille. Ce cœur est aplati comme une châtaigne de mer ; il s'emboîte par la base avec l'aorte. Les parois de ce cœur sont fort épaisses à proportion de son volume, & ses fibres d'une tissure fort compacte; aussi a-t-il besoin d'une forte action pour la circulation.

Les *ouies* que l'on remarque dans les poissons proprement dits, & qui sont ovipares, sont leurs véritables poumons, les organes de leur respiration ; car ils ont besoin d'air pour vivre, & ils sont construits de maniere à pouvoir extraire de l'eau l'air nécessaire à leur respiration. Les ouies des poissons sont des especes de feuillets composés d'un rang de lames étroites, rangées & serrées l'une contre l'autre, qui forment comme autant de barbes ou franges semblables à celles d'une plume à écrire : ce sont ces franges qu'on peut appeler proprement le poumon des poissons. Ces ouies sont recouvertes d'un couvercle qui s'éleve & qui s'abaisse, & qui en s'ouvrant donne passage à l'eau que l'animal a respirée : un nombre prodigieux de muscles font mouvoir toutes ces parties.

L'aorte, qui dans les autres animaux porte le ſang du centre à la circonférence de tout le corps, ne parcourt de chemin dans ceux-ci que depuis le cœur juſqu'à l'extrémité des ouies, qui ſont les poumons des poiſſons ; alors les veines du poumon devenues arteres, font la fonction de l'aorte.

Le poiſſon avale l'eau continuellement par la bouche (c'eſt ſon inſpiration), & il la rejette par les ouies (c'eſt ſon expiration) : c'eſt dans ce paſſage que le ſang s'abreuve d'air. Le ſang qui ſort du cœur du poiſſon, ſe répand de telle maniere ſur toutes les lames dont les ouies ſont compoſées, qu'une très-petite quantité de ſang ſe préſente à l'eau ſous une très-grande ſuperficie, afin que par ce moyen chacune de ſes parties puiſſe facilement & en moins de temps être pénétrée par les petites particules d'air qui ſe dégagent de l'eau par l'extrême diviſion qu'elle ſouffre entre ces lames. C'eſt pour cela qu'il a fallu non-ſeulement que chaque feuille en eût un ſi grand nombre, mais auſſi que toutes leurs ſurfaces fuſſent couvertes des rameaux capillaires, traverſaux de l'aorte. C'eſt à-peu-près la même mécanique dans les poumons des autres animaux ; mais le nombre des vaiſſeaux dans les véſicules des poumons n'approche pas du nombre de ceux des lames des ouies : auſſi eſt-il plus difficile de tirer l'air de l'eau, que de reſpirer l'air pur tel qu'il entre dans les poumons véſiculaires.

Quand on conſidere que le ſang des veines des ouies eſt d'un rouge plus vermeil que celui de l'aorte, on juge aiſément qu'il s'y eſt chargé de quelques particules d'air. On remarque dans les autres animaux la même différence entre le ſang de l'artere du poumon, qui eſt toujours d'un rouge obſcur, & celui de la veine du poumon, qui eſt toujours d'un rouge fort éclatant. Le ſang ainſi imprégné des particules d'air, & par-là devenu vraiment artériel, entre dans les veines des ouies ; & ces veines prenant dans les poiſſons la conſiſtance d'arteres, diſtribuent ce ſang à toutes les parties poſtérieures du corps ; il eſt enſuite repris par les veines qui le portent au cœur.

Toutes les pieces qui ſervent à la reſpiration de la

carpe, & dont on peut faire, comme nous l'avons dit ci-dessus, l'application aux autres poissons, montent à un nombre si surprenant qu'on ne sera pas fâché d'en voir ici le dénombrement.

Les pieces osseuses sont au nombre de quatre mille trois cents quatre-vingt-six. Il y a soixante-neuf muscles; les arteres des ouies, outre leurs huit branches principales, jettent quatre mille trois cents vingt rameaux, & chaque rameau jette de chaque côté sur le plat de chaque lame une infinité d'arteres capillaires transversales, dont le nombre passeroit de beaucoup tous ces nombres ensemble. Quelle finesse d'organisation! Il y a autant de nerfs que d'arteres, les ramifications des premiers suivant exactement celles des autres. Les veines, ainsi que les arteres, outre leurs huit branches principales, jettent quatre mille trois cents vingt rameaux, qui sont de simples tuyaux, & qui, à la différence des rameaux des arteres, ne jettent point de vaisseaux capillaires transversaux.

Parmi les poissons il y en a qui ont les mâchoires armées de dents; il se trouve même des animaux de mer qui les ont munies de trois ou six rangs, tel que le requin, (mais cet animal est une espece de cétacée). Quelques-uns, dit M. *Deleuze*, ont aussi la langue armée de deux rangs de dents aiguës & courbées; d'autres n'ont point de dents enracinées dans les mâchoires, tels que la tanche, la carpe & le barbeau; mais elles sont situées dans la voûte charnue du palais, ou dans de petits os placés à l'entrée de l'œsophage; d'autres, telle que l'alose, n'en ont point du tout, ni aux mâchoires, ni dans toute l'étendue du palais & des parties voisines de l'entrée de l'œsophage, à moins qu'on ne veuille donner le nom de dents à certaines petites inégalités en forme de scie que l'œil voit à peine, mais que l'on sent au tact à l'extrémité des levres supérieures.

Les vrais cétacées ont une langue dont ils se servent comme les quadrupedes: mais celle des poissons est fort différente: elle est immobile & adhérente à la partie inférieure de la bouche; aussi elle ne contribue pas aux inflexions de la voix, les poissons proprement dits n'en ayant point.

L'anus que les Mariniers appellent *ombilic* ou le fondement, a aussi ses singularités. Il ne paroît à l'extérieur qu'une seule ouverture, par où se déchargent les excrémens des boyaux ; mais cette ouverture en comprend encore deux autres, dont l'une donne passage aux œufs dans les femelles, & à la semence dans les mâles, & l'autre laisse passer l'urine de la vessie ; de sorte que voici trois conduits qui aboutissent dans cet endroit. Les œufs sont disposés dans deux capsules de chaque côté de l'abdomen, & ces conduits se réunissent en un seul canal qui se termine à la partie postérieure de l'anus. Le nombre des œufs que donnent les poissons est prodigieux : on a calculé ceux que pouvoit donner une *morue*, & on a trouvé pour total neuf millions trois cents quarante-quatre mille œufs. *Leuwenhoek* prétend que la laite du merlus contient infiniment plus d'animalcules. Quelle fécondité ! mais aussi quelle destruction ! combien de ces œufs sont dévorés, combien de petits poissons sont détruits ! c'est ainsi que se conserve la balance dans la production des êtres animés.

La *laite*, que l'on nomme aussi *laitance*, *semen piscium*, est une partie composée de deux corps blancs très irréguliers ; on y distingue les vésicules séminales : ce sont les testicules dans lesquels se filtre la semence ; ils sont presque aussi longs que la cavité du bas-ventre : le côté droit est quelquefois un peu plus gros que le gauche, parce qu'il commence un peu plus près du diaphragme : c'est cette semence que le mâle répand sur les *œufs* à l'instant où la femelle les détache de son ovaire & les dépose dans l'eau, & c'est cette semence qui les féconde : *voyez au mot* Œuf les différences qui se trouvent entre les *œufs des poissons* & les *œufs des oiseaux*.

Il se trouve quelquefois des poissons véritablement hermaphrodites. M. *Morand* a fait voir à l'Académie des Sciences en 1737, les parties intérieures d'une grosse carpe, où d'un côté l'on voyoit distinctement les œufs, & de l'autre la laite : à cette occasion M. *de Réaumur* dit qu'il avoit observé plusieurs fois la même chose dans le brochet, & M. *le Marchant* dans le merlan. (On peut y ajouter les *moules* & d'autres vers

testacées, dont nous avons parlé). Voilà bien des poissons hermaphrodites qui en feroient soupçonner beaucoup d'autres. Que d'éclaircissemens à désirer sur ce sujet. Plusieurs animaux hermaphrodites ont le besoin ordinaire d'un autre animal de leur espece pour engendrer: les moules procréent toutes seules, mais elles sont des vers testacées. De quel genre seront ces nouveaux hermaphrodites qui se trouvent parmi les poissons ? Ce sont tout autant de questions de M. *de Fontenelle.*

Quoiqu'il ne soit pas facile de découvrir l'organe de l'ouie des poissons, il est cependant démontré qu'ils entendent : la preuve en est que dans certains lieux on habitue les poissons à accourir au son d'une cloche pour venir prendre leur nourriture. On a même observé que les sons vifs l'emportent sur les sons graves lorsqu'il s'agit de mettre les poissons en mouvement. Dans les animaux de mer qui respirent, tels que la *baleine*, le *dauphin*, le *veau marin*, (ce dernier est amphibie, les autres sont cétacées) il n'est point difficile de suivre la route du conduit auditif extérieur de ces animaux : ils ont l'organe de l'ouie à peu près semblable à celui des animaux terrestres : on prétend qu'on la découvre aussi dans la lamproie & la raie ; mais dans les poissons qui n'ont point de poumons ni d'oreilles, l'organe où réside le sens de l'ouie est plus difficile à découvrir. On a toujours été fort indécis si ces derniers n'entendent pas par le sentiment du tact excité par l'agitation de l'air communiquée à l'eau. Consultez les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1743, & le Tome II. des *Savans étrangers* de cette Académie. M. *Camper*, Professeur en Médecine en l'Université de Groningue, s'est proposé de trouver & de démontrer que l'élément que les poissons proprement dits habitent, est capable de leur transmettre le son. Cet habile Anatomiste a reconnu aussi que l'oreille extérieure, le canal auditif & le tambour, qui sont si nécessaires aux animaux terrestres & amphibies, manquent aux poissons. Ces animaux ne vivent que dans l'eau, & ces organes leur seroient inutiles ou même nuisibles ; mais ils ont les organes intérieurs ; savoir les trois canaux demi-circulaires,

cartilagineux & creux en dedans, avec une bourse élastique qui contient un ou deux osselets fort mobiles, flottans dans une gelée plus ou moins épaisse, fort peu adhérens aux parties voisines, & seulement autant qu'il est nécessaire pour la nutrition de ces ossemens. Cette organisation, dit M. *Camper*, suffit aux poissons pour recevoir l'impression du son transmis dans l'eau, ou de l'espece de percussion qu'il occasionne. Ce Physicien fait observer à ce sujet, que si l'on emplit un verre de gelée de corne de cerf, & qu'on place au milieu de cette gelée un corps solide qui y flotte librement, en appuyant un doigt sur un des côtés de ce verre, en lui donnant une légere percussion du côté opposé; le doigt qui touche le verre reçoit la percussion qu'occasionne le mouvement du corps solide, presqu'aussi distinctement que s'il en étoit frappé immédiatement, quoiqu'il y ait de la gelée interposée entre ce corps solide & le doigt qui en reçoit l'impression. En général la vue des poissons est très-subtile.

Maniere dont les Poissons se multiplient.

Lorsque les poissons veulent multiplier, on les voit s'attrouper dans les eaux, sauter & s'élever de toutes parts. Personne n'ignore, & c'est un fait constant, qu'il y a des animaux qui fécondent leurs femelles sans un véritable accouplement, comme on le remarque dans les poissons, dans les mouches éphémeres, &c. Dans toutes les especes de vrais poissons (car il ne faut pas ranger parmi cet ordre d'individus, les animaux de mer qui nagent & qui sont vivipares, comme nous l'avons dit) souvent les poissons mâles s'approchent de la femelle dans le temps du frai; il semble même qu'ils se frottent ventre contre ventre; car le mâle se retourne quelquefois sur le dos pour rencontrer le ventre de sa femelle; mais malgré cela il n'y a aucune copulation; le membre nécessaire à cet acte n'existe pas; & lorsque les poissons mâles approchent de si près de la femelle, ce n'est que pour répandre la liqueur spermatique contenue dans leur laite, sur les

œufs que la femelle laisse couler alors (*a*); ainsi les amours des poissons consistent en de simples caresses, dans de légers touchers, mais qui ne tendent pas moins au grand but de la nature. Il semble même que ce soient les œufs qui les attirent plutôt que la femelle; car si elle cesse de jeter des œufs, le mâle l'abandonne, & suit avec ardeur les œufs que le courant emporte, ou que le vent disperse: on le voit passer & repasser cent fois dans tous les endroits où il y a des œufs: ce n'est sûrement pas pour l'amour de la mere qu'il se donne tous ces mouvemens; il n'est pas à présumer, dit M. *de Buffon*, qu'il la connoisse toujours; car on le voit arroser de sa laite prolifique tous les œufs qu'il rencontre pour les féconder, & souvent avant d'avoir rencontré sa femelle: l'eau est le milieu par lequel la vertu vivifiante de la liqueur séminale se communique aux œufs.

Parmi les poissons de mer les uns mettent bas leurs œufs tout près des rivages, sur les rochers lavés par les flots, où l'eau se trouve plus échauffée par les rayons du soleil; ils y choisissent un lieu commode où ces œufs puissent éclore, & semblent le faire avec d'autant plus de prévoyance, que l'eau est plus douce & moins salée dans ces endroits, & qu'il s'y rencontre une grande quantité d'insectes aquatiques, dont la plupart servent de pâture au fretin nouvellement éclos. C'est ainsi que les saumons & plusieurs autres poissons qui déposent leurs œufs, sont obligés de remonter les fleuves dont l'eau n'est point infectée par la salure de la mer, mais au contraire purifiée par le mouvement. Il n'en est pas de même des poissons de haute mer, auxquels une trop longue distance interdit les rivages; mais ils font des œufs qui nagent sur les flots & qui y éclosent. Ils ne sont point attachés au varec ou *algue marine*, comme on l'avoit cru. Pour les *animaux plagiures*, dits *cétacées*, qui ont le sang chaud, ils sont vivipares, s'accouplent & allaitent leurs petits.

(*a*) C'est ce frottement réciproque des vrais poissons que *Tulle* a regardé improprement comme l'acte de la copulation. *Je les ai vus*, dit-il, *dans cet acte*, & cela arrive pour l'ordinaire avant que les œufs parviennent à leur maturité: la copulation par intromission ne paroît avoir lieu que dans les poissons vivipares, & qui sont de faux poissons.

Les œufs des poissons sont innombrables ; mais n'ayant que très-peu de volume dans l'instant où la femelle les dépose, ils se gonflent, se distendent, prennent de l'accroissement avant que l'embryon rompe l'enveloppe qui l'enfermoit.

A la Chine, qui est de toutes les contrées celle qui offre la plus grande abondance de poissons, les rivieres, les lacs, les étangs & les canaux mêmes en sont remplis. On y voit presque tous les poissons d'Europe qui fourmillent jusques dans les fossés qu'on creuse au milieu des champs pour conserver l'eau qui sert aux plantations de riz. Ces fossés sont remplis de frai ou d'œufs de poissons dont les propriétaires des champs tirent un profit qui monte quelquefois au centuple de la dépense, en les vendant à la mesure aux marchands qui viennent avec un nombre surprenant de barques, notamment sur la riviere de Yang-tse-Kyang. Vers le mois de Mai, les habitans du pays bouchent la riviere en plusieurs endroits, dans l'espace de dix lieues, avec des claies & des nates, afin d'arrêter le frai qu'ils savent distinguer au premier coup d'œil, & dont ils remplissent des tonneaux en le mêlant avec de l'eau. On transporte ce *frai* en diverses Provinces, & il y fait une branche de commerce d'autant plus importante, que le peuple de la Chine ne se nourrit presque uniquement que de poissons. On dit que le gros poisson se conserve, en ce pays, dans de la glace.

Durée de la vie des Poissons, leurs guerres & leurs marches.

Si les vicissitudes de l'air, comme le prétend le Chancelier *Bacon*, sont la principale cause de la destruction des êtres vivans, il est certain que les poissons étant de tous les animaux ceux qui y sont les moins exposés, doivent durer beaucoup plus que les autres; mais ce qui contribue encore à la longue durée de leur vie, c'est que leurs os sont d'une substance plus molle que celle des autres animaux. Ils ne se durcissent point, ils ne changent presque pas avec l'âge. Leurs arêtes s'alongent, grossissent & prennent de l'accroissement sans

prendre de solidité, du moins sensiblement. Une chose qui concourt beaucoup à abréger la vie des poissons, c'est quand ils sont obligés d'habiter sous des glaces : il y a même des animaux de mer qui étant vivipares, y périssent faute d'air extérieur, tels que les *cétacées*. Voyez ce mot. On a aussi remarqué que les poissons qu'on touche avec les mains, ou qu'on tourmente trop dans les étangs, meurent. Ces animaux en général craignent le bruit des armes à feu, le tonnerre, les orages, la fumée de poix ou de goudron.

Les poissons se livrent des guerres entr'eux ; les foibles deviennent la proie des forts. On en voit des bancs entiers forcés de quitter, par une loi naturelle, les abymes de l'Océan où ils sont en sureté, pour approcher des rivages où on leur tend des pieges : d'autres ne fuient pas le milieu des mers seulement pour éviter la poursuite des cétacées, mais ils se sauvent vers les côtes, étant chassés par des troupes de plongeons ou de mauves qui volent sur la surface des eaux : c'est alors qu'ils viennent tomber dans les filets des Pêcheurs. D'autres, tels que les morues & les harengs, passent d'un promontoire à l'autre & marchent comme des armées ; leur marche est réglée. Ces poissons paroissent dans des temps marqués le long de certaines côtes, attirés par une multitude innombrable de vers & de petits poissons qui habitent ces endroits. *Voyez aux mots* MORUE *&* HARENG *la description détaillée de ces marches si curieuses.*

Depuis les plus gros animaux qui vivent dans l'eau, jusqu'aux plus petits, tout est en action & en guerre ; ce n'est que ruses, que fuites, que détours, que violences. On s'y entre-pille, on s'y entre-mange sans mesure : il y en a qui évitent, par la légéreté & la prévoyance, la force de leurs ennemis ; c'est ainsi que les especes se conservent toujours & ne sont pas détruites à cause de leur grande multiplication. L'animal appelé *lamie* est plus redoutable par le nombre, la force & le jeu de ses dents, que ne l'est ou la licorne narwhal, quoiqu'armée d'une dent fort longue & de la plus grande dureté, ou l'esturgeon & quelques especes de raie dont le dos est garni de piquans & de tubercules.



Les animaux *souffleurs*, tels que les *dauphins*, &c. ont pour armes offensives & défensives, indépendamment de leur queue, la faculté de lancer à trois toises de distance un jet d'eau dans les yeux de leur ennemi, ce qui le rend aveugle pour un moment, ou trouble l'eau qui se trouve entre les deux combattans, & facilite au plus foible le moyen d'éviter le danger qui le menaçoit. M. *Lamorier*, de la Société Royale des Sciences de Montpellier, prétend que c'est à la force des poumons, à la figure singuliere du larynx, à un aqueduc ou fistule située au bas du front, enfin à un gros muscle appelé *sterno-fistulaire*, qu'on doit attribuer la propriété que les animaux de mer *souffleurs* ont de souffler & de lancer l'eau en l'air avec bruit. Cet Auteur explique encore la différente direction de ce jet, tantôt verticale, tantôt oblique & tantôt horizontale, suivant que la tête de ces sortes d'animaux de mer est plus ou moins abaissée par la contraction de ce même muscle.

Empoissonnement des Etangs ; nourriture des Poissons.

Comme les poissons multiplient beaucoup, & qu'ils trouvent abondamment dans les eaux de quoi se nourrir (car cet élément est toujours rempli d'une multitude de vers, d'insectes, d'animalcules, de plantules, &c.), les étangs sont d'un très-bon rapport: mais on doit avoir soin, lorsqu'on les empoissonne, de n'y mettre que des poissons qui y puissent vivre & multiplier. A l'égard de la nourriture particuliere des poissons, nous en avons parlé dans chaque article où il est fait mention de ces sortes d'animaux ; voici néanmoins un moyen peu coûteux pour engraisser les poissons : on fait semer dans quelque terrain négligé une quantité suffisante de graines de potirons ou de grosses citrouilles : lorsque ces fruits approchent de leur maturité, il faut les couper par le milieu & les vider pour les remplir de terre glaiseuse. On réunit les deux parties qu'on assujettit avec des liens d'osier. On jette ensuite ces potirons ainsi préparés dans différens endroits de l'étang : le poids de la terre dont ils sont remplis les fait aller au fond de l'eau, où ils servent de picorée aux poissons & con-

tribuent beaucoup à les engraisser ; les étangs produisent ainsi des pêches plus abondantes & plus fréquentes. Ce procédé économique est en usage dans plusieurs endroits du royaume de Pologne ; mais à l'empoissonnement des étangs, on doit avoir égard à la nature du terrain : par exemple, la carpe, la tanche, l'anguille, la barbotte & autres poissons visqueux, se plaisent dans la bourbe & les eaux dormantes : la truite, la perche, la loche, le goujon dans l'eau vive & les pierrailles : le brochet, le barbeau & même la carpe se plaisent dans les étangs sablonneux ; le poisson de ces derniers est estimé le meilleur. Dans un étang de huit arpens, qui est l'étendue qu'on donne à une carpiere, on met environ cent carpes mâles & femelles de dix à douze pouces, chacune desquelles peut en jeter plus d'un millier. On doit prendre garde qu'aucun brochet n'entre dans la carpiere. On appelle *alvin*, le petit poisson qui a cinq pouces depuis le dessous de l'œil jusqu'à la fourchette ; il n'est ordinairement de cette grandeur qu'après trois étés : c'est l'alvin dont on se sert pour empoissonner. On pêche les étangs de trois ans en trois ans, après qu'on les a alvinés.

On pratique sur le bord de la mer des espaces environnés de roseaux & de cannes, sur des canaux qui communiquent de la mer aux étangs, & dans le passage desquels on prend le poisson ; c'est ce qu'on nomme *des étangs salés*. La pêche des poissons de mer & de ceux d'eau douce se fait d'une multitude de manieres différentes, ainsi qu'on le peut voir dans les livres économiques, & même dans ce Dictionnaire.

Castration des Poissons ovipares, & Animaux nageurs pisciformes & vivipares.

Il est dit dans l'Histoire de l'Académie, pour l'année 1742, qu'un nommé *Samuel Tull*, Marchand de poissons, vint proposer à M. *Sloane*, Président de la Société de Londres, de lui communiquer le secret de châtrer les poissons & de les engraisser par ce moyen. Il prétendoit que ce poisson surpassoit les autres en délicatesse de goût, autant qu'une poularde surpasse un coq, & un bœuf-gras un taureau. La singularité du fait excita

la curiosité du savant Naturaliste : on fit venir huit *carruchens*, especes de petites carpes, qu'on avoit apportées depuis peu de Hambourg en Angleterre. *Samuel Tull* fit l'opération de la castration, en ouvrant l'ovaire d'une de ces carpes, & en remplissant la plaie avec un morceau de chapeau noir. La carpe châtrée parut d'abord nager avec moins de facilité que les autres ; M. *Sloane* la croyoit vivante lorsqu'il écrivit ce fait à M. *Geoffroy*, mais on ne nous en apprend pas davantage.

Cet effet de la castration des poissons est assez vraisemblable par son analogie avec ce qui arrive aux animaux terrestres : & M. *Sloane* pense qu'une pareille découverte mérite d'être suivie, & peut être utile, soit pour rendre le poisson plus gras & plus délicat, soit pour en diminuer la multiplication dans les étangs & dans les viviers trop abondans en fretin, par là peu favorables à leur accroissement.

On a envoyé de Mexico à l'Académie Royale des Sciences, des animaux nageurs pisciformes, vivipares & réputés poissons, qui ont présenté à l'Observateur les singularités suivantes. Si en pressant avec les doigts le ventre de la mere, on en fait sortir les petits avant le temps, en les examinant au microscope, on y observe la circulation du sang, telle qu'elle doit être dans un poisson déjà grand. Si l'on jette ces prétendus poissons dans l'eau ils nagent aussi bien que s'ils avoient vécu long-temps dans cet élément. Les mâles ont les nageoires & la queue plus grandes & plus noires ; de sorte qu'à la premiere vue, on peut facilement distinguer les deux sexes. La maniere de nager de ces animaux pisciformes est singuliere ; le mâle & la femelle nagent ensemble sur deux lignes paralleles, la femelle au-dessus & le mâle au-dessous : ils conservent toujours entr'eux une distance constamment uniforme & un parallélisme parfait. L'anatomie seule & comparée qu'il faudroit faire de ces prétendus poissons vivipares, nous apprendroit s'ils ont des ouies ou des poumons &c. & à quel ordre d'animaux ils congénerent.

M. *Mauduit* dit dans son Mémoire concernant la maniere de se procurer les poissons & autres animaux

trangers, &c. que les poissons cartilagineux sont vivipares, & cependant leurs femelles portent des œufs; mais ces œufs sont fécondés, prennent de l'accroissement, & éclosent dans le sein maternel. Le jeune poisson cartilagineux ne naît donc formé & vivant qu'après avoir subi l'incubation intérieure. Dans notre systême, les vivipares ne sont point de vrais poissons, mais des animaux pisciformes. M. *Mauduit* dit encore avoir observé dans une pêche, aux environs de Marseille, un poisson cartilagineux dans lequel il n'a apperçu aucune trace d'œufs; c'étoit une *aiguille de mer*: elle fut prise dans l'instant où elle mettoit ses petits au monde; c'étoit dans les premiers jours de Mars; la peau du ventre étoit ouverte de la longueur de plusieurs doigts; un canal double, c'étoit la matrice, étoit posé au-dessus des viscères de chaque côté, le long de l'épine, & occupoit une très-grande étendue: ce canal étoit composé d'un grand nombre de cellules; plusieurs étoient déjà ouvertes & vides; d'autres étoient fermées & remplies: il y en avoit d'où de jeunes aiguilles sortoient, les unes de la longueur de presque tout le corps, d'autres d'une partie du corps seulement. Notre Observateur examina toutes les cellules, & n'y trouva de vestiges d'œufs dans aucune. Les jeunes aiguilles étoient parfaitement conformées dans les cellules encore fermées; elles y étoient repliées sur elles-mêmes en rond, & il ne vit rien qui le fît soupçonner qu'elles eussent auparavant été contenues dans des œufs. Cette observation tend à prouver que les aiguilles, de même que l'anguille, sont de faux poissons, en un mot des serpens d'eau, de l'ordre des vivipares, & qui doivent s'accoupler.

A l'égard des petits animaux de mer, appelés *poissons vivipares*, Stenon a démontré dans les *Actes de Copenhague*, qu'ils prennent de la nourriture dans l'*oviductus* par la bouche & par les intestins, de même que les oiseaux.

Observations sur la Pêche des Poissons.

Les instrumens de la pêche varient suivant les lieux & l'espece de poissons; il y a la pêche en pleine mer,

à la riviere, aux embouchures, ſur les greves, à la côte & entre les roches ; & les inſtrumens ſont les rets & filets flottans ou couverts, la drague, la ligne, les paniers, les naſſes, les caziers, les folles, les verveux, les tonnelles. Les appâts varient auſſi, ils ſont ou de viande, ou de poiſſon, ou d'inſectes, ou de vers, ou de coquillages, ou de rocailles (cruſtacées), ou d'entrailles, ou d'œufs de poiſſon dont on garnit des hameçons : il y a auſſi les faux appâts, ce ſont des pierres ou du liege, ou du fer-blanc taillés & figurés comme un hareng. Les appâts empoiſonnés, ſont la chaux vive, les noix de cyprès & vomique, la coque de levant, même la momie & tout ce qui peut enivrer le poiſſon.

Une remarque importante que nous ne devons pas omettre ici, c'eſt que dans les lieux où ſe fait la pêche de divers poiſſons, tels que les thons, les harengs, les ſardines, &c. la mer s'engraiſſe en ces endroits pendant tout le temps que dure cette pêche, & file comme de l'huile; ſouvent même elle étincelle, ſurtout quand on la frappe avec des rames, ou plutôt avec leur tranchant. Cette graiſſe ou huile qui ſurnage l'eau de la mer ne ſe trouve point dans les rivieres où ſe fait la pêche immenſe des ſaumons, &c. l'eau n'eſt jamais troublée ni épaiſſie.

Utilités des poiſſons pour la nourriture, & pour divers uſages de la vie.

La chair & le goût des divers poiſſons, tant d'eau douce que de mer, ſont très-variés. Le poiſſon de mer eſt le meilleur de tous, parce que la ſalure de la mer en corrige l'humidité. Parmi les poiſſons de mer, ceux qui habitent les ſables & les rochers ſont les plus ſains : on nomme ces derniers *ſaxatiles*. On eſtime enſuite ceux qui habitent le fond de la mer ; & on donne le dernier rang à ceux qui vivent ſur les bords, parce que l'eau où ils ſont eſt moins pure. Il y a des poiſſons de mer qui entrent dans les fleuves ; & on remarque que lorſqu'ils ont habité dans l'eau douce quelque temps, ils en ſont beaucoup plus agréables au goût : mais

mais il n'eſt pas bien décidé qu'ils en ſoient plus ſains. Entre les poiſſons de riviere, les meilleurs ſont ceux qu'on pêche dans les rivieres rapides. Les poiſſons que l'on prend dans les rivieres qui arroſent les grandes villes, ſont toujours moins bons au-deſſous de ces villes, à cauſe des immondices qui les y attirent, & dont ils ſe nourriſſent. La maniere la plus ſaine d'apprêter le poiſſon pour les alimens, eſt de le faire frire, ſoit au beurre, ſoit à l'huile (M. *Bourgeois* dit cependant que le poiſſon cuit à l'eau, avec le ſel & le perſil, & enſuite aſſaiſonné avec une ſauce blanche, faite avec le bouillon de viande, le beurre frais & le jaune d'œuf, eſt beaucoup plus ſain pour les malades & les convaleſcens, que frit avec le beurre ou l'huile). En général la chair des poiſſons eſt aſſez ſaine, mais elle nourrit peu, ſe corrompt promptement, eſt moins propre à fournir un bon ſuc ſubſtantiel, que la chair des animaux terreſtres. Le poiſſon convient donc mieux à ceux qui abondent trop en ſuc nourricier, & qui font trop de chyle & de ſang. Il ſe trouve même des maladies où le poiſſon peut convenir, dans les cas où les nourritures ſucculentes peuvent donner lieu à des inflammations : c'eſt d'après ce principe qu'on le preſcrit aux valétudinaires.

Cette alternative de propriétés ne décide point la fameuſe queſtion ou diſpute qui s'eſt élevée, il y a quelques années ; ſavoir, *s'il eſt plus ſalubre d'être ichtyophage, ou plus ſain d'être ſarcophage?* Toujours eſt-il vrai qu'à la Chine, au Japon & dans les Ports de mer, où le peuple eſt innombrable, on ne vit guere que de poiſſon. Il paroît donc que l'uſage habituel de cette nourriture ne nuit point à la population.

Il y a des poiſſons dont la chair eſt venimeuſe, telle eſt celle de la plus grande partie des poiſſons de la Nouvelle-Providence, l'une des îles de Bahama : il en eſt de même de celle du lion marin. Quand la bécune & la bonite, &c. mangent des fruits du mancelinier, leur chair devient un poiſon pour les perſonnes qui en mangent. On reconnoît que les poiſſons ſont ainſi envenimés lorſque leurs dents ſont noires, & que leur foie eſt amer. *Voyez l'article* Poison.

Entre les poissons dont la chair ne nous est pas agréable, il y en a qui ne sont pas pour cela inutiles. Les poissons du Nord, dont nous n'aimons pas le goût huileux, servent de nourriture à d'autres peuples, aux besoins desquels ils sont plus proportionnés. Il est à propos de remarquer, qu'au contraire des animaux terrestres qu'il faut nourrir avec soin pour les rendre meilleurs au goût, les poissons d'eau douce ont besoin de jeûner quelques jours, & d'être retenus en eau courante, pour devenir un mets plus agréable & plus flatteur; enfin, il n'y a pas jusqu'à leurs arêtes, leurs barbes, leurs écailles, dont plusieurs Nations ne sachent tirer avantage. Il y a un poisson dont les arêtes sont si fortes, que les habitans du Groënland s'en servent au lieu d'aiguilles, pour coudre les peaux d'ours dont ils font leurs coiffures & leurs habits, & qu'ils assemblent avec des boyaux desséchés, en guise de fil. Les mêmes peuples construisent la carcasse de leurs barques avec des os de monstres marins, par exemple avec ceux de baleine, qu'ils revêtent de peaux de veaux marins ou de baleines. On retire des cartilages des uns & de la vessie des autres une colle; *voyez les articles* ESTURGEON & ICHTYOCOLLE. On voit dans l'un des Cabinets de Chantilly une chemise de femme esquimaux qui est faite ainsi que son camail, de peaux de vessies de poisson cousues ensemble. D'autres animaux de mer & nageurs fournissent de l'huile en abondance; ceux-ci donnent une espece d'ivoire, ainsi que l'on en peut voir un détail plus circonstancié à l'article des animaux qui fournissent ces matieres; tels que la *baleine*, le *narhwal*, l'*ichtyocolle*, l'*ours marin*, &c.

Quand les cadavres des poissons morts sont poussés vers le rivage, des poissons vivans & voraces, tels que les lamproies, &c. & des cétacées tels que les squales &c. y accourent en foule pour les manger; & ceux-ci arrêtés souvent par le reflux de la mer dans des fosses, servent eux-mêmes de pâture aux bêtes de rapine qui habitent le long des rivages: par ce moyen l'air est purgé de l'infection des cadavres, &c., comme le dit l'Auteur du Dictionnaire des Animaux, par une sage économie de la Nature, plusieurs animaux trouvent à

ſe nourrir. Des Agronomes de différentes provinces de l'Empire de Ruſſie ont enfoncé dans des fourmilieres des entrailles de poiſſon à deſſein d'en faire périr les inſectes, ce qui a réuſſi : des arbres frottés avec un morceau de drap ou de linge imbibé de ſuc de poiſſon ont été préſervés de l'approche des fourmis.

Poiſſons étrangers & curieux.

Au rapport du Pere *Labat*, les iles de l'Amérique fourniſſent beaucoup de poiſſons. On remarque entre autres le *poiſſon rouge*, ainſi nommé, parceque ſa peau & ſes écailles ſont d'une couleur de feu aſſez vive : il a beaucoup de la figure de la tanche ; ſa chair eſt très blanche & très délicate : il eſt gras, ferme ; ſes œufs ſont excellens. L'Auteur dit en avoir vu qui peſoient juſqu'à quarante livres, mais ceux-là ſont très rares : il ſe trouve auſſi des poiſſons rouges dans les mers de Kamtſchatka : leur forme eſt plate, la tête petite, le muſeau court & pointu, les écailles larges & arrondies. Sa chair eſt rouge, ſa langue en partie bleuâtre, & en partie blanchâtre : le ventre eſt blanc & la queue fourchue, c'eſt le poiſſon *marka* ou *narka*. Les poiſſons rouges dont on embellit depuis peu les baſſins de nos jardins, ſont différens & portent le nom de *poiſſons dorés*.

Le poiſſon d'or du Cap, a tiré ſon nom d'un cercle de cette couleur qu'il a autour de l'œil ; il a auſſi une raie d'or, qui s'étend de la tête à la queue. Sa longueur ordinaire eſt d'un pied & demi, & ſa peſanteur d'une livre. La couleur de ſa chair eſt un mélange de blanc & de rouge, & il eſt d'un goût délicat. On ne voit le poiſſon d'or au Cap de Bonne-Eſpérance, que depuis le mois de Mai juſqu'au mois d'Août, qu'il paroît ſur les bancs.

Il y a une eſpece de petit poiſſon Chinois, qu'on nomme PETIT POISSON D'OR OU D'ARGENT, en latin, *cyprinus pinnâ ani duplici caudæ trifurcæ*. Ce petit poiſſon eſt des plus jolis : nous en avons parlé ſous le nom de *dorade Chinoiſe*, à la ſuite du mot DORADE.

Les Chinois ont auſſi de petits poiſſons qui ſont blancs & noirs, avec des points d'or & d'argent. La grande

beauté de ces animaux eſt cauſe que preſque dans la plus grande partie des Indes Orientales on en nourrit chez les Princes & les grands Seigneurs, qui ſe font un plaiſir de donner eux-mêmes à manger à ces petits poiſſons : au premier coup de ſifflet qu'ils donnent, on voit ces animaux accourir avec beaucoup de gaieté, de vîteſſe, & ſe jouer d'une maniere amuſante. Ils fraient au mois de Mai.

Les Chinois donnent le nom de *poiſſon-farine*, à un poiſſon fort délicat & tout-à-fait blanc, qui ſe trouve dans leur mer en bancs ſi conſidérables, que d'un coup de filet on en prend quelquefois par quintaux. Le *poiſſon-coq* du Chili a une eſpece de crête ſur le devant de la tête.

Maniere de ſe procurer les différentes eſpeces de poiſſons; de les préparer & de les envoyer des pays que parcourent les Voyageurs.

Nous ne pouvons mieux faire, pour remplir les engagemens de cette indication, que d'expoſer ici ce qu'a dit ſur ce même objet M. *Mauduit*, qui a réuni dans un même chapitre la préparation, &c. des *poiſſons* & des *reptiles*.

En vain, dit ce Naturaliſte, notre vanité s'applaudit-elle du ſpectacle que la Nature étale à nos yeux, de l'élégance, de la variété du coloris des fleurs, de la magnificence des quadrupedes, de la beauté & du faſte des oiſeaux, de l'éclat & du luxe des inſectes. Les gouffres de la mer, les antres des rochers aux pieds des montagnes, le tronc des chênes antiques creuſé dans les forêts par les mains du temps, la fange des marais, recelent & cachent des richeſſes dont l'éclat ne rejaillit pas juſqu'à nous.

Les poiſſons que nous connoiſſons peu, que nous voyons rarement, que nous ne poſſédons qu'en les tirant de leur élément, les ſerpens que nous fuyons, les lézards qui nous évitent, les animaux même du genre ou de l'ordre du crapaud qui nous repouſſent & ne nous inſpirent que de la répugnance, ſont peut-être en général les animaux que la Nature a peints de ſes

couleurs les plus vives, qu'elle a touchés de ses pinceaux les plus riches & les plus brillans. L'or & l'azur sont leurs moindres ornemens; on voit étinceler sur leurs robes & jusques dans leurs yeux l'éclat de la topaze, du rubis, de l'émeraude, du saphir, de l'opale chatoyante, & toutes les couleurs que réfléchissent les métaux polis. Dans les autres productions de la Nature, au moins dans la plupart, les couleurs ne sont que des nuances, que des combinaisons; elles sont neuves & primitives dans les poissons & les reptiles, & telles que le prisme nous les fait appercevoir en divisant un faisceau de lumiere; mais il faut en convenir, elles sont passageres: elles tiennent au principe de la vie, & s'éteignent avec lui. Il faut donc pour en jouir les voir briller sur des poissons ou sur des reptiles vivans. Il n'est peut-être pas de spectacle plus varié, plus brillant que celui qu'offrent les grandes pêches qu'on fait en mer avec des filets qui embrassent une demi-lieue & plus d'espace, & par le moyen desquels on prend une prodigieuse quantité de poissons différens à la fois. Ceux qui ont eu ce coup d'œil, peuvent dire quelle est la beauté de la *dorade*, parsemée de taches d'or & d'azur sur un fond d'argent; des diverses especes de *perroquets de mer*, sur qui des raies de pourpre, d'oranger, de rubis coupent & traversent un fond d'émeraude; du *rouget*, dont l'écaille couleur de perle est maculée de taches cramoisies; du *hareng* & du *maquereau* mêmes, qui ne nous parviennent que décolorés, qui en sortant de l'eau brillent de couleurs ondoyantes, changeantes en vert, en bleu, en rouge de cuivre rosette; & d'un nombre infini de poissons moins connus, peut-être plus brillans, & dont il seroit trop long & hors de notre objet de peindre les beautés: on en trouvera quelques esquisses dans l'histoire de ces animaux. Mais à peine les poissons sont-ils tirés de leur élément, que leurs couleurs s'affoiblissent, changent & s'éteignent souvent entiérement: elles sont dues à l'action du sang qui circule dans les vaisseaux du corps muqueux sous les écailles; elles pâlissent quand la circulation s'affoiblit, & elles disparoissent quand celle-ci n'a plus lieu. Ainsi

P iij

une jeune fille, dit M. *Mauduit*, sur le teint de qui brilloit le coloris de la santé, devient pâle & décolorée quand ses forces l'abandonnent, quand le sang refoulé vers le tronc des gros vaisseaux ne circule plus en filets de pourpre parmi les lis qui composent le tissu de sa peau. C'est bien un autre modele quand l'ame est émue par une autre passion : *voyez l'article* VISAGE. C'est donc bien en vain qu'on se flatte de conserver toutes les beautés qu'offrent la robe des poissons & des reptiles : les premiers perdent leurs couleurs en expirant, & les autres peu de temps après ; dans les uns elles sont dues purement à la circulation, dans les autres elles dépendent en partie de la circulation & en partie de l'organisation du corps muqueux, cette substance si mobile, qui entre si facilement en fermentation, & qu'il est très-difficile & peut-être impossible de fixer. En vain des Charlatans effrontés prétendent-ils posséder le secret qu'on leur nie ici, & dont l'exposé du fait démontre l'impossibilité : leur industrie grossiere, leurs couleurs artificielles appliquées après coup, en un mot, leur impudence hardie ne peuvent en imposer qu'à des hommes ignorans, & qui n'ont jamais vu la Nature animée.

Ceci étant, il faut donc pour les poissons & les reptiles se borner à en conserver la forme. On peut y parvenir de deux manieres ; en les envoyant entiers & dans la liqueur, ou en n'envoyant que leur dépouille : si on les envoie dans la liqueur, il faut à cet égard consulter ce qui est dit en parlant du même objet à la fin de l'article *Quadrupedes*, faire le même choix des liqueurs, apporter les mêmes attentions dans l'arrangement, envelopper de même les objets dans des toiles pour que le frottement n'use & ne détache pas les écailles, ne rompe pas les nageoires & les parties accessoires. Aussi M. *Mauduit*, dont nous suivons ici le plan, ne change rien à ce sujet ; il observe seulement que les poissons ont la fibre plus lâche, le sang plus fluide, les humeurs & la substance en général plus aqueuses que les autres animaux ; que les reptiles ont le sang plus alkalin ; que si l'alkali n'est pas développé dans leurs humeurs, il est tout prêt de

l'être : que par conséquent les poissons & les reptiles se corrompent plus tôt, plus aisément que les autres animaux, & qu'ainsi l'attention de ne les envoyer qu'après que les premieres liqueurs dans lesquelles ils ont trempé ont été changées, & qu'elles cessent de se troubler, est sur-tout nécessaire & indispensable par rapport à eux. C'est faute d'avoir eu cette attention que la plupart des barriques & de bocaux dans lesquels on envoie des reptiles ou des poissons, n'offrent à leur arrivée que des cadavres démembrés, pourris, sans consistance & sans qu'on en puisse tirer aucun parti.

Il y a bien peu de personnes qui forment des collections de poissons & de reptiles : il semble que ces deux parties sont les branches de l'Histoire naturelle les plus négligées. Elles ne sont cependant pas celles dont la connoissance pourroit devenir la moins utile, sur-tout l'histoire des poissons, & celle des animaux nageurs ou pisciformes : ils offrent ensemble peut-être toutes les idées d'après lesquelles la Nature a combiné l'organisation de tous les autres animaux. *Voyez* ce qui est dit à ce sujet au commencement de l'article *Poisson*. N'en est-ce pas assez pour être fondé à espérer qu'il rejailliroit de grandes lumieres de l'observation & de la connoissance des poissons & des animaux nageurs pisciformes ? pour engager les Voyageurs à se les procurer, à les envoyer avec des précautions nécessaires ; & les Anatomistes à étudier dans leur sein varié, ample, & peut-être moins impénétrable que celui des autres animaux, une organisation, des mysteres dont la Nature peut avoir caché le secret à leur dissection ? Revenons à notre sujet, & exposons la maniere de n'envoyer que les peaux des poissons & des reptiles.

La meilleure maniere de les écorcher est de le faire sans fendre la peau ; voici comment on y parvient : soulevez, par rapport aux poissons, une des valvules osseuses & mobiles qui couvrent les ouies, arrachez-les, & quand l'ayant enlevée, vous vous êtes fait jour, détachez avec la lame d'un scalpel la peau d'avec les chairs, en travaillant en dessous de la peau ; passez

ensuite du côté de l'autre ouie, opérez de même ; alors avec de forts ciseaux ou un couteau séparez l'épine dorsale à sa jonction avec la tête. Si vous avez détaché les chairs d'avec la peau circulairement, si la bouche du poisson est très-large comme il arrive souvent, en refoulant la tête en dedans, en poussant le corps en dehors, & en détachant la peau à mesure que le corps sort par la bouche, vous parviendrez à doubler toute la peau, à la replier sur elle-même, & à faire sortir tout le corps par la bouche sans avoir fait aucune ouverture. Mais si la bouche est trop étroite pour que le corps puisse y passer, coupez la peau en travers au dessous des ouies, après avoir détaché les chairs qui sont près de la tête & séparé l'épine dorsale ; vous rejetterez alors la tête sur le dos, & par l'espace qu'offre l'ouverture transversale faite au dessous des ouies, vous ferez sortir tout le corps, en repliant la peau sur elle-même en arriere, en poussant le corps, en le tirant en avant, & en détachant soit avec la lame, soit avec le dos du scalpel, la peau d'avec les chairs.

L'opération qu'on vient de décrire convient pour les poissons de forme oblongue & à-peu-près cylindrique, comme la carpe ; mais elle ne pourroit avoir lieu pour les poissons plats tels que la sole ; ni l'ouverture de la bouche, ni celle qu'on feroit en coupant la peau en travers au dessous des ouies, ne seroit assez ample pour donner passage à tout le corps. Ces poissons sont beaucoup plus difficiles à écorcher sans fendre la peau. On y parvient cependant avec de l'adresse & de la patience, en soulevant une des ouies, en enlevant avec des pinces & détachant avec le scalpel ou des ciseaux les premiers objets qui se présentent ; puis avec des ciseaux on sépare la colonne épiniere à sa jonction avec la tête, ensuite on introduit d'un côté, puis de l'autre en retournant le poisson, entre la peau & les chairs un morceau de bois aplati, tranchant & arrondi en forme de spatule par son extrémité ; on pousse ce morceau de bois, qu'on a taillé d'une longueur proportionnée à celle du poisson, jusqu'à l'origine de la queue. Quand on a opéré ainsi sur l'un & l'autre côté, la peau est par tout séparée

d'avec le corps ; alors on coupe en dedans avec des ciſeaux auſſi loin qu'on le peut de l'un & l'autre côté les nageoires qui les bordent, dont les franges ſont en dehors de la peau, & dont l'inſertion eſt en dedans ; puis avec des pinces, avec un crochet on arrache les chairs, on briſe l'épine dorſale, les arêtes à meſure qu'on avance. Quand les parties qui répondoient à la longueur de ce qu'on avoit coupé de droit & de gauche de l'origine ou de l'inſertion des nageoires ſont enlevées, on paſſe la main par le vide qu'ont laiſſé les parties qu'on a ôtées, on continue de couper à droite & à gauche avec des ciſeaux l'origine des nageoires ; on briſe l'épine, les arêtes, on dépece les chairs, & on parvient ainſi juſqu'à la queue.

On voit maintenant que la maniere d'écorcher les poiſſons plats demande plus d'art & de ſoins que celle dont nous avons fait mention pour écorcher les poiſſons de forme cylindrique ; mais elle a l'avantage de moins tourmenter la peau. Les perſonnes qui voudront donc l'épargner & ne pas avoir le déſagrément de voir tomber pluſieurs écailles, comme il arrive, ſur-tout ſi les poiſſons ne ſont pas bien frais, en retournant la peau, pourront s'en ſervir auſſi pour les poiſſons de forme cylindrique.

Quant aux reptiles, tels que les ſerpens, les lézards, les crapauds, on peut, dit M. *Mauduit*, les écorcher tous en faiſant en dedans de la gueule une inciſion circulaire qui réponde à l'endroit où la colonne dorſale s'articule à la tête, c'eſt-à-dire, à l'entrée à-peu-près du goſier : cette inciſion étant faite en dedans à l'aide du ſcalpel, il faut détacher tout autour les chairs le plus avant qu'on peut, ſéparer enſuite la colonne dorſale d'avec la tête ; puis pouſſant le corps en dehors & refoulant la tête en arriere, on fait paſſer tout le corps par la gueule, & l'animal s'écorche en tirant le corps de la main gauche, refoulant la tête de la main droite. Il n'y a pas plus de difficulté pour les ſerpens, qu'à écorcher une anguille à la façon ordinaire ; la ſeule différence qu'il y a, c'eſt qu'on a ſéparé les chairs, & rompu la colonne vertebrale en opérant au dedans de la gueule. Il arrive quelquefois quand le

corps s'engage vers son milieu, qu'il devient trop gros & ne peut plus passer par la gueule ; mais c'est alors, ou parce qu'il est gorgé d'alimens, ou qu'il est rempli d'œufs s'il est ovipare, ou de petits s'il est vivipare comme l'est la vipere ; il suffit alors de crever les membranes qui les contiennent, de les tirer avec des pinces, ou en se servant de ses doigts; l'obstacle disparoît, & le corps réduit à son seul volume passe aisément. Les pieds des lézards & des crapauds ne sauroient faire obstacle ; à mesure qu'ils se présentent on les coupe à leur jonction avec le corps & on acheve l'opération : quand elle est finie, on rapproche les pieds de l'orifice de la gueule, & on les écorche autant qu'on peut, en les faisant sortir par son ouverture. On en remplit la peau de la substance dont nous parlerons dans un moment, avant de les retirer en dedans. N'omettons pas de dire qu'on doit, à l'aide du scalpel, enlever les parties charnues qui sont à la voûte du palais, la langue, &c. les yeux, & en nétoyer l'orbite avec du coton.

Les poissons & les reptiles étant écorchés, si l'on a fait aux poissons une incision transversale au dessous des ouies, il faut rapprocher les peaux & les recoudre le plus proprement qu'il est possible ; ensuite il faut entourer les membranes des ouies des poissons avec un ruban qui les tienne fermées. Les choses étant ainsi disposées, on suspend les poissons & les reptiles en l'air la tête en haut, par le moyen de crochets obtus attachés à des fils ou à des cordes, suivant le poids qu'il faut soutenir : ces crochets doivent suspendre l'animal en le soutenant par la bouche ou gueule, & la tenant ouverte autant qu'elle peut l'être. Alors on tire la peau en pinçant & pesant sur la queue, on l'étend avec l'autre main en glissant dans le sens des écailles, puis par la gueule ou bouche ouverte on verse du sable bien fin, d'un grain égal & sec, qui par son poids distend la peau, s'introduit & se répand également partout : dans les reptiles on doit en avoir rempli l'étui des pieds avant de les retirer en dedans : quand la peau est remplie de sable jusqu'à la bouche ou gueule, on ferme cette derniere partie & on l'assujettit avec des

bandes de toile ou avec un ruban, & l'on a l'animal aussi bien qu'il puisse être. La peau des poissons, celle des reptiles a une ténacité que n'a point celle des autres animaux, & le poids du sable ne l'étend qu'autant qu'elle l'étoit pendant la vie de l'animal.

La peau étant remplie & la bouche ou gueule étant contenue, ainsi que les ouies, par des cordons ou des bandelettes, il n'y a point d'issue par où le sable puisse s'écouler. On transporte donc l'animal où l'on veut, on le pose sur une planche, on étend ses nageoires, on les fixe, on les contient par des crochets de fil de fer, on expose la peau à l'air, on la garantit d'un soleil trop vif: elle se desseche bientôt; quand on s'apperçoit qu'elle est bien seche, on défait les bandelettes qui contraignoient la bouche ou gueule; on l'ouvre de force si elle commence à se roidir par la dessication, & on penche l'animal la tête en bas, le sable s'écoule par sa mobilité & par son poids, il en reste très-peu de collé à la peau; alors cette peau qui se soutient très-bien par sa propre force, offre à la fois un corps volumineux & très-léger: il n'y a plus rien à faire que de l'animer par une légere couche de vernis très-sécatif, qui sert & à sa conservation & à lui rendre son lustre qu'elle perd en séchant. Mais en vain espéreroit-on d'y voir briller les vives couleurs qui l'embellissoient. Nous l'avons dit, les causes qui les produisoient n'existent plus, & les couleurs ont disparu avec elles. Enfin on pose les yeux de forme & de couleur convenable: ceux des reptiles doivent y être placés plutôt & de même que ceux des oiseaux, en dilatant les pupilles; ceux des poissons doivent être certis ou assujettis dans leur orbite avec un peu de mastic.

Les personnes qui souhaiteroient donner aux reptiles des attitudes pittoresques, le pourroient aisément en suivant la méthode indiquée. La peau molle & flexible dans le moment qu'elle vient d'être remplie de sable, peut se prêter aux plis, aux contours qu'exigent les attitudes, & restera, étant desséchée, dans la position où on l'aura tenue par contrainte quand elle étoit encore molle.

Les animaux écorchés & préparés de la maniere que

nous venons de décrire, peuvent être exposés dans les cabinets, dans des cages ou armoires vitrées & bien mastiquées: si on veut les envoyer dans des pays éloignés, on doit les emballer avec le plus grand soin, les poser sur des lits de coton & les couvrir de la même substance. On ne doit enfermer aucuns objets avec eux, mais on y peut mettre des *poudres conservatrices* & *aromatiques*, dont il est mention à l'article *Quadrupedes ;* & si l'on veut enfermer un grand nombre de poissons ou de reptiles dans une même boîte, il faut établir des doubles fonds qui portent le poids des différens lits que peut former le nombre des peaux préparées.

Voici quelques notes & observations que les Voyageurs devroient faire & joindre aux poissons qu'ils envoient des pays lointains. On ne peut guere savoir par rapport à ces individus que le nom que leur donnent les habitans accoutumés à les pêcher; mais il seroit important de savoir quelle est la saison où ils les prennent, à quelle distance du rivage, le nom des côtes ou de l'île, dans quelle mer ou fleuve ou étang ou lac, &c. le temps où ces poissons fraient, l'abondance ou la rareté dont ils sont, quelle est la couleur des yeux, la propriété, la saveur de leur chair, & l'usage qu'on fait quelquefois de leurs différentes parties: mais au défaut de faits sur leur histoire, on doit décrire leurs couleurs qu'il est impossible de conserver; on ne peut les mieux faire connoître qu'en les représentant avec le pinceau & y ajoutant une description.

Il importe par rapport aux reptiles de savoir s'ils sont venimeux, quels accidens occasionne leur morsure, quels remedes on y porte ; s'ils sont vivipares ou ovipares, parler de leurs cris; c'est à-peu-près tout ce qu'on peut savoir de leur histoire, & on doit y ajouter la description de leurs couleurs, même celle des yeux, &c. enfin on tâchera de se procurer des œufs de ceux qui sont ovipares, & de les conserver dans des bouteilles avec du tafia.

POISSON ARMÉ ou PORC-ÉPIC DE MER, *orbis echinatus muricatus.* On voit cette espece de

poiſſon dans preſque tous les cabinets des Curieux. Les habitans des côtes des Indes Occidentales pêchent beaucoup de diverſes eſpeces de ces poiſſons. Il y en a un qui eſt comme un ballon, preſque tout rond, gros & n'ayant qu'un moignon de queue qui lui ſert de nageoire : il n'a point de tête apparente, & a les yeux & la queue attachés à la maſſe continue. Au lieu de dents il a deux bourrelets oſſeux, blancs, fort durs & larges d'un pouce, qui ſont comme deux petites meules, qui lui ſervent à briſer & caſſer les coquillages de mer dont il ſe nourrit. Ses levres ne reſſemblent pas mal à celles de l'homme. Tout ſon corps eſt armé de petites pointes, groſſes & longues comme des fers d'aiguillettes, auſſi piquantes qu'une aiguille & tuilées ; il les dreſſe, baiſſe & biaiſe comme il le veut. Lorſqu'il eſt pris au hameçon & qu'on le tire ſur le rivage, on ne peut le prendre par aucune partie du corps, juſqu'à ce qu'il ſoit mort faute d'eau. Quoique ce poiſſon ſoit quelquefois plus gros qu'un boiſſeau, ſa chair ne fournit pas plus à manger que celle d'un maquereau médiocre : elle eſt blanche & ſemblable pour le goût à celle du veau. On lui trouve dans le ventre certaines bourſes remplies d'air ; on fait avec ces bourſes la colle la plus forte & la plus tenace qu'il ſoit poſſible. Il y a pluſieurs autres eſpeces de poiſſons armés qui different par la forme ovoïde du corps, la poſition & la ſituation de leurs pointes. Ce poiſſon eſt le *cho-kia-yu* des Chinois.

POISSON ASSIETTE. *Voyez à l'article* LUNE DE MER.

POISSON D'AVRIL. Nom que des Auteurs ont donné au *maquereau*. Voyez ce mot.

POISSON A BATON. *Voyez au mot* MORUE.

POISSON BŒUF. *Voyez* LAMENTIN.

POISSON CHIRURGIEN. A la Martinique on appelle ainſi un poiſſon qui porte vers ſa queue deux petites pointes fermes & aiguës comme une lancette. Il peut élever ces armes à volonté, les rendre ſaillantes ou les abaiſſer le long de ſon corps, & les emboîter chacune dans une petite cavité, comme dans un étui.

POISSON COFFRE. On donne ce nom à un poisson qui se trouve vers les Antilles : il est couvert depuis la tête jusqu'à la queue d'une écaille assez mince, seche & dure ; sa tête est jointe au corps, sans qu'il y paroisse aucune séparation. Il est ou triangulaire ou quadrangulaire ; & sa tête qui est arquée, a la même figure : ses yeux sont gros. Il y en a qui sont armés de deux épines qui sortent de leur ventre plat, vers la région de l'anus ; d'autres outre ces deux épines, en ont deux semblables & horizontales au sommet de la tête : leur peau tiquetée en maniere d'écailles à compartimens réguliers, offre plusieurs variétés de ces poissons. Labat, *T. II. de ses Voyages*, dit que quand le poisson-coffre est cuit, on le tire de sa robe qui est osseuse, comme on fait un limaçon de sa coque, ou comme une tortue de son écaille, & que sa chair est blanche & succulente. Ce poisson est l'*ikam peti* des Indiens.

POISSON CORNU. *Voyez* MACHORAN.

POISSON D'OR ET D'ARGENT. *Voyez* DORADE CHINOISE *à la suite de l'article* DORADE. *Voyez aussi* POISSON D'OR DU CAP *à la fin de l'article* POISSON.

POISSON ÉLECTRIQUE. Nom donné à des animaux de mer, especes de poissons, & qui sont doués d'une force électrique. *Voyez* TORPILLE & ANGUILLE DE CAYENNE.

POISSON-EMPEREUR. *Voyez au mot* BALEINE *l'article* ÉPÉE DE MER *de Groënland.*

POISSON-ÉPINARDE. *Voyez* ÉPINOCLE.

POISSON-ÉVENTAIL. *Voyez* ÉVENTAIL.

POISSON-FARINE. *Voyez à la fin de l'article général* POISSON.

POISSON-FEMME ou TRUIE D'EAU. Espece de *sirene* : Voyez ce mot.

POISSON-FÉTICHE. *Voyez* FÉTICHE.

POISSON-FLEUR. *Voyez* ORTIE DE MER.

POISSON-GOURMAND. *Voyez* GIRELLA & DONZELLE.

POISSON DE JONAS ou ANTROPOPHAGE. *Voyez au mot* REQUIN.

POISSON-JUIF. *Voyez à l'article* MARTEAU.

POISSON-LÉZARD. *Voyez l'artic.* DRACONCULE. On donne aussi le nom de *lézard-d'eau* à un poisson de la mer des Indes. *Voyez* LÉZARD D'EAU.

POISSON A L'OISEAU. C'est l'*ikam-boëron* des Indiens. Ce poisson, qui a la forme d'une plie, est blanc, & long d'un pied & demi; sa tête est petite & pointue; les lignes latérales sont noires, l'une est sur le dos, & l'autre sous le ventre à la maniere de tous les poissons plats : la queue & les nageoires sont d'un assez beau jaune. On mange rarement de ce poisson.

POISSON-LUNE. *Voyez* LUNE DE MER.

POISSON PÉTRIFIÉ, *ichtyolithus.* Il y a quelques années qu'on découvrit au village de Grammont, à deux lieues de Beaune en Bourgogne, un grand poisson pétrifié; mais on trouve rarement de ces animaux devenus fossiles, entiérement conservés ou en relief: on en rencontre plus communément les empreintes; ceux qui sont écailleux sont les moins mutilés. *Voyez* SCHEUCHZER, *in Querel. Pisc. & Mus.* On trouve souvent des têtes fossiles, des ouies, des écailles, des nageoires, des queues, des arêtes, des squelettes, des vertebres, des dents de cheval de riviere, de lamie, de dorade & du grondeur. *Voyez* GLOSSOPÊTRES & CRAPAUDINE. On trouve encore d'autres sortes d'animaux pétrifiés ou fossiles, des crabes, des portions de lézards pétrifiés ou minéralisés, & des os. *Voyez* TURQUOISE, YVOIRE FOSSILE & ICHTYOLITHES.

POISSON A PIERRE. *Voyez ci-dessous à l'article* POISSON DE ROCHER.

POISSON PUANT. Les Negres donnent ce nom à une pâte de petits poissons pilés, qui leur sert toute l'année pour amorcer le gros poisson, qu'ils prennent par ce moyen dans de longs paniers. Ils mangent aussi de ce poisson gâté, qui est une espece de melette, c'est un de leurs mets les plus exquis.

POISSON DE ROCHER. *Voyez au mot* MORUE. Celui que les Indiens désignent sous le nom d'*ikam batoé* ou *poisson à pierre*, ressemble au contraire à une plie. Les Soldats de l'île de Minorque donnent aussi le nom de *poisson de rocher* à un poisson long de huit

à neuf pouces, & qui se tient presque toujours parmi les rochers de cette contrée : on en apporte tous les jours une quantité au marché de ce pays : ses couleurs sont très-belles ; le corps est strié de bleu, de rouge ou de vert.

POISSON ROUGE. *Voyez à la fin de l'article général* POISSON.

POISSONS ROYAUX. On donne ce nom aux dauphins, esturgeons, saumons & truites, lorsque ces animaux se trouvent échoués sur les bords de la mer. On nomme *poisson à lard*, les baleines, les marsouins, les thons, les souffleurs, même les veaux de mer. Les *poissons salés* sont, le saumon, la morue, le hareng, la sardine, l'anchois, le maquereau. Les *poissons secs* sont ces derniers poissons salés & desséchés.

POISSON A SCIE. *Voyez à l'article* BALEINE.

POISSONS SELLÉS. *Voyez* SELLÉS.

POISSON SOUFFLEUR. *Voyez* ce qui est dit de ces sortes de poissons *à l'article* BALEINE. *Voyez aussi l'article* POISSON.

POISSON DE S. PIERRE. *Voyez* DORÉE.

POISSON STERCORAIRE ou MERDEUX, *piscis stercorarius*. Il ressemble, pour la figure du corps au spare. On l'a nommé ainsi, parce qu'il vient vivre autour des latrines, & qu'il se nourrit des ordures qui en sortent. Quelques-uns, à cause de sa maniere de vivre, pensent qu'il n'est pas salutaire, & qu'il ne doit pas exciter l'appétit ; mais au contraire, *Ray* dit qu'il est d'un bon goût, soit rôti, soit bouilli. Il est plat & large ; son ventre est bleu, marqué de taches larges : les nageoires du dos sont garnies de rayons épineux en devant, & de rayons mous par derriere.

POISSON DE TOBIE. *Voyez* RASPECON.

POISSON-TROMPETTE. *Voyez* TROMPETTE.

POISSON-VOLANT. On donne ce nom à l'*exocet*, qui est le même que l'*adonis*, & que quelques Naturalistes prennent pour le *muge-volant*. L'*hirondelle de mer*, & le *milan de mer* appelé *faucon de mer*, sont aussi des especes de poissons-volans. *Voyez ces mots*.

Le poisson-volant, celui que l'on voit fort fréquemment dans les cabinets des curieux, est ordinairement

de

de la taille du maquereau ; il est remarquable par des nageoires épineuses, à membranes ou palmées, très-larges & alongées, qui lui servent d'ailes pour voler. Quoique ce poisson puisse voler un peu dans les airs & nager dans les eaux, il y a peu d'animaux sur terre & dans la mer qui ayent autant d'ennemis. Il se voit à chaque moment exposé à être avalé par les *goulus de mer*, les *dorades*, les *dauphins*, & les autres animaux de mer voraces. Si, voulant échapper à ses ennemis marins, il veut se servir de ses ailes, il est aussi-tôt assailli par les oiseaux de proie qui ne sont pas moins redoutables pour lui ; il vole cependant fort vîte, mais son vol ne dure pas long-temps, parce qu'il est obligé de se replonger dans son élément, dès que ses ailes ne sont plus humectées ; les mouvemens violens ou rapides qu'elles font dans l'air les sechent bientôt ; & souvent en rentrant dans la mer, il tombe dans la gueule de quelque ennemi qui a suivi en nageant la direction de son vol. Lorsqu'il pleut, il peut voler plus long-temps. Pour éviter les oiseaux de proie, il saute sur les vaisseaux, où il se met sur le côté, & dans cette attitude il reste long-temps soutenu sur ses ailes & ses écailles.

Les poissons-volans vont toujours par bandes, & on en voit souvent sortir hors de l'eau une centaine à la fois. Il y a plusieurs especes de poissons-volans, qui different par les ailes & par leur couleur, & même par leur grandeur. Les uns n'ont que deux ailes ; d'autres en ont deux petites, couvertes d'une peau brune, & entrelacées de petites arêtes : d'autres ont quatre ailes, longues, étroites, unies & sans arêtes. La chair de ces poissons est excellente, & surpasse de beaucoup en délicatesse celle du hareng frais. Ce n'est qu'entre les Tropiques, qu'on trouve les poissons-volans ; on n'en trouve ni en-deçà ni au-delà. *Voyez* MILAN MARIN, HIRONDELLE DE MER (POISSON).

POIVRE, *piper*. Nom que l'on donne aux fruits aromatiques de différentes especes d'arbres, dont nous citerons les plus connus & les plus en usage.

POIVRE D'AFRIQUE. On le nomme aussi *poivre de Guinée*, *poivre Indien* ou *cardamome d'Afrique* ; c'est la *maniguette*. Voyez ce mot.

Le POIVRE BLANC, *piper album aut leucopiper*, est en petites grappes. Les fruits du poivrier blanc sont plus petits que ceux du poivrier noir. M. Geoffroy, *Mat. Médic.* dit que le poivre blanc du commerce ne differe du noir, que par la couleur grise ou blanchâtre, & qu'il n'est autre chose que le poivre noir, dont on a ôté l'écorce avant de le faire sécher de la maniere que nous dirons au mot POIVRE NOIR. On prétend que les arbrisseaux qui donnent ces deux poivres, ne different pas plus l'un de l'autre, que deux seps de vignes qui produisent, l'un du raisin blanc, & l'autre du raisin noir: on dit cependant que les plantes qui portent le poivre blanc, sont plus rares & ne naissent qu'en petite quantité dans quelques endroits du Malabar & de Malaca. *Pomet*, dans son Histoire des Drogues, avance que les habitans du pays les plantent aux pieds des aréca & des cocos, &c. que les fruits du poivrier blanc sont disposés en petites grappes, ronds, verts au commencement & grisâtres étant mûrs. *Flacourt* qui étoit Gouverneur de Madagascar, rapporte que le poivre blanc s'appelle dans ces Contrées *lalé vitsic*, & qu'il y en avoit une si grande quantité dans les bois de ce pays, que sans la guerre, il y en auroit eu dorénavant une récolte capable de charger un grand navire; que les tourterelles & les ramiers en font leur nourriture; enfin, qu'il est mûr aux mois d'Août, de Septembre & d'Octobre. *Voyez* POIVRE NOIR.

POIVRE DE LA CHINE. Fruit gros comme un pois, de couleur grise mêlée de quelques filets rouges. On ne se sert en guise de poivre que de son écorce, le reste du fruit étant d'un goût trop fort. Le poivrier de la Chine est grand comme un noyer d'Europe, & l'odeur en est si violente qu'elle incommode. *Voyez* les *Mémoires du P.* le Comte.

POIVRE D'EAU. *Voyez au mot* PERSICAIRE.

POIVRE D'ÉTHIOPIE ou GRAIN DE ZÉLIM, *piper Æthiopicum siliquosum*. On donne ce nom à une gousse longue de trois à quatre pouces, de la grosseur d'une plume d'oie, noirâtre, un peu courbée, divisée en petites loges, ridée, composée de fibres longues, pliante, difficile à rompre & d'une substance

rouge-cendrée : chaque loge contient une graine ovalaire, grosse comme une petite feve, noirâtre en dehors, luisante, d'une substance un peu dure, roussâtre, dont la texture est en maniere de réseau semblable à un rayon de miel : le goût, tant de la gousse, que des graines, approche de celui du poivre noir. Cette sorte de poivre long naît en Ethiopie à une plante rampante, qui, selon *Lémery* & *Pomet*, ne produit ni feuilles ni fleurs, mais seulement une tige où sont attachées plusieurs têtes, grosses comme une petite châtaigne, dures, d'où sortent les gousses. Cet arbrisseau est, dit-on, une espece d'acacia qui croît à Cayenne. Le fruit en est fort rare & peu connu en France ; les Ethiopiens, ainsi que les Arabes, qui lui ont donné le nom de *poivre de Zelim*, *granum Zelim*, s'en servent pour le mal de dents, comme nous nous servons ici de la pyrethre.

POIVRE DE GUINÉE, *capsicum*. Ce poivre également connu dans le commerce d'épicerie sous les noms de *poivre d'Inde*, *poivre du Brésil*, de *piment de Guinée*, de *corail de jardin*, de *poivre d'Espagne* ou *de Portugal*, ou de *poivre en gousse* ; ce poivre, dis-je, croît naturellement dans les deux Indes, & en particulier en Guinée & au Brésil : on le cultive & on l'éleve aisément de graine dans les pays chauds de l'Europe, notamment en Languedoc, & même dans nos jardins où la belle couleur rouge de ses capsules est agréable à la vue. M. *de Tournefort* distingue plusieurs especes de poivre d'Inde ou de Guinée, *capsicum*, lesquelles different entr'elles, principalement par la figure & la couleur de leurs capsules ; celles de notre pays sont communément recourbées par le bout en bec de corbin. Nous allons décrire celle qui est la plus usitée, la plus commune, & qu'on appelle vulgairement en Botanique : *Capsicum vulgare*, *siliquis longis propendentibus*.

Sa racine est courte, grêle, très-fibreuse : elle pousse une tige à la hauteur d'un pied & demi, anguleuse, dure, velue & rameuse, portant des feuilles longues, pointues, de couleur verte-brune ; sa fleur qui sort des aisselles des feuilles & à la naissance des rameaux,

eſt une roſette à pluſieurs pointes, de couleur blanche, ſoutenue par un pédicule charnu & rouge. A cette fleur ſuccede un fruit qui eſt une capſule longue & groſſe comme le pouce, formée par une peau un peu charnue, luiſante, polie, verte d'abord, puis jaune, enfin rouge purpurine quand elle eſt en maturité. Cette capſule eſt diviſée intérieurement en deux ou trois loges qui renferment beaucoup de ſemences plates, d'un blanc jaunâtre & de la figure d'un petit rein. Cette plante fleurit dans nos jardins au mois d'Août, & ſon fruit mûrit dans le commencement de l'automne : elle aime une terre graſſe & humide; elle vient fort bien à l'ombre ; enfin on l'éleve de ſemence partout où l'on veut, même dans des pots; alors un peu de chaleur lui eſt favorable.

Toutes les parties de cette plante ont un goût & une odeur fort âcres, mais particuliérement ſon fruit qui brûle la gorge & provoque ſinguliérement à éternuer : c'eſt la ſeule partie de la plante dont on ſe ſert, tant dans les alimens qu'en Médecine. Quoique ce fruit brûle la bouche d'une maniere intolérable, cependant les Indiens le préferent au poivre ordinaire, & ils ſont accoutumés d'en manger de tout crus : on les confit au ſucre, & l'on en porte ſur mer pour ſervir dans les voyages de long cours ; ils excitent l'appétit, diſſipent les vents & fortifient l'eſtomac : on les cueille encore en vert, & lorſqu'ils ne ſont que nouer. On les fait macérer quelques mois dans le vinaigre : on s'en ſert enſuite en guiſe de câpres & de capucines pour relever les ſauces par leur ſaveur âcre & piquante.

Les autres eſpeces de poivre de Guinée ſont en uſage chez les Indiens qui en mêlent dans leurs ragoûts. Ils ſont encore plus âcres que les nôtres, néanmoins ces peuples en font des eſpeces de bouillons ou décoctions très-fortes qu'ils boivent avec plaiſir : un Européen ne pourroit en avaler ſeulement une cuillerée ſans ſe croire empoiſonné. Les Portugais établis dans cette contrée appellent ces potions ſtomachiques *caldo di pimento*. C'eſt la *pimentade* des Inſulaires. On emploie auſſi dans les Iles ces décoctions pour laver les Negres écorchés de coups de fouets, crainte que la

gangrene ne se mette dans leurs plaies. En Europe les Vinaigriers en mettent quelquefois dans leur vinaigre pour le rendre plus fort. Si l'on s'avise de jeter sur les charbons ardens une partie de gousse de ce poivre, soit dans une salle à manger, ou dans une chambre, la fumée portée au nez des convives les fait beaucoup éternuer.

Voici la façon dont les Indiens préparent ces gousses pour leur usage. D'abord ils les font sécher à l'ombre, puis à un feu lent avec de la farine dans un vaisseau propre à cela; ensuite ils les coupent bien menu avec des ciseaux, & sur chaque once de gousses ainsi coupées, ils ajoutent une livre de la plus fine farine, pour les pétrir avec du levain comme de la pâte. La masse étant bien levée, ils la mettent au four; quand elle est cuite, ils la coupent par tranches, puis ils la font cuire de nouveau comme du biscuit; enfin ils la réduisent en une poudre fine qu'ils passent par un tamis. Cette poudre est admirable selon eux pour assaisonner toutes sortes de viandes: elle excite l'appétit, ou comme on dit proverbialement, *à faire manger le pain.* Elle fait trouver les viandes & le vin agréables au goût: elle facilite la digestion & rétablit l'estomac relâché, en réveillant puissamment le jeu de cet organe. Il provoque aussi les évacuations de l'urine & des menstrues.

POIVRE DE LA JAMAIQUE ou PIMENT DES ANGLOIS, *piper Jamaïcense.* C'est un fruit ou une espece de baie aromatique que l'on apporte depuis près de deux siecles de l'île de la Jamaïque, & dont les Anglois font un très-grand usage dans leurs sauces, sous les noms de *toutes épices*, *poivre de Thevet*, *amomi*, *piment à couronne*, *coques d'Inde aromatiques*, *tête de clou.* C'est, disent-ils, un des meilleurs aromates qui soient en usage: car il a le goût de la cannelle, du girofle & du poivre. C'est un fruit desséché avant sa maturité, rond, plus gros & plus léger que le poivre ordinaire, dont l'écorce est brune, peu ridée; garni d'une petite couronne au haut partagée en quatre, contenant deux noyaux noirs, couverts d'une membrane noirâtre, d'un goût un peu âcre, aroma-

tique & qui approche du clou de girofle. L'arbre qui porte ce fruit est une espece de myrte à feuilles de laurier: *Myrthus arborea aromatica*, *foliis laurinis latioribus & subrotundis*, *fructu racemoso*, *caryophilli sapore.* Il surpasse souvent en grandeur nos noyers d'Europe; il se plaît dans les forêts seches; il est branchu & touffu, d'un bel aspect, tant à cause de la disposition de ses branches, qu'à cause de la beauté de ses feuilles. Son tronc est assez droit & haut; le cœur du bois est dur, pesant, d'un rouge noirâtre d'abord; ensuite il devient avec le temps, noir comme l'ébene. L'aubier en est épais, blanchâtre; son écorce est lisse, mince & tombe quelquefois par lames; ses feuilles sont lisses, d'un beau vert; il y en a qui ont jusqu'à six pouces de longueur & trois de largeur; elles sont parsemées de petites veines obliques, d'une odeur & d'une saveur qui tiennent de la cannelle & du girofle: à l'extrémité des tiges se trouvent des pédicules qui portent chacun une petite fleur disposée en rose, à laquelle succede une baie creusée en maniere de nombril ou couronnement; ainsi que nous l'avons dit.

Cet arbre que bien des personnes croient être le même que celui qui donne la *cannelle blanche* & le *bois de la Jamaïque*, ou *bois de campêche*, ou *bois d'Inde*, (voyez ces mots) naît dans les îles Antilles, dans celles de Sainte-croix, S. Domingue & les Grenadines, mais principalement dans les forêts qui sont sur les montagnes de la Jamaïque, & sur-tout du côté du Septentrion. Il est, ainsi que tous les bois durs, long-temps à croître; les Negres montent sur quelques-uns de ces arbres, ils en coupent d'autres & les abattent; ils en prennent les rejetons chargés de fruits verts qu'ils séparent des petites branches, des feuilles & des baies qui sont mûres. Ils les exposent pendant plusieurs jours au soleil sur de l'étoffe, depuis le lever jusqu'au coucher, prenant garde qu'elles ne soient mouillées de la rosée du matin; ces baies étant ainsi séchées, brunissent & sont en état d'être vendues & transportées.

Ce fruit, distillé dans un ballon, donne une huile essentielle très-odorante & qui va au fond de l'eau.

On emploie cette baie non ſeulement pour aſſaiſonner les alimens, mais encore pour fortifier l'eſtomac, faciliter la digeſtion, récréer les eſprits & augmenter le mouvement du ſang. Les Chirurgiens d'Amérique emploient ſouvent les feuilles de cet arbre ſous le nom de *feuilles de laurier aromatique*, dans les bains pour les jambes, des hydropiques, & pour fomenter les membres attaqués de paralyſie. On pourroit ſoupçonner que l'arbre *ravendſara*, qui donne la *noix de Madagaſcar*, ſeroit auſſi une eſpece de ce prétendu laurier aromatique.

POIVRE LONG, *macropiper aut piper longum orientale.* C'eſt un fruit deſſéché avant la maturité : il eſt griſâtre, gros comme une plume de cygne, long d'un pouce & demi, aſſez ſemblable aux chatons de bouleau, cannelé, comme chagriné ou garni de tubercules unis fort étroitement, & placés en forme de réſeau; il eſt partagé intérieurement en pluſieurs petites cellules membraneuſes, rangées ſur une même ligne en rayons, dans chacune deſquelles eſt contenue une ſeule graine arrondie, très-petite, noirâtre en dehors, blanche en dedans, d'un goût âcre & un peu amer: ces chatons ſont attachés à un pédicule grêle & long d'un pouce. La plante qui porte cette ſorte de poivre croît dans le Bengale, à la hauteur de ſept à huit pieds, & s'appelle *pimplim* ou *catta tirpali*, c'eſt-à-dire *poivrier à fruit chaton:* elle differe du *poivrier à fruits ronds*, par ſes tiges qui ſont moins ligneuſes, par ſes feuilles plus longues, plus vertes, plus minces, plus molles & ornées de trois nervures très-ſaillantes. Les fleurs ſont monopétales, partagées en cinq ou ſix lanieres, fortement attachées au fruit dont nous venons de parler: on en cueille les fruits avant qu'ils ſoient mûrs. Beaucoup de nations ſe ſervent de poivre long & noir pour aſſaiſonner leurs viandes. Dans les Indes le peuple boit de l'eau dans laquelle on a infuſé une grande quantité de ce poivre, pour ſe guérir des foibleſſes d'eſtomac. Les indiens font auſſi fermenter ce fruit dans de l'eau, & ils en tirent un eſprit ardent qu'ils boivent: ils ont encore coutume de confire une bonne proviſion de poivre long & rond dans la ſau-

mure ou dans du vinaigre, c'est un des délices de leurs tables, sur-tout dans les temps pluvieux ; ils en font des salades : en Europe on estime ce poivre alexipharmaqué ; il sert aussi aux Vinaigriers pour donner un goût piquant à leur vinaigre.

Dans le Mexique naît un petit poivre long que les habitans appellent *mécaxochitle* ; il est très-âcre & très-chaud. Les Mexicains l'emploient dans la composition de leurs pâtes de chocolat, auxquelles il donne d'ailleurs un goût assez agréable.

POIVRE DES MURAILLES ou VERMICULAIRE BRULANTE. *Voyez à l'article* JOUBARBE.

POIVRE DES NEGRES, appelé aussi *poivre de Guinée*. L'arbre qui le porte est une espece de thymelée ; le fruit est d'un goût piquant comme le poivre. Les Negres s'en servent fort souvent au lieu d'épices pour relever la saveur des viandes. Les Indiens emploient cet arbre pour peindre différens ouvrages. La tannerie trouveroit dans l'usage de cet arbrisseau une maniere de corroyer les cuirs sans mauvaise odeur. *Mais. Rust. de Cayenne.*

POIVRE NOIR, *piper nigrum*, est une graine ou un fruit desséché de la grosseur d'un petit pois rond ; dont l'écorce est ridée, noirâtre, laquelle étant ôtée laisse voir une substance un peu dure & compacte, grisâtre ou d'un vert jaune en dehors, blanchâtre en dedans, d'un goût âcre, brûlant la bouche & le gosier. Les Hollandois nous apportent ce fruit des Indes Orientales, sur-tout des îles de Java, de Sumatra, du Malabar & des autres îles dont ils sont les maîtres : c'est l'espece de poivre dont on consomme le plus.

La plante qui produit le poivre noir s'appelle *poivrier* : elle croît aussi dans le pays de Siam : les Indiens lui donnent le nom de *lada*, de *molanga* ou de *molagocoddi* : sa racine est petite, fibreuse, flexible & noirâtre : elle pousse des tiges sarmenteuses, noueuses, grimpantes aux arbres voisins, ou rampantes à terre comme le houblon, quand il n'est pas soutenu par des échalas. Des nœuds des tiges il sort des fibres qui entrent dans la terre & y prennent racine : de chaque nœud naissent des feuilles solitaires, disposées alternativement : elles

font à cinq nervures, larges de trois pouces & longues de quatre, d'un vert plus foncé en dessous qu'en dessus: les fleurs sont en grappes: il leur succede des fruits, d'abord verdâtres, puis rouges, enfin noirâtres, dont nous avons parlé à l'article *poivre blanc:* chaque grappe qui vient à l'extrémité de la tige porte vingt à trente grains. Les Paysans du lieu disent que les fleurs femelles sont celles qui se trouvent à l'extrémité des rameaux; mais quand ces grappes de fleurs naissent dans la partie moyenne des tiges, sur des nœuds, & opposées à la queue des feuilles, alors ils les appellent fleurs mâles.

Le poivrier fleurit souvent deux fois chaque année: on recueille les fruits mûrs quatre mois après que les fleurs ont disparu, & on les expose au soleil pendant sept jours afin de faire noircir l'écorce qui se ride aussi-tôt: on cultive cette plante en fichant en terre des parties de ces branches, que l'on a coupées & que l'on met près la racine des arbres qui doivent servir d'échalas. On enleve, dit M. *Geoffroy*, l'écorce du poivre noir, & on en fait par l'art le poivre blanc en grain, qui est, dit-il, le seul que l'on nous apporte aujourd'hui: on enleve cette écorce en faisant macérer dans l'eau de la mer le poivre noir; l'écorce extérieure se gonfle & se creve: on retire très-facilement le grain qui est blanc, & que l'on seche; il est beaucoup plus doux & meilleur que le noir. Quand on fait tremper ainsi le poivre, il en surnage beaucoup sur l'eau; on le retire aussi-tôt & on l'appelle *poivre noir léger d'Hollande;* celui qui se précipite au fond de l'eau, s'appelle *poivre pesant d'Angleterre;* enfin lorsqu'il est dépouillé de son écorce, on le nomme *poivre blanc de Hollande;* il est alors plus pesant, à volume égal, que le poivre noir; il a le grain coriandé, quelquefois blanchi d'un peu de poudre de farine par les Négocians étrangers qui nous l'envoient: ainsi le poivre blanc en poudre du commerce est toujours fait avec le grain du poivre noir écorcé, soit en Hollande, soit chez celui qui le débite: si le poivre blanc naturel venoit en Europe, on abandonneroit bientôt les ressources d'une pareille industrie. Toutes les parties du poivrier noir sont très-âcres & brûlantes au goût.

On découvre les mêmes vertus dans presque toutes

les especes de poivre : ils échauffent, dessechent, atténuent : ils sont apéritifs, raniment les esprits, & conviennent dans la crudité de l'estomac & dans les coliques : on recommande encore le poivre comme un cordial contre les poisons coagulans : il faut en faire un usage modéré, car il allume le sang : il fait cracher, éternuer, en un mot, c'est un très bon stimulant : il est la base des épices que les Droguistes Épiciers vendent aux Cuisiniers, pour assaisonner les alimens qu'ils préparent. Selon M. *Bourgeois*, le poivre noir en poudre est excellent pour chasser les poux de la tête des enfans & des adultes, de même que pour préserver les pelleteries des teignes.

POIVRE A QUEUE, petite espece de *cubebes* : voyez ce mot.

POIVRE SAUVAGE ou PETIT POIVRE, est le nom que l'on donne à la semence de l'*agnus castus*.

POIVRE DE TABASCO. Voyez *xocoxochitl*.

POIVRETTE COMMUNE : *voyez* au mot NIELLE.

POIVRIER DU PEROU : *voyez* MOLLE.

POIX BLANCHE ou POIX GRASSE ou POIX DE BOURGOGNE : *voyez* aux articles PIN & SAPIN.

POIX GREQUE est la *Colophone*. Voyez ce mot.

POIX JUIVE. C'est l'asphalte : *voyez ce mot*.

POIX MINERALE ou POIX DE TERRE ou MALTHA, *pix mineralis* ; c'est un bitume mollasse, plus épais que le goudron, tenace, s'attachant fortement aux doigts lorsqu'on le touche, inflammable, d'une odeur forte & désagréable, sur-tout lorsqu'il est enflammé : on en distingue de deux sortes.

1°. La POIX MINÉRALE OU LE VRAI PISSASPHALTE NATUREL, *pix montana*. Elle est d'une couleur semblable à la belle poix noire & végétale de Stockholm. Le pissasphalte se trouve en Norwege, & en Auvergne à une petite lieue de Clermont-Ferrand, où est un monticule d'environ vingt-cinq à trente pieds de haut, que l'on nomme le *Puits de la Pege*, & duquel il en découle presque continuellement. En examinant ce rocher, qui est ferrugineux, nous y avons apperçu vers sa base, différentes issues, par lesquelles sortoient, tantôt une quantité d'air qui souffloit assez fort, tan-

tôt une vapeur qui rougiſſoit le papier bleu, & tantôt une traînée de poix minérale de la groſſeur du pouce, & longue de deux pieds ou environ : ce bitume coule, en ſerpentant ſur l'adoſſement du petit mont, & tombe dans des réſervoirs naturellement pratiqués & remplis d'une eau blanchâtre d'une ſaveur ſalée, piquante, & qui cauſe long-temps une provocation de ſalive violente. C'eſt là où il ſe condenſe : les Payſans ont ſoin de le ramaſſer : il a une odeur très puante. Le monticule eſt entouré de hautes montagnes, qui ſemblent toutes calcinées, tronquées, évaſées en entonnoir, & remplies de pierres volcaniſées : *voyez* VOLCAN.

2°. Le BITUME LIMONEUX, ou POIX DE TERRE, ou BITUME DE BABYLONE, *maltha.* Il eſt épais, rouſsâtre, grenelé, moins viſqueux, & d'une odeur moins diſgracieuſe que le piſſaſphalte précédent, aſſez ſemblable à du goudron. On trouve le maltha près de Schinneberg & de Thal, dans la vallée de Fontana & autres endroits, dans le canton d'Appenzel, &c.

L'odeur puante & la tenacité qu'ont ces deux ſortes de bitumes, les ont fait appeller des Allemands, *teuffeldreck*, & des Latins, *ſtercus diaboli mineralis.* Dans les pays où l'on trouve beaucoup de maltha, comme à Gebach, dans la vallée de Liberthal en Alſace, on s'en ſert pour graiſſer les eſſieux des voitures : il entre auſſi dans la compoſion du ſpalme factice, qui ſert dans beaucoup d'occaſions à enduire & à lier les corps qu'on veut garantir de l'humidité. Des Aſiatiques s'en ſervent pour plâtrer leurs murailles. Quelques Auteurs prétendent que ce fut avec un ſemblable bitume que furent cimentés les murs de Babylone & les tours d'Egypte : on tiroit alors le maltha d'un lieu voiſin de l'ancienne Babylone, des environs de Raguſe dans la Grece, & d'un certain étang de Samoſate, ville de Comagene en Syrie. Des Naturaliſtes rapportent que ce bitume fut d'un grand ſecours aux habitans de Samoſate, lors du ſiege que Lucullus mit devant cette Ville ; car dès que ce limon enflammé touchoit à un ſoldat, il le brûloit malgré l'épaiſſeur de ſon armure. Dans beaucoup de pays Orientaux, on ſe ſert avec ſuccès de poix mi-

nérale pour goudronner les barques & les vaisseaux on doit regarder ces bitumes comme des *pétrole épaissis*, ou comme un *asphalte non desséché.* Voye ces mots. Dans le Shropshire en Angleterre, sui tout à Brosely, à Bentley & à Pitchfort, on pren la premiere couche noirâtre, pierreuse, poreuse & bitumineuse de la mine de charbon : on la mou avec des moulins à cheval, & l'on jette cette poudr dans de grands chaudrons pleins d'eau qu'on fai bouillir, aussi-tôt l'huile minérale surnage, acquiei la consistance de la poix, puis on la mêle avec un partie d'huile distillée de cette même pierre bitumineuse, & elle sert pour le radoub des vaisseaux elle ne s'éclate point.

POIX NOIRE, POIX RÉSINE, POIX VÉGÉTALI *Voyez aux articles* PIN, SAPIN.

POKKO. Gros oiseau très-singulier de la Côte d'or mais peu commun: il est de la nature du pélican ; so plumage est brun & cendré ; ses ailes sont d'une grai deur & d'une largeur démesurées. *Arkins* dit qu l'on prendroit volontiers les plumes de cet oisea pour du poil : sous son cou pend une sorte de bourse longue de quatre ou cinq pouces, & de la grosseu du bras d'un homme : c'est dans ce réservoir que l'a nimal dépose sa nourriture. Le cou & le jabot soi un peu velus ; la tête est extrêmement grosse, e égard au volume du corps ; elle est presque chauve les yeux sont grands & noirs, le bec fort gros & long

Le pokko se nourrit de poissons, & dans un sei repas il dévore ce qui suffiroit pour la nourriture d quatre hommes : il y a peu d'animaux qui se jettei avec autant d'avidité sur le poisson que lui ; s'il en trop, il le met en réserve dans son sac : il n'aime pa moins les rats ; il les avale tout entiers. On pren quelquefois plaisir à lui faire rendre gorge ; & il n'e pas rare d'en voir sortir un rat à demi digéré: cet oisea n'a pour armes que son bec ; il s'en sert assez adroitement pour pincer, mais sans être capable de nuii beaucoup. *Histoire générale des Voyages*, *Liv. IX.*

POLATOUCHE. Nom sous lequel on désigne e Russie l'*écureuil-volant*. Voyez ce mot. On l'appel aussi *létaga*.

POLECAT. Les Anglois donnent ce nom au *conepate* d'Amérique.

POLIACANTE ou CHARDON D'EAU, *polyacantha vulgaris*. Voyez à la fin de l'article CHARDON AUX ANES.

POLIGALE ou POLYGALON ou HERBE A LAIT, *polygala*. Genre de plante dont M. *de Tournefort* établit dix-huit especes. Voici la description de la plus commune. Le polygale vulgaire, *polygala vulgaris*, *foliis linearibus*, *lanceolatis*, *caulibus diffusis herbaceis*, est une plante qui croît par-tout aux lieux champêtres, herbeux, montagneux & qui n'ont point été cultivés : sa racine est ligneuse, dure, menue, d'un goût amer & aromatique, vivace & d'un vert rougeâtre, ainsi que les tiges qui sont hautes de cinq pouces, grêles, assez fermes, les unes droites, les autres couchées à terre, revêtues de petites feuilles, rangées alternativement, les unes oblongues & pointues, les autres arrondies. Ses fleurs sont singulieres, petites, disposées en maniere d'épi depuis le milieu des tiges jusqu'en haut, de couleur bleue ou violette, ou purpurine, rarement blanche : chacune de ces fleurs est, selon M. *de Tournefort*, un tuyau fermé dans le fond, évasé & découpé par le haut en deux levres. A cette fleur passée succede un fruit divisé en deux loges, rempli de semences oblongues : ce fruit est enveloppé du calice de la fleur, composé de cinq feuilles, trois petites & deux grandes.

Cette plante fleurit au commencement de l'été. On prétend qu'elle donne beaucoup de lait aux nourrices & aux bestiaux qui en mangent. On lit dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *ann. 1739*, *pag. 135*, plusieurs expériences de M. *Duhamel*, faites pour éprouver les vertus du polygala contre la pleurésie & la fluxion de poitrine. Il paroît par ses observations, que cette plante peut être mise dans la classe des plantes béchiques-incisives. Sa décoction facilite l'expectoration, & atténue le sang couenneux. On ne peut trop, dit M. *Duhamel*, employer cette plante qui est très-commune, dans ces sortes de maladies, savoir, la pleurésie & la péripneumonie. Les Anciens avoient cou-

tume de couronner les vierges avec la fleur de cette plante, dans le temps qu'on faisoit des processions autour des champs pour obtenir du Ciel la fertilité des biens de la terre. (M. *Haller* dit qu'il y a deux especes de polygala communes; l'une aux feuilles radiales rondes; l'autre avec toutes ses feuilles semblables à celles de la linaire. La premiere est, dit-il, fort amere & purgative. Cette vertu n'a pas été inconnue à *Conrad Gesner*; M. *Haller* n'en connoît aucune à la seconde.)

POLIGALE ou POLIGALA DE VIRGINIE. *Voyez* SÉNÉKA.

POLIGLOTTE, *avis poliglotta*. C'est l'oiseau que les Mexicains nomment *concontlatollis*, c'est-à-dire qui a *quarante langues* : il est de la grandeur d'un étourneau; il a le ventre blanc, le dos brun, mêlé de quelques plumes blanches, principalement à la queue & à la tête; ce qui forme une espece de couronne de couleur d'argent. Cet oiseau habite les pays chauds : on le trouve sur-tout à la Jamaïque, à la Nouvelle Espagne. On le nourrit en cage sous les climats tempérés; il mange de tout ce qu'on donne aux autres oiseaux. On prétend que son chant est si doux & si mélodieux, qu'il surpasse en agrément celui de quelqu'autre oiseau que ce soit. On assure même qu'il contrefait la voix des autres oiseaux, &c. M. *Barrington* Vice-Président de la Société Royale de Londres, assure avoir vu cet oiseau contrefaire dans l'espace d'une minute le chant de l'alouette des bois, du pinçon, du merle, de la grive & du moineau. Cet avantage lui a mérité le nom de *moqueur*; c'est l'*orphœus* de *Linnæus*, le *turdus Americanus minor canorus* de *Ray*; M. *Brisson* le range parmi les *merles*. Il y en a de plusieurs sortes.

POLION, *polium*. C'est un genre de plante dont M. *de Tournefort* compte trente-sept especes : suivant M. *Deleuze* elles sont du genre de la germandrée. Nous n'en rapporterons ici que deux qui sont très-usitées.

1°. Le POLION DE MONTAGNE A FLEUR JAUNE, *polium montanum luteum* : il croît dans les pays chauds, sur les lieux élevés, secs & pierreux, sur-tout en Languedoc, en Provence & en Dauphiné : on le cultive

aussi dans les jardins: sa racine est ligneuse & fibreuse; elle pousse plusieurs petites tiges cotonneuses, dures, ligneuses, hautes d'environ un demi-pied; tantôt elles sont couchées sur terre, & tantôt elles sont redressées: ses feuilles sont petites, oblongues, épaisses, dentelées sur leurs bords, & chargées d'un duvet jaune. Ses fleurs, qui paroissent en été, sont formées en gueule, petites, ramassées plusieurs ensemble en maniere de tête, d'un beau jaune, d'une odeur fort aromatique & d'un goût amer. Chacune de ces fleurs, selon M. *Tournefort*, est un tuyau évasé par le haut, & prolongé en une levre découpée en cinq parties, comme celle de la germandrée. A cette fleur passée succede des semences menues, arrondies & enfermées dans une capsule qui a servi de calice à la fleur. On estime beaucoup plus ce polion, quand il vient de Candie ou de Valence en Espagne. Le polion odorant de Crete, qui est si recherché, est le *polium maritimum*, *erectum Monspeliacum* des Auteurs.

2°. Le Polion de montagne a fleur blanche, *polium montanum album* : cette plante croît non-seulement sur les montagnes, mais aussi dans les plaines sablonneuses & arides; elle fleurit & graine dans le même temps que l'autre, dont elle differe, en ce que ses tiges sont couchées à terre, ses feuilles plus petites & moins cotonnées, & en ce que ses fleurs sont blanches, de même que ses têtes. La couleur jaune des fleurs de polion s'efface & devient pâle. *Clusius* dit que ces plantes viennent aisément à l'ombre, de bouture, pourvu que la terre soit bien préparée.

Quand on fait usage du polion, on doit prendre les sommités des tiges garnies de fleurs : c'est un bon céphalique & anti-épileptique. On nous l'apporte sec par petites bottes; plus il est garni de fleurs, & meilleur il est. Il doit avoir une odeur forte & aromatique, mais un goût amer & désagréable. Le polion entre dans la grande thériaque & dans le mithridate : on le prend en guise de thé contre la morsure des animaux venimeux, pour faire couler l'urine & les regles: on en boit en Provence, dans les cours de ventre fâcheux; enfin, c'est un bon vulnéraire.

POLIPE ou POLYPE, *polypus*. L'histoire des polypes nous présente les phénomenes les plus singuliers & les plus propres à piquer la curiosité. La découverte des petits polypes marins architectes des coraux, des corallines & de plusieurs autres productions à polypier, que l'on avoit prises pour des plantes marines, ainsi que celle des *polypes d'eau douce*, sont l'une & l'autre très-modernes; nous les devons aux illustres Naturalistes de notre temps, qui ont mis tous les Curieux en état de voir par leurs propres yeux les phénomenes qu'ils avoient examinés, en indiquant la maniere d'observer; art qu'il faut apprendre de ces grands maîtres.

Les Naturalistes appellent *polype* un animal dont le corps membraneux est capable de prendre plusieurs formes, & qui finit par des filets également capables de prendre différentes figures qui lui servent comme d'autant de bras ou de pattes.

Division des polypes.

On divise les polypes en *polypes marins* & en *polypes d'eau douce.* (M. *Guettard* parle d'un *polype terrestre. Voyez le premier volume des Mémoires sur différentes parties des Arts & Sciences.*)

Polypes marins.

Les *polypes marins* peuvent se diviser eux-mêmes en deux classes.

Les uns sont de grands animaux; tels sont, par exemple, la *seche*, le *calmar*, le *lievre marin*, & plusieurs autres especes de *polypes* ou *poulpes*. Voyez chacun de ces mots.

Ces animaux ont les pieds ou les bras placés à leur tête; ils s'en servent pour arrêter leur proie, & la porter à leur bouche. Ces polypes ont ordinairement entre trois pouces à trois pieds de longueur. On a même dit des choses prodigieuses sur la grosseur monstrueuse de certains polypes de mer, & notamment de l'espece appelée *kraken*. Voyez ce mot.

On n'a rien de si détaillé ni de si exact sur l'anatomie de ces animaux, que ce qu'en a dit *Swammerdam*

c

qui a anatomisé la seche ver-insecte mis au rang des polypes.

Les polypes de mer sont mâles & femelles; ils s'accouplent, & sont ovipares; mais ont-ils pour se multiplier, les ressources des polypes d'eau douce? C'est ce qu'on ignore: toujours paroît-il constant que leurs bras recroissent quand ils ont été coupés, de même que ceux des écrevisses. Leur faculté reproductive est même beaucoup plus merveilleuse.

Au rapport des Naturalistes, on trouve dans la mer Adriatique & l'île de Corfou de grands & de fort bons polypes. Le Pont-Euxin en donne de petits: ils vivent d'*écrevisses de mer*, de *cancres*, & d'autres crustacées & poissons dont ils sucent les chairs. Ils ne s'épargnent pas même, dit-on, les uns les autres. Les polypes se jettent sur les hommes qui sont naufrage. Dans l'été ils sortent de la mer, & viennent se repaître des fruits tombés des arbres: on distingue le mâle d'avec la femelle, en ce que le premier a la tête plus longue: ils s'accouplent pendant l'hiver; & la femelle jette, suivant les Observateurs, une grande quantité d'œufs par la bouche; il en éclot au bout de cinquante jours, une infinité de petits polypes. Les polypes courent aux amorces qu'on leur tend: ils ne les mordent pas d'abord, mais ils les embrassent avec leurs bras, & ne les quittent que quand ils les ont rongés.

Les grands polypes marins étoient d'usage pour la table chez les anciens. Les Grecs en envoyoient par présent à leurs amis. Cependant la chair en est dure & difficile à digérer, on la mortifioit à coups de bâton, quoiqu'on les aimoit mieux bouillis que rôtis: la tête passoit chez eux pout un excellent mets. Voilà en abrégé ce que les Anciens ont débité sur les polypes marins, qui ne sont que des especes de zoophytes, & dont l'histoire n'est pas encore aussi bien connue que celle de ceux dont nous allons parler, & celle des polypes d'eau douce.

2°. Les autres polypes de mer sont de très-petits animaux qui ont même échappé à de très-bons Observateurs, tel que *Marsigly*, qui les a pris pour des fleurs. Ce sont des êtres non moins extraordinaires & aussi

éloignés de la conformation des autres animaux, que le sont les zoophytes. Ce sont ces vers dont il y a un très-grand nombre d'especes différentes qui construisent ces *coraux*, ces *corallines*, ces *litophytes*, ces *escarres*, ces *alcyons*, ces *éponges*, ces variétés de madrépores si nombreuses, & toutes ces autres substances qu'on avoit prises autrefois pour des plantes; mais les observations des *Peyssonel*, des *Réaumur*, des *Bernard de Jussieu*, &c. ont fait voir qu'elles n'étoient que des loges, des cellules construites par des especes de vers-insectes qui multiplient & s'accumulent en tel nombre qu'on ne sauroit les évaluer, & que ces loges bâties chacune par autant d'individus, sont pour les polypes ce que les guêpiers sont pour les guêpes. On a ôté à ces productions le nom de plantes marines, pour leur en donner un qui exprime exactement ce qu'elles sont: on les a appelées des *polypiers* ou *productions à polypiers*. Voyez aux mots CORAIL & CORALLINE la description de ces diverses especes de polypiers ou productions qui sont un objet important pour les habitans des côtes où les polypes qui en sont les fabricans vivent en familles nombreuses, & un objet de curiosité pour les Européens qui aiment à en former des collections, productions auxquelles leur forme, tantôt bizarre, tantôt agréable, leur incorruptibilité, l'histoire même des artisans qui les ont fabriqués, donnent une valeur qui n'est pas sans fondement.

Polype de mer en bouquet.

Cet animal des mers du Nord est des plus singuliers, ou plutôt c'est un amas de plusieurs animaux sur une tige commune. Cette tige intéresse par sa forme; elle a plus de six pieds de long; elle est osseuse, blanche comme de l'ivoire, carrée, avec des rainures de chaque côté, mais recouverte d'une membrane cartilagineuse. A sa partie supérieure sont réunis jusqu'à trente corps de polypes de deux pouces de longueur chacun. Lorsque ces polypes sont épanouis, ils représentent un bouquet fait de fleurs brillantes, jaunes, & en forme d'étoiles. Au dessous de l'insertion de l'u-

sion de tous ces polypes, est une espece de vessie qui paroît être destinée au même usage que celle des poissons : elle paroît aussi servir de canal pour porter les sucs nécessaires à la nutrition de cette longue tige osseuse, partie qui paroît être de la derniere importance pour la conservation & le bien-être d'un animal si extraordinaire & si composé.

Cette tige coupée présente des lames circulaires : mise dans du vinaigre, la matiere cretacée se dissout, & il ne reste que les membranes qui enveloppent les petites lames : d'où l'on peut conclure que la tige tient autant de la nature du corail que de celle de l'os ou de l'ivoire.

Ces traits d'analogie pourroient donner lieu de penser que les *encrinus*, ou le *lilium lapideum*, ou des especes particulieres d'*entroques* fossiles, pourroient être les dépouilles pétrifiées de l'animal dont nous parlons. D'autres veulent que ce soit plutôt une sorte d'étoile de mer. *Voyez au mot* PALMIER MARIN, ce que l'on y dit des *encrinites*, d'après M. *Guettard*, &c. *voyez aussi l'article* ZOOPHYTES.

Les PETITS POLYPES MARINS, architectes des polypiers, paroissent avoir bien des rapports de ressemblance, sur-tout pour la forme, avec les *polypes d'eau douce*, dont nous allons parler, d'après les belles découvertes de M. *Trembley*. Il y a des polypes de mer que leur petitesse dérobe à nos regards. On ne les apperçoit que quand la mer étant calme, ils alongent fortement une partie de leur corps hors de leurs cellules ou loges ou alvéoles, pour attendre des animaux encore plus petits ou plus foibles qu'eux, les surprendre, les saisir quand ils sont à leur portée, & en faire leur proie. *Voyez à l'article* CORALLINES. A l'égard des petits polypes de mer phosphoriques ou lumineux, nous en avons parlé amplement à l'article *mer lumineuse*. Voyez ce mot.

Polypes d'eau douce.

L'histoire des polypes d'eau douce nous présente des phénomenes difficiles à croire, parce qu'ils sont

contraires à des lois que nous avions regardées comme générales. Auroit-on jamais cru qu'il y eût dans la nature des animaux qu'on multiplie en les hachant, pour ainsi dire, par morceaux! que le même animal coupé en huit, dix, vingt, trente & quarante parties, est multiplié autant de fois! Les polypes ont, pour ainsi dire, la faculté de pouvoir être multipliés par boutures.

Cette découverte qui à la vérité déroute nos anciennes idées & nous jette dans de nouveaux embarras sur la nature des animaux & sur leur conformation la plus intime, étend nos vues, & peut nous en faire naître de nouvelles. Au moins nous apprend-elle que toutes les merveilles que nous avons entrevues dans l'organisation de certains animaux, ne sont rien en comparaison de celles qui y existent réellement.

L'histoire de la découverte de M. *Trembley* est trop intéressante, & apprend trop bien la véritable maniere d'étudier la nature, pour n'en pas dire un mot. Cet Observateur ayant mis dans l'eau une plante que l'on nomme *lentille d'eau*, observa de petits corps d'un beau vert, dont plusieurs s'attacherent contre les parois transparentes du vase; il leur voyoit prendre successivement de nouvelles formes; il appercevoit des especes de branches, ou plutôt des cornes, qui lui paroissoient plus ou moins longues; il observa que ces corps avoient un mouvement progressif, à la vérité bien lent; il s'assura même qu'ils cherchoient la lumiere, en se transportant dans la partie du vase la plus éclairée. Malgré leur mouvement progressif & leur changement de forme, M. *Trembley* douta s'il devoit les prendre pour des animaux, ou s'il ne devoit pas plutôt les regarder comme des plantes du genre des sensitives, qui avoient un sentiment plus exquis que ne l'ont celles dont les racines sont fixées en terre, & qui étoient capables d'exécuter des mouvemens qu'il n'est pas possible aux autres de faire. Il eut recours au moyen qui sembloit le plus propre à décider la question qui le tenoit en suspens. Ces petits corps ne ressemblent sous aucune de leurs formes aux animaux qui se présentent ordinairement à nos yeux. Il coupa

en deux, transversalement, quelques-uns de ces petits corps, espérant que s'ils étoient des plantes, chaque moitié étant remise dans l'eau, continueroit d'y végéter, & qu'il s'y referoit une nouvelle partie, semblable à-peu-près à celle dont elle avoit été séparée. Il se fit effectivement dans chacune une reproduction, & plus prompte qu'on ne s'y seroit attendu. Pendant que cela se passoit, les petits corps qu'il avoit laissés entiers ne cessoient de lui montrer tous les jours de nouvelles manœuvres, comme pour le forcer à croire qu'ils étoient de vrais animaux.

M. *Trembley* n'osa décider sur la nature de ces petits corps, d'une forme si différente de celle des autres animaux, dans lesquels il trouvoit une propriété si surprenante, & qu'il croyoit n'appartenir qu'aux seules plantes.

M. *Trembley* désira que M. de *Réaumur* l'aidât à prononcer : il lui fit tenir de ces petits corps singuliers, que l'Académie regarda, ainsi que M. *de Réaumur*, comme des insectes aquatiques, malgré les prodiges qu'ils avoient fait voir. M. *de Réaumur*, de concert avec M. *Bernard de Jussieu*, qui en avoit observé aux environs de Paris, & fait dessiner une espece du même genre, mais plus grande & d'une autre couleur, leur donna le nom de *polypes*, parce que leurs cornes lui parurent analogues aux bras de l'animal qui est en possession de ce nom. M. *Trembley* continua sur ces insectes (ou plutôt sur ces vers) ses observations qui sont intéressantes : il en découvrit plusieurs especes.

Description des diverses especes de Polypes d'eau douce.

Les polypes d'eau douce different pour la grandeur & pour la couleur. M. *Trembley* en fait mention de trois especes, qu'il appelle *à longs bras*.

La premiere espece est la plus petite ; elle n'a que cinq ou six lignes de longueur : quoique petite, elle est très-aisée à trouver ; il ne s'agit que de ramasser dans les eaux quelques poignées de lentilles aquatiques, & de les mettre dans un vase transparent rempli d'eau ; au bout de quelques instans on voit les poly-

pes qui ne paroissent d'abord que comme des points verts, épanouir leurs bras; leur arrangement & la forme de leur corps peuvent très-bien être comparés à la semence d'une de ces graines de dent de lion, qui sont toutes ramassées sur une tête ronde, & que l'on fait envoler avec un léger souffle de la bouche. Ces rayons qui environnent la tête du polype lui servent à la fois de bras, de mains & de jambes. Au moindre mouvement l'insecte retire ses bras, & ne paroît plus qu'un grain de matiere verte.

Les polypes de la seconde espece ont huit ou douze lignes de longueur. Ceux de la troisieme espece sont encore plus grands; ils portent des bras d'une prodigieuse longueur: ces deux dernieres especes n'ont point de couleur qui leur soit propre; mais leur corps est si transparent, que l'insecte prend ou offre la couleur des divers alimens dont il se nourrit.

Le nombre des bras des polypes est communément depuis six jusqu'à douze: ces bras ne croissent pas tous en même temps, ni avec l'insecte; mais ils se succedent. Ceux des polypes verts sont les plus courts, ils ne passent guere trois lignes de longueur. La seconde espece porte les siens depuis un jusqu'à trois pouces; & ceux de la troisieme, que nous appelons *polypes à longs bras*, les ont démesurément longs. Tous ces bras paroissent comme des fils de toile d'araignée, ils sont aussi déliés; ils peuvent cependant s'alonger, se contracter, suivant la volonté de ces animaux: quoiqu'ils paroissent mêlés comme des cheveux, les polypes savent bien les débarrasser, & les faire agir indépendamment les uns des autres: il en sort une espece de glu qui leur sert à arrêter les insectes qui en approchent, & ils ont le secret de faire agir ou de rendre inutile cette glu suivant leurs besoins.

Ces animaux marchent & changent de lieu; ils ne nagent point, mais ils exécutent leur mouvement progressif au moyen de la faculté qu'ils ont de s'étendre, de se contracter & de se courber en tous sens; ils font ces mouvemens avec une extrême lenteur: sept ou huit pouces de chemin sont une bonne journée pour un polype. Ils ont encore une maniere d'aller, que

nous trouverions assez plaisante si elle se faisoit avec plus de vivacité ; ils font la roue comme les petits garçons.

Tout le polype depuis la bouche jusqu'à l'extrémité opposée de son corps n'est qu'un sac creux, dans lequel on n'observe aucune membrane, ni aucun viscere ; cette peau est ce qui constitue l'animal, & il y a lieu de penser que toutes les parties qui servent au jeu de la machine animale, sont contenues dans l'épaisseur de cette peau. Lorsqu'on examine au microscope la peau du polype, on voit que la surface tant intérieure qu'extérieure est toute parsemée de petits grains, que l'on peut soupçonner être les organes propres à l'animal ; car il est certain que lorsque ces grains viennent à se détacher, l'animal est bien près de périr.

Nous disons que les polypes, quoiqu'animaux aquatiques, ne nagent point ; ils s'attachent fortement par la queue & avec leur glu contre les parois sur lesquelles ils s'arrêtent ; ils se soutiennent quelquefois à la superficie de l'eau, la tête en bas, la queue en haut, & cela par la même raison qu'une aiguille bien seche posée sur la surface de l'eau, s'y soutient à l'aide des bulles d'air imperceptibles qui sont adhérentes à sa surface. On ne découvre point d'yeux aux polypes d'eau douce ; on observe cependant qu'ils aiment la lumiere & qu'ils la recherchent, ce qui pourroit peut-être donner lieu de croire que leur corps est frappé de la lumiere dans toutes ses parties : ce qui confirme cette idée, c'est que si l'on coupe un polype en deux parties, les deux parties séparées, même celle qui est privée de tête, vont chercher à se placer du côté de la lumiere.

Les polypes ne courent point après leur proie, mais les petits insectes aquatiques viennent tomber d'eux-mêmes au milieu de leurs bras, qui sont comme des filets continuellement tendus. Un polype de la troisieme espece peut donner jusqu'à un pied de diametre à la circonférence que ses bras occupent. Les *mille-pieds à dards* sont les insectes dont les polypes font leur nourriture la plus ordinaire : les mille-pieds ou d'autres petits insectes, entr'autres les pucerons rou-

ges (monocles rouges), qui ſont fort communs, vont en nageant au milieu des eaux tomber entre les bras des polypes, ils y ſont d'abord englués; le bras du polype ſe contracte, entortille ſa proie à l'aide de ſes autres bras, & l'inſecte a beau ſe défendre, il eſt avalé, & toujours de la maniere qu'il ſe préſente à la bouche du mangeur, quand ce ſeroit même par ſon plus grand diametre.

Le corps des polypes étant tranſparent, on voit de quelle maniere s'y fait la digeſtion. Ce qu'on apperçoit eſt également favorable aux divers ſentimens de ceux qui prétendent que la digeſtion ſe fait par trituration & par diſſolution. Lorſque le polype n'a encore mangé qu'avec modération, on voit facilement le balottement des alimens qui ſont pouſſés & repouſſés du haut en bas dans l'eſtomac, par un mouvement périſtaltique; lorſqu'au contraire l'animal a fini ſon repas, c'eſt-à-dire, lorſqu'il eſt prêt à crever, on ne voit plus de balottement des alimens, & cependant la digeſtion ſe fait. Cet animal eſt ſi goulu, qu'il avale quelquefois celui de ſes bras qui lui apporte à manger; c'eſt par la bouche qu'il rejette le ſuperflu de ſa nourriture, & toutes les matieres qu'il n'a pu avaler.

M. *Trembley* a vu des polypes ſe diſputer un ver qui s'étoit entrelacé dans leurs bras; chacun d'eux ſe preſſoit d'avaler le ver, lorſqu'enfin les polypes ſe rencontrant bouche à bouche, le plus vigoureux termina la querelle en avalant ſon concurrent. On croyoit qu'il en étoit fait du polype; mais point du tout, l'avaleur le garda dans ſon ventre juſqu'à ce qu'il eut dégorgé ſa proie, & le rejeta ſain & ſauf. Ce phénomene fit penſer à M. *Trembley*, qu'un polype eſt une matiere abſolument indigérable pour un autre polype, c'eſt ce que lui confirma l'expérience; il fit avaler un petit polype à un autre polype qu'il affama, celui-ci au bout de quatre ou cinq jours ſortit du ventre de l'autre tout plein de vie & de ſanté, & tel qu'il y étoit entré: on penſe bien préſentement que le polype rejette dehors ſans altération ſes bras, lorſqu'il lui arrive de les avaler avec ſa proie.

Il n'eſt perſonne qui ne ſoit curieux d'examiner de

ses propres yeux les phénomenes que nous présentent les polypes; pour cet effet il faut en nourrir: on le peut aisément, en leur donnant de ces pucerons rouges qui sont quelquefois en grande abondance, ou en mettant au fond du vase du sable de fossé, qui d'ordinaire est rempli de petits vers; au défaut de cette nourriture, on peut leur donner des vers de terre, des limaces, des entrailles de poisson, & même de la viande de boucherie. Lorsqu'on veut conserver les polypes sur lesquels on a dessein de faire des expériences, il faut souvent changer leur eau; car celle qui se corrompt leur est mortelle.

Les polypes sont sujets à être attaqués par un insecte plat, qui multiplie prodigieusement sur eux, qui s'y attache & les suce, & qui, parvenu à un certain point de multiplication, les détruit entiérement. Quand ils n'ont mangé que la tête & les bras d'un polype, ce n'est rien, cela se répare; mais quand ils sont en assez grand nombre sur un polype, ils attaquent l'animal par tous les bouts & l'ont bientôt anéanti. On délivre aisément les polypes de ces insectes, en les balayant légérement avec un petit pinceau.

Génération des Polypes.

Les savans Observateurs de nos jours sont parvenus à découvrir que la Nature a voulu que les polypes d'eau douce pussent se multiplier de toutes les façons dont les plantes se multiplient. Les œufs des animaux, dit M. *de Réaumur*, sont analogues aux graines des plantes. Il y a des especes de polypes qui font des œufs, d'autres qui ont la surprenante propriété de pouvoir être, comme les plantes, multipliés par bouture, & d'autres qui poussent hors de leur corps par les côtés un jeune polype, comme une tige d'arbre pousse une branche, & comme une branche pousse un rameau. Les multiplications qui se font par rejetons & par boutures sont les plus curieuses & très-fécondes.

Tous les polypes ont en général la faculté générative; & cette prétendue regle qu'il n'y a point de

fécondité sans accouplement, est démentie par ces observations, & par les découvertes faites sur les pucerons.

La génération des polypes s'observe mieux sur ceux de la seconde & de la troisieme espece. On remarque sur un polype une légere excroissance, qui prend la forme d'un bouton, c'est la tête du polype; autour de la bouche commencent à croître les bras: on voit quelquefois sortir d'un seul polype jusqu'à dix-huit petits, lorsque ce polype est nourri abondamment; car on a observé qu'une nourriture abondante les rendoit plus féconds. Les jeunes polypes n'ont pas encore pris tout leur accroissement, qu'ils donnent déjà naissance à d'autres polypes qui sortent de leurs corps par les mêmes voies. Le pere est souvent grand-pere avant d'avoir enfanté tout-à-fait son premier né. Cette espece d'arbre vivant présente à l'Observateur le plus curieux spectacle; lorsqu'un des polypes saisit quelque proie & qu'il l'avale, la nourriture se distribue à tous les autres polypes qui sont comme autant de branches, & celui-ci de même est nourri de ce que les autres attrapent: ici ce que le pere mange profite aux enfans, & ce qu'un des enfans mange profite de même à toute la famille. Le changement de couleur qui arrive alors à tous les polypes, suivant la couleur de l'aliment qui y est distribué, en est une preuve incontestable. Dans les temps fort chauds un polype est formé & séparé en vingt-quatre heures. Pour y parvenir les polypes se cramponnent chacun de leur côté. La multiplication de ces polypes les uns sur les autres est telle, qu'un polype au bout d'un mois peut être regardé comme la souche d'un million d'enfans.

Un pareil assemblage de polypes est en quelque sorte un arbre mangeant, marchant, végétant & poussant des branches. Il semble que la Nature se soit plu à rassembler dans un seul sujet ce que nous avions cru jusqu'à présent faire un caractere distinctif entre les plantes & les animaux; aussi nos illustres Auteurs regardent-ils le polype comme un être qui fait la nuance du végétal à l'animal.

Multiplication des Polypes par boutures.

Lorsqu'on veut jouir du plaisir de voir ce phénomene, il faut mettre un polype dans le creux de sa main avec un peu d'eau; & lorsque l'animal est sorti de son état de contraction, on le coupe en deux. La partie où est la tête, marchera & mangera le jour même qu'elle aura été séparée, pourvu que ce soit dans des jours chauds. Quant à la partie postérieure, il lui poussera des bras au bout de vingt-quatre heures; & en deux jours elle deviendra un polype parfait, tendant ses filets, saisissant sa proie. Que l'on varie les expériences de toutes les façons, on aura toujours de nouveaux phénomenes; que l'on coupe le corps d'un polype en tous sens & en autant de lanieres que la dextérité le permettra, on verra paroître autant de polypes; que l'on partage la tête d'un polype en deux, ces deux demi-têtes deviendront en peu de temps deux têtes parfaites; que l'on réitere la même opération sur ces deux têtes, on en aura quatre; qu'on traite de même ces quatre, on en aura huit sur un seul corps; que l'on fasse une semblable opération sur le corps, on aura huit corps nourris & conduits par une seule tête; voilà l'hydre de la fable réalisée bien exactement. M. *Trembley* a retourné un polype, comme on retourne un bas de soie: on auroit pensé que toute l'économie animale auroit dû être renversée; il n'en a coûté cependant à ce polype que quatre ou cinq jours de patience pour se faire un estomac nouveau: on peut même le retourner plusieurs fois de suite. Son estomac n'aura pas moins de ressort.

On croiroit que cette sorte de multiplication des polypes n'a lieu que quand on les coupe; mais M. *Trembley* nous apprend qu'il a vu des polypes se partager d'eux-mêmes, & se multiplier par cette section volontaire: mais cette espece de multiplication doit passer pour extraordinaire; elle est bien plus rare & n'est nullement comparable à la multiplication des polypes par rejetons.

M. *Bernard de Jussieu*, dans un de ses Voyages sur les côtes de Normandie, a trouvé sur quantité de *po-*

lypes à bras en forme de cornes, une petite veſſie adhérente à leur corps. Il a paru à ce grand Naturaliſte qu'elles étoient pleines d'œufs ; mais étant obligé de ſuivre ſa route il n'a pu s'aſſurer aſſez de ce que donnent ces œufs. Si en effet c'étoient des œufs des polypes à bras en forme de cornes, ces animaux, dit M. *Trembley*, ſeroient ovipares & vivipares. Ce n'eſt encore qu'une conjecture, ajoute-t-il, mais qui ayant été formée par un Naturaliſte, tel que M. *de Juſſieu*, eſt digne de la plus grande attention.

Polypes d'eau douce à panache.

Toutes les eſpeces de *polypes d'eau douce* n'ont pas encore été connues des Naturaliſtes : elles peuvent fournir une abondante matiere de découvertes. Outre les eſpeces dont nous avons parlé, il y en a une autre qu'on nomme *polypes d'eau douce à panache*, parce qu'ils ſont ornés d'un panache dont la baſe a la forme d'un fer à cheval : c'eſt des bords de cette baſe que ſortent les bras du polype. Le panache qu'ils forment par leur aſſemblage, a l'air d'une fleur monopétale épanouie : ils ont quelquefois juſqu'à ſoixante bras. Le panache de ces polypes eſt un gouffre pour tous les petits inſectes qui en approchent. Ces animaux ont plus l'air de plantes que les *polypes à bras en forme de cornes*.

Ces polypes multiplient par rejettons, mais ils ſont auſſi des œufs. MM. *de Réaumur* & *Bernard de Juſſieu* leur ont vu pondre des œufs bruns, & un peu aplatis ; & ces Savans ont vu naître des petits de ces œufs.

Polypes d'eau douce à bouquet, &c.

On a encore découvert d'autres eſpeces de polypes, qui, ainſi que le dit très-bien M. *Deleuze*, ont toutes quelque ſingularité dans leur maniere de ſe multiplier. Celui qu'on a nommé *polype d'eau douce à bouquet*, a la forme d'une cloche, portée par une petite tige. On obſerve à ſon ouverture, avec le ſecours de la loupe, un mouvement très-rapide, ſemblable à celui d'un moulinet, qui, excitant dans l'eau de

petits courants, entraîne vers le polype les corps dont il se nourrit. Sa multiplication s'opere par une division naturelle : la cloche se ferme comme un bouton & se partage peu à peu selon sa longueur, en deux autres boutons plus petits, qui, s'ouvrant & s'évasant insensiblement, deviennent deux polypes parfaits, attachés par leur pédicule à une tige commune: d'ultérieures divisions & subdivisions forment sur cette tige un bouquet composé quelquefois de plus de soixante polypes.

Un autre polype aussi en cloche & en bouquet, se propage par des especes de bulbes, qui croissent sur ses tiges, s'en détachent bientôt, & forment en se développant un nouveau bouquet.

Celui qu'on a nommé, à cause de sa forme, *polype en entonnoir*, ne forme point de bouquet : chaque individu vit solitaire : il se multiplie aussi par une division spontanée, mais qui, au lieu de se faire selon sa longueur, comme dans les polypes à bouquet, se fait de biais : les deux segments acquierent insensiblement ce qui leur faut, pour être des polypes complets. Le polype supérieur a l'ancienne tête & une nouvelle queue : le polype inférieur, une nouvelle tête & l'ancienne queue : le premier se détache de celui-ci par un petit mouvement, & va se fixer ailleurs.

Enfin, une autre espece de polypes d'eau douce, qu'on a appelés *polypes en nasse*, parce que la forme de leur corps imite assez celle d'une nasse de poisson, achevera de montrer combien sont variés, dans cet ordre d'animaux les procédés de la nature. Ils sont fort transparens ; on voit se former dans l'intérieur du polype, un corps oblong & blanchâtre, qui, dès qu'il est formé, descend peu à peu, se montre au dehors, & demeure fixé perpendiculairement sur le polype. Ainsi se forme sur celui-ci, par une production journaliere, un grouppe de ces *corps oviformes*, dont chacun, par un développement qui se fait en quelques minutes, devient un polype parfait.

M. *de Romé de l'Isle* a proposé aux Naturalistes une *nouvelle maniere d'envisager les manœuvres, la généra-*

tion, & la nature des polypes d'eau douce. Cet Amateur présume que les vers regardés pour de véritables animaux, par M. *Trembley*, ne sont que le sac ou le fourreau qui contient des animaux infiniment plus petits, & que ce qu'il a pris pour un individu, est une famille d'animalcules très nombreuse, réunie sous le même toît. M. *de Romé* prétend aussi que les petits grains dont, selon M. *Bazin*, les chairs des polypes se trouvent remplies tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, sont chacun en leur particulier un animal complet, pourvu d'yeux & de facultés organiques. Ces grains ne sont donc plus autant d'yeux, de bouches ou suçoirs, de glandes, de réservoirs. Il dit encore que ce qu'on a pris pour le ventre du polype, n'est que l'intérieur du piege que ces petits animaux tendent à leur proie; leurs bras sont autant de liens ou filets dispersés çà & là, qui se déploient, se contractent, en un mot qui agissent de concert quand le sentiment de la faim les sollicite. M. *de Romé* trouve peu fondé le reproche de voracité qu'on fait au polype; la consommation est, selon lui, relative à la foule de ces êtres animés qui habitent dans la gaine commune qui leur sert de nasse & de filets, & qu'on a regardée comme un seul polype.

Notre Auteur passe à la génération & multiplication des polypes : l'idée qu'il en donne est en partie celle qu'on lit à la suite de notre article *Corallines*, *p. 20 & suiv. Vol. III*; car il dit que toutes les nouvelles générations de polypes construisent à côté & au dessus les unes des autres; obligées de tendre ailleurs leurs filets, elles forment à leur tour & en tout temps de nouvelles colonies, & celles-ci d'autres avec une fécondité prodigieuse. Comme tous les fourreaux se communiquent les uns aux autres, leurs habitans ne forment alors qu'une seule & même société, où ils se font réciproquement part de leurs butins. Ceci est assez conforme à ce que nous disions dans nos Leçons en 1756, que la plus petite portion d'un polype doit encore être composée d'une multitude d'œufs fécondés de polypes qui éclosent & engendrent sans cesse.

Si on a vu avec surprise un fourreau (cru polype) devenir mere, grand-mere, bisaïeule, au bout d'un mois, de plusieurs millions d'enfans, que sera-ce si chaque fourreau contient des milliers de grains, qui dans le systême de M. *de Romé* sont autant de petits polypes ? La multiplication sera encore plus étonnante. La multiplicité renaissante de ces grains polypes, doit donc trancher le mot de l'énigme sur la métamorphose & la palingénésie de ces petits hydres prétendus. Il est aisé, dit notre Auteur, de voir qu'on peut partager le *fourreau* en autant de parties qu'on voudra, sans ôter la vie aux animalcules qui y logent ; il faut seulement en excepter ceux qui se rencontreront sous le tranchant du fer, car ils périssent. Si les filets ou bras coupés ne reproduisent rien, c'est parce que les animalcules ou grains ne résident que dans l'étendue seule du fourreau.

Si le lecteur ne peut maintenant juger des travaux des polypes, il doit au moins admirer les ressources de l'esprit humain, qui tend à dévoiler les secrets de la Nature dans des êtres qui piquent trop notre curiosité pour n'être pas connus. Au reste dans les questions de fait, il ne faut en croire que ses yeux.

POLIPIER ou POLYPIER, *polyprius*. Nom donné à la ruche (fausse plante marine), que de petits polypes de mer se sont construite pour leur domicile : on leur donne, suivant leur forme, des noms particuliers. Ces habitations sont très-variées dans leur forme & leur tissu ; les unes sont de substance solide ou pierreuse, telles que les *coraux*, proprement dits, les *madrépores*, les *fongipores*, les *méandrites*, les *astroïtes*, les *rétepores*, les *millepores*, les *tubipores* : les autres sont de substance molle ou membraneuse ; telles sont les *corallines*, les *escarres molles*, les *éponges*, les *alcyons* : d'autres sont de nature cornée, comme les *kératophytes* ou *litophytes*. On y peut ajouter les *coraux articulés*, comme formant le passage des polypiers durs & flexibles à ceux qui, comme le corail, sont absolument pierreux & non flexibles. *Voyez ces mots.*

On trouve peu d'especes de polypiers sur les côtes maritimes de l'Océan en Europe, si l'on excepte des

litophytes, des alcyons & des coralloïdes ; la Méditerranée fournit le corail, plusieurs rétepores & beaucoup de litophytes différens. Les mers de l'Amérique ne sont pas très-abondantes en variétés de polypiers ; les especes qu'on y rencontre plus communément, sur-tout autour des îles, sont les *cerveaux marins :* ces especes y sont extrêmement multipliées, très-grandes & si innombrables en de certaines plages, qu'elles couvrent absolument le fond des mers, & servent d'ancrage aux vaisseaux. C'est dans les mers Orientales qu'il faut chercher les productions de polypiers les plus belles, les plus variées, les plus volumineuses. Les pays d'où on nous en envoie le plus, & d'especes plus différentes, sont les îles de France & de Bourbon. M. *Maudüit* dit qu'on n'en trouveroit pas moins aux Philippines, aux Moluques, dans les mers du Japon & de la Chine, où le fond en est absolument couvert & ressemble à une forêt.

Le Naturaliste que nous venons de citer, distingue dans son *Mémoire sur la maniere de ramasser & de se procurer les différentes especes d'animaux &c.* deux sortes de productions à polypier, relativement à leur état, ce sont les especes *vivantes* & les especes *mortes.* Les premieres sont celles dans lesquelles les animaux qui les ont construites vivent encore : celles-là sont fraîches, leurs couleurs sont vives, & leurs sommités sont fines & entieres. Les secondes ne contiennent plus leurs artisans, ils ont été détruits : les couleurs de ces ruches sont éteintes, leurs sommités sont obtuses, toute la surface est plus ou moins usée ; souvent on les trouve jetées sur la côte, après avoir été rompues, arrachées par l'effort des tempêtes, ensuite roulées : en un mot, elles sont sans valeur, & ne sont bonnes, la plupart, qu'à faire de la chaux. Il ne faut donc ramasser, s'il est possible, ces productions marines & à polypiers que vivantes, elles seules ont la fraîcheur qui y met le prix ; elles sont attachées au fond de la mer, & sur-tout aux rochers, autour desquels elles croissent & s'étendent, & d'où quelquefois elles pendent

en

en bas ou s'élevent en haut : voilà les principaux endroits où il faut les chercher. Pour cela on s'en approche en canot par un temps calme ; on jette la drague en mer, & on casse ou on arrache par son moyen, les polypiers vivans que l'on tire dans le canot ou la chaloupe ; mais on n'en obtient souvent que des parties, rarement les détache-t-on avec leur base. Pour y parvenir, il faut conduire avec soin d'habiles plongeurs, qui examinant sous l'eau les plus beaux polypiers, y attachent des cordes, dont les matelots qui sont restés dans la chaloupe tiennent le bout. Le plongeur instruit détache le polypier avec sa base, quand il le peut, ou la casse, ou la rompt, & s'aide dans son opération de coins, de leviers, d'une massue, tous instruments qu'il porte attachés à une ceinture ; il remonte & revient au canot, & aide aux matelots à enlever le polypier. Quand on a pêché une certaine quantité de ces productions vivantes, on les porte à terre, on les fait tremper pendant plusieurs jours dans de l'eau douce, qu'on change deux ou trois fois par jour. En très-peu de temps les polypes périssent ; l'eau douce paroît les dissoudre à mesure qu'ils se corrompent, & dissout en même temps les particules salines, qui par leur séjour les pourroient endommager, indépendamment de l'odeur désagréable.

Telles sont ces substances, la plupart très-fragiles, dont les branches & le tronc ne peuvent souvent soutenir leur propre poids, pour peu qu'elles soient agitées sans attention. On a coutume de les attacher sur le fond des boîtes qu'on remplit avec du coton, du foin ou autres substances analogues. Malgré ces attentions, les moyens indiqués n'amortissent pas assez les secousses sur terre & les roulis en mer. Ces substances dont on se sert pour emballer les polypiers n'offrent pas assez de résistance : d'ailleurs il y a des polypiers qui n'ont point d'élasticité & dont les branches sont friables à l'excès, & pour peu que l'ensemble de leur masse ait un certain volume, on ne les reçoit guere que fracturés : on se trouveroit mieux de mettre soigneusement les ef-

peces délicates & très-frêles, dans autant de boîtes particulieres, & de les garnir de coton léger & cardé; de maintenir les masses grosses & solides sur le fond & les côtés d'autres caisses, avec des cordes attachées à de forts cloux, ou de les assujettir avec des montans de bois qui seroient eux-mêmes bien garnis de coton & bien fixés à la caisse. Nous désirerions qu'on remplit ensuite tous les vides avec du coton, car la sciure de bois, dont on se sert ordinairement pour cela, produit par le frottement, une poussiere fine, qui s'introduisant dans les pores, les bouche & en gâte la beauté au coup d'œil. Le coton foulé dans les interstices & à mesure qu'on arrange les polypiers, qui doivent en être garnis en dessous, & suffisamment en dessus pour remplir la boîte ou caisse, forme un tout élastique, qui auroit la souplesse & la roideur nécessaires. Il ne faut pas mettre un second lit de polypiers sur l'autre: les branches de polypiers, si ce sont des especes qui en sont pourvues, doivent être assujetties & portées sur un corps qui plie & résiste convenablement. Tout ce que nous venons de dire concernant la maniere d'encaisser, n'appartient qu'aux polypiers pierreux.

En Europe, les Curieux sont dans l'usage d'exposer les polypiers pierreux, après leur arrivée, à la rosée, ou de les laver en versant de l'eau dessus plusieurs fois par jour; on les laisse en même temps exposés au soleil; son action & celle de l'eau les blanchissent; ils en paroissent à la vérité plus agréables à l'œil, mais c'est souvent aux dépens de leur état primitif ou naturel: d'autres arment l'eau douce d'un peu d'eau forte, & y font tremper pendant quelques minutes les polypiers les plus solides; ce moyen qui les fait blanchir encore plus promptement, altere bien davantage leur nature.

A l'égard des polypiers de substance cornée, leur substance étant pliante, ils ne courent pas risque de se rompre: on peut les encaisser avec les éponges & les alcyons; observant cependant que ces productions doivent avoir été bien dessalées & lavées dans de l'eau douce, & ensuite bien séchées: les éponges sur-

tout sont sujettes à attirer & à pomper l'humidité.

POLIPITES. Ce sont des polypiers devenus fossiles : il y en a de différens ; les uns sont ramifiés, les autres ne le sont pas ; les uns sont percés de trous simples, d'autres étoilés. *Voyez* POLIPIER, *voyez aussi les articles* POLIPE & CORALLINE.

POLIPODE, *polypodium*, est un genre de plantes de la classe des capillaires, & par conséquent des plantes qui ne fleurissent point : M. *de Tournefort* en distingue vingt-six especes. Des Botanistes modernes font, dit M. *Deleuze*, un genre, sous la dénomination commune de *polypodes*, de toutes les fougeres qui ont leur fructification distribuées sous les feuilles en petites plaques rondes ou en croissant, telles que le polypode commun, la fougere mâle & un grand nombre d'autres. Nous parlerons seulement ici du polypode commun, *polypodium vulgare*. Cette plante croît dans les forêts, dans les vallées & sur les montagnes ombrageuses, entre les pierres couvertes de mousse, sur les troncs des vieux arbres, comme *chêne*, *frêne*, *hêtre*, *coudrier*, *aune*, & sur les vieilles murailles. Sa racine est vivace, longue d'un demi pied, de la grosseur d'une plume à écrire, rampante à fleur de terre, garnie de fibres menues comme des poils, relevée de plusieurs petites verrues ou tubercules, lesquelles ne sont autre chose que les vestiges des feuilles qui tombent chaque année : elle est facile à rompre, d'un goût doux & herbeux, qui n'est point désagréable : elle pousse des feuilles semblables à celles de la fougere mâle, mais beaucoup plus petites, découpées profondément jusques vers sa côte, en parties longues & étroites, couvertes sur le dos d'une sorte de poudre adhérente, rougeâtre, distribuée par petits tas. Cette poudre, selon M. *de Tournefort*, qui l'a observée au microscope, est un assemblage des fruits de la plante : ce sont de petites coques sphériques qui s'ouvrent en deux parties comme une boîte à savonnette, & laissent tomber de leur cavité quelques semences menues, jaunes & en forme de rein, à-peu-près comme celles de la luzerne.

On se sert particuliérement de sa racine en Médeci-

ne : on préfere celle que l'on trouve entortillée au pied des chênes, *polypodium quercinum*, & aux endroits où la tige se fourche ; on choisit celle qui est la mieux nourrie, ronde en dedans, & mondée de ses filamens. Cette plante est verte toute l'année, & peut se ramasser en tout temps. Au commencement du printems elle pousse de nouvelles feuilles : on range cette racine parmi les altérans & les apéritifs : c'est un bon hépatique. Elle est en usage le long du Rhin & de la Moselle, contre la goutte : on l'emploie avec succès dans la toux seche. M. *Bourgeois* dit que cette racine est aussi laxative ; elle adoucit l'âcreté des purgatifs, & elle corrige leur goût désagréable. Toujours est-il vrai qu'elle préserve d'une prompte destruction les chaperons des murs où elle croît.

POLIPODE DE CAYENNE. On cultive cette plante dans les serres chaudes ; sa racine s'éleve à la surface de la terre, se couvre d'un duvet, y rampe & étouffe les herbes qui croissent autour de la plante. Cette racine a beaucoup de rapport avec le *boramet*z, dont on a raconté tant de merveilles. *Voyez* AGNEAU TARTARE.

POLITRIC, *polytrichum aut trichomanes*. Cette plante qui naît de même que les fougeres & les capillaires, à l'ombre, dans des endroits élevés, sur de vieux murs & dans les fentes humides des rochers, aux environs de Paris & ailleurs, demeure verte pendant l'hiver. Sa racine est fibreuse & noirâtre : elle pousse plusieurs petites tiges menues, d'un rouge luisant & cassantes ; ses feuilles sont légérement crenelées, arrondies ou ovales, empennées ou rangées comme par paires le long de la côte, tendres & couvertes sur le dos d'un bon nombre de petites éminences écailleuses, formées de plusieurs capsules membraneuses, presque sphériques, garnies d'un anneau élastique ou cordon à ressort, qui, par sa contraction, se détache & fait crever ses capsules qui contiennent des semences brunes en forme de poussiere très-fine (les fossettes à graines ont, selon M. *Deleuze*, la forme de petites lignes droites comme dans les autres fougeres du genre de l'*asplenium*). Cette plante est apéritive & pectorale : on l'appelle *capillaire rouge*.

POLIUM. *Voyez ci-devant* POLION.

POLLICIPEDITES. Ce nom est donné à des coquilles multivalves & fossiles de la famille des *pousse-pieds* & *conques anatiferes*. Voyez ces mots.

POLONGA. Serpent de l'ile de Ceylan, de cinq ou six pieds de longueur. Les écailles de sa tête sont d'un cendré mêlé de jaune, & rayées de quelques bandes roussâtres : ses yeux sont petits & pleins de douceur ; la levre qui borde sa gueule n'est point écailleuse ; ses deux mâchoires sont armées de dents aiguës ; les écailles cutanées en dessus du corps, sont de couleur de feuilles mortes ; tout le dos est orné de grandes & magnifiques taches, les unes d'un pourpre brun, les autres d'un cendré jaune, qu'accompagne tout autour une bordure noirâtre : celles des côtés sont quadrangulaires, brunes, avec une moucheture jaunâtre au milieu : outre ces grandes taches, le dessus du corps & les côtés sont encore jaspés d'autres petites taches noires irrégulieres, entremêlées avec les grandes; les écailles jaunes du ventre sont aussi maculées de noir : sa queue fait plus d'un tiers de sa longueur, & elle devient plus mince à mesure qu'elle approche de son extrémité.

La plupart des Chingulais ou des Ceylanois recherchent & entretiennent ce serpent non-seulement à cause de sa beauté, mais encore parce qu'il est doux, s'apprivoise, devient familier, ne nuit à personne, & vit uniquement d'oiseaux, d'œufs & de lait.

POLPOCH. Serpent de la Province de Jucatan : c'est une espece de monstre parmi les serpens, ou une espece d'*acontias* : voyez ce mot. Le *polpoch*, ainsi nommé de ce qu'il semble prononcer ce mot en sifflant, a environ deux pieds & demi de long : il est gros comme le bras, d'une couleur brune & foncée ; sa tête est longue de six pouces, étroite, noire & parsemée de taches blanches ; ses yeux sont grands & brillans; sa queue qui ne le cede point à la grosseur du corps est semblable à celle du scorpion. Ce serpent est mal-faisant de la tête & de la queue : on en voit beaucoup d'attachés à des arbres, pour pouvoir mieux

s'élancer, mordre & communiquer leur venin. S'ils sont à terre, ils poursuivent volontiers un homme qu'ils auront vu de loin : ils roulent leur queue, l'entortillent autour de leur tête, & en peu de temps ils l'atteignent en sautant. Lorsqu'ils sont attachés à des arbres, leur queue est si bien jointe avec leur tête, qu'ils ont la figure d'un arc ; & comme une fleche qui part, & avec le même bruit, ils s'élancent avec la vivacité de l'*acontias*, & mordent. Leur morsure est si mortelle, que dans l'espace de trois jours la chair pourrit & tombe ; les os se trouvent dépouillés, deviennent jaunes & si puans, que toutes sortes d'oiseaux carnassiers sont attirés par la mauvaise odeur qu'ils exhalent. Les Naturels du pays disent qu'on ne ressent pas une grande douleur de sa morsure ; ce n'est qu'un engourdissement par tout le corps : les sens s'assoupissent, & un homme en mourant est comme s'il étoit ivre. Les sifflemens du *polpoch* se font entendre de fort loin, & sont effrayans (*Ruisch.*)

POLYGONOPE, *acarus marinus.* Insecte décrit par M. *Pallas* dans ses Mélanges Zoologiques. Son bec a une base fort épaisse, diminuant peu à peu, & son extrémité est cylindrique, obtuse & percée : il a le corps divisé en quatre segmens, auxquels tiennent les pieds de l'animal. Les trois premiers se terminent en forme de petit cylindre, ornés de trois tubercules aigus, un au milieu, & l'autre à chaque bout du cylindre. On observe que le segment postérieur a aussi trois tubercules, un tronc divisé en deux, & fait voir entre les pieds postérieurs une espece de stilet cylindrique & tronqué. Le polygonope a huit pattes (*octopede*), celles de derriere sont un peu plus petites que les autres ; mais toutes sont noueuses & ont sept articles. Sur son cou se voient deux petites antennes beaucoup plus minces que ses pattes, mais crochues comme elles & composées d'autant d'articles. La privation de ces antennes est, suivant M. *Baster*, la marque distinctive du sexe. M. *Brunnich* a donné le nom de *pycnogone* au *polygonope.* M. *Pallas* croit qu'on doit le ranger parmi les *acarus* : il y a une ressemblance générale entre ces animaux. Le polygonope paroît vivre dans la mer,

au moins on le trouve ſouvent mort ſur les bords de la mer parmi les autres débris.

POLYPE. *Voyez* POLIPE.

POMACIE, *pomatia.* On donne ce nom au limaçon ou eſcargot des vignes & des jardins : c'eſt le plus commun des teſtacées terreſtres. Sa coquille eſt à bouche ronde : la couleur de cette robe tire ſur le jaunâtre, avec deux ou trois bandes, ou plus griſes, ou d'un jaune plus obſcur. Cette coquille eſt comme ſtriée : elle a cinq tours de ſpirales aſſez ſerrées ; l'*opercule* eſt blanchâtre. Dans beaucoup de Provinces on mange ce coquillage. *Voyez* LIMAÇON.

Le *pomatris* ou *pomacris* qui ſe trouve en Italie dans les montagnes de Genes & de Trente, eſt encore une ſorte d'eſcargot fort bon à manger, ſur-tout en hiver, temps où on le tire de terre avec une pioche auprès des haies & au pied des arbres : ſa coquille eſt blanche & dure.

POMME. *Voyez* POMMIER.

POMME D'ACAJOU. *Voyez* ACAJOU.

POMME D'ADAM, *pomum Adami.* Fruit d'une eſpece particuliere de *limonier* ou de *citronier* : *limon fructu aurantii.* FERRAR. Ce fruit eſt fait comme une orange, mais beaucoup plus gros, d'un jaune plus foncé, & d'une odeur moins forte ; ſa peau eſt médiocrement épaiſſe, inégale, crevaſſée en pluſieurs endroits. Le nom de *pomme d'Adam* lui vient de ſes petites fentes qui reſſemblent à des morſures, comme ſi l'on pouvoit s'imaginer qu'elle deſcend du fruit défendu. Sa chair eſt ſemblable à celle du citron, remplie de ſuc d'un goût approchant de celui de l'orange, mais qui n'eſt point agréable. On cultive l'arbre qui porte ce fruit dans les jardins des pays chauds. Il a été apporté d'Aſſyrie dans les autres pays : ſon fruit eſt apéritif, & convient dans le ſcorbut, dans les fievres continues & intermittentes.

POMME D'AMOUR DE MER ou ALBERGAME DE MER. C'eſt le nom d'un zoophyte marin qui a une ſorte de reſſemblance avec le fruit de la plante ſuivante. *Voyez ce que nous en avons dit au mot* ALBERGAME DE MER.

POMME D'AMOUR, ou POMME DORÉE, ou TOMATE, *lycoperſicon*. Plante qui a une odeur forte & déſagréable : on la cultive dans les jardins en terre graſſe & humide. Pluſieurs Botaniſtes l'ont rangée entre les eſpeces de *ſolanum ;* mais M. *Tournefort* en fait un genre différent, parce que ſon fruit eſt partagé en pluſieurs loges, & que celui du *ſolanum* ne l'eſt pas. Sa racine eſt fibrée : elle pouſſe des tiges longues de quatre ou cinq pieds, velues, foibles, creuſes en dedans, rameuſes, ſe courbant & ſe couchant à terre, revêtues de beaucoup de feuilles découpées en leurs bords, pointues, tendres, un peu velues & d'un vert pâle : ſes fleurs ſont en roſette, & naiſſent entre les feuilles des rameaux dix ou douze enſemble ; elles ſont jaunes & attachées à des pédicules qui ont chacun un nœud proche de la fleur : il ſuccede à ces fleurs des fruits gros comme une petite pomme, ronds, unis, luiſans, doux au toucher, mous, charnus, de couleur jaune-rougeâtre, aigrelets & bons à manger, diviſés par dedans en pluſieurs loges qui renferment pluſieurs ſemences rondes, aplaties & jaunâtres.

En Italie on fait cuire ce fruit étant mûr, comme les champignons, & on le mange à l'huile & au ſel en ſalade, comme nous faiſons ici le *concombre* : le ſuc de la plante eſt propre pour les inflammations des yeux, & pour arrêter les fluxions.

POMME DE BACHE. *Voyez à l'article* LATANIER.

POMME DE CANNELLE. Nom qu'on a donné aux Antilles au fruit d'une eſpece de *cachimentier*. Voyez ce mot & l'article POMMIER DE CANNELLE.

POMME DE COLOQUINTE. *Voyez* COLOQUINTE.

POMME DORÉE. *Voyez* POMME D'AMOUR.

POMME ÉPINEUSE, ou HERBE AUX SORCIERS, STRAMOINE, *ſtramonium ferox*. Cette plante, qui eſt une eſpece de *datura*, eſt encore appelée de quelques-uns *herbe des magiciens*, ou *herbe du diable*, ou *herbe à la taupe*, ou *endormie :* elle eſt naturelle aux deux Indes, & elle s'eſt naturaliſée dans nos climats où elle croît quelquefois ſans culture dans les terrains gras de la campagne ou voiſins des maiſons ;

on la cultive communément dans les jardins des Curieux de plantes. Sa racine eſt groſſe, blanche, rameuſe, ligneuſe & annuelle : elle pouſſe une tige aſſez droite, haute de trois à quatre pieds, rameuſe & groſſe comme le doigt. Ses feuilles, qui rendent une odeur forte, puante & aſſoupiſſante, ſont amples, anguleuſes, aſſez ſemblables à celles de la morelle, ſinuées ſur leurs bords, attachées à de longues queues, molles, graſſes & d'un vert foncé. Sa fleur eſt une grande campane blanche (celle du Pérou eſt violette), ſemblable, en quelque maniere, à un verre à boire, d'une odeur un peu moins ſtupéfiante que celle de la feuille. A cette fleur ſuccede un fruit du volume d'une groſſe noix, arrondi, mais garni tout autour de pointes courtes, groſſes, peu piquantes; lequel, dans ſa maturité, s'ouvre en quatre parties égales, ſéparées par des cloiſons membraneuſes, où ſont attachées pluſieurs ſemences noires, un peu aplaties, ſemblables à un petit rein, & d'un goût déſagréable : on nomme ce fruit NOIX MÉTELLE, *nux metella Arabum*. Sa ſemence eſt déſignée dans certains Auteurs ſous les noms de *tatoula*, *marana*, *dutroa*, *ummata caya*, *datiro*, & *hippomanes-végétal*.

Les Continuateurs de la *Mat. Médic. de M. Geoffroy* diſent que la pomme épineuſe eſt une des plantes les plus ſingulieres de la Médecine; qu'il feroit même à ſouhaiter, ou que ſes propriétés fuſſent ignorées, ou qu'il n'y eût pas des gens aſſez corrompus pour les appliquer à de mauvaiſes fins : nous avons, diſent-ils, beaucoup de plantes qui pourroient lui être ſubſtituées dans les cas où elle eſt utile, & l'on éviteroit ſon uſage & l'abus qu'on en fait dans ceux où elle eſt pernicieuſe. Toute cette plante eſt narcotique & ſtupéfiante; nos Auteurs veulent que ſon uſage intérieur ſoit interdit abſolument, parce qu'elle cauſe des accidens fâcheux, comme des vomiſſemens, la folie, la léthargie, des ſueurs froides, des convulſions, enfin la mort, quand on n'eſt pas promptement ſecouru. Le remede contre cette eſpece de poiſon qui coagule le ſang & produit tant d'autres déſordres, eſt l'uſage des ſels volatils, de la thériaque, des vomitifs, &c. On trouve dans les

Ephémérides d'Allemagne deux exemples, avec des obſervations ſur les mauvais effets de cette plante priſe intérieurement.

Acoſta & *Garet* diſent que les courtiſanes de l'Inde & les voleurs du Malavar & de Canarie font prendre à ceux qui ont le malheur de tomber entre leurs mains, un demi-gros de cette ſemence en poudre dans quelque liqueur agréable, afin de les rendre hébétés pour quelque temps & de pouvoir profiter de leur délire, ſoit pour les dévaliſer, ſoit pour les violenter; mais ce philtre eſt un taliſman redoutable : cependant des Médecins Brachmanes, &c. en ont approuvé quelques préparations dans certains cas (*a*).

M. *Storck*, dont nous avons déjà célébré les connoiſſances en Médecine pratique, (*voy. aux articl.* CIGUE, JUSQUIAME & NAPEL), a voulu expoſer ſa propre vie avant que d'en adminiſtrer aux malades. Voici le réſultat de ſes expériences.

Le 23 Juin 1760 il a écraſé entre ſes doigts les feuilles de la tige de cette plante verte, & les a flairées fréquemment: il y a effectivement reconnu une odeur déſagréable, qui lui excita des envies de vomir. Peu effrayé de cette premiere épreuve il pourſuivit ſon entrepriſe. Le lendemain il exprima huit livres de ſuc de cette plante ſans en reſſentir d'ivreſſe : il ſoupa & dormit très-bien dans une chambre cloſe; mais il ſe réveilla avec une douleur de tête ſourde; ce mal ſe diſſipa après le déjeûné, où il commença à évaporer ſur le feu ſon ſuc, pour le réduire à la conſiſtance d'extrait; ni lui, ni ſon valet, qui remuerent fort ſouvent la matiere ſucculente qui s'épaiſſiſſoit, ne remarquerent autre choſe qu'une odeur déſagréable.

L'extrait ayant été porté dans un lieu frais, forma une maſſe noire, friable, dans laquelle on voyoit briller un nombre infini de particules ſalines, oblongues & poin-

(*a*) M. *Haller* dit qu'il y a pluſieurs exemples en Allemagne du pouvoir deſtructeur de cette plante, dont les graines ont une reſſemblance, ſouvent funeſte, à celles de la *nigella*. On a trouvé dans l'eſtomac des perſonnes que cette mauvaiſe plante avoit tuées, la graine très-reconnoiſſable du ſtramonium le plus commun. Dans les expériences de M. *Storck*, l'évaporation dépouille le ſuc de cette plante d'une grande partie de ſes mauvaiſes qualités.

tues. M. *Storck* voulut éprouver si la saveur d'un grain & demi de cet extrait seroit supportable, & il avoue que son estomac se soulevoit tellement, qu'il l'auroit rejeté de sa bouche dès le premier moment, s'il n'eût été retenu par la ferme résolution de continuer son expérience ; enfin il l'avala & il eut l'avantage de ne reconnoître aucune altération ni dans sa mémoire, ni dans son jugement. Enhardi par ce succès M. *Storck* voulut éprouver si les changemens qu'opéreroit la pomme épineuse dans ceux qui ont des convulsions, en les mettant dans un état contraire à celui où ils étoient, ne feroit pas cesser leur folie. Ce célebre Médecin a fait à cet égard plusieurs expériences & observations, dont il rend compte dans le petit Ouvrage qu'il a donné à ce sujet : il démontre que la pomme épineuse est en effet très-salutaire dans beaucoup de maladies qui ne cedent point à d'autres remedes ; telles que dans les vertiges, la démence, le délire, la folie & les accès de fureur involontaires, l'épilepsie, le tremblement des membres. L'usage de ce remede donne une faim très-vorace ; enfin l'on guérit souvent. Nous avons cependant observé, par la lecture des expériences de M. *Storck*, que l'extrait du *stramonium* est plus efficacement l'antidote de la folie que de toutes les autres maladies, & qu'il n'a pas toujours combattu les mouvemens proprement convulsifs.

Quant à l'usage extérieur de la pomme épineuse, cette plante pilée avec le sain-doux, fait un onguent propre contre la brûlure & les hémorrhoïdes ; ainsi appliquée, elle est adoucissante, anodine & résolutive.

POMME FOLLE DE MER. Espece de *zoophyte :* voyez ce mot.

POMME DE GRENADE : *voyez l'article* ZOOPHYTE, *& celui de* CORALLINE.

POMME HÉMORRHOIDALE, est le nom que l'on donne au fruit du *gui :* voyez ce mot.

POMME DE LIANE. C'est le fruit de la *Grenadille :* voyez ce mot.

POMMES DE MANCENILLE : *voyez* MANCENILIER.

POMME DE MER. C'est l'*Oursin :* voyez ce mot.

POMME DE MERVEILLE, *momordica vulgaris.* Cette plante que l'on appelle auſſi *balſamine mâle* ou *rampante*, eſt d'un genre tout différent de la *balſamine ordinaire* : voyez ce mot.

La *pomme de merveille* ſe cultive de même que les concombres dans les jardins ; elle croît plus aiſément en Italie & dans les autres pays chauds, qu'en Allemagne & en Angleterre, où elle ne fleurit ordinairement qu'en Août, & où ſon fruit ne mûrit que rarement & avec peine. La racine de cette plante annuelle eſt petite, fibreuſe, & ne dure que ſix mois en terre : elle pouſſe des tiges menues, ſarmenteuſes, hautes de deux à trois pieds, anguleuſes, cannelées, qui par le ſecours des vrilles qu'elles pouſſent à chaque feuille s'attachent, comme par autant de mains, à des perches ou échalas qu'on plante proche d'elles pour les ſoutenir. Ses feuilles reſſemblent aſſez à celles de la vigne ; mais elles ſont plus petites, mieux découpées, d'un vert agréable, liſſes, & d'un goût légérement amer & âcre. Ses fleurs ſortent des aiſſelles des feuilles ; elles ſont formées en baſſins taillés en cinq parties, de couleur jaune blanchâtre : ces fleurs ſont de deux ſortes comme dans les autres cucurbitacées, ſavoir, les unes mâles à trois étamines, d'autres ſans étamines ou femelles. Aux fleurs femelles ſuccedent des fruits oblongs, arrondis en forme de concombre, plus ou moins renflés vers le milieu, devenant jaunes-rougeâtres par la maturité, parſemés en leurs ſurfaces de tubercules épineux. Ces fruits ne ſont point charnus ; ils s'ouvrent d'eux-mêmes, comme par une eſpece de reſſort, & laiſſent voir alors une cavité qui contient beaucoup de ſemences, grandes comme celles de la citrouille, alongées, d'un rouge brunâtre, un peu crenelées, & enveloppées d'une coiffe.

Ce fruit, qui s'appelle *pomme de merveille*, eſt très-vulnéraire & anodin ; on en fait un baume excellent en le faiſant infuſer dans de l'huile d'olive, expoſée au bain-marie ou au ſoleil ; c'eſt un bon remede pour la piqûre des tendons, pour les hémorrhoïdes, les gerçures des mamelles, les engelures & la chute du fondement. Ce baume en liniment ou en injection, ſoulage

ſinguliérement les femmes qui ont des ulceres dans la matrice ou dans le vagin ; il provoque & facilite l'accouchement laborieux. Le *caigua* du Pérou eſt encore une eſpece de pomme de merveille, c'eſt le *momordica fructu ſtriato levi* du P. *Feuillée ;* ſa fleur eſt blanche, & les Péruviens mangent ſon fruit dans leurs ſoupes.

POMME DE PIN : *voyez* PIN.

POMME-POIRE : *voyez l'article* POMMIER.

POMME DE RAQUETTE ou POIRIER PIQUANT : *voyez* OPUNTIA.

POMME ROYALE PURGATIVE : *voyez à l'article* RICIN INDIEN.

POMME DE SAUGE : *voyez* SAUGE.

POMME DE SAVON : *voyez au mot* SAVONNIER.

POMME DE TERRE. C'eſt le *crompyre* des Allemands, la *patatte* des Flamands, le *tartafoli* des Italiens, la *batatte* de Virginie des Anglois, l'*openant* des habitans de Virginie, & lorſqu'elle eſt préparée pour faire du pain, *chunno.*

On prétend dans un nouveau Traité ſur les pommes de terre imprimé à Berne, que la pomme de terre qui eſt une eſpece de *ſolanum*, conſerve dans les pays chauds la qualité naturelle à cette claſſe de plante, d'être un aliment venimeux; ſon ſuc eſt exalté par la grande ardeur du ſoleil. Le ſeul moyen de lui faire perdre dans des climats brûlans cette mauvaiſe qualité, conſiſte dans l'attention qu'on a de l'enterrer de maniere qu'il n'y ait que l'extrémité des feuilles qui paroiſſe. Lorſqu'on enterre ainſi profondément les pommes de terre, elles perdent tout ce qu'elles ont de nuiſible : il eſt donc très-eſſentiel d'éloigner les tiges les unes des autres, afin que chacune ſoit bien couverte ; ce qui la rend d'ailleurs plus vigoureuſe & d'un plus grand rapport. Sous une zone tempérée telle que la nôtre, il n'y a rien à craindre de l'uſage de la *pomme de terre.* Voyez ce qui en eſt dit à l'article BATATTE.

POMMES ou TUBERCULES DE CHÊNE : *voyez* CHÊNE & NOIX DE GALLE.

POMMETTE, est le nom que l'on donne dans les pays chauds de la France à l'*azerolier:* voyez à l'article Néflier.

POMMIER, *malum.* Le pommier est un arbre qui se plaît par-tout, excepté dans les pays chauds; mais il se plaît sur-tout dans les lieux tempérés ou même humides & qui ne sont pas trop froids. Il est rare dans le milieu de l'Italie & de la Provence, à cause de la chaleur du climat. Il est cultivé avec soin & fort célebre dans la Normandie, par rapport à la boisson qu'on en tire dans ce pays, & qui y tient lieu de vin.

On distingue un grand nombre d'especes de pommiers, dont plusieurs ne sont que des variétés. Les fleurs des pommiers sont de la plus grande beauté, blanchâtres & mêlées d'une teinte purpurine; elles sont disposées en rose & paroissent au mois de Mai: aux fleurs succedent les pommes qui varient de figure, de couleur, de saveur, de grosseur, suivant les especes. Entre les pommiers, les uns forment de grands arbres, les autres ne sont que de petits arbrisseaux. En général, ces arbres sont fort rameux & s'étendent plus qu'ils ne s'élevent; leur tige est courte, & l'écorce se renouvelle & tombe par lambeaux; les racines sont rampantes. Les feuilles des pommiers sont entieres, ordinairement un peu velues, sur-tout par dessous, dentelées & comme ondées par les bords, posées alternativement sur les branches; le dessous est relevé d'arêtes saillantes, & le dessus creusé en sillons. Le pommier est un des arbres à fruit dont l'industrie humaine, conduite par le raffinement, a obtenu un grand nombre de variétés: nous le répétons, le fruit varie pour la grosseur, la couleur & le goût, selon la différence des especes. Voyez les *Catalogues* des Chartreux de Paris & de M. l'Abbé *Nolin.*

Les pommiers sauvages croissent naturellement dans les forêts, où ils forment des arbres de moyenne grandeur: on se sert de leurs rejetons pour greffer les pommiers qu'on veut élever en plein vent. Lorsqu'on veut tenir ces arbres en buissons, on les greffe sur une espece que l'on nomme *doucin* ou *fichet*, dont les fleurs sont pâles; il ne pousse pas beaucoup en bois, néan-

moins si le terrain lui plaît, il devient fort grand & est long-temps à donner du fruit. Mais quand on veut avoir des pommiers-nains & en jouir tout de suite, on greffe sur le pommier-nain, dit de paradis, qui n'est presque qu'un arbrisseau & pousse peu en bois. Les pommiers à fleurs doubles & le pommier de Virginie à fleurs odorantes, font un très-bel effet dans les bosquets printaniers.

Nous allons parler ici seulement des pommes les plus estimées. Les *reinettes* sont sans contredit les premieres; la reinette blanche est tendre, elle n'a pas l'eau si relevée que les autres: la reinette grise a l'eau sucrée & relevée; c'est la meilleure de toutes: la reinette franche est grosse, elle jaunit en mûrissant, elle est tiquetée de points noirs, son eau est sucrée; on en fait des compotes, & une gelée qui est une des plus excellentes confitures. La reinette verte est la meilleure de toutes les especes, soit crue, soit cuite, elle porte son sucre avec elle; on devroit la cultiver par préférence, dit M. *Bourgeois;* cependant elle est beaucoup plus rare & moins connue que les autres especes de reinettes.

Les *pommes de rambour* sont grosses, rondes, elles ne sont bonnes qu'en compote. La pomme de *calville rouge* a un goût vineux, & la blanche à côte de melon a un goût relevé; elle est plus estimée que la rouge.

La *reinette d'Angleterre* est plus longue que ronde, & tiquetée de points rouges; son eau est sucrée.

Le *fenouillet*, d'un fond violet couvert d'un gris roussâtre, a la chair fine & l'eau sucrée; son goût approche du fenouil. La *pomme violette*, espece de *gros fenouillet*, est grosse, presque ronde, mêlée de rouge du côté du soleil; sa chair est blanche, son eau est douce & sucrée.

Le *bardin* paroît préférable au fenouillet, dit M. *Bourgeois:* ils ont beaucoup de ressemblance; cependant le premier a un fumet plus relevé & son eau est plus sucrée: c'est la meilleure de toutes les pommes pour cuire.

La *pomme d'api* est des plus jolies; sa couleur de rose se détache sur son fond blanc; elle est recherchée

à cause de sa beauté & de son eau délicieuse, qui rafraîchit la bouche & appaise la soif. On en distingue de deux especes, les grandes & les petites.

Il y a une espece de pommier que l'on nomme *pomme figue*, parce que sa fleur dure si peu, qu'il ne paroît point en avoir; aussi a-t-il été nommé *malus fructifera flore fugaci.*

Des Médecins ordonnent les pommes coupées par tranches dans les tisanes pour calmer la toux; mais comme les pommes ont des goûts différens, elles ont aussi des propriétés différentes. Les *pommes douces* sont laxatives, les *pommes âcres* sont astringentes. Il n'y a guere que les pommes reinettes & celles qui sont aigres qu'on doive convenablement ordonner en médecine; celles-ci sont très-bonnes dans les fievres ardentes, bilieuses & putrides.

Il y a diversité de sentimens sur les propriétés des pommes, comparées à leurs saveurs: plusieurs veulent qu'elles soient une nourriture médicamenteuse, qu'elles nuisent souvent aux nerfs si on en mange de crues trop souvent; mais on corrige ces mauvaises qualités des pommes en les faisant cuire, ou en les préparant comme les *poires*: voyez ce mot.

Quoiqu'on reproche aux pommes d'être venteuses, & quoi qu'en disent leurs ennemis, elles donnent une nourriture très-salutaire aux personnes saines; elles sont même utiles dans quelques maladies, & bonnes aux mélancoliques, pourvu qu'ils ne boivent que de l'eau, car elles se digerent alors facilement; mais si l'on fait usage du vin, elles se digerent plus difficilement.

Enfin il y a quantité de pommes, les unes aigres & sures, les autres âcres, les autres douces qui servent à faire du *cidre* ou *pommé*, appelé des Latins *pomaceum.* Pour cela on les écrase sous des meules posées de champ; on les passe ensuite sous le pressoir pour en exprimer le jus, qu'on laisse fermenter dans de grandes tonnes, & on en fait ainsi une liqueur qui tient lieu de vin dans les pays où le raisin ne mûrit pas.

Les *pommes douces* font un cidre délicat, agréable à boire, mais qui n'est point de garde. On lui donne une

couleur

couleur fuccinée & un goût favoureux, en l'édulcorant avec du miel bouilli chargé de fuc de merifes. On fait avec les pommes fures & âcres un cidre qui fe garde trois ou quatre ans: en mêlant ces différentes pommes, on varie la qualité des cidres.

Le fuc exprimé des pommes, fermente ; il eft en premier lieu mufcide & doux, puis il devient piquant & vineux ; c'eft là le cidre qu'on boit ordinairement. Lorfqu'on laiffe aller plus loin la fermentation, il devient acide & tient lieu de vinaigre. On retire du cidre, par la diftillation, un efprit ardent, peu différent de l'efprit-de-vin. L'efprit de cidre fortifie le cœur & convient aux affections mélancoliques. Le cidre eft la boiffon ordinaire des Normands; l'ivreffe de cette liqueur dure plus long-temps que celle du vin. *Lémery* dit que l'on voit des payfans en Normandie demeurer trois jours ivres, après avoir fait la débauche de cidre, & qu'ils s'endorment à la fin de l'ivreffe. On fait auffi un firop ou un rob de cidre, en faifant réduire par évaporation dix pintes de cette liqueur, à une ou environ: cet extrait liquide eft bon pour la poitrine. Le marc des pommes fert au chauffage des pauvres, comme celui des poires.

Lorfqu'on a bien féché les pommes crues, on peut les conferver jufqu'au printems dans des tonneaux, en difpofant alternativement un lit de paille & un lit de pommes ; on nous en apporte tous les ans une grande quantité d'Auvergne, confervées de cette façon. Les pommes douces féchées au four peuvent fe conferver plufieurs années dans leur bonté, dans un endroit bien fec. Lorfque les pommes ont été gelées dans la fruiterie, comme cela arrive fouvent pendant les hivers rigoureux, on ne doit point les toucher jufqu'à ce qu'elles foient dégelées infenfiblement, par le changement de température de l'air : elles fe confervent également, dit M. *Bourgeois*, comme fi elles n'avoient point fouffert le gel : on a même obfervé qu'elles en deviennent beaucoup plus douces & qu'elles exigent moins de fucre lorfqu'on les cuit. Enfin on les gâte fi on les dégele auprès du feu; mais en les jetant dans de l'eau très-froide, il fe forme des glaçons à la fuperficie, la pomme fe

dégele doucement aussi, & son organisation n'est point détruite. La même chose arrive aux œufs qui sont gelés, ainsi qu'à toutes les parties du corps humain. La pomme ne se cuit point par la friture dans les beignets: on doit en estimer les qualités dans cette préparation sur le pied de pommes crues.

Le bois des *pommiers sauvageons* est moins dur que celui des poiriers, & n'a pas une couleur si agréable. Ce bois est plein, doux, fort liant, assez semblable à celui de l'alizier; il est recherché par les Menuisiers, & encore plus par les Tourneurs. Son écorce donne une teinture jaunâtre.

POMMIER D'ACAJOU. *Voyez* ACAJOU POMME.

POMMIER DE CANNELLE, *guanabanus fructu aureo & molliter aculeato*, PLUM. & BARR. On ne sait pas trop ce qui a fait appeler ainsi cet arbre qui est une espece de *cachimentier*: voyez ce mot. Il n'a aucunement le goût & ne ressemble en rien au cannelier d'Inde. Sa tige est plus petite que celle du *petit corosol*, arbre du même genre, & dont il est mention à l'article CŒUR DE BŒUF; sa feuille est presque la même, & son goût aromatique en differe peu. Ses feuilles seches, infusées dans le tafia, donnent une liqueur agréable. Son fruit ressemble assez à une petite pomme de pin: c'est le même que l'*ata* de Siam & de la Côte de Coromandel. Nous avons vu en 1771, chez M. *Gilbert de Voisins*, un *régime* ou branche de cet arbre; il y avoit au moins deux cents fruits attachés. Ce régime lui avoit été envoyé des grandes Indes.

POMPE DE MER. C'est la *trombe de mer*. Voyez ce mot.

POMPHOLIX ou TUTIE BLANCHE. *Voyez au mot* TUTIE.

POMPILE, *pompilus*. Poisson de mer à nageoires molles: il fréquente la haute mer. Son corps est sans écailles. Depuis les ouies jusqu'à la queue il a un grand trait courbé, & plusieurs en travers du ventre, marqués de petits points. Son dos est de diverses couleurs & moucheté; sa bouche est de moyenne grandeur; ses dents sont petites; les parties voisines des yeux sont jaunes & de couleur d'or; il a deux nageoires,

près des ouies, deux au-dessous, une proche l'anus, une au dos. Sa queue n'est point divisée comme celle des thons & des pélamides, avec lesquels les Anciens l'avoient rangé: le pompile suit les vaisseaux en pleine mer : il est fort rare sur nos côtes. Les Naturalistes donnent aussi le nom de *pompile* au *nautile*. Voyez ce mot.

PONCE. *Voyez* PIERRE PONCE.

PONCEAU. C'est le *pavot rouge*. Voyez ce mot.

PONCHARI. *Voyez* PIE-GRIECHE.

PONCIRADE, est la mélisse cultivée : on lui a donné ce nom à cause de son odeur, qui approche beaucoup de celle du *poncire*. Voyez à l'art. MÉLISSE.

PONCIRE. Nom donné à une sorte de gros *citron*. Voyez ce mot.

PONGO ou PONGOS, ou PONGI, est le nom que l'on donne à l'une des especes de singe, qui a une ressemblance singuliere avec l'homme, & que l'on appelle *homme des bois* ou *homme sauvage*.

Le *pongos* dont il est question se trouve dans les forêts de Muyomba au Royaume de Loango. Il est de la grandeur d'un homme, & a, disent quelques-uns, le double de masse ; son visage a plus de rapport qu'aucune autre espece de singe, avec celui de l'homme. Il a le devant du corps nud, mais le derriere est couvert de poils noirs ; sa femelle a le sein gros & potelé comme une femme en embonpoint, & le nombril enfoncé. Le pongos marche droit en tenant à la main le poil de son cou : il dort sur les arbres où il bâtit une espece de toît pour s'y mettre à couvert ; il se nourrit de fruits & de noix sauvages ; il ne mange point de chair ; il aime à se chauffer, & attaque quelquefois en troupe les Negres qui traversent les forêts ; ils osent aussi attaquer les éléphans qui viennent paître proche d'eux ; ils les incommodent tellement à coups de poing & de bâton, qu'ils les forcent de prendre la fuite en poussant des cris. On prétend qu'un seul a assez de force pour se débarrasser des mains de dix hommes : on leur a vu porter des fardeaux très-lourds. Lorsqu'un d'entre ces animaux meurt, les autres couvrent son corps d'un amas de branches & de feuilla-

ges. Les Negres assurent que les pongos sont aussi très enclins à violer les femmes & les filles. Le pongos est donc la grande espece d'*orang-outang*. Voyez ce mot.

PORC. Le porc Européen est descendu du porc sauvage & est devenu domestique chez nous ; c'est le sanglier modifié, altéré, dégénéré par l'esclavage. *Voyez au mot* SANGLIER.

POPLIESKI. *Voyez à l'article* PELLETERIES.

PORC-ÉPIC ou PORTE-ÉPINE, *histrix*. Le porc-épic est un animal quadrupede des pays étrangers : on en amene ici quelques-uns de vivans, on les nourrit par curiosité. On en distingue diverses especes, lesquels se trouvent en Afrique, à Sumatra, à Java, & dans la Nouvelle Espagne, dans la baie d'Hudson, & dans les deux Indes. Ces especes de porc-épics, qui ont entr'eux une ressemblance générale, ont aussi quelques différences. *Voyez* COENDOU.

Le porc-épic d'Afrique est commun au Cap de Bonne-Espérance : il a deux pieds & demi de long ; ses jambes sont courtes, celles de devant n'ont que quatre pouces, & celles de derriere six ; sa tête a cinq pouces de long ; sa levre supérieure est fendue comme celle d'un lievre ; ses yeux sont petits ; ses oreilles ressemblent à celles de l'homme, il n'a point de queue. Un des caracteres généraux de ces animaux, c'est d'avoir deux dents incisives, point de dents canines, les doigts onguiculés & des piquans sur le corps. Le dos & les côtes du porc-épic que nous décrivons, sont couverts de piquans un peu courbes, de différentes longueur & grosseur, pointus comme des alênes, annelés de blanc & d'un brun-noirâtre. Il y en a de tout-à-fait blancs : les plus gros sont les moins longs, ils ont depuis six jusqu'à douze pouces ; les autres ont quinze pouces & sont flexibles. Le porc-épic a sur la tête & le derriere du cou une espece de panache formé de quantité de petits piquans fort déliés, semblables à des soies de sanglier ; la poitrine & le ventre sont encore couverts de soie à-peu-près pareilles.

Les autres especes de porc-épics varient par quelques différences, qui frappent bien plus lorsqu'on voit l'animal, que par les descriptions, même les plus

exactes. Le porc-épic de Sumatra a un museau de cochon; ses oreilles sont pendantes & presque pelées, comme celles des pourceaux de Hollande : ses yeux sont grands & brillans. Le porc-épic de la Nouvelle Espagne, est de la grandeur d'un chien de la moyenne taille : on le trouve sur les montagnes. Le porc-épic de la baie d'Hudson, ressemble beaucoup au castor par sa taille & par sa grosseur. Il fait ordinairement son nid sous les racines des grands arbres; il se nourrit d'écorces d'arbres, il avale de la neige en hiver pour se désaltérer; en été il boit de l'eau: les Sauvages le mangent & trouvent sa chair délicieuse; elle a cependant une saveur fade. Le porc-épic du Canada, est un animal lourd; il est chargé d'un très-grand nombre de piquans; il n'y a point de Chasseur qui ne le joigne à la course : on peut le tuer d'un seul coup de bâton donné sur le museau. Ils habitent les pays des montagnes : ses pékans, les ours & les carcajoux leur font la guerre; mais s'ils peuvent approcher de quelque arbre, ils y grimpent, gagnent les plus petites branches, & lassant la patience de leurs ennemis, ils leur échappent.

Quand ces animaux sont irrités, ils enflent leur corps de rage, dressent leurs aiguillons, & se jettent de côté pour frapper. Leur peau paroît mobile, & ils font mouvoir avec force tout l'assemblage de leurs dards. Quoiqu'ils soient faciles à entrer en colere, ils ne sont pourtant pas méchans, & ne mordent ni ne blessent personne, à moins qu'ils n'ayent été auparavant harcelés. Ils ne peuvent sur-tout souffrir qu'on leur touche le corps ni les aiguillons; si on le fait, on les voit entrer en fureur, pousser des cris, se hérisser, faire frémir la peau qui porte leurs aiguillons, chercher à jeter de côté toute la masse de leur corps contre l'agresseur, & frapper aussi d'impatience la terre avec le pied. La colere dans laquelle entrent alors ces animaux ne viendroit-elle pas, dit *Séba*, de ce qu'ils ont la vésicule du fiel très-grosse, & de ce qu'ils ressentent une sensation douloureuse au moindre attouchement de leurs aiguillons, d'où se répand la bile par tout le corps.

Lorsqu'on examine la forme, la substance & l'or-

ganisation des piquans du porc-épic ; on reconnoît aisément que ce sont de vrais tuyaux de plumes auxquelles il ne manque que les barbes pour être de véritables plumes. Cet animal pourroit être regardé par ces rapports, comme faisant partie de la nuance entre les quadrupedes & les oiseaux.

Les piquans du porc-épic tiennent si peu, qu'il est impossible, qu'en se donnant des mouvemens vifs, il ne s'en détache quelques-uns. (Ce qui a fait dire du porc-épic, qu'il étoit tout à la fois l'arc, la fleche & le carquois.) Les mêmes mouvemens qui les détachent peuvent les porter à quelque distance ; mais il est difficile de croire que le porc-épic les décoche, comme on le lit dans quelques Auteurs. La blessure des piquans du porc-épic est, dit-on, mortelle ; ces piquans percent les chairs & causent la mort ; mais ces dards agissant d'une façon toute mécanique, comment peuvent-ils être venimeux ? Les chasseurs ne manquent pas d'ôter ceux qui paroissent attachés à leurs chiens, lorsqu'ils ont approché d'un porc-épic : car ces piquans sont, dit-on, dans quelques especes, terminés à leur pointe en forme de vis, & tous les mouvemens de l'animal tendent à faire avancer l'aiguillon dans les chairs.

Les chasseurs prétendent que le porc-épic vit douze ou quinze ans. Au mois de Septembre, saison de leurs amours, les mâles deviennent furieux, ils se déchirent à belles dents les uns les autres pour la conquête d'une femelle ; celle-ci se met sur le dos pour recevoir le vainqueur empressé ; les piquans qui pendent assez longs, empêchent que ces animaux ne se joignent à la maniere ordinaire des quadrupedes. La femelle met ordinairement bas dans le courant du mois d'Avril : elle ne fait gueres qu'un petit à chaque portée ; elle ne l'allaite qu'environ un mois ; elle l'accoutume à vivre d'herbes, de fruits, & peu-à-peu à se nourrir d'écorces d'arbres. On prétend que les porc-épics dorment sous terre pendant six mois de l'année, & sont alors dans une espece d'engourdissement, où ils n'ont point besoin de nourriture ; pendant ce temps d'abstinence, leurs piquans tombent, & il leur en revient d'autres.

Il paroît donc que cet animal seroit du nombre de ceux qui ont le sang froid : *voyez au mot* LOIR.

Les Sauvages du Canada teignent en rouge, en noir, en jaune, les piquans du porc-épic qu'ils refendent fort artistement : ils en brodent des corbeilles & différentes sortes d'ouvrages d'écorce d'arbre : ils en brodent aussi des brasselets & des ceintures de cuir, dont leurs femmes se parent. Ces broderies de piquans de porc-épics sont souvent très-bien faites, dit M. *de Réaumur*, & ont l'avantage d'être plus durables que nos broderies de soie, & même que nos broderies d'or & d'argent. On voit de ces ouvrages dans les cabinets des curieux. On peut voir au mot BEZOARD, le cas que l'on fait du *bezoard de porc-épic*.

PORC-ÉPIC DE MER. *Voyez* POISSON ARMÉ.

PORC DE GUINÉE ou COCHON DE GUINÉE, *Porcus Guinaensis*. Il differe de nos cochons domestiques par ses oreilles, qui sont très-longues & terminées par une pointe longue & aiguë, & par la queue qui lui descend jusqu'aux talons, & qui est dénuée de poils : il n'a point du tout de soie, mais tout son corps est couvert de poils courts d'un roux brillant : le poil est cependant plus long près de l'origine de la queue & autour du cou. On trouve ce cochon dans la partie occidentale de l'Afrique, en Guinée, & en Amérique, au Bresil. Nous donnerons à la suite du mot SANGLIER, les animaux désignés sous le nom de *cochons* ou de *porcs*.

PORC A LARGE GROIN ou SANGLIER D'AFRIQUE. Animal singulier que nous avons vu vivant en 1766, à la ménagerie de la Haye, appelée le *grand Loo*. M. *Vosmaër* vient de donner la description de ce quadrupede envoyé par M. *Tulbagh*, gouverneur du Cap de Bonne-Espérance : il se trouve le plus souvent entre la Caffrerie & le pays des grands Namaguas, à environ 200 lieues du Cap de Bonne-Espérance. On l'appelle dans le pays *hartlooper*, c'est-à-dire, *galopeur* ; en effet, il court rapidement & bondit fort gaiement ; il semble l'emporter en agilité sur les porcs de notre pays. Lorsqu'il sautille & fait la chasse aux animaux qu'il apperçoit, il redresse la

queue, qu'il porte ordinairement pendante. Il aime à fouiller en terre avec son groin & ses pattes; & si l'on s'oppose à cette manœuvre, il pousse de longs cris très-aigus & lamentables, qui tiennent de ceux d'un vigoureux enfant qui pleure, avec différens tons de voix plaintifs & quelquefois fort risibles. Cet animal réduit en esclavage devient moins pétulant; il se laisse frotter très-volontiers de la main ou avec un bâton, & même semble aimer qu'on le fasse rudement. Si on l'agace vivement, ou qu'on le pousse, il se retire en arriere, faisant toujours face du côté qu'il se trouve assailli, & secouant ou heurtant vivement de la tête.

Le porc à large groin que nous avons vu vivant au *grand Loo*, est, dit M. *Vosmaer*, long de quatre pieds trois pouces, mesuré depuis le bout du nez, jusqu'à l'origine de la queue. Sa hauteur est de deux pieds trois pouces; la plus grande épaisseur du corps est de trois pieds un pouce. La tête seule depuis le groin jusqu'entre les oreilles, est d'un pied trois pouces; la largeur de la tête, entre les lambeaux des yeux au bord supérieur, est de neuf pouces & demi; la largeur du groin entre les défenses, a plus de six pouces; la longueur de la queue est de dix pouces.

La forme du corps approche assez de celle de notre porc ordinaire; mais son dos est plus aplati & ses pieds plus courts.

La tête, comparée à celle des autres porcs, est très-difforme, tant par sa structure que par sa grandeur. Le museau est fort large, aplati & très-dur; le nez est mobile & recourbé vers les côtés; les narines grandes, éloignées l'une de l'autre, & ne se distinguent que quand on souleve la tête de l'animal. La levre supérieure est dure & épaisse, à côté & près des défenses, par dessus & autour desquelles elle est fort avancée & pendante; elle forme sur le derriere des défenses une fraise demi-ovale, pendante & cartilagineuse, qui couvre de chaque côté les coins du museau.

Cet animal n'a point de dents incisives, les gencives sont en cet endroit lisses, arrondies & dures;

les défenſes de la mâchoire ſupérieure, ſont à leur baſe d'un pouce d'épaiſſeur, recourbées, ſaillantes de cinq pouces & demi, fort écartées en dehors, & ſe terminant en une pointe obtuſe : on obſerve une cannelure ou raie ſur l'un des côtés de chaque dent. Les dents de la mâchoire inférieure ſont beaucoup plus petites, moins recourbées, preſque triangulaires & uſées par leur frottement continuel contre les défenſes ſupérieures, elles paroiſſent comme obliquement coupées.

L'animal a des dents molaires poſées fort avant dans la bouche : les yeux, eu égard au volume de la tête, ſont petits, placés plus haut, plus près des oreilles & moins diſtans l'un de l'autre que dans le porc commun ; l'iris eſt d'un brun foncé ſur une cornée blanche ; les paupieres ſupérieures ſont ſeules garnies de cils bruns, roides & droits ; le conduit lacrymal eſt fort long & deſcend obliquement vers l'endroit des narines.

Les oreilles ſont aſſez grandes, plus rondes que pointues, très-garnies en dedans de poils jaunes : elles ſe renverſent en arriere vers le corps.

Sous les yeux l'on diſtingue une eſpece de petit ſac bulbeux, & immédiatement au-deſſous ſe font voir deux pellicules rondes, plates, épaiſſes de quatre lignes, droites ou horizontales, & que M. *Voſmaër* appelle *lambeaux des yeux :* leur longueur & largeur eſt de deux pouces & demi ; elles ſont mobiles. Des perſonnes ayant pris ces deux pellicules pour des oreilles, avoient nommé cet animal, *porc à quatre oreilles.* Entre ces pellicules & le muſeau, paroît de chaque côté une protubérance dure, ronde & pointue.

La peau eſt fort épaiſſe, mais diſtendue au cou, aux aines & au fanon, remplie de lard aux endroits ordinaires. Sur tout le corps ſe montrent quelques poils clair-ſemés, diſtribués en petites broſſes, de trois, quatre ou cinq brins, plus ou moins longs, & poſés en ligne droite les uns auprès des autres. Le front entre les oreilles eſt ridé, garni de poils blancs & bruns fort ſerrés, qui partant du centre, s'aplatiſſent ou s'abaiſſent de plus en plus ; ſur le nez, deſ-

cend une bande étroite de poils noirs & gris. C'est principalement sur la nuque du cou & sur la partie antérieure du dos qu'il y a le plus de soies, elles sont aussi les plus serrées, & il y en a qui ont sept à huit pouces de longueur; celles-ci sont légérement inclinées: presque tout le reste du dos est nud. Les flancs, le poitrail, le ventre, les côtés de la tête & le cou sont garnis de petites soies blanches.

Les ongles, au nombre de deux à chaque pied, sont pointus & noirs ; les onglets posent quelquefois à terre ; la queue est mince, perpendiculairement pendante, rase & se termine en pointe. En général, la couleur de ce quadrupede est noirâtre à la tête, mais d'un gris roux clair sur le reste du dos & du ventre.

Cet animal, qui annonce beaucoup d'instinct, exhale une forte odeur qui n'est pas très-désagréable ; il mange de toutes sortes de grains, sur-tout du maïs, de l'orge, du seigle & du sarrazin ; c'est alors qu'il s'appuie fort en avant sur ses genoux courbés, ce qu'il fait aussi en buvant, en humant l'eau à la surface. M. *Vosmaër* dit encore que cet animal paroît choisir pour son repos & sa commodité, la position sur les genoux des pieds antérieurs, & qu'il a les organes de l'ouie & de l'odorat peut-être plus forts que les porcs domestiques. Ces deux organes, ajoute-t-il, compensent la vue bornée de cet animal, qui par la petitesse & la situation de ses yeux, ne peut pas si bien appercevoir les objets autour de lui ; ajoutez les lambeaux ou pellicules qui s'y trouvent & qui doivent aussi offusquer la vue.

PORC MARIN, *sus marinus*, est un poisson rond & aplati. Ses écailles sont très-dures & tiennent tellement à la peau, qui est impénétrable, que les Ebénistes & les Menuisiers de quelques pays s'en servent pour polir le bois : ses dents sont fortes & aiguës : ses yeux sont ronds. Il a près des ouies une petite fente avec une petite nageoire de chaque côté : son dos est armé de trois aiguillons, droits, rudes & forts, qui tiennent à sa peau : sa chair est de mauvaise odeur, dure & difficile à digérer.

Les Naturalistes ont donné le nom de COCHON DE

MER, *sus marinus*, à plusieurs autres animaux marins qui ont beaucoup de graisse, ou le grognement du cochon de terre, ou enfin qui ont la nageoire du dos découpée & dressée comme les soies du cochon domestique. En comparant quelques-unes de ces descriptions, on y reconnoît le *marsouin* & *l'aguillat des Provençaux :* c'est une espece de chien de mer. On pêche des porcs de mer aux Antilles, mais avec assez de difficulté, car ils ont l'adresse ou l'instinct de ronger seulement l'amorce sans l'avaler. Enfin on donne aussi le nom de *cochon de mer* au renard marin, mais ils paroissent différens l'un de l'autre. *Voy.* RENARD MARIN.

PORC A MUSC. *Voyez* TAJACU.

PORC DE RIVIERE. *Voyez* CABIAI.

PORC SAUVAGE. *Voyez* SANGLIER.

PORCELAINE, *porcellana.* C'est un genre de coquillage univalve, ainsi appelé du bel éclat de sa coquille, semblable en cela à l'émail de certaines porcelaines dont on se sert sur les tables: cè genre de coquillage renferme plusieurs especes de coquilles assez différentes entr'elles: toutes ont pour bouche une longue fente plus ou moins étroite, garnie de dents des deux côtés, telles que le *pucelage* qu'il ne faut pas confondre avec la *conque de Vénus*, *concha Veneris :* voyez ces deux mots: la forme en est ovoïde, quelquefois bossue ou terminée par des mamelons, ou pointue, mais toujours aplatie en dessous; elle n'est souvent dentée que par un côté, tel que l'*œuf*, &c. ces coquilles ne montrent que peu ou point de spirales. La robe des porcelaines & leur bigarrure sont encore plus variées que leur volume. Parmi les porcelaines, il y en a qui sont épaisses & pesantes, d'autres sont légeres, minces, comme papyracées: les unes sont unies, d'autres sont pointillées ou chargées de caracteres. On trouve des exemples sensibles de toutes ces différences dans les coquilles suivantes, appelées par les Amateurs, la *carte géographique*, la *peau de serpent*, la *peau de tigre*, le *pou de mer*, la *navette de Tisserand*, le grand, le petit & le *faux argus*, le *petit âne rayé*, l'*arlequine*, la *taupe*, la *bossue*, la *monnoie de Guinée*, la *neigeuse*, le *léopard*, le *lievre*, la *souris*, la *colique* ou le *pucelage*, le *crapaud*, la *tortue*,

la *petite vérole*, le *cloporte*, l'*œuf*, &c. Il n'y a point de coquilles, qui au sortir de la mer soient aussi luisantes & aussi polies que la porcelaine, elles ont presque toutes la forme d'un ovoïde arrondi ; il y en a peu qui laissent appercevoir sensiblement quelques tours de spires à l'un des deux bouts. M. *Adanson* distingue les porcelaines par le bourrelet de la levre droite qui manque dans les pucelages, & qui n'en ont pas la moindre apparence : le bord de cette levre a, dit-il, plus d'une douzaine de petites dents distribuées dans toute sa longueur : *voyez les Planches des Ouvrages sur les Coquilles de MM.* Adanson *&* d'Argenville.

On donne le nom de *porcellanites* à la *coquille porcelaine* devenue fossile ou pétrifiée. Des Auteurs ont aussi appelé du nom de *porcelaine fossile* la véritable *pierre ollaire*. Voyez ce mot.

PORCELAINES. *Voyez à la suite de l'art.* VASES.

PORCELET DES INDES. *Voyez* COCHON D'INDE.

PORCELET DE S. ANTOINE. *Voy.* CLOPORTE.

PORES, *pori*. On donne ce nom, tantôt à des pierres formées dans l'eau, telles que les *ostéocolles*, la *pierre à filtrer*, à celles qui sont produites par le feu, telles que les *pierres ponces* : enfin aux *productions à polypier*. Voyez ces mots.

PORITES, sont ces mêmes corps polypiers devenus fossiles, & qui selon M. *Guettard*, sont simples, en forme de champignon à pédicule & à chapeau. *Voyez* FONGIPORE.

POROROCA. C'est le phénomene connu sous le nom de *mascaret* & de *barre* : à cette différence près que dans le *pororoca* que l'on observe entre Macapa & le cap Nord, sur-tout dans le temps des plus hautes marées, la mer parvient à sa plus grande hauteur en une ou deux minutes de temps. Le *pororoca* s'annonce de deux lieues loin avec un bruit effrayant ; ce terrible flot est composé de trois à quatre lames ou masses d'eau chacune de douze à quinze pieds de haut, qui rasent & brisent tout, & cheminent avec une rapidité prodigieuse. Les endroits qui ont peu de fond, sont alors très-dangereux. *Voyez l'article* MER.

PORPHYRE, *porphyr.* C'est un caillou de roche composé, opaque, plus dur, mais moins compacte que le jaspe: sa couleur est ordinairement d'un rouge plus ou moins foncé, rarement violette, quelquefois verdâtre: cette espece de pierre de roche a pour taches ou grains le quartz laiteux ou le *feld-spath*, & pour base le *petro-silex*, autre espece de pierre très-dure, qui ressemble moins à une marne pierreuse qu'à un silex jaspé. Les grains ou taches sont toujours d'une couleur opposée à la pierre, qui leur sert de matrice, communément blanchâtres, tantôt ronds & tantôt en carrés longs, comme cristallisés & cimentés ensemble: il y en a dont les taches sont noires & brillantes: on distingue entr'autres, 1°. le beau porphyre rouge de la Dalécarlie Orientale & de Wilsdorf en Saxe: 2°. le porphyre brocatelle d'Egypte, les taches en sont toujours jaunâtres: 3°. le porphyre vert de la Sibérie & de l'Auvergne, il est assez rare; celui que l'on appelle le *porphyre vert antique* ou *ophite*, & qui est le *verde laconico* ou *serpentino antico Orientale* des Italiens, l'est encore plus; ses taches ou carrés longs s'y trouvent souvent disposés en maniere de croix: 4°. le porphyre rouge à taches noires, que quelques-uns appellent improprement *granite rouge*, *granito rosso*; on en faisoit autrefois les colonnes & les obélisques.

Tous les vrais porphyres se trouvent par masses & jamais par couches; ils sont très-durs, très-difficiles à travailler; ils font feu avec le briquet & se vitrifient au feu: on voit à Versailles plusieurs beaux vases faits de cette pierre qui est indestructible: on conserve encore à Rome plusieurs monumens précieux de porphyre antique, & qui ne sont aucunement altérés. Le porphyre étoit si estimé des Anciens, qu'ils le faisoient tailler en bijoux & en plaques, pour porter en amulettes afin d'arrêter le sang & dissiper la mélancolie: on en fait aujourd'hui des vases, des bustes, des tables, des molettes & des pierres à broyer pour l'usage des Apothicaires; ils s'en servent pour réduire en poudre fine les corps les plus durs: c'est de là qu'on a dit *porphyriser la limaille de fer*, &c. Nous avons reconnu, d'après M. *Esteve*, dans la vaste forêt de Lesterelle en

Provence, un porphyre dont la dureté, la beauté, le prix & l'usage dans la Sculpture & l'Architecture, ne le cedent en rien au porphyre de l'Arabie.

PORPHYRE ou OLIVE DE PANAMA. Coquille de la famille des olives, & qui se trouve dans la mer du Sud; elle est couleur de chair, nuée de bleu, couverte d'un grand nombre de traits orangé-brun, qui forment en toute sa superficie divers zig-zags plus ou moins grands & serrés, laissant des intervalles triangulaires. Sa tête est peu élevée, & les orbes ou spirales sont creusés bien distinctement.

PORPHYRION, ou L'OISEAU POURPRÉ, ou POULE SULTANE, *porphyrio.* C'est selon M. *Albin*, une espece de poule d'eau; & selon M. *Brisson*, la *poule sultane* forme un genre particulier, dont on distingue plusieurs especes. Le plumage du corps de cet oiseau est d'un beau pourpre violet, tacheté de bleu, de vert, de gris & de blanc: le cou & le devant de la tête sont bleuâtres, la queue est de couleur de frêne blanchâtre: le bec, les jambes & les pieds sont d'un rouge d'écarlate; les griffes sont noires; ses jambes sont hautes & ses pieds grands; le bec est gros, long, pointu, conique & un peu courbé, comprimé latéralement, avec une excroissance rouge sur le front; il a trois doigts devant & un autre doigt derriere; ses ongles sont longs, pointus & crochus.

Cet oiseau a plusieurs qualités qui ne sont propres qu'à lui seul, savoir, de mordre l'eau quand il boit, de tremper sa nourriture de temps en temps dans l'eau, & de la porter à son bec avec sa patte; il vit de poisson.

Les Anciens estimoient si fort la beauté de cet oiseau, qu'ils en faisoient un des ornemens de leurs palais & de leurs temples. Le porphyrion est d'un caractere farouche & difficile à apprivoiser: il fréquente ordinairement les bords des rivieres: on le trouve dans les Indes Orientales & en Amérique sous la Zone Torride. Il y a aussi la poule sultane à tête noire; celle qui est verte; la brune, la rousse, la mouchetée, la tachetée, celles de la baie d'Hudson & de Madras.

PORPITES. Les uns ont donné ce nom à une espece de pierre nommulaire, & d'autres à des especes de petits coralloïdes elliptiques ou arrondis, de la grandeur d'une piece de monnoie, & de la même forme qu'un bouton : on remarque sur les porpites une surface convexe & l'autre plate, rarement les deux surfaces sont aplaties ; mais toujours garnies à l'extérieur de cercles concentriques ou de rayons divergens très-faciles à distinguer les uns des autres : souvent on en trouve plusieurs attachés les uns sur les autres. En général les porpites sont des polypites en forme de boutons ou ressemblans à la cunolite : on en trouve de très-singuliers en Afrique ; nous en avons qui ont été ramassés près des ruines de Suffitula dans le Royaume de Tunis, au midi de la ville de Cairouan, & d'autres dans la montagne de Taxes, près les déserts de la Zaara.

PORREAU. *Voyez* POIREAU.

PORT. *Voyez* HAVRE.

PORTE-CHAPEAU. *Voyez* PALIURE.

PORTE-CORNE. C'est le *rhinocéros*. Voyez ce mot.

PORTE-CROIX. *Voyez* CRIOCERE.

PORTE-ÉPINE. *Voyez* PORC-ÉPIC.

PORTE-ÉTENDARD ou PORTE-DRAPEAU, *signifer*. Poisson des Indes, qui marche dans ces contrées à la tête d'un grand nombre de poissons plus petits que lui, & qui le suivent. Il ressemble assez au poisson que les Hollandois ont nommé l'*idole des Maures*, mais il est plus petit : sa chair n'est pas bonne à manger : on n'en prend qu'à cause de ses belles couleurs ; c'est ce qui le fait rechercher des Curieux, qui le conservent dans la liqueur. Il est si doux, si familier, qu'il vient aux personnes qui lui présentent quelque chose ; il mange dans la main, & se laisse prendre facilement. Dans ce même pays, on donne le nom de *porte-pique* à un poisson qui a sur le dos une longue pointe, courbée par le bout.

PORTE-FEUILLE ou RAPETTE, *asperugo vulgaris*. Plante qui croît le long des chemins, proche des haies & dans les jardins ; elle pousse plusieurs tiges grêles, tendres, anguleuses, noueuses, rudes au tou-

cher, & courbées vers la terre: sa racine est menue: ses feuilles qui sont oblongues & rudes, sortent de chaque nœud deux à deux, ou trois à trois, ou quatre à quatre, & disposées le long de la tige: ses fleurs paroissent en Mai & Juin; elles sont bleues, naissent opposées aux feuilles, & forment un entonnoir à pavillon, découpé en cinq parties, soutenu par un calice fait en maniere de godet, & qui se convertit lorsque la fleur est passée en une capsule qui contient quatre petites semences oblongues & noirâtres. Cette plante est vulnéraire, détersive.

PORTE-LANTERNE. Les Naturalistes donnent ce nom à un rare & bel insecte lumineux de l'Amérique, espece de pro-cigale, dont nous avons parlé à la suite du mot *acudia*: voyez ce mot.

PORTE-MIROIR. Les Curieux donnent ce nom à un beau papillon de Surinam, fort grand, de couleur d'or & rouge, avec des raies blanches tant sur les ailes de dessus que sur celles de dessous, sur chacune desquelles il y a une tache claire & transparente comme le verre, environnée de deux cercles, l'un blanc qui est en dedans, & l'autre noir qui est en dehors; de sorte que cette tache ressemble beaucoup à un miroir avec son cadre. Ce beau papillon sort d'une chenille qui vit sur les citronniers. Voyez *Pl. 65 des Insect. de Surinam*, par Mlle. *Mérian*.

PORTE-MUSC. C'est un quadrupede qui offre les caracteres des animaux ruminans, en ce qu'il a les pieds fourchus, & qu'il manque de dents incisives à la mâchoire supérieure; on en compte huit à la mâchoire inférieure. Il a dans sa figure & dans ses attitudes beaucoup de ressemblance avec le chevreuil, la gazelle, & plus particuliérement avec le chevrotin. Aucun animal de ce genre n'a plus de légéreté, de souplesse & de vivacité dans les mouvemens. Il a comme le barbiroussa & plusieurs autres especes d'animaux deux longues dents ou défenses, qui tiennent à la mâchoire supérieure, & sortent d'un pouce & demi au dehors des levres: la substance de ces dents ou défenses est une sorte d'ivoire; elles ont une forme très-particuliere, elles ressemblent à de petits couteaux courbes, & sont placées

placées au dessous de la bouche, & dirigées obliquement de haut en bas, & de devant en arriere; leur bord postérieur est tranchant: l'animal s'en sert vraisemblablement soit pour arracher & couper les racines, qui sont sa principale nourriture, soit pour se soutenir dans les endroits où il ne peut pas trouver d'autres points d'appui, soit enfin pour se défendre ou pour attaquer. Le porte-musc differe de la gazelle en ce qu'il n'a point de cornes; ses oreilles sont longues & droites; les deux longues dents ou défenses de couleur blanche, sortant de la bouche, & les renflemens qu'elles forment à la mâchoire supérieure, donnent à sa physionomie un air singulier, qui pourroit le distinguer de tout autre animal, à l'exception du chevrotin, quoique celui-ci soit beaucoup plus petit. Les couleurs de son poil sont peu apparentes; au lieu de couleurs décidées, il n'y a que des teintes de brun, de fauve & de blanchâtre, qui semblent changer sous les différens points de vue, parce que les poils ne sont bruns ou fauves qu'à leur extrémité, & que le reste est blanc. Le porte-musc ne paroît point avoir de queue.

Nous avons déjà dit quelque chose de la description de cet animal dans l'article *Gazelle*, mais d'une maniere trop succinte; les détails qui s'y trouvent joints à ceux que nous venons d'exposer d'après M. *Daubenton*, sont suffisans pour l'histoire de cet animal; le Lecteur s'appercevra que les dents incisives qui à l'article *Gazelle* sont décrites, fixées à la mâchoire supérieure, le sont uniquement à l'inférieure: enfin il est à présumer d'après la conformation & l'emplacement de ses dents incisives & molaires, & l'organisation intérieure qu'on connoît de cet animal, qu'il doit ruminer: mais le caractere le plus distinctif est la poche du musc; elle ne se trouve, dit-on, que dans les individus mâles. M. *Daubenton* n'a pu voir sur celui qui se trouve vivant à l'Hermitage près de Versailles, que de petites éminences sur le milieu de son ventre: il ne lui a pas été possible de les observer de près, parce qu'il ne se laisse point approcher, & qu'on ne pourroit pas le saisir sans risquer de le blesser ou d'en être maltraité. On est certain par l'examen des peaux qui

ont été envoyées en Europe, que cette poche est située près du nombril, & qu'elle peut avoir au moins un pouce & demi de diametre. C'est dans la haute Tartarie, dans la Chine septentrionale & au grand Thibet que se trouve le porte-musc, & c'est à Boutan, ville du Thibet, que s'en fait le plus grand commerce; on en tire aussi du Tonkin & de la Cochinchine. *Tavernier* dit avoir acheté à Patna seize cents soixante & treize vessies de musc, qui pesoient deux mille cinq cents cinquante-sept onces & demie; mais après en avoir séparé les enveloppes, elles ne pesoient plus que quatre cents cinquante deux onces. On assure que pour prévenir les fraudes & empêcher la falsification, les vessies ou poches doivent être apportées ouvertes à Boutan pour y être visitées & scellées du sceau royal. Malgré ces précautions, il est rare qu'on puisse avoir du musc parfaitement pur.

La maniere dont ce parfum se filtre dans les poches de l'animal, le temps où il les remplit, (celui du rut) l'irritation qu'il cause, doivent le faire regarder comme les molécules les plus exaltées du sang de l'animal, & peut-être comme l'extrait des particules surabondantes destinées à la reproduction. En le considérant sous cet aspect, on pourra expliquer sans peine les effets aphrodisiaques que lui attribuent les Orientaux, & l'usage très-singulier qu'en font quelquefois leurs femmes. *Voyez maintenant l'article* Gazelle.

PORTE-OR, *auri-fer.* Espece de marbre noir, mêlé de grandes taches & veines métalliques d'un jaune d'or: *voyez à l'article* Marbre.

PORTE-PLUMET. Nom donné à une espece de nérite fluviatile des plus singulieres & des plus jolies; on la trouve communément dans la riviere des Gobelins & les étangs aux environs de Paris. Outre ses deux tentacules on en voit un troisieme plus long & plus fin qui sort latéralement de la tête: on remarque en outre sur le côté droit de la tête un grand panache plus long que les tentacules, orné des deux côtés de barbes ondées; ce panache s'étend & se resserre. Ce sont les branchies ou franges des ouies qui lui servent, comme dans les poissons, à respirer.

PORTE-QUEUE. Jolie espece de papillon, ainsi nommé à cause des dentelures saillantes ou appendices de leurs ailes : on les distingue en deux familles, les *grands porte-queues* & les *petits porte-queues* ; ceux-ci viennent d'une espece de chenille qu'on nomme *chenille cloporte* : voyez ce mot & l'article CHENILLE DU FENOUIL.

POSTILLON, *columba Groënlandica Batavorum*, STELLER. Oiseau qui se trouve dans les mers de Kamtschatka ; son plumage est noir, il a le bec & les pattes rouges ; il construit son nid avec art au haut des rochers qui sont dans la mer ; son cri est fort aigu & très-fort, d'où vient que les Cosaques l'appellent *ivoshick*, c'est-à-dire, *postillon* ; les Kamtschadales le nomment *kacover* ou *kaior*.

POTASSE ou POTASCHE, ou CENDRE DE POT ou CENDRE DU NORD, est un sel alkali fixe tiré des cendres produites par la combustion de différens végétaux brûlés en tas & à l'air libre. La meilleure est d'un blanc bleuâtre, pesante, seche & d'un goût caustique : on s'en sert dans les verreries, dans les teintures & pour blanchir les toiles.

POTÉE DE MONTAGNE : *voyez à l'article* OCHRE.

Pour la *potée d'éméril* & *d'étain*, voyez ÉMERIL à l'article FER & le mot ÉTAIN.

POTELÉE : *voyez* JUSQUIAME.

POTELOT ou PLOMB DE MINE : *voyez* MOLYBDENE.

POTIRON ou POTURON, *melopepo verrucosus*, est une espece de citrouille arrondie, dont l'écorce est quelquefois chargée des tubercules semblables à des verrues. Ce fruit est charnu, spongieux, divisé intérieurement en cinq quartiers, dans lesquels on trouve deux rangs de semences oblongues & aplaties. On cultive cette plante dans les jardins fruitiers & les marais ; son fruit est d'un grand usage dans les cuisines : il est fort humectant, rafraîchissant, pectoral. En Pologne on en donne au poisson d'étang pour l'engraisser ; voyez à l'article *Poisson*. On a mêlé de la pulpe de potiron cuite dans l'eau & égouttée avec un poids égal de fa-

rine de froment & un peu de levain ; ce mélange mis à cuire au four a fait d'excellent pain d'un beau jaune & bon au goût. Sa semence est une des quatre grandes semences froides ; les Grainiers l'appellent *graine* ou *semence de citrouille* : voyez CITROUILLE.

POTTO ou STUGGARD. Par la lecture des Observations que les Voyageurs nous donnent d'un animal qui se trouve à la Côte d'Or, & qui y porte ce nom, il nous a paru que c'étoit le même que l'*aï*, dont il est mention au mot *paresseux*.

POU ou POUIL, *pediculus*, est un insecte ovipare & aptere (sans ailes), qui s'engendre sur le corps de l'homme, & même, dit-on, sur celui des quadrupedes, des oiseaux, des poissons, même sur les végétaux. (Il faut observer que les chiens, les oiseaux, les mouches, les coléopteres sont attaqués par différentes tiques, que quelques Auteurs ont désignées à tort sous le nom de *poux*.) L'histoire du pou est très-curieuse ; nous commencerons par celui de l'homme.

Le POU DE L'HOMME, *pediculus humanorum*. Cet insecte vermineux, quoique fort degoûtant aux yeux, a cependant mérité l'attention des plus grands Naturalistes tant anciens que modernes. *Swammerdam*, dans le premier ordre des transformations ou développemens des insectes, prend pour exemple le pou de l'homme ; *Jean Muralto* en a donné l'anatomie ; le célebre *Hook*, Anglois, dans sa Micographie a aussi fait la description de cette sorte de vermine. *Leuwenhoek* rapporte, dans les *Transact. Philosoph. ann. 1693, n. 94, art. 111*, qu'il a observé dans le pou un nez court & conique percé d'un trou, par lequel cet insecte pousse son aiguillon lorsqu'il veut manger, & que cet aiguillon lui a paru vingt fois plus petit qu'un cheveu ; que sa tête est sans suture ; qu'il a cinq articulations à ses antennes, & deux griffes à chaque pied, l'une est semblable à celle d'un aigle, l'autre est droite & très-petite ; & entre ces deux griffes il a une petite bosse ou pelote pour mieux saisir les cheveux & s'y attacher. Le pou a une tête oblongue en avant, & arrondie en arriere ; la peau qui le couvre de toutes parts est dure, velue, transparente & tendue comme un parchemin ;

ses deux yeux sont noirs, saillans, non à réseau, & situés derriere les antennes qui sont filiformes; le cou est fort court, il se joint au corselet qui se divise en trois parties ; le dos est garni d'une espece de bouclier: sur les deux côtés on voit les six pieds qui s'articulent à la partie inférieure du corselet; ils ont chacun six articulations ou phalanges de différentes grandeurs, pointillées, velues, à griffes, au moyen desquelles il saisit les corps d'un volume proportionné, sur lesquels il court assez vîte. On apperçoit très-bien, par le moyen du microscope, tous les mouvemens intérieurs de ce petit animal. Le ventre se divise en six parties, & finit en dessous par une espece de queue.

Les *lendes* ou *lentes* sont les œufs du pou: on en voit journellement les cheveux des enfans qui sont peu soignés, ainsi que ceux des hommes pauvres ou malpropres, tout remplis: (on prétend que les poils des quadrupedes, les plumes des oiseaux, & les écailles des poissons en sont aussi garnis;) & on discerne plus ou moins facilement celles qui sont encore pleines, de celles d'où l'animal est sorti.

Le pou, dit *Swammerdam*, acquiert sa forme parfaite dans son œuf, qui est assez gros; on y apperçoit vers les derniers temps, au travers de la coque, les yeux & le battement du cœur; il a déjà en petit la forme qu'il doit conserver. Pour sortir de son œuf, il force le limbe ovale qui termine sa coque du côté de sa tête, & qui se leve comme une boîte à charniere. *Swammerdam*, ayant égard à l'état actuel du pou, & de tous les autres insectes, qui sont déjà dans l'œuf ce qu'ils doivent être, les nomme *nymphe-animal-oviforme*, au lieu qu'il nomme *nymphe-ver-oviforme*, les insectes qui sont renfermés dans l'œuf sous la forme de ver.

Le pou change plusieurs fois de peau, à mesure qu'il prend son accroissement; mais quand il est en état d'engendrer, il n'en change plus. A considérer ce petit animal par les parties intérieures, l'on est presque tenté de le regarder comme le chef-d'œuvre des insectes. Il a fallu la sagacité de plusieurs génies pour en connoître

toutes les merveilles; il est impossible d'en bien donner un extrait raisonné, sans entrer dans de longs détails; c'est pourquoi nous renvoyons aux Auteurs qui ont traité de ces recherches anatomiques. Nous dirons seulement que son cœur est caché dans la poitrine, & qu'on voit reluire ses vaisseaux pulmonaires au travers de son corps. Ce vil insecte n'a ni bec ni dents, ni aucune sorte de bouche; l'œsophage paroît absolument fermé, & n'a d'autre ouverture que celle de la trompe, dont l'insecte se sert pour percer la peau humaine, sucer le sang & l'attirer dans son corps. Lorsque cet animal est gonflé de sang, son ventricule paroît à travers la peau d'un brun foncé. Le mouvement de ce viscere est si admirable que, selon *Swammerdam*, on pourroit l'appeler *animal dans un animal*, à cause des fortes agitations, contractions, froncemens, développemens qui lui sont propres, & qu'on ne sauroit voir sans étonnement à travers le corps, quand l'estomac est plein de nourriture, & que par la succion il y entre un nouveau sang.

Nous avons dit que la trompe du pou est fort aiguë, ce n'est même que par hasard qu'on peut l'appercevoir. Pour en expliquer la structure, le Naturaliste Hollandois la compare à une corne de limaçon, qui a la propriété de se replier ou de rentrer comme un gant; de sorte, dit-il, que si cette corne étoit surmontée d'une trompe au lieu d'un œil, l'on auroit une idée de la trompe du pou. Un Observateur Philosophe & intelligent reconnoîtra toutes ces particularités en mettant un pou sur sa main; il suffit de le suivre avec un bon microscope, tandis qu'il cherche quelque pore de la peau où il puisse enfoncer sa trompe, laquelle, y compris sa gaîne, n'est qu'une petite ligne rougeâtre de la plus grande finesse. Un pou affamé est le plus propre à cette observation; on reconnoît que son estomac est vide, quand tout son corps est transparent: alors on le pose sur sa main, qu'on a un peu frottée auparavant; il furete çà & là; toute situation lui est bonne, pourvu qu'il suce; & dès qu'il a trouvé un pore, il plonge sa trompe, & presque au même instant on voit un ruisseau de sang passer dans son œsophage avec une rapidité capable d'effrayer l'Observateur microscopique. Pendant

la succion les ongles & les crochets de la gaîne de la trompe s'enfoncent & se cramponnent dans les parois intérieures du pore de la peau ; de sorte que la gaîne est fixe, mais la trompe agit librement. Il est assez difficile de se débarrasser du pou quand il est ainsi caserné.

Quoique *Swammerdam* ait vu quelquefois ces insectes monter les uns sur les autres, la dissection qu'il en a fait de quarante ne l'a cependant point éclairé sur la distinction des sexes, ce qui lui a fait soupçonner que le pou est hermaphrodite, & qu'il a peut-être tout à la fois une verge & un ovaire comme un limaçon. Toujours est-il vrai que cet Observateur a compté dans un seul ovaire dix gros œufs & quarante-quatre petits : il dit aussi que dans tous les poux il y a un double ovaire. C'est-là sans doute la cause qui rend ces vilains insectes si habiles à pulluler. Au reste, si le pou se féconde lui-même, c'est une sorte d'accouplement ou d'hermaphrodisme d'un genre particulier. *Voyez à l'article* HERMAPHRODITE. A l'égard de la peau du pou, qui paroît aussi unie qu'un parchemin, elle est en plusieurs endroits, dit le même Naturaliste, sillonnée par des stries déliées, qui sont autant de ramifications de trachées. Ses œufs, examinés en différens sens & distances, présentent des choses toujours variées. L'œuf ou la lende, qui est véritablement le pou même au berceau, venant à sortir de sa membrane, sitôt que l'humidité superflue s'en est évaporée, devient incontinent propre à la génération ; & c'est cette promptitude avec laquelle il engendre immédiatement après être sorti de son œuf, qui a fait dire par plaisanterie, qu'un pou devient bisaïeul dans l'espace de vingt-quatre heures. Il est vrai que cette vermine multiplie prodigieusement en peu de temps ; mais pour cela il faut que ses œufs soient tenus en un lieu chaud & humide, car autrement les lendes meurent ; & c'est aussi ce qu'on voit arriver à celles qui étant engendrées la nuit dans les cheveux, pendant qu'ils sont chauds & humectés de la sueur, meurent ensuite le jour lorsqu'elles viennent à être exposées à l'action d'un air froid, & après être restées quelques mois collées aux cheveux, perdent enfin tout-à-fait la forme extérieure qu'elles avoient.

Cette espece de pou s'attache à toutes les parties du corps de l'homme, mais particuliérement à la tête des enfans: il s'en trouve beaucoup dans les habits des pauvres, des mendians, des matelots, des soldats, des vieillards, & dans ceux des personnes mal-propres qui n'ont pas soin ou les moyens de changer de linge.

M. *Linnæus* dit qu'il n'a point trouvé de plus gros poux que dans les cavernes chaudes de Falhun en Suede; & que le pou qui vit dans les habits n'est qu'une variété de celui qui vit sur la tête.

Comme cette vermine suce le sang en perçant la peau, elle y fait souvent naître des pustules qui dégénerent en gale & quelquefois en teigne. On a vu naître sur plusieurs personnes une maladie mortelle, provenant d'une très-grande quantité de poux qui s'engendrent sur la chair, & qui font par-tout le corps des plaies pénétrantes jusqu'aux os.

L'histoire fait mention d'un bon nombre d'hommes frappés de la maladie pédiculaire ou phthiriase, & qui ont été dévorés tout vivans. Ce fut la troisieme plaie dont Dieu frappa toute l'Egypte avant le passage de la mer rouge. *Consultez l'*Encyclopédie.

Oviedo a observé qu'à un certain point de latitude les poux quittent les Nautonniers Espagnols qui vont aux Indes, & les reprennent à leur retour dans le même degré de latitude; car quoique les Domestiques & les Matelots, qui sont en grand nombre dans leurs vaisseaux, soient fort mal-propres, il n'y en a cependant aucun qui ait des poux lorsqu'ils arrivent aux Tropiques. Dans les Indes, quelque sale que l'on soit, personne n'en a qu'à la tête: cette vermine se multiplie de nouveau lorsqu'on est venu à la hauteur des îles de Madere, dans la traversée d'Amérique en Europe; elle rentre dans son domaine.

Quoique le pou soit une si vilaine vermine, il y a pourtant parmi les hommes les Hottentots, & parmi les brutes les singes, qu'on nomme pour cela *phthirophages*, qui en mangent. C'est ainsi que du côté de la mer rouge il y a un peuple de petite structure & noir, qui ne se nourrit, dit-on, que de sauterelles qu'il sale pour toute préparation. Avec un tel aliment ces

hommes vivent jusqu'à quarante ans ; enfin ils meurent de la maladie pédiculaire. Des poux ailés les déchirent ; leur corps tombe en pourriture, & ils meurent dans de grandes douleurs. On sait encore qu'un des plaisirs des Negres de la côte occidentale de cette partie du monde est de se faire chercher leurs poux par leurs femmes, qui ont grand soin de les croquer & de les avaler à mesure qu'elles en trouvent.

Les Auteurs disent que pour se préserver des poux, il faut se nourrir de viandes succulentes, user de boissons salutaires & se tenir le corps propre, sur-tout si l'on est vêtu de laine. Pour remédier à la maladie même, *J. Mercurial* conseille de purger souvent : il faut aussi se frotter d'ail, de moutarde, avaler de la thériaque, des nourritures salées & acides, se baigner, se fomenter d'une décoction de lupins ou de noix de galle ; mais les remedes qu'on emploie avec le plus de succès, sont les poudres de semence de staphisaigre, de coques du Levant, le soufre, le tabac ; on se sert aussi du mercure, du poivre noir & du vinaigre.

En Médecine les poux sont estimés apéritifs, fébrifuges & propres à guérir les pâles couleurs : la répugnance, comme dit *Lémery*, d'avaler ces vilaines bêtes, contribue peut-être plus à chasser la fievre que le remede même ; pour la jaunisse l'usage est d'en faire avaler à jeun cinq ou six dans un œuf mollet. Pour la suppression d'urine, qui arrive quelquefois aux enfans nouveaux-nés, on en introduit un vivant dans l'uretre, qui par le chatouillement qu'il excite sur ce canal, qui est doué d'un sentiment exquis, oblige le sphincter à se relâcher & à laisser couler l'urine : une punaise produit le même effet. Les Maréchaux, dit M. *Bourgeois*, ont aussi coutume d'introduire un ou deux poux dans l'uretre des chevaux, lorsqu'ils sont attaqués de la rétention d'urine, ce qui leur arrive assez fréquemment. Mais pour bien faire la Médecine pédiculaire, disent les Continuateurs de la *Matiere Médicale*, il faudroit être en Afrique où ces insectes sont, comme il est dit ci-dessus, recherchés soigneusement & mangés comme quelque chose de délicieux.

Les poux different suivant les lieux où ils naissent ;

il y en a de gros, de petits, d'oblongs, de larges; de bruns, de noirâtres & de blancs; tels sont ceux dont nous venons de parler. Ceux des oiseaux sont minces, longs & très-effilés.

Quant à la deuxieme espece de pou qui attaque l'homme, & qui est connue sous le nom de *morpion*; voyez ce mot. En général les poux sont carnassiers & se nourrissent du sang des animaux. Nous allons citer quelques autres insectes aussi appelés *poux*, & qui sont très-connus des Naturalistes.

POU AILÉ : *voyez* Pou volant.

POU AQUATIQUE : *voyez* Moucheron.

POU DE BALEINE, *pediculus ceti*, est un animal testacée, commun dans les mers du nord, & dont nous avons déjà parlé à la suite du mot *baleine*, *pag. 423*, *du premier volume*. Il moleste étrangement la baleine, lui suce sa graisse, & quelques mouvemens que produise ce cétacée, il ne peut se délivrer d'un parasite si incommode : il se loge d'ordinaire, ou sous les nageoires, ou vers le membre génital, d'autres fois dans les oreilles. C'est en cherchant sa nourriture dans ces endroits, qu'il lui cause impunément, par les poils ou franges dont ses bras sont armés, les plus cruelles irritations. Quand on presse avec les doigts ce coquillage encore vivant, il répand une liqueur noirâtre. Sa tête ne se montre guere à découvert ; elle est presque toujours cachée sous son enveloppe pierreuse : lorsque cet animal se développe, il ressemble au petit polype de mer. La coquille du pou de baleine est formée extérieurement comme les glands de mer, mais différente en ce que les douze pétales ou pans, tant rentrans que saillans, en sont un peu recourbés vers le haut, six desquels sont quelquefois chargés chacun de quatre côtes striées transversalement, & en ce que la base en est concave ; cette coquille est percée dans le milieu d'un trou rond ; divisée en plusieurs cellules étroites & profondes. *Voyez* Gland de mer.

Seba (*Thes. 1*, *Tab. 98*, *n. 5.*) donne la figure d'un pou de baleine qui se place dans les oreilles & les perce. Il a, dit-il, la figure d'une araignée à douze

pattes, armées d'ongles aigus & crochus; sa tête est petite. Ce même Auteur parle de poux marins de Groënland, qui sont la nourriture des baleines: ils ont seize pieds garnis d'ongles; ils portent sur le dos, à la maniere des cancres, des écailles articulées de maniere à pouvoir s'étendre & se ramasser en rond; leur tête est large: c'est une chose surprenante, dit *Seba*, que d'aussi petits animaux puissent nourrir les baleines de Groënland.

POU DU BŒUF: il est très-petit & blanc; son ventre est chargé de huit bandes transversales. On trouve aussi sur le dos des vaches, des poux à ventre de couleur plombée. Le cheval, dit M. *Bourgeois*, est aussi fort sujet aux poux, lorsqu'on le nourrit de mauvais foin de marais, ou de foin qui a été couvert de limon par les inondations. Le meilleur remede pour détruire toutes les especes de poux des animaux, c'est de les frotter avec l'onguent mercuriel.

POU DE BOIS ou FOURMI BLANCHE, est un insecte non ailé qui vit en société, & qui est fort commun dans toute l'Amérique & dans les Indes orientales; il s'attache au bois, sur-tout à celui qu'on apporte d'Europe, le mange, le gâte & le pourrit. Cet insecte a la figure des fourmis ordinaires; il est d'un blanc roussâtre, de la grosseur d'un pou, & paroît huileux à la vue & au toucher; il a une odeur fade & dégoûtante; il multiplie si prodigieusement, qu'on a de la peine à le détruire, quelque quantité qu'on en tue, & quelque dégât qu'on fasse à leur habitation. En quelque lieu que ces insectes s'attachent, ils font une motte d'une terre noire, dont le dessus, quoiqu'assez peu uni & raboteux, est un mastic si ferme, que l'eau ne peut pas le pénétrer. On ne remarque au dessus aucune ouverture, parce que ces insectes ne vont jamais à découvert. On voit par là que leurs ruches & leurs galeries couvertes, qui sont en grand nombre, entrelacées les unes dans les autres, & de la grosseur d'une plume à écrire, sont faites d'une même sorte de pâte, composée avec une liqueur qui leur est naturelle, & qui leur tient lieu d'un dissolvant universel. Toutes les maisons dans nos îles étant construites en

bois, ces insectes qui marchent en troupes en ont bientôt détruit les pieces les plus nécessaires à la solidité du bâtiment, si l'on n'arrête pas leur travail & leur multiplication. On a trouvé un moyen aussi efficace que prompt d'arrêter leurs ravages & de les détruire eux-mêmes, c'est l'arsenic : on en met seulement une pincée dans leurs ruches par un petit trou qu'on y fait, ou dans un des chemins couverts qui y conduisent : au bout de quelques heures, des millions de poux de bois, qui étoient assemblés dans cette ruche, périssent tous sans exception. Cet insecte differe peu du *vacos :* voyez ce mot. Il paroît être le même qu'on appelle *vag-vague* au Sénégal ; celui-ci a sans doute plus de malignité, puisqu'il fait le désespoir du Naturaliste en mordant sa peau, & y occasionnant des enflures & de vives douleurs. Celui des îles ne mord point, mais il désole le Cultivateur par ses dégâts. Comme ces vers sont un friand morceau pour les poules, & que l'on a lieu de craindre qu'ils ne se répandent de côté & d'autre, voici ce que l'on fait ; on enfonce un piquet au milieu de quelque mare d'eau, & on assujettit au sommet la motte de terre remplie de poux de bois ; & à mesure qu'on en a besoin pour engraisser les poulets, on en coupe ou rompt une partie qu'on leur jette. C'est un plaisir de voir comme ils se jettent sur ces insectes, & comme ils brisent ces mottes avec leur bec & leurs pieds, pour les obliger de se montrer. Voilà le seul avantage que les habitans tirent d'un insecte aussi pernicieux. *Voyez à l'article* FOURMIS ÉTRANGERES.

On trouve aussi dans notre pays des poux de bois, qui rongent également le papier comme le vieux bois.

M. le Docteur *Mauduit* a examiné avec attention l'insecte connu à la Louisiane, à Cayenne, aux Antilles & dans toute l'Amérique méridionale, sous le nom de *fourmi rouge :* ce nom, dit-il, est impropre & ne peut convenir à cet insecte ; M. *Mauduit* dit que c'est un *ichneumon aptere* ou sans ailes. Cet insecte est long de huit lignes ; son ventre est large de deux, celle de son corselet d'une & demie ; sa tête & son corselet recouverts en dessus de poils serrés, soyeux, de

couleur d'un roux vif & tirant sur le rouge, sont noirs en dessous ; un étranglement très-marqué sépare le corselet & le ventre, cette derniere partie est en forme de poire alongée ; elle est couverte de poils qui font à son origine une tache noire, circulaire, triangulaire dans son milieu, dont la pointe est tournée en arriere ; paroît ensuite une large bande rougeâtre-circulaire, puis une bande noire plus étroite, & le ventre finit par une bande rouge. Cet insecte est armé d'un aiguillon saillant, très-fin, brun, fort, roide & long de deux lignes. Nous avons dit que les ichneumons mâles n'ont point d'aiguillon. (*Voyez l'article* ICHNEUMON.) Les pattes sont noires & velues ; les antennes sont filiformes d'une seule piece ; les yeux sont petits, noirs & brillans au milieu du roux de la tête.

Ainsi la forme des antennes & l'aiguillon ont décidé M. *Mauduit* à placer cet insecte parmi les ichneumons. Le défaut de la piece écailleuse, toujours placée dans les fourmis au-dessus de l'étranglement qui sépare le corselet & le ventre, prouve qu'on ne sauroit le rapporter au genre des fourmis, dont les antennes sont d'ailleurs coudées, & dont aucune espece n'est armée d'aiguillon. (Cependant les fourmis piquent.) Ce dernier caractere paroît, dit M. *Mauduit*, si essentiel, que tout insecte qui en est pourvu, est pour cela même d'une espece différente de celle des fourmis. Ce n'est donc qu'une apparence trompeuse, dit notre Observateur, résultante de l'ensemble de tout l'extérieur, & non une conformité de rapports entre les parties caractéristiques, l'habitude de ces insectes à courir avec vivacité sur la terre comme les fourmis, à se construire comme elles une retraite où ils vivent en société, qui leur en a fait donner le nom. Un Observateur écrivoit, il n'y a pas long-temps, de Cayenne, que les fourmis rouges s'y construisent des fourmilieres ; qu'elles y sont le fléau des Cultivateurs ; qu'on leur y donne aussi le nom de *fourmi manioque*, parce qu'entre toutes les plantes, elles préferent la racine du manioc ; qu'au défaut de cette plante, elles s'accommodent de toutes les autres ; qu'elles sont sur-tout avides de roucou, d'indigo, du cafier ; qu'elles ron-

gent les feuilles, les boutons, les fleurs & jusqu'à l'écorce & les racines ; que quand elles se sont adonnées en grand nombre dans un champ, le mal est sans remede ; qu'on est réduit à le leur abandonner, jusqu'à ce qu'ayant tout détruit, leur propre dévastation & la famine les obligent à chercher une nouvelle retraite ; que quand elles ne sont qu'en petit nombre, on arrête leur propagation en poussant de temps en temps dans leur fourmiliere, par le moyen d'un soufflet, de la vapeur de soufre enflammé.

Il seroit à désirer qu'on eût quelques détails sur cet asile des fourmis rouges, pour connoître s'il a quelque rapport avec celui des véritables fourmis. Il en résulte seulement que ces insectes appelés *fourmis rouges*, vivent en société ; mais la sociabilité ne caractérise pas les fourmis parmi les insectes, & ne leur est pas particuliere, puisqu'on connoît beaucoup d'autres individus de cette classe d'animaux qui vivent en société. La société est le résultat du grand nombre : c'est son rapprochement ; l'emploi des forces multipliées & réunies, dirigé par la nature vers un même but pour l'utilité commune. Il n'y a pas à attendre autant de dégâts de quelques individus peu nombreux ; fussent-ils réunis, il n'en sauroit résulter d'aussi grands dommages. M. *Mauduit* le répete, les fourmis rouges n'ont pas dans leur constitution les caracteres connus par les Naturalistes, pour ceux qui sont propres aux *fourmis*, mais ceux qui appartiennent aux *ichneumons* ; & dans le Dictionnaire de la Science il faut changer le nom de *fourmis rouges* en celui d'*ichneumons*, *&c.* Mais peut-être seroit-il plus vrai, continue M. *Mauduit*, de conclure avec ceux pour qui les caracteres des nomenclateurs ne sont que des signes de convention équivoques, & non les regles de la nature & les limites qui séparent ses productions, que les fourmis rouges sont des êtres à part, qui sans être ni des fourmis ni des ichneumons, font une famille séparée, dont les individus ont des rapports avec les fourmis & les ichneumons. Ne pourroit-on pas, en suivant le sentiment qui approche davantage de la majesté, de la liberté de la nature, nommer d'un seul

mot Latin, les fourmis rouges, *formicæ ichneumones*, & en François, les *formico-ichneumons*?

M. *Mauduit* obſerve judicieuſement, que ſi la vapeur du ſoufre enflammé, pouſſée par le vent d'un ſoufflet, à l'air libre, dans un champ ſuffit pour détruire beaucoup de fourmis rouges, on les extermineroit ſi on couvroit leur aſile d'un tonneau défoncé d'un bout, renverſé ſur la fourmiliere qu'il couvriroit; qu'on allumât du ſoufre ſous ce tonneau, en y ſuſpendant une mêche ſoufrée, & que pendant l'inflammation on bouleversât par le trou du bondon l'aſile dont on voudroit détruire les habitans.

POU DE MER du Cap de Bonne-Eſpérance. Selon *Kolbe*, c'eſt un inſecte qui reſſemble fort au taon; il eſt couvert d'une écaille dure, & il a un grand nombre de pieds, qui ont chacun une eſpece de crochet à l'extrémité. Il vit ſous l'eau, & il tourmente cruellement les poiſſons: pour cela, il ſe cramponne ſur leur dos, & plantant dans leur chair ſes dents affilées, il les ſuce juſqu'à ce qu'il les ait tués. Le pou de mer d'Amboine a un pouce & demi de long, & un pouce de large; ſon écaille eſt d'un jaune brunâtre, tiquetée de blanc: ceux de Banda ſont plus grands, & *Hubner* dit qu'on les mange ſous le nom de *fotok*. Voyez auſſi la fin du mot POU DE BALEINE & l'article PUCE DE MER. On trouve en Angleterre divers cruſtacées foſſiles, auxquels on donne le nom de *poux de mer foſſiles*: on en rencontre auſſi les empreintes tant en creux qu'en relief.

POU DE MER. Nom qu'on donne à une eſpece de petit coquillage univalve, du genre des porcelaines, ou *pucelages*: ſa coquille eſt rayée ou ſtriée, avec ou ſans ſillon longitudinal dans le milieu du dos; elle eſt d'un blanc ou gris nué de couleur de chair, & ſouvent tachetée de brun.

POU DES OISEAUX. Ces inſectes varient ſuivant les différens oiſeaux qu'ils habitent; car chaque oiſeau, pour ainſi dire, nourrit ſon pou. Celui du buſard des marais eſt très-grand & brun; celui du moineau franc eſt fauve & très-petit; celui du pigeon eſt preſque filiforme, celui du corbeau eſt d'un beau gris, ſes antennes ſont courtes & recourbées en arriere; celui du

dindon qui se trouve aussi sur l'épervier, a la tête hérissée & le corselet figuré en cœur. Celui de la poule remue continuellement ses antennes vibrantes ; son ventre est bordé de noir : on le trouve toujours accompagné d'un autre pou à tête & à corselet pointus des deux côtés. On trouve, dans *Rédi* & *Linnæus*, la description des poux de la grue, de la foulque, de l'oie, du canard sauvage, du cygne, du héron, de la pie, du pluvier, de la cercelle, du paon, de l'étourneau.

POU DE PHARAON. On donne ce nom aux *chiques*. Voyez ce mot.

POU DES POISSONS ou POU DE RIVIERE, *pediculus piscium*. On appelle ainsi des animalcules aquatiques, voraces, fort singuliers, qui habitent principalement dans les branchies des poissons (les ouies) ou hors des branchies au-dessus des clavicules, où ils ont un mouvement : on en trouve dans la perche, dans le brochet. M. *Bernard de Jussieu* nous a appris qu'on en voit beaucoup dans la riviere des Gobelins, & qu'ils s'attachent à toutes sortes de poissons. Le genre de cet insecte est difficile à trouver. Il approche en quelque sorte du *monocle* ou *perroquet d'eau* à queue fourchue de M. *Linnæus ;* mais il en differe beaucoup ; & M. *Læfling* pense qu'on peut en faire un genre nouveau d'insectes. Nous avons déjà dit quelque chose de cet insecte à l'article BINOCLE. *Voyez ce mot.*

M. *Læfling* donne la description du pou des poissons, dans les *Actes d'Upsal*, *1750*, *pag. 42.* Cet insecte aquatique a le corps membranacé, transparent, oblong, plat, un peu convexe par dessus, & un peu concave par dessous : la tête, qui est très-menue & diaphane, tient de chaque côté aux ailes par derriere ; ses antennes sont si déliées, qu'à peine les voit-on, les autres parties de la tête ne sont pas moins fines & difficiles à voir. Il a la queue plate & horizontale, membranacée : entre les yeux & le commencement du tronc sont deux petits suçoirs perpendiculaires, très courts, creux, fixes à leur base, & joints au corps. Tout proche sont deux pieds pointus comme une alêne, & très-difficiles à appercevoir : proche de ces deux pieds il y a vers

la

la queue, aux côtés du tronc, quatre pieds de chaque côté placés horizontalement, gros vers la base; mais leurs bouts sont très-minces, pointus & fourchus: ainsi cet insecte est fourni de dix pieds, dont la premiere paire est placée au commencement du tronc, & la derniere, au bout, proche de la queue. Ils se servent pour marcher de leurs deux suçoirs, & non de leurs pieds, dont ils ne font usage que pour s'attacher aux poissons. Ces membres sont construits de façon que, quand ils touchent quelque chose de solide, ces insectes s'y attachent, & pour changer de place, ils les avancent l'un après l'autre; de cette maniere, leur mouvement est très-lent; mais ils nagent très-vîte & d'une maniere dégagée; alors les huit pieds de derriere leur servent, & les deux autres, ainsi que les suçoirs, restent tranquilles. Ils nagent sur l'eau & dans l'eau, leur queue étant recourbée en haut. Lorsqu'en nageant ils trouvent le fond de la vase ou quelqu'autre chose solide, ils y restent attachés; & tant qu'ils sont dans cet état, les huit pieds de derriere sont toujours en mouvement. Quelquefois ils nagent sur le dos.

Pou des polypes. Il est ordinairement blanc & d'une figure ovale. M. *Trembley*, qui l'a remarqué avec la loupe, dit qu'il lui a paru plat sur le corps, & arrondi par dessus: il marche avec vîtesse sur le corps des polypes, & peut les quitter & se mettre à la nage. Ces poux se rassemblent sur-tout près de la tête des polypes: on en voit cependant qui courent sur tout le corps & sur les bras de cet animal qui succombe quelquefois sous le grand nombre de ces poux qui le dévorent. *Voyez* Polype.

Pou pulsateur, *pediculus pulsatorius*. Beaucoup de personnes, sans connoître l'insecte, qui, en travaillant dans le bois, imite le mouvement d'une montre, ont prétendu que ces pulsations étoient dues ou à une espece d'araignée, ou à une espece de petit pou de bois. Quelques-uns l'ont même qualifié du nom lugubre d'Horloge de la mort, *horologium mortis*; mais ce bruit n'est dû qu'au travail d'un petit scarabée appelé *vrillette*. Voyez ce mot.

Pou des quadrupedes. Chaque animal paroît

nourrir au moins une espece de pou : on trouve dans Rhedi, *Exper. Tab. 21 & 23*, la description du pou de l'âne & de ceux du cerf. M. Linnæus, *Faun. Succic. num. 1167*, a fait mention de celui du lapin. Les poux du chameau, du tigre, du belier, &c. ne sont pas moins singuliers. *Voyez maintenant l'article* POU DU BŒUF.

POU DE RIVIERE. *Voyez* POU DES POISSONS.

POU SAUTEUR. M. *de Jussieu* le nomme *podura viridis subglobosa*. Cet insecte se trouve sur les plantes : il a les yeux noirs & placés sur la tête ; les pieds d'un vert tirant sur le blanc ; les antennes recourbées.

M. *Linnæus* donne le nom de *podura* à huit autres insectes de ce genre, dont le caractere a été décrit au mot *Podure*. Le premier se trouve sur les champignons sauvages : la seconde espece est brune, & se rencontre sur les bois pourris : la troisieme est de couleur de plomb, & habite les arbres & les prairies ; il y en a dans les champignons. Cet insecte est de la grandeur du pou vulgaire ; ses pieds sont blancs : il court & saute quelquefois. La quatrieme espece est d'un blanc cendré & tiqueté de noir. On le trouve l'hiver en grande quantité dans la neige : il y court avec agilité ; mais quand la neige se fond, il y périt : on en trouve en été sur le fruit du groseillier rouge. La cinquieme est petite, d'un noir brillant : on la trouve dans des monceaux de bois pourri ; sa queue, qui est fourchue, est blanche, ainsi que ses pieds & ses antennes. La sixieme est tout-à-fait noirâtre : elle habite les eaux paisibles, & s'assemble en troupe le matin sur le bord des étangs, des viviers & des réservoirs. La septieme que les Suédois nomment *jordkprut*, se trouve en très-grande abondance dans les chemins de Smolande. La huitieme espece enfin est blanchâtre, & c'est la plus petite espece de ceux dont nous venons de parler : elle se trouve dans les terres labourées, sur-tout dans les jardins sur les couches des melons & dans les endroits où l'on cultive des plantes printanieres : on les voit en quantité sauter, après une petite pluie : on diroit une foule d'atomes qui voltigent.

POU VOLANT ou POU AILÉ. Les Naturalistes font mention d'une espece de poux ailés & noirs, qui se

trouvent en été dans les endroits marécageux, & qui se jettent volontiers sur les pourceaux qui vont s'y veautrer : ils sont de la grosseur des poux de cochon, & ne different des poux ordinaires qu'en ce qu'ils ont des ailes. Ils mordent jusqu'au sang, & causent à la peau une démangeaison insupportable : quand ils voltigent en l'air, ils font un petit bruit. On prétend que ces poux ailés ressemblent à ceux qui sortent du corps des acridophages qu'ils mangent, & dont nous avons parlé à l'article du *pou de l'homme*.

POUACRE. *Voyez sur la fin de l'article* HÉRON.

POUC. Cet animal ainsi nommé en Russie, est peut-être le *rat de Norwege ;* il est plus grand que le rat domestique, a le museau oblong, creuse la terre, se fait un terrier, dévaste les jardins : il y en avoit en si grand nombre auprès de Suraz en Volhinie, que les habitans furent obligés d'abandonner la culture de leurs jardins. En un mot ce petit quadrupede paroît être le même que le *léming*. Voyez ce mot.

POUDINGUE ou CAILLOU D'ANGLETERRE, c'est la pierre que les Anglois appellent *pudden stone* ou *pouding-stone*. Elle est composée d'un mélange de petits cailloux communément arrondis, très-durs, & de la nature du silex, quelquefois du quartz, lesquels sont réunis & fortement cimentés les uns à côté des autres, par une matiere lapidifique, de maniere qu'à l'aide du poli vif & éclatant dont plusieurs d'entr'eux sont susceptibles, ainsi que leur ciment, ils produisent une pierre fort agréable, & qui a une ressemblance grossiere avec le porphyre à gros grains ; au moins ils nous donnent l'idée de sa formation. La forme obronde des cailloux du poudingue annonce qu'ils ont dû avoir été roulés par des courans d'eau avant de s'être collés & réunis : au reste on les distingue ordinairement du ciment qui les lie.

Les Anglois ont donné le nom de *pouding* à cette pierre, parce qu'elle ne représente pas mal (*une farce*) un mets composé de différentes choses de diverses couleurs, dont ils font usage. Le ciment de la pierre dite *poudingue*, est tantôt argileux, tantôt ferrugineux, quelquefois sablonneux & quelquefois silicé ; c'est pour-

quoi cette pierre varie par la couleur, par le degré de dureté & par la composition ou la nature des cailloux qui s'y trouvent, ainsi que par la facilité qu'on a de la tailler.

M. *Guettard* a donné à l'Académie des Sciences, ann. 1757, un Mémoire sur les poudingues. Ce Naturaliste dit qu'on fait en Angleterre de très-beaux ouvrages avec ces cailloux, dont les plus beaux se trouvent en Ecosse. Il y en a, dit-il, dont le ciment est calcaire, c'est-à-dire, sur lesquels l'eau-forte agit, d'autres sont vitrescibles; dans les uns le ciment qui unit les cailloux est visible, & dans d'autres on ne peut le distinguer que difficilement. Nous avons trouvé, ainsi que cet Académicien, de ces cailloux agrégés près de Rennes, lesquels sont aussi beaux que ceux d'Angleterre par la variété & la vivacité de leurs couleurs. On a découvert dans la vallée de Coye à une lieue de Chantilly, de très-grosses masses de poudingue & en grande quantité; ils sont très-durs & souffrent un beau poli. Ce sont des galets de silex dans une pierre de sable semblable à du grais. On a trouvé à Billon en Auvergne une grosse masse de poudingue, d'une nature très-singuliere, sa couleur est fort obscure; on y distingue une sorte de mâchefer, des épingles disposées en toutes sortes de sens, diverses pierrailles; on présume que les différens matériaux dont cette pierre récente est composée, proviennent des balayeures, &c. des habitations, que l'on jette dans la riviere de ce lieu, ou que l'eau des grosses pluies y charrient & y déposent. Il y a beaucoup d'especes de poudingues dans les environs d'Etampes, de Chartres, de Rouen, &c. lesquels sont de différentes grosseurs; leurs cailloux sont ovales, blancs, jaunes ou rouges, mais bien inférieurs pour la beauté à ceux d'Angleterre; la nature du gluten ou du lien qui les retient ensemble est trop tendre. On rencontre plus communément les poudingues dans des gorges & des vallées où il y a des torrens. On choisit ceux dont les cailloux qui les composent sont très-distincts, bien marqués, & les plus susceptibles d'un beau poli.

POUDRE AUX VERS ou SANTOLINE ou SEMENCINE ou BARBOTINE, *semen contra vermes*.

Nom vulgaire donné à un amas de petites têtes écailleuses, oblongues, d'un vert jaunâtre, mêlées avec de petites feuilles & de petites branches cannelées : cette drogue a une odeur aromatique dégoûtante & qui cause des nausées, un goût désagréable, amer, avec une certaine acrimonie aromatique.

L'origine de cette drogue appelée *contre-vers*, quoique d'un usage des plus fréquens, est encore inconnue ; les uns pensent que c'est la graine d'une espece d'absinthe, d'autres que c'est la capsule séminale, ou les germes des feuilles & des fleurs de quelques autres plantes, soit de la *zédoaire* ou de l'*aluyne* ou du *petit cyprès* : elle nous vient du royaume de Boutan & de la Caramanie, province septentrionale de la Perse, par la voie de Marseille.

Tavernier, ce célebre Voyageur en Orient, dit avec *Herman*, que la poudre aux vers est la graine d'une espece d'aurone, & que les peuples la recueillent avec des vans, n'osant pas toucher la graine avec les mains, parce qu'ils croient que le moindre attouchement des doigts la corromproit. Quoi qu'il en soit, la poudre aux vers par son amertume & par son odeur particuliere & désagréable, est un excellent vermifuge. Chez les Droguistes on l'appelle simplement *semen contra* ; elle est regardée comme stomachique & hystérique ; elle est employée avec succès dans les infusions purgatives lorsque les matieres glaireuses empêchent l'effet des purgatifs.

POUDRE D'OR : *voyez à la suite de l'article* OR. Tout ce qui reluit n'est pas or. Cette poudre brillante & colorée qu'on met sur l'écriture & qu'on nous vend sous le nom vulgaire de *poudre d'or*, est une espece de mica atténué dans l'état de sable. *Voyez les articles* SABLE & MICA.

POUILLOT. Petit oiseau qui se trouve en Europe ; son plumage est de couleur d'olive clair ; son ramage tient un peu du ton rauque des sauterelles. *Voyez* CHANTRE.

POUL ou SOUCY. C'est le roitelet huppé. *Voyez à l'article* ROITELET.

POULAIN & POULICHE. C'est le petit d'une jument. *Voyez* Cheval.

POULE, Poulet, Poularde, Poussin. *Voyez à l'article* Coq.

POULE D'AFRIQUE. *Voyez* Pintade.

POULE DE BRUYERE. *Voyez à l'article* Coq de bruyere.

POULE D'EAU ou POULE DE MARAIS. On en distingue deux especes principales, la grande & la petite.

1°. La premiere se nomme *colin noir*, en latin *gallinula aut cloropus major*. Selon *Albin*, cet oiseau a dix-sept pouces de longueur, à prendre depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, & vingt-deux pouces d'envergure; le bec est noir & long d'un pouce, la mâchoire inférieure est d'un jaune pâle jusqu'au coin de la bouche, & ensuite elle est rouge; l'iris est rouge; les jambes sont vertes & les griffes d'un brun sombre, les doigts sont longs comme ceux de la *foulque*, mais plus larges & plus unis par le bas que ceux des autres oiseaux à pieds fourchus, ce qui lui aide beaucoup à nager; le doigt de derriere est large, (peut-être sert-il à l'oiseau de gouvernail pour diriger son cours); les cuisses sont garnies de plumes presque jusqu'aux genoux, le reste est rouge; l'étendue de l'aile est ornée d'une raie blanche, le plumage de la poitrine est de couleur de plomb. Cette poule agite sa queue quand elle nage, & alors elle montre le plumage blanc qui est en dessous; les plumes du dos & celles du petit rang de l'aile sont d'un gris de fer; l'oiseau est presque noirâtre; il engraisse beaucoup; sa chair est savoureuse, & peut être comparée à celle de la *cercelle*; il cherche sa nourriture sur les bords herbeux des rivieres & dans les rivieres mêmes où il y a des herbes sauvages, il mange aussi les insectes qui se trouvent parmi ces herbes: la femelle fait son nid sur des arbrisseaux près de la mer, & elle couve deux ou trois fois l'été; elle nourrit & éleve ses petits, mais dès qu'ils sont en état de se pourvoir eux-mêmes, elle les chasse; les œufs sont pointus à une extrémité, d'un blanc verdâtre & marquetés de taches rouges; il becquete comme la

poule domestique, & il se perche sur des branches d'arbres & sur les plus forts joncs de riviere; il se tient près des fossés & des grands étangs; il vole les pieds pendans; son corps est assez rétréci, ce qui est le contraire dans les canards.

2°. La PETITE POULE D'EAU, ou POULETTE D'EAU; *poliopus aut gallinula minor.* Elle est d'un tiers plus petite que la précédente; elle a la figure d'un petit râle d'eau; son bec est aplati, étroit & pointu; l'iris est blanc; le plumage de la tête est d'un brun nuancé de rouge; le dessus du dos, du cou, des ailes est aussi de cette même couleur, avec des entre-deux de raies blanches déchiquetées en travers; le plumage de la poitrine est d'un blond jaunâtre; le bas du ventre est rougeâtre & sale; la queue est courte, & ce qui est remarquable, c'est qu'étant unie elle forme un creux singulier; les plumes du milieu sont les plus longues & tiquetées de blanc, le reste est comme dans l'espece précédente: elle fréquente les endroits empoissonnés. On mange ces oiseaux en hiver, ils sont plus gras en cette saison.

Il ne faut pas confondre les *foulques*, *macreuses* & *râles*, &c. avec la vraie *poule d'eau*. Voyez ces mots.

Kolbe dit que les *poules d'eau* du cap de Bonne-Espérance, n'y fréquentent pas la mer, mais les eaux douces: elles sont noires & de la grandeur de nos poules ordinaires; elles bâtissent leur nid sur l'eau. Comme leur chair n'est pas délicate, on n'en tue guere.

POULE GRASSE ou VALÉRIANELLE SAUVAGE. *Voyez* MACHE.

POULE DE GUINÉE. C'est la pintade à poitrine blanche; on la trouve aussi dans la Jamaïque. *Voyez* PINTADE.

POULE DE JAVA. On en distingue de deux sortes: quelques-unes ont naturellement toutes les plumes renversées ou repliées; on en voit qui ne sont pas plus grosses que des pigeons: il y en a d'autres qui ont les os, la chair & la peau noires, avec des plumes quelquefois très-blanches. Les Indiens attribuent une très-grande vertu médicinale à ces dernieres.

POULE D'INDE. *Voyez* COQ D'INDE.

POULE DE MARAIS. *Voyez* POULE D'EAU.

POULE DE MER ou VIELLE. C'est un oiseau à-peu-près de la grandeur du *canard* privé : il a tout le champ du plumage supérieur d'une couleur brune-noirâtre, & l'inférieur est blanc ; les dards des ailes sont blanchâtres ; la queue n'a que deux pouces de longueur. Cet oiseau est niais ; il fait son nid annuellement sur les rochers escarpés & inaccessibles de l'île de Man, d'Anglesey & de Farn : ses œufs ont plus de trois pouces de long : ils sont gros à proportion, d'une couleur verte-bleuâtre, & souvent tachetés de raies noires.

POULE DE NEIGE ou PERDRIX BLANCHE. *Voyez* ARBENNE.

POULE D'OR. *Voyez* KINKI.

POULE PINTADE. *Voyez* PINTADE.

POULE DE PHARAON. *Voyez* PINTADE.

POULE ROUGE DU PÉROU, *gallina rubra Peruviana*. Elle a la même grandeur & la même figure que l'oiseau appelé *poule de Carasow*. Voyez à l'article Hocos.

POULE SAUVAGE. On en trouve dans le Congo : elle est d'un meilleur goût que notre poule domestique. Les Curieux connoissent aussi la *poule de Pharaon* du Sénégal, & la *poule dorée* des Chinois : on appelle celle-ci *kin-ki*. La poule sauvage de la Guiane est une espece de faisan que *Feuillée* appelle *katrakas*.

POULE SULTANE. *Voyez* PINTADE & PORPHYRION.

POULE VIERGE DE L'AMÉRIQUE. C'est une espece de *poule d'eau* dont le plumage est varié de rouge, de vert, de noir & de jaune doré : ces couleurs sont très-belles chez cet animal. Sa tête est menue, avec de petits yeux brillans : elle est couronnée d'une petite huppe tissue de plusieurs petites plumes de différentes couleurs. Cet oiseau est de la grosseur d'un pigeon ; en hiver il est assez gras : les habitans du pays aiment assez le goût de sa chair, quoique difficile à digérer.

POULIOT COMMUN ou POULIOT ROYAL, *pulegium vulgare*. C'est une plante qui aime les lieux

incultes où les eaux ont croupi durant l'hiver; elle croît abondamment par-tout au bord des marais & des étangs, ainsi que dans les fossés humides le long des grands chemins. Sa racine est fibreuse & traçante: elle pousse beaucoup de tiges longues de près d'un pied, carrées, velues, rampantes sur terre, & s'y enracinant par de nombreuses fibrilles qui sortent de leurs nœuds: ses feuilles approchent de celles de l'origan, elles sont douces au toucher, noirâtres, d'une odeur aromatique & âcres au goût; ses fleurs, qui paroissent en Juillet & Août, sont verticillées, bleuâtres ou purpurines, rarement blanches: ce sont des fleurs en gueule découpées en deux levres & de même structure que celles de la menthe: elles sont succédées par des semences menues. On distingue aussi une autre espece de pouliot dont les feuilles sont étroites.

Le pouliot commun ou à larges feuilles est plus aromatique étant en fleur, qu'en tout autre temps: cette plante est d'une odeur très-pénétrante, d'une saveur très-âcre & très-amere; mais elle est plus efficace étant seche que fraîche: elle est apéritive, hystérique & stomachique: on en voit tous les jours de très-bons effets dans la toux opiniâtre, seche & convulsive des enfans, & dans les rhumes invétérés: sa décoction, faite à la maniere du thé, soulage beaucoup les asthmatiques; souvent on y joint de la menthe & du sucre, ou du miel. Il y a des personnes qui font bouillir le *pouliot* dans du vin blanc, & en font faire usage pour les fleurs blanches & les pâles couleurs: ce remede a assez de succès. *Palmier*, Médecin Anglois, assure que cette plante récente, enfermée dans un sachet & mise dans le lit, chasse les puces, en la renouvellant lorsqu'elle est seche: la fumée de cette plante tue également cet insecte incommode. Les feuilles du pouliot, appliquées fraîches sur la peau, la rougissent un peu & la corrodent comme un léger vésicatoire, ce qui démontre que cette plante est chaude & subtile.

POULIOT-THYM ou CALAMENT DES CHAMPS: *voyez à l'article* CALAMENT.

POULPE. Nom que les Naturalistes donnent à une sorte de *polype de mer*, qui ressemble à la *seche*: voyez

ce mot & celui de Polype de mer. Les Anatomistes appellent *poulpe* ce qu'il y a de plus solide dans les parties charnues de l'animal.

POUMON DES ANIMAUX, *pulmo animalium*, est par exemple cette partie du corps humain, qui est composée de vaisseaux, de nerfs & de vésicules membraneuses, & qui sert pour la respiration. *Voyez à l'article* Homme. Les animaux terrestres ont les poumons charnus, qui leur servent à la circulation du sang. Les amphibies ont des poumons membraneux qui servent à soutenir leur corps dans l'eau à différentes hauteurs, & cela en se remplissant d'air plus ou moins: le sang ne passe pas à travers des poumons de ces sortes d'animaux. Les oiseaux ont des poumons en partie charnus & en partie membraneux, ils font la fonction des deux précédens. Les poumons des insectes sont les stigmates de ces animaux : les poumons des poissons sont les ouies, appelées *branchies* : voyez à l'article Poisson. Quel art dans la distribution des cellules ou vésicules, destinées à recevoir l'air! On dit aussi *poumons végétaux :* voyez à l'article Plante.

POUMON MARIN ou POUMON DE MER, *pulmo marinus*. Espece de zoophyte marin qui est couvert d'un cuir dur, & que l'on appelle ainsi, parce qu'il a une sorte de ressemblance avec le poumon des animaux. Quand on voit nager le *poumon marin* à fleur d'eau, c'est un présage de tempête. Pline lui donne la même propriété qu'à *l'éponge*, l'*ortie marine* & l'*étoile de mer :* voyez ces mots. On prétend que si on en frotte un bâton, il luira la nuit comme un puissant phosphore : *voyez* Zoophyte.

POUPART, est une espece de crustacée de forme évasée, & qui est quelquefois d'une grosseur extraordinaire. *Anderson*, (*Histoire Nat. du Groënl. p. 69*,) dit qu'on distingue très-bien dans ces animaux, tant mâles que femelles, les deux parties génitales; & que dans l'accouplement ils tiennent tellement ensemble, qu'en prenant l'un on emporte en même temps l'autre.

Ce crabe est peut-être le meilleur & le plus délicat de ces sortes de coquillages : on trouve dans son corps une matiere grasse, jaunâtre & grenue, comme miel-

leuſe : on l'appelle *fromage de crabe* ou *taumalin*. On écraſe cette ſubſtance, & on la délaie avec du ſel, du poivre & du vinaigre ; & c'eſt dans cette ſauce que l'on mange la chair du *poupart*, que l'on fait cuire auparavant dans de l'eau fort ſalée.

POURCEAU ou COCHON : *voyez* SANGLIER.

POURCEAUX VOLANS. Des Curieux donnent, d'après Swammerdam, ce nom à certains ſcarabées dont le cou eſt long, & parce qu'ils ont une eſpece de groin qui a quelque reſſemblance avec celui des cochons.

POURCELET ou PORCELET : *voyez* CLOPORTE.

POURPIER, *portulaca*. Plante dont il y a, ſelon M. *de Tournefort*, neuf eſpeces, & notamment une cultivée dans les potagers, & les autres ſauvages.

Le *pourpier cultivé*, *portulaca ſativa*, pouſſe à la hauteur d'environ un pied, pluſieurs tiges tendres, ſucculentes, qui ſe diviſent en rameaux, qui portent des feuilles groſſes, charnues, polies, luiſantes, d'un goût viſqueux, tirant un peu ſur l'acide, & placées alternativement : des aiſſelles des feuilles ſortent de petites fleurs jaunes, en roſe, auxquelles ſuccedent des fruits qui reſſemblent à de petites urnes, de couleur herbeuſe : ces capſules s'ouvrent horizontalement, & contiennent pluſieurs ſemences menues, ſtriées & noires.

Il y a une autre eſpece de pourpier dont les feuilles ſont plus larges, jaunâtres & chargées de petites marques dorées : on le nomme *pourpier doré*, mais ce n'eſt qu'une variété de couleur.

Le *pourpier ſauvage*, *portulaca ſylveſtris*, differe du premier en ce qu'il eſt plus petit dans toutes ſes parties : il s'améliore par la culture ; on le trouve fréquemment dans les terres ſablonneuſes, en friche le long des chemins & ailleurs où il ſe ſeme de lui-même.

On ſeme le pourpier en Mars ou Avril ; la feuille de cette plante ſe mange jeune en ſalade, mais elle eſt ſur-tout eſtimable en médecine par ſes propriétés. Elle eſt rafraîchiſſante, & très-propre pour le ſcorbut : ſon eau diſtillée eſt employée avec le plus grand ſuccès dans les hémorragies & les pertes de ſang des femmes. Cette eau eſt très-bonne contre les vers : elle réuſſit

tous les jours parfaitement pour les enfans attaqués de cette maladie. Le suc à la même dose fait le même effet, & est très-utile pour diminuer l'ardeur du sang dans les fievres chaudes ; on l'estime aussi céphalique & néphrétique. Les feuilles du pourpier mâchées appaisent la douleur des dents gâtées pour avoir mangé des fruits verts : sa semence est une des quatre semences froides mineures, qui sont celles de *laitue*, de *pourpier*, d'*endive* & de *chicorée*.

POURPIER DE MER ou SOUTENELLE, ou ARROCHE EN ARBRISSEAU, *halimus aut atriplex maritima, fruticosa & angustissimo folio* : arbuste qui soutient la rigueur de l'hiver après s'être dépouillé de quelques feuilles. Le pourpier de mer croît aux lieux maritimes & sablonneux, principalement en Zélande, en Flandre & en Angleterre ; c'est un petit arbrisseau, dont la racine est ligneuse, & qui pousse des tiges, longues d'environ un pied & demi, grêles, pliantes, couchées à terre, purpurines, blanchâtres, garnies de feuilles oblongues, grasses, lisses, semblables à celle du pourpier des Jardiniers, mais plus dures, plus blanches, d'un goût salé : ses fleurs sont verdâtres, purpurines, composées de cinq ou six étamines, & soutenues par un calice à cinq feuilles : à ces fleurs succedent des semences menues & arrondies.

On emploie ses feuilles dans les alimens : on les confit ainsi que les jeunes pousses dans le vinaigre armé de sel pour les manger en salade ; sa racine excite le lait aux Nourrices & adoucit les tranchées.

On donne aussi le nom de *pourpier de mer* à la *passe-pierre* : voyez ce mot.

POURPRE, *purpura cochlea*, est un coquillage univalve, en volute & operculé, ainsi nommé de ce qu'il fournit une liqueur de couleur de pourpre : il a en cela la propriété d'une espece de *murex* ou buccin du Poitou, & de certains grains découverts par M. *de Réaumur*, qui donnent aussi une couleur de pourpre. La robe ou coquille de la pourpre, selon M. *d'Argenville*, est assez semblable au murex ; on l'en distingue cependant en ce qu'elle n'a pas la bouche si grande ni si alongée, ni si garnie de dents & d'ailes ; son corps & sa tête

ne sont point si élevés, ils sont garnis de feuillets découpés & frisés comme la chicorée, & quelquefois de fines & longues pointes ou de tubercules, avec une queue plus ou moins longue ou plus ou moins large, creusée en tuyau, & souvent recourbée : en général, quand on considere cette coquille, on trouve qu'elle est découpée, depuis le sommet jusqu'à la base, de tubercules, de stries, de boutons & de pointes, avec une bouche mince, unie & presque ronde ; quelques-unes ont cependant, dit cet Auteur, leur base en une longue queue. On trouve des exemples de ces caracteres dans les coquilles suivantes, & qui sont très-connues des Amateurs, savoir la *brulée*, la *chausse-trape*, ou le *cheval de frise*, la *chicorée*, la *bécasse épineuse*, & *non épineuse*, la *masse d'Hercule* & la *patte de crapaud*. M. *Adanson* dit que l'animal qui habite cette famille de coquilles, est du genre des limaçons ; & pour éviter de tomber dans l'erreur, ou pour en rendre les rapports plus faciles, il les a divisées en sept sections, tirées de la forme du canal supérieur de leur ouverture, comme étant, dit-il, la seule partie qui soit constante ; elle est cependant sujette à quelques légeres variétés dans ses différens âges ; *voyez l'Ouvrage, avec fig. de cet Auteur, ainsi que celui de M. d'Argenville.*

On trouve dans le *Journal Etranger*, *Juin 1754*, *pag. 24 & suiv.* la traduction d'une Dissertation sur la pourpre des Anciens, tirée du magasin de Décembre 1753, par M. *Templemann* : dans la description que l'on donne des coquilles qui produisent la liqueur pourprée, l'on a joint la maniere de la retirer : c'est en partie ce que nous avons raporté aux articles BUCCIN, MUREX. L'analogue vivant des coquilles des pourpres paroît avoir beaucoup de rapport avec celui des buccins & des murex ; il porte à l'extrémité de la tête une trompe, à l'aide de laquelle il pompe l'eau de la mer & fouille le limon. Cette trompe armée de dents, dans l'espece de la pourpre, lui sert aussi de villebrequin pour tarauder & percer les coquillages, & se nourrir de la chair de leur animal. Les trous si réguliérement faits & qu'on apperçoit sur différentes coquilles, sont l'ouvrage des pourpres : on prétend que les murex

en font aussi, ainsi que certains scolopendres de mer. Les buccins n'ayant point de trompe armée de dents ne peuvent point tarauder les coquillages. L'opercule de la coquille de la pourpre tient à la plaque charnue sur laquelle il rampe, de maniere qu'il ouvre & ferme sa porte quand il le veut. C'est dans un petit vaisseau à côté du collier de l'animal, qu'est le réservoir de cette liqueur si précieuse pour la teinture. Chaque animal n'en fournit guere qu'une goutte; il faut la réunir avec célérité, autrement l'animal la rejette ou la consomme intérieurement. Cette liqueur passe nécessairement par diverses couleurs: d'abord elle paroît blanche, ensuite verte, puis d'une belle couleur purpurine.

Mais voici ce que dit un savant de nos jours concernant la pourpre que fournit le *buccin du Poitou*. M. *Duhamel* a fait plusieurs expériences sur ce coquillage: le suc qui s'y trouve est blanc quand il est bien sain & bien conditionné; mais dès qu'il est exposé au soleil, il devient successivement en moins de cinq minutes, vert pâle & jaunâtre, vert d'émeraude, vert plus foncé, bleuâtre, rouge, pourpre vif & très-foncé: quand le suc est vert dans l'animal (ce que M. *Duhamel* attribue à une maladie) il devient aussi-tôt d'un beau rouge au soleil; sa coquille même, qui en ce cas là est quelquefois verte, rougit aussi. Un linge frotté de ce suc, & dont une partie seulement est exposée au soleil, ne rougit que dans cette partie, & ce qui ne devient pas pourpré ou rouge, reste vert. M. *Duhamel* (*Mém. de l'Acad. des Scienc. 1736, pag. 6.*) dit que cette pourpre auroit, par sa grande viscosité, un grand avantage dans la teinture: elle a résisté aux grands débouillis par lesquels il l'a fait passer.

Nous ajouterons ici, d'après M. *Templemann*; 1°. que la maniere d'écraser le buccin pourpre pour en retirer sa liqueur colorante est défectueuse, en ce que plus il se trouve de chair & d'excrémens de l'animal même, & moins la couleur en est belle; 2°. qu'on se sert d'un chauderon d'étain pour chauffer & évaporer l'eau dans laquelle on a étendu, & comme dissous l'animal écrasé; 3°. qu'on y met du sel marin, non, dit-il, pour aviver la couleur, mais pour la préserver de corruption;

4°. qu'Ariſtote & Pline n'ont point connu les changemens de couleur qui arrivent à la liqueur pourprée, comme nous l'avons rapporté plus haut, parce qu'ils la faiſoient paſſer tout d'un coup à la couleur rouge, en la délayant dans une grande quantité d'eau. *Voyez maintenant les articles* BUCCIN & MUREX.

POURSILLE. Nom que l'on donne en Amérique à la ſeconde eſpece de marſouin. *Voyez au mot* BALEINE *l'article* MARSOUIN.

POURVOYEUR ou GUIDE DU LION. *Voyez* CARACAL.

POUSSE ou MOUPHETTE. *Voyez ſon article au mot* EXHALAISONS SOUTERRAINES.

POUSSEPIEDS ou POUCE-PIEDS, *pollici-pedes*, c'eſt un genre de coquillage multivalve, preſque triangulaire, compoſé d'un grand nombre de battans ou de pieces, dont deux ſont ovales & convexes, deux en loſanges, & une en forme de bec, toutes les autres ſont petites. Il y a des pouſſepieds dans les Indes, compoſés de huit grandes valves, les petites ſont recourbées en façon de panache ; leur pédicule eſt long. La baſe des plus grands eſt contournée, tous ſont attachés à un pédicule court, membraneux, qui eſt extérieurement d'un gris de ſouris, ou noirâtre étant deſſéché, & reſſemble aſſez à la peau de chagrin : il eſt rempli d'une chair blanche ; mais étant cuite, elle devient rouge, & eſt plus délicate à manger que la chair des écreviſſes.

Cette chair, diſons l'animal qui eſt contenu dans cette coquille, eſt preſque le même que celui des vraies conques anatiferes, excepté la longueur & la grandeur de ſes bras ou panaches, qui ont d'ailleurs la même figure.

Les pouſſepieds naiſſent preſque toujours en nombre, vivent en ſociété, formant des grouppes en maſſe ou en bouquet, qui s'attachent par paquets aux rochers ſous l'eau : ils ne ſe découvrent qu'en baſſe marée : cette réunion de pouſſepieds forme comme un arbre, dont les différens pédicules ſont moins les branches que les racines : le ſommet eſt chargé d'une multitude de petits battans triangulaires, qui ont chacun

leur houppe : c'est particuliérement sur les côtes de Bretagne & de Basse Normandie qu'on rencontre les poussepieds. M. *Guettard* dit que le poussepied semble lier la classe des coquilles avec celle des polypiers, parce qu'il y en a qui sortent du corps les uns des autres à la maniere des polypiers.

POUSSIERE, *pulver*, se dit des particules plus ou moins fines, que la nature ou l'art ont détaché de grosses masses solides. De la ténuité de la poussiere naissent ces expressions, *corpuscule*, *particule*, *atome*, (*minima naturalia*). La matiere subtile qui s'exhale d'un corps odorant est une poussiere invisible. La poussiere des étamines des plantes est une farine palpable, c'est la partie vivifiante des végétaux. *Voyez à l'art.* PLANTE.

POUTING-POUT. *Voyez à l'article* MORUE.

POYOU, c'est la *mouche à feu.* Voyez ce mot.

POZZOLANE, *pozzolana aut pulvis puteolanus.* On donne ce nom à une espece de sable qui se trouve dans le territoire de Pouzzol, ville d'Italie, près de Naples : on en trouve aussi à la Guadeloupe, à la Martinique, à l'île de France & même en Auvergne. On doit regarder la pozzolane comme un mélange de parties sableuses, terreuses & ferrugineuses, endurcies, liées & accrochées ensemble, jusqu'à la grosseur d'un pois, & desséchées par des feux souterrains. Cette espece de sable est d'un rouge brun & d'une forme croûteuse ou graveleuse. On s'en sert avec succès pour cimenter les pierres des môles & des édifices qu'on construit dans les lieux maritimes, & même dans la mer : on y joint parties égales de sable & quatre à cinq parties de chaux; on étend le mélange dans une grande quantité d'eau, & on l'emploie aussi-tôt ; car la pozzolane a la propriété de se durcir aussi promptement que la pierre à plâtre calcinée & fusée. M. *Hill* croit que c'est cette substance que les Anciens nommoient *gypsum tymphaicum.*

PRAIRIE, c'est une grande étendue de terre basse, humide, herbeuse & cultivée en *pré.* On distingue les prairies en naturelles & en artificielles. Les prairies naturelles ou sédentaires sont les terrains où différentes especes d'herbes croissent naturellement. On les fau-

che;

che; & étant fanées, elles donnent le foin pour la nourriture des animaux. *Voyez* Foin.

Les prairies artificielles ou ambulantes sont celles qu'on a semées, & qui sont formées d'une seule espece de plantes. Ces prairies artificielles sont regardées par tous les meilleurs Agriculteurs, comme un agent essentiel & même unique pour l'amélioration de notre agriculture : la raison en est, que le même espace de terrain cultivé de cette maniere, fournit beaucoup plus de nourriture pour les bestiaux, & met en état d'en élever davantage ; plus on a de bestiaux, plus on fait d'engrais, & les bons engrais sont toute la base de l'agriculture. Le même espace de terre bien préparé & bien fumé, donne une plus grande récolte de grains & de meilleure qualité, qu'une étendue beaucoup plus grande, qui n'est point nourrie d'engrais ; plus on a de prairies artificielles, plus on peut élever de bestiaux, & tout se vivifie en raison de leur augmentation, comme tout dépérit en proportion de la diminution du bétail. On fait des prairies artificielles avec le *grand trefle à fleurs rouges*, la *luzerne*, le *sainfoin* : on peut en faire avec le faux seigle, mais qui sont inférieures à celles qu'on peut faire avec le *ray-grass* ; ajoutez à ces plantes le *timothy-grass*, le *bird-grass*, la *pimprenelle* & la *sulla*. On peut voir, à chacun de ces mots, la culture de ces diverses especes de végétaux. Ce sont là les plantes vivaces les plus connues jusqu'à présent, par le grand produit qu'elles donnent lorsqu'on les cultive seules & sans mélange ; ç'a été en les séparant des autres plantes, qu'on s'est apperçu qu'elles perdoient à être confondues ; en les cultivant, elles sont devenues méconnoissables, par l'abondance avec laquelle elles ont crû ; & étant coupées avant la maturité de leurs graines, elles ont soutenu deux & trois coupes par année.

Ces observations ont fait penser à la Société d'Agriculture de Bretagne, qu'il pourroit peut-être y avoir dans les prairies plusieurs autres végétaux, qui, séparés & cultivés ainsi dans des terres préparées, donneroient les plus belles prairies : en observant les terrains dans lesquels les diverses plantes croissent na-

turellement, on pourroit multiplier les moyens de tirer parti de la diverſité des terrains, puiſqu'on pourroit choiſir, ſur un plus grand nombre de végétaux, ceux qui peuvent le mieux s'aſſortir à la nature & à l'expoſition de chaque terrain en particulier; d'autant mieux que les Agriculteurs voient avec regret, que les végétaux, déjà connus pour former des prairies artificielles, ne réuſſiſſent point ſemés dans certaines eſpeces de terres. Il faut donc chercher pour chaque ſol en particulier la plante qui y doit réuſſir. La nature révele preſque toujours ſon ſecret, lorſqu'elle eſt interrogée perſévéramment & avec intelligence.

La Société de Bretagne nous préſente un tableau bien ingénieux de la maniere dont il faut s'y prendre pour parvenir à extraire d'une prairie les plantes qui pourroient être cultivées avec ſuccès pour former des prairies artificielles, appropriées aux différens ſols; elle le préſente comme un eſſai, dans l'eſpérance que ſon exemple aura des imitateurs, & que par là les prairies naturelles, mieux connues, ſeront plus aiſément & généralement appréciées.

Le tableau des prairies des environs de Rennes, eſt diviſé en ſept colonnes. La premiere eſt deſtinée à marquer le nombre des différentes eſpeces de plantes qui y croiſſent. La ſeconde contient les phraſes botaniques, & autant qu'on a pu, les noms vulgaires de ces plantes, qui varient beaucoup dans les diverſes Provinces. Les trois ſuivantes marquent, 1°. ſi ces plantes ſe trouvent ou ne ſe trouvent pas dans les prairies moyennes, hautes ou baſſes; 2°. le degré de hauteur auquel elles parviennent le plus communément dans chacune de ces trois expoſitions. La ſixieme marque à-peu-près à quel point les plantes ſont rares ou communes dans chaque eſpece de prairies. La ſeptieme colonne porte les qualifications qu'on peut donner à ces plantes, comme de *bonnes*, *inutiles*, *utiles*, *mauvaiſes* & *très-bonnes*.

On voit d'un ſeul point de vue dans ce tableau, toutes les plantes qui croiſſent dans la prairie; on obſerve dans cette diviſion de *prairies moyennes*, *hautes* & *baſſes*, qu'il y a des plantes qui ſe trouvent dans les unes,

& presque jamais dans les autres ; indication que donne la Nature, que pour avoir de bonnes prairies, il seroit essentiel de placer les plantes dans la position qu'elle leur rend favorable ou plutôt nécessaire. On a mesuré celles qui croissent dans ces trois classes de prairies, & on en a trouvé qui étoient persévéramment plus hautes dans une de ces classes que dans les autres. Nouveau témoignage fourni par la Nature, que chaque plante doit être mise à sa vraie place, & qu'on perd sur le volume, & peut-être sur la quantité des fourrages, en laissant subsister ce mélange fortuit des végétaux qui composent nos prés ordinaires.

On observe, par ce tableau, que de quarante-deux especes de plantes, qui forment les prairies des environs de Rennes, il y en a qui parviennent à trois pieds de hauteur, qu'on n'en compte que dix-sept qui fournissent de bonne nourriture au bétail; qu'il y en a vingt-cinq qui sont inutiles ou dangereuses; inutiles, parce qu'elles sont si petites, que la faux passe pardessus, ou parce qu'elles sont si ligneuses, que le bétail les rejette; dangereuses, tel que les *renoncules*, l'*œnanthe aquatique*. Si chaque espece croissoit en nombre égal, il s'en suivroit qu'on perd trois cinquiemes de fourrages à ne pas cultiver dans chaque classe de prairies les seules plantes utiles, & en particulier celles qui conviennent à leur position. De plus, ces mauvaises plantes ôtent la nourriture aux bonnes.

Cette séparation des mauvaises plantes seroit d'autant plus avantageuse, que les animaux feroient beaucoup moins de perte du fourrage ; car un fait qu'il est aisé à tout le monde de vérifier, est que les animaux qui mangent au ratelier, & qui attirent avec le bon foin un seul brin d'une plante dont le goût leur déplaît, abandonnent le foin avec la mauvaise plante, en sorte qu'il ne sert que de litiere.

Le seul moyen de retirer des fourrages abondans de toutes les prairies à la fois pendant les années de température moyenne, c'est d'assortir la nature des plantes à la qualité des terrains. Les Cultivateurs instruits placent toujours le sainfoin dans un sol sec, & le grand trefle dans des lieux un peu humides. Il n'y a peut-

être pas une seule plante des prairies qui ne demande la même attention.

Un autre avantage bien important de ces diverses especes de prairies, c'est qu'on pourroit observer quels sont les fourrages qui peuvent procurer aux vaches le meilleur lait & le plus propre à donner d'excellent beurre ; car en divisant ainsi les plantes on a observé, par exemple, que le trefle fournit aux vaches une plus grande quantité de lait que les fourrages ordinaires ; mais aussi le beurre qu'on en retire est assez ordinairement inférieur à celui des vaches nourries de fourrages communs : on en trouveroit peut-être qui leur fourniroient un meilleur lait, ou si l'excellence du beurre dépend de la réunion des sucs, qui pris séparément contribueroient peut-être à l'altérer : la seule expérience apprendra la vérité de ces faits. C'est en recueillant des graines de ces bonnes especes de plantes des prairies & en les semant à part, qu'on apprendra toutes ces vérités si importantes.

Peut-être ces expériences conduiroient-elles à découvrir des plantes qui, cultivées sans mélange, donneroient des fourrages verts depuis le mois d'Octobre jusqu'à la fin d'Avril, temps où s'épuisent & renaissent les prairies artificielles connues : ce seroit une découverte très-importante pour l'agriculture en général, car les bestiaux qui font un objet considérable dans plusieurs provinces, donneroient encore de plus grands produits, étant toujours nourris avec des fourrages verts. On a déjà une de ces especes de fourrage dans l'*ajonc* ou *genêt épineux*, qui fournit au bétail une nourriture très-saine, & dont on ne peut faire usage que pendant l'hiver.

Quoiqu'un très-grand nombre de personnes conviennent de la supériorité des prairies artificielles, il y en a cependant beaucoup qui ne peuvent se résoudre à leur sacrifier les *pâtures*, c'est-à-dire, ces terrains qui sont en jacheres. Pour démontrer la supériorité de ces prairies sur les pâtures, la Société d'Agriculture présente un tableau comme le précédent des pâtures hautes & basses, où l'on voit d'un coup d'œil que dans les pâtures hautes, sur trente-huit plantes, il ne s'en

trouve que huit d'utiles pour la nourriture des bestiaux, & que les autres sont inutiles ou dangereuses; & dans les pâtures basses on n'en voit que quatre d'utiles, sur vingt-neuf dont elles sont composées.

Maintenant il convient d'observer que pour réussir dans la culture des prairies artificielles, il faut suivre exactement tous les procédés proposés par la Société d'Agriculture de Rennes, & que cette culture pour n'être pas trop dispendieuse, ne peut convenir que dans les endroits où la Nature n'a pas formé de prairies naturelles. Celles-ci composées du mélange fortuit de toutes sortes de végétaux ne demandent ni soins, ni frais pour l'établir; elles sont très-avantageuses, surtout quand on peut les égayer avec de l'eau vive qu'on y fait couler par des rigoles; elles rendent un foin abondant, quoique moins savoureux, & elles n'ont besoin ni d'engrais, ni de culture pour rendre pendant des siecles entiers la même quantité de fourrages.

Une prairie artificielle ne subsiste que dix à douze ans au plus, le trefle ne dure que trois ans, la luzerne ne subsiste que six ou huit ans; d'ailleurs le grand produit de toute espece de prairie artificielle diminue dès la quatrieme ou cinquieme année. Il est très-difficile de sécher & de ramasser le foin de la plupart des prairies artificielles dans leur vrai point; s'il est trop sec, il perd la plus grande partie de ses feuilles, s'il lui reste encore quelque humidité, il se moisit & se corrompt au tas; d'ailleurs, dit M. *Bourgeois*, s'il reçoit quelques jours la pluie sur le pré, il devient noir & mauvais & perd presque toutes ses feuilles en se séchant, & il ne reste que les tiges que les bestiaux rebutent. Le foin des plantes qui ont des tiges tubuleuses, comme les *fénasses*, le *rye-grass*, le *ray-grass*, *&c.* est, dit encore M. *Bourgeois*, beaucoup plus facile à sécher que celui des autres especes d'herbes à grosses feuilles, comme le trefle, la luzerne, le sainfoin; mais ce foin ne nourrit pas beaucoup, il est assez maigre, & ne procure pas une abondance de lait: on verra à l'article du *ray-grass* que cette espece de foin a encore d'autres inconvéniens qui le rendent inférieur à celui d'une prairie naturelle.

Conséquemment à cet exposé, un bon Econome ne

devroit établir des prairies artificielles que dans les terrains qui ne produisent que peu ou point de foin, ou dans des terres labourables qu'on convertit en prés, afin d'avoir plus de fourrage & d'engrais, pour mettre en valeur une ferme ou un domaine où il n'y a pas une quantité suffisante de prairies naturelles.

PRASE, *prasius*. Pierre qu'on estime être la matrice de l'émeraude, aussi la nomme-t-on *racine d'émeraude* ou *smaragdo-prase ;* elle est peu resplendissante & de couleur de porreau, mêlé de jaune. *Lémery* dit qu'elle est propre pour fortifier le cœur, comme l'émeraude : *voyez* ce que c'est que le *prase*, & ce que l'on dit des vertus de ces sortes de pierres à l'article ÉMERAUDE. On trouve le prase dans les deux Indes, mais sur-tout en Boheme, dans le Bourbonnois & en Auvergne ; mais par-tout cette pierre est très-peu estimée des Lapidaires. Il y a aussi les pierres appelées *faux prases :* voyez *Pseudo-prases* à l'article AGATE.

PRÉ. *Voyez* PRAIRIE.

PRÉCIPICE. Gouffre vide, escarpé de toutes parts, d'où il est presqu'impossible de se retirer quand on y est. Le précipice a souvent des bords glissans & dangereux pour ceux qui marchent sans précaution, & inaccessibles pour ceux qui sont dedans ; la chute y est rude. *Voyez les articles* GOUFFRE & ABISME.

PRÊLE, ou QUEUE DE CHEVAL, ou ASPRELE, *equisetum*. Genre de plante dont M. *de Tournefort* compte huit especes, entre lesquelles se distingue la grande prêle, nommée *equisetum palustre longioribus setis*. Cette plante qui croît dans les lieux marécageux, est remarquable par sa forme ; elle est composée de tuyaux striés, creux & emboîtés les uns dans les autres : on remarque à l'endroit de leur articulation des filets longs, striés, disposés en rayons circulaires ; dans cet état elle représente assez bien une queue de cheval : ses tiges sont terminées par une tête en maniere de chaton, renflée vers le milieu, formée par un grand nombre de petites étamines chargées chacune d'un sommet en champignon. On prétend que les semences naissent sur des pieds qui ne portent point d'étamines, & que ce sont des grains noirs & rudes.

Cette plante eſt, dit-on, un excellent aſtringent; ſes feuilles pilées & appliquées ſur les plaies les conſolident, même lorſque les nerfs ſont bleſſés. La prêle fait beaucoup de mal aux bêtes à cornes; elle leur donne des flux de ventre qui les épuiſe, dit M. *Haller*, & leur fait tomber les dents; mais au contraire elle fait un très-bon foin lorſqu'elle eſt ſeche pour les chevaux qu'elle engraiſſe, & qui l'aiment beaucoup, dit M. *Bourgeois*, étant verte. On préſume que c'eſt ſon aſtriction étant verte qui fait qu'elle amaigrit ou empêche d'engraiſſer les bœufs & autres beſtiaux qui en mangent. En Toſcane, au défaut de meilleur aliment, quelques perſonnes mangent les ſommités de la prêle, comme les aſperges: on les appelle *paltruſalo*. On boit l'infuſion de cette plante pour le piſſement de ſang qui n'a pas pour cauſe une pléthore, un engorgement dans les vaiſſeaux ſanguins, une ſuppreſſion de menſtrues ou d'hémorroïdes, ni une éroſion de la veſſie par la pierre.

Les cannelures des tiges de la grande eſpece de prêle ſont ſi rudes, qu'on s'en ſert pour polir le bois & même le fer: pour cet effet on met dans les cavités de la tige des fils de fer qui ſoutiennent l'écorce & l'appliquent fortement contre les pieces d'ouvrages à polir, ſans qu'elle ſe briſe: il y a des Doreurs qui s'en ſervent auſſi pour adoucir le blanc qui ſert de couche à l'or.

Les globules de la pouſſiere fécondante de la prêle ſont comme verdâtres, aſſez gros & ornés de quatre filets inégaux, qui partent d'un même point central, & qui ſont terminés chacun par une petite tête. Ces filets, dit M. *Adanſon*, ſont couchés ſur la ſurface des globules, & ne ſe développent pas d'abord; mais lorſqu'on les expoſe à l'humidité, & enſuite à la chaleur ou à la ſéchereſſe, alors ils ſe développent par une force élaſtique, les font ſauter & reſtent divergens de maniere qu'ils repréſentent les pattes d'une araignée, dont le globule forme le corps qui ſe trouve au centre de leur réunion. Le même Botaniſte dit qu'il ne connoît pas encore le fruit ou les graines de l'*equiſetum*, ni les fleurs femelles. Voyez *Famille des Plant. Vol. 2. p. 477.*

M. *Haller* dit que cette découverte appartient à M. *Stæhelin* de Baſle, Eleve de M. *Vaillant*, & Botaniſte

très-éclairé. Nous en avons vu nous-mêmes, dit M. *Haller*, les particules saillantes à peu près sur quatre jambes recourbées qui se démenent par de petits sauts alternatifs. Il y a une espece de petite prêle qui se plaît dans les lieux aquatiques, on l'appelle *prêle d'eau* ou *pesse-d'eau*, *hippuris aquatica*, LINN. elle ne convient qu'aux chevres; les chevaux, les vaches & les porcs la rejettent. *Voyez à l'article* CONFERVA.

On prétend qu'on a trouvé quelquefois dans le sein de la terre de la prêle fossile; peut-être n'est ce que le corps connu sous le nom *hippurite*: voyez ce mot.

PRENEUR DE MOUCHES. En Europe on donne ce nom à l'oiseau appelé *bouvier*. *Catesby* dit qu'à la Caroline on appelle aussi de ce nom cinq petites especes d'oiseaux de différentes couleurs; l'un est huppé & est verdâtre, l'autre a les yeux & les pieds rouges, &c. *Voyez* GOBEUR DE MOUCHES.

PRÉPUCE DE MER: *voyez à l'article* PENNACHE DE MER. On donne aussi le nom de *prépuce* à une coquille de la famille des *tonnes*.

PRESQU'ILE ou PENINSULE, *peninsula*, est une langue de terre environnée d'eau de tous côtés, excepté par une gorge étroite par laquelle elle tient à la terre ferme d'un continent. Cette gorge ou passage étroit par où un pays communique avec un autre par terre, s'appelle *isthme*. Il y a en général cinq grandes presqu'îles; savoir, l'Europe, l'Asie, l'Afrique & les deux Amériques, & ces cinq grandes en forment des moyennes & des petites: en Europe est l'Italie, l'Espagne, le Jutland, l'isthme de Corinthe qui joint la Morée à la Turquie; en Asie est l'Arabie, Malacca, la Corée & Kamtschatka; en Afrique est celle d'Ajam; en Amérique est le Labrador, la Californie, l'Acadie, la Floride & le Jutacan.

PRESTER. Nom donné par quelques-uns à un météore, consistant dans une exhalaison qui sort d'une nue avec tant de violence, qu'elle s'enflamme par le choc, brûle vivement ou renverse tout ce qui s'oppose ou s'offre sur son passage. *Voyez* MÉTÉORE.

PRÉSURE ANIMALE: *voyez à l'article* LAIT. Quelques-uns appellent *présure végétale ordinaire* les

étamines de chardon d'Espagne ou chardonnet, le *gallium*, le *marum*, & toutes les plantes qui contiennent un acide nud, développé, ou un esprit recteur acide, parce qu'elles ont la propriété de cailler le lait & de produire l'effet de la *présure animale*.

PRIAPES DE MER, *pince*. Ce sont des especes de zoophytes, d'une forme cylindrique, qui errent au fond de la mer, & qui n'ont souvent dans leurs boyaux qu'une substance glaireuse, sableuse très-fine, dont ils paroissent se nourrir: ils sont toujours attachés aux rochers. *Voyez* MEMBRE MARIN.

PRIAPOLITES, *priapolithes*. On donne ce nom à des pierres qui ont une sorte de ressemblance avec le membre viril. Leur forme est un cylindre de douze à quinze lignes de diametre plus ou moins, de cinq à six pouces de longueur, & arrondi par les extrémités, composé de plusieurs couches paralleles & tenaces. L'axe de ce cylindre est toujours rempli d'une cristallisation spatheuse qui imite assez celle des cristaux qu'on voit dans la plupart des cailloux creux. On trouve beaucoup de ces pierres figurées en Roussillon, en Catalogne & près de Castres en Languedoc. Les priapolites ne sont communément que des especes de *stalactites* & quelquefois des *pyrites*: voyez ces mots.

PRIME DES PIERRERIES. Les Joailliers & les Lapidaires donnent ce nom à des pierres ou quartzeuses ou de spath fusible, sur lesquelles sont portés des cristaux de roche diversement colorés & communément plus colorés, plus purs, plus durs, plus pesans que la pierre qui leur sert de matrice, ou de laquelle ils sont produits. La prime n'est point une pierre précieuse, elle n'en a point les qualités que nous venons de désigner ci-dessus. La prime d'améthyste n'est qu'un quartz cristallisé & d'un violet rarement vif; les primes de spath fusible ne sont guere en cristaux d'une figure déterminée, telle est la prime d'émeraude, qui est d'un vert terne, impur, demi-transparente: *voyez* PRASE. Il y a des primes d'améthyste-onyx, & d'autres qui sont blanches. *Voyez les mots* FLUORS & SPATH FUSIBLE.

PRIMEROLE ou PRIMEVERE, *primula veris*. Cette plante que l'on nomme aussi *fleur de coucou*, *herbe*

à la paralysie, & *braies de cocu*, croît presque par-tout dans les champs, dans les prés, dans les bois & près des ruisseaux, où elle fleurit dès le premier printems, *primula veris:* sa racine est assez grosse, écailleuse, rougeâtre, d'un goût astringent, d'une odeur agréable, aromatique, garnie de longues fibres blanches; elle pousse en Mars des feuilles oblongues, larges, ridées, couchées par terre, & chargées d'un duvet fort léger: il s'éleve d'entre ces feuilles une ou plusieurs tiges à la hauteur de quatre pouces, rondes, un peu velues, sans feuilles, portant en leurs sommets des bouquets de fleurs simples, mais belles, jaunes, (celles de la primevere des jardins sont rougeâtres), odorantes, formées en tuyaux évasés en leur partie supérieure, disposées comme en ombelles au nombre de sept, de douze, quelquefois de vingt-quatre & même plus: à ces fleurs succedent des coques ovales qui renferment de petites semences rondes & noires.

Toute cette plante est d'un goût âcre & amer & donne, selon *Ray*, autant de variétés que l'espece à fleur blanche; ses feuilles sont d'usage en médecine, & principalement ses fleurs. On tient dans les boutiques une eau distillée & une conserve de fleurs de primevere, qui s'emploie avec succès dans l'apoplexie & dans la paralysie: on prescrit aussi les fleurs en infusion théiforme. On a remarqué que cette plante, surtout sa racine, avoit quelque chose de somnifere, en ce qu'elle calme les vapeurs & qu'elle dissipe la migraine & les vertiges des filles mal-réglées: le suc des fleurs nettoie le visage & emporte les taches de la peau si l'on s'en sert en liniment. M. *de Tournefort* cite quarante especes de *primevere*: on en distingue de simples, de doubles, de sauvages, de cultivées, de blanches, de violettes, de rouges. Celle que nous venons de décrire est la plus usitée en médecine; il la désigne ainsi, *primula veris odorata, flore luteo, simplici.*

PRINCE. Nom que les Naturalistes donnent au plus petit des papillons qui portent des points d'argent sur les ailes: communément on en compte neuf. C'est celui que M. *Geoffroy* appelle le *collier argenté*. On donne le nom de *princesse* au papillon qui a trente-sept taches

nacrées sous les grandes ailes ; c'est le *petit nacré* de M. *Geoffroy* ; l'un & l'autre ont les ailes arrondies, un peu dentelées, de couleur fauve, tachetées de noir.

PRINCE DES SERPENS. *Voyez* ASMODÉE.

PRINCESSE ou POISSON-PRINCESSE. Les Hollandois appellent ainsi un poisson saxatile qui se trouve proche d'Hilas, ville peu distante d'Amboine : ils en distinguent trois especes : la premiere a la tête longue, & le corps cannelé ; son corps est orné de quatre lignes longitudinales, & son dos de quelques aiguillons : la seconde est rougeâtre, & tachetée de bleu : la troisieme a un bec d'oiseau ; il est de couleur violette, & l'on voit sur sa queue une tache jaune.

PRIONE, *prionus*. Grand insecte coléoptere fort rare, à antennes en scie, qui semblent comme implantées au milieu de l'œil de l'animal. Tout son corps est d'un noir-brun luisant : ses mâchoires sont fortes.

PROBOSCIDE, se dit de la trompe de l'*éléphant*. Voyez ce mot.

PROCESSIONNAIRES ou ÉVOLUTIONNAIRES. Nom que M. *de Réaumur* donne à des chenilles qui, passant d'un lieu à un autre, ont un chef à leur tête. *Voyez le mot* CHENILLES-PROCESSIONNAIRES.

PROCIGALE, *tetigonia*. On donne ce nom à des especes de mouches vielleuses, dont la structure de la trompe est des plus singulieres ; tel est le *porte-lanterne*. Voyez ce mot à la suite de l'article ACUDIA.

Les petites cigales de ce pays-ci ont été appelées *procigales* ; elles n'ont que deux petits yeux lisses, tandis que la grande cigale de Provence en a trois.

L'insecte chinois connu sous le nom de *lucifer* est aussi une procigale. On trouve aux environs de Paris quelques especes de procigales qui ne souffrent pas beaucoup dans leur métamorphose, la nymphe marche, court, saute & mange comme après le développement de ses ailes. Leur beauté, leur singularité, nous font regretter qu'elles ne soient pas plus grandes. Celles qu'on nomme *le grand diable*, le *petit diable*, le *demi-diable* font des plus remarquables : les pays étrangers nous en fournissent d'une figure bien plus extraordinaire, tel que le *porte-lanterne*. *Voyez*

Acudia, *voyez aussi* Sauterelle puce & Écume printaniere.

PRODUCTION. En Histoire Naturelle, se dit de l'existence d'une plante, d'un animal, d'une substance quelconque. La production des êtres est l'état opposé à leur destruction, quoique de la destruction naisse une nouvelle production, & ainsi de suite en passant toujours sous une infinité de formes successives; la nature ne produit des monstres que par la comparaison d'un être à un autre : tout naît également de ses lois, & la masse de chair informe, & l'être le mieux organisé.

PRODUCTIONS À POLYPIER. On donne ce nom aux litophytes, aux coraux, à la plupart des corallines, & à toutes les especes de madrépores. *Voyez ces différens mots.*

PRODUCTIONS DE VOLCAN, *producta ignivomorum*, sont des substances formées par la destruction d'autres corps fossiles, qui par l'action d'un feu souterrain, ont été ou calcinées comme les pierres de volcan proprement dites, ou liquéfiées, à demi-vitrifiées & rendues poreuses comme les ponces, ou totalement vitrifiées comme le verre de volcan, ou la pierre obsidienne; en un mot toutes les especes de laves sont des résultats de volcan. *Voyez ces mots.*

PRO-GALLINSECTE. *Voyez à l'article* Gallinsectes.

PROIE, se dit de la pâture des animaux ravissans & carnassiers : on cite le vautour parmi les oiseaux; le tigre parmi les quadrupedes; la loutre parmi les amphibies; le requin parmi les poissons; le fourmi-lion parmi les insectes; l'étoile de mer parmi les zoophytes; le boiciningua parmi les serpens; mais l'homme est le plus vorace de tous les animaux.

PROMEROPS. Genre d'oiseaux nommé ainsi par M. *de Réaumur*, & dont on distingue plusieurs especes qui ont quelque rapport avec la huppe : *voyez ce mot.* Ces oiseaux sont originaires des Indes & d'Amérique; on en voit au Mexique deux especes qui sont très-belles. La premiere de la grosseur d'une petite grive, a la tête, la gorge, la poitrine & tout le dessus du corps d'un gris obscur, changeant en vert de mer &

en rouge pourpré. La seconde à-peu-près de la grandeur d'un étourneau, est jaune, à l'exception de la gorge, du cou & des ailes qui sont variées confusément de cendré & de noir. L'espece qu'on trouve au Cap de Bonne-Espérance est toute brune, n'est guere plus grosse qu'une alouette; celle des Barbades est de la taille d'un étourneau; sa tête, son cou & son bec sont de couleur d'or, & le jaune oranger domine dans son plumage; ces oiseaux se nourrissent de vermisseaux & de graines.

PROMONTOIRE, *promontorium.* Nom donné à une montagne accompagnée d'une pointe de terre qui avance dans la mer. *Voyez* CAP.

PROPOLIS. *Voyez au mot* ABEILLE *l'article de la récolte de la propolis.*

PROSCARABÉE ou CANTARELLE, *meloe.* Insecte dont les antennes sont plus grosses vers le milieu, & plus petites vers les deux extrémités. Ce petit animal que l'on rencontre au printems le long des chemins dans les bois, dans les prés humides, même dans les terres labourées & exposées au soleil, marche lourdement & ne peut voler n'ayant point d'ailes, mais seulement deux especes de fourreaux ou étuis chagrinés, qui ne couvrent que la moitié du corps. Son corps est assez mollasse, noirâtre, violet; & lorsqu'on le touche, il fait sortir de toutes ses articulations une liqueur grasse, d'une odeur qui n'est pas désagréable, ce qui l'a fait appeler par quelques-uns le *scarabée onctueux des Maréchaux.* Sa tête est grosse & pointillée, ainsi que le corselet qui est plus étroit & arrondi. Les mâles sont beaucoup plus petits que les femelles, celles-ci déposent leurs œufs en terre. Les deux premieres pattes de ces insectes ont chacune cinq articles aux tarses, & quatre seulement à la derniere. Le proscarabée se nourrit d'insectes, de feuilles de violettes & d'herbes délicates. On prétend que l'huile dans laquelle on a fait infuser ces insectes est un excellent topique pour les plaies, pour les piqûres de scorpion. On la fait entrer dans les emplâtres pour les charbons pestilentiels.

PROTÉE. C'est le polype d'eau douce. *Voyez* POLYPE.

PROYER ou PRUYER ou PRIER, *cynchramus.* Oiseau de passage, du genre du bruant : il est très-connu des Paysans, qui en prennent beaucoup au printems dans les plaines voisines des montagnes & des forêts : il a le plumage de l'alouette, il est plus grand que le cochevis : son bec est gros, court & élevé par-dessus ; la partie inférieure est échancrée de chaque côté. Il n'y a aucun oiseau qui ait le bec fendu comme le proyer. Cet oiseau est pâle sous le ventre, & un peu tiqueté de brun ; il ne se perche guere sur les branches, communément il se tient contre terre ; il vit dans les prés, sur le bord des eaux : il aime l'orge & le millet : il fait son nid, il pond, couve & éleve ses petits dans les champs semés d'avoine, d'orge ou dans les prés, &c. On le nomme *teriz* en quelques pays, parce que le jour il se met sur le haut d'un palis, & son chant semble prononcer *tirter*, *tiretitz*, ce qu'il répete souvent. Quand il vole, il ne retire pas ses jambes à lui comme les autres oiseaux, il les laisse pendantes & il agite fréquemment & irréguliérement les ailes. On engraissoit autrefois cet oiseau à Rome avec du millet; on l'appeloit *miliaris :* on le servoit dans les festins.

PRUNE. Fruit à noyau très-connu, qui vient sur le *prunier.* Voyez ce mot.

PRUNE DES ANSES, est le fruit d'un arbrisseau qui se trouve dans les anses au bord de la mer, connu aux Iles sous le nom d'*Icaque :* c'est le *guajeru* de *Marcgrave.* Voyez ICAQUE.

PRUNE-COTON, est encore une espece d'icaque: on l'appelle ainsi, parce que sa chair est aussi blanche que du coton. C'est un fruit un peu long, de couleur cramoisie foncée d'un côté, & claire de l'autre : quoique d'une saveur astringente, on le mange avec plaisir: *consultez Mais. Rust. de Cayenne.*

PRUNELLIER, ou PRUNIER SAUVAGE ou ÉPINE NOIRE, *prunus sylvestris.* C'est un arbrisseau fort garni de branches épineuses, très-commun dans les haies, dans les bois & dans tous les lieux incultes. Il se multiplie plus qu'on ne veut ; il s'éleve à six ou huit pieds de hauteur ; son écorce est noire. Ses feuilles sont

en forme de lance, dentelées, d'un goût astringent. Ses fleurs sont en rose, blanches, ameres, un peu odorantes, nombreuses & hâtives : il leur succede de petits fruits moins gros que les cerises ordinaires, verts avant leur maturité, d'un bleu foncé quand ils sont mûrs. Ces fruits sont fort tardifs & restent une partie de l'hiver sur l'arbrisseau. Les feuilles, l'écorce & les fruits non mûrs de cet arbrisseau rafraîchissent & sont astringens, aussi en fait-on fréquemment usage dans les hémorragies & le flux de ventre. Mais ses fruits mûrs qu'on appelle *prunelles*, ont la propriété de lâcher le ventre; au lieu qu'ils sont astringens quand ils sont verts. En Allemagne on prépare, avec les prunelles, des vins & de la biere, qui sont utiles dans les flux de ventre & les regles immodérées. On prétend que ces fruits sont encore une ressource immanquable pour rétablir le vin tourné. On fait sécher au four les prunes sauvages non mûres, & on les fait ensuite fermenter avec du moût ou de la biere.

On exprime encore le suc de ces prunelles, & on le fait cuire & épaissir, jusqu'à la consistance d'extrait solide; on lui donne le nom d'*acacia d'Allemagne*, & on le substitue au vrai acacia; cependant il est plus acide, & passe pour être plus rafraîchissant & plus astringent. On met ce suc épaissi dans des vessies; lorsqu'on les rompt, on le trouve pesant, noir, brillant en dedans. Le suc exprimé après la maturité devient purgatif & sert quelquefois à falsifier le *tamarin*; voyez ce mot. L'eau des fleurs de prunellier est de bonne odeur & estimée sudorifique, cordiale, pectorale & calmante. Les fleurs ont les mêmes vertus & sont un peu laxatives.

PRUNES DES INDES. *Voyez* MYROBOLANS, *& le mot* HOBUS *qui s'y trouve.*

PRUNES DE MONBAIN. *Voyez* ACAJA.

PRUNIER, *prunus*. On distingue en général deux sortes de pruniers, l'un cultivé & l'autre sauvage; on nomme aussi ce dernier *prunellier* ou *acacia nostras* : voyez PRUNELLIER.

Il y a plusieurs especes de pruniers cultivés, qui donnent tous des prunes différentes pour la forme, la

couleur, la ſaveur: nous ne parlerons ici que des eſpeces les plus eſtimées.

Les fleurs des pruniers ſont diſpoſées en roſe ; il leur ſuccede des fruits ſucculens, qui different de goût ſelon les eſpeces. Ces fruits renferment un noyau qui contient une amande amere; l'écorce du prunier eſt remplie de gerçures. Les feuilles de ces arbres ſont ſimples, preſque ovales, dentelées par les bords, relevées en-deſſous de nervures, creuſées de ſillons endeſſus, & elles ſont attachées alternativement ſur les branches. Ses racines ſont fortes & rameuſes.

Le prunier eſt le plus commun des arbres fruitiers à noyau; il eſt de moyenne grandeur, & ſe trouve dans les pays tempérés de l'Aſie, de l'Europe & de l'Amérique ſeptentrionale. On le multiplie par la greffe, par le noyau ou l'amande, & par des rejetons qui ſortent des ſauvageons. On peut greffer ſur toutes ſortes de pruniers, comme auſſi ſur le guignier, le pêcher & l'amandier: mais le meilleur plant pour toutes ſortes de pruniers, ou même de pêchers, c'eſt celui qu'on leve aux pieds des pruniers de Damas noirs & de Saint-Julien; ces arbres pouſſent quantité de rejétons, ils ont la ſeve plus douce & durent davantage que les autres pruniers. On les greffe, ſoit en fente, ſoit en écuſſon.

On peut ſe procurer des rejets qui donnent de très-bons fruits, & qui n'ont pas beſoin d'être greffés : il ne s'agit, par exemple, que de greffer une reine-claude ſur un ſauvageon, mais bien bas : lorſque la greffe eſt bien repriſe, on la fait planter très-avant en terre, il pouſſe des racines au bourlet de l'inſertion de la greffe, & alors on a un prunier dont tous les rejets produiront de bonnes reine-claudes. Comme il eſt quelquefois incommode d'avoir des arbres qui donnent beaucoup de rejets, nous avons greffé, dit M. *Duhamel*, des reine-claudes ſur des noyaux de pêchers ; ces arbres, qui ſont un peu délicats, nous ont donné de très-bons fruits.

Le prunier demande une terre plus ſeche qu'humide, plus ſablonneuſe que forte; au reſte cet arbre eſt de tout pays, il vient & pullule beaucoup : mais il eſt long-temps dans les terres fortes ſans rapporter, & il

il y donne toujours trop de bois. La distance qui convient à ces arbres est celle de douze pieds. De tous les arbres à noyau le prunier est celui qui supporte le plus aisément la taille. Nous avons dit que les prunes varient beaucoup pour le goût, la couleur & la forme. Nos auteurs d'agriculture en font mention de plus de 250 variétés: nous ne citerons que celles qui passent pour les meilleures. Vous pouvez consulter les *Catalogues* des RR. PP. Chartreux de Paris, & de M. l'Abbé *Nolin*. Il y a quelques pruniers curieux par leur singularité & leur agrément.

Le *prunier à fleurs doubles* fait un bel effet dans les bosquets printaniers: son fruit est excellent, & ses feuilles sont très-grandes. Le *prunier de Canada* est d'un grand ornement dans les bosquets d'été, tant par la quantité prodigieuse de ses fleurs un peu rougeâtres en dehors, qui forment un joli bouquet, que par le panache de ses feuilles: le *prunier de perdrigon* dont le bois, la feuille & le fruit sont panachés: la *prune sans noyau* qui renferme une amande sans nulle coquille osseuse: le *damas melonné d'Angleterre*, dont les feuilles sont bordées de blanc.

La prune de damas noir, ou *le gros damas violet de Tours*, quitte le noyau; c'est une bonne prune qui charge beaucoup: on la mange crue, on en fait aussi des pruneaux; sa pulpe est laxative, elle est d'usage pour le diaprun dont elle fait la base. On en prépare & on en fait sécher beaucoup en Touraine sur des claies où l'on a, dit-on, l'industrie d'en réunir plusieurs sous une même enveloppe, afin de les rendre plus belles à la vue, plus moelleuses & plus savoureuses au goût. Les pruneaux noirs communs des boutiques, appelés par les Pharmaciens *pruna damascena* ou *petit damas noir*, ne s'emploient qu'à titre de médicament laxatif, ou pour relever le goût doucereux du gros damas violet.

La *prune de monsieur* est très-belle & grosse, d'un jaune violet; elle est excellente, sur-tout dans les climats chauds, comme dans nos provinces méridionales de France. La *prune de Ste. Catherine* est blanche, grosse; elle quitte rarement le noyau; elle est bonne à manger, & est très-estimée pour faire des pruneaux.

Le *damas gris*, ou *la prune abricotée* est blanche, grosse, ronde; elle prend avec le temps un petit rouge, qui la fait ressembler à un petit abricot; son goût est exquis & des plus relevés.

La *prune de brignoles* est petite, d'un rouge clair, d'une chair un peu ferme comme celle du coing; elle est légérement acide & vineuse, souhaitée ardemment des fébricitans qu'elle rafraîchit & humecte. On nous apporte ces sortes de prunes séchées au soleil, dans des boîtes à confitures, ou dans des cabas, & mises comme en peloton, à la maniere des raisins passés & des figues grasses. Elles tirent leur nom de Brignoles, ville méridionale de la Provence, d'où elles viennent.

La *reine-claude* est la meilleure de toutes les prunes; sa peau est fine, verte, colorée d'un rouge brun; sa chair est succulente & sucrée; elle est excellente aussi en ratafia. La *mirabelle* est particuliérement estimée en confitures: ce prunier charge beaucoup; le fruit en est petit, jaunâtre, & sa chair tient un peu de celle de l'abricot.

La *prune royale* est une grosse prune ovale, d'un goût & d'un fumet excellent.

Le *perdrigon violet* est une prune d'une grosseur moyenne; sa peau est fine, d'un rouge tirant sur le violet; sa chair est ferme & extrêmement sucrée.

La prune connue sous le nom de *pruneau d'Allemagne*, parce qu'on en fait principalement usage en pruneaux ou séchée au four; elle est cependant fort bonne verte & en tourte: c'est une grosse prune ovale, de couleur violette & sucrée: elle mûrit après les autres especes.

Les autres variétés principales pour la bonté & la délicatesse de leur pulpe délicieuse, sont le *drap d'or*, la *norbette*, l'*impériale*, la *transparente*, la *virginale*, la *mignonne*, la *prune-datte*, la *prune à fleur d'or*, celle de *Bordeaux* ou de *Jérusalem*, l'*œil de bœuf*, la *prune de Rhodes*, celle d'*Isle-vert*, celle de *Catalogne*, celle de *Pologne*, celle de *Montmirel* ou *culot*. Toutes ces prunes sont humectantes, laxatives, émollientes & saines; mais les prunes sauvages sont astringentes, ainsi qu'on peut le voir au mot PRUNELLIER.

On fait avec les pruneaux des prunes aigres, un sirop rafraîchissant qui calme la bile & arrête les diarrhées; la décoction faite avec des prunes douces, est légérement purgative. Il découle des pruniers une gomme blanche, luisante, transparente, que les marchands mêloient autrefois avec la gomme Arabique; mais que l'on vend aujourd'hui aux Chapeliers sous le nom de *gomme de pays*.

Le bois de prunier est assez dur & marqué de belles veines rouges, ce qui lui a fait donner le nom de *bois satiné d'Europe*; mais sa couleur passe en peu de temps, & il brunit à moins qu'on ne le couvre d'un vernis. Ce bois pourroit être utile aux Tabletiers & aux Ébénistes.

PRUNIER JAUNE-D'ŒUF. *Voyez l'art.* JAUNE-D'ŒUF.

PRUNIER DE MONBIN DE CAYENNE. *Voy.* MONBIN.

On nomme celui du Ceylan *acaja*. Voyez ce mot.

PSAMATOTE. Vermiculaire dont l'animal a le corps conique, tronqué à son extrémité inférieure, ou finissant en un filet long, hérissé de tubercules sur plusieurs rangs, qui portent des especes de poils roides & souvent crochus. *Mémoires de M.* Guettard, *pag. 69. Vol. III.*

PSI. Les Naturalistes donnent ce nom à un phalene ou papillon nocturne, qui provient de la *chenille admirable*, selon *Goëdard.* Ce papillon se trouve sur l'abricot, le pommier & le chêne. On distingue le mâle de sa femelle, en ce qu'il a sur les ailes supérieures la lettre Y fort bien marquée: la femelle au lieu de l'Y a la lettre O marquée sur les mêmes ailes.

PSORALEA. Plante dont il est mention dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, ann. 1744. psoralea pentaphylla, radice crassa, Hispanis contrayerva nova.* Sa racine est vivace, charnue, semblable à un petit navet fibreux, jaunâtre en dehors, blanchâtre en dedans & d'une odeur légérement aromatique; mais d'un goût piquant, semblable à celui de l'ancien contra-yerva. De ses racines naissent des tiges herbacées, longues d'un demi-pied, velues, arrondies &

garnies de quelques feuilles ovoïdes, cotonneuses & plissées. Sa fleur est d'un bleu pourpre, légumineuse, en épi & formée de plusieurs écailles. Son fruit est en silique & presque enfermé dans le calice de la fleur. Cette silicule contient une ou deux semences taillées en forme de rein, brunes, solides & d'un goût de feves. Cette plante vient au Paral dans la nouvelle Biscaye, Province de l'Amérique septentrionale, d'où elle est envoyée à Mexico, à la Vera-Cruz & de-là en Espagne où l'on fait usage de sa racine en poudre & en infusion dans les maladies contagieuses & dans les fievres malignes.

PSORICE, *scampiusa.* C'est la *scabieuse.* Voyez ce mot.

PSYLLE, *psylla.* Genre d'insecte hémiptere que M. *Linnæus* a désigné & rangé parmi les *kermès.* La psylle est remarquable par la forme de sa bouche, dont la trompe ne part point de la tête, mais sort du corselet, entre la premiere & la seconde paire de pattes : caractere qui lui est commun avec le *kermès* & la *cochenille* : voyez ces mots. La psylle a, de même que la grande *cigale*, trois petits yeux lisses derriere la tête. La larve de cet insecte est hexapode, elle est alongée & marche lentement; elle se trouve sur les feuilles, y prend sa nourriture : sa nymphe a deux boutons aplatis sur le corselet, qui contiennent les quatre ailes qu'on voit par la suite sur l'insecte parfait. Ces nymphes se métamorphosent souvent sous les feuilles du figuier : les ailes de l'insecte parfait sont grandes, veinées & posées en toit. Cet insecte saute aussi assez vivement par le moyen de ses pattes postérieures qui jouent comme une espece de ressort : ses pattes lui sont d'un plus grand secours que ses ailes pour fuir. Chaque tarse a deux articles. Son ventre est terminé en pointe : les femelles, dans quelques especes, sont même pourvues d'un instrument pointu & caché, mais qu'elles tirent au besoin pour déposer leurs œufs, en piquant la plante qui leur convient. De là vient aux sapins ces tubérosités monstrueuses & qui servent de berceau à la nouvelle progéniture. Les feuilles de pin sont quelquefois couvertes de touffes d'un duvet blanc : c'est le loge-

ment de la larve de la psylle qu'on trouve sur cet arbre. La psylle du buis, par ses piqûres, occasionne la cavité des feuilles, qui réunies à l'extrémité des branches, forment pour la larve & la nymphe de l'insecte un logement commode & tapissé de duvet. On trouve dans ces boules & au derriere de l'insecte, une matiere blanche sucrée, en petits grains, qui s'amollit sous les doigts & ressemble en quelque sorte à la manne. Il y a la psylle du figuier, celle de l'aulne, celle du sapin, celle du frêne, celle des pierres, &c. M. *de Réaumur* a donné à ce genre d'insecte le nom de *faux puceron*. Voyez à la suite de l'article PUCERON.

PTARMIQUE. Voyez *Herbe à éternuer*. La ptarmique à fleurs doubles est le *bouton d'argent* des Jardiniers.

PTEROPHORE, *pterophorus*, genre d'insecte que la plûpart des Naturalistes ont confondu avec celui des phalenes auquel il ressemble beaucoup : il semble même tenir le milieu entre les papillons de jour & les papillons de nuit. Ses antennes sont filiformes & pyramidales. Sa chrysalide est nue, posée horizontalement. Ses ailes sont branchues, découpées en plusieurs portions, longues, minces & barbues comme une plume, & cependant chargées de petites écailles colorées. M. *Geoffroy* dit qu'on rencontre aux environs de Paris des ptérophores blancs & bruns. L'espece la plus jolie se trouve abondamment en automne dans les maisons de campagne, où elle court sur les vitres des fenêtres. Ses ailes se plient & se déploient comme les éventails ou comme des ailes d'oiseau. Sa chenille vit sur le chevre-feuille & le framboisier.

PUANT, nom que l'on donne quelquefois à *l'opassum*, l'une des especes de *didelphe* & au *putois rayé* : voyez ces mots. Il a été ainsi appelé, parce qu'en effet il a une odeur insupportable.

PUCE, *pulex*, est un genre d'insecte aptere, c'est-à-dire, qui n'a point d'ailes, mais il a six pieds qui lui servent à marcher & à sauter. Il vit de sang.

La *puce vulgaire*, celle qui s'attache aux hommes & les incommode, est un très-petit insecte ovipare de couleur brune, qui a la tête presque ronde, six pieds, la

bouche armée d'une trompe aiguë, longue, cannelée & très-propre à piquer & à sucer le sang dont il se nourrit; la poitrine cuirassée & un gros ventre; sa tête est en quelque maniere semblable à celle de la sauterelle commune; ses yeux sont très-noirs, ronds & brillans; elle a sur le front deux petites cornes ou antennes, qui ont six nœuds velus. A côté de la bouche & de l'aiguillon sortent les pieds de devant, qui se replient sur trois articulations; ils sont hérissés d'épines & garnis de deux crochets qui servent de mains à cet insecte: de la poitrine naissent les autres pieds également épineux; ceux de derriere sont fort musculeux & les plus longs; ils servent à la puce pour sauter: les crochets des pieds sont tous élevés en haut. Il y a sur le dos six écailles dures & fermes; il y a aussi des épines ou des poils; le ventre est sillonné ou un peu velu. Cet insecte grossi à la loupe, offre une forme monstrueuse, une figure terrible, en un mot, les détails dont nous venons de parler.

Les œufs de la puce sont blancs; *Leuwenhoëk* a observé à Delft, que l'insecte sort de son œuf sur la fin de l'été, à la maniere des vers, & qu'il se renferme dans une coque, où il reste caché jusqu'au mois de Mars suivant. *Swammerdam* croit cependant que la puce subit les changemens de forme & de couleur dans l'œuf même. Cette incertitude sur la génération des puces vient d'exercer la sagacité de M. *Cestone*, Naturaliste Anglois, & le résultat de ses observations doit trouver place ici. Les puces, dit cet Observateur, pondent des œufs ou lendes qu'elles déposent sur des animaux propres à fournir une nourriture convenable aux petits qui en proviendront: ces œufs qui sont ronds & très-unis, glissent facilement & tombent ordinairement en bas, à moins qu'ils ne soient retenus par le poil, &c. On trouve aussi ces œufs collés à la base des poils des animaux, sur des couvertures de lit, &c. De ces œufs il sort, au bout de quatre ou cinq jours, de petites larves longues, annelées, à plusieurs pattes, & un peu velues, brunes ou blanchâtres, agiles, qui se nourrissent ou de la substance scabieuse de la peau, ou de cette espece de duvet gras qui s'amasse dans les

vêtemens. Dans l'espace de quinze jours ou environ ces vers ou larves qui se tiennent cachés entre les poils des animaux, acquierent une grosseur distincte, & ils sont très-vifs. Si on les touche, ils se roulent aussi-tôt en peloton. Bientôt après ils commencent à ramper, & leurs mouvemens sont rapides. Ensuite ils se cachent & filent de leur bouche un fil de soie dont ils forment une petite coque ronde qui doit leur servir de tombeau : cette coque est noirâtre en dehors, raboteuse, ou couverte de poussiere, mais unie & blanche intérieurement. Au bout de quinze jours il sort une puce bien formée qui laisse ses dépouilles dans la coque. Tant que l'animal demeure enfermé dans son tombeau, il est blanc, mais deux jours avant la sortie de cette coque, il se colore & acquiert des forces; dès le premier instant de sa naissance il signale son agilité, il vient au monde en sautant. Ainsi la puce, quoiqu'elle soit un insecte non ailé, subit les métamorphoses des autres insectes, & ne sort pas toute formée ou d'un œuf, ou du ventre de sa mere.

Tout le monde sait que cet insecte s'engraisse aux dépens de l'espece humaine; il s'attache plus volontiers aux enfans qu'à l'homme, mais il préfere la peau délicate des femmes; il se niche volontiers dans la fourrure des chiens & des chats qui en sont fort tourmentés, sur-tout en été & en automne : on en trouve en quantité dans les nids d'hirondelles de rivage, les rats en sont toujours couverts, & l'endroit où la puce a mordu, est toujours rouge. *Lémery* a donc eu tort de dire que ces taches proviennent de ce que, quand l'insecte a piqué la chair, il en suce le sang, & l'éjacule aussitôt par le derriere à quelque distance de lui. Cet insecte n'attaque jamais les personnes mortes, ni celles qui tombent du haut mal, non pas même les moribonds, parce que leur sang est corrompu pour lui.

Quand une puce veut sauter, car elle marche peu, elle étend ses six jambes en même-temps, & ses différens articles venant à se débander ensemble, font autant de ressorts, qui par leur propriété élastique, lui font faire un saut si prompt qu'on la perd de vue. C'est ainsi qu'elle échappe avec une agilité surprenante aux

recherches de celui qu'elle dévore. On voit la figure de la puce dans la Micographie de M. *Hoock* : on y découvre aux articulations un petit ressort très-délié & si merveilleusement élastique, qu'il lui fait sauter deux cents fois la hauteur de son corps. *Lémery* dit avoir vu une puce de médiocre grosseur enchaînée à un petit canon d'argent qu'elle traînoit, ce canon étoit long comme la moitié de l'ongle, gros comme un ferret d'aiguillette, creux, mais pesant quatre-vingts fois plus que la puce; il étoit soutenu de deux petites roues; en un mot il avoit exactement la figure d'un canon, dont on se sert à la guerre : on y mettoit quelquefois de la poudre à canon & on l'allumoit; mais la puce intrépide n'étoit ni épouvantée ni allarmée du feu d'une telle artillerie. Sa maîtresse la gardoit, dit-il, dans une petite boîte veloutée qu'elle portoit dans sa poche, & elle la nourrissoit aisément en la mettant tous les jours un peu de temps sur son bras, où la puce suçoit quelques particules de sang, sans se faire presque sentir; l'hiver fit mourir la puce martiale. Au rapport de *Mouffet*, un nommé *Marck* Anglois avoit fait une chaîne d'or de la longueur du doigt avec un cadenat fermant à clef : une puce détenue en esclavage & attachée à cette chaîne la tiroit journellement avec facilité, & le tout, y compris l'insecte, pesoit à peine un grain. *Hoock* raconte qu'un autre ouvrier Anglois avoit construit en ivoire un carrosse à six chevaux, un cocher sur le siege, avec un chien entre les jambes, un postillon, quatre maîtres dans le carrosse & deux laquais derriere, & tout cet équipage étoit traîné par une puce. Quel limonier ! L'art sembloit vouloir disputer à la nature pour la finesse du travail. C'est dommage que tant d'industrie n'ait pas été appliquée à des objets utiles.

Ovington rapporte que près de Surate, il y a un Hôpital fondé pour les puces, les punaises & toutes les especes de vermines qui sucent le sang des Humains : il faut pour les nourrir en trouver un qui veuille bien se livrer à leur voracité; communément on soudoie un pauvre qui se vend pour une nuit, & laisse sucer son sang : on l'attache nu sur un lit dans la salle du

festin, où ces insectes se trouvent rassemblés. Au reste le soin que les Indiens prennent des puces, quoique extravagant & contraire à l'humanité, est conséquent à leur croyance sur la métempsycose. Il résulte de là, dit M. l'*Abbé Prevost*, *Hist. des Voy. tom. 9*, *pag. 37*, que s'il n'y a point de pays où les hommes soient heureux, il y en a du moins où les animaux le sont : n'y a-t-il pas en Turquie un Hôpital fondé pour les chiens infirmes ? Mais cet établissement est un peu moins ridicule que celui pour les punaises. Au reste, ceux des animaux qui nous sont très-utiles & que nous traitons avec tant d'ingratitude & de rigueur, devroient desirer que nous crussions à la métempsycose, & sans y croire, on pourroit par reconnoissance avoir pour nos animaux domestiques un lieu de retraite & de soulagement.

On prétend qu'on détruit les puces par l'onguent mercuriel ou par le soufre, & même en aspergeant les appartemens qui en sont infestés, avec de l'eau bouillante, dans laquelle on a mis du mercure pur.

PUCE AQUATIQUE ARBORESCENTE : *voyez son histoire à l'article du mot* BINOCLE, *& à celui de* PERROQUET D'EAU.

PUCE D'EAU. *Swammerdam* donne ce nom à un petit scarabée aquatique qui, en se plongeant dans l'eau, fait introduire en même-temps & renfermer adroitement dans sa queue une petite bulle d'air. *Voyez* MONOCLE.

PUCE DES FLEURS DE SCABIEUSE. *J. Muralto* appelle ainsi une espece de sauterelle verdâtre, dont les ailes sont velues & bleues : il sort de sa tête une pointe velue & très-aiguë, dont il se sert, dit le Naturaliste, pour tirer sa nourriture des fleurs : ses pieds sont comme argentés : voyez les *Ephémérides des Curieux de la Nature*, *Observ. 55.*

PUCE MARINE : on donne ce nom au *perce-oreille aquatique*. (Mouffet.)

PUCE DE MER, *psillus marinus*, est un petit animal carnassier, qui se trouve en grande quantité sur les bords de la mer du Cap de Bonne-Espérance : on lui a donné le nom de puce de mer, parce que ras-

semblant ses jambes qui sont musculeuses & à ressort en peloton, il s'élance & saute à peu-près de même que les puces ordinaires. Il est de la grosseur d'une chevrette, & couvert d'écailles qui ressemblent assez à celles d'un petit poisson ; aussi lorsqu'il est au fond de l'eau, où il descend quelquefois, on s'y tromperoit aisément ; il est armé d'un petit aiguillon dont il se sert pour attaquer les poissons dans l'occasion ; en se jettant sur eux il les en perce ou l'implante si fortement dans leur chair, qu'ils ne sauroient s'en débarrasser ; alors ces poissons se débattent, se donnent des secousses violentes & ils se fatiguent à l'excès; cet ennemi cruel qui ne lâche pas prise, saisit le moment où le poisson va contre quelque rocher où il se tue par ses mouvemens en se frappant contre la pierre ; alors les puces de mer font bonne chere. *Rondelet* dit avoir souvent trouvé de ces puces dans les ordures que les flots de la mer jettent sur la côte. Cette petite bête couverte d'une coque fort mince, & ressemblant par la face à une marmote, est pour le reste du corps, comme la langouste : elle a aussi des especes de petites nageoires au bout de la queue. Il faut la considérer de près pour pouvoir distinguer toutes ses parties, à cause de sa petitesse. Ces puces de mer qui naissent au fond de la mer, & en très-grand nombre, sont si voraces, que si un appât de chair de poisson demeure quelque temps au fond de la mer, elles l'ont aussi-tôt mangé. Aussi n'est-il pas rare que des Pêcheurs retirent leurs amorces toutes investies de ces petits animaux. Peut-être que les puces de mer sont le même animal connu à Amboine & à Banda, sous le nom de FOTOCK, *voyez ce mot.*

PUCE DE NEIGE. Plusieurs Observateurs font mention d'une espece de puce qui paroît dans la neige sous la forme de petits points noirs, qui échappent en sautant dès qu'on en approche le doigt : elles vivent tant qu'il fait un grand froid, & que la neige reste concrete ; mais dès qu'elle se fond, elles périssent. La puce de neige est une espece de *podure*, qui se voit communément en Suede. *Voyez à l'article* POU SAUTEUR. Divers Auteurs font aussi mention de vers trou-

vés dans la neige : *voyez le Gentleman-magazine :* (Journal Anglois) & les *Ephémer. des Cur. de la Nat.*

PUCE DE TERRE, eſt un inſecte du Cap de Bonne-Eſpérance ; il reſſemble à une puce, & fait un grand dégât dans les jardins & dans les champs dont la terre eſt humectée ; il gâte les ſemences & broute les jeunes & tendres jets ; auſſi les Européens du Cap ſavent les détruire dès qu'ils en découvrent dans quelque endroit. C'eſt encore une eſpece de *podure :* voyez à l'article Pou Sauteur.

PUCELAGE, *concha venerea*, nom donné à une jolie petite eſpece de coquillage univalve du genre des *porcelaines*: voyez ce mot. Il a une longue fente de forme oblongue & dentée des deux côtés ; on l'appelle auſſi *coris* des Maldives ou *colique* ou *monnoie de Guinée*, parce qu'elle ſert en effet de monnoie. Il ne faut pas le confondre avec la conque de Vénus, dite en latin *concha Veneris*, qui eſt une bivalve : *voyez* Conque de Vénus. Quant à l'utilité de la coquille appelée pucelage, *voyez au mot* Coquille de ce Dictionnaire. On donne encore le nom de *petit pucelage* à une eſpece de *pervenche :* voyez ce mot. M. *Adanſon* ne range pas le *pucelage* parmi les porcelaines. Voyez les raiſons de cet Auteur dans ſon *Hiſtoire des coquilles du Sénégal.* Le nom *pucelage* exprime auſſi la membrane de l'hymen & les caroncules entieres chez une fille. *Voyez à l'article* Homme.

PUCELLE, eſt le poiſſon que les Rouennois nomment *feinte*, les Angevins *convers :* ce n'eſt qu'une petite aloſe qui n'eſt pas encore pleine d'œufs : on la pêche dans le même temps que les maquereaux ; ſa chair n'eſt pas très-eſtimée. *Voyez* Alose. L'on donne auſſi le nom de pucelle à une fille non déflorée : *voyez au mot* Homme.

PUCERON, *aphis.* Les pucerons ſont au rang des plus petits inſectes, & leur claſſe eſt extrêmement nombreuſe en eſpeces différentes ; il y a peu d'inſecte auſſi commun & auſſi répandu ſur la ſurface de la terre. Quelques eſpeces vivent à découvert ſur les feuilles, ſur les fleurs & ſur les tiges des arbres ; d'autres font courber les feuilles en façon de cornets, pour y être

plus en sureté ; d'autres se cachent sous l'écorce ; d'autres font croître sur les plantes & sur les feuilles des arbres, des tubérosités, que l'on appelle *galles*, dans lesquelles elles se renferment. Nous ne parlerons ici que de ce que ces especes de pucerons ont de commun, & des particularités les plus remarquables de quelques-unes.

Tout le monde connoît les pucerons. On en voit quelquefois les tiges de certaines plantes toutes couvertes, entr'autres le chevre-feuille : ces insectes sont petits, tranquilles ; ils ont sur la tête deux antennes. On remarque à leur partie postérieure deux pointes ou cornes, quelquefois elles sont si courtes qu'elles ne semblent être que des mamelons plats. L'usage de ces pointes ou tubercules est de donner passage à une liqueur sucrée dont nous parlerons plus bas. Ces insectes ont pour organe une trompe fine qui leur sert à percer les feuilles, du suc desquelles ils se nourrissent. Quand l'animal marche, il porte cette trompe appliquée sous son ventre. Dans certaines especes, elle est très-courte ; & dans d'autres elle est si longue, qu'elle leur forme une queue dont la longueur surpasse une ou deux fois celle du corps. On ne distingue qu'un seul article à chaque tarse. Leurs pattes sont grêles & menues : la marche de cet insecte est lente & comme embarrassée. On le voit quelquefois le derriere en l'air & porté seulement sur les deux jambes de devant.

Les especes de pucerons different entr'elles pour la couleur ; les uns sont verts, d'autres sont de couleur de citron, de cannellé ou de nacre de perle. On en trouve qui sont toutes couvertes, comme les moutons, d'une laine blanche ; mais cette apparence de laine blanche n'est autre chose qu'une liqueur qui transpire par les pores de la peau du puceron, & qui se releve en filet, non comme le poil, mais comme une végétation saline. Les pucerons qui s'attachent sur le hêtre, sont de cette espece.

Ces insectes vivent en société, souvent en peuplade trop nombreuse pour notre malheur ; ils s'attachent sur les jeunes tiges, sur les feuilles & les jeunes pousses, comme on le voit sur l'orme, sur le frêne, sur le che-

vrefeuille, le pêcher, le prunier; ſur le ſureau, le chêne l'érable, le tilleul, le bouleau, même ſur la tanaiſie, l'oſeille, le laitron, le peuplier noir, le hêtre & ſur les rejetons des arbres, en pompent le ſuc avec leur trompe, les défigurent, & les font ſouvent périr. Les pucerons étant vivipares, mettent leurs petits au monde vivans. Si on regarde avec attention une aſſemblée de pucerons, on en obſervera pluſieurs qui jettent par leur anus de petits corps verdâtres : ce ſont de petits pucerons qui ſortent du ventre de leurs meres, mais dans un ſens différent de celui des autres animaux, c'eſt-à-dire, que le derriere ſort le premier. L'accouchement entier ne dure pas plus de ſix ou ſept minutes.

La fécondité des meres pucerones eſt prodigieuſe. Ont-elles une fois commencé à metre bas, elles ſemblent ne faire plus autre choſe, elles jettent des quinze & vingt petits dans une journée d'été, & tout le reſte de leur vie juſqu'à l'hiver, ſe paſſe dans ce pénible travail. Si l'on prend une de ces meres, & qu'on la preſſe doucement, on fait ſortir de ſon ventre encore un plus grand nombre de pucerons de plus en plus petits, qui filent comme des grains de chapelet. Dès que le petit puceron eſt né, il commence à ſucer les feuilles. On voit quelquefois les pucerons prendre un exercice ſingulier : on les voit tous lever le derriere en l'air, chacun ne ſe ſoutenant que ſur les pattes de devant, ainſi que nous l'avons déjà dit.

Quelques eſpeces de pucerons piquent des feuilles d'arbres, le ſuc s'extravaſe & forme une veſſie ; la mere pucerone s'y trouve enfermée toute vivante : elle y met au monde un grand nombre de petits, qui, dès qu'ils ſont éclos, ſucent l'intérieur de cette veſſie ; le ſuc y abonde davantage, la veſſie s'augmente, & ces petits pucerons trouvent ſous ces parois le vivre & le couvert : auſſi les trouve-t-on remplies d'une famille de pucerons, ou d'une mere qui n'a pas encore donné le jour à ſes petits. A la fin de l'automne, lorſque la ſeve ceſſe d'entretenir ces excroiſſances, elles deſſechent, ſe fendent, & la priſon eſt ouverte.

Ces veſſies cauſées par les pucerons, ne ſont pas à négliger.

Si les Savans continuent à les examiner, elles pourroient bien devenir un jour une branche utile de commerce. On sait que les Turcs ont une espece de noix de galle rougeâtre, de la grosseur d'une noisette, qu'ils nomment *bad-zenge*, & à Damas en Syrie, *baisonge*, & qu'ils en mêlent trois parties avec la cochenille, pour faire leur écarlate. Si nous avions de cette baisonge en France, nous épargnerions dans nos teintures trois parties de graines d'écarlate; & cette épargne seroit un très-grand gain, car la cochenille, qui est une marchandise étrangere, est d'un prix très considérable.

Il n'est plus question que de savoir si nous n'avons pas de baisonge en France. Il croît en Provence sur les térébinthes des galles ou vessies qui ne sont autre chose que des logemens de pucerons. Ces vessies confrontées avec les baisonges de Syrie, ont été reconnues par M. *de Réaumur*, pour être une même chose; ce qui lui a donné lieu de penser que nous pourrions ramasser dans le Royaume ce que nous faisons venir de loin à grands frais.

C'est à tort que l'on impute aux fourmis le mauvais état des arbres où on les voit voyager en si grand nombre: elles ne font que peu de tort aux arbres, elles y vont chercher les pucerons pour sucer une liqueur qui transpire du corps de ces insectes, & sur-tout des deux cornes qui sont à leur partie postérieure. Cette liqueur sucrée, qui découle de leurs cornes, prend en séchant la consistance d'un miel épais, dont le goût est d'un sucre plus agréable que celui du miel des abeilles. On a cherché bien des vertus à cette liqueur.

Quelques-uns lui en ont attribué qui n'ont encore rien de constant. On trouve beaucoup de cette eau dans les vessies où les pucerons se renferment, & où l'air n'en excite pas l'évaporation.

Génération des Pucerons.

Parmi les pucerons, les uns sont ailés, les autres ne le sont pas; ces caracteres ne désignent point de sexe comme chez les fourmis. Quelques Naturalistes prétendent que ces animaux sont également peres ou meres,

& engendrent d'eux-mêmes & sans copulation, quoiqu'ils s'accouplent aussi quand il leur plaît, sans qu'on puisse savoir si cet accouplement est une conjonction de sexes, puisqu'ils en paroissent tous également privés ou également pourvus. Voudroit-on supposer que la Nature s'est plu à renfermer dans l'individu de cette petite bête, plus de facultés pour la génération, que dans aucune autre espece d'animal, & qu'elle lui aura accordé la puissance de se reproduire non-seulement tout seul, mais encore le moyen de pouvoir aussi se multiplier par la communication d'un autre individu? Toujours est-il certain que l'on voit les uns & les autres mettre au jour des petits vivans; & M. *Bonnet* a eu la preuve que les pucerons naissent avec la faculté singuliere de produire leur semblable sans le secours d'un autre. Il reçut un puceron dans l'instant où la mere venoit de le mettre bas; il l'éleva solitairement: celui-ci quoique vierge, s'il est permis de s'exprimer ainsi, donna aussi un autre puceron, qu'il séquestra de même; & il obtint ainsi, sans qu'il y eût le concours d'aucun mâle, cinq générations consécutives, pendant l'espace de cinq semaines: on assure même que quelques Observateurs ont vu aussi des pucerons mettre au jour des petits, qui sans avoir de communication avec d'autres pucerons, accouchent de petits pucerons, qui deviennent à leur tour meres sans accouplement, & on les a conduits ainsi pendant un été entier jusqu'à la septieme & neuvieme génération. Cependant comme d'excellens Observateurs, tels que M. *de Réaumur*, ont vu des pucerons s'accoupler, & qu'ils ont reconnu dans certains pucerons tous les caracteres des mâles, il reste à savoir si le premier accouplement n'influe pas sur un certain nombre de générations. Ainsi ces accouchemens si multipliés seroient la suite d'une fécondation qui s'est faite de la premiere mere au commencement du printems, & qui est sortie d'un œuf fécondé par le mâle dans l'automne précédent; mâle dont l'existence a été démontrée par M. *de Réaumur*. Au reste le puceron comme le polype seroit un animal qui sort de la loi générale établie pour la génération des animaux quadrupedes, des oiseaux &c.

M. Géoffroy (*Hist. des Insect. des environs de Paris*) soupçonne que les pucerons sont vivipares en été & ovipares en automne, saison où ils se fécondent, & rendent quelquefois des œufs oblongs & gros, d'où sortent par la suite des petits : ce phénomene est encore une singularité des plus surprenantes.

On soupçonne que la raison pour laquelle la Nature a donné des ailes à certaines especes de pucerons, c'est en quelque sorte afin de les répandre sur la terre pour la nourriture de divers animaux, de même qu'elle a répandu les plantes, à l'aide des graines ailées. Quand on pense à la multitude effrayante de ces animaux, qui naît pendant un été, on a de la peine à concevoir comment la terre n'en est pas couverte. Lorsque d'autre part on considere la quantité prodigieuse d'insectes qui s'en nourrissent, & la délicatesse des pucerons, on n'imagine pas qu'il puisse en rester pour repeupler l'année suivante.

Les *aphidivores* ou ennemis destructeurs des pucerons sont les vers sans jambes & les vers à six jambes, dont les uns sont nommés *lions-pucerons ;* les autres, *hérissons blancs* ou *barbets*, qui deviennent de petits scarabées hémisphériques. Il y a aussi les *cinips*, les *mouches aphidivores*, les *mouches ichneumones*. Voyez ces mots & celui de DEMOISELLE. Il est rare de ne pas trouver ces ennemis au milieu des colonies & des peuplades des pucerons. Les hirondelles & autres oiseaux font la chasse à ceux qui s'élevent dans les airs. Nous le répétons, il semble que la nature n'ait multiplié ces atomes que pour servir de nourriture à des êtres d'une autre espece.

Pucerons branchus.

Ce sont de petits insectes aquatiques, remarquables par deux bras ramifiés qui s'élevent au-dessus de leur tête, & qui leur servent de nageoires : ils sautillent continuellement dans l'eau, & sont ordinairement rougeâtres : ils servent de nourriture aux polypes. C'est à proprement parler la *puce aquatique arborescente.* Voyez MONOCLE *à l'article* BINOCLE. En 1764, le

13 d'Août, feu M. *Passemant*, Opticien du Roi, m'invita d'observer des corps mouvans que l'on distinguoit assez sensiblement dans l'eau dont on se servoit chez lui, soit pour cuire les alimens, soit pour la boisson : cette eau avoit été prise dans la Seine, vis-à-vis du jardin de l'Infante ; & quoique épurée par le dépôt, par la filtration au travers du sable & de l'éponge, on ne l'avoit point purgée de ces corps mouvans que je soupçonnai, à la simple vue, être des pucerons branchus : je me fis donner un microscope, & ayant soumis une goutte de l'eau en question au foyer d'une forte lentille, j'y reconnus non-seulement la forme extérieure des pucerons branchus, mais encore le mouvement de systole & de diastole, ainsi que la circulation.

Faux Pucerons.

Ces insectes appelés *psylles*, voyez ce mot, ressemblent parfaitement aux pucerons par leur petitesse, par la tranquillité avec laquelle ils se tiennent constamment dans la même place, par la maniere dont ils se nourrissent du suc de la plante, par la nature des excrémens qu'ils rejettent, & souvent par les poils cotonneux dont ils sont couverts. Ce sont ces ressemblances qui ont déterminé M. *de Réaumur* à les appeler faux pucerons. Il y en a deux sortes, les *faux pucerons du figuier*, & ceux du *buis*.

Ces insectes se tiennent ordinairement sous les feuilles de figuier, & on en trouve aussi d'attachés contre les figues mêmes vertes & dures. M. *de Réaumur* croit qu'ils ne font ni bien ni mal aux *figues* : ils se métamorphosent en moucherons à quatre ailes, qui sont dans la classe des *moucherons sauteurs*.

Les *faux pucerons du buis* se cachent davantage ; mais lorsqu'on connoît une fois leur retraite, on ne les trouve que plus facilement : ce sont eux qui font dans ces petites boules de buis des feuilles de l'année ; en suçant les feuilles avec leurs trompes, ils les ont fait recourber, & elles leur ont formé alors un domicile. Ces faux pucerons se métamorphosent aussi en moucherons sauteurs.

Les *faux pucerons du figuier* jettent par l'anus une eau sucrée ; mais les *faux pucerons du buis* rendent pour excrément une espece de manne, qui en séchant acquiert de la solidité, & leur forme quelquefois une longue queue tortueuse.

On a publié, il y a quelque temps, dans les affiches de Marseille, un moyen de détruire les pucerons qui nuisent aux arbres fruitiers & aux fruits. On se sert d'une seringue d'étain coiffée en arrosoir, c'est-à-dire d'une pomme à mille trous. On la remplit d'une eau de chaux bien éteinte, & dans laquelle on a fait macérer un quart de poignée de mauvais tabac en poudre, & on en arrose les arbres attaqués de ces insectes ; la vermine périt, les arbres poussent du bois & leurs fruits grossissent. Quatre ou cinq jours après l'aspersion, on arrose les mêmes arbres avec la seringue remplie d'eau claire.

PUCHAMCAS. Les Indiens donnent ce nom à une espece de néflier de la Virginie : c'est le *mespilus aculeata*, *pyrifolia*, *denticulata*, *splendens*, *fructu insigni rutilo*, *Virginiensis*, de Pluckenet.

PUCHO. C'est le *costus Indien* : voyez ce mot. Les Matelots appellent aussi *puchot* la trombe de mer. *Voyez ce mot.*

PUFFIN, *puffinus*. Genre d'oiseau aquatique. Le puffin niche dans les trous que font les lapins en terre. On prétend que la femelle ne pond qu'un seul œuf à chaque couvée ; elle reste toute la journée sur les eaux pour ne retourner à son nid qu'à la nuit, & le quitter dès que le jour paroît. Cet oiseau a quatre doigts à chaque pied ; trois en devant qui sont palmés, celui de derriere est sans membrane ; les jambes sont courtes ; le bec est arrondi, crochu par le bout & édenté ; les narines sont coniques ; le plumage du dos est d'un gris-brunâtre, celui du ventre est blanc. Les ailes sont roussâtres & blanches ; la queue est longue d'environ cinq pouces ; les ailes étant pliées sur le dos excedent d'un pouce la longueur de la queue. Cet oiseau qui se trouve dans les pays Septentrionaux est de la grosseur d'un canard. Il y a le *puffin cendré*, le *puffin du Brésil* qui niche & vit aux embouchures des mers ; celui du

Cap de Bonne-Espérance est une espece d'*oiseau de tempête*, *procellaria æquinoctialis*, Linn. *Voyez* Oiseau de tempête.

PUITS, *puteus*. On donne ce nom à un trou creusé perpendiculairement en terre, jusqu'à ce qu'on ait rencontré un courant d'eau souterraine qui a pour sol une terre glaiseuse. Ces eaux ne s'affoiblissent ni ne tarissent guere qu'à la suite des longues sécheresses : ce sont autant de sources ou fontaines souterraines qui renaissent & se raniment au retour des pluies dont l'eau venant à s'infiltrer dans les ouvertures de la terre, dissout dans son trajet souterrain ce qu'elle peut abreuver. Ces eaux sont toujours plus crues, plus indigestes que celles qui coulent à l'air libre. Il y a des puits d'eau douce, d'eau salée, &c. En concevant la mécanique des sources ou fontaines ordinaires, on doit concevoir celle des puits. L'on ne doit donc pas être étonné s'il y a également des puits où l'eau est intermittente ou perpétuelle, & froide ou chaude ; nous avons cependant la connoissance d'un puits qui présente un phénomene trop singulier, pour le passer sous silence.

Sur la côte de Plougastel, près de Brest, au passage de Saint-Jean, du côté de Cornouaille, il y a sur l'embouchure de la riviere de Landernau un puits d'eau continuellement douce, dont le niveau du sol se trouve quelquefois égal à celui de la basse mer. Le phénomene étonnant qu'on remarque dans ce puits, c'est qu'il s'emplit à mer basse, & se vide à mer montante, sans aucune apparence de mélange des deux sortes d'eaux, ainsi que nous nous en sommes assurés par la dégustation sur le lieu même. La source d'eau qui entretient ce puits, diminue comme la plupart des autres eaux de source en temps de sécheresse. M. *Deslandes*, Commissaire & Contrôleur de la Marine, que nous avons déjà cité avec éloge, a fait part de ce phénomene à l'Académie des Sciences de Paris. L'étang de Greenhive, entre Londres & Gravesand offre la même singularité. Pour expliquer un tel phénomene, ne pourroit-on pas dire qu'il y a entre le puits & le bras de mer une certaine quantité d'air qui ne pouvant se dégager, intercepte la communication des deux espe-

ces d'eaux, & fait refluer latéralement l'eau douce, qui eſt la moins peſante, lorſque celle de la mer vient à monter & à reſſerrer l'air dans un trop petit eſpace: de-là la diminution des eaux du puits en queſtion; mais la mer venant à ſe retirer, l'air comprimé occupe de nouveau le même eſpace, & donne par ce moyen la facilité aux eaux douces de redeſcendre dans leur citerne; de-là l'augmentation des eaux des puits cités ci-deſſus. L'eau du puits de l'île de Lerins, quoique voiſine de celle de la mer, & participant au flux & au reflux, ſur-tout au mois de Février, eſt douce & ſaine. Ce phénomene paroît encore dépendre de la preſſion que l'eau de la mer fait latéralement ſur les eaux du puits qu'elle ſoutient ſans s'y mêler.

A l'égard du puits qui ſe trouve dans le village de Boyaval, ſitué ſur une colline à quatre lieues de la ville d'Aire en Artois, quoiqu'il ait environ vingt-deux braſſes de profondeur, l'eau n'y monte pour l'ordinaire qu'à onze braſſes: il arrive cependant quelquefois qu'elle le remplit entiérement, & qu'elle en ſort en abondance, même en temps de ſécheresse. Lorſque ce puits regorge, il ſe forme près d'un bois voiſin, une fontaine qui eſt plus élevée que la gorge du puits, & qui ne tarit que quand le puits ceſſe de répandre ſes eaux. Tout indique que le phénomene de ce puits eſt dû à l'abondance des pluies qui ont tombé quelque temps avant, & qui étant amaſſées dans des ſouterrains, regorgent par les puits & les canaux.

Les puits de Modene & de Styrie ſont peut-être la plus grande preuve que nous puiſſions avoir des réſervoirs intérieurs d'eau de pluie, pour expliquer l'origine des puits, & même des fontaines: les Ouvriers commencent par percer pluſieurs lits de terre, & lorſqu'ils ſont parvenus à une couche de tuf fort dur, qui reſſemble à une eſpece de craie, ils conſtruiſent leur maçonnerie & achevent tranquillement tout le tour du puits, ſans avoir encore une goutte d'eau, & ſans aucune crainte qu'elle leur manque. Quand la maçonnerie eſt achevée, ils percent avec un trépan la couche de tuf qui ſert de baſe à l'ouvrage; les Ouvriers ſortent du puits & levent enſuite le trépan; l'eau s'élance

aussi-tôt dans le puits, & parvient en peu de temps jusqu'au bord, & se répand quelquefois par-dessus; ce qui ne peut provenir que des eaux amassées dans l'Appenin qui s'éleve à côté de Modene.

On nomme *bures* les puits que l'on fait dans les mines pour gagner le filon & les eaux, afin d'en retirer d'abord ce fluide, & ensuite le minérai.

PULMONAIRE, *pulmonaria*. Les Botanistes distinguent, avec M. *de Tournefort*, douze especes de ce genre de plante à fleurs monopétales & en forme d'entonnoir. Nous citerons ici les deux especes principales qui sont particuliérement d'usage en Médecine.

1°. La GRANDE PULMONAIRE, ou L'HERBE AUX POUMONS, ou L'HERBE DU CŒUR, ou L'HERBE AU LAIT DE NOTRE-DAME, *pulmonaria vulgaris, latifolia, Italorum, ad buglossum accedens*. Cette plante croît dans les forêts, dans les bosquets, aux lieux montagneux & ombrageux : nous l'avons rencontrée sur toutes les hautes montagnes de la France, mais particuliérement sur les Alpes & les Pyrenées. Sa racine est blanche, vivace, fibreuse, & d'un goût visqueux: elle pousse une ou plusieurs tiges à la hauteur d'un pied, anguleuses, velues, de couleur purpurine: ses feuilles sortent les unes de sa racine, éparses & couchées à terre; les autres embrassent leur tige sans queues : toutes ces feuilles sont oblongues, larges, terminées en pointe, traversées par un nerf dans leur longueur, lanugineuses & marbrées le plus souvent de taches blanchâtres: ses fleurs sont soutenues plusieurs ensemble; ce sont de petits tuyaux évasés par le haut en bassinets, découpés chacun en cinq parties, de couleur ou purpurine ou violette : à ces fleurs succedent quatre semences arrondies, enfermées dans le calice qui contenoit la fleur.

On cultive cette plante dans les jardins : elle sort de terre au commencement du printems, & donne aussi-tôt sa fleur: ses feuilles périssent en automne. *Ray* observe que les Anglois font fréquemment usage de cette plante en guise de légume, & qu'ils l'appellent *sauge de Jérusalem* ou de *Bethléem*. Jean *Bauhin* dit aussi qu'on range notre *pulmonaire* au nombre des

légumes, & que les femmelettes en mettent les feuilles dans les bouillons & les omelettes par précaution, les estimant utiles contre les affections du poumon, & pour fortifier le cœur.

2°. La Petite Pulmonaire, *pulmonaria angustifolia.* Elle differe de la précédente en ce que ses feuilles sont étroites : ses fleurs sont d'abord purpurines, ensuite bleues : sa racine est fibreuse, & noircit en vieillissant.

Cette plante croît presque par-tout dans les forêts & les bois taillis, aux lieux ombrageux & montagneux : elle reste long-temps en fleur.

La *pulmonaire* a un goût d'herbe un peu salé & gluant : elle est très-adoucissante, vulnéraire & consolidante : on en fait des tisanes ou des bouillons avec le mou de veau, destinés contre les maladies de la poitrine, lorsque les crachats sont salés, purulens ou sanguinolens, c'est-à-dire dans l'*hémophtisie.*

PULMONAIRE DE CHÊNE, *lichen arboreus, aut pulmonaria arborea.* On trouve cette plante, qui est d'un genre différent des précédentes, attachée comme les plantes parasites sur les troncs des vieux chênes, des hêtres, des sapins & des autres arbres sauvages, dans les forêts épaisses, quelquefois sur les pierres mousseuses : elle est semblable à l'*hépatique des puits* ou des fontaines, mais elle est beaucoup plus grande de toute maniere : elle est plus seche & plus rude : ses feuilles sont fort entrelacées, & placées les unes sur les autres comme des écailles : leurs découpures sont extrêmement variées & plus profondes que celles de l'*hépatique ordinaire.* Cette plante est compacte, & pliante comme du chamois, & elle représente en quelque maniere par sa figure un poumon desséché : elle est blanchâtre du côté qu'elle est attachée aux écorces des arbres, verte de l'autre côté, d'une saveur amere, avec quelque astriction : on la trouve aussi sur les rochers à l'ombre. On recueille communément celle qui se trouve sur les chênes, quoiqu'il y ait des personnes qui préferent celle qui vient sur les vieux sapins, à cause de quelques parties résineuses qu'on prétend qu'elle tire de ces arbres.

La *pulmonaire de chêne* convient pour la jaunisse opiniâtre & la toux invétérée : elle arrête le sang qui coule, referme les plaies récentes, resserre le ventre, & arrête les regles. *Dodonée* rapporte que des Bergers & des Maréchaux donnoient avec succès à leurs bestiaux, quand ils toussoient & respiroient difficilement, la poudre de cette plante en y ajoutant du sel ; en conséquence on a cru qu'elle pouvoit être utile aux hommes, & l'expérience a confirmé qu'elle étoit très-bonne pour les ulceres des poumons & le crachement de sang. *J. Ray* rapporte que les Anglois en font usage avec succès pour la phthisie & la consomption.

PULMONAIRE DES FRANÇOIS ou HERBE A L'ÉPERVIER A FEUILLES TACHÉES, *pulmonaria Gallorum*. Cette plante, qui est une espece d'*hieracium*, croît sur les murailles aux lieux incultes, & a les feuilles très-velues. Sa racine est vivace, longue, grosse, genouillée, fibrée & laiteuse : elle pousse plusieurs tiges hautes d'un pied & demi, velues & rameuses ; ses feuilles naissent de la racine, couchées sur terre, verdâtres en dessus, lanugineuses, blanchâtres en dessous & marbrées de taches noirâtres : ses fleurs naissent en Juin & Juillet aux sommets des tiges & sont à demi-fleurons jaunes, & soutenues par un calice écailleux : à ces fleurs succedent plusieurs semences oblongues, garnies d'une aigrette. En France on estime les feuilles de cette plante dans les maladies du poumon, & en particulier dans l'hémophtisie ou le crachement de sang : on l'emploie dans les bouillons faits avec le mou de veau, lorsque les crachats sont salés ou purulens.

PULPE, *pulpa*. En Médecine on donne ce nom à la substance charnue des fruits mous ou desséchés : on dit *pulpe d'abricot*, *pulpe de prune*, *pulpe de coloquinte*, *pulpe de casse*, &c.

PULPO, est un animal de la mer du Sud ; il est d'une figure si singuliere, qu'à le voir sans mouvement, on le prend pour une branche d'arbre, couverte d'une écorce semblable à celle du châtaignier : il est de la grosseur du petit doigt, long d'un demi-pied, divisé en quatre ou cinq articulations, qui vont en diminuant du côté de la queue, qui ne paroît non plus que la tête autre-

ment que comme un bout de branche caſſée. Lorſqu'il déploie ſes ſix jambes, (qui ſont peut-être des ſuçoirs à la maniere de ceux des polypes,) & qu'il les tient raſſemblées vers la tête, on les prendroit pour autant de racines, & la tête pour un pivot rompu. Cette ſorte d'animal eſt l'*aubreſil* ou *arumago* du Bréſil, dont *Marcgrave* & *Frézier* ont parlé. Ce ſont les Chinois qui lui ont donné le nom de *pulpo* : ils diſent qu'en le maniant avec la main nue, il l'engourdit pour un moment ſans faire d'autre mal. On ſoupçonne que c'eſt une eſpece de ſauterelle aquatique que le P. *du Tertre* a déſignée & décrite ſous le nom de *cocſigrue*, à l'exception qu'on ne lui a point remarqué une queue à deux branches, ni les excroiſſances épineuſes que cet Auteur met à ſa cocſigrue. D'ailleurs, comme le dit très-bien l'Auteur du *Dictionnaire des Animaux*, il ne parle point d'une petite veſſie qu'on trouve dans le *pulpo* pleine d'une liqueur noire, & qui fait une très-bonne encre à écrire. La figure ſinguliere & l'immobilité du *pulpo* le feroient ſoupçonner d'être un *zoophyte* : voyez ce mot.

PULSATILLE ou PASSE-FLEUR. Genre de plante dont on diſtingue quinze eſpeces. La pulſatille à grande fleur eſt la plus intéreſſante à connoître. *Voyez ſa deſcription à l'article* COQUELOURDE.

PUMA. Dans la Langue des Incas on donne ce nom à un animal quadrupede de la groſſeur d'un fort renard. Les Eſpagnols diſent que c'eſt une eſpece de lion du Pérou plus petite que celle d'Afrique. Nous avons dit à l'article du *Lion* en quoi il differe du véritable lion d'Afrique ou d'Aſie.

PUMICIN : *voyez au mot* PALMIER DE CAYENNE.

PUNAISE, *cimex*. On donne ce nom à un genre d'inſecte qui a trois articles aux tarſes, quatre ailes, celles de deſſus partie écailleuſes & partie membraneuſes ; les antennes minces & plus longues que la tête, ſont compoſées de quatre ou cinq articles ; ſa trompe eſt courbée en deſſous. En général, ce genre d'inſecte ſent fort mauvais, & il y en a grand nombre d'eſpeces différentes pour la grandeur & pour la couleur : on les trouve dans les champs, dans les jardins potagers, dans les vergers, ſur les légumes, ſur les arbres,

ſur les murs & dans les maiſons ; il n'y a que celle-ci qui n'a point d'ailes, & la petite eſpece de punaiſe à avirons.

1°. La Punaise de lit ou domestique, *cimex domeſticus aut lectularius.* Cet inſecte incommode, qui n'eſt que trop connu à une certaine portion de l'eſpece humaine, eſt de la figure & de la groſſeur d'une petite lentille, court, fort plat, rhomboïdal, mollet, facile à écraſer pour peu qu'on le touche, rouſſâtre, d'une odeur puante & fort déſagréable. On diſtingue dans cet inſecte trois parties principales, la *tête*, la *poitrine* & le *ventre :* la tête eſt munie ſur les côtés de deux petits yeux bruns un peu ſaillans, en devant il y a deux petites antennes compoſées chacune de quatre articulations fort déliées, & en deſſous eſt une trompe recourbée dans ſon état de repos, & renflée dans ſon milieu ; la pointe fort dure & très-pointue, eſt logée entre les deux jambes de devant ; la poitrine ou le corſelet n'eſt formé que d'un anneau un peu large qui tient à la tête par un étranglement, & auquel eſt attachée inférieurement la premiere paire de jambes : le corps qui va en s'élargiſſant, eſt compoſé de neuf anneaux, dont le premier eſt comme ſéparé en deux par une petite échancrure formée d'une piece triangulaire qui fait la jonction du corps avec le corſelet : ſous le ventre ſont deux dernieres paires de jambes qui ont également chacune trois articulations, la derniere qui eſt le pied, eſt armée d'un crochet aigu reſſemblant à un hameçon.

Tout le corps de la punaiſe eſt liſſe, excepté quelques petits poils que le microſcope y fait découvrir. Quand l'animal eſt plein de ſang, il a le dos un peu convexe, mais le ventre eſt toujours aplati. Le mâle & la femelle s'accouplent enſemble queue à queue, c'eſt-à-dire, ayant leurs têtes oppoſées ; ſur le même plan quelquefois le mâle eſt monté ſur ſa femelle : la femelle dépoſe toujours ſes œufs dans un lieu propre à les faire éclore, & il en ſort par le bout de petites punaiſes, qui quoique nées tout récemment & à peine viſibles, ne laiſſent pas que de courir très-vîte.

Preſque toutes les *punaiſes* périſſent pendant l'hiver

dans les climats froids; mais le lieu où les femelles ont déposé leurs œufs est tellement convenable, qu'aux approches de l'été ils s'ouvrent toujours pour laisser sortir les petits animaux qu'ils renferment; car ces insectes ne sont que trop féconds, & multiplient prodigieusement à la faveur des matieres putrides qui s'exhalent des corps animés. Aussi naissent-ils abondamment dans les vieux bâtimens, dans les appartemens voisins des poulaillers, des colombiers, des cages de cailles & des fours, dans les vieilles solives des maisons, dans les lits, sur-tout dans ceux dont le bois est de sapin, où il y a de vieilles paillasses, ou dont la paille & les draps ne sont pas assez souvent renouvelés, ainsi que les matelats; dans ceux qui sont proche de vieilles cloisons ou de vieilles murailles enduites de plâtre, ou près de vieux livres: on en voit une plus grande quantité aux chambres d'en haut, aux lieux secs & exposés au midi, principalement dans les grandes villes bien peuplées, & où les maisons sont à plusieurs étages, comme à Paris: elles sont moins communes à la campagne.

La maxime si souvent citée contre nous, dit M. *de Réaumur*, qu'il n'y a que l'homme qui fasse la guerre à l'homme, & que les animaux de même espece s'épargnent, a été surement adoptée & avancée par des gens qui n'avoient pas étudié les *insectes*. En effet, l'histoire que nous en donnons dans le corps de cet Ouvrage, fait voir que parmi les insectes, les araignées, les chenilles, & même les punaises, sont assez carnassieres & en mangent fort bien d'autres de leurs especes quand elles le peuvent. Quand l'intérieur des *punaises* a été percé & sucé par l'aiguillon ou la trompe de leurs compagnes, leur squelette ressemble alors à cette dépouille complette dont elles se défont tous les ans.

Mathiole a raison de dire que les *punaises* sont les ennemis les plus fâcheux & les plus importuns qu'on puisse avoir au lit pendant la nuit; car outre que ces insectes nocturnes sont le fléau de l'orgueil, de la vanité & de la mollesse, ils se plaisent a enlever à l'homme les douceurs du repos, à le tourmenter sans cesse, à le déchirer ou plutôt à le piquer cruellement pour sucer & s'enivrer de son sang: d'ailleurs ils portent

une telle infection par-tout où ils passent, que nos sens & nos esprits sont plus offensés par la mauvaise odeur qu'ils exhalent, que les parties de notre corps ne peuvent l'être par leurs morsures.

Les punaises fuient la lumiere, elles en sont ennemies, & se tiennent cachées pendant le jour ; elles n'exercent leur brigandage sanguinaire que dans les ténebres. Cachées dans leur retraite obscure, elles attendent pour en sortir le moment où l'homme va se jeter dans les bras du sommeil: la lumiere est-elle éteinte, le signal est donné; à peine l'homme a-t-il étendu sur son lit ses membres plus ou moins fatigués, que les punaises se mettent en marche, elles accourent en foule & avec précipitation, se laissent tomber des rideaux & du ciel du lit, profitent de la noire obscurité pour assiéger celui qui veut dormir, & le molestent continuellement, en se jetant principalement au visage & aux parties du corps où la peau est la plus tendre: c'est ainsi qu'elles pillent, butinent, ravagent & livrent une guerre sanglante à l'homme. Un Curieux voulant découvrir l'instinct qui guidoit la punaise, & le sens par lequel elle étoit avertie de la présence de l'homme, a fait l'expérience que voici: il s'est couché dans un lit suspendu & sans ciel au milieu d'une chambre où il n'y avoit aucun meuble; il a mis sur le plancher une punaise qui, conduite sans doute par l'odorat, a hésité quelque temps sur les moyens qu'elle prendroit pour arriver au lit: elle a enfin pris le parti de monter à la muraille par le chemin le plus court; elle a gagné le plafond, toujours en suivant une ligne droite, qui devoit passer au dessus du lit, & lorsqu'elle y est parvenue, elle s'est laissé tomber sur le nez de l'Observateur. Quelle sagacité d'instinct & d'odorat! Les punaises se montrent d'autant plus terribles, plus sanguinaires, qu'elles ont jeuné plus long-temps; car il en est à-peu-près des punaises comme des cousins, (on peut y ajouter les puces & les poux); les uns & les autres sont avides de notre sang. Les punaises courent sur les différentes parties du corps, sondent le terrain, font choix des meilleurs morceaux, enfoncent leur trompe parasite pour puiser à longs traits le sang dont elles sont avides: elles pré-

ferent aussi de piquer les peaux de certaines personnes plutôt que d'autres, soit que les unes paroissent trop dures, soit que l'odeur, le goût de leur sueur ou de leur transpiration les éloigne ou les rebute : on voit effectivement des personnes qui dorment tranquillement au milieu d'une légion de punaises, sans se sentir incommodés de leurs morsures, tandis que d'autres en sont dévorés de toutes parts, & en perdent le repos: il en est pour qui une seule punaise est un supplice, & qui n'osent pas même les écraser. A la vérité l'odorat en est affecté, & le cœur en est soulevé: l'infection qui suit toujours un tel meurtre, leur assure souvent l'impunité, & l'homme est souvent obligé malgré lui d'épargner l'objet de son exécration. Les Chinois moins dégoûtés que nous, aiment beaucoup l'odeur puante de ces insectes: chaque peuple, de même que chaque homme, a ses goûts & ses fantaisies.

Il est étonnant de voir la quantité de recettes que les Anciens & les Modernes nous donnent pour empêcher que ces vilains insectes ne troublent notre repos: huiles, graisses, onguents, lotions, fumigations, talismans, amulettes, *ex voto*, &c. tout a été mis en usage ; mais les plus spécifiques sont l'huile de vitriol versée sur le sel marin, la fumée de tabac, de soufre, de mercure, de cuir brûlé, de poivre & toutes autres drogues fortes : c'est la raison pourquoi l'on ne voit que peu ou point de cette vermine chez les Droguistes, les Apothicaires, & sur-tout chez les Corroyeurs. *Aldrovande* approuve fort l'usage des claies d'osier mises au chevet du lit, car les punaises s'y retirent volontiers quand elles voient le jour ; & il suffit de secouer ces nattes ou claies pour les écraser facilement. Plus ces nattes sont vieilles, & meilleures elles sont, parce que ces insectes ayant l'odorat très-fin, l'odeur de leurs semblables les y attire en foule ; les araignées les mangent quand elles en peuvent attraper. Un autre remede pour ne pas avoir de punaises, est d'avoir soin de tenir ses appartemens & ses meubles dans une grande propreté.

M. *Linnæus*, en finissant l'énumération des punaises, qu'il fixe à quarante-trois especes, nous fournit une idée

qui a quelque chose de singulier : ce Naturaliste pense qu'il faudroit rechercher s'il ne se trouveroit point parmi les punaises de campagne, quelques especes qui, étant introduites chez les citadins, pussent détruire les punaises de ville.

1°. Parmi les quarante-trois autres especes de punaises qui se trouvent en Suede, & dont M. *Linnæus* fait mention, il y en a de figure ronde, & les autres de figure oblongue : on les rencontre presque toutes en France.

2°. Les Actes d'Upsal font aussi mention d'un grand nombre de punaises, dont plusieurs se transforment en insectes ailés. On trouve des punaises dans le fumier; celles-ci se métamorphosent en especes de mouches qui sentent fort mauvais. Il y a des punaises de bois; différentes plantes en nourrissent. Il y a aussi des punaises aquatiques qui volent, & qui ont dans la bouche un aiguillon avec lequel elles piquent fortement. *Swammerdam* a décrit seize especes de punaises de terre volantes, aussi agréables à la vue, par les belles couleurs dont elles sont ornées, qu'elles sont incommodes par l'odeur qu'elles exhalent; enfin, les forêts, les prairies & les campagnes en fournissent. Nous ne pouvons nous dispenser de donner une notice abrégée des especes de punaises que le Naturaliste du Nord a citées, ou au moins de celles qui sont les plus faciles à reconnoître dans notre pays, même dans leur état de *larve*, qui ne differe de l'insecte parfait que par le défaut d'ailes.

1°. La *punaise stercoraire* : elle porte une trompe courbée faite en arc ; elle est noire, très-grande & velue ; elle est couverte d'une crasse qu'elle change souvent ; elle vit de rapine, se nourrit de mouches & d'autres insectes : elle paroît en cela semblable à la *punaise mouche*.

2°. La *punaise verte* : elle se trouve par-tout à la campagne & dans les jardins, sur-tout sur les groseilliers, où elle put très-fort. Quelquefois elle est tachetée de quelques points blanchâtres & d'autres fois de raies rouges.

3°. La *punaise d'un noir cendré* : elle est fort maigre ; on la trouve dans les forêts, sur les troncs d'arbres secs.

4°. La *punaise grise:* M. *Guettard* nous l'a fait connoître ; on la trouve communément en automne dans les baies ou fruits des arbres, auxquels elle donne une mauvaise odeur : elle a une tache d'un jaune rouge sur les élitres ou fourreaux des ailes.

5°. La *punaise grise à forme d'œuf:* elle est très-grande ; ses antennes sont rouges & noires vers la base : le dos est tout gris, la pointe du corselet rouge, les pieds roux, &c.

6°. La *punaise grise pointue :* elle est en général d'une couleur plus pâle que la précédente.

7°. La *punaise rouge à deux ailes :* elle se trouve sur les orties, ainsi que sur d'autres plantes ; tout son corps est rouge ; les élitres sont marquées d'un point pourpre. La punaise rouge des jardins n'a communément que des étuis écailleux, sans ailes, & ne sent point mauvais.

8°. La *punaise d'un bleu cuivreux :* elle a une marque rouge aux épaules ; on la trouve sur les grandes plantes.

9°. La *punaise noire :* elle est sursemée de trois ou quatre taches blanches : ses jambes sont très-épineuses ; on la trouve sur les plantes : celle du coudrier n'a aucunes taches. Il y a aussi la punaise d'un noir cuivreux : elle se trouve sur la vesce.

10°. La *punaise mouche :* elle est de figure ovale ; d'un cendré tiqueté de noir & de brun : elle a deux gros yeux ronds ; sa trompe grosse, arquée & réfléchie en dessous, pique vivement ; les quatre articles de ses antennes sont assez longs. On distingue aussi deux yeux lisses sur le derriere de sa tête ; ses étuis sont tout-à-fait membraneux, fort croisés l'un sur l'autre, & recouvrent les ailes ; ses pattes sont fort longues. L'insecte vole très bien, & vient souvent dans les maisons : lorsqu'on le tient dans les doigts, il rend une mauvaise odeur, & fait un petit bruit qui est, dit-on, occasionné par le frottement de son corselet. La larve de la punaise mouche se rencontre aussi dans les maisons : en cet état elle ressemble à une araignée couverte de poussiere & d'ordures, on diroit d'une petite motte de terre qui marche. Si on la touche avec une plume, la poussiere & les ordures tombent aisément, & on

reconnoît alors le petit animal, qui eſt vorace & mange les autres inſectes qu'il rencontre ; il n'épargne pas même les punaiſes de lit, & nous lui en ſavons bon gré. Il y a auſſi la *punaiſe mouche à pattes rouges.*

11°. La *punaiſe d'un rouge noir & varié* : elle ſe trouve ſur les feuilles de la juſquiame. On l'appelle auſſi *punaiſe rouge à croix de chevalier.*

12°. La *punaiſe d'un brun mêlé de blanc* : on la trouve ſur les troncs du peuplier ; ſes pieds ſont longs, noirs & blancs.

13°. La *punaiſe à élitres tiquetées de jaune* : on la rencontre ſur le ſapin ; ſes pieds ſont roux.

14°. La *punaiſe ſauteuſe* : elle eſt d'un noir foncé ; elle ſaute comme la cigale : on la trouve ſur les bords de la mer, des lacs & des rivieres ; elle a des taches jaunes ſur la queue.

15°. La *punaiſe blanchâtre* : elle ſe trouve dans les pâturages. La *punaiſe chartreuſe*, dont le dos eſt d'un blanc de lait, ſe trouve ſur le chardon-roland.

16°. La *punaiſe jaunâtre* : elle habite les champs ; ſes antennes ſont noires : elle a une ligne blanche le long du dos ; ſes fourreaux ſont plus longs que dans aucune eſpece de punaiſe.

17°. La *punaiſe tipule* ou *naïade* : elle court fort vîte à la ſurface des eaux, & vit dans celles qui ſont dormantes, dans les mares & les baſſins. Cet inſecte eſt blanc en deſſous, & noir en deſſus. Ce qu'il y de ſingulier, c'eſt qu'il s'accouple ſouvent avant d'avoir des ailes & des étuis. Il ne faut pas la confondre avec la *punaiſe aiguille*, qui court moins vîte.

18°. La *punaiſe d'arbre culiciforme* : ſon corps eſt long, étroit & droit comme une ligne ; ſes pattes poſtérieures ſont très-menues & fort longues. Tout l'inſecte eſt entre-coupé & panaché de blanc & de brun. Cette eſpece ſe trouve ſur les arbres, où elle vacille & ſe balance perpétuellement comme les tipules.

19°. La *punaiſe de riviere* n'eſt pas le même inſecte que le SCORPION AQUATIQUE, *nepa*, comme on l'a dit ; c'eſt une véritable punaiſe : *voyez* SCORPION AQUATIQUE, *& ce qui eſt dit à la fin de l'article* TIPULE.

20°. La *punaiſe à avirons*, *notonecta* : cet inſecte,

ainsi nommé de sa grande ressemblance avec la punaise, & de ce qu'en nageant dans l'eau il se sert de ses pattes, principalement de celles de derriere, comme d'avirons pour se conduire, a une maniere de nager qui est assez singuliere, puisqu'il est toujours sur le dos dans l'eau, & présente en haut le dessous de son ventre. Cet insecte, que l'on trouve dans les eaux douces des lacs, des réservoirs, &c. a des mouvemens très-vifs, & s'enfonce quand on veut le prendre; après quoi il remonte à la surface de l'eau : il a six pattes, en forme de nageoires & aplaties; celles de derriere sont bordées de petits poils sur un de leurs côtés; chaque tarse a deux articles. On distingue deux sortes de punaises à avirons, la grande & la petite : la premiere a la tête arrondie & les yeux fort gros; au devant de la tête est une trompe fort piquante, qui se recourbe entre les premieres jambes; sur les côtés sont des antennes fort petites. Le corselet est large, court & lisse, jaune en devant, noir par derriere. L'écusson est grand, ainsi que les étuis, qui sont croisés & d'une couleur jaune nébuleuse. On doit saisir cet insecte avec précaution.

La petite espece de punaise à avirons paroît dans l'eau comme un point gris. Cet insecte est d'autant plus singulier, qu'il est sans étuis & sans ailes; de sorte qu'on le prendroit pour une nymphe, du reste il ressemble au précédent.

Il faut observer que la *punaise des bois* n'est pas moins sanguinaire & vorace que la punaise domestique: elle attaque les chenilles, les mouches, même les cloportes; sa trompe est très-aiguë. Celles des jardins sont plus paisibles; elles se contentent de vivre de plantes & de racines, ne perdent rien de leur agilité pendant leur métamorphose, s'accouplent de différentes manieres; tantôt le mâle monte sur la femelle, tantôt, & le plus souvent, ils se tiennent par leurs parties postérieures, & marchent dans cet état sans se quitter. Les œufs déposés par la femelle sur les plantes, sont très-curieux à observer à la loupe. Dans l'*Hist. abrég. des Inf.* l'on trouve la description de soixante & dix-sept especes de punaises, qui toutes se rencontrent aux environs

environs de Paris. Indépendamment des précédentes, on distingue sur-tout la *punaise porte-épine ;* la belle *punaise rouge à damier*, si commune en Champagne ; la *punaise à bec ;* la *punaise à pattes de crabe*, qui se trouve dans les bois ; la *punaise à fraise antique ;* la *punaise aiguille*, qui court sur l'eau comme la naïade ; la *punaise porte-chappe*, qui se trouve sur les seigles vers le mois de Juillet ; enfin, la *naucore* : voyez SCORPION AQUATIQUE, *voyez aussi* CORISE.

PUPUT. C'est la *huppe :* voyez ce mot.

PURAQUE. Espece de poisson du Bresil, que l'on soupçonne être une *torpille*, parce qu'en le touchant il cause subitement un engourdissement aux membres ; il suffit de le toucher d'un bâton pour que le bras demeure endormi : étant cuit il perd cette propriété ; sa chair est bonne à manger & ne fait aucun mal.

PURETTE, *puretta.* On donne ce nom à une substance rougeâtre, brillante, en petits grains comme le sable, mêlée de particules noirâtres, quelquefois attirable à l'aimant, & qui se trouve au bord de la mer en un lieu sec, nommé *Mortuo*, près de Genes. On l'y rencontre toujours à la suite des grandes tempêtes, & après que la mer a été fortement agitée. La purette est d'autant plus singuliere, qu'elle ne se rouille ni dans l'eau douce, ni dans l'eau de la mer, ni dans l'urine, ni dans les liqueurs acides, pas même dans l'eau forte : elle ne pétille point étant jetée sur la flamme d'une bougie, comme la limaille de fer, & elle ne noircit point les doigts, excepté quand elle est écrasée. M. *Jobelot* conclut de là que ce n'est point du fer. Voilà en effet un phénomene singulier & contraire aux connoissances chimico-physiques. Les Génois ne se servent de la purette que pour sécher l'écriture. Il se trouve aussi de la purette le long de la côte de Coromandel ; elle est noire, & on l'appelle dans le pays *sable Indien.*

Nous avons reçu tout récemment quelques livres d'un sable composé de petits grains de quartz blanc, de semence de rubis de couleur d'hyacinte, & de particules noires très-attirables à l'aimant : l'on y trouve aussi quelques minicules d'or pur. Ce sable que nous

a envoyé, sous le nom de *purette*, M. le Chevalier *Paschal*, a été ramassé sur la plage de Roscoff en basse Bretagne. Comme quelques-uns soupçonnent que tous les rubis des deux Indes tiennent leur couleur de l'or même, ne seroit-on pas en droit de soupçonner que si la purette des plages de Roscoff n'a pas été apportée de loin par les eaux de la mer, mais que ce soient des eaux souterraines, ou des ruisseaux, ou des rivieres voisines qui l'aient déposée en ce lieu, alors en faisant des recherches locales, on pourroit découvrir l'endroit où existent les masses de ces sables portant or & rubis : on sait que près de Lamballe, la nature a formé dans des roches, des pierres d'améthyste d'une belle couleur vineuse. Il faudroit donc fouiller la terre & les roches graniteuses de la basse Bretagne, & suivre les ravines jusqu'à la mer.

La purette noire & brillante des parages de l'île d'Elbe, est composée des débris des belles mines de fer cristallisées de cette même contrée : *voyez à l'article* FER. Elle est très-attirable à l'aimant, & indissoluble dans l'eau forte.

PURPURINE, est une matiere rougeâtre, que les seuls Vénitiens ont l'art, dit-on, de tirer du cuivre ; on la distribue en Italie sous le nom de *bronze rouge*, & on l'emploie à l'huile & au vernis pour bronzer les carrosses de prix.

PURPURITE. On donne ce nom aux coquilles de la famille des pourpres & devenus fossiles : *voyez leur caractere au mot* POURPRE.

PUTOIS, *putorius*. Le putois, dit M. *de Buffon*, ressemble beaucoup à la fouine, par le tempérament, par le naturel, par les habitudes ou les mœurs, & aussi par la forme du corps : il est plus petit que la fouine ; il a la queue plus courte, le museau plus pointu, le poil plus épais & plus noir ; il a du blanc sur le front, aussi bien qu'aux côtés du nez & autour de la gueule. Il en differe encore par la voix : la fouine a le cri aigu & assez éclatant ; le putois a le cri plus obscur ; ils ont tous deux, aussi bien que la marte & l'écureuil, un grognement d'un ton grave & colere, qu'ils répetent souvent lorsqu'on les irrite ; enfin le putois ne res-

semble point à la fouine par l'odeur, qui loin d'être agréable, est au contraire si fétide, qu'on l'a d'abord distingué & dénommé par là. C'est sur-tout lorsqu'il est échauffé, irrité, qu'il exhale & répand au loin une odeur insuportable. Les chiens ne veulent point manger de sa chair, elle est d'un trop mauvais goût, & sa peau quoique bonne est à vil prix, parce qu'elle ne perd jamais entiérement son odeur naturelle. Cette odeur vient de deux follicules ou vésicules que ces animaux ont auprès de l'anus, & qui filtrent & contiennent une matiere onctueuse, dont l'odeur est très-désagréable dans le putois, le furet, la belette, le blaireau, &c. & qui n'est au contraire qu'une espece de parfum dans la civette, la fouine, la marte, &c.

Le putois a appartement d'hiver & appartement d'été. A l'approche des froids il gagne, ainsi que la fouine, vers les habitations, grimpe sur les toîts, s'établit dans les greniers, & ne sort que la nuit pour chercher sa proie. Ce quadrupede se glisse dans les basse-cours, & fait main-basse sur tout ce qu'il trouve; il monte aux volieres & aux colombiers, où sans faire autant de bruit que la fouine, il fait plus de dégât: il fait la chasse aux poules, & en mange les œufs; il pille, vole, étrangle, met tout à mort. Il coupe aussi ou écrase la tête à toutes les autres volailles; il prend son repas, & ensuite il les transporte, piece à piece, & en fait un magasin de provisions. Si, comme il arrive souvent, il ne peut les emporter entieres, parce que le trou par où il est entré se trouve trop étroit pour le passage de son butin, il leur suce la cervelle & emporte les têtes. Ce brigand n'est pas moins avide de miel; il attaque impunément les ruches en hiver, & force les abeilles industrieuses à abandonner leur république. Il ne s'éloigne guere des lieux habités: il entre en amour au printems: les mâles se battent sur les toîts, & se disputent la femelle; le plus fort en jouit, ensuite il l'abandonne & va passer l'été à la campagne ou dans les bois où il exerce ses ravages. La femelle au contraire reste dans son grenier jusqu'à ce qu'elle ait mis bas, & n'emmene ses petits que vers le milieu ou la fin de l'été;

elle en fait trois, quatre ou quelquefois cinq, & ne les allaite pas long-temps : en les sevrant elle les accoutume aussi-tôt à sucer du sang, à vivre d'œufs, à manger des cervelles. Enfin la petite famille se disperse, & chacun va vivre à ses frais.

A la ville ils vivent de proie & de chasse ; à la campagne ils s'établissent pour passer l'été & toute la belle saison, dans des terriers de lapins ou dans des fentes de rochers, d'où ils ne sortent guere que la nuit pour aller dans les champs, dans les bois, chercher les nids de perdrix, d'alouettes, de cailles : ils épient les rats, les taupes, les mulots, & font une guerre continuelle aux lapins, qui ne peuvent leur échapper, parce qu'ils entrent aisément dans leurs trous ; une seule famille de putois suffit pour détruire une garenne. Ce seroit le moyen le plus simple pour diminuer le nombre des lapins dans les endroits où ils deviennent trop abondans. Le putois est difficile à prendre, il échappe par son agilité.

Le putois, dit M. *de Buffon*, paroît être un animal des pays tempérés : on n'en trouve que peu ou point dans les pays du Nord, & ils sont plus rares que la fouine dans les pays méridionaux.

Le puant d'Amérique est un animal différent ; & l'espece du putois paroît être confinée en Europe depuis l'Italie jusqu'à la Pologne.

PUTOIS RAYÉ, *putorius striatus*. C'est le *putois puant de l'Amérique*. Il est à peu près de la grandeur du précédent ; mais il a le museau un peu plus long : il est noir avec cinq bandes blanches longitudinales & paralleles sur le corps. On le trouve dans tout le Continent septentrional de l'Amérique. C'est le *puant* des Auteurs.

PYCNOGONE. *Voyez* POLYGONOPE.

PYGARGUE. *Voyez* PIGARGUE.

PYLORIDES, *conchæ pylorides*. Ce sont des coquilles maritimes & bivalves dont les battans ne se ferment pas exactement, ou qui ont une bouche béante ; tels sont les *tellines*, les *pholades*, les *couteliers*, quelques especes de *pinnes marines*, &c. *Voyez ces mots*.

PYRACANTHA ou BUISSON ARDENT. *Voyez à la suite du mot* NÉFLIER.

PYRAMIDALE. *Voyez à la fin de l'article* JOUBARBE.

PYRETHRE ou RACINE SALIVAIRE, *pyrethrum.* On trouve chez les Droguistes deux à trois sortes de racines sous le nom de *pyrethre.* La premiere est de la longueur & de la grosseur du doigt, ridée, de couleur grise, roussâtre en dehors, blanchâtre en dedans, ayant quelques fibres d'un goût fort âcre & très-brulant : on l'apporte seche de Tunis à Marseille, elle n'a point d'odeur. *Bruyn* dit que c'est la racine de l'œil de bœuf de Crete, *buphthalmum Creticum cotulæ facie, flore luteo & albo*, espece de plante qui ressemble à la camomille ; ses feuilles sont découpées comme celles du fenouil & ressemblantes à celles de la carotte : ses tiges sont hautes d'un pied, & portent en leurs sommets des fleurs larges, radiées, ayant beaucoup de rapport à l'œil de bœuf des Alpes, espece de paquerette de couleur incarnate. A ces fleurs succedent une grande quantité de graines aplaties, purpurines ; ses semences servent à multiplier cette plante chaque année dans les jardins, où l'on est curieux de la cultiver, parce que sa fleur dure presque tout l'été. M. *Shaw* dit qu'on transporte à Constantinople & au grand Caire une grande quantité de cette racine, & qu'étant confite, on la mange dans les douleurs de dents & de la poitrine. Cette plante est fort jolie.

L'autre *racine salivaire* appelée *magala* par quelques-uns, appartient à une marguerite de Canarie ; on l'appelle aussi *pyrethre de Canarie, leucanthemum Canariense, foliis chrysanthemi, pyrethri sapore.* Cette racine est blanchâtre, plus menue que la précédente, ligneuse & moins brûlante. Elle pousse des tiges à la hauteur d'un pied & davantage ; elle est rameuse, garnie de feuilles semblables à celles de la camomille, & colorées d'un bleu tirant sur le vert de mer : aux extrémités des rameaux naissent de petites tiges nues, qui portent à leur sommet des fleurs composées de demi-fleurons blancs, placées autour d'un disque de

fleurons jaunes ; toutes les graines sont aplaties & bordées des deux côtés d'un feuillet tranchant.

L'on donne aussi le nom de *pied d'Alexandre* à une pyrethre sauvage & ombellifere, *pyrethrum umbelliferum*, dont la racine est longue d'un demi-pied, fibreuse en son sommet comme la racine de méum. On nous l'apportoit autrefois, entassée par petites bottes, de Hollande & de plusieurs autres lieux : ses fleurs sont disposées en parasols & de couleur pâle.

La racine de la premiere de ces pyrethres a plus de force & de vertu que les autres; les Vinaigriers l'emploient dans la composition de leur vinaigre. Quand on mâche cette racine, elle produit bientôt une saveur âcre & violente qui ouvre les conduits salivaires: c'est pourquoi c'est un spécifique pour les maux de dents qui viennent d'obstructions & de catarres: c'est encore un très-bon remede pour les affections soporeuses & la paralysie de la langue, tant son âcrimonie irrite les nerfs.

PYRITES, *pyrites aut pyrimachus*, sont des substances composées par la Nature, minéralisées, plus ou moins compactes, pesantes & cristallisées, dans différens états, formant souvent des veines très-profondes & immenses, ou des masses énormes dans les montagnes, & qui se trouvent communément avec les mines. Les parties constituantes qui leur donnent un éclat métallique, sont assez différentes entr'elles: il y a des pyrites qui contiennent ou du vitriol, ou du soufre, ou de l'arsenic, ou une substance vraiment métallique, qui est ou de fer ou de cuivre, tantôt deux de ces choses à la fois, quelquefois davantage, & toujours mélangées avec de la terre ou de la pierre. Toutes les pyrites tombent facilement en efflorescence à l'air, ou se détruisent au feu; il en faut excepter celles dont le fer n'est pas bien uni au soufre, & celles qu'on appelle proprement *marcassites*, qui sont d'une figure composée d'angles, ou cristallisées tant extérieurement qu'intérieurement; celles-ci ne se décomposent pas à l'air. *Voyez* MARCASSITES.

Division des Pyrites.

1°. On appelle *pyrites sulfureuses* ou *pierres à feu*, celles qui donnent beaucoup d'étincelles bleues & puantes, étant frappées avec le briquet, & dont le tissu est aigre, cassant, d'une couleur jaune pâle; souvent elles sont cristallisées en aiguilles qui divergent du centre à la circonférence, informes extérieurement ou globuleuses; elles se décomposent, s'enflamment à l'air, & augmentent considérablement de poids & de volume à l'instant de leur entiere efflorescence : elles finissent par produire des cristaux de vitriol; les glaisieres des environs de Paris en sont remplies : on les nomme *féramines.* Il y a aussi des pyrites sulfureuses en crête de coq.

2°. On appelle *pyrites cuivreuses*, *calcho-pyrites*, celles qui sont d'un jaune ou foncé, ou verdâtre, & changeant comme la gorge de pigeon; qui, quoique compactes, moins dures, donnent bien moins d'étincelles avec le briquet; en se décomposant, elles produisent des cristaux vitrioliques, d'un vert bleuâtre : on met ces pyrites dans le nombre des mines de cuivre: *voyez ce mot.* Depuis quelques années on nous apporte des mines de Saxe & d'Angleterre des pyrites cuivreuses & cristallisées, où brillent les couleurs les plus éclatantes & les plus variées. La couleur d'or & d'azur y domine.

3°. On donne le nom de *pyrites arsenicales* ou de *pyrites de poison* à celles qui sont d'un blanc sale, pesantes, tenaces, très-dures, susceptibles d'un beau poli, peu altérables aux impressions de l'air & du feu, donnant plus ou moins d'étincelles avec le briquet, mais exhalant une odeur d'ail : telles sont la plupart des pierres des Incas du Pérou; on y peut joindre encore les *pierres carrées* ou *hexaëdres* d'Espagne & de Portugal, que l'on connoît dans le commerce sous le nom de *pierres de Geneve* ou *pierres de santé*, & dont on fait depuis quelque temps, ainsi que de celles qui sont jaunâtres, des bijoux si agréables, *aigrettes*, *bracelets*, *colliers*, *entourages de bagues*, &c. Ces pyrites ferro-arsenicales sont aussi des *marcassites*: voyez ce mot. Leur figure

eſt peu conſtante, mais aſſez réguliere, tantôt écailleuſe, en trapeze, en parallélipedes, en criſtaux octaëdres, ou cubiques. Souvent les cubes ſont réunis & confondus l'un dans l'autre, & de nature ferro-ſulfureuſe, mais le fer y eſt mal combiné avec le ſoufre. Il y a auſſi des pyrites pierreuſes & cendrées d'arſenic; celles qui ſont noires, rougeâtres & teſtacées, c'eſt-à-dire écailleuſes, en petites lames carrées ou trapézoïdes, ſe recouvrant les unes les autres, ſont les mines ordinaires d'arſenic: *conſultez* la *Pyrithologie de Henckel.* Il ne faut pas confondre ces dernieres pyrites avec la *mine de cobalt* criſtalliſée.

4°. On donne le nom de *pyrites martiales* à celles qui ſont d'un brun fauve, ou de couleur terreuſe ou livide, peu ou point éclatantes, ne donnant preſque point d'étincelles avec le briquet, s'altérant peu à l'air, & qui ſont privées de ſoufre, ou parce que le ſoufre qui y étoit uni avec le fer s'eſt décompoſé. Ces pyrites ſemblent n'être tantôt qu'une ochre de fer précipitée & enſuite aglutinée très-fortement, & tantôt une pyrite ſtriée, mais ſans brillant métallique. La partie inflammable (le phlogiſtique) en eſt ſouvent détruite.

5°. On nomme *pyrites alumineuſes*, celles qui ont peu d'éclat, qui ſont peu dures, qui ne contiennent que très-peu de fer, mais beaucoup de ſoufre, qui ſe détruiſent facilement à l'air en s'enflammant, & finiſſent par donner abondamment des criſtaux d'alun: & très-peu de vitriol martial. *Voyez* ALUN & PIERRE ASSIENNE.

A l'égard des *pyrites d'or*, nous diſons qu'on y diſtingue effectivement des particules de ce métal précieux ſans y être combiné. Sa couleur, ſa propriété malléable qui permet que la pointe d'un ciſeau y grave des raies, tout y fait reconnoître ſon exiſtence. La pyrite cuivreuſe d'Ædelfors en Smolande contient de l'or dans le quartz, le ſpath vitreux & une roche feuilletée; on en trouve avec ces mêmes matieres dans le Pérou & en Hongrie. Quelques-uns ſoupçonnent que dans les pyrites auriferes, l'or y eſt uni au ſoufre par l'intermede du fer.

Cette différence des pyrites dépend, comme nous

l'avons déjà avancé, des mélanges & de leur proportion, même de leurs matrices terreuses. *Henckel* dit que plus une pyrite contient de cuivre, moins il s'y trouve de soufre; plus elle contient de fer, & plus elle a de soufre; plus il y a d'arsenic dans une pyrite, moins elle contient de soufre; plus une pyrite est jaune, verdâtre, anguleuse & compacte, moins elle fait feu avec le briquet, parce qu'elle contient beaucoup de cuivre; plus la pyrite se détruit à l'air, plus elle est vitriolique ou sulfureuse & martiale, mais peu cuivreuse; enfin dans un minéral où l'on trouve du soufre sans arsenic, on ne trouve jamais de cuivre. Ce sont ces mêmes différences de combinaisons (d'où l'on pourroit déduire les différens endroits & matrices qui conviennent pour la production des pyrites) qui changent les propriétés extérieures, c'est-à-dire qui operent la densité, la couleur, la diversité & la bizarre cristallisation dans les pyrites: *voyez* le *Mémoire sur les pyrites & les vitriols*, que nous avons lu à l'Académie Royale des Sciences en 1760, imprimé dans les *Mémoires des Savans étrangers*, *T. V.*

Quant aux altérations qu'éprouvent les pyrites sulfureuses, ce phénomene n'est dû qu'à la singuliere propriété qu'a le fer qui s'y trouve, de décomposer le soufre au moyen de l'eau: c'est alors que le principe inflammable une fois détruit, la vitriolisation se fait. Si le fer étoit mal uni avec le soufre, la pyrite ne se décomposeroit que peu ou point; telles sont les marcassites jaunes qu'on remarque dans certaines terres ou pierres argileuses qui en contiennent: *voyez* MARCASSITES. Celles qui s'y décomposent en tout ou en partie, minéralisent l'argile feuilletée: de là le schiste, les glaises marbrées, la pierre à Charpentier dont le goût est vitriolique: peut-être que de telles pyrites sont le principe colorant de certains marbres, fluors, cristaux, &c.

Parmi les pyrites, il y en a qui offrent différentes formes ou figures plus ou moins régulieres, des cubes, des rhomboïdes, des octaëdres, décaëdres, dodécaëdres, à quatorze & à dix-huit faces, & même davantage, en grains, en végétations, celluleuses & caver-

neuses, mamelonnées, striées, globuleuses & à surface tantôt lisse, tantôt raboteuse, en gâteau ou en champignon, en priapolite, &c.

Comme la pyrite sulfureuse est abondamment répandue dans toute la terre, ne pourroit-on pas présumer que la chaleur des eaux thermales n'est due qu'à son efflorescence & à son ignition? peut-être que les mouffettes, ces exhalaisons mortelles appelées *vapeurs* ou *pousses* dans les mines de charbon, &c. & qui sont quelquefois enflammées & inflammantes, n'ont pour cause générale, & même peut-être unique, que la décomposition des pyrites sulfureuses dans des matrices ou cavités particulieres. Cette idée, embrassée dès les premiers siecles de l'Histoire Naturelle, est renouvellée de nos jours, & la pratique journaliere semble confirmer cette théorie. Communément ceux qui travaillent à l'alun & au vitriol sont peu instruits des subtilités chimiques, ils ignorent que la pyrite la plus ordinaire est composée de soufre uni à du fer; mais ils savent que cette pyrite commune se détruit par l'eau, qu'elle s'échauffe au point de prendre feu si le soufre y domine, & qu'elle brûle des semaines & des mois entiers, selon l'abondance de sa matiere combustible, & relativement aux circonstances locales. Le principe inflammable se détruit dans les monceaux de pyrites exposés à l'air libre, & on en tire par lixiviation les sels dont l'acide est vitriolique, &c.

L'inflammation de la pyrite, au moyen de l'air & de l'eau, étant certaine, il est facile de concevoir les mêmes effets dans les entrailles de la terre, où on la trouve communément : mais la consommation de la matiere y sera plus lente, la chaleur plus égale, plus uniforme, & durera plus long-temps, que si elle étoit exposée à l'air extérieur.

La pyrite échauffée exhale une vapeur subtile, raréfiée & acide qui ôte à l'air son jeu si nécessaire pour le soutien de la vie & pour la production de la flamme; telle est la mouffette des Charbonniers : cette vapeur si pernicieuse aux Mineurs, est quelquefois si chargée de phlogistique, qu'elle prend feu facilement & avec tant de violence, qu'on ne sauroit l'éteindre; souvent

même elle produit une exploſion terrible, ſur-tout lorſqu'elle eſt renfermée dans des mines, dont les cavités ou cavernes ſont trop étroites. Si cette vapeur ſe trouve au-deſſus de la ſurface de la terre au grand air, elle produit une flamme très-claire, tant que la matiere combuſtible ne tarit point. On ſera ſans doute ſurpris en apprenant que l'Ingénieur des mines de Whitehaven en Angleterre, a employé utilement cette pernicieuſe vapeur enflammée, en lui donnant iſſue hors des mines par des ſoupiraux convenables, & y mettant le feu dès qu'elle en ſort; elle continue dès-lors à brûler jour & nuit; ainſi en détruiſant la vapeur empoiſonnée qui feroit périr les malheureux Mineurs, & détruiroit la miniere, elle produit au dehors une flamme qui ſert de phare aux Navigateurs, & qui éclaire l'entrée du port.

L'embraſement des mines de charbon n'a lieu que par la matiere pyriteuſe qui s'y trouve: ces amas de charbons expoſés à l'air libre dans divers endroits, & qui prennent feu quelquefois, en ſont des exemples non équivoques; pluſieurs de nos mines d'Europe en contiennent une très-grande quantité, & il paroît probable que les embraſemens terribles des monts *Hecla*, *Etna*, *Véſuve*, &c. ont été occaſionnés par la faculté de s'enflammer qu'ont les pyrites qui ſe vitrioliſent. On trouve aux environs du Véſuve des terres alumineuſes, & près du mont Hecla des terres toutes ſulfureuſes.

Toutes les mines, ſoit des pays chauds, ſoit des pays froids, qui ne contiennent que peu ou point de pyrites, ſont conſtamment ſans chaleur dans telle ſaiſon que ce ſoit; au lieu que celles qui contiennent des pyrites, ſur-tout de celles qui ſont ſulfureuſes, quelque profondes qu'elles ſoient, dans tout climat & en toute ſaiſon, ont toujours une chaleur plus ou moins grande, mais dominante en été.

Les Naturaliſtes, inſtruits de la Chimie, qui ont voyagé & viſité les galeries des mines contenant des pyrites, ont toujours reconnu dans leurs cavités, ou des guhrs ou des chaux métalliques, ou des effloreſcences pyriteuſes, ou des ſtalactites vitrioliques, ou des eaux thermales d'une ſaveur ſtyptique, & ont trouvé les parois ou la voûte des terres ou pierres comme cal-

cinées ; ils ont respiré dans ces souterrains pendant l'été un air échauffé, une vapeur subtile, qui empêchent souvent les Mineurs d'y pouvoir travailler, si ce n'est dans l'hiver.

Cet exposé confirme que la pyrite est la vraie cause du feu souterrain, & l'origine de la chaleur des eaux thermales, simples ou composées. Nous le répétons, les volcans d'Italie, du Nord, de l'Amérique & de l'Afrique sont probablement entretenus par la même cause, puisque ces volcans sont toujours accompagnés de vapeurs sulfureuses, environnés de soufre en nature, de récrémens (scories) métalliques, semblables à une pyrite torréfiée. L'on en peut encore déduire la cause des tremblemens de terre. Que la décomposition de la pyrite ait lieu dans des cavités souterraines remplies d'air & d'eau, il y aura inflammation, raréfaction de l'air, dilatation & expansion de l'eau en vapeurs, enfin des explosions dont l'odeur est analogue à celle que laisse le tonnerre dans le lieu où il tombe. Il y a quelque temps qu'on éprouva près de Bisenchi une éruption & un tremblement de terre local : on reconnut que c'étoit la pyrite sulfureuse dont il y a un filon considérable, qui par son ignition avoit produit ce désastre. Nous n'entreprendrons pas ici d'expliquer si les feux volans, les courans d'air périodiques, appelés *vents alisés*, sont produits par des pyrites enflammées dans le sein de la terre ; nous nous éloignerions trop de notre objet, qui d'ailleurs est discuté à son article. Nous avons cru devoir nous permettre ces détails, pour donner à nos Lecteurs une idée des effets de la pyrite exposée à l'humidité de l'air, & des plus importans phénomenes qui en résultent. Nous croyons devoir encore conseiller à nos Lecteurs de lire aussi les mots *exhalaisons minérales*, *volcans*, *tremblemens de terre*, *eaux chaudes*, *soufre*, *bitume*, *lave*, *charbon de terre*, en un mot tous les articles où il est parlé des effets produits par la décomposition des pyrites.

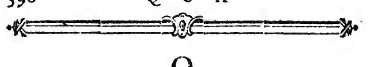
PYROLE ou VERDURE D'HIVER, *pyrola*. M. *de Tournefort* a établi quatre especes de pyrole. Les fleurs de ce genre, dit M. *Deleuze*, ont cinq pétales

attachés à un calice ſimple fendu en cinq parties, dix étamines & un piſtil.

Entre les eſpeces de ce genre, la principale eſt la grande à feuilles arrondies, *pyrola rotundifolia major.* Elle croît aux lieux montagneux, ombrageux & un peu humides, dans les forêts & les bois: on la trouve particuliérement dans la haute Champagne, ainſi que dans les environs de Paris; mais elle ſe plaît ſur-tout dans les pays froids & ſeptentrionaux, tels que la Boheme, la Moravie, &c. Sa racine eſt flexible, déliée, fibreuſe, traçante & blanchâtre; elle pouſſe cinq ou ſix feuilles arrondies, liſſes, d'un beau vert, qu'elle conſerve durant l'hiver: elles ſont attachées à des queues longues & tombent vers la terre; du milieu de ces feuilles s'éleve une tige haute d'environ un pied, anguleuſe, garnie de quelques petites feuilles pointues, portant en ſa ſommité des fleurs odorantes, agréables à la vue, diſpoſées en roſe & blanchâtres. A chaque fleur ſuccede un fruit à cinq pans arrondis, diviſé intérieurement en cinq loges, remplies de ſemences rouſſâtres & menues preſque comme de la pouſſiere, ſemblables à la ſciure de bois.

Toute la plante a un goût amer & fort aſtringent; elle ſe ſoutient difficilement dans les jardins, malgré la culture; elle y meurt communément: elle fleurit en Juin & Juillet. La pyrole a toujours été regardée par les Praticiens comme propre à arrêter les pertes de ſang, les fleurs blanches & les hémorragies: on la fait infuſer comme le thé: c'eſt un des vulnéraires de Suiſſe les plus célebres; on l'applique auſſi ſur les bleſſures: on fait avec la décoction de la pyrole & le miel roſat un excellent gargariſme contre les eſquinancies inflammatoires: cette plante commence à ſe multiplier dans toutes nos Provinces.





Q.

QUABEBES. *Voyez* CUBEBES.

QUACAMAYAS ou ALO. C'est le nom que les Mexicains donnent à leurs perroquets qui sont tout rouges, à la réserve des épaules & de la queue qui sont d'un bleu d'azur ou bleu céleste. Ces oiseaux sont de la grandeur de nos poules: leur bec est blanc & crochu; leurs pieds sont noirs: ils s'apprivoisent facilement dans les maisons; mais ils imitent mal le langage humain.

QUADRISULCE. *Voyez à l'art.* QUADRUPEDES.

QUADRUMANS. *Voyez à l'article* SINGE.

QUADRUPEDES, *quadrupedes.* Ce sont des animaux vivipares, couverts de poils, & qui ont quelque rapport avec l'homme, en ce qu'ils ont du sang, qu'ils respirent par les poumons, qu'ils ont deux ventricules au cœur, qu'ils allaitent leurs petits: ils marchent sur quatre pieds ou ongulés ou onguiculés, & analogues aux pieds & aux mains de l'homme. On divise ces animaux en *solipedes*, en *pieds-fourchus* & en *fissipedes.*

1°. Les SOLIPEDES, *solipeda aut soliungula*, sont ceux qui n'ont qu'un seul ongle aux pieds, comme sont le cheval, l'âne & le zebre.

2°. Les ANIMAUX A PIEDS FOURCHUS ou BISULCES, *bisulca*, ont le sabot fendu en deux comme le bœuf, la brebis, la chevre, le cerf, &c.

3°. Les FISSIPEDES ou DIGITÉS, *digitata;* ils sont ainsi appelés à cause de la pluralité des doigts fendus qu'ils ont aux pieds; tels sont le chien, le lievre, le lion, le renard, &c.

Des Naturalistes ajoutent à ces divisions celles des quadrupedes qui ont le pied fendu en trois, *trisulces;* tel est le rhinocéros & l'anta; ou qui ont le pied fendu en quatre, *quadrisulces*, comme l'hippopotame; ou le pied fendu en cinq, *pentisulces*, comme l'éléphant: mais à examiner de bien près, ces animaux ne sont qu'ou *bisulces* ou *quadrisulces;* le porc, par exemple,

que l'on regarde comme *quadrisulce*, ne s'appuie que sur deux ongles en marchant.

On donne le nom d'ONGULÉS, *ungulata*, à ceux des quadrupedes qui ont les doigts ou les extrémités des pieds couverts & entourés d'ongles ; cette substance est dure, de consistance de corne & concave ; elle couvre & contient les extrémités des doigts, & c'est sur elle que l'animal marche en partie ; tels sont les solipedes, les bisulces & les quadrisulces.

Par ANIMAUX ONGUICULÉS, *unguiculata*, on entend ceux qui ont les doigts découverts & seulement armés au bout supérieur d'ongles naissans, souvent étroits, pointus, courbés & garnis de poils, sur-tout en dessous, & quelquefois larges comme sont ceux des singes.

On peut encore considérer les quadrupedes comme *ruminans*, tel est le genre des bœufs, celui des brebis, celui des chevres, celui des cerfs ; ou comme *non ruminans*, tels que sont les porcs, &c. *Voyez* RUMINANS.

Division des Quadrupedes.

M. *Linnæus* donne trente-quatre genres de quadrupedes dans six ordres qu'il établit.

Le premier ordre contient les *anthropomorphes*, c'est-à-dire ceux à figure humaine (quadrumans); tels sont les singes, les bradypes ou les paresseux du Ceylan & de l'Amérique.

Dans le second il comprend les féroces, *feræ*, tels que l'ours, le lion, le léopard, le loup-cervier, le genre des martes, la loutre, les chiens, les loups, le renard, le phocas, le blaireau, la civette, le hérisson, les armadilles, la taupe & les chauves-souris.

Dans le troisieme ordre, les bêtes sauvages, *agriæ*, telles que le tamandua ou fourmillier.

Dans le quatrieme ordre, qui comprend les *glires*, sont renfermés les porcs-épics, les écureuils, les lievres, le castor, les souris, les rats, le cochon-d'inde, les marmotes, les philandres.

Dans le cinquieme sont les *jumenta*, tels que l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame ou cheval de ri-

viere, le cheval, l'âne, le zebre, le mulet, les cochons, les sangliers.

Dans le sixieme sont les *pecora*, tels que le dromadaire, le chameau, le pacos, la gazelle, les cerfs, les chevres, les chevreuils, le bouquetin, l'élan, le chamois, le rhenne, le daim, la brebis, le bœuf, le bison & le buffle.

M. *Klein* réduit tous les quadrupedes vivipares à deux genres : le premier comprend les *ongulés*, c'est-à-dire, qui ont des ongles ou cornes aux pieds, & il en fait cinq familles ; le second renferme les *digités* ou *onguiculés*, dont il fait aussi cinq familles. Voyez l'ouvrage de cet Auteur, imprimé à Leipsick, & intitulé : *Quadrupedum dispositio, brevisque Historia Naturalis.*

Ce même Auteur a aussi fait une classe de *quadrupedes ovipares*, dans laquelle il comprend les grenouilles, les crocodiles, &c. tous animaux que l'on trouve chez M. *Linnæus* dans la classe des amphibies, & qui composent la quatrieme classe de M. *Brisson*, sous le nom de *reptiles.*

M. *Brisson* a divisé tout le regne animal en neuf classes, qu'il a subdivisées en dix-huit ordres, dont les caracteres sont tirés du plus ou du moins de dents, soit molaires, soit canines, soit incisives, même de leur position & de leur figure. Ce Naturaliste y joint aussi la comparaison, ou les marques caractéristiques que fournissent les pieds, tant ongulés qu'onguiculés, dans les solipedes, dans les bisulces, &c. ainsi que le nombre des doigts antérieurs & des postérieurs, celui des mamelles, & la longueur différente des jambes.

D'autres Zoologistes ont considéré les animaux par l'espece d'habillement & d'habitation, par la maniere de vivre, par leurs armes, &c.

Plus nous lisons les Ouvrages de ces Méthodistes, & plus nous rendons hommage au zele qui les a excités dans leurs recherches, qui d'ailleurs supposent beaucoup de sagacité, de connoissances acquises, & des facilités pour la comparaison de tant d'animaux si différens à tous égards. Nous allons citer en exemple

ple quelques-uns des quadrupedes qui suffiront au Lecteur pour lui présenter un tableau de la variété des genres de ces individus.

Différences principales & extérieures des Quadrupedes.

Entre les 265 especes ou environ de quadrupedes connus, les uns sont couverts de poils & n'ont point du tout de dents, tel est le fourmillier; d'autres ont des écailles tuilées & mobiles comme le tatou, d'autres ont la peau chargée d'aiguillons comme le hérisson & le porc-épic; les uns marchent lentement & n'ont guere que des dents molaires comme le paresseux d'Amérique; d'autres ont pour défense une trompe mobile comme l'éléphant, ou une corne fixe sur le nez comme le rhinocéros, ou sur la tête comme le cerf & le bœuf; d'autres ont les quatre pattes palmées comme la loutre, ou seulement les deux postérieures, comme le castor, ou garnies de poils & digitées comme le tigre, ou garnies de corne, & le sabot non fendu comme le cheval; d'autres ont des membranes étendues en ailes, qui fixent ou joignent les jambes postérieures aux antérieures, comme dans la chauve-souris; d'autres ont cinq doigts aux pieds de devant & quatre à ceux de derriere comme le chien; d'autres s'appuient sur le talon en marchant comme l'ours; d'autres ont les jambes très-courtes & vivent sous terre comme la taupe.

Les uns ont les jambes de devant beaucoup plus longues, tel que le caméléopard; ou d'égale hauteur, tel que le genre du bouc, qui a de plus les cornes tournées en haut; d'autres les ont en arriere comme le genre du belier, ou vers les côtés comme le genre du bœuf, ou rameuses comme le cerf; d'autres n'ont rien de tout cela, mais ils ont une figure humaine, tels sont les singes; d'autres ont la queue plate comme le castor, ou longue & chevelue comme l'écureuil, ou courte comme le lapin; d'autres ont la tête ronde, & leurs doigts quoique crochus peuvent être entiérement retirés & cachés comme dans le chat. Les uns ont la tête écrasée, & sont plantivores comme le genre du lapin;

d'autres sont insectivores comme le tamandua : il y en a qui peuvent s'alonger & pour ainsi dire se rétrécir pour passer par de petits trous, tel que le genre des belettes, &c.

On apperçoit déjà l'immensité des détails dans la distribution systématique des quadrupedes ; ces animaux n'occupent qu'un très-petit espace dans l'univers, & ne composent qu'une petite partie de l'Histoire Naturelle, & cependant nous sommes encore bien éloignés d'avoir une distribution exacte & sans réplique de ce genre d'individus.

Dans l'admirable Ouvrage que l'illustre M. *de Buffon* a donné sur l'*Histoire Naturelle*, les animaux qui sont les plus nécessaires & les plus utiles, tiennent le premier rang. Cet Auteur donne la préférence, dans l'ordre des animaux ; au cheval, au chien, au bœuf, à la brebis, &c. & il appelle cet ordre, le plus naturel de tous. Ne vaut-il pas mieux, dit M. *de Buffon*, faire suivre le cheval qui est solipede, par le chien qui est fissipede, & qui a coutume de le suivre en effet, que par un zebre qui nous est peu connu, & qui n'a peut-être d'autre rapport avec le cheval que d'être solipede ? Le rang qu'il donne aux animaux ne plaît pas à M. *Klein*, qui veut que l'arrangement des quadrupedes en *ongulés* ou *digités*, soit le plus naturel & le plus simple ; mais dans un Ouvrage tel que celui de M. *de Buffon*, fait pour être entre les mains de tout le monde, & où le Lecteur ne veut apprendre que la vie & les mœurs des animaux, on se passe de méthode ; & cet Académicien a eu probablement raison de n'en point adopter. Ces ordres systématiques n'affectent que ceux qui font une étude particuliere de l'Histoire Naturelle, & qui sont plutôt Observateurs qu'Historiens ; tels que *Gesner*, *Aldrovande*, *Jonston*, *Ray* & M. *Klein* lui-même. En effet, dans ces Auteurs on ne trouve que des Naturalistes qui se sont attachés à nous faire connoître les animaux comme ils ont cru qu'ils étoient : & dans M. *de Buffon*, au contraire, on voit un Observateur attentif, qui, après avoir été à la recherche des merveilles de la Nature, fait, en habile Ecrivain, nous les représenter sous les images les plus riantes & les plus

agréables. Qualités rares ; sur-tout dans un Naturaliste ; presque tous ceux qui ont écrit sur cette matiere ne s'étant attachés qu'à décrire fidélement les animaux, sans beaucoup s'inquiéter de l'aménité du style : telle est la Réflexion qu'on lit dans le *Dictionnaire des Animaux*, *Tom. III. pag. 639*.

Il ne nous convient pas de décider sur cet objet : nous nous contenterons de dire ici, avec ce dernier Auteur, que les quadrupedes semblent n'avoir été formés que pour l'usage de l'homme : nous ne pouvons aussi qu'admirer la sagacité de l'homme, qui par son industrie, s'est si bien approprié les talens ou les services & la matiere des quadrupedes : en effet, les tigres, les lynx, les ours, les élans, les castors & les renards ont des fourrures dont nous profitons ; quelques especes de chiens servent à courir le cerf, le chevreuil, le lievre, dont nous faisons nos repas ; les autres especes servent pour nous garder ou pour notre amusement : le furet fait sortir le lapin de sa retraite ; le cheval, l'éléphant & le chameau paroissent nés pour porter des fardeaux ; le taureau pour subir le joug ; la vache pour fournir du lait, & le mouton pour donner de la laine, &c. &c.

Amours ; cris ; multiplication ; nourriture ; habitations ; caracteres, ruses ; combats & destruction des quadrupedes.

Nous avons déjà insinué que le desir violent de perpétuer son espece est différemment caractérisé dans chaque animal. Entre les quadrupedes, les loups & les renards hurlent dans les bois ; les chiens suivent en troupe les chiennes en chaleur ; les taureaux ont un regard sombre & féroce, ainsi que les cerfs ; dont le bois tombe chaque année & se répare après leur accouplement.

Les femelles des quadrupedes conservent leur fœtus dans une chaleur modérée ; & l'on remarque que si ces animaux ont un vif instinct pour se reproduire & multiplier, ils en ont aussi un très-tendre pour la conservation de leurs petits. Cette tendresse est même remarquable dans les plus féroces, sur-tout pendant tout

le temps que les petits sont encore trop foibles pour pourvoir eux-mêmes à leurs besoins : ils les gardent, les nourrissent & les soignent jusqu'à ce qu'ils soient assez grands ; & quand ils les voient menacés de quelque danger, il n'est rien à quoi ils ne s'exposent pour les sauver.

Les quadrupedes ne nourrissent leurs petits de leur lait qui est une liqueur douce & propre à la foiblesse de leur âge, que jusqu'à ce que leur estomac soit devenu assez fort pour digérer des alimens plus solides, & que leurs dents soient en état de les broyer.

La *brebis*, quand elle fait deux agneaux d'une seule portée, n'allaite point l'un, que l'autre ne tette en même temps, de peur que l'un ne périsse de faim, pendant que l'autre seroit bien nourri.

D'après ce que nous avons exposé ci-dessus sur la différente forme des quadrupedes, par rapport à la structure de leur corps, ou à la peau qui les enveloppe, on voit que cet arrangement est tellement relatif à l'instinct & aux propriétés de chaque espece & répond si bien aux différens lieux que les uns & les autres habitent, qu'il semble que tout autre endroit seroit absolument contraire à leur destination.

Par exemple, les *singes*, les *éléphans* & les *rhinocéros* ont leur demeure fixe dans les pays chauds, parce que c'est dans ces pays seulement que croissent pendant toute l'année les végétaux dont ils se nourrissent ; & comme les ardeurs du soleil y sont excessives, ils ont reçu de la nature une constitution particuliere qui fait qu'ils ne sont point incommodés de la chaleur. D'autres, tels que les *rhennes*, au contraire, semblent être destinés à habiter les climats glacés de la Laponie, parce que c'est le pays du monde où croît plus abondamment l'espece de *lichen*, (mousse) dont ils font leur principale nourriture : & comme il y fait un froid excessif, ils ont la peau extrêmement dure & velue comme tous les autres animaux du Nord, & sont, par ce moyen, suffisamment munis contre les rigueurs de l'hiver : *voyez* RHENNE.

D'autres, tels que le *chameau*, restent dans les déserts chauds & sablonneux, parce qu'ils y trouvent des

plantes qui font leur nourriture ordinaire : mais rien n'eſt ſi admirable que les reſſources que la Providence a aſſignées & ménagées pour leurs beſoins particuliers. *Voyez* CHAMEAU.

D'autres, tels que les *bœufs*, ſe plaiſent dans les bas pâturages, parce qu'ils y trouvent l'herbe qu'ils aiment le plus.

Les *moutons*, au contraire, préferent les collines à tout autre endroit, parce qu'ils y trouvent de petites herbes aromatiques qui ſont fort de leur goût.

Les *chevres* grimpent au haut des rochers ou des monts eſcarpés, pour y brouter les ſommités des arbriſſeaux ; c'eſt pour cela que la Nature leur a donné des jambes grêles & menues, au moyen deſquelles elles peuvent facilement grimper & ſauter par-tout.

Les *chevaux* demeurent plus volontiers dans les bois où ils ſe nourriſſent de feuillages.

La diverſité des goûts chez les animaux eſt ſi grande, qu'il n'y a preſque aucune plante ſur la terre qui ne plaiſe à l'un, & ne déplaiſe à l'autre. C'eſt ainſi que le cheval abandonne la ciguë aquatique, *phellandrium*, à la chevre ; la vache cede la ciguë à la brebis ; la chevre laiſſe l'aconit au cheval, mépriſe la feuille & le fruit du fuſain & réveille ſon appétit avec le tithymale, qui eſt un poiſon pour tout autre animal, notamment au poiſſon, & même à l'homme, &c. Il y a des herbes qui engraiſſent les uns, & que les autres évitent comme un poiſon. Celles qui ſont venimeuſes, ne le ſont que reſpectivement & non abſolument : l'euphorbe, par exemple, eſt très-nuiſible à l'homme, & c'eſt une nourriture utile pour une eſpece de papillon nocturne. Mais comme les animaux pourroient s'empoiſonner, faute de ſavoir ce qui leur convient, chaque eſpece a une fineſſe de goût & d'odorat qui lui fait diſtinguer, ſans peine, ce qui lui eſt ſalutaire de ce qui peut lui être funeſte : c'eſt ainſi que les pourceaux fouillent dans la terre avec leur groin, pour trouver des racines ſucculentes deſtinées à leur nourriture. M. *Linnæus* cite, d'après ſes expériences, les plantes qui conviennent aux vaches ; il y en a deux cents ſoixante & ſeize, & celles que ces animaux rejettent, ſont au nombre de cent vingt-

six. Quelques autres vivent de feuilles & de fruits des arbres, tels que le paresseux & l'écureuil : aussi ont-ils des pattes qui semblent taillées tout exprès pour s'accrocher aux branches.

Pour peu que l'on fasse attention à toutes ces singularités, on est forcé de convenir que rien n'est si sage que ce bel ordre & cette harmonie parfaite. On ne peut voir sans admiration comment la Nature veille à la conservation de certains quadrupedes qui, dans certains temps de l'année à cause du froid excessif ou des tempêtes, ne sauroient se procurer les secours ordinaires dont ils ont besoin pour vivre. Aussi voit-on l'*ours* en automne s'envelopper dans un grand monceau de mousse dont il a eu soin de faire sa provision, & s'y tenir caché pendant tout l'hiver, ne vivant que de la graisse qui s'est amassée durant tout l'été dans sa membrane cellulaire, & qui le nourrit pendant tout ce temps d'abstinence. Il tire encore une sorte de substance de ce suc graisseux que contiennent les glandes qui se trouvent sous ses pattes, & qu'il exprime en les léchant : *voyez au mot* OURS. Le *hérisson*, le *taisson* & la *taupe* ont coutume aussi de remplir leur trou de plusieurs sortes de plantes, & y restent endormis pendant les grands froids. La *chauve-souris* paroît toute glacée & comme morte durant tout l'hiver, & la plupart des quadrupedes amphibies passent cette saison dans un trou ou au fond d'un lac ou d'un marais. La *chauve-souris* de même que le *tette-chevre* ne vole que la nuit pour attraper les phalenes ou papillons nocturnes qui voltigent alors de tous côtés.

Entre les quadrupedes dont nous faisons mention, les bêtes féroces & carnassieres sont les plus cruelles de toutes, étant accoutumées à exercer leur rage sur les autres pour assouvir leur faim. Mais quelle que soit la fureur des animaux de rapine quadrupedes, la Nature qui met des bornes à tout, a sagement prévenu les ravages excessifs qu'ils pourroient faire, en les faisant naître en plus petit nombre que les autres bêtes qui ne sont pas mal-faisantes, & en ne leur accordant même qu'une vie plus courte qu'à ces dernieres. D'ailleurs les animaux féroces ne sont pas également nom-

breux dans tous les pays ; il n'y a point de lions ni de tigres dans les pays septentrionaux. Ajoutons à cela que les animaux nés avec un instinct cruel se détruisent réciproquement : ne voit-on pas le loup manger le renard ? Souvent même des loups rassemblés ne craignent point d'attaquer un ours. Les tigresses dévorent quelquefois les mâles de leur portée.

Quoique chaque animal ait un ennemi particulier qui ne cesse de lui nuire ou de lui tendre des pieges, il a toujours des ressources pour s'en garantir, & il emploie souvent des ruses qui lui réussissent : le *lievre* par ses détours met en défaut le chien qui le poursuit. Quand l'*ours* attaque les bestiaux ou autres troupeaux domestiques, ceux-ci se rassemblent pour leur commune défense ; les chevaux se rangent front contre front, & combattent à coups de pieds : les bœufs se joignent ensemble queue contre queue, & repoussent l'ennemi à coups de cornes : les pourceaux se servent de leurs dents, & se défendent avec tant de vigueur, que l'ours a bien de la peine à les vaincre.

Une chose remarquable, c'est que toutes ces especes de troupeaux placent leurs petits au centre, c'est-à-dire, au milieu d'eux, jusqu'à ce que le combat soit fini. La précaution que prennent encore certains animaux pour leur sureté pendant la nuit, n'est pas moins admirable.

Quand les chevaux dorment en troupes dans les forêts, il y en a un qui fait sentinelle, & ils se relevent tour à tour. Dans le Brésil lorsque les singes passent la nuit sur les arbres, il y en a toujours un qui fait la garde pour donner le signal quand quelque tigre veut y grimper, & malheur à la sentinelle qu'il trouve endormie, car il la met en pieces sur le champ.

Par cette précaution les bêtes de rapine sont souvent sujettes à manquer leur gibier ; il leur arrive même de chasser durant tout un jour sans rien prendre. C'est aussi pour cela que l'Auteur de la Nature leur a donné la facilité de supporter long-temps la faim, sans en être incommodés, puisqu'il leur est fort ordinaire de n'avoir pas toujours à point nommé de quoi la satisfaire. Le lion reste souvent plusieurs jours dans sa ca-

verne sans manger : le loup après avoir fait un bon repas, peut se passer de nourriture pendant plus de huit jours. Ainsi les animaux foibles servent de pâture à ceux de rapine; ceux-ci se détruisent mutuellement ou périssent par d'autres événemens: de-là une juste proportion parmi toutes les especes qui subsistent toujours également.

Nous avons rapporté en son lieu que les *oiseaux imantopedes* & *scolopaces* nettoient l'Egypte d'une multitude infinie de grenouilles dont tout le pays est couvert après les inondations du Nil; & qu'ils détruisent aussi les rats qui infestent la Palestine. Le renard blanc, ainsi que l'observe M. *Linnæus*, qui se trouve dans les Alpes de la Laponie, rend aussi le même service, en détruisant les rats qui sans cela multiplieroient à l'excès, & dévoreroient toutes les plantes des champs & des jardins. Delà la nécessité des bêtes carnivores; toute la terre seroit couverte de cadavres infects de toute espece, s'il n'y avoit pas des animaux avides de semblable nourriture : ainsi lorsqu'il y a une bête morte dans les champs, les loups, les ours, les renards, les corbeaux, les chiens l'ont bientôt consumée, sans qu'il en reste le moindre morceau: si un cheval ou tout autre animal vient à périr sur les grands chemins où les bêtes féroces n'osent se présenter; au bout de quelques jours le cadavre est rempli d'une multitude innombrable de nymphes & de mouches carnivores qui consomment toutes les chairs, de sorte que les passans sont bientôt délivrés de l'horrible puanteur qui s'en exhaloit.

Maniere de se procurer les différentes especes de quadrupedes, de les préparer & de les envoyer des pays que parcourent les Voyageurs.

M. *Mauduit*, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & qui est l'Auteur d'un très-bon Mémoire sur cet objet, & qu'il étend sur tous les autres animaux, dit qu'on peut se procurer les quadrupedes par le moyen des pieges, ou par la chasse dans laquelle

on emploie les armes à feu ou les fleches : les pieges ont quelque inconvénient, ils brisent les os, délabrent les parties engagées sans donner souvent la mort aux animaux, qu'on est obligé d'assommer pour les tuer; ce moyen est donc cruel & ne procure que des individus mutilés : la balle rapide lancée avec force, endommage souvent la peau, pénetre les chairs, rompt les os, déchire les visceres: la fleche empoisonnée de la plupart des Sauvages, aussi prompte, aussi sure que la balle, n'entame que la peau, s'arrête dans les chairs & sans les pénétrer, donne une mort certaine & presque subite à l'animal qu'elle atteint. D'après ces principes, M. *Mauduit* conseille aux Voyageurs d'employer les Sauvages à la chasse des quadrupedes dans les pays & dans les circonstances où cette chasse seroit possible. Ce même Observateur en parlant des quadrupedes, fait mention aussi des cétacées.

Quant aux *cétacées*, dit-il, leur grandeur, leur force, l'élément qu'ils habitent, le danger de se trouver exposé à leur vengeance en les frappant de trop près, la crainte de les voir disparoître en se plongeant sous les eaux & d'y perdre leurs traces, sont cause que l'industrie ou la tyrannie de l'homme n'a encore inventé guere qu'un moyen de les frapper & de triompher de leur énorme force, malgré sa foiblesse ; celui de leur lancer un harpon. (En consultant les articles *Baleine* & *Requin*, on verra que le *harpon* n'est pas la seule arme de l'homme contre les animaux cétacées.) L'intrépide Chasseur les frappe du dard meurtrier, il le laisse engagé dans leurs chairs, & il met en fuyant entre lui & sa victime un fil attaché au dard qui le dirigera vers sa proie, quand avec son sang elle aura perdu ses forces & la vie. Il existe à la vérité des cétacées moins puissans, & par conséquent moins redoutés, qu'on assomme à coups de massue en les poursuivant au milieu des eaux dont ils couvrent la surface en aussi grand nombre, qu'on voit sur la terre les bestiaux paître dans les prairies ; mais c'est par le moyen du harpon qu'on prend les baleines les plus grosses, que leur masse, l'étendue des eaux où elles nagent, la stérilité & la solitude des plages dont elles

s'approchent, n'ont pu garantir de l'activité & de la hardiesse humaine. C'est avec le même instrument qu'on attaque le *lamentin*, cet hôte paisible des grands fleuves du Nouveau Monde, qui pâture sous les eaux des plantes inutiles à l'homme & aux brutes, qui porte avec lui ses petits, les nourrit de son lait, les tient embrassés posés sur son sein, sans que ses mœurs douces & innocentes excitent en sa faveur les sentimens de la pitié.

On peut envoyer les quadrupedes & les cétacées d'une grandeur moyenne tout entiers, ou ne conserver que leurs dépouilles. Veut-on les conserver tout entiers, après les avoir tués, il faut les plonger dans des barriques remplies d'esprits ardens, tels que l'esprit-de-vin, l'eau-de-vie de grain, le tafia; alors bouchez l'orifice de la barrique, bientôt les parties phlegmatiques & lymphatiques que fournira le corps de ces animaux affoibliront tellement la partie spiritueuse, que si on ne s'y opposoit pas, la fermentation s'établiroit dans la masse totale du fluide, & ensuite la corruption. Pour prévenir cet accident, on observe l'instant où la liqueur ardente qui étoit d'abord limpide & d'une odeur spiritueuse, pure, commence à se troubler & à ne plus exhaler son odeur propre. Ces indices annoncent qu'il faut changer la liqueur, l'on doit même opérer sur la seconde comme sur la premiere; celle-ci ne sera pas perdue, il n'en coûtera que de la distiller de nouveau, & elle pourra servir comme auparavant à conserver des animaux. Enfin quand on aura renouvellé la liqueur, plusieurs fois s'il le faut, suivant la proportion entre la masse des animaux & la quantité d'esprit ardent, que celui-ci ne se troublera plus & exhalera l'odeur qui lui est propre; alors l'animal sera déchargé des parties qui pourroient le corrompre, l'on pourra fermer hermétiquement la barrique pour faire l'envoi.

Ces moyens indiqués sont toujours les plus surs; mais souvent gênans, quelquefois impossibles. Ils sont cependant indispensables pour les grands animaux; à la vérité, ils ne sont pas d'une nécessité aussi absolue pour les animaux de grandeur médiocre, & encore moins pour ceux qui n'ont que très-peu de volume,

en observant que la masse des animaux qu'on plonge dans la liqueur, n'occupe pas plus d'un quart de l'espace du vaisseau contenant, & que les trois autres soient remplis par la liqueur ; au moyen de cette précaution, la dose de l'esprit ardent prédominant toujours, absorbera les parties fermentescibles & putrescibles des animaux, & les conservera: à proportion que la liqueur aura plus ou moins de force, on pourra en étendre ou restreindre la dose. Il faut observer que la plupart des animaux qu'on envoie dans la liqueur, foulés, entassés, comprimés, arrivent délabrés, sans consistance, sans couleur & pourris. Malgré les soins qu'on a pris, les animaux & la liqueur sont perdus. L'on doit donc avoir attention que tous les animaux baignent entiérement dans la liqueur ; on sait que l'eau-de-vie de grain & le tafia sont à bas prix, l'un dans les Indes & l'autre en Amérique : au reste chacun doit mesurer sa dépense à sa fortune. M. *Mauduit* ne prétend qu'indiquer les moyens de conservation. Si cependant un homme puissant par ses emplois ou ses richesses, vouloit faire passer des pays étrangers dans le nôtre quelques-uns des grands animaux inconnus ou mal observés, qui errent dans les forêts, qui pâturent dans les plaines, qui bondissent sur les montagnes, qui se cachent dans les gouffres de la mer ou qui nagent dans le lit des grands fleuves, qui oseroit condamner son zele? qui taxeroit sa curiosité de luxe? qui borneroit l'utilité qui en pourroit résulter ? quand ces animaux livrés à la main de l'Anatomiste, lui fourniroient un nouveau fil qui le conduiroit dans le labyrinthe, au fond duquel son art est caché; quand éclairé par la connoissance nouvelle de leur structure il leveroit d'une main mieux affermie le voile qui couvre le mystere de la génération, qu'il montreroit avec plus de certitude le rapport, la sympathie des visceres, la correspondance des nerfs, leur texture, leur usage, la fabrique du cerveau & ses fonctions, qui osera dire où se termineroient les lumieres qu'on acquerroit ? Loin donc de nous arrêter, continue Monsieur *Mauduit*, en nous objectant une dépense trop grande, que ceux qui ont la voix forte & persuasive s'unissent à

nous, pour exciter les hommes riches ou puissans à concourir au bien de l'humanité. La nature est un champ immense, une mine inépuisable (nous en avons esquissé le tableau à l'article *Histoire Naturelle*); mais ni l'un ni l'autre ne fournit rien, si l'on ne cultive le premier, si l'on ne fouille l'autre; & à peine possédons-nous des échantillons des richesses que tous les deux renferment. Mais revenons aux liqueurs conservatrices.

L'esprit-de-vin & l'eau-de-vie de vin, sont les liqueurs les plus propres à la conservation des animaux. L'eau-de-vie, & particuliérement le tafia, laissent sur les corps qu'ils ont baignés, un vernis gras qui est le dépôt de la substance onctueuse qu'ils contiennent. Une petite quantité de cendres mêlée à la liqueur avant sa distillation corrigeroit ce défaut. Un autre inconvénient du tafia & de l'eau-de-vie de grain, c'est d'être extrêmement dessicatifs. En effet les corps des animaux qui y sont demeurés plongés pendant quelque temps, perdent beaucoup de leur substance. Ces liqueurs ont la faculté d'extraire les graisses, la lymphe, le sang & tous les fluides; elles réduisent aussi les chairs, les cartilages, les membranes à l'état de simples faisceaux de fibres sans suc. Cette action des liqueurs est cause que les animaux, au bout d'un certain temps d'immersion, ont perdu près d'un tiers de leur volume, leur peau est en même temps corrodée, leurs pieds sont décharnés, la substance du bec des oiseaux en est usée, & celle même des plumes ou des poils se trouve altérée. La peau est en même temps si amincie ou si usée, qu'on doit la traiter avec beaucoup de précaution pour ne la pas déchirer; il faut & de l'art & de la patience pour dépouiller l'animal, & remplir ensuite sa peau sans l'endommager. Si le but est d'observer les visceres, on les trouve rétrécis, racornis, sans souplesse, sans flexibilité. On en distingue à la vérité la masse, mais on a de la peine à en développer le tissu. Il est très-difficile de séparer les membranes, de découvrir les canaux fins & déliés dont la recherche est l'objet le plus important.

M. *Mauduit* propose un moyen de remédier à l'in-

tempérie dessicative du tafia & de l'eau-de-vie de grain ; c'est de les affoiblir en y mêlant un quart ou même un tiers de leur poids d'eau douce distillée, ou au moins d'eau très-limpide ; bientôt le mélange prend un œil laiteux : ajoutons que l'on diminue ainsi la vertu conservatrice de ces esprits ardens, & on ne peut y remédier ou s'en servir avec succès qu'en changeant de liqueur les animaux qu'on a fait dégorger dans la premiere, & ainsi de suite, jusqu'à ce que ces mêmes liqueurs affoiblies d'un tiers d'eau, ne se troublent plus. Tout ceci est essentiel quand on a l'anatomie de ces animaux en vue ; mais si l'on se propose d'envoyer des animaux qu'on puisse un jour remonter, il faut se donner d'autres peines, apporter d'autres attentions. Les animaux plongés au hazard dans la liqueur y flotteront, seront poussés de côté & d'autre ; ils éprouveront des frottemens les uns contre les autres, dans le temps que le vaisseau où les barriques se trouveront, sera battu, élevé, précipité par les flots. Les poils des quadrupedes, les plumes des oiseaux s'hérisseront, se désuniront, s'useront, seront arrachés ou prendront de faux plis, & des positions souvent à contre-sens, que l'Artiste le plus expérimenté ne pourra leur faire perdre par la suite ; il faut donc avoir l'attention de placer & d'assujettir dans l'intérieur des barriques, des traverses de bois, pour y déposer séparément chaque animal, qui doit en outre être enveloppé dans une toile qui le serre par-tout, en prenant garde toutefois de chiffonner sa robe : ensuite on suspend & l'on attache la corde ou ficelle qui tient la toile par le bout où correspond la tête de l'animal ; on l'attache, dis-je, à une traverse. La barrique doit être debout, c'est-à-dire, sur l'un de ses fonds : par ce moyen l'animal baigne & flotte toujours, les coups sont amortis ; sa robe n'est point froissée, il peut se conserver long temps, être envoyé d'un pays très-éloigné, & subir un long trajet ; on doit seulement veiller à ce que les Matelots, à qui la misere & la grossiéreté rendent tout propre, & ôtent toute espece de délicatesse, ne percent les barriques pour boire la liqueur qu'elles contiennent ; car indépendamment que les ani-

maux en souffriroient, ceux qui boiroient d'une telle liqueur pourroient en être fortement incommodés.

Quand il ne s'agit que de faire passer des animaux morts d'une Province à une autre, s'ils doivent arriver à leur destination dans l'espace de quinze jours, ou même d'un mois, l'usage des liqueurs n'est pas nécessaire. Depuis le mois de Novembre jusqu'au mois d'Avril, il n'y aura aucune précaution à prendre, surtout si le temps est sec & froid ; mais si c'est en été, ou qu'en hiver le temps soit humide, les animaux ne pourront guere supporter plus d'un délai de quinze jours, encore sera-t-il utile, pour éviter la tendance à la corruption, d'employer des plantes aromatiques desséchées à propos & réduites en poudre grossiere, telles que le *laurier-franc*, la *sauge*, les fleurs de *lavande*, le *thym*, le *basilic*, le *pouliot*, & des plantes ameres, telles que l'*absinthe*, la *rhue*, la *tanaisie*, l'*aurone*, la *santoline*, même la *coloquinte* : une seule de ces plantes aromatiques suffit en certains cas. On fait un lit de ces poudres au fond d'une boîte, on couche l'animal sur ce lit, on le recouvre ensuite de la même poudre qu'il ne faut pas épargner. Quadrupede ou oiseau, quel que soit l'animal, ses parties extérieures doivent en être tout-à-fait couvertes. Ces poudres retardent la putréfaction ; elles l'empêcheroient peut-être entiérement, si les animaux n'avoient que peu de volume, & ils se dessécheroient sans se détruire. On peut donc, en usant de ce procédé, envoyer des animaux de cent & deux cents lieues par les Messageries ; ainsi que M. *Mauduit* s'en est assuré par des expériences heureuses & réitérées. Si l'on est au fort de l'été, ou que les animaux que l'on veut envoyer soient fort grands, ou de nature à se corrompre ou à se dessécher promptement, tels que sont les poissons, les reptiles, tous les oiseaux qui se nourrissent de vers ou d'insectes, alors il est indispensable d'avoir recours aux liqueurs conservatrices. Comme nous parlons des animaux que l'on peut faire passer d'une Province à une autre, voici la préparation d'une liqueur que M. *Mauduit* propose & qui est efficace pour conserver pendant un mois de route les animaux qu'on y plonge : elle n'est pas dis-

pendieuse comme l'esprit-de-vin & l'eau-de-vie, les seules liqueurs dont on soit à portée de faire usage dans nos climats, la liqueur dont il est mention, n'est que de l'eau ordinaire saturée d'alun. Ce sel minéral lui communique une qualité styptique, anti-putride & acide., qui résiste puissamment à la fermentation. Cet alun n'est pas perdu ; en faisant évaporer l'eau, on le fait cristalliser, & il peut servir pour une autre & même opération. *Voyez* ALUN. Peut-être que des tentatives multipliées & faites par des personnes éclairées, nous apprendront un jour qu'on pourroit conserver les animaux pendant un plus long espace de temps, & les envoyer de très loin à fort peu de frais. On pourroit encore, dit M. *Mauduit*, essayer les propriétés de l'eau saturée de vitriol, de salpêtre, de sel marin. Il y a en effet quelques personnes qui sont dans l'habitude de conserver les animaux desséchés, en les vidant, en soulevant la peau en différens endroits du corps, & en introduisant à la place des visceres, & entre les chairs & la peau, de l'alun, du vitriol & de la chaux en poudre ; cette méthode ne vaut rien : on ne parvient en l'employant, qu'à avoir des animaux déformés, maigres, décharnés ; mais elle indique combien l'alun & le vitriol ont de force pour résister à la putridité.

Ceux qui n'ont en vue que de recevoir des animaux des pays étrangers propres à être montés, à orner une collection & à faire spectacle, recommandent de ne pas les envoyer dans la liqueur, car quelques soins qu'on ait pris, ils perdent toujours quelque chose de leur beauté ; il faut que ceux qu'on ramasse pour être aussi propres à être remontés qu'ils puissent l'être, soient écorchés, il faut donc n'en envoyer que les peaux.

Maniere d'écorcher les Quadrupedes *& même les* Cétacées.

Il faut poser ces animaux sur le dos, & faire au ventre une incision longitudinale, depuis le milieu de la poitrine jusqu'à l'anus : cette incision suffira pour les petits animaux ou de taille médiocre. On prendra des doigts

de la main gauche, la peau d'un des côtés de l'incision; on la soulevera, on la dégagera d'avec les chairs, en passant entre deux d'abord la lame d'un scalpel, & ensuite le manche, ou à son défaut, la lame & le manche d'un couteau à dos aplati. On dégagera la peau le plus avant qu'il sera possible, en fourrant le manche du scalpel, les doigts, la main entiere, suivant le volume de l'animal. Lorsque la peau sera dégagée d'un côté on passera à l'autre, & l'on se conduira de la même maniere ; si l'on a bien réussi, presque toute la peau sera dégagée d'avec le corps ; elle n'y tiendra plus que le long de l'épine dorsale, & ne sera plus que comme un sac. Mais les cuisses, les épaules dans les quadrupedes, & les parties qui y correspondent dans les cétacées seront encore engagées : on saisira une de ces parties de la main gauche, on la retirera en dedans en refoulant la peau en dehors par le secours de la main droite, en la détachant d'avec les chairs, tantôt avec la lame & le dos du scalpel, tantôt avec les doigts & la main, suivant les circonstances ; quand d'une cuisse, par exemple retirée en dedans, la peau qui la couvroit étant rejetée & retournée en dehors, on sera parvenu jusqu'à la jambe, qui s'écorchera comme une anguille dont on retourne la peau, ou un bas, ou un gant qu'on retourne, & de la jambe jusqu'au pied, alors on coupera les chairs, & on séparera les os dans l'articulation de la jambe avec le pied. On traitera de même chaque membre, on écorchera de même la queue; & quand on trouvera trop de difficulté, trop de résistance, car l'extrémité se détache plus difficilement, on coupera en dedans la queue écorchée, à l'endroit où l'on aura jugé par la résistance, que si l'on eût continué à employer la force, on auroit rompu ou déchiré la peau plutôt que de la détacher. Il ne restera plus que la tête à écorcher; on rejettera la peau en la doublant par dessus la tête, & on la dégagera avec la lame du scalpel; car en cet endroit le tissu cellulaire est plus serré, plus ferme, plus adhérent; on le fera le plus avant qu'on pourra, c'est-à-dire, jusques vers les yeux & les mâchoires. On coupera le cou à sa jonction avec le corps, qu'on enlevera; on nettoiera la tête avec

soin,

soin, en enlevant les chairs avec le scalpel. On fera avec un instrument tranchant, dont la force sera proportionnée à celle des os, une ouverture à l'occipital, (derriere de la tête) par laquelle on videra la cervelle.

S'il s'agit de dépouiller de grands animaux, tels que le bouc, le chevreuil & au dessus, outre l'incision longitudinale sous le ventre, il faut en faire une autre longitudinale sur chaque membre, en sorte que ces quatre incisions se réunissent à celle qu'on a fait sous le ventre, & soient comme quatre branches qui naissent à ses extrémités à angle droit. Chacune de ces quatre incisions sert à dégager les membres, le reste doit s'opérer comme il est décrit ci-dessus.

En suivant ce procédé pour écorcher les quadrupedes & les cétacées, la tête avec ses appendices, si elle en a, telles que les cornes, (les bois,) les pieds & la queue, ou les parties qui y correspondent, doivent demeurer attachés à la peau. N'oublions pas de dire qu'on doit porter son attention à ne pas salir la robe en écorchant l'animal. Le sang, la lymphe, la graisse, sont les matieres dont on doit redouter les émanations. Il faut pour s'en mettre à l'abri, en écorchant un animal, tenir auprès de soi du coton, de la filasse ou autre substance quelconque analogue, & avoir dans un vase à sa portée, une poudre composée de parties égales de chaux éteinte & d'alun de Rome. A mesure qu'on enleve la peau, on la frotte avec cette poudre qui absorbe l'humidité, & qui en même-temps produira l'effet de dessécher & de prévenir la corruption. Quand l'ouverture devient plus large, on garnit les bords de la peau de coton ou de filasse, pour empêcher que la peau ne se salisse en touchant aux chairs; mais on a toujours soin de frotter & d'enduire la peau de poudre d'alun & de chaux, elle doit en être couverte sur toute la surface intérieure. Il faut sur-tout en employer à la tête, & en introduire dans toutes ses cavités, parce qu'il reste plus de chair &c. en ces parties, que dans tout le reste du corps. Il faut par la même raison en enfoncer entre la peau & les chairs qui restent aux pieds. M. *Mauduit* dit qu'il faut se garder d'employer de l'alun calciné ou de la chaux vive, comme quelques

personnes le font : cette poudre est caustique & brûle les peaux ; au défaut de chaux & d'alun, on pourroit se servir de tan ou d'écorce de bois neuf réduite en poudre, ou même de bonnes cendres.

Quand la peau est enlevée & préparée, c'est-à dire, enduite en dedans d'une couche de poudre dessicative, il faut la remettre dans son état naturel, la remplir légérement de coton, de filasse, de paille souple ou de foin bien sec, (on peut aussi se servir de mousse vulgaire bien desséchée); en remplir de même l'étui des jambes, & si on l'a ouvert, l'en remplir & le recoudre; rapprocher de même la peau du corps & la laisser quelques jours à l'air, plus ou moins suivant la grandeur de l'animal, pour qu'elle se desseche complettement. Enfin, quand on juge que la peau est parfaitement seche, il faut la fermer & s'occuper des moyens de la garantir des insectes destructeurs. Les personnes qui voudroient garder ces animaux ainsi préparés, doivent poser adroitement des yeux d'émail de forme & de figure naturelle, dans l'instant qu'on a rembourré l'animal : elles doivent aussi s'être étudiées à imiter l'attitude la plus remarquable de l'individu, les proportions, les belles conformations. Mais si l'animal qu'on a préparé, comme il est dit ci-dessus, est destiné à passer les mers, alors on n'y met pas d'yeux, & on est moins astreint à copier le modele de la nature. Passons aux précautions ou moyens qu'on doit prendre pour envoyer ces peaux préparées dans le meilleur état possible.

Dans les pays chauds, faites faire une boîte d'un bois résineux, tel que le cyprès, le cedre, le citronnier, le pin : dans les pays froids, faites-la faire en sapin, en méleze, &c. que le couvercle de cette boîte soit une piece mobile, dont les côtés en arrête soient reçus & glissent dans une coulisse ; que l'extrémité de ce couvercle s'engage de même dans une rainure creusée sur le derriere de la boîte : faites-la peindre si vous en avez la commodité, en dedans & en dehors, avec une couleur à l'huile : au défaut de la peinture, collez cette boîte en dedans avec un fort papier ; observez d'employer une colle qui ait été faite avec de l'eau, dans laquelle ait

bouilli à grande dose & long-temps quelque plante amere ; comme de la coloquinte, &c. Ayez un amas de poudres de plantes ameres & aromatiques ; tous les pays en fournissent ; que ces poudres soient bien seches ; mêlez-y du tabac en poudre bien sec, du poivre, du gingembre, même du camphre & de l'*assa fœtida* : établissez sur le fond de la boite une couche de cette poudre forte & aromatique ; étendez-y la peau, recouvrez-la de poudre, de maniere à ne la plus voir. Voulez vous faire un envoi plus considérable, remplissez la boîte alternativement de lits de peaux & de lits de poudre ; emplissez bien la boite, & que les objets y soient foulés : que la derniere couche par dessus la poudre soit de coton ou de foin bien sec, & ne laissez aucun vide. Fermez la boîte, enveloppez-la d'une toile goudronnée s'il est possible : il n'est cancrelats, (*kakerlaques*), poux de bois, ni insectes quelconques qui puissent pénétrer dans une pareille boîte. Les objets qu'elle contient, quelque temps qu'ils soient en route, arriveront intacts. Ne vous servez pas, ni pour emplir les boîtes, ni pour sauver les animaux, de plantes marines molles, telles que les fucus, l'algue, &c. ces plantes contiennent du sel marin qui attire l'eau, & qui entretient dans les boîtes une humidité nuisible. Il est inutile aussi d'avoir recours à ces méthodes dangereuses, inutiles & trop accréditées, suivant lesquelles on emploie les poisons les plus terribles. Cet usage s'est introduit dans plusieurs colonies & sur-tout à Cayenne : presque tous les animaux qu'on en reçoit sont imprégnés de sublimé corrosif ou d'arsenic, qui est en si grande dose, qu'en maniant ces animaux, la chaleur seule des mains en fait exhaler une odeur d'ail. Un tel moyen n'est pas sans risque, & pour celui qui envoie, & pour celui qui reçoit ; & c'est cependant sans avantage pour leur conservation, quand on n'a pas eu soin d'ailleurs de les garantir en les enfermant bien. M. *Mauduit* dit avoir reçu bien des fois de pareils animaux, qui étant échauffés, exhaloient une odeur insupportable d'ail, & qui n'en étoient pas moins dévorés & couverts d'insectes vivans, parce qu'on les avoit enfermés avec négligence ; mais en prenant les pré-

cautions indiquées plus haut, & qui sont sans aucun risque, on est assuré que les animaux arriveront en bon état, après le voyage le plus long.

M. le Docteur *Mauduit* indique dans le Mémoire que nous avons cité, les notes & les observations qu'il seroit à propos que les voyageurs joignissent aux animaux qu'ils ramassent & qu'ils envoient. Ces observations consistent à recueillir sur chaque individu ou objet, les faits dont l'ensemble en composeroit l'histoire naturelle; à les observer soi-même, autant que le temps & les circonstances le permettent; à interroger les naturels du pays sur le reste; à restreindre ce qu'ils racontent aux bornes que prescrit une critique éclairée, sans admettre trop légérement, sans rejeter avec trop de sévérité ce qui paroît extraordinaire. On peut réduire ces faits par rapport aux quadrupedes étrangers, aux articles suivans qui sont les plus importants, & en même temps les plus faciles à constater; déterminer le nom que leur donnent les habitans du pays où on les trouve; savoir quelle est la différence du mâle & de la femelle; la décrire s'il y en a; quelle est la durée de leur vie; le temps où ils entrent en chaleur & sa durée; de combien de temps est la gestation de la femelle; quel est le nombre ordinaire de ses petits; quelle précaution elle prend pour les mettre bas; quelle différence il y a des jeunes aux adultes; pendant combien de temps la mere les allaite; combien il en passe avant d'avoir acquis la grandeur, & le terme de leur espece; le climat où ils vivent; quelle est la nourriture de ces animaux; leur maniere de la chercher; s'ils vivent seuls ou en société; comment on les chasse; s'ils sont sauvages; quels torts ils font; quels soins on leur donne; s'ils sont domestiques; quels services ils rendent; comment on les dresse; leurs cris; spécifier la couleur & forme de leurs yeux & des autres parties; quel usage on fait de leurs chairs, de leurs peaux, de leurs os & de leurs différentes parties.

Il n'est pas possible sans doute, que les voyageurs recueillent tous les faits dont nous venons de parler, & qui cependant ne composeroient qu'une partie de l'histoire de ces animaux; mais ils peuvent rassembler

un plus ou moins grand nombre de ces faits : ce qu'ils en auront recueilli, sera très-important, & d'autres compléteront ce que les premiers n'auront pas appris. Il faut pour rédiger les faits rassemblés sur chaque animal dans l'ordre qui leur convient, écrire ces faits sur un cahier. A la tête des faits qui concernent un animal, mettre un intitulé & un numéro ; écrire le même numéro sur une carte, l'attacher à l'animal dont on a tracé l'histoire : cet animal fût-il plongé dans la liqueur, dit M. *Mauduit*, elle n'effacera pas entiérement l'encre.

Ces observations sur les quadrupedes, doivent être faites avec le même soin sur les autres animaux : on ne peut assez avertir les voyageurs de ramasser dans les pays éloignés tous les objets qu'ils rencontrent, soit qu'ils y soient rares ou communs ; qu'ils soient brillans ou sans éclat : l'expérience en a appris l'importance. Faute d'être convaincus de ce principe, on voit tous les jours des voyageurs, d'ailleurs bien intentionnés, revenir de pays très-éloignés les mains vides, parce que, disent-ils, il ne s'est offert à leurs recherches que des animaux communs & sans beautés : mais ces animaux communs à deux mille, à quatre mille lieues, peuvent nous être inconnus : ces animaux dont la forme est sans grace, la robe sans éclat, font partie du systême général de la nature : il importe donc de les connoître. On le répete donc encore aux voyageurs : ramassez tout ce que vous trouverez, objets rares & communs ; peut-être les Naturalistes n'ont-ils jamais entendu parler de l'insecte que vous avez écrasé mille fois, sans daigner le ramasser. On devroit aussi avertir les voyageurs, des animaux mal observés, des faits mal vus ou incertains, & qu'il feroit essentiel de constater ou de détruire ; des observations qu'il y auroit à recommencer ; de celles qu'il est inutile de répéter pour ne pas perdre un temps précieux, en le consacrant à la recherche des faits connus & avérés. Il faudroit encore indiquer les climats les plus fertiles, & ceux vers lesquels on devroit diriger ses courses.

QUADRUPEDES PÉTRIFIÉS, *xiosteites quadrupedum*, On n'a pas encore d'exemple d'avoir rencontré

tout un animal quadrupede pétrifié ou fossile, mais seulement des parties, telles que des os, des cornes, des dents. *Voyez* OSTÉOLITHES, YVOIRE FOSSILE & TURQUOISE.

QUAPIZOIT. Nom que l'on donne au Mexique au *pecari*. Voyez ce mot.

QUARANTE LANGUES. *Voyez* POLIGLOTTE.

QUARRELET. *Voyez* CARRELET & *le mot* PLIE.

QUARTZ, *quartzum*. C'est une pierre très-dure, fort pesante, ne se dissolvant point aux acides, mais donnant beaucoup d'étincelles avec le briquet, d'un éclat vitreux, comme gercée dans l'endroit des fractures, se divisant en morceaux anguleux, inégaux, luisans & de figures irrégulieres. Cette pierre, quoique fort dure, n'est pas susceptible de recevoir un beau poli, à cause de la quantité de gerçures dont elle est remplie. Elle est en quelque sorte indestructible à l'air; on la trouve abondamment répandue sur la terre: & quoi qu'en disent quelques Minéralogistes, le quartz, ainsi que le spath alkalin, sont souvent l'indice & la matrice de certains métaux : son tissu gercé le rend très-propre à recevoir l'infiltration des vapeurs métalliques, en un mot à contenir du minéral, ainsi qu'on l'observe très-communément. Il forme quelquefois des filons qui traversent les mines: & plus il s'en trouve, plus elles sont pauvres. C'est souvent lui qui, comme la pyrite, produit des étincelles dans les mines par le choc des outils des Mineurs. Les cailloux ou débris de quartz heurtés ou frottés rapidement l'un contre l'autre, donnent beaucoup de feu ; il paroît même en donner davantage sous l'eau. Quelle est la nature de ce feu? Cette pierre mérite d'être étudiée.

Le quartz se forme presque toujours contre les parois des cavernes, ou dans les fentes des grandes montagnes: les corps étrangers qu'il renferme sont une preuve que s'il y a du quartz de toute antiquité, il s'en produit encore actuellement, puisque l'on en trouve qui se coagule & se durcit dans des lieux qui en étoient épuisés, & qui se groupe avec des cristaux ou des substances d'une nature différente, ce qui forme des especes de *drusen*. Le quartz est de différentes couleurs ; il entre

dans la composition des roches composées, & notamment dans le porphyre, dans le granit, &c. Lorsqu'il est sans couleur, & qu'on lui fait subir l'action du feu, il n'en est que peu ou point altéré; mais si on le mêle avec des substances d'une propriété différente, alors il se vitrifie; il produit aussi dans les fontes des métaux une scorie comme liquide, qui en surnageant le métal, le couvre & l'empêche alors de se détruire en partie par le contact de l'air & de la flamme. On trouve beaucoup de cette pierre dans le lit des rivieres & sur les plages des mers, en morceaux ovalaires, blancs, unis, souvent arrondis par le roulis des eaux. Voici les différentes sortes de quartz.

1°, Le Quartz grenu, *quartzum arenaceum*. Il ressemble à un assemblage de grains de sel, ou de cristaux de sable pur, & agrégés ensemble. Lorsque ces grains de quartz sont colorés & friables, on l'appelle *quartz en grenats*. Le quartz proprement appelé *friable*, est d'une couleur blanche ou grisâtre, comme marbrée, & se casse très-facilement, comme si c'étoit une cristallisation qui eût été brusquée. Ces sortes de quartz sont communs en Suede & en Saxe.

2°. Le Quartz carié, *quartzum verrucosum*, est comme vermoulu ou criblé de trous: on prendroit certains endroits de cette pierre, pour du bois rongé des vers, qui auroit été ensuite pétrifié: elle est composée de fragmens de quartz. Souvent aussi ce n'est qu'un pétrosilex rempli de trous. Il est assez difficile de rendre compte du procédé employé par la nature pour réduire cette pierre dans l'état où elle est. On en fait communément des meules de moulin; aussi l'appelle-t-on *pierre meuliere*, *lapis molaris aut molitoris*. On trouve des carrieres considérables de cette pierre aux environs de la Ferté sous Jouarre en Champagne, à Mont-Regard en Bourgogne, à Monthoron en Poitou, dans les environs de Paris & en beaucoup d'autres endroits; les pierres meulieres d'Houlbec près de Pacy en Normandie ne forment point de banc, on les trouve isolées çà & là, & les pierres sont rarement assez grandes pour faire une meule; aussi les ouvriers les forment-ils d'une pierre principale qu'ils environnent

d'autres pierres : mais elles ne sont pas si bonnes que celles de Mont-Regard.

En certains pays, comme ces pierres sont fort dures, & que l'on n'est pas dans l'usage de les scier, on en choisit un bloc que l'on façonne en forme de cylindre d'un diametre convenable. Tandis qu'il repose sur sa base, on le partage par des tranchées circulaires & paralleles, à telle distance l'une de l'autre, qu'il se trouve entre elles de quoi faire autant de meules : mais comme ces tranchées ne peuvent pas aller jusqu'à l'axe du cylindre, il reste un noyau qu'il faut rompre à chaque tranche qu'on veut détacher : pour cet effet on remplit tout ce qu'on a creusé, avec des coins de bois tendre & bien séchés, dont on augmente ensuite le volume en les mouillant; par ce moyen, si peu puissant en apparence, on sépare la pierre de la masse dont elle fait partie. Voyez les mots *pierre meuliere* & *grais*; cousultez aussi le *Dictionnaire des Arts & Métiers*, *à l'article* CARRIER.

3°. Le QUARTZ GRAS, *quartzum compingue.* Il est fort compacte & très-brillant dans ses fractures. Il a un œil gras, comme si toutes ses surfaces étoient enduites d'une graisse blanchâtre, mêlée de bleu. Les Mineurs prétendent que la rencontre d'une semblable pierre est l'indice d'un minéral précieux ; ce quartz est ou opaque ou demi-transparent. Nous en avons trouvé près de Dinan, en Basse-Bretagne. Il est très-commun dans les mines de Suede.

4°. Le QUARTZ LAITEUX, *quartzum lactescens.* Il est entiérement opaque, d'un blanc mat de lait; il est d'une grande dureté. Nous en avons trouvé en Auvergne, près de Châteauneuf, qui ressemble à de la crême étendue, mais non délayée dans de l'eau.

5°. Le QUARTZ COLORÉ, *quartzum coloratum :* il est presque toujours opaque, & quelquefois panaché de rouge, de vert, de bleu, &c. il n'a point de figure déterminée. On le trouve communément dans les montagnes à filons. Il n'est par rare d'en voir des morceaux chargés de grains pyriteux ou de petites marcassites. Nous en possédons des masses grosses comme le poing, & qui sont seulement colorées de

brun noirâtre par une vapeur métallique chatoyant l'iris.

6°. Le QUARTZ CRISTALLISÉ, *quartzum cryſtalliſatum*. On donne ce nom à un quartz dont les criſtaux quelquefois pentagones ou hexaëdres ſont toujours laiteux, opaques & vitreux intérieurement, mais ayant toutes les propriétés particulieres au quartz. Nous en avons ramaſſé dans une cavité des carrieres d'ardoiſes, près d'Angers. Il y a auſſi des quartz criſtalliſés en groupes, ou *quartz druſens*, avec du ſpath fuſible, &c. on les trouve fréquemment en Saxe & dans toutes les montagnes à filons.

7°. Le QUARTZ TRANSPARENT, *quartzum cryſtallinum lucidum*. Il eſt aſſez peſant, d'un tiſſu ſerré, moins diaphane que le criſtal de roche, quelquefois coloré, & ſans figure déterminée. On en trouve dans les mines de l'Alſace; il eſt en forme de druſen. *Voyez ce mot.*

Les Naturaliſtes regardent le criſtal de Madagaſcar comme un quartz tranſparent; mais nous ſerions tentés de le ranger parmi les criſtaux de montagnes proprement dits. On le trouve en maſſes ſouvent informes, blanches ou ſans couleur, & très-groſſes: ſi l'on en croit les relations de quelques Voyageurs, on en a tiré des morceaux de ſix pieds de long, de quatre de large ſur autant d'épaiſſeur. *Voyez l'Hiſtoire des Voyages, Tom. 8. pag. 620.* On en fait dans le pays des urnes & des vaſes. Ce prétendu quartz n'entre point en fuſion, même au miroir ardent; au moins il réſiſte au degré de feu qu'on opere par cette machine, & qui ſuffit pour fondre le cuivre, le ſchiſte, &c.

Les criſtaux tranſparens, cubiques ou rhomboïdaux & igneſcens, appartiennent au quartz tranſparent ou au *criſtal de mine*. Voyez ce mot.

Quant à la pierre ſcintillante & appelée *feld-ſpath*, (ou ſpath dur des champs), il nous paroît que ce n'eſt qu'un quartz dur, moins compacte & moins réfractaire que le quartz ordinaire, d'une couleur tantôt griſâtre ou jaunâtre, tantôt rougeâtre ou blanchâtre, irrégulier ou lamelleux. Nous en avons rencontré en quantité

dans les montagnes d'Aray en Basse-Bretagne. Le feld-spath se trouve souvent dans les roches graniteuses.

QUAS-JE. *Voyez à l'article* ICHNEUMON.

QUASSIE, *quassia*. Cet arbrisseau se trouve en Guiane; il vient d'être transporté à Cayenne, où il paroît qu'il réussira bien sur le bord des rivieres; cet arbrisseau peut être de la plus grande utilité, son bois est amer, & peut suppléer au défaut de quinquina, il a les mêmes vertus, & souvent même le quassia termine des fievres qui avoient été très-rebelles au quinquina. *Voyez* BOIS DE QUASSIE.

QUATRE-AILES. On a donné ce nom à un oiseau extraordinaire, qui se trouve au Sénégal; il est de la grosseur d'un coq, il a le plumage ou blanc ou noirâtre, le bec gros & crochu, les pieds armés de fortes griffes, avec toutes les autres marques d'un oiseau de proie: cet oiseau est très-gras: il ne paroît jamais plutôt qu'une heure avant la nuit. Comme le temps de sa chasse est la nuit, on n'a pu encore déterminer quelle est sa nourriture. Il a les ailes très-grandes, très-fortes & bien emplumées; mais dans la partie qui touche à l'épaule, les plumes de dessous sont unies & couvertes néanmoins d'autres plumes beaucoup plus longues que les premieres, qui, à la longueur de quatre à cinq pouces, portent une espece de poil (barbe) long & épais, de sorte qu'une aile, en s'étendant, paroît en former deux, l'une à la vérité plus grande que l'autre, avec un espace vide entre les deux; par cet arrangement son corps semble placé entre deux paires d'ailes: de là vient qu'on l'a appelé *oiseau quatre-ailes*, & tout le monde croiroit qu'il n'en a pas moins. Comme il est robuste, ses ailes jouent parfaitement; il vole fort haut & long-temps. *Jobson* prétend qu'il a effectivement quatre ailes, & *Moore* soupçonne que c'est une espece de chauve-souris. *Histoire générale des Voyages, Liv. VI & VII.*

QUATRE-SEMENCES. *Voyez à l'art.* SEMENCES.

QUATTO, QUOTA, QUATA ou QUOTOÈS. C'est le diable des bois. *Voyez* BELZEBUT *à l'art.* SINGE.

QUAUPECOTLI. Espece de blaireau de la Nouvelle Espagne, dont le museau est long, menu & un

peu tortu à la partie supérieure : il a la queue longue, les pieds noirs & les ongles crochus : le poil de cet animal est long, d'un blanc mêlé de brun vers le ventre, noir vers le dos & blanc ailleurs : ce quadrupede s'apprivoise aisément : il est vorace ; il mange indifféremment tout ce qu'on lui donne : il fait mille caresses à son maître ; mais il est méchant vis-à-vis de ceux qu'il ne connoît pas : il se plaît dans les montagnes.

QUELLE. C'est le nom qu'on donne au léopard dans le pays des Negres en Afrique ; on y nomme *quelly-qua* le tigre. *Voyez* LÉOPARD & TIGRE.

QUENIA. *Voyez à l'article* HÉRISSON.

QUERCERELLE ou CERCERELLE ou CRESSERELLE, *tinnunculus*, est une espece d'oiseau de proie, que les Suédois, chez qui il est fort commun, appellent *kirkiofalk*. Les Italiens lui ont donné le nom assez peu décent de *fouti-vento*, parce que pour surprendre sa proie il se tient en l'air, sans changer de place, étudiant les moyens de s'en pouvoir saisir : il tombe dessus avec impétuosité. Cet oiseau a peu de courage, il ne se plaît qu'à faire la guerre aux souris, mulots, rats, lézards, & aux autres animaux qui désolent les campagnes ; il rend par-là de grands services aux laboureurs, ainsi que la *buse* & le *milan*. Voy. ces mots.

On prétend que la quercerelle a beaucoup de sympathie avec l'homme ; mais il paroît plus vrai qu'elle en a singuliérement avec le pigeon, puisqu'elle cherche à le défendre des autres oiseaux de proie, qui appréhendent son regard & son cri. Communément, les femelles des oiseaux de proie ne font que deux œufs, la quercerelle en fait quatre, qui sont peints d'une couleur rougeâtre ; elle fait son nid dans les lieux les plus élevés, comme dans les clochers, les tours & les rochers, & même dans les creux des arbres. Le mâle qui est plus petit que la femelle, a le bec long d'un pouce, un peu recourbé & noir par la pointe ; cet oiseau qui a le cou long & bien affilé, a la prunelle extrêmement noire & le reste de l'œil jaune, les paupieres & les plumes qui sont autour des yeux sont jaunes aussi ; le sommet de la tête est un peu aplati,

& de couleur cendrée ; sa gorge, sa poitrine & son ventre sont jaunâtres & semés de taches noires : le manteau & le dos sont remplis de plumes de couleur de rouille tiquetée de noir : le grand pennage est noirâtre : les plumes de la queue, pour la plus grande partie, sont cendrées & comme divisées en deux, à cause de leur tuyau qui est noir ; celles des côtés ont des taches noires : le bout de la queue est blanchâtre : les jambes sont jaunes, les pieds sont garnis de grands doigts & d'ongles robustes & aigus, qui sont noirs & jaunes.

On prétend qu'il y a des personnes qui ont réussi à dresser des quercerelles au vol du merle & du moineau. Cet oiseau nourrit long-temps ses petits, quoiqu'ils volent ; il en a soin jusqu'à ce qu'ils puissent vivre de leur chasse : on a observé que le mâle est si tendrement attaché à sa femelle, qu'il fait des cris & plaintes continuelles lorsqu'elle s'éloigne ou s'absente. Sa douleur est encore plus vive, s'il a le malheur de la perdre. La cresserelle est le coq de *Windhooer d'Albin.*

QUEREIVA, est un oiseau du Brésil, dont la grandeur est égale à celle de la grive connue sous le nom de *litorne.* Le bec est noir, & la mandibule ou mâchoire supérieure arquée par la pointe ; les narines sortent en demi-ovales d'entre les plumes du front : les plumes de la tête, du cou & du dos sont d'un beau bleu clair, mêlé de noir, les plumes des ailes sont noires, excepté les petites du milieu qui sont bleues ; celles de la queue sont pareillement noires ; le plumage de la gorge jusqu'à la poitrine est d'un beau rouge pourpré ; celui de la poitrine & du ventre jusqu'à la queue est d'un beau bleu : entre les cuisses & le croupion on voit quelques petites plumes d'un pourpre foncé ; les pieds, les doigts divisés à trois devant & un en arriere, sont noirs, ainsi que les ongles qui sont crochus & aplatis.

M. *Brisson* range le *quereiva* dans le genre des *cotingas*, nom emprunté des Américains : voy. son *Ornithologie, Tom. II, pag. 334, Tab. 34, fig. 3. Edwards* donne le nom de *manakin* au *quereiva* : voyez *Glanures, Tom. I, pag. 65, Tab. 241,* & *Tom. III, pag. 237, Tab. 340.*

Séba & *Fernandez* ont regardé, mais à tort, le quereiva comme une espece d'*ococolin*, voyez ce mot. L'ococolin paroîtroit se rapporter plutôt à l'oiseau appelé *troupiale*. Enfin M. *Vosmaër* considérant les caracteres analogues entre ces oiseaux, notamment la grandeur, la forme du corps, le bec à pointe crochue comme aux grives, la queue, les pieds; tout cela pris ensemble, le porte à placer le *quereiva* parmi les grives. Les Sauvages font un très-grand cas du quereiva, à cause de la beauté de son plumage; ils en font de très-beaux ornemens.

QUET-PATEO, est un lézard du Brésil assez remarquable: le sommet de la tête est couvert de très-petites écailles, que d'autres plus grandes environnent; celles du front sont grandes & blanchâtres, celles qui revêtent le dessus du corps, les cuisses & les pattes sont uniformes & grisâtres; le bord des oreilles est brun; sur la nuque du cou est un collier noir, divisé dans le milieu: toute la queue qui paroît comme formée par anneaux, est très-pointue & très-mince à l'extrémité; elle est munie d'écailles larges, piquantes, qui semblent être formées d'une corne dure. (*Séba.*)

QUEUE, *cauda.* Ce mot a plusieurs acceptions; car on dit la queue d'une comete, d'un fruit, d'une feuille, comme l'on dit la queue d'une morue, d'un chien, d'un oiseau, d'un lézard, d'une vipere, & d'autres animaux dont elle termine le corps par derriere. La queue des oiseaux mérite toute l'attention du Physicien. *Voyez à l'article* OISEAU.

QUEUE DE BICHE SAVANE. *Voyez* YAPPÉ.

QUEUE BLANCHE. Nom donné à une espece d'aigle à queue blanche, ou de milan qui, quand il vole en planant, ne leve pas sa tête comme les oiseaux de proie, mais ne regarde que la terre: il vole plus au lever & au coucher du soleil, qu'en aucun autre temps. Cet oiseau tâche d'attraper des poules, des perdrix, des lapins & des lievres; il fréquente le bord des bois. *Voyez l'article* AIGLE.

QUEUE DE CHEVAL. *Voyez* PRÊLE.

QUEUES DE CRABE ou D'ÉCREVISSE PÉTRIFIÉES, *lapides caudæ cancri.* La plupart des pierres que nous avons vues sous ce nom, étoient tantôt le noyau d'un *nautile* chambré & fossile dont les concamérations étoient comprimées, tantôt c'étoient des noyaux d'*orthocératites* fossiles, comprimées & défigurées : *voyez ces mots.* Il existe cependant des queues de crabe fossiles, l'on en trouve entr'autres à la côte de Coromandel, où il se rencontre aussi beaucoup de crabes pétrifiés.

QUEUES D'ÉCUREUIL & DE FAISAN : *voyez ce que c'est à l'article* CORALLINES.

QUEUE FOURCHUE. C'est le nom de la phalene que donne la *chenille à double queue du saule.* V. ce mot.

QUEUE DE POURCEAU D'ALLEMAGNE, *peucedanum Germanicum.* Cette plante qu'on nomme aussi *fenouil de porc* & *peucedane*, croît aux lieux marécageux, ombrageux, maritimes & même sur les montagnes; sa racine qui est très-vivace, est longue, grosse, chevelue, noire en dehors, blanchâtre en dedans, pleine de suc, rendant quand on y fait des incisions une liqueur jaune, d'une odeur de poix, virulente ou fétide ; elle pousse une tige haute d'environ deux pieds, creuse, rameuse & cannelée ; ses feuilles sont beaucoup plus grandes que celles du fenouil, elles sont découpées; leurs subdivisions qui sont de trois en trois, sont longues, étroites, plates, ressemblantes aux feuilles du chiendent. Dans les mois de Juillet & d'Août cette plante porte à ses sommets des ombelles, amples, garnies de petites fleurs jaunes, à cinq feuilles disposées en rose : à ces fleurs succedent en automne des semences jointes deux à deux presque ovales, rayées sur le dos, d'un goût âcre & amer. On prétend que la racine de cette plante est plus succulente au printems. *Tragus* dit avec raison, que quand on l'arrache de la terre il en exhale une odeur forte qui porte souvent à la tête : c'est pour cela que les Anciens prenoient des précautions avant que d'entreprendre de la tirer de terre, en se frottant la tête & le nez de quelque bonne odeur, dans la crainte d'être surpris du vertige.

Des Botanistes disent que le grand peucedane d'Italie ne differe du précédent que parce qu'il est plus grand en toutes ses parties : il y en a même qui prétendent que celui de France qui a les feuilles plus étroites & plus courtes, n'est qu'une variété du peucedane d'Allemagne ou commun. Ce qu'il y a de certain, c'est que tout le monde convient qu'on peut substituer l'un à l'autre.

La racine de la queue de pourceau est hystérique, apéritive & béchique : on fait épaissir au feu ou au soleil le suc résino-gommeux qui en sort par les incisions qu'on y a faites ; ce suc est très-utile dans la toux opiniâtre, & pour la difficulté d'uriner : on le prend en bol. Quant à l'usage extérieur de cette racine, elle nettoie les plaies & les ulceres, étant appliquée dessus : tous les anciens Médecins l'estimoient propre singuliérement contre toutes les maladies des nerfs ; mais sa mauvaise odeur fait qu'on ne s'en sert plus guere aujourd'hui.

QUEUE DE RENARD DES JARDINS ou LILAS. *Voyez ce mot.* On donne aussi le nom de *queue de renard* au *passe-velours*. Voyez AMARANTHE.

QUEUE ROUGE. C'est l'oiseau que les Italiens ont nommé *cauda rossa*, parce que sa queue est d'un rouge très-éclatant : il fréquente les montagnes escarpées & pleines de rochers, de précipices & d'écueils : il y fait son nid ; son plumage est très beau. On en distingue de trois sortes. On préfere le mâle de l'espece qui a aussi la poitrine rouge. Son chant est très-agréable. Cet oiseau est rare en France ; on le trouve en Italie, & il vit en cage l'espace de huit ans.

QUEUE DE SOURIS, *myosuros aut holoster affinis caudâ muris.* C'est une petite plante basse qui croît dans les champs entre les blés, dans les prés & dans les jardins : sa racine est fibrée, annuelle, & pousse des feuilles fort étroites, épaisses ; il s'éleve d'entr'elles de petites tiges cylindriques, nues, portant à leurs sommités de petites fleurs à cinq feuilles, de couleur herbeuse : à ces fleurs qui paroissent en Mai, succede un épi oblong, fait à-peu-près comme celui du plantain, pointu, doux au toucher & ayant la figure de la queue

d'une souris ; il contient des semences très-menues. M. *de Tournefort* a désigné ainsi cette plante, *ranunculus gramine folio, flore caudato, seminibus in capitulum spicatum congestis.*

On dit que les grenouilles, qui sont naturellement carnivores, sont fort friandes de cette plante, qui est astringente & dessicative : prise en décoction elle convient dans les cours de ventre & pour les gargarismes. On donne aussi le nom de *queue de souris* au cierge serpentin. *Voyez* CIERGE.

QUEUX. C'est une pierre dont les Faucheurs & Couteliers se servent pour aiguiser leurs instrumens de fer : c'est une espece de *pierre naxienne*. Voyez ce mot.

QUFONSU ou QFONSU. C'est un oiseau gros à-peu-près comme un corbeau : il se trouve dans le royaume de Quoja, pays des Noirs ; il a le corps noir & le cou blanc : son nid, qu'il fait sur les arbres, est composé de ronces & d'argile ; les Negres disent que quand les petits sont prêts à éclore, la femelle arrache ses plumes pour les couvrir, & que le mâle commence alors à les nourrir jusqu'à ce qu'ils soient en état de se pourvoir eux-mêmes de nourriture, & que les plumes soient revenues à la mere.

QUIBEI. Plante venimeuse de quelques îles de l'Amérique : elle est mortelle pour les bêtes ; sa feuille est piquante, & ses fleurs ressemblent à la violette.

QUIL ou QUILS-PELE. Dans le Ceylan on donne ce nom au *mangouste*. Voyez ce mot.

QUIMBA. C'est une plante des Indes Occidentales, dont la graine, qui est blanche, sert de nourriture aux habitans de divers pays : ils en font aussi un breuvage. Le quimba croît de la hauteur d'un homme, & ses feuilles ressemblent à la blette : sa fleur est purpurine, & sa graine est contenue dans des épis.

QUINCAJOU. Animal quadrupede de l'Amérique, de la grosseur d'un chat très-fort, armé de griffes, d'un poil roux-brun ; il a une longue queue qui fait deux ou trois tours sur son dos ; c'est l'ennemi de l'*orignac*, quadrupede armé de cornes très-considérables. L'orignac est une espece d'*élan* du Canada. *Voyez à l'article* ÉLAN.

Le

Le quincajou est fort léger : il monte sur les arbres, & se couche sur une branche : lorsque quelqu'*orignac* vient à passer, il se jette adroitement sur son cou, l'accolle de ses griffes, & ne le quitte point qu'il ne l'ait terrassé. L'orignac tâche de courir à l'eau pour s'y plonger ; alors son ennemi qui craint l'eau, se jette à terre & l'abandonne. On dit que le renard & le quincajou font de concert la chasse à l'*orignac* : plusieurs renards le cherchent à l'odorat ; & lorsqu'un d'entre eux l'a fait lever en jappant, les autres renards qui sont sur les côtés ne jappent que lorsqu'ils le jugent nécessaire pour déterminer l'*orignac* dans sa fuite, à passer à l'endroit où le *quincajou* est en embuscade : celui-ci ne manque pas de se jeter à son cou, & de le lui ronger jusqu'à ce qu'il l'ait terrassé ; ils se mettent ensuite tous après, & le dévorent. Le quincajou n'est qu'une petite espece ou variété du *carcajou*. V. ce mot.

QUINDÉ. Nom donné au Pérou, au *colibri*. Voyez ce mot.

QUINQUE ou KINK. Cette nouvelle espece d'oiseau arrivée derniérement de la Chine, nous a paru, dit M. *de Montbeillard*, avoir assez de rapport avec le carouge d'une part, & de l'autre avec le merle, pour faire la nuance entre les deux : il a le bec comprimé par les côtés comme le merle, mais les bords en sont sans échancrures, comme celui du carouge, & c'est avec raison que M. *Daubenton* le jeune lui a donné un nom particulier, comme à une espece distincte & séparée des deux autres especes, que la nature semble réunir par un chaînon commun.

Le kink est plus petit que notre merle, il a la tête, le cou, le commencement du dos & la poitrine d'un gris cendré, & cette couleur se fonce davantage aux approches du dos : tout le reste du corps, tant dessus que dessous est blanc, ainsi que les couvertures des aîles, dont les pennes sont d'une couleur d'acier poli, luisante avec des reflets qui jouent entre le verdâtre & le violet. La queue est courte, étagée & mi-partie de cette même couleur d'acier poli & de blanc, de maniere que sur les deux pennes du milieu, le blanc ne consiste qu'en une petite tache à leur extrémité ;

cette tache blanche s'étend d'autant plus haut sur les pennes suivantes, qu'elles s'éloignent davantage des deux pennes du milieu, & la couleur d'acier poli se retirant toujours devant le blanc qui gagne du terrain, se réduit enfin sur les deux pennes les plus extérieures, à une petite tache près de leur origine.

QUINQUINA AROMATIQUE. *Voyez* CASCARILLE.

QUINQUINA ORDINAIRE ou VULGAIRE, *kina-kina aut cortex Peruanus febrifugus.* C'est la fameuse écorce fébrifuge que l'on nous apporte du Pérou : elle est très-seche, facile à casser, épaisse de deux à trois lignes, rude extérieurement, couverte quelquefois d'une mousse blanchâtre, & intérieurement lisse, un peu résineuse, de couleur de rouille de fer, d'un goût fort amer, astringent & d'une odeur qui n'est pas désagréable. Souvent on nous apporte le quinquina en écorces grandes, longues de trois pouces ou environ, & de la grosseur du doigt : quand elles ne sont pas roulées, on présume qu'elles ont été prises sur le tronc de l'arbre ; au lieu que celles qui sont minces, roulées en petits tuyaux, ont été prises sur les petites branches : d'autres fois elles sont par morceaux très-petits, ou coupés fort menu, jaunes en dedans, & blanchâtres en dehors : on prétend, mais à tort, que c'est le *quinquina* qu'on a levé des racines ; celui-ci est fort estimé des Espagnols : le vrai *quinquina* ne doit pas être mucilagineux dans la bouche.

L'arbre d'où l'on tire cette écorce fébrifuge est appelé *palo de calenturas* (c'est-à-dire bois des fievres) par les Espagnols, & *corteza* ou *cascara de Loxa* par les Indiens, c'est le *ganaperide* de Ray : il croît naturellement dans le Pérou, sur-tout auprès de Loxa ou Loja, sur les montagnes qui environnent cette ville. M. *Dufay*, dans une assemblée publique de l'Académie Royale des Sciences de Paris en 1738, lut une description de cet arbre, qui lui avoit été envoyée du Pérou par M. *de la Condamine*, avec un dessein de la feuille, de la fleur & de la semence, fait d'après nature par cet Académicien. Par cette description plus circonstanciée que ce que *Sébastien Badus* & plusieurs

autres en avoient dit jusqu'alors, nous apprenons que l'*arbre du quinquina* n'est pas fort haut : sa souche est médiocre, & donne naissance à plusieurs branches ; les feuilles sont lisses, entieres, assez épaisses & opposées ; leur contour est uni, & en forme de fer de lance : elles sont larges de deux pouces, longues de trois, & nerveuses ; chaque rameau du sommet de l'arbre finit par des bouquets de fleurs, qui avant d'être épanouis ressemblent, pour la figure & la couleur, à ceux de la lavande. Ces fleurs deviennent rougeâtres, & il leur succede des graines roussâtres, aplaties & comme feuilletées. Il est fort difficile de saisir cette semence sur l'arbre dans une parfaite maturité, parce qu'elle se seche en mûrissant, & tombe presqu'aussitôt, en sorte qu'on ne trouve guere sur les branches que du fruit noué & vert, ou des coques seches & vides.

Il y avoit long-temps que le hazard avoit procuré aux Indiens la découverte de la vertu fébrifuge de l'*écorce de quinquina*, lorsque les Européens arriverent dans leur pays. Ils la cacherent long-temps aux Espagnols leurs vainqueurs, qu'ils détestoient alors : ce ne fut qu'en 1640 que les Espagnols en apporterent en Europe. Ce remede, quoique certain, fut quelque temps sans avoir grande vogue. La Vice-Reine ayant été attaquée d'une fievre opiniâtre, le Corrégidor de Loxa lui en envoya. Elle en fut guérie. Elle en distribua beaucoup. On nomma alors le quinquina la *poudre de la Comtesse.* Vers l'année 1649, le Procureur général des Jésuites de l'Amérique passa en Europe, & se rendit à Rome, où il invita tout son Ordre à donner de la réputation à ce remede dont il avoit apporté une bonne provision : chacun d'eux guérissoit les fievres comme par enchantement ; dès-lors le quinquina changea de nom, on l'appela la *poudre des Peres ;* les Anglois l'appellent encore aujourd'hui *poudre Jésuitique*, THE JESUIT'S POWDER. Quelques Médecins ne connoissant point suffisamment la vertu de ce nouveau remede, s'éleverent contre son usage : d'ailleurs on s'en étoit dégoûté par son prix excessif ; car les Jésuites le vendoient fort cher : ce fût alors qu'on vit paroître des brochures intitulées : *Funérailles du Quinquina*,

& *Résurrection du Quinquina*. En 1679 le Chevalier *Tallot*, Anglois de nation, à force de remontrer l'utilité de ce spécifique, & même d'en exagérer les vertus, fit revivre en France l'usage du quinquina : l'on en fit un nouveau secret, que l'on vendit une grosse somme d'argent à Louis XIV : ce Prince en donna la connoissance à tout le monde, & fit par là un très-grand bien à l'humanité.

Le quinquina contient bien plus de matiere résineuse que de gommeuse : il est, comme la plupart des amers, mis au rang des remedes stomachiques ; il fortifie l'estomac, rétablit l'appétit, aide la digestion & tue les vers. Mais, comme nous l'avons déjà dit, sa vertu recommandable est de guérir les fievres intermittentes ; car quand on le donne comme il convient, il les guérit surement & promptement : on le donne ou en poudre, ou en décoction, ou en infusion, soit à l'eau, soit au vin ; mais pris en substance, son effet est plus certain, de même que l'infusion au vin est plus efficace que celle à l'eau. Au reste, ses effets & la maniere d'administrer ce remede, sont trop connus des Médecins Praticiens modernes pour insister plus long-temps. Nous ajouterons seulement avec M. *Haller*, que l'usage du quinquina injustement rejeté par la secte de *Sthalrop*, craint même par *Boerhaave*, a été entiérement mis en vogue par Messieurs *Torti* & *Werlhof*. Si le quinquina ne guérit pas à coup sûr toute espece de fievres malignes, putrides, dans les plus mauvaises petites véroles, &c. c'est souvent faute d'avoir préparé le malade, ou de joindre à ce remede les correctifs & accessoires convenables ; enfin la décoction de quinquina agit avec un succès merveilleux dans la gangrene & dans le sphacele extérieur dont il arrête souvent le progrès. On a étendu l'usage du quinquina sur tous les maux qui dépendent de la pourriture & d'une fibre trop relâchée, aux maux nerveux : on l'administre aussi, dit M. *Bourgeois*, dans les maladies arthritiques & surtout dans le rhumatisme périodique qui attaque la tête, dans les migraines & hémorragies périodiques, dans les pertes des femmes.

M. *de la Condamine* fait encore mention d'une nou-

velle espece de quinquina : *voyez* le *Journal Historique du Voyage à l'Equateur*, & le Mémoire de cet Académicien, dans le Recueil de l'Académie 1738. On lit dans l'histoire des Incas, qu'il croît trois especes de quinquina dans l'étendue du Pérou; savoir, le rouge, le blanc & le jaune. C'est pour cette raison que les Indiens qui en font aujourd'hui un commerce considérable avec les Espagnols, ont soin de se munir d'un acte par devant Notaire, pour certifier que leur écorce est véritablement de Loxa : c'est la meilleure de toutes, & celle que nous avons décrite. On trouve quelquefois, dans les balles de quinquina, une écorce rougeâtre comme le tabac d'Espagne, blanchâtre à l'extérieur, & que l'on appelle *quinquina femelle ;* comme les Marchands mêloient cette écorce avec celle du véritable quinquina, & que sa vertu est rarement fébrifuge, il a été défendu par Arrêt d'en continuer le commerce. A Payta, où s'embarque pour Panama la plus grande partie du quinquina qui passe en Europe, aucun ballot, s'il ne vient d'une main bien sure, ne passe sans être visité.

QUINTE-FEUILLE, *quinquefolium.* Genre de plante à fleur en rose, dont M. *de Tournefort* compte dix-neuf especes. La grande, & qui est la plus commune, est ainsi désignée par ce Botaniste : *Quinquefolium majus, repens.*, quinte-feuille rampante. C'est une plante qui croît abondamment dans les champs, aux lieux sablonneux & pierreux, dans les prés, au bord des eaux & des lieux ombrageux : sa racine est longue & quelquefois grosse comme le petit doigt, fibreuse, noirâtre en dehors, rouge en dedans, & d'un goût astringent : elle pousse, comme le fraisier, plusieurs tiges longues d'environ un pied & demi, rondes, grêles, flexibles, velues, rougeâtres, genouillées par intervalles, & poussant de leurs nœuds des feuilles & des racines par le moyen desquelles la plante se répand au large & se multiplie : ses feuilles sont oblongues, arrondies à leurs extrémités, nerveuses, velues, crenelées à leurs bords, verdâtres & rangées au nombre de cinq sur la même queue : la grande espece en a sept : ses fleurs naissent en Mai & en Juin sur des pédicules particuliers qui

sortent des nœuds de la tige, seules à seules, composées chacune de cinq feuilles, jaunes, disposées en rose, un peu larges & arrondies en cœur : ces fleurs sont de peu de durée, & ont, dit M. *Deleuze*, essentiellement la même structure que celle des fraisiers. Il leur succede un fruit arrondi, composé de plusieurs semences pointues, ramassées en forme de tête, & enveloppées par le calice de la fleur.

On se sert particuliérement de sa racine en Médecine : on la ramasse au printems ; on en ôte la premiere écorce noirâtre, qui est mince, & on l'ouvre pour en rejeter le cœur : on fait ensuite sécher la seconde écorce en l'entortillant autour d'un bâton, puis on la garde seche, pour l'employer au besoin. Cette plante est balsamique, vulnéraire & astringente : les racines s'emploient utilement dans les tisanes & dans les bouillons astringens, lorsqu'il s'agit d'arrêter les flux immodérés.

QUINUA. Plante fort commune dans le Pérou, & qui ressemble fort au millet ou au petit riz des Espagnols pour la couleur & la graine. Le *quinua* est le *chenopodium, folio sinuato saturatè virente*, du P. Feuillée : cette plante est annuelle & s'éleve environ à deux pieds ; ses feuilles & ses fleurs, qui sont d'une seule piece, ressemblent à celles de la poirée ; ses graines sont blanches & petites.

Les Indiens qui cultivent soigneusement le *quinua* dans leurs jardins, en mettent les feuilles dans leurs potages : elles sont tendres, de bon goût & fort saines. Ils y mêlent aussi la graine dont ils font un breuvage dans les provinces où le maïs n'est pas commun. Ils donnent aussi la graine à leurs poules pour avancer leur ponte. Cette plante sert encore pour la guérison de quelques maladies.

QUIOQUIO, est le nom de l'huile concrete qu'on retire de l'*aouara* : voyez PALMIER AOUARA.

QUIR ou QUIRPELE. Nom que les habitans du Ceylan ont donné à l'*ichneumon Indien*.

QUIS. Les Mineurs donnent ce nom ou celui de *pierre vitriolique* à la pyrite dont on tire du *soufre* & du *vitriol* : voyez le mot PYRITE.

QUOCOLOS. *Voyez* PIERRE A VERRE.

QUOGGELO. On donne ce nom à un lézard écailleux des plus remarquables de la Côte d'Or : sa longueur est d'environ huit pieds, & sa queue seule en prend plus de quatre. Les écailles de cet animal ressemblent aux feuilles d'artichauts; mais elles sont plus pointues, fort serrées, & si dures qu'elles peuvent le défendre contre les attaques des autres bêtes. Ses principaux ennemis sont les tigres & les léopards : ils le poursuivent, & quoiqu'il coure vîte, ils l'ont bientôt atteint; mais il se roule alors dans sa cotte de maille qui le rend invulnérable. Les Negres qui le tuent par la tête, vendent sa peau ou cuirasse aux Européens : ils en font un grand commerce, & mangent sa chair qui est blanche & d'un bon goût. Ce lézard qui paroît n'être qu'une grande espece de *pholidote* ou *pangolin*, vit de fourmis qu'il englue avec sa langue longue & gluante. Le quoggelo ne fait point de mal aux hommes qui ne l'attaquent pas, mais il blesse dangereusement avec ses écailles ceux qui cherchent à le tuer. *Voyez l'article* PANGOLIN.

QUOJAVAURAU ou QUOJAVORAN. Espece de grand singe de l'Afrique que les Portugais nomment *el selvago*, le sauvage; il a cinq pieds de long ou de hauteur : sa figure est hideuse; il a la tête, le corps & les bras d'une grosseur extraordinaire, mais il est docile; il marche souvent droit sur ses pieds, & il porte d'un lieu à un autre des fardeaux fort pesans : on lui apprend aussi à puiser de l'eau, & à la porter dans un bassin sur sa tête, à piler du millet dans un mortier, & à rendre d'autres services; en un mot, à faire la tâche d'un esclave. Lorsque cet animal n'a pas eu d'éducation, il est assez à craindre étant naturellement fort & méchant : il attaque quelquefois un homme, & le renverse, lui arrache les yeux ou lui fait quelqu'autre mal. Autant le mâle de ce singe ressemble à l'homme, autant la femelle à la gorge pleine & le ventre rond, & ressemble à la femme. Le quojavaurau paroît être l'*ourang-outang*. Voyez BARRIS & HOMME SAUVAGE.

QURIZAO. *Voyez à l'article* HOCOS.



R.

RABETTE. Graine d'une espece de chou dont on tire par expression une huile qui sert à brûler. *Voyez l'article* CHOU COLSA.

RACINE, *radix*. On appelle ainsi les parties inférieures de la plante qui sont ordinairement cachées dans la terre, ou attachées à quelqu'autre corps, mais dans le lieu où la graine a germé. Il y a trois especes de racines, *bulbeuse*, *tubéreuse* & *fibreuse*. La bulbeuse, *bulbosa radix*, est ce qu'on appelle vulgairement un *oignon*: la tubéreuse, *radix tuberosa*, est un tubercule charnu & solide, qui grossit bien plus que la tige; il est adhérent ou suspendu par un filet, & de différentes figures. La racine fibreuse, *radix fibrosa*, est composée de plusieurs autres racines plus petites que le tronc d'où elles partent: ce tronc est la mere racine. On dit *racine fibrée*, lorsqu'elle est toute composée de fibres égales en grosseur, ou à peu-près.

M. *Adanson* dit que l'on est dans l'usage de donner le nom de *racine* aux bulbes des liliacées, mais que ce sont des tiges en raccourci, c'est-à-dire des especes de bourgeons formés par la base des feuilles charnues rapprochées en écailles qui s'emboîtent les unes dans les autres; car on trouve au dessous d'eux des racines fibreuses. Chaque bulbe se prolonge annuellement par sa partie supérieure ou par les côtés que suivent les racines; pendant que sa partie inférieure ou latérale ancienne se pourrit, dès que la plante a porté des fleurs. On confond souvent mal-à-propos, dit le même Auteur, les tubercules charnus, tels que la *tubéreuse*, le *glayeul*, le *safran* & l'*orchis*, avec les bulbes ou oignons; tandis que ce sont de vraies racines qui tracent un peu en produisant un tubercule nouveau, lequel semble tenir un milieu entre les bulbes de la tulipe, de la jacinthe, des narcisses, &c. & entre les racines charnues de l'iris & des gingembres. Les racines fibreuses des plantes vivaces, mais dont les tiges se renou-

vellent tous les ans, se reproduisent pareillement à côté des anciennes qui meurent.

La principale racine d'un arbre s'appelle *pivot*, parce qu'elle est ordinairement dirigée comme le tronc ; enfin les racines sont les premiers organes de la plante : c'est à elles que la terre transmet la principale partie du suc nécessaire pour alimenter toute la plante. Or les plantes pompent principalement la partie nourriciere des *racines* ; & ces racines sont ou *pivotantes* ou *rampantes*. Si elles pivotent, elles s'enfoncent profondément en terre ; si au contraire elles rampent, elles s'alongent presque horizontalement sans s'éloigner de sa surface. C'est à la nature de la semence, à la qualité du sol, à l'art du Cultivateur, que les plantes doivent leur extension, leur multiplication, & sur-tout les racines.

Nous disons que l'on comprend sous le nom de *racines*, toutes ces parties de l'arbre opposées à la tige qui s'éleve vers le ciel, & qu'on dépouille en plein champ, ou dans les forêts, ou dans les jardins, de la terre qui les environne. Les racines sont une des parties les plus essentielles, car on voit peu de plantes qui n'en aient : il n'y a que les byssus, quelques champignons & les fucus qui ont en place un empattement lamelleux ou poreux, fait en cloche ou en suçoir.

Il n'en est pas des racines comme des *fleurs*. Les *racines* étant destinées à servir la plante dans l'obscurité, n'ont été pourvues d'aucune parure ; mais en les considérant sous d'autres points de vue, on appercevra facilement leur utilité. Les racines de toutes les plantes tendent généralement en bas ou s'étendent horizontalement ; mais il y en a qui jettent des productions qui s'élevent verticalement de plus d'un pied au-dessus de la terre, & que les eaux recouvrent quelquefois. Combien d'autres racines offrent des singularités aussi remarquables ! *Voyez* MANGLIER.

On donne le nom de vives racines (*vivæ radices*) à des plants enracinés qui sortent d'une racine, mais loin du tronc, de sorte qu'on peut les enlever avec cette racine sans endommager le tronc. Les ormes & autres arbres des grands chemins, dont les racines ont été

écrasées, foulées ou endommagées, produisent considérablement de ces sortes de branches.

En général les plantes qui reprennent facilement de racine, produisent également une abondance de racines & sur-tout de branches, lorsqu'on les met en terre dans une situation renversée, par exemple, les racines ou le gros bout en haut, & les branches ou le petit bout en bas dans la terre ; alors les bourgeons des branches enterrées périssent, & il sort au-dessous d'eux & des renflemens qui servent de supports aux feuilles, des racines qui d'abord prennent une direction comme pour gagner l'air, & qui ensuite se recourbent en bas. Il en est de même des racines : elles produisent des branches qui d'abord tendent un peu vers la terre, & qui ensuite se recourbent pour monter vers le ciel. Il est digne de remarque que les nouvelles racines sont plus grosses que n'étoient les branches qu'elles remplacent, & les branches nouvelles sont plus petites que les anciennes. *Voyez les détails de cette merveille à la suite du mot* ARBRE.

Les *racines* des arbres, se pliant en terre selon la nature des obstacles qu'elles trouvent à leur accroissement, sont plus tortueuses & plus noueuses que le reste de l'arbre. Ces parties, dont les fibres ont été courbées en cent façons, tantôt tenues fort séchement, tantôt inondées de différentes liqueurs, fournissent aux Ebénistes des pieces veinées & nuancées de tant de couleurs, que l'assemblage qu'ils en font, dit M. *Pluche*, semble sortir de l'attelier d'un Peintre.

Les Charpentiers & les Charrons trouvent dans ces mêmes parties de l'arbre des pieces naturellement pliées en arc, des contreforts ou arc-boutans, & d'autres morceaux d'une dureté qui les rend presque inaltérables & parfaitement propres pour les endroits de leurs ouvrages les plus exposés à la fatigue.

Les Teinturiers font aussi usage de plusieurs racines ; telles sont le *curcuma*, la *thymelée*, l'écorce de la racine du *noyer*, celle d'*épine-vinette*, &c.

En Médecine on se sert d'un très-grand nombre de racines tirées des arbres, des arbrisseaux & des plantes mêmes ; telles sont le *pareira brava*, l'*ipecacuanha*, le

gingembre, le *galanga*, le *gens-eng*, le *jalap*, la *rhubarbe*, &c. Les Apothicaires distinguent cinq petites racines apéritives, qui sont celles d'*arrête-bœuf*, de *câprier*, de *chardon-roland*, de *chiendent* & de *garance*. Les cinq grandes racines apéritives sont celles de l'*ache*, de l'*asperge*, du *fenouil*, du *persil* & du *petit houx*. Voy. ces mots. On doit récolter les racines des plantes annuelles qui croissent en même temps que les tiges, au temps de la fleuraison, où elles ont acquis toute leur grosseur. Dans l'arriere-saison elles sont sujettes à devenir dures ou cordées. Les racines vivaces s'arrachent à la fin du printems ou au commencement de l'automne, suivant que la plante est précoce ou tardive.

Les Parfumeurs font aussi usage de diverses racines; telles que l'*acorus verus*, l'*iris*, le *souchet*, l'*angélique*, &c.

Parmi les alimens légumineux il y a aussi des racines potageres, telles que les *salsifis*, les *navets*, les *betteraves*, les *panais*, les *carottes*, les *pommes de terre*, les *truffes*, l'*oignon*, &c. *Voyez ces différens mots & celui de* Plantes.

RACINE D'AMÉRIQUE ou Massue des Sauvages. *Voyez* Mabouia.

RACINE D'ARMÉNIE, *ronas*. C'est, dit *Lémery*, une racine un peu plus grosse que celle de la réglisse, & qui, comme elle, s'étend beaucoup dans la terre : elle croît en Arménie ou Turcomanie, sur les frontieres de la Perse, proche de la ville d'Estabac ou Aster-Abad, & non ailleurs. Elle donne une forte teinture rouge à l'eau en peu de temps : on s'en sert au Mogol pour teindre les toiles. On en fait un grand commerce en Perse & aux Indes : elle rend une teinture rouge si prompte & si forte, qu'au rapport de *Tavernier*, dans la Relation qu'il a donnée de son voyage de Perse, une barque Indienne qui en étoit chargée ayant été brisée à la rade d'Ormus, la mer parut toute rouge pendant quelques jours le long du rivage où les sacs de *ronas* flottoient.

RACINE DU BRÉSIL. *Voyez* Ipecacuanha.

RACINE DE S. CHARLES ou RACINE INDIENNE, *radix Carlo Sancto*. C'est une racine que

l'on apporte de la Province de Méchoacan en Amérique, où elle croît dans les lieux tempérés : elle a une grosse tête, de laquelle sortent plusieurs autres racines de la grosseur du pouce, de couleur blanchâtre : sa tige & ses feuilles sont semblables à celles du houblon, s'entortillant comme elles autour des échalas, si l'on y en met, ou se courbant & se répandant à terre : elle est verdâtre, d'une odeur forte ; on n'y voit paroître aucune fleur ni fruit.

L'écorce de cette racine se sépare aisément : elle a une odeur aromatique & un goût amer, un peu âcre. Le nerf de la racine, dépouillé de son écorce, est composé de fibres très-déliées qui se détachent facilement l'une d'avec l'autre : son écorce est estimée sudorifique anti-scorbutique : elle fortifie l'estomac & les gencives ; elle donne bonne bouche étant mâchée. Les Espagnols ont donné le nom de *S. Charles* à cette racine, à cause de ses grandes vertus ; car elle est bonne encore pour l'épilepsie, pour la vérole, pour les hernies & pour hâter l'accouchement.

RACINE DE CHARCIS. *Voyez* CONTRA-YERVA.

RACINE DE LA CHINE. *Voyez* SQUINE.

RACINE DE DICTAME BLANC ou FRAXINELLE. *Voyez* DICTAME BLANC.

RACINE D'ÉMERAUDE. *Voyez* PRASE.

RACINE DE FLORENCE. *Voyez* IRIS.

RACINE DE SAINTE HELENE. *Voyez à l'article* SOUCHET.

RACINE JAUNE. *Voyez* RACINE D'OR.

RACINE INDIENNE. *Voyez* RACINE DE SAINT CHARLES.

RACINE DE MÉCHOACAN. *Voyez à l'article* MÉCHOACAN.

RACINE D'OR. C'est le *ho-hang-lien* des Chinois. Les Botanistes ont reconnu que c'est la racine amere d'une espece de *thalictrum.* On en fait un grand commerce dans toute l'Asie où les Trafiquans la vendent ou achetent sous le nom de *racine jaune*, selon le livre Chinois intitulé *pen-sao-chou.* La racine d'or a des propriétés sans nombre, on l'estime fébrifuge, stomachique, diurétique, &c.

RACINES PÉTRIFIÉES, *rizolithi.* Ces parties de plantes ou d'arbres ont été changées en pierres, de la même maniere que nous l'avons dit pour le bois pétrifié, au mot PÉTRIFICATION : on en rencontre plus communément dans les terrains sablonneux que partout ailleurs; mais comme la structure des racines est à-peu-près toujours la même, on ne peut jamais distinguer à quelle espece de plantes elles ont appartenu.

RACINE DES PHILIPPINES. *Voyez* CONTRA-YERVA.

RACINE DE RHODE ou ORPIN-ROSE. *Voyez ce mot à la suite de l'article* ORPIN.

RACINE DE SAFRAN ou CURCUMA. *Voyez* TERRE MERITE.

RACINE SALIVAIRE. *Voyez* PYRETHRE.

RACINE DU SAINT-ESPRIT. On a donné ce nom à la racine d'angélique, à cause de ses propriétés. *Voyez* ANGÉLIQUE.

RACINE DE SERPENT A SONNETTES. *Voyez* SENEKA.

RACINE DE THYMELEA ou GAROU. *Voyez* THYMELÉE.

RACINE VIERGE OU SCEAU DE NOTRE-DAME, *tamnus racemosa, flore minore, luteo pallescente :* c'est une plante qui a beaucoup de rapport avec la bryonne; aussi quelques-uns la nomment ils de ce nom: on verra la différence par la comparaison des descriptions. Cette plante a une racine grosse, tubéreuse, noire en dehors, blanche en dedans, d'une saveur âcre sans être désagréable : elle pousse des tiges sarmenteuses qui s'entortillent autour des arbrisseaux comme le liseron, & n'a point de mains ou vrilles, en quoi elle differe de la bryonne; ses feuilles sont alternes, d'un vert gai, faites en cœur; ses fleurs naissent par grappes, & sont d'une seule piece en forme de petit bassin, & découpées en six parties; leur couleur est jaune-verte : de ces fleurs les unes sont stériles, contenant six étamines & point de germe; les autres qui naissent sur des pieds différens, portent un embryon qui se change en une baie rouge, de la grosseur d'une cerise. Les propriétés de cette plante,

pour l'usage intérieur, ne sont pas bien constatées; mais sa racine appliquée extérieurement sur les contusions est un puissant résolutif: on la ratisse, on la pile, on l'applique sur la partie où il y a extravasion de sang, & elle le dissipe aussi-tôt. On dit que pilée avec du vinaigre & de la bouse de vache, & réduite en cataplasme, elle appaise les douleurs aiguës de la goutte.

RACINE DE VIRGINIE ou HABASCON. C'est une racine de la grosseur & figure de nos panais: les Indiens en mangent. *Lémery* soupçonne que c'est une espece de *patate*.

RADE, se dit d'un espace de mer à quelque distance de la côte, où les grands vaisseaux peuvent jeter l'ancre & demeurer à l'abri de certains vents quand ils ne veulent point prendre port.

RADIÉES, *radiatæ*. Nom donné par les Botanistes à une classe ou famille de plantes à fleurs composées, dont le disque formé d'un assemblage de fleurons, ordinairement hermaphrodites, est entouré d'une couronne de demi-fleurons ordinairement femelles. Les *aster*, les *marguerites*, &c. sont des plantes radiées.

RADIEUX. Poisson des Indes orientales, qui tire son nom des rayons qui sortent de ses yeux: ces rayons y forment des taches d'un rouge obscur: il est armé d'aiguillons sur le dos; ses nageoires sont rondes, celles du ventre ne le sont pas: sa couleur est bleue, mêlée de larges lignes rouges: les habitans d'Amboine s'en nourrissent; mais la plupart n'en font point de cas. *Collect. Pisc. Amb. de Ruisch. p. 38.*

RADIS, *raphanus vulgaris*. On donne ce nom à une espece de *raifort* que plusieurs appellent aussi *petite rave*. Le radis a à-peu-près la forme d'un navet, mais il est d'un goût piquant qui excite l'appétit: c'est la grande espece de rave des Parisiens.

RADIS. Les Conchyliologistes donnent ce nom à une espece de coquillage univalve, du genre des *conques sphériques* ou *tonnes*, dont la coquille est alongée en queue recourbée; ses couleurs imitent celles d'un radis. *Voyez le mot* TONNE.

RAGOT. On appelle ainſi le ſanglier qui a deux ans, & qui ſort de compagnie. *Voyez au mot* SANGLIER.

RAGOUMINIER. *Voyez* CERISIER.

RAIE ou RAYE, *raia.* C'eſt un poiſſon plat, large, cartilagineux & très-connu dans les poiſſonneries. *Rondelet* en diſtingue de quinze eſpeces : nous rapporterons ci-après les plus connues.

Marques caractériſtiques des Raies.

En général les raies ſont des poiſſons ſans nageoires ; car ils nagent à plat ſur leur largeur, & ils ont des piquans à la queue ſemblables à ceux des ronces : les eſpeces d'ailes ou de nageoires que les raies ont à la queue ne ſervent qu'à diriger leur route : elles regardent toutes de côté, & elles ont toutes devant les yeux une taie nommée en latin *nebula* ; & proche des yeux de grands trous qui ſont ouverts quand la bouche eſt béante, & qui ſont preſque fermés quand la bouche l'eſt : elles ont auſſi d'autres trous devant la bouche, au lieu de narines. Il y a des raies qui ont des dents, & d'autres qui n'en ont point : elles ont en place un os âpre. Toutes les différentes eſpeces de raies ont inférieurement les ouies découvertes ; elles different entr'elles par les aiguillons ; car les unes en ſont armées deſſus & deſſous, les autres deſſus ſeulement, & d'autres deſſous le muſeau : enfin il y en a qui n'ont des aiguillons qu'à la queue : quelques eſpeces en ont trois rangs, d'autres n'en ont qu'un : ces aiguillons ſont foibles, mous & longs dans les unes, & fermes, forts & petits dans les autres ; mais tous ſont tournés vers la queue, à l'exception des plus longs, qui le ſont vers la tête. Il y a des raies qui ont le foie rouge, & d'autres l'ont jaune ; la rate eſt dans l'entortillure de l'eſtomac. Cette ſorte de poiſſon eſt fort féconde, & très-commune, parce qu'il n'y a preſque point de poiſſon, excepté la lamie, qui ait la gueule aſſez grande pour avaler les raies : de plus, leurs aiguillons font qu'aucun poiſſon n'oſe en approcher. Quoique les raies femelles aient

beaucoup d'œufs, elles n'en dépofent qu'un ou deux à la fois : ceux qui fortent font couverts d'une coque qu'ils acquierent quand ils font defcendus dans la matrice ; les autres font au-deffus de la matrice, dans l'ovaire, & comme dans le corps des poules, ils fe détachent les uns après les autres pour fe perfectionner, c'eft-à-dire pour fe revêtir d'une coque qui eft carrée dans les raies.

Toutes les efpeces de raies fentent le fauvagin, & ont une mauvaife odeur de mer : cette derniere qualité fe perd en les gardant quelques jours. On fait que la raie tranfportée eft meilleure que celle que l'on mange fur les bords de la mer; la chair en eft dure, & de difficile digeftion; mais elle eft meilleure en hiver qu'en été. Le foie de ce poiffon dans l'efpece appelée *raie bouclée* paffe pour un mets délicat, fur-tout en France; car fur les côtes de la mer, en Angleterre & en Hollande, on en fait peu ou moins de cas. Les raies fe nourriffent de petits poiffons, & habitent dans les lieux fangeux & bourbeux de la mer, proche des rivages.

Defcription des différentes Raies.

1°. La RAIE BOUCLÉE, RAIE CLOUÉE, *raia clavata* : c'eft la *clavelade* des Provençaux, & le *thornback* des Anglois : elle a beaucoup de rapport avec les autres raies; elle a le bec plus court & moins pointu : on la nomme *bouclée* ou *clouée*, parce que fes aiguillons ont la figure de clous : elle a un rang de piquans courbés fur le dos, & trois autres à la queue ; fon foie eft gras & délicat; la peau de fon dos eft noire.

La RAIE BOUCLÉE furnommée RONCE DES LANGUEDOCIENS, a le mufeau plus pointu que la précédente, mais il n'y a point d'aiguillons : elle a fur les côtés huit arêtes, ce que n'ont pas toutes les autres raies ; fon dos eft garni de quatre aiguillons; fa peau eft d'un gris de cendre, & fa chair eft dure & fent le fauvagin. *Ray* cite une efpece de raie piquante qui n'a de piquans que fur la queue & fur les nageoires.

La RAIE CARDAIRE, *raia fpinofa* : fon corps eft tout couvert d'aiguillons femblables aux pointes de ces outils dont on fe fert pour carder la laine.

La

La Raie a foulon, *raia fullonica*, eſt toute garnie d'épines ſemblables à ces outils garnis de pointes de fer dont ſe ſervent les Foulons pour apprêter les draps.

La Raie bouclée ou piquante dessus et dessous : elle reſſemble à la raie cardaire : on ne la peut toucher que par la pinnule de ſa queue : elle n'a point de dents.

2°. La Raie étoilée, *raia ſtellata aut raia aſterias* : ſa tête reſſemble plus à la *paſtenaque* qu'aux autres raies : ſon corps eſt orné de taches étoilées ; elle a des aiguillons qui commencent tout près de la tête, & vont finir à la premiere nageoire de la queue : elle habite la haute mer, & rarement les bords du rivage : ſa chair eſt plus tendre, plus facile à digérer, & nourrit davantage que celles des autres raies.

3°. La Raie lisse a miroir ou miraillet, *raia lævis oculata* : eſpece de raie, qui a ſur le dos deux figures d'yeux, & qui ſont des marques ſemblables à de petits miroirs. Son muſeau eſt cartilagineux & tranſparent : ſon corps eſt brun au-deſſus ; ſa peau eſt liſſe & garnie de deux grandes nageoires ; ſes aiguillons ſont en plus grand nombre que ceux des raies à long bec & à bec pointu ; le deſſous de ſon muſeau eſt rude. Les yeux qui regardent de côté, de même que dans les autres raies, ſont entourés de deux aiguillons, & la queue en eſt toute garnie ſur trois rangs : il y en a auſſi quelques-uns en deſſous, près de la bouche, & diſpoſés de maniere à retenir les poiſſons dont elle veut faire ſa nourriture. Les trous qui ſont auprès des yeux ſont aſſez grands pour y mettre le doigt. La bouche eſt garnie d'os durs, au lieu de dents. Ce poiſſon, comme toutes les autres eſpeces de raies, ſent d'abord le ſauvagin, & a une mauvaiſe odeur de mer, mais qui ſe paſſe en la gardant quelque temps ; auſſi la mange-t-on meilleure dans l'intérieur du Royaume que ſur les bords de la mer. La chair en eſt dure & difficile à digérer : elle eſt meilleure l'hiver que l'été : ſon foie eſt exquis ; on prétend que toutes ſes entrailles ſont également bonnes à manger.

4°. La Raie lisse ordinaire, *raia lævis;* c'est le *fumat* des Languedociens: elle a la peau lisse, & deux especes de grandes nageoires, avec un aiguillon sur chaque œil. La ligne du dos est garnie d'un rang d'aiguillons clair-semés; mais sur la queue il y en a trois; il s'en trouve aussi quelques-uns en dessous, près de la bouche, qui sont recourbés & placés à propos pour retenir les poissons, dont cette raie veut faire sa proie. On l'appelle *raie lisse*, parce qu'elle a peu d'aiguillons, en comparaison des autres raies. Son museau est un cartilage tendre, demi-transparent & de moyenne longueur: les trous des yeux sont assez grands pour y mettre le doigt; la bouche est placée en dessus: elle est garnie d'os durs, au lieu de dents. De chaque côté sont les ouies, avec un cartilage auquel est attaché le diaphragme, pour séparer les ouies mêmes & le cœur, de l'estomac, du foie, & des autres parties qui servent à la digestion.

5°. La Raie au bec pointu. Quelques Auteurs ont cru que c'étoit le *bœuf marin* des Anciens, ou la *vache de mer.* Voyez *la différence de cet animal au mot* Vache de mer. Elle devient fort grande, & elle a de petites dents, qui sont foibles & cachées. Dans quelques pays on l'appelle *flassade*, à cause de sa grandeur; ce qui signifie *couverture de lit.* Cette espece de raie a les nageoires fort grandes & étendues; le tronc du corps étroit, venant en pointe vers la tête; sa queue est garnie d'un petit rang d'aiguillons; d'ailleurs elle ressemble à toutes les raies. Sa chair est molle & plus agréable au goût que celle des autres, sur-tout quand elle est vieille. Les Pêcheurs la font sécher à la fumée & au soleil.

6°. La Raie au long bec. On donne ce nom à une espece de raie lisse, que nous appelons quelquefois *raie alêne*, & les Italiens *perosa rasa.* Elle a sur la peau des taches pareilles à une lentille, d'où lui est venu, en Languedoc, le nom de *lentillade:* elle a près des yeux quatre aiguillons, & sa queue en est garnie de quatre rangs: elle a des dents placées au-devant de la mâchoire; elle a le dos brun & le ventre blanc, &

elle est moins grande que la pastenaque : on l'appelle encore *sot*.

7°. La RAIE ONDÉE OU CENDRÉE, *raia undulata, cinerea*. Elle n'a pas le corps en losange comme les autres especes de raies, mais plus rond ou plus ovale : elle a sur le milieu du dos une ligne garnie de quelques aiguillons ; elle en a autour des yeux, & trois rangs à la queue. Ces aiguillons sont plus grands & plus épais que ceux de la raie lisse : elle lui ressemble d'ailleurs, excepté encore par sa couleur cendrée & ses traits ondés & noirs. C'est une des grandes especes de raies ; *Ray* dit qu'il y en a qui pesent deux cents livres. C'est le *coliart* de *Rondelet*.

8°. La RAIE PIQUANTE, *raia oculata* : elle a des figures d'yeux sur les nageoires ou ailes ; elle est armée d'aiguillons à la tête, au dos, à la queue & aux nageoires : ceux de la queue sont plus grands, plus forts & en plus grand nombre. Sa chair est dure & de mauvaise qualité : l'on donne le nom de *raie piquante étoilée* à l'espece qui a, sur les côtés & sur la queue, des étoiles ; au lieu de dents, elle a des os durs & âpres dans la bouche. Sa chair est dure & seche. Sa peau est fort épineuse.

Les différentes especes de *torpilles*, l'*arge*, la *pastenaque*, l'*altavele*, l'*aigle-poisson*, sont aussi des especes de raies. *Voyez ces mots*. Il y a des raies d'une grandeur démesurée, témoin celle qu'on prit en 1734, près de l'île Saint-Christophe, qui, quoique harponnée en différens endroits, & perdant beaucoup de sang, fut longtemps sans céder aux efforts de quarante hommes qui étoient dans deux barques ; elle avoit douze pieds de longueur & dix de largeur. *Labat* en cite une beaucoup plus grande encore. Plus on pêche ce poisson près des côtes, plus il est petit & tendre ; tandis que les grosses raies, qui habitent la haute mer, sont dures. Dans les Antilles on trouve une petite raie dont la queue est fort longue, noire & pyramidale. A l'origine de cette même queue sont deux petits dards en maniere d'hameçon, dont la piqûre est mortelle ; mais pour en guérir, il ne faut, dit-on, qu'appliquer dessus un morceau de la chair du même animal. On prétend

que la cendre du dardillon, brûlé & incorporé avec le vinaigre, produit le même effet. La raie du Cap de Bonne-Espérance a aux deux côtés de la bouche une grande tache ronde, qui ressemble à un miroir, tant elle est éclatante. Cette raie jette beaucoup de frai : on trouve, dit-on, jusqu'à deux & trois cents œufs dans une raie du Cap. Elle est d'un mauvais goût ; au lieu que celles de la Côte d'Or sont d'une saveur exquise.

La Raie de Seram est d'un meilleur goût, & plus délicate que celle de l'Europe ; mais sa peau est si dure & si bien marbrée, que les femmes du pays s'en servent pour couvrir leur nudité. Enfin M. *Barrere* (*Hist. Nat. de la France Equinox. pag. 177*) fait mention de cinq especes différentes de raies dans l'île de Cayenne. Il y a entr'autres la *raie diable* qui est monstrueuse, ayant plus de vingt pieds de longueur : elle s'élance hors de l'eau à une certaine hauteur, & laissant tomber tout-à-coup sa masse énorme, elle donne aux flots une impulsion terrible, ce qui fait un bruit épouvantable : elle se bat avec l'*espadon* : voyez ce mot à l'article Baleine.

M. *Sauvages*, Médecin, ayant examiné attentivement l'aiguillon qui se trouve à la racine de la queue de la raie, notamment celle que l'on appelle *raie bayonette*, a observé que cet aiguillon étoit long de cinq pouces & épais de trois lignes vers sa base, osseux, pointu, recourbé dans sa partie supérieure, aplati inférieurement, crenelé par ses bords, armé de petites pointes très-dures tournées vers la base : ces aiguillons une fois enfoncés, causent nécessairement de grandes douleurs lorsqu'on les retire, par les déchiquetures que font les petits crochets. Si les tendons de la main, le périoste, la racine des ongles viennent à être lésés, comme cela arrive lorsqu'on saisit l'animal par la queue, il survient des panaris, des inflammations au poignet & à l'avant-bras, des convulsions & d'autres symptomes funestes. On voit que la blessure que fait cet animal, n'est venimeuse que parce que son instrument agit mécaniquement.

A l'égard de la *raie électrique*, voyez l'article Torpille.

RAIFORT, *raphanus*, plante d'un grand ufage en Médecine: M. *de Tournefort* en diftingue quatre efpeces, favoir le grand raifort rond, le même à fleur blanche, le noir & le petit des jardins. Nous en décrirons les deux efpeces principales ; favoir, le raifort cultivé & le raifort fauvage, que l'on compte entre les efpeces de *cochléaria* : voyez le mot HERBE AUX CUILLERS.

1°. LE RAIFORT CULTIVÉ ou la RAVE DES PARISIENS, *raphanus major*, *oblongus*, *hortenfis*. Sa racine eft longue, charnue, plus ou moins groffe & tortue, d'un rouge vif en dehors, blanche en dedans, d'un goût âcre & mordicant, mais moins que le radis : elle pouffe des feuilles affez femblables à celles de la rave, cependant un peu plus finueufes : elle pouffe des tiges hautes de deux pieds, rondes & rameufes ; lefquelles portent des fleurs à quatre feuilles, purpurines & difpofées en croix. Il leur fuccede des fruits formés en maniere de corne, fpongieux en dedans, qui renferment deux rangs de femences arrondies, rouges & âcres au goût. On cultive cette plante dans les jardins potagers, où elle fleurit d'affez bonne heure, & l'on retire fa racine de terre, principalement au printems, pendant qu'elle eft tendre, fucculente, facile à rompre & bonne à manger crue. On la nomme improprement *rave* à Paris & en quelques autres endroits: on l'appelle *cordée*, quand elle devient dure & ligneufe, & alors elle n'eft plus eftimée pour la table. Quand elle eft très-groffe, & que fa tige eft montée en graine, elle ne convient pas plus en aliment.

Ce raifort a à-peu-près les mêmes propriétés que la vraie rave : il eft également venteux ou caufant des rapports & des maux de tête, quand on en mange trop. On le fert en hors-d'œuvre fur les tables comme les raves, lorfqu'il eft jeune. *Fernel* trouve dans le fuc du raifort, un vomitif des plus doux, ami de l'eftomac, & qu'on peut donner même aux femmes groffes.

M. *Haller* dit qu'on commence à introduire en Suede la culture d'un raifort venu de la Chine, dont on tire de l'huile en abondance.

2°. LE RAIFORT SAUVAGE, ou le GRAND RAIFORT, ou le CRAM, ou la MOUTARDELLE, *raphanus ruftica-*

nus, est une plante qui croît naturellement aux bords des lieux aquatiques, mais que l'on cultive aussi dans les jardins, aux lieux humides & ombragés. (Ce n'est pas un raifort, dit M. *Haller*, on l'a placé dans le genre des cochléaria.) Sa racine est longue & rampante, blanche, d'un goût fort âcre & brûlant. Elle pousse de grandes feuilles, longues, larges, pointues, d'un beau vert, un peu ressemblantes à celles de la rhubarbe des Moines. Sa tige est haute d'un pied & demi, droite, ferme, cannelée, garnie de feuilles, & creuse : elle porte, au printems, de petites fleurs à quatre feuilles, blanches, disposées en croix. A ces fleurs succedent des siliques, enflées, arrondies, & renfermant quelques semences rougeâtres.

Les gens de la campagne mangent sa racine, comme celle du raifort ordinaire : on l'emploie quelquefois dans les ragoûts : on la râpe, & on en fait une espece de moutarde, pour assaisonner les viandes & réveiller l'appétit. Quelques-uns l'appellent *moutarde des Capucins*, & plus communément *moutarde des Allemands*.

Cette plante se multiplie aisément ; car outre qu'elle rampe beaucoup par elle-même, si l'on coupe des rouelles de sa racine nouvellement tirée de terre, à l'épaisseur d'environ trois lignes, & qu'on les mette aussi-tôt dans la terre, il naîtra de chaque rouelle une longue racine, & enfin une plante nouvelle, comme si l'on avoit planté une racine entiere. *Mém. de l'Acad. des Sciences.* Ce qui fait connoître qu'une même plante contient beaucoup de germe dans sa substance, sans compter ses semences.

Le raifort sauvage est apéritif, anti-scorbutique & résolutif ; c'est une des plantes usuelles, dont les vertus sont les moins équivoques : il purifie le sang, convient dans l'enrouement, & sur-tout pour la voix éteinte, & dans la toux seche ou accompagnée de crachement de sang, dit *Boerhaave*. On en cite plusieurs exemples dans les Journaux d'Allemagne : c'est encore un excellent remede, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, pour l'hydropisie & les rhumatismes. On se sert aussi de cette racine en sinapisme, à la place de moutarde ; elle est un peu moins violente, & on l'applique, dit M. *Bourgeois*,

(râpée ou en tranches) sous la plante des pieds, pour débarrasser le cerveau, & attirer le sang dans les parties inférieures.

Des Auteurs citent encore le *raifort aquatique*, ou le cresson à feuilles de raifort, le *raifort de marais* à feuilles laciniées, le raifort maritime qui est la *cakile* : voyez ce mot.

RAINE ou RAINETTE : *voyez à l'article* GRENOUILLE.

RAIPONCE ou REPONCE, *rapunculus*. Nous décrirons sous ce nom deux especes de plantes, quoique d'un genre différent.

1°. La PETITE RAIPONCE DE CARÊME, ou la CAMPANULE RAIPONCE, *rapunculus esculentus* ; plante qui naît d'elle-même sur les bords des fossés, dans les prés, & dans les champs parmi les blés : on la cultive aussi dans les jardins potagers. Sa racine est comme une petite rave, longue & grosse comme le petit doigt, rarement branchue, blanche, douce & bonne à manger : elle pousse une ou plusieurs tiges à la hauteur de deux pieds, grêles, anguleuses, cannelées, velues, revêtues de feuilles étroites, pointues, collées à la tige par une base un peu large, peu dentelées, & empreintes d'un suc laiteux : ses fleurs naissent aux sommités, & à chaque fleur il y a, suivant M. *de Tournefort*, une cloche évasée & échancrée en cinq parties, de couleur bleue ou purpurine, quelquefois blanche : il lui succede un fruit membraneux, divisé en trois loges qui renferment plusieurs semences menues, luisantes & roussâtres.

Toute la plante donne du lait comme les autres *campanules* : elle fleurit en Juin ; on la cueille étant encore tendre, avec sa racine, pour la mêler dans les salades du printems en Carême. Cette racine fraîchement cueillie a la vertu de se reproduire comme celle du raifort sauvage : si on la coupe par tranches, & qu'on les mette en terre, il naîtra une nouvelle plante de chaque tranche.

2°. La RAIPONCE SAUVAGE ORDINAIRE, ou la GRANDE RAIPONCE, *rapunculus spicatus*. Sa racine est comme celle de la précédente : elle pousse des feuilles semblables à celles de la violette de Mars, tachetées

quelquefois de noir : sa tige est haute d'un pied & demi, anguleuse, creuse & rendant du lait, revêtue de feuilles oblongues & étroites, portant à sa sommité un épi de belles fleurs blanches ou purpurines d'une seule piece, coupées ordinairement en étoile à cinq rayons : les semences sont rougeâtres. On trouve cette plante sur les montagnes, dans les prés froids, & dans les vallées ombragées & pleines de bois : sa racine est moins en usage que celle de la précédente, elle est apéritive, & facilite la digestion, elle rafraîchit & augmente aussi le lait des Nourrices.

Des personnes dignes de foi ont assuré à M. *Bourgeois* que cette plante croissoit naturellement dans quelques endroits d'Italie & du Piémont : elle réussit dans la plûpart des climats où on la cultive, pouvu qu'elle soit dans une bonne exposition. M. *Bourgeois* en a vu dans son jardin, dont les tiges avoient plus de huit pieds de haut.

RAISIN, *uva.* C'est le fruit de la vigne, qui vient en grappes, & qui est bon à manger & à faire du vin: *voyez à l'article* VIGNE.

RAISIN D'AMÉRIQUE ou HERBE DE LA LAQUE, *phytolacça Americana, majori fructu.* Plante originaire de la Virginie, & cultivée dans quelques jardins en France. Nous en avons parlé sous le nom de *morelle à grappes.*

RAISIN BARBU, RAISINS DE CORINTHE, DE DAMAS, &c. *Voyez à la suite de l'article* VIGNE.

RAISIN DES BOIS. On donne ce nom & celui de *myrtille* à *l'airelle* : voyez ce mot.

RAISIN DE MER, *ephedra*, plante curieuse, dont on distingue quatre especes.

1°. Celle que l'on appelle particuliérement RAISIN DE MER, *ephedra maritima major*, est un arbrisseau sans feuilles, qui croît à hauteur d'un homme : sa racine est oblongue & noueuse : son tronc est quelquefois gros comme le bras ; il jette plusieurs rameaux grêles, déliés presque comme ceux du jonc, séparés par des nœuds comme la prêle, de couleur noirâtre, se divisant en plusieurs autres rameaux, dont les extrémités sont garnies d'épines dures : ses fleurs sortent des nœuds des

branches, & font difpofées en petites grappes, de couleur herbeufe blanchâtre ; il leur fuccede des baies pleines de jus, foutenues par un calice en forme de calotte, & prenant une couleur rouge quand ils font mûrs, d'un goût acide & agréable, renfermant des femences triangulaires, pointues, dures & aftringentes. Cette plante croît aux lieux fablonneux & maritimes en Provence & en Languedoc.

2°. Le Raisin de mer, appelé *anabafis*, eft moins haut que le précédent : fes branches font grimpantes ; fes fleurs font petites, mouffeufes & pâles. Cet arbriffeau croît particuliérement le long des vallées du mont Olympe & dans l'Illyrie : (*Tournefort*).

La troifieme efpece eft l'*ephedra maritima minor* ; elle eft encore moins haute que la précédente : fa tige eft ligneufe, & pouffe plufieurs rameaux verts, cannelés, faciles à rompre, noueux, remplis de moelle vifqueufe qui rougit en fe féchant : fes fleurs naiffent aux fommets des branches, elles font petites, jaunes & ramaffées plufieurs enfemble : il leur fuccede des fruits femblables à ceux de l'if, rouges, d'un goût doux, contenant des femences oblongues, jointes deux à deux. On trouve cette plante en Languedoc près du Port de Cette, vers Frontignan, aux lieux pierreux & voifins de la mer.

4°. Cette derniere efpece de *raifin de mer* differe des autres en ce qu'elle porte beaucoup de feuilles très-menues : on la trouve en Efpagne.

Les fommités de ces arbriffeaux & leurs fruits font déterfifs, aftringens, propres pour les hernies, & pour arrêter toutes fortes de flux.

RAISIN DE MER, *uva marina*, eft, felon *Lémery*, un infecte marin, qu'on peut placer entre les efpeces de limaçons : fa figure eft, dit-il, oblongue, informe, toute couverte de glandes rouges & bleues, qui repréfentent en quelque maniere des raifins attachés en grappe ; fa marche eft lente ; il a deux cornes à la tête comme le limaçon. On trouve quelquefois cet infecte fur les rivages de la mer.

Le même Auteur dit qu'il y a une autre efpece de *raifin de mer*, provenant des œufs de feche qui s'amaf-

ſent & s'agglutinent enſemble en forme de grappe de raiſin, & qui ſont teints en noir par la liqueur qui ſort de la *ſeche*. Enfin l'on donne auſſi le nom de *raiſin de mer* à la *ſavonette de mer*, dont on diſtingue pluſieurs couleurs ; elle eſt ordinairement oblongue, avec une ſorte de pédicule ; on en trouve dans l'Océan. Des Obſervateurs prétendent y avoir apperçu un mouvement progreſſif comme dans certaines eſpeces de zoophytes molluſques. Voyez *Savonette de mer* à la ſuite de l'article CORALLINE.

RAISIN D'OURS ou BUSSEROLE, *uva urſi aut urſiva*, eſt un petit arbriſſeau qui croît aux pays chauds, en Eſpagne, &c. on le trouve auſſi dans les Alpes & les Pyrenées & en Suiſſe dans le Canton de Berne au pied du mont Suchet : il tire ſon nom de la reſſemblance de ſes fruits avec les raiſins, & de ce qu'on prétend que les ours en ſont fort friands. Cet arbriſſeau reſſemble au myrtille ou *airelle*, voyez ce mot ; mais ſes feuilles ſont plus épaiſſes, oblongues, arrondies, approchantes de celles du buis, plus étroites, rayées des deux côtés, nerveuſes, d'un goût aſtringent accompagné d'amertume ; ces feuilles ſont attachées à des rameaux ligneux, longs d'un pied, couverts d'une écorce mince & facile à ſéparer : ſes fleurs naiſſent en grappes au bout des branches, elles ſont formées en grelots, & de couleur rouge : à ces fleurs ſuccedent des baies arrondies, molles, rouges, renfermant chacune cinq oſſelets, rangés ordinairement en côte de melon, arrondis ſur le dos ; ces baies ont un goût ſtyptique : toutes les parties de la plante ſont fort aſtringentes, & propres, ſuivant M. *Lewis*, à teindre en brun.

M. *Haën*, grand Praticien au College de Vienne en Autriche, a reconnu depuis quelques années les vertus de cette plante très-ſpécifiques pour détruire le calcul, les ardeurs d'urine qui en dépendent, & la colique néphrétique : on ſe ſert de ſes feuilles infuſées dans de l'eau, on y joint un peu de nitre. On peut conſulter un *Traité ſur cette matiere par M.* Quer, *Profeſſeur royal de Botanique à Madrid : ce Traité imprimé à Strasbourg, ſe trouve chez Durand, neveu, à*

Paris. Ces mêmes feuilles servent dans la Baie d'Hudson en guise de tabac à fumer.

RAISIN DE RENARD, *herba Paris*. Plante qui a une odeur puante & désagréable, & qui croît d'elle-même dans les bois épais ou ombragés, principalement en terre grasse : sa racine est menue, longue, articulée & rampante ; elle pousse une tige ronde à la hauteur d'un demi-pied, rouge à sa base & verte en son sommet, garnie de quatre feuilles disposées en croix, oblongues, larges, ridées, veinées, luisantes en dessous, noirâtres en dessus ; sa sommité soutient une petite fleur herbacée, à quatre feuilles vertes, rangées aussi en croix : à cette fleur succede une baie molle, grosse comme un raisin, purpurine, relevée de quatre coins, & divisée en quatre cellules remplies de semences menues, ovales & blanches.

Toute cette plante est d'usage, elle passe pour céphalique, résolutive & anodine ; elle est encore bonne pour la peste & les poisons, & notamment pour les vertiges. Nous conseillons cependant de n'en prendre intérieurement qu'à très-petite dose, dans la crainte de se procurer un sommeil pour toujours. On applique ses feuilles sur les bubons pestilentiels.

RALE, *rallus*, est un genre d'oiseau dont le caractere est d'avoir le bec long de plus d'un pouce, fort étroit : ses doigts, savoir trois antérieurs & un postérieur, sont longs ainsi que ses jambes, & les ongles courts. On distribue cet oiseau en terrestre & en aquatique. Dans cette division les Auteurs ont parlé du *râle noir terrestre*, du *râle rouge*, du *râle de genêt*, de la *poulette d'eau* qui est le *râle aquatique*.

1°. Le RALE AQUATIQUE, *rallus aquaticus*, est le plus grand des râles : il a un pied de longueur, & quoiqu'il ressemble beaucoup à la poule d'eau, il ne sait ni nager ni se plonger dans l'eau ; mais il rase l'eau en volant de maniere qu'il a l'air de marcher fort vîte ; il va se cacher sur le bord des rivieres : en volant il tourne ses pattes par en bas ; sa queue est aussi plus longue, & la tache sur le sommet de la tête proche du bec plus petite que dans la poule d'eau : son bec ressemble à celui du héron étoilé ; la mâchoire infé-

rieure est un peu noirâtre dans toute sa longueur, la supérieure ne l'est qu'à l'extrémité, & rougeâtre à sa naissance : le champ de son plumage approche pour la couleur de celui du râle terrestre ; il a une plume blanche de chaque côté de la queue, le dessous de la poitrine bleue, le dessus du dos tanné, les plis des ailes blancs; les ailes étant pliées, vont jusqu'au milieu de la queue : sa chair est tendre, on lui trouve le goût de la poule d'eau, & sa maniere de nicher & de nourrir ses petits, est comme celle du râle terrestre. On donne le nom de *marouette* au petit râle d'eau ; c'est le *girardin* des Anglois.

Albin, dans sa *Nouvelle Histoire des Oiseaux*, parle de trois *râles d'eau :* le premier est celui dont nous venons de parler; le deuxieme est une espece de *foulque*, qui, quand il est gras, est aussi bon que la *quercerelle*, voyez ce mot ; le troisieme est un *râle d'eau de Bengale;* il a le bec long & jaune, les yeux entourés d'un cercle blanc, l'iris jaune & le sommet de la tête blanc, le cou brun, la poitrine & les cuisses blanches, les ailes verdâtres mêlées de pourpre & de taches orangées, la queue courte & bigarrée comme le plumage des ailes, les jambes dépourvues de poils & d'un jaune verdâtre, ainsi que les pieds; les griffes sont noires.

2°. Le Rale de genêt, *rallus genistarum ;* c'est le *crex* de *Linnæus.* On le nomme ainsi parce qu'il habite dans les genêts, & qu'il est friand de leur semence ; il fréquente aussi les vignes & les petits bois taillis ; il est plus grand que le râle noir : le champ de son plumage est roussâtre ; sa tête est semblable à celle d'une perdrix grise, ses cuisses sont parsemées de taches blanches, il a les jambes & les pieds comme le râle noir : il fait son nid à terre dans les bruyeres, la femelle y pond seize à dix-huit œufs, & les petits nouvellement éclos sont d'un noir foncé: la chair de cet oiseau a quelque chose de plus délicat & de plus agréable que celle de la perdrix, & *Belon* le regarde comme une espece de perdrix champêtre, *perdix rusticula.* Ce qui a fait dire au Poëte *Martial :*

Rustica sim an perdix, quid refert si sapor idem ?
Carior est perdix, sic sapit illa magis.

Quelques-uns croient que le râle de genêt sert, ainsi que le râle noir terrestre, de conducteur aux cailles: c'est pourquoi quelques-uns le regardent comme une espece de *roi de cailles*: voyez à l'article CAILLE.

3°. Le RALE NOIR est beaucoup plus commun que les autres especes de râles: ses jambes sont courtes comme celles des oiseaux qui ont le pied plat; ses doigts sont très-longs, excepté celui de derriere, qui est fort court: son plumage le fait paroître beaucoup plus gros qu'il n'est; celui de ses cuisses est tacheté de blanc sur une couleur noire & bleuâtre; le dessus du corps est noir ainsi que la poitrine, & marqueté d'une couleur tannée: son bec est grêle & rouge en dessus: sa queue est courte, de même que dans tous les oiseaux de rivage qui ne nagent pas: il est charnu comme un merle, & très-bon à manger.

On voit beaucoup de ces oiseaux; ils courent si vite, qu'on dit proverbialement *courir comme un râle;* ils fréquentent les bords des ruisseaux & des rivages, c'est là que les Paysans les prennent aux lacets ou aux filets: on peut voler le râle noir à l'épervier, il ne fournit qu'un vol & uniforme, & il est bientôt pris en pays découvert.

4°. Le RALE ROUGE differe du râle noir non-seulement par la couleur, mais aussi par le bec; c'est le moins commun de tous les râles: sa couleur tire sur le roux, & il vit dans les bois-taillis.

Catesby dit qu'on trouve en Amérique un râle terrestre noir, qui devient si gras qu'il est facile aux Indiens de le prendre à la main: sa chair est aussi bonne que celle de l'ortolan. Il y a encore le *râle rayé* & le *râle à collier* des Philippines, &c.

RAMIER. On donne ce nom à un pigeon sauvage qui se perche sur les arbres: on distingue le ramier d'Europe, appelé *mansart* ou *coulon;* le *ramier d'Amboine;* le *ramier bleu* ou *vert* de Madagascar; les Insulaires appellent *founingo mailsou* l'espece verte: *voyez* PIGEON.

RAMIRET. Ce pigeon ramier de Cayenne est plus petit que notre pigeon ramier; c'est un des plus jolis oiseaux de ce genre, & qui tient un peu à celui de la

tourterelle par la forme de son cou & l'ordonnance des couleurs, mais qui en differe par la grandeur & par plusieurs caracteres qui le rapprochent plus des ramiers que d'aucune autre espece d'oiseau.

RAMPEUR, est un poisson du Cap de Bonne-Espérance, qui ressemble beaucoup à la raie de ce même pays: sa peau est unie & d'un brun obscur.

RANATRA, est le nom que *Petiver* donne à deux insectes hémipteres du genre des cigales. Le premier est de deux couleurs, jaune & noir; il se trouve dans les prés durant le temps de la fauchaison; son chant imite à-peu-près le cri des grenouilles. Le second se trouve dans les plantes & les herbes; il sort de son anus une maniere d'écume; sa couleur est jaune, tachetée de blanc. Ces insectes sont des procigales: *voyez* ECUME PRINTANIERE.

RAPE ou RATISSOIRE. Nom propre d'une coquille bivalve, du genre des pétoncles, dit M. d'*Argenville*. Cette coquille est toute de couleur blanche; ses oreilles sont très-petites & inégales; sa forme est oblongue & évasée d'un côté, les valves un peu béantes en dessous: elle est garnie de petites éminences ou écailles presque droites qui suivent ses stries longitudinales & qui la rendent fort dure au toucher. Voilà ce qui caractérise la *râpe*. Si les stries longitudinales étoient fines & serrées, composées d'especes de bâtons rompus qui se suivissent obliquement & réguliérement d'une strie à l'autre, alors on appelleroit la coquille du nom de *lime*.

RAPETTE. *Voyez* PORTE-FEUILLE.

RAPHIDIE, *raphidia*. M. *Linnæus* appelle ainsi un insecte, dont les ailes sont nerveuses & transparentes: il est de la grandeur, & à-peu-près de la même figure que la mouche-scorpion: il sort de son anus un aiguillon soyeux, de couleur noire, fait en arc & long de la moitié de son abdomen. Il y a de ces insectes qui varient par leur aiguillon, & d'autres qui n'en ont point: cette variété peut venir de la différence des sexes. (*Actes d'Upsal*, *1736*, *pag. 28*, *n. 1.*)

La raphidie, dit M. Geoffroy (*Hist. des Inf. des environs de Paris*), se distingue aisément par les caracteres suivans. Elle a les antennes filiformes, les ailes

couchées sur le corps ; la bouche accompagnée de quatre barbillons, la queue simple & nue, & trois petits yeux lisses sur la tête. Ce même Auteur qui a observé scrupuleusement les insectes, dit n'avoir pu découvrir sur la raphidie, l'aiguillon ou pointe à queue dont M. *Linnæus* a fait mention, mais il a reconnu que ce même petit animal est le seul des insectes à quatre ailes nues, qui ait quatre anneaux aux tarses. Sa tête est noire, aplatie & formée en cœur, dont la partie la plus étroite tient au corselet. On trouve cet insecte dans les bois. Il est assez rare en ce pays.

RAPONTIC, *rhaponticum, sive rha.* Cette racine qui differe de la rhubarbe des boutiques, est oblongue, grosse d'environ deux pouces, jaune en dehors & en dedans : coupée transversalement, on y distingue des cannelures disposées en rayons tirés de la circonférence au centre : elle est mollasse, spongieuse, d'une odeur moins odorante & moins amere que la rhubarbe, mais un peu âcre & astringente, visqueuse & gluante lorsqu'on la tient dans la bouche.

Ce rapontic vient dans les pays situés le long du Bosphore sur le mont Rhodope dans la Thrace, & dans plusieurs endroits de la Scythie (on dit que cette plante tire son nom *rhapontic* de ce qu'elle croît sur les bords du fleuve *Rha*, qui arrose les limites du Royaume de Pont) : on le cultive communément dans les jardins de l'Europe. M. *de Tournefort* ne le place point parmi les especes de patience, il en fait un genre particulier, & il l'appelle *rhabarbarum forte Dioscoridis & antiquorum.*

Sa racine, qui est ample & branchue, pousse des feuilles aussi larges que celles de la bardane, mais plus rondes, & munies de nerfs épais comme le plantain & d'un vert obscur ; du milieu de ses feuilles s'éleve une tige haute d'un pied & demi & plus, d'un pouce de grosseur, creuse, cannelée ; & aux endroits de ses nœuds il vient des feuilles alternatives, qui, rondes d'abord, vont se terminer en pointe : les fleurs naissent au haut de la tige, disposées en grosses grappes rameuses, formées en campane, découpées ordinairement en six parties : à ces fleurs succedent des semences trian-

gulaires, grandes, pleines d'un suc rouge & roussâtre : sa racine est un bon remede dans la diarrhée & la dyssenterie.

On substitue quelquefois au rapontic & à la rhubarbe, les racines d'une espece de patience à feuille ronde que l'on apporte seche des montagnes de l'Auvergne, ainsi que des Alpes & des Pyrénées. *Voyez à l'article* PATIENCE.

RAPONTIC DE MONTAGNE ou RHUBARBE DES MOINES : *voyez Patience des jardins au mot* PATIENCE.

RAPONTIC VULGAIRE. *Voyez* CENTAURÉE GRANDE.

RAQUETTE ou NOPAL. *Voyez* OPUNTIA.

RAQUETTE DE MER. Nom donné à une coralline sertulaire, dont les articulations sont plates. *Voyez* CORALLINE.

RASCASSE. *Voyez* SCORPENO.

RASE. *Voyez à l'article* PIN.

RASPECON ou TAPECON. Noms donnés à un un très-beau poisson des rivages de la Méditerranée, à nageoires ou ailerons épineux : il dort le jour sur le sable, & la nuit il veille pour butiner. Les Anciens en ont parlé sous le nom d'*uranoscopus*, comme qui diroit poisson qui contemple le Ciel : *voyez le mot* URANOSCOPE. A Rome on l'appelle *mesoro*, & à Venise *pesce prete*. Ce poisson est long d'un pied de la tête à la queue ; il a deux rangs d'écailles, le reste du corps est couvert d'une peau dure qui se peut écorcher : son dos est noir & son ventre blanc, sa tête est grosse, sa bouche qui est grande & ouverte est située sur la tête, la mâchoire d'en bas la couvre ; quand il l'avance en haut, il sort de sa bouche une peau située entre sa langue & la mâchoire inférieure. Cette peau lui sert pour attirer les autres poissons dont il veut faire sa proie. *Rondelet* dit que pour les attraper, il se plonge dans la fange, & dès que les petits poissons vont mordre cette espece de filet, qu'ils prennent pour un ver, le raspecon l'attire à lui & les englume. Il est si goulu & si occupé à remplir sa panse, qu'il creve quelquefois à force de manger ; ses yeux sont sur sa tête & regardent

regardent directement le Ciel ; les os de la tête de ce poisson finissent en pointe vers la queue, ainsi que ceux de ses ouies qui sont au nombre de quatre de chaque côté. Proche de la fente des ouies, sont deux grandes & fortes nageoires de diverses couleurs, & deux autres plus petites de couleur blanche près de la mâchoire inférieure. Après ces nageoires, suit une arête faite comme un os de poitrine, & qui est garnie de trois aiguillons ; il a une autre nageoire près de l'anus, deux au dos ; sa queue est large, & quand le poisson est vivant, elle ressemble assez à la queue du paon. Quelques-uns le prennent pour le poisson de Tobie ; on prétend que son fiel est propre à nettoyer la vue ; on l'a employé même pour la cataracte des yeux.

RASTELLUM. Nom latin d'une huître à plis engrenés les uns dans les autres. *Voyez* RATEAU.

RAT, *mus.* Le caractere du genre de ces animaux, dit M. *Brisson*, est d'avoir deux dents incisives à chaque mâchoire, point de dents canines, les doigts onguiculés, la queue nue ou couverte de poils clair-semés. Les especes de ce genre se distinguent entr'elles par la longueur de leur queue & par leurs couleurs. Les uns ont la queue plus longue que le corps, d'autres l'ont à-peu-près de la longueur du corps, & d'autres l'ont beaucoup plus courte. Toutes ces especes de rats ont les pieds de derriere plus longs que ceux de devant.

1°. Le RAT DOMESTIQUE, *mus vulgaris domesticus*, connu de tout le monde, & qui habite dans les granges ou dans les vieilles maisons, a environ sept pouces de longueur ; sa queue est plus longue que son corps ; ses oreilles sont grandes, arrondies, transparentes ; il a quatre doigts aux pieds de devant, & cinq à ceux de derriere ; tout son corps est couvert d'un poil d'un brun obscur, & sa queue de très-petites écailles, entre lesquelles sont quelques poils très-clair-semés.

Le rat, dit M. *de Buffon*, est carnassier, & même *panphague* ou *omnivore* ; il semble seulement préférer les choses dures aux plus tendres ; ses dents incisives sont ses armes ; il ronge la laine, les étoffes, les meubles, perce le bois, fait des trous dans les murs, se loge dans

l'épaisseur des planchers; il n'en sort que pour chercher sa subsistance, & souvent il y transporte tout ce qu'il peut traîner; il y fait même quelquefois magasin, sur-tout lorsqu'il a des petits. Avide de tout jusqu'à la chair humaine, on a vu des moribonds, des prisonniers, des enfans au berceau rongés, dévorés par ce quadrupede omnivore. Les cloaques, les hôpitaux & autres lieux mal-propres, les greniers sont aussi les lieux qu'il choisit pour sa retraite. Il cherche les lieux chauds, & se niche en hiver auprès des cheminées ou dans le foin, dans la paille : il vit pendant cette saison de graisse, de chandelle, de lard, de fromage, de noix, de papier, boit son urine. Malgré les chats, le poison, les pieges, les appâts, ces animaux pullulent si fort, qu'ils causent souvent de grands dommages. C'est sur-tout dans les vieilles maisons, à la campagne où on garde du blé dans les greniers, & où le voisinage des granges & des magasins à foin facilite leurs retraites & leur multiplication, qu'ils sont en si grand nombre, qu'on seroit obligé de déserter, s'ils ne se détruisoient eux-mêmes; mais heureusement ils se tuent, ils se mangent entr'eux, pour peu que la faim les presse; en sorte que quand il y a disette à cause du grand nombre, les plus forts se jettent sur les plus foibles, leur ouvrent la tête, sucent d'abord la cervelle, & mangent ensuite le reste du corps; le lendemain la guerre recommence, & dure ainsi jusqu'à la destruction du plus grand nombre. C'est par cette raison qu'il arrive ordinairement, qu'après avoir été infesté de ces animaux pendant un temps, ils semblent souvent disparoître tout-à-coup, & quelquefois pour long-temps. Il en est de même des *mulots*, dont la pullulation prodigieuse n'est arrêtée que par les cruautés qu'ils exercent entr'eux, dès que les vivres commencent à leur manquer. *Aristote* a attribué cette destruction subite à l'effet des pluies : mais ces rats n'y sont pas exposés, & les mulots savent s'en garantir; car les trous qu'ils habitent sous terre ne sont pas même humides.

Les rats sont hardis & aussi lascifs que voraces, ils glapissent dans leurs amours, se battent à outrance, & crient quand ils se blessent; ils produisent plusieurs

fois par an, presque toujours en été; les portées ordinaires sont de cinq ou six. Les femelles préparent un lit à leurs petits & leur apportent à manger; lorsqu'ils commencent à sortir de leurs trous, la tendresse de la mere la porte à les veiller, les défendre, se battre même contre les chats pour les sauver. Des Auteurs prétendent que les jeunes rats ont de l'affection pour leurs parens infirmes. Un gros rat est plus méchant, & presqu'aussi fort qu'un jeune chat. Le rat le mord, & le chat ne se défend guere que de la griffe: ainsi il faut pour résister au rat, que le chat soit non-seulement vigoureux, mais aguerri. La belette, quoique plus petite que le chat, est un ennemi que le rat redoute, parce qu'elle le poursuit jusques dans son trou, & qu'elle le suce pendant le temps même qu'il la mord, aussi le rat succombe-t-il presque toujours.

M. *Morand*, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris & de l'Académie Royale des Sciences, a étudié pourquoi certains animaux sont sujets à certaines maladies, comme le chien en général à la rage; les épagneuls & les chiens courans, les perroquets, les alouettes & les oiseaux de complexion chaude, au mal caduc & aux apostemes; les oiseaux en cage au mal de croupion; le rossignol à la goutte; la linote à la phthisie; &c. Il a observé que les rats sont particuliérement sujets à la maladie de la pierre, quand ils sont vieux, sur-tout les mâles; ces pierres se trouvent dans les voies urinaires. En général les rats ont communément les reins malades, ulcérés & d'un gros volume, principalement quand ils n'ont pas la pierre, & qu'ils deviennent vieux. M. *Morand* déduit la cause de cette maladie, tant chez les rats, que chez les personnes de cabinet, de la vie sédentaire qui rétrécit les passages urinaires, de la situation du corps, lorsque l'on est assis ou plié en rond, de l'espece d'aliment, &c. *Voyez* la lettre de M. *Morand* adressée à M. le Comte *de Loss*. Indépendamment de cette maladie, le rat est sujet à être pouilleux & galeux.

Dans cette espece, comme dans toutes celles qui sont très-nombreuses en individus, on trouve des variétés: outre les rats ordinaires qui sont noirâtres, il

y en a de bruns, de presque noirs, & d'autres d'un gris plus blanc ou plus roux, & d'autres tout-à-fait blancs. Ces rats blancs ont les yeux rouges comme le lapin blanc, la souris blanche, & comme tous les autres animaux qui sont tout-à-fait blancs. L'espece entiere avec ses variétés paroît être naturelle aux climats tempérés de notre continent, & s'est beaucoup plus répandue dans les pays chauds que dans les pays froids. Ceux qui sont aujourd'hui en Amérique, y ont débarqué avec les Européens ; ils multiplient d'abord si prodigieusement (chaque ventrée y en met au jour une demi-douzaine & davantage), qu'ils ont été pendant long-temps le fléau des Colonies, où ils n'avoient guere d'autres ennemis que les grosses couleuvres, qui les avaloient tout vivans. Les navires les ont aussi portés aux Indes Orientales, & dans toutes les îles de l'Archipel Indien ; il s'en trouve aussi beaucoup en Afrique. Dans le Nord au contraire ils ne se sont guere multipliés au-delà de la Suede ; ce qu'on appelle des rats en Norwege & en Laponie, sont des animaux différens de nos rats. *Voyez* RAT DE NORWEGE *à l'article* LEMING.

Le RAT DES BOIS, *mus sylvestris*. Sa queue est très-longue & couverte de très-petites écailles, toute la partie supérieure du corps & l'extérieur des jambes sont d'un fauve clair, & la partie inférieure du corps & l'intérieur des jambes sont blanchâtres : il n'habite que les bois. M. *de Buffon* pense que ce prétendu rat de bois est un *surmulot*. Voyez ce mot.

Le RAT DES BOIS DE LA LOUISIANE OU DU BRÉSIL est aussi extraordinaire, qu'il est laid. Il a quelque chose des mœurs du castor : c'est à proprement parler l'*opassum* des Naturalistes, c'est-à-dire, une espece de *philandre* dont nous avons parlé à l'article DIDELPHE. *Voyez ce mot*.

Mademoiselle *Merian* dit qu'à Surinam la femelle du rat des bois ou de forêt porte ses petits sur son dos, & qu'ils s'attachent à sa queue par la leur, tandis qu'à la Louisiane les femelles voiturent leurs petits dans une bourse douce & chaude qu'elles ont sous le ventre.

3°. Le RAT DES CHAMPS, *mus campestris.* Il a, comme le rat domestique, la queue longue, grosse & arrondie; tout son corps couvert de poils bruns, excepté aux côtés: on ne le trouve que dans les champs: c'est une espece de *campagnol.* Voyez ce mot.

4°. Le RAT D'AMÉRIQUE, *rattus Americanus.* Sa queue est longue de quatre pouces; elle est blanchâtre & hérissée de poils; ses oreilles sont assez grandes, blanchâtres & placées plus en arriere que dans les autres especes de ce genre; ses pieds de derriere sont plus grands & plus gros que ceux de devant; son dos & la partie supérieure de sa tête sont d'un roux jaunâtre; le ventre & les quatre pieds sont blancs.

5°. Le RAT BLANC DE VIRGINIE, *mus albus Virginianus.* Sa queue est longue de deux pouces & demi, grosse à son origine & se terminant en pointe; elle est garnie de poils longs & clair-semés. Il a la tête oblongue & une moustache composée de poils noirâtres. Tout le corps de cet animal est couvert de poils blancs & courts: on le trouve dans la Virginie.

6°. Le RAT ORIENTAL, *mus Orientalis.* Ce rat que l'on trouve dans les Indes Orientales, n'a guere que deux pouces de longueur depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue. Sa queue est longue d'un pouce & demi; il a les oreilles & les jambes très-courtes; les pieds sont assez larges, & la queue est grosse; la couleur de son poil est rousse, il a sur le dos des raies blanches qui paroissent perlées. *Voyez* Séba, *Thes. II*, *p. 22*, *Tab. 21*, *fig. 2.*

RAT D'EAU, *mus aquaticus.* Le rat d'eau est un animal de la grosseur d'un rat, mais qui par le naturel & par les habitudes ressemble beaucoup plus à la loutre qu'au rat: il a la tête plus courte que le rat, le museau plus gros, le poil plus hérissé & la queue beaucoup moins longue; ses poils sont mêlés de jaune & de noir dans la partie supérieure de son corps, & dans la partie inférieure ils sont cendrés & mêlés d'un peu de jaune: comme la loutre il ne fréquente que les eaux douces, & on le trouve communément sur le bord des rivieres, des ruisseaux & des étangs où il repaire dans des trous. Comme elle il ne vit guere que

de poissons qu'il dérobe. Les goujons, les verrons, les ablettes, le frai de la carpe, du brochet & du barbeau sont sa nourriture ordinaire ; il mange aussi des grenouilles, des insectes d'eau, & quelquefois des racines & des herbes. Il n'a pas, comme la loutre, des membranes entre les doigts des pieds : il a tous les doigts des pieds séparés, & cependant il nage facilement à la surface ou entre deux eaux ; il se tient aussi sous l'eau long-temps, & rapporte sa proie pour la manger à terre, sur l'herbe ou dans son trou : les Pêcheurs l'y surprennent quelquefois en pêchant des écrevisses ; il leur mord les doigts, & cherche à se sauver en se jetant dans l'eau.

Il fuit, comme la loutre, les rivieres trop fréquentées. Les chiens le chassent avec une espece de fureur. On ne le trouve jamais dans les maisons, dans les granges : il ne quitte pas le bord des eaux, ne s'en éloigne pas même autant que la loutre, qui quelquefois s'écarte & voyage en pays sec, à plus d'une lieue. Les mâles & les femelles se recherchent sur la fin de l'hiver ; ces dernieres mettent bas au mois d'Avril : les portées sont de six ou sept. Leur chair n'est pas absolument mauvaise : des paysans en mangent les jours maigres, comme celle de la loutre. On les trouve par-tout en Europe, excepté dans le climat trop rigoureux du Pôle. Le rat d'eau d'Europe se trouve aussi en Canada, il n'est brun que sur le dos, le reste du corps est blanc & fauve en quelques endroits ; la tête, le museau même & l'extrémité de la queue sont blancs aussi : son poil paroît aussi plus doux & plus lustré. La différence de la couleur du poil de ce rat d'eau du Canada est sans doute due au froid du climat, & l'on peut présumer, dit M. *de Buffon*, qu'en cherchant ces animaux dans le nord de l'Europe, on y trouvera, comme au Canada, le rat d'eau blanc.

RAT D'ÉGYPTE ou RAT D'INDE ou MANGOUSTE. *Voyez* ICHNEUMON.

RAT A LA GRANDE QUEUE. *Voyez à l'art.* MULOT.

RAT MANICOU. *Voyez* MARMOSE.

RAT ou RAS DE MARÉE. Nom donné à un courant rapide & dangereux, ou à un changement dans le courant des eaux. *Voyez à l'article* MER.

RAT DE MONTAGNE ou RAT SAUTEUR D'ÉGYPTE. On prétend que c'est le *gerbuah* des Arabes, & qu'il ne faut pas confondre cet animal avec l'*ichneumon*. Voyez GERBOISE.

RAT MUSQUÉ, *mus moschiferus*. C'est une espece d'amphibie mis par MM. *Linnæus* & *Brisson* dans le genre des castors, & par M. *Klein* dans celui des loirs.

Le *rat musqué* est naturel au Canada, & est nommé par les Sauvages de ce pays, *ondatra*. Ce *rat musqué* differe, ainsi que nous l'apprend M. *de Buffon*, du rat musqué de Laponie & de Moscovie; il differe aussi du *piloris*, autre espece de rat musqué qui se trouve à la Martinique & aux autres Iles Antilles.

L'*ondatra* ou rat musqué du Canada, dont nous allons donner ici l'histoire & les mœurs, differe du *rat musqué de Moscovie*, qui porte dans ce pays le nom de *desman*; en ce qu'il a les doigts des pieds tous séparés les uns des autres, les yeux très-apparens, le museau fort court; au lieu que le *desman* a les pieds de derriere réunis par une membrane, les yeux extrêmement petits, le museau prolongé comme la *musaraigne*: tous deux ont la queue plate, & ils different du *piloris*, ou rat musqué des Antilles, par cette conformation & par plusieurs autres caracteres: le *piloris* a la queue assez courte, cylindrique comme celle des autres rats; au lieu que l'*ondatra* & le *desman* l'ont tous deux fort longue. L'ondatra ressemble par la tête au rat d'eau, & le desman à la musaraigne.

On trouve dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *année 1725*, *p. 323*, l'histoire du rat musqué du Canada. Cet animal, qui a aussi une forte odeur de musc, a assez de rapport avec le castor: les Sauvages les disent freres; mais le castor est beaucoup plus gros, & a plus d'instinct. Au premier coup d'œil on prendroit un vieux rat musqué & un castor d'un mois pour deux animaux de même espece. M. *Brisson* dit que le rat musqué du Canada a un pied de long; sa queue écail-

leuse, un peu velue, & qui est plate verticalement, comme si elle eût été serrée & comprimée des deux côtés dans sa longueur, a neuf pouces de long & environ dix lignes de large ; elle se termine en pointe obtuse : sa tête est oblongue ; ses yeux sont grands, & ses oreilles très-courtes, ainsi que ses jambes : il a à chaque pied cinq doigts, tous séparés les uns des autres, armés d'ongles forts, & le pouce bien distinct ; ces doigts sont garnis de longs poils assez serrés qui suppléent en partie à l'effet d'une membrane continue, & donnent à l'animal plus de facilité pour nager ; les pieds de derriere sont plus grands que ceux de devant : son poil est aussi très-doux & fort épais, & d'un roux plus foncé sur le dos qu'ailleurs ; la gorge & le ventre sont d'un blanc jaunâtre : il a les oreilles très-courtes & non pas nues comme le rat domestique, mais bien couvertes de poils en dehors & en dedans ; les yeux grands & de trois lignes d'ouverture ; deux dents incisives d'environ un pouce de long dans la mâchoire inférieure, & deux autres plus courtes dans la mâchoire supérieure ; ces quatre dents sont très-fortes, & lui servent à ronger & couper le bois : il se nourrit pendant l'été de toutes sortes d'herbes, & pendant l'hiver de différentes especes de racines, telles que de celles du nénuphar jaune & blanc, & du calamus aromatique.

Ces animaux paroissent avoir le génie, les mœurs, l'adresse, en un mot les mêmes inclinations & la même industrie dans le travail, que le castor : comme lui ils vivent en société, au moins pendant l'hiver : ils forment une petite république. Tous les petits citoyens nés architectes, travaillent d'abord à l'édifice public : ensuite ils se bâtissent des cabanes, dont les unes plus petites, ne sont habitées que par une seule famille ; les autres plus grandes en contiennent plusieurs : leur génie se montre dans le choix du lieu même où ils s'établissent. Ils bâtissent leurs loges dans des marais, ou sur le bord des lacs & des rivieres qui ont beaucoup d'étendue, & dont le lit est plat, où, par conséquent, l'eau est dormante, & où, enfin, le terrain produit abondamment des plantes dont les racines sont convenables à leur nourriture. C'est sur les endroits les plus hauts d'un

pareil terrain qu'ils conſtruiſent leurs loges, afin que les eaux puiſſent s'élever ſans les incommoder. Si leur loge eſt trop baſſe, ils l'élevent, & l'abaiſſent ſi elle eſt trop élevée ; ils la diſpoſent par gradins, pour ſe retirer d'étage en étage, à meſure que l'eau monte : lorſque cette loge eſt deſtinée pour ſept à huit rats, elle a environ deux pieds de diametre en tous ſens, & elle eſt plus grande proportionnellement, lorſqu'elle en doit contenir davantage : il y a autant d'appartemens qu'il y a de familles.

Ces cabanes ſont rondes & couvertes d'un dôme d'un pied d'épaiſſeur : des herbes, des joncs entrelacés & mêlés avec de la terre graſſe qu'ils pétriſſent avec les pieds, ſont leurs matériaux ; leur conſtruction eſt ainſi enduite d'un maſtic impénétrable à l'eau du Ciel. Ils ſe ménagent une ouverture, par laquelle ils peuvent entrer & ſortir ; mais ils la bouchent entiérement quand l'hiver s'eſt tout-à-fait déclaré, & qu'ils veulent ſe renfermer dans la retraite qu'ils ſe ſont préparée: il n'eſt pas rare de voir ces loges couvertes de trois à quatre pieds de neige. Nos petits habitants ne font point de proviſions pour vivre, comme les *caſtors*, mais ils creuſent des puits & des eſpeces de boyaux, au deſſous & à l'entour de leur demeure, pour chercher de l'eau & des racines.

Ces rats muſqués ont dans leurs loges les commodités eſſentielles : ils n'ont rien à craindre des chaſſeurs pendant l'hiver, mais au retour du printems, dans les mois de Mars & d'Avril, quand leurs habitations commencent à ſe découvrir, les chaſſeurs ne leur font point de quartier, ils renverſent leurs cabanes, & les aſſomment à coups de bâton. Le mois de Mai eſt le temps de leurs amours ; ce moment leur eſt funeſte, parce qu'alors les chaſſeurs pipent les mâles, en imitant le cri des femelles, qui eſt une eſpece de gémiſſement, & les tuent à coups de fuſil. Ceux qui ont le bonheur d'échapper aux mains de leur tyran, ſe raſſemblent au commencement de l'hiver ſuivant, alors nouveaux travaux, nouveaux édifices, même eſprit de ſociété. Les rats muſqués qui vivent dans les pays chauds n'ont pas le même beſoin de cabanes ; auſſi ſont-ils terriers comme nos lapins.

Les rats musqués sont peu farouches, & en les prenant petits on peut les apprivoiser aisément ; ils sont même très-jolis lorsqu'ils sont jeunes ; leur queue longue & presque nue, qui rend leur figure désagréable, est fort courte dans leur premier âge : ils jouent innocemment & aussi lestement que de petits chats ; ils ne mordent pas, & on les nourriroit volontiers si leur odeur n'étoit point si rebutante. Parvenus à leur grandeur ordinaire ils pesent environ trois livres : ils ont, comme le castor, deux sortes de poils ; le plus long est d'un pouce ou environ ; le plus court est d'une espece de duvet très-fin, long de cinq ou six lignes : l'on fait usage de ce duvet dans la fabrique des chapeaux. Si leur peau ne sentoit pas toujours le musc, elle seroit admirable pour toutes les fourrures, à cause de sa grande délicatesse. Le duvet garantit ce rat du froid ; & le grand poil, qui est bien plus rude, conserve & défend le duvet de la fange, dans laquelle il se vautre souvent, sur-tout en bâtissant sa loge. Les écailles de sa queue n'ont guere qu'une ligne de surface, encore sont-elles un peu empiétées les unes sur les autres : ses pieds antérieurs ressemblent à ceux de tous les animaux qui rongent ; pour ceux de derriere, ils n'ont aucune ressemblance aux pieds du rat domestique, non plus qu'à ceux du castor : il marche comme une canne, mais beaucoup moins que le castor & les oiseaux de riviere. On trouvera dans les *Mémoires de l'Académie*, cités ci-dessus, une description anatomique du rat musqué, & un extrait de M. *de Réaumur*, fait sur les Mémoires & Lettres que M. *Sarrazin*, Médecin du Roi à Quebec, a envoyés concernant le rat musqué.

Le rat musqué nous présente une organisation singuliere, & de ces especes d'accidens de la nature, qui nous font voir combien elle sait varier ses plans. On observe d'abord dans cet animal la force & l'expansion du *muscle peaussier*, qui fait que l'animal en contractant sa peau, peut resserrer son corps & le réduire en un plus petit volume ; secondement la souplesse des fausses côtes permet cette contraction du corps, laquelle est si considérable, que le *rat musqué* passe dans des trous où des animaux beaucoup plus petits ne

peuvent passer. On observe de plus dans les femelles une autre sorte d'organisation, qui ne se trouve que dans quelques especes d'animaux, comme les rats & les singes, mais dans les femelles seulement; c'est que ces femelles ont le conduit des urines & l'orifice par où elles s'écoulent absolument séparés des parties de la génération; elles ont trois ouvertures, & l'uretre au lieu d'aboutir, comme dans les autres animaux au dessous du clitoris, aboutit à une éminence velue située sur l'os pubis, où est un orifice particulier qui sert à l'éjection des urines.

Dans les mâles, les testicules, qui comme dans les autres rats sont situés des deux côtés de l'anus, deviennent très-gros dans le temps du rut, pour un animal aussi petit; ils sont alors gros comme des noix muscades : mais lorsque cette surabondance de nourriture a été épuisée par des coïts réitérés, ils s'affaissent, s'obliterent & diminuent au point de n'avoir pas plus d'une ligne de diametre. Les follicules qui contiennent le musc ou le parfum de cet animal, sous la forme d'une humeur laiteuse, & qui sont voisins des parties de la génération, éprouvent aussi les mêmes changemens; ils sont très-gras, très-gonflés, & leur parfum est très-fort, très-exalté, & même très-sensible à une assez grande distance dans le temps des amours; ensuite ils se rident, ils se flétrissent, & enfin s'obliterent en entier : le changement dans les follicules qui contiennent le parfum se fait plus promptement & plus complétement que celui des parties de la génération; ces follicules qui sont communs aux deux sexes contiennent un lait fort abondant au temps du rut; ils ont des vaisseaux excrétoires qui aboutissent dans le mâle à l'extrémité de la verge, & vers le clitoris dans la femelle : & cette secrétion se fait & s'évacue à-peu-près au même endroit que l'urine dans les autres quadrupedes; toutes ces choses ont été très-bien observées par M. *Sarrazin*.

On voit des changemens & des altérations, à-peu-près semblables dans les parties de la génération du rat d'eau, du campagnol & de la taupe. Voilà donc, dit M. *de Buffon*, des animaux quadrupedes qui, par tout le reste de la conformation, ressemblent aux autres quadru-

pedes, desquels cependant les parties de la génération se renouvellent & s'obliterent chaque année à-peu-près comme les laitances des poissons & comme les vaisseaux séminaux du *calmar*, qui ont leur changement, leur anéantissement & leur reproduction : (on en pourroit dire presque autant de ces quadrupedes dont le rut est violent & momentané, tels que le cerf & le daim) : ce sont de ces nuances par lesquelles la nature rapproche secrettement les êtres qui nous paroissent les plus éloignés.

L'*ondatra* & le *desman* sont les seuls animaux des pays septentrionaux qui donnent du parfum ; car l'odeur du *castoreum* est très-désagréable, & ce n'est que dans les climats chauds qu'on trouve les animaux qui fournissent le vrai musc, la civette & les autres parfums.

RAT MUSQUÉ DES ANTILLES. *Voyez* PILORIS.

RAT DE NORWEGE. *Voyez* LEMING.

RAT PALMISTE, *mus palmarum;* on lui donne aussi le nom d'*écureuil palmiste*. C'est un animal qu'on trouve en Asie, en Afrique & en Amérique, & qu'on dit être du genre de l'écureuil: il est très-petit, sa queue est longue & pointue ; il a quatre doigts aux pieds de devant, & cinq à ceux de derriere : tous les poils de son corps sont variés de roux & de noir, ceux de la queue le sont de noir & de jaunâtre, en dessus & en dessous ils sont d'un jaune roux, ayant de chaque côté deux bandes étroites longitudinales, noires, & terminées par une bande longitudinale blanchâtre ; il a aussi sur le dos trois bandes blanches, qui s'étendent dans toute sa longueur, savoir, une de chaque côté, & l'autre au milieu.

Cet animal a à-peu-près les mêmes habitudes & le même naturel que l'écureuil commun: il vit de fruits & se sert de ses pieds de devant pour les saisir & les porter à sa gueule, il a la même voix, le même cri, le même instinct, la même agilité; il est très-vif, très-doux, s'apprivoise fort aisément, au point de s'attacher à sa demeure, de n'en sortir que pour se promener, d'y revenir ensuite de lui-même; il a une très-jolie figure, sa robe rayée est plus belle que celle de

l'écureuil, ſa taille eſt plus petite, ſon corps eſt plus léger, & ſes mouvemens ſont auſſi preſtes.

L'écureuil barbareſque reſſemble tout-à-fait à cet *écureuil palmiſte*, par les mœurs, par le naturel: ils different entr'eux à l'extérieur en ce que le barbareſque a quatre bandes blanches, au lieu que le palmiſte n'en a que trois; la bande blanche du milieu ſe trouve dans le palmiſte ſur l'épine du dos, tandis que dans le barbareſque il ſe trouve ſur la même partie une bande noire mêlée de roux.

RAT-PENNADE, eſt la *chauve-ſouris*: voyez ce mot.

RAT DE PHARAON ou D'EGYPTE: *voyez* ICHNEUMON.

RAT DE PONT ou DE TARTARIE. Nom donné à une eſpece d'*écureuil volant*: voyez ce mot.

RAT SAUVAGE DE L'AMÉRIQUE. Nom que divers Naturaliſtes donnent à l'*agouty*: voyez ce mot.

RAT-SAUTERELLE. *Voyez* MULOT. Nous avons déjà inſinué que le *rat ſauteur* d'Egypte ou le rat de montagne d'Egypte, *mus jaculus* de *Linnæus*, eſt le *gerbuah* des Arabes, & peut-être la gerboiſe des Naturaliſtes. *Voyez à l'article* GERBOISE.

RAT VELU. C'eſt le *loir*: voyez ce mot.

RAT VOLANT: *voyez* ÉCUREUIL VOLANT.

RATAN: *voyez* ROTIN.

RATEAU, *raſtellum*. Coquille aſſez rare & du genre des huîtres: ſa couleur eſt marron ou griſâtre, de forme oblongue, à tête en pointe ou en bec; la valve ſupérieure a une côte & la valve inférieure un ſillon, de même que la coquille appelée la *feuille*, ornés de plis nombreux qui naiſſent de la côte & du ſillon, & formant ſur les bords d'une valve des angles rentrans, qui s'emboîtent exactement dans les angles ſaillans de l'autre valve, comme dans la crête de coq.

RATISSOIRE: *voyez* RAPE.

RATON, *vulpi affinis Americana rattoou ſive racoou*. Eſpece d'animal aſſez joli, qui ſe familiariſe aiſément, connu en Angleterre ſous ce nom, & bien différent du *coati*, nom ſous lequel pluſieurs Auteurs l'ont indiqué. On en a vu un à Paris en 1766, qui étoit

couvert d'un poil grisâtre parsemé de zones noires : on l'appeloit le *vigilant du Brésil.*

M. *de Buffon* a eu aussi un raton vivant ; il étoit de la grosseur & de la forme d'un petit *blaireau*, couvert d'un poil doux, long, mais noirâtre ; il avoit une tête de renard, les yeux grands, d'un vert jaunâtre ; les dents comme le chien, la queue annelée alternativement de zones noires & blanches, touffue & très-longue : lorsqu'on lui donnoit quelque chose à manger, il le prenoit avec ses deux pieds de devant, qui lui servoient de mains, & le portoit à sa gueule ; à l'aide de ses ongles pointus comme des épingles, il grimpoit légérement jusques sur l'extrémité des branches d'arbres ; il alloit toujours par sauts, il gambadoit plutôt qu'il ne marchoit.

Cet animal furetoit par-tout & mangeoit aussi de tout, & même des insectes ; il se plaisoit même à chercher les araignées, & lorsqu'il étoit en liberté dans un jardin, il prenoit les limaçons, les hannetons, les vers ; il aimoit le lait, le sucre & les autres nourritures douces, à l'exception des fruits ; il se retiroit au loin pour faire ses besoins ; au reste, il étoit doux, paisible, familier & même caressant, sautant sur les gens qu'il aimoit, jouant volontiers & d'assez bonne grace ; leste, agile, toujours en mouvement : il m'a paru tenir beaucoup, dit M. *de Buffon*, de la nature du maki, & un peu des qualités du chien.

Il seroit avantageux d'essayer si ces animaux pourroient s'accoutumer dans ce climat, & y multiplier ; car alors ils rendroient de grands avantages dans les jardins en détruisant les insectes mal-faisans qui les dévorent.

RATTE. Nom d'un viscere qui se trouve dans un très-grand nombre d'animaux, & qui chez l'homme, notamment, est composé d'une multitude de petites cellules cotonneuses ; on y voit des nerfs, des arteres, des veines tant sanguines que lymphatiques : son organisation donne lieu de croire que le sang en traversant la substance de ce viscere, y reçoit une altération particuliere par le retardement mécanique de son cours, & que par l'action du grand nombre de nerfs qui s'y

distribuent, il s'y développe de maniere à devenir plus propre à la sécrétion de la bile qui doit se faire dans le foie. Voyez l'article *Economie animale* au mot HOMME.

RATTE ROUSSE. *Voyez à l'article* SOURIS.

RAVAGEANT, est le nom que *Goëdard* donne à un papillon rouge, à cause du dégât qu'il fait parmi les fleurs. Il provient d'une chenille qui fait un grand ravage dans l'œillet : elle se cache sous terre pendant le jour. L'Auteur dit en avoir nourri une avec une feuille d'œillet, qui est le seul aliment de cette sorte de chenille.

RAVE, *rapa*. Plante très-connue, & dont on distingue deux especes, l'une mâle & l'autre femelle.

1°. La RAVE MALE ou la VRAIE RAVE, *rapa sativa, rotunda, radice candida*. C'est la rave ronde & ordinaire : sa racine est tubéreuse, charnue, ventrue, ronde, grosse quelquefois comme la tête d'un enfant, de couleur verte, ou blanche, ou jaune, ou rougeâtre, ou noirâtre en dehors, garnie en dessous de quelques fibres, remplie d'une chair assez dure, blanche, d'un goût tantôt doux & tantôt âcre : elle pousse des feuilles oblongues, grandes, amples, couchées sur terre, découpées presque jusqu'à leur côte, rudes au toucher, vertes, brunâtres & d'un goût d'herbe potagere ; il s'éleve d'entr'elles une tige à la hauteur de deux pieds, quelquefois davantage, rameuse, portant de petites fleurs jaunes, composées chacune de quatre feuilles disposées en croix : à ces fleurs succedent des siliques rondes, qui renferment des semences rougeâtres, approchantes de celles du chou. Cette plante fleurit au printems & en été. *Pline* & *Tragus* disent avoir vu des racines de rave peser jusqu'à quarante livres ; *Amatus* en a vu qui pesoient cinquante à soixante livres ; & *Mathiole* assure en avoir vu quelques-unes du poids de cent livres ; reste à savoir en quel pays c'étoit, car il y a des endroits où cent livres de poids ne font que soixante livres du poids de Paris ; au reste, un terroir gras & humide, joint à la chaleur du climat, peut beaucoup contribuer à une grosseur si énorme : ajoutez à cela l'effet de la culture ; car plus on a soin d'ôter

les feuilles, plus les racines deviennent grandes. Un terroir gras ne favoriſe pas le goût de la rave ; pour l'avoir dans ſa perfection, M. *Haller* dit qu'il faut un terroir ſablonneux. On vante beaucoup les raves de Zitteau dans la Marche du Brandebourg; elles y croiſſent petites, mais excellentes.

2°. La RAVE FEMELLE ou la RAVE EN NAVET, *rapa ſativa, oblonga, ſeu fœmina :* elle ne differe de la précédente que par ſa racine qui eſt oblongue, & moins groſſe, elle eſt auſſi plus eſtimée & plus délicate au goût que l'autre : elle a extérieurement tant de rapport avec le navet, qu'il y a des gens qui les prennent indiſtinctement l'une pour l'autre ; cependant ces plantes different beaucoup entr'elles par la conſiſtance, la couleur & le goût de leurs racines.

Les raves ſervent plus dans les alimens qu'en médecine : on les doit choiſir tendres, bien nourries, d'un bon goût, ayant peu de feuilles & le navet long. On les eſtime adouciſſantes, & propres aux jeunes gens bilieux; cependant elles ſont venteuſes, & ſe digerent difficilement. Les Payſans d'Auvergne & du Limouſin les mangent cuites ſous la cendre ; nous nous en ſervons quelquefois dans la ſoupe, à laquelle elles communiquent un très-bon goût : le ſirop de rave eſt auſſi eſtimé que celui de navet dans les rhumes opiniâtres & dans la coqueluche des enfans ; en un mot, contre toutes les maladies de poitrine dans leſquelles la reſpiration eſt difficile, & quand la voix eſt rauque. La ſemence de rave eſt alexipharmaque. La rave cuite ſous la cendre & pelée, enſuite appliquée en cataplaſme ſur les membres attaqués d'engelures, les guérit avec aſſez de ſuccès.

On peut en ſemer la graine tous les mois, depuis Février juſqu'en Septembre, dans les champs & en bonne terre labourable, ainſi qu'il ſe pratique en Limouſin : on laiſſe monter les premieres raves ſemées pour avoir de la graine, qu'on ſeme enſuite ſur couche ou ſur planche dans des trous faits avec les doigts, & à quatre pouces de diſtance ; on met trois graines dans chaque trou, on les recouvre de terre.

Tout

Tout Paris sait que les RR. PP. Minimes de Passy excellent dans l'art de faire venir en tout temps des raves de salade ; voici, dit-on, leur secret. On fait tremper de la graine de rave pendant vingt-quatre heures dans de l'eau de riviere, puis on la met dans un petit sac de toile bien lié, qu'on expose à la plus forte chaleur du soleil pendant le même espace de temps ; la graine germe au bout de ce temps : on la seme alors dans une terre bien exposée au soleil, & on a soin de la couvrir avec des baquets qui s'adaptent exactement sur d'autres baquets qui contiennent la terre & la semence : au bout de trois jours on trouvera des raves de la grandeur & grosseur de petites civettes blanches, ayant à leur extrémité deux petites feuilles jaunes ou rougeâtres hors de terre : ces raves sont bonnes à couper & à mettre en salade. Dans l'hiver il faut que l'eau soit tiede, on chauffe aussi les baquets : on arrose la terre bien fumée avec de l'eau chaude, & on porte les baquets dans une bonne cave.

RAVENELLE. On donne ce nom au violier jaune. *Voyez* GIROFLIER JAUNE.

RAVET, *scarabeus minor domesticus spadiceus*. Espece de scarabée ou de blatte assez semblable à un hanneton dépouillé des étuis qui recouvrent ses ailes, mais un peu plus plat & plus mou : il y en a une grande quantité dans les Antilles, & sur-tout dans l'île de la Guadeloupe où ils multiplient beaucoup. On en trouve de deux sortes ; les plus gros sont, pour l'ordinaire, aussi gros & de la même couleur que les hannetons ; les autres sont plus petits de la moitié : on dit même qu'il y en a dans la Martinique qui sont larges d'un pouce, & longs d'un pouce & demi, & qui volent comme des oiseaux. Cette espece d'animaux fait un tort singulier aux habitans, soit par leur puanteur qui inspire du dégoût pour tout ce qu'ils touchent, soit en se glissant par milliers dans leurs coffres, dans leurs magasins, & y rongeant, de même que font les rats, tout ce qu'ils peuvent attraper, à l'exception du coton qui n'a pas encore été mis en œuvre. On a remarqué qu'ils sont ennemis des bonnes odeurs, & qu'ils ne se fourrent pas volontiers dans les coffres

faits de bois de senteur, qui sont communs dans toutes ces Iles. Les ravets connus aussi sous le nom de *kakerlaques*, multiplient beaucoup. Chaque coque est toujours divisée dans son intérieur en trente cellules, rangées sur deux lignes paralleles, dans chacune desquelles il y a un œuf ou un embryon. Heureusement que ces cruels insectes, qui sont un fléau pour nos Colonies tant dans l'Amérique, que dans l'Inde, deviennent la proie d'une espece de grosse araignée étrangere, dont nous avons parlé, *pag. 271 & suiv. du Tome I. de ce Dictionnaire.* Voyez aussi le mot Kakerlaque.

RAVIN & RAVINE. Noms donnés à des excavations ou breches en terre plus ou moins profondes & sinueuses, & plus ou moins inclinées & larges qui se produisent journellement à l'instant des grandes averses d'eau. Les ravins les plus communs & ceux qui se forment le plus rapidement se trouvent dans les terrains glaiseux, sablonneux, crayeux & marneux; il y a de ces déchirures profondes, ouvrage des ravines, qui ont commencé à se faire dès les premiers temps du monde; il y en a de très-larges qui sont assez récentes, d'autres sont très-profondes & étroites, & sont regardées comme fissures antiques. Les ravins donnent naissance à quantité d'éboulemens & de lieux abruptes.

RAYE. *Voyez* Raie.

RAY-GRASS, FROMENTAL ou FAUX-FROMENT. Cette plante qui est cultivée en Angleterre & en Irlande pour former des prairies artificielles, a toutes sortes d'avantages qui devroient nous engager à la cultiver.

C'est une plante des plus avantageuses en ce que tout sol lui convient: elle réussit également dans un terrain froid, humide, argileux ou dans un sol sec, aride, pierreux, sablonneux; elle est de toutes les herbes celle qui résiste le plus parfaitement aux gelées, aux frimats. En un mot, il est de son essence de braver la nature des sols & des climats; par conséquent les récoltes de ce fourrage ne peuvent jamais manquer d'être abondantes, quelque fâcheuses que deviennent les saisons. De plus, cet herbage est celui de tous qui nourrit le mieux les moutons & les autres bestiaux,

ſoit qu'on le leur donne en vert à l'étable, ſoit en pâture ſur le pré, ſoit enfin en ſec pendant l'hiver. Le foin qui provient de la fénaiſon de cette plante, devient un fourrage non-ſeulement très-ſalubre, mais délicieux pour les chevaux, qui le préferent à tous les autres, lorſqu'on a eu ſoin de le faucher peu de temps après que l'épi eſt formé, parce qu'alors ce foin eſt très-tendre & plein de ſuc.

Après les éloges pompeux que les Agriculteurs Anglois faiſoient de cette plante, des Amateurs zélés de l'Agriculture ont voulu faire venir de la graine de *ray-graſs* d'Angleterre, nom Anglois ſous lequel cette graine de *faux froment* eſt connue : mais comme il eſt arrivé que les Anglois donnent à-peu-près le même nom à deux graines de fourrage toutefois fort différentes en nature & en qualité ; ſavoir, à l'une le nom de *ray-graſs* ou *faux-froment*, & à l'autre celui de *rye-graſs* ou *fauſſe-orge*, cette reſſemblance des noms Anglois a induit naturellement en erreur, d'où il ſuit que pluſieurs bons Citoyens qui ont voulu s'adonner en France à la plantation du *ray-graſs*, n'ont cultivé que le chétif herbage du *rye-graſs ;* c'eſt ce qui a occaſionné des plaintes contre le vrai *ray-graſs*, qui, dégénérant en mépris, ont entraîné le diſcrédit de cet excellent fourrage, du moins dans l'eſprit de ceux qui n'ont pu en avoir de connoiſſances plus particulieres.

Quelques Agriculteurs ont auſſi cultivé une autre plante dont ils ont été très-ſatisfaits, & qu'ils ont pris pour le vrai *ray-graſs* ou *faux-froment ;* mais qui n'eſt réellement que le *faux-ſeigle*, fourrage paſſablement bon & mille fois au-deſſus du *rye-graſs* ou *fauſſe-orge*, plante plutôt nuiſible qu'utile, qui croît naturellement dans les ſentiers, ſur les bords des chemins, dont l'épi eſt comme celui de l'orge, & dont la tige & les feuilles deviennent dures, coriaces, &c. C'eſt ainſi que Dom *Miroudot*, Naturaliſte du feu Roi de Pologne, a cru avoir mis en honneur en Lorraine la prairie artificielle de *ray-graſs*, tandis qu'il n'a effectivement ſemé & recueilli que du *faux-ſeigle ;* mais cependant ce dernier fourrage eſt très-bon en lui-même, & il tient le milieu entre l'*avoine* & le *ſeigle*.

Le *ray-grafs* ou *faux-froment* n'eft donc point ni le *faux-feigle* ou *fauffe-avoine*, ni bien moins encore la *fauffe-orge* ou *rye-grafs*; mais c'eft une forte d'ivraie, un vrai *lolium perenne* de la bonne efpece, c'eft-à-dire de celle que les anciens Agriculteurs prétendoient fe convertir à la fuite des temps en blés, ou plutôt qui, felon d'autres, provenoit d'un blé dégénéré faute de culture. En effet, à bien examiner le *ray-grafs*, on reconnoît que c'eft un *faux-froment;* en forte que, comme il eft certain que la bonne culture bonifie, améliore, & change en quelque maniere les efpeces, de même que le manque de culture les abâtardit, il fe pourroit bien faire que le fyftême des Anciens ne fût pas auffi abfurde qu'il le paroît du premier abord; car prefque toutes, pour ne pas dire généralement toutes les plantes & tous les arbres à fruit que nous cultivons, n'avoient pas la même faveur, ni précifément la même force, lorfque la Nature feule prenoit foin de leur entretien. Chaque jour en fait découvrir de nouvelles, auxquelles on reconnoît quelques propriétés utiles, foit pour la Médecine, foit fimplement pour la nourriture des hommes & des beftiaux, ou d'ufage dans nos Manufactures. Ces plantes, ces arbres jufques-là inutiles & ignorés, femblent n'attendre que la main induftrieufe de l'homme pour contribuer à fes plaifirs, ou pour fubvenir à fes divers befoins. Or le *ray-grafs* étoit précifément dans ce cas avant que quelque Agriculteur fe fût avifé en Angleterre d'en examiner les propriétés, & d'en effayer la culture.

Defcription du vrai Ray-Grafs.

Les RACINES du vrai *ray-grafs* font extrêmement multipliées; quelques-unes font fortes : elles fe croifent toujours en s'étendant & s'enfonçant; ce qui donne à la tige une affiette fure & folide, & la met en état de réfifter à la dent des beftiaux. Ces mêmes racines font blanchâtres, & forment une touffe fort épaiffe, d'où partent plufieurs jets, qui deviennent autant de tiges; car le *ray-grafs* tale volontiers. Ses feuilles font nombreufes & d'un beau vert, étroites &

pointues : les tiges font vertes, tubuleufes, fermes & de beau brin, ayant quelques nœuds, fur-tout vers le pied : elles portent chacune un épi plus ou moins long, & même fuivant la force de la tige. Ces épis contiennent des grains ou femences, qui ont à-peu-près la figure du blé, mais qui font plus petits, & qui font précédés d'une petite fleur à-peu-près femblable à celle du froment, fi ce n'eft qu'elle tire un peu plus fur le blanc fale.

Le *ray-grafs* fe divife naturellement en deux efpeces, l'une appelée *blanche*, l'autre *rouge* : toutes deux font femblables dans toute la texture de la plante, à l'exception des nœuds qui fe rencontrent par intervalle dans les tiges. Les nœuds d'une efpece font blancs, ceux de l'autre tirent fur le rouge, ou plutôt fur un brun clair. Le *ray-grafs blanc* devient plus grand que le rouge; mais le rouge croît plus promptement, pouffe beaucoup plus de feuilles, & réfifte beaucoup mieux aux intempéries des faifons; ce qui par conféquent doit lui faire mériter la préférence dans la formation des prairies artificielles.

Au refte, toutes les deux efpeces viennent avec la plus grande facilité, & n'exigent, pour ainfi dire, aucune culture. Un feul labour fuffit pour leur femaille. La terre ne demande pas le fecours des engrais pour la réuffite de cet herbage : il eft le moins affamé de tous, & la terre lui fournit toujours affez de fucs. Si on y met de l'engrais, alors il croît plus vite : il en réfulte plus de coupes, & il fournit plus long-temps à la pâture des beftiaux; car plus il eft mangé de près, plus il repouffe avec vigueur. Le temps le plus propre pour la femaille du *ray-grafs*, eft immédiatement après la moiffon des blés, jufqu'à la fin du mois d'Octobre ; & au printems, dans tout le courant du mois d'Avril. On doit choifir un temps calme pour femer la graine, parce qu'elle eft très-légere. Il eft très-avantageux de paffer le rouleau fur la terre ; cette pratique eft même très-importante pour toutes fortes de *prairies artificielles*, parce qu'elle refferre & affermit le fol, le rend moins fujet à être defféché, & rend l'herbe plus facile à faucher en uniffant le terrain. On peut, fi on le veut,

semer le *ray-grass* avec diverses especes de trefles; d'où résultent diverses sortes de fourrages. Suivant la nature du terrain, on peut le semer avec le *trefle rouge* ou le *trefle houblonné*.

Le *ray-grass* peut être en état d'être fauché un peu plus tôt ou un peu plus tard, selon que la saison lui a été plus ou moins favorable; mais ce qui est certain & invariable, c'est que, quoi qu'il arrive, il est toujours le premier fourrage qui soit en état d'être recueilli. Si on veut le donner en vert, on peut le faucher dès le mois d'Avril, pourvu qu'il ait été semé en Septembre précédent; & c'est-là un de ses premiers avantages, d'autant qu'alors, comme sa végétation est prématurée & que les autres fourrages manquent, il devient nécessairement d'une ressource infinie pour les bestiaux. Il est, sur-tout au printems, d'une utilité infinie pour les moutons, étant pour eux un aliment plus sain, qui corrige même les mauvaises qualités des autres herbes, & par-là obvie à plusieurs maladies. Après la premiere récolte coupée, on peut encore en avoir une ou même deux autres, & faire manger la derniere par les bestiaux sur le terrain. Du reste il n'y a d'autre précaution à prendre que de le faucher à temps, parce qu'il se fanne très-aisément sans jamais se noircir; & ce foin conserve mieux que tout autre sa belle couleur, sa saveur & ses autres bonnes qualités.

On voit nombre de Cultivateurs & de Nourriciers de bestiaux, semer des blés qu'ils fauchent en vert au printems, lorsque l'épi est tout prêt à se former: cette méthode utile pour rafraîchir les bestiaux & leur donner une nouvelle vigueur, est incontestablement dommageable à l'humanité, en ce qu'elle nous enleve cette même quantité de grains qui auroit servi à la nourriture des hommes. Mais aujourd'hui en introduisant dans le royaume les *prairies artificielles de ray-grass*, tout rentrera dans l'ordre; le froment sera uniquement destiné à l'aliment de l'espece humaine, & les bestiaux n'en auront pas moins, dès le commencement du printems, une nourriture fraîche, savoureuse & substantielle.

Le *ray-grass* a encore un autre avantage, c'est qu'il ne souffre auprès de lui aucunes mauvaises herbes; il

les étouffe toutes, même les orties, & il regne seul dans les endroits où il s'est fixé.

Il résulte de toutes ces observations tirées d'un Traité fait sur cet objet, d'après les connoissances d'une personne qui a suivi la culture du *ray-grass* en Angleterre; il résulte, dis-je, que ce fourrage est d'une utilité infinie, qu'il est celui de tous qui a le plus d'affinité avec le froment, & qu'on n'en sauroit trop recommander la propagation, non celle du *faux seigle*, comme on a fait à tort jusqu'ici, mais celle du *faux froment* qui est plus avantageuse. Le meilleur *ray-grass* vient d'Irlande: il vaut quinze à dix-huit sous la livre; il faut en employer quatre-vingts livres ou huit setiers par arpent, chaque setier contenant douze boisseaux mesure de Paris. Le *ray-grass* de Lorraine ne vaut que six à huit sous la livre: il en faut cent vingt livres par arpent, encore réussit-il mal.

M. *Bourgeois* doute que le *ray-grass* mérite absolument tous les éloges pompeux que les Auteurs d'Agriculture Anglois lui ont donnés. Il prétend que les feuilles tubuleuses qui n'ont que des feuilles minces & longuettes qui accompagnent la tige & qui n'ont point de grosses feuilles, comme la luzerne & le sainfoin, ne peuvent jamais être d'un grand produit, ni d'un grand mérite pour former des prairies artificielles; d'autant plus, dit-il, que quoique ces plantes tubuleuses réussissent très-bien les premieres années dans presque toutes les especes de terres cultivées, elles commencent à dépérir & à se perdre au bout de trois ou quatre ans, sur-tout si le sol n'est pas d'une très-bonne qualité & qu'on n'y mette pas beaucoup d'engrais de temps en temps. D'ailleurs si on les laisse mûrir, leurs tiges deviennent dures, & elles font un mauvais fourrage. Si on les fauche lorsqu'elles sont encore tendres, & lorsque l'épi commence à se former, elles font à la vérité un fourrage beaucoup meilleur; mais il diminue presque de deux tiers en se séchant, & le produit de la prairie est très-chétif. Enfin le foin des plantes à tuyaux de la nature du *ray-grass*, foisonne peu à la grange, parce qu'il est grossier & peu nourrissant. Les vaches qu'on nourrit avec ce fourrage, continue M.

Bourgeois, donnent peu de lait & maigre. Conféquemment cet Obfervateur penfe que les prairies de *ray-grafs* & des autres efpeces de plantes à tuyaux, n'ont d'avantage bien réel que pour les donner en vert, & qu'un bon Cultivateur n'en doit établir qu'autant qu'il en a befoin pour cet ufage, excepté, dit-il, dans des terrains où le fainfoin ne peut pas réuffir. *Voyez l'article* PRAIRIE.

RÉALGAL ou RÉALGAR, *arfenicum rubrum*. C'eft une fubftance arfenicale, naturellement combinée avec le foufre dans les entrailles de la terre. Cet arfenic eft rouge, très-luifant, mais peu ou point tranfparent, fort inflammable & exhalant alors une odeur d'ail & de foufre.

On en trouve en morceaux plus ou moins gros, compactes & pefans, dans la Tranfilvanie, la Turquie, la Suede, & notamment en Hongrie, en Boheme & en Saxe. Plus cet arfenic eft rouge & tranfparent, plus il y a de foufre. On l'appelle *rubine d'arfenic*, à caufe de fa couleur femblable à celle du rubis; mais fouvent ce n'eft que ce que nous nommons *foufre rouge de Quito*.

L'arfenic vierge rouge eft plus communément opaque; il n'eft pas moins vitreux dans fes fractures: s'il contient moins de foufre, il a un œil jaunâtre; il eft plus actif que celui qui eft tranfparent, mais il l'eft moins que l'*arfenic blanc*. Voyez ce mot. En général l'*arfenic* rouge natif a beaucoup de reffemblance avec la *mine d'argent rouge*. Voyez l'article ARGENT.

Cet arfenic fert quelquefois en teinture: les Orfevres l'emploient auffi dans quelques-unes de leurs opérations: les Maréchaux en font ufage comme d'un efcarotique utile fur les plaies des chevaux: les Indiens Afiatiques en font des pagodes ou petits temples, & des idoles pour lefquelles ils ont beaucoup de vénération: ils en font auffi des vafes médicamenteux; ce font même des efpeces de curiofités que les Grands d'Afie offrent en préfent aux Etrangers. Ils eftiment une taffe faite de *réalgar* comme la médecine univerfelle.

Ces tasses, qui contiennent environ trois onces, ont une couleur rouge, jaunâtre, sale & livide : elles sont toujours farineuses, ou couvertes d'une poussiere jaunâtre, qui ne manque pas de se former immédiatement après qu'on les a lavées. Ce phénomene est l'effet de l'efflorescence *salino-métallique* ou *arsenicale ;* car l'arsenic participe de ces deux propriétés : *consultez le second volume de notre Minéralogie.*

On lit dans les Mémoires de l'*Académie des Sciences de Paris, ann. 1703*, que l'action du *réalgar* de la Chine ou des Indes orientales, est plus violente en quelque sorte que celle de notre *orpiment* d'Europe (qui est aussi un combiné d'arsenic & de soufre); que cependant les Siamois, & la plus grande partie des Nations barbares, qui ne connoissent point de meilleur remede que l'émétique, destinent ces tasses aux mêmes usages que nous faisons des gobelets de régule d'antimoine, dans lesquels nous faisons tremper du vin pendant quelques heures, pour s'empreindre d'une partie de leur émétïcité : il est étonnant qu'il faille aux Siamois une tasse de réalgar pour l'effet auquel une tasse de régule d'antimoine nous suffit. Mais, comme le dit l'Historien de l'Académie, il faut que la dose des remedes soit infiniment plus forte dans la zone Torride que dans nos climats, parce que la grande transpiration enleve tout le volatil des humeurs, & rend ce qui en reste dans le corps beaucoup plus visqueux, plus tenace, & plus difficile à détacher : aussi les Indiens sont-ils obligés de prendre vingt fois plus que nous d'*ipecacuanha* pour être purgés ; dose qui nous seroit mortelle, & qui n'est qu'un remede pour les Siamois.

Comme le *réalgar* naturel est assez rare, & que l'on en consomme une certaine quantité sous le nom d'*arsenic rouge*, l'on a été obligé d'avoir recours à l'art. *Wallerius* dit qu'on en prépare à Ehrenfriedsdorf, en faisant sublimer de la farine d'arsenic mêlée avec des pyrites (probablement sulfureuses.)

REBLE ou RIEBLE : *voyez* GRATERON.

RECISE : *voyez* BENOITE.

REDOUL ou ROUDOU. Les Provençaux ont donné ce nom au *rhus myrtifolia Monspeliaca*, qui est le

sumach dont on se sert en teinture, & le *coriaria* des Botanistes, c'est-à-dire, l'*herbe aux Tanneurs* : il porte aussi le nom de *rédoul* dans les Réglemens de teinture. M. *Linnæus* range cette plante parmi celles qui ont des fleurs mâles sur des pieds différens de ceux qui portent les fleurs femelles : elle a dix étamines à sa fleur mâle, & la femelle est baccifere ; toutes deux sont sans pétales ; les feuilles sont entieres, lisses, & trois ou quatre fois plus grandes que celles du myrte, opposées deux à deux le long des tiges.

On fait sécher cette espece de *sumach*, puis on le fait moudre sous une meule posée de champ, qui tourne autour d'un pivot vertical ; & cette poudre est un tan beaucoup plus fort que celui de l'écorce du chêne vert : car quand les Tanneurs veulent hâter la préparation des cuirs, ils ne font que mêler le tiers ou le quart de cette poudre au tan ordinaire, au moyen de quoi le tan est plutôt nourri ; mais il en vaut beaucoup moins pour l'usage.

Tous les modernes qui ont écrit sur cette plante, se sont contentés, dit M. *la Croix de Sauvages*, de dire qu'elle servoit aux Tanneurs à nourrir les cuirs, & aux Teinturiers à teindre en noir les marroquins : mais les Anciens ont avancé de plus, sur la foi de *Pline*, que le *frutex coriarius* ou *rhus sylvestris* à feuilles de myrte, sert non-seulement aux Tanneurs, mais même qu'il est utile dans les maladies pour résister au venin, pour guérir les maladies appelées *cœliaques*, pour les ulceres du fondement & des oreilles ; qu'il chasse les teignes ; & même quelques-uns l'ont pris pour le *rhus obsoniorum*, qui est le sumach ordinaire, avec lequel la ressemblance des noms & le défaut de caracteres l'avoient fait confondre.

Après tous ces éloges, on ne soupçonneroit pas, dit M. *Sauvages*, que le redoul fût un poison ; bien des gens sont au contraire persuadés que ses baies peuvent servir dans les ragoûts : cependant c'en est un, & des plus singuliers, ayant la propriété de causer l'épilepsie aiguë aux hommes qui mangent de ses fruits, & le vertige aux animaux qui broutent ses jeunes rejetons. L'on voit quelquefois en Languedoc des chevreaux & des agneaux

qui au retour du pâturage chancelent, tournoient, & enfin tombent à la renverſe avec des tremouſſemens & des convulſions de tout le corps : ces animaux ſe relevent enſuite, mais ils portent la tête baſſe, donnent étourdiment de la tête contre ce qui ſe préſente à leur paſſage, & enfin ils reſtent des heures entieres dans cet état d'épilepſie ou de vertige. Des Bergers conſultés ſur cela, ont répondu que le *rédoul* enivre ces animaux, & que ce n'étoit que les jeunes qui s'y laiſſoient attraper, les plus vieux ſe donnant bien de garde d'y toucher : ils ajouterent que cette ivreſſe ne tiroit guere à conſéquence. Au reſte, les Bergers ont coutume d'arroſer d'eau bien fraîche les animaux qui tombent en épilepſie par l'uſage du *rédoul*, & ce remede appaiſe beaucoup les criſes. M. *Sauvage* a fait faire des expériences ſous ſes yeux, & a remarqué que ces animaux ne mangent que les feuilles tendres & nouvelles : les fruits & les feuilles anciennes ſont un poiſon plus violent, au lieu que les nouvelles ne ſont qu'enivrer. Deux expériences funeſtes, & qui coûterent la vie à deux perſonnes, ont convaincu l'Académie de Montpellier, que le *rédoul* eſt auſſi un poiſon pour les hommes. Dès que l'on en a mangé des baies, l'on eſt attaqué de convulſions, de délire; on devient livide, enfin, l'on finit triſtement ſa vie. M. *Sauvage* ayant fait ouvrir des perſonnes mortes par ce poiſon, n'a pu rien comprendre à la maniere d'agir du *rédoul* : il dit que le goût, la vue, l'odeur de ſon fruit, qui reſſemble aux mûres de ronce, ne le rendent ſuſpect qu'autant qu'il faut pour ne pas manger d'un fruit dont on ne connoît pas les propriétés. Ces baies, qui paroiſſent d'abord agréables, ne ſe démentent pas pour être mâchées plus long-temps : l'extrait de ſa pulpe eſt mucilagineux, doux, aigrelet, & ſe fond à l'air après avoir été deſſéché.

REFLUX : *voyez à l'article* Flux.

REGAIN. On donne ce nom à la ſeconde herbe qu'on retire d'un pré après la premiere fauchaiſon : *voyez* Foin.

REGIME. Ce nom ſe donne aux rameaux du palmier, du bananier, du figuier, &c. qui ſont chargés de fruits : ainſi l'on dit un *régime de dattes*, un *régime*

de figues, un *régime de bihai*, plante qui a du rapport avec le bananier ou grand balisier, & qui croît aux Antilles.

RÉGLISSE, *glycyrrhiza* : sous ce nom on distingue trois especes de plantes très-différentes.

1°. La RÉGLISSE ÉTRANGERE, *glycyrrhiza capite echinato* : on la nomme aussi *réglisse des Anciens* ou *fausse réglisse* ; ses racines sont longues & grosses comme le bras, pivotantes & non rameuses, de couleur jaunâtre, & d'un goût moins doux & moins agréable que la suivante. Elle pousse des tiges à la hauteur d'un homme, rameuses, garnies de feuilles oblongues, pointues, faites comme celles du lentisque, vertes, un peu glutineuses & disposées comme dans la réglisse ordinaire : ses fleurs sont petites, bleues ; il leur succede des fruits épineux, composés de plusieurs gousses, oblongs, hérissés de pointes amoncelées l'une contre l'autre, & jointes ensemble par le bas : elle croît principalement en Italie, sur-tout dans la Calabre. M. *de Tournefort* l'a aussi trouvée en Orient ; mais on lui préfere celle de l'espece suivante qui a plus de force, meilleur goût, & plus de vertu.

2°. La REGLISSE VULGAIRE, *glycyrrhiza Germanica* : cette plante vient d'elle-même en Italie, en Languedoc, en Allemagne, & notamment en Espagne, vers Sarragosse, d'où l'on nous apporte la racine qui est intérieurement jaune, roussâtre en dehors, de la grosseur du petit doigt ou du pouce, douce, succulente, rameuse, traçante de tous côtés, & d'une saveur douce : ces racines poussent plusieurs tiges branchues & hautes de trois ou quatre pieds ; ses feuilles sont oblongues, visqueuses, vertes, luisantes, rangées par paires sur une côte dont l'extrémité est terminée par une seule feuille. Les fleurs sont petites, légumineuses, purpurines, disposées en maniere d'épi, à l'extrémité des tiges. A ces fleurs succedent des gousses lisses, relevées, roussâtres, s'ouvrant à deux panneaux, & n'ayant qu'une cavité dans laquelle sont contenues de petites graines dures, aplaties, & presque de la figure d'un rein.

On cultive aussi cette plante en Angleterre autour de Pontefanet, & en Allemagne, dans les environs de

Bamberg, dit M. *Haller :* elle aime les endroits ſableonnux.

La racine de régliſſe adoucit les humeurs ſalées & âcres, ſur-tout celle qui eſt ſeche : elle remédie au vice de la poitrine & à la toux. On la preſcrit dans preſque toutes les tiſanes pour leur donner auſſi un goût plus agréable.

On prépare différemment un ſuc tiré des racines de cette plante : c'eſt pourquoi il y a pluſieurs eſpeces de ſucs de régliſſe, l'un étranger qui vient d'Eſpagne, & plus communément de Calabre en Italie ; il eſt en rotules noires, ſolides, enveloppées dans des feuilles de laurier : il eſt fait avec la décoction de la racine qu'on a deſſéchée juſqu'à conſiſtance d'extrait ; communément on fait diſſoudre dans ſa décoction les gommes de prunier, d'abricotier, de ceriſier, &c. afin de lui donner une conſiſtance & une ſaveur plus mucilagineuſe. Bien des Braſſeurs mettent de ce ſuc de régliſſe dans leur biere.

Dans les boutiques on fait fondre cet extrait de régliſſe noir ; on y ajoute de l'eſſence d'anis, &c. pour l'aromatiſer, & l'on en fait des paſtilles. L'on fait auſſi des tablettes de régliſſe avec une légere décoction de cette racine qu'on édulcore avec beaucoup de ſucre ; puis on fait cuire le tout enſemble juſqu'au degré de cuiſſon appelé *plume.* D'autres fois on mêle un peu de poudre de régliſſe avec du ſucre en poudre, & l'on en fait une pâte avec du mucilage de gomme adragante. On en fait des paſtilles plates ou carrées qu'on fait deſſécher à l'étuve. C'eſt ainſi que ſe font les ſucs de régliſſe de Blois, de Rouen, de Paris, &c. que l'on vante comme un pectoral propre à adoucir l'âcreté du rhume, à exciter le crachat, à humecter la poitrine & les poumons.

3°. La RÉGLISSE SAUVAGE OU DES BOIS. Elle a les fleurs légumineuſes & d'un jaune pâle, dont le piſtil devient une gouſſe diviſée en deux loges, ſelon ſa longueur. Les Botaniſtes la déſignent ainſi, *aſtragalus luteus, perennis, procumbens, vulgaris ſive ſilveſtris.* Cette plante eſt apéritive.

REGNES, *regna*. Tous les corps qui appartiennent à notre globe ou qui y végetent & y vivent, ont été rangés par les Naturalistes sous trois chefs de division; savoir, le *regne animal*, le *regne végétal* & le *regne minéral*. Chacun de ces regnes a été divisé en plusieurs grandes sections que l'on a appelées *classes*; celles-ci ont été subdivisées en *genres*, ceux-ci en *especes*, *variétés*, &c. Les terres, les pierres, les sels naturels, les substances minérales & métalliques, les bitumes, les eaux & tous les corps qui existent sous la superficie de notre globe & qui sont sans vie, sont du domaine du regne minéral. Les arbres, les arbustes, les sous-arbrisseaux, les herbes, les champignons, la mousse, les gommes, les résines, appartiennent au végétal. L'homme, les quadrupedes, les oiseaux, les amphibies, les poissons, les insectes, les reptiles, sont autant de classes particulieres du regne animal. *Voyez les mots* ANIMAL, MINÉRAL & PLANTES; *voyez aussi les articles* HISTOIRE NATURELLE & BOTANIQUE.

REINE. Divers Curieux donnent ce nom au *papillon-paon* qu'on trouve sur les feuilles de l'ortie.

REINE DES PRÉS ou PETITE BARBE DE CHEVRE ou VIGNETE, *ulmaria*. Plante qui croît abondamment proche de tous les lieux aquatiques: on lui trouve en petit une ressemblance avec l'orme. Sa racine est assez grosse, longue comme le doigt, odorante, noirâtre en dehors, rouge-brune en dedans, fibreuse: elle pousse une tige à la hauteur de trois pieds, droite, anguleuse, lisse, rougeâtre, ferme, creuse & rameuse: ses feuilles sont alternes & composées de plusieurs autres feuilles oblongues, dentelées à leurs bords, vertes en dessus comme celles de l'orme, & blanchâtres en dessous; elles sont, dit M. *Deleuze*, empennées le long d'un pédicule commun qui se termine par une feuille impaire plus grande que les autres, & divisée en trois lobes. Ses fleurs qui paroissent en Juin & Juillet, sont petites, ramassées en grappe aux sommets de la tige & des rameaux, composées chacune de plusieurs feuilles blanches, disposées en rose, & d'une odeur agréable approchante de celle de la fleur de vigne. A cette

fleur succede un fruit composé de quelques gaînes torses & ramassées en forme de tête : chaque gaîne contient une semence assez menue. Ce fruit mûrit en automne.

Les feuilles de la reine des prés ont un goût d'herbe salé & gluant : toute la plante est cordiale & vulnéraire ; la décoction de sa racine est très-propre dans les fievres malignes, & pour déterger les ulceres. On fait usage des fleurs en infusion théiforme ; c'est un excellent sudorifique & d'un goût assez agréable. Elles sont aussi très-bonnes pour adoucir la poitrine, calmer la toux & faciliter l'expectoration : elles conviennent dans les maladies inflammatoires & fiévreuses. Les feuilles tendres, & les fleurs de cette plante mises dans le vin, dans la biere ou dans l'hydromel, leur donnent une saveur & une odeur agréables ; mises dans le vin doux, elles lui donnent la saveur du vin de Crete, connu sous le nom de *malvoisie*, & mieux encore celle du muscat de Frontignan. L'espece de reine des prés à fruits hérissés est au nombre des alimens des Kamtschadales. Ils donnent à ce végétal le nom de *shelmina* : ils mangent la plante entiere dans le printems, à l'exception de la racine qu'ils gardent pour l'hiver ; ils la pilent alors pour en faire une espece de gruau : son goût approche de celui de la pistache.

REINE DES SERPENS, *regina serpentum.* Séba, *Thes. II, p. 105, Tab. 99, n. 2*, donne ce nom à un beau serpent du Brésil, du pays de Guaira : *voyez* GIBOYA.

REINS. Nom donné par les Anatomistes à deux glandes conglomérées, placées de chaque côté dans l'intérieur du corps, qui servent à séparer du sang les matieres salines qui lui sont contraires. On remarque à chaque rein deux vaisseaux dont l'un est une *artere* qui vient de l'aorte, & qui apporte le sang au rein ; l'autre une veine *émulgente* ou *rénale*, dans laquelle le sang rentre après avoir été purifié. Les reins sont composés de trois substances différentes ; 1°. de la *corticale*, qui est un assemblage d'une multitude de vaisseaux sanguins & nerveux, où se trouvent plusieurs grains glanduleux ; 2°. de la *cannelée* ou *tubu-*

leuse, ce sont les tuyaux urinaires ; 3°. la *mamellonnée*. Voilà les filtres où le sang se purifie ; il est reporté dans toute la machine pour circuler de nouveau, & les urines sont déchargées par les arteres dans la vessie. *Voyez l'article* ÉCONOMIE ANIMALE *à la suite du mot* HOMME.

RELIGIEUSE. Nom donné à une espece de *mésange*.

RÉM ou RÉEM. Mot hébreu qu'on lit dans différens passages de l'Ecriture-Sainte, & qui est traduit dans la Version grecque & dans la Vulgate, tantôt par le nom de *rhinocéros*, & tantôt par celui de *monocéros* ou *unicorne*. M. *Ladvocat*, dans sa Lettre sur le Rhinocéros, imprimée en 1749, dit que les Interpretes ne conviennent pas que le mot *réem* ou *rem* signifie le *rhinocéros* ; ils abandonnent sur ce point les Versions grecques & latines, parce que les Septante & l'Auteur de la Vulgate ne sont point constans dans leur Traduction. Il n'est donc pas certain que le *réem* de la Bible soit le même animal que le rhinocéros ; & il y a même plusieurs raisons qui portent à croire qu'il n'est jamais parlé du rhinocéros dans le Texte de l'Ecriture.

Le réem devoit être très-commun dans la Palestine, dans l'Idumée & dans l'Arabie, puisque l'Ecriture en parle si souvent : or il n'y a point de rhinocéros dans ces trois pays : de plus, le réem avoit deux cornes, car *Moïse*, en parlant de *Joseph*, dit que *sa beauté est semblable à celle du taureau, & que sa force ressemble à celle des cornes du* RÉEM. (*Deuteron. 33. v. 17.*) *David* prie aussi le Seigneur *de le délivrer de la gueule du lion & des cornes du* RÉEM. (*Psal. 22. v. 21.*)

Mais quoique le rhinocéros mâle ait quelquefois deux cornes, on ne peut pas dire que ce soit le réem ; d'ailleurs le réem, dans l'Ecriture, est un animal farouche, indomptable, & qui ne peut être apprivoisé à la charrue, &c. or le rhinocéros chez les Abyssins sert pour le travail, de même que l'éléphant. Enfin, comme le réem est un animal dont le propre est de bondir, de sauter, & que les Ecrivains Arabes parlent sans cesse sous le nom de réem, des bœufs sauvages qui se trouvent

vent dans les déserts de Syrie & d'Arabie, ainsi que dans la Palestine & l'Idumée, nous serions portés à croire que le réem est une de ces especes de bœufs sauvages, indomptables, & qui ne peuvent être attachés à la charrue comme le bœuf domestique; & c'est ce que Dieu dit à Job.

REMÈS ou REMIZ. On donne ce nom à un oiseau très-renommé en Russie & en Sibérie, & sur-tout en Pologne, à cause de son nid de forme singuliere, qui est quelquefois d'usage dans le Nord en médecine. Cet oiseau est très-rare, il ressemble au roitelet & a le chant de la mésange; le mâle a la tête blanche, la femelle l'a grise, avec un bandeau noir qui passe sur les yeux; le dos brun, le bas du corps blanchâtre & tacheté; la queue longue & brune, les ailes brunes, les pieds gris de plomb, les œufs blancs; le nid est fait d'aigrettes de saule, fortifié de chanvre ou d'ortie, suspendu dans l'enfourchure d'une branche, il a la forme d'une cornemuse. *Voyez* PENDULINO.

REMORE ou REMORA. La plupart des Auteurs qui ont écrit sur le remore, ont mal décrit & peu fixé la nature de ce poisson: d'ailleurs ils ont donné dans le merveilleux en disant qu'il n'étoit ainsi nommé, que parce qu'il avoit la propriété d'arrêter seul un vaisseau en pleine mer, quand même il auroit le meilleur vent en poupe. Nous fixerons ici quels sont les animaux à qui les Marins donnent constamment le nom de *remore*.

Le remora, appelé *sucet* ou *arrête-nef* aux Indes, sur les côtes d'Afrique & à Cayenne par les François, *pilote* à l'île de Ste. Catherine, &c. est un beau poisson de mer à nageoires molles, connu dans le Brésil sous le nom de *piraquiba* ou d'*iperuquique*, & chez les Portugais sous celui de *piexepogador;* c'est l'*échineis* des Anciens; sa peau n'est point écailleuse, mais glissante & visqueuse comme celle des anguilles, & sa couleur est variée souvent d'un bleu disposé par bandes, dont six régnant sur le dos, sont d'un beau bleu très-foncé & descendent en s'éclaircissant insensiblement sous le ventre; quatre autres bandes, ainsi que la tête & la queue, sont d'un blanc lavé de bleu; le globe de l'œil

est de couleur dorée, excepté la prunelle qui est noire; les deux extrémités de la queue sont blanches; sa longueur est d'un à deux pieds, & son épaisseur d'environ quatre doigts; il est menu vers la queue; il a la tête aplatie, la bouche assez ouverte, la mâchoire inférieure plus longue que la supérieure; il a les yeux petits, l'iris est d'un jaune d'or, la prunelle noire. On distingue les deux nageoires triangulaires des ouies, celles de la gorge, celle de l'anus & celle du dos; la queue est comme fourchue.

La configuration particuliere de la tête de ce poisson induit facilement en erreur sur la position des parties qu'il importe de connoître. Le dessus de la tête du remora est fort gluant, & néanmoins raboteux comme une lime fine; c'est là que se trouve l'organe singulier qu'on va décrire, & au moyen duquel, quand il se voit poursuivi, il se colle aux vaisseaux & aux gros animaux marins, tels que les requins ou goulus de mer. Si l'on passe le doigt dessus, en coulant depuis la mâchoire jusqu'à la queue, l'aspérité est peu considérable; mais si on la passe en sens contraire, l'on est aussi-tôt arrêté. Qu'on se figure une suite de canelures transversales, ou dix-neuf lames tranchantes & dentelées ou pointues, comme tuilées ou imbricées, affermies dans le milieu par un filet longitudinal, le tout présentant une surface fort horizontale de forme ovalaire, & qui part immédiatement du bourrelet de la mâchoire supérieure; telle est la partie qui sert au remora pour s'attacher comme les lamproies au bois, à la pierre, aux gros poissons, &c. de sorte que le reste du corps se trouve suspendu : quand ils sont fixés contre un vaisseau, souvent toutes les forces d'un homme ne peuvent leur faire quitter cette situation; il faut un instrument pour les en détacher.

M. *de Romé de Lisle* m'a dit connoître deux sortes de *remores*, lesquelles different en grandeur & en couleur. Les plus grands ont deux pieds de longueur, leur dos est d'un brun verdâtre qui s'éclaircit un peu sous le ventre; les autres sont plus petits que les harengs, ils ont le museau plus court & la couleur moins obscure. Cet Observateur a remarqué que tous les remo-

res qu'il a vus dans nos mers jusqu'à l'équateur sont très-petits, & qu'on n'y remarque pas les jolies couleurs de ceux des mers d'Afrique & d'Asie.

On assure que le sucet, au lieu de dents, a une infinité de petits tubercules assez solides; cependant celui que nous avons dans notre cabinet est pourvu d'un bon nombre de dents fort fines.

Barbot, (*Histoire Générale des Voyages*, *Livre III*, *pag. 242*,) est porté à croire que les remores se multiplient par le même accouplement que les requins. Il ajoute que dans le golfe de Guinée ils s'attachent à suivre les vaisseaux pour recueillir les excrémens humains, & que les bâtimens en ont toujours un grand nombre à leur suite; c'est pourquoi les Hollandois les nomment *poissons d'ordures*. On leur a donné aussi le nom de *pilotes*, parce qu'on prétend qu'ils accompagnent communément au nombre de quatre ou cinq les requins qui suivent les vaisseaux, ou plutôt, selon quelques-uns, parce qu'ils les précedent. Cependant Dom *Pernetti* dit avoir vu plusieurs fois des requins sans cet avant-coureur; mais en revanche il n'y en a aucun, dit-il, qui n'ait plusieurs sucets cramponnés sur lui, attachés près de la tête. Au reste, les requins qui sont naturellement voraces ne font point de mal à leurs petits pilotes: ils nagent de compagnie, ils vont & viennent autour du requin, le suivent quand il plonge & lorsqu'il revient à la surface de l'eau; en un mot ils ne le quittent point tant qu'il est dans l'eau, ils lui font une cour assidue. Mais si l'on prend le requin, celui-ci en se débattant dans l'eau fait quitter prise à plusieurs de ses pilotes qui, dit-on, paroissent alors fort inquiets: ils suivent néanmoins le vaisseau pendant quelque temps, ou s'y attachent jusqu'à ce qu'ils aient retrouvé un autre requin.

Quand il se trouve un grand nombre de ces *sucets* ou *arrête-nef*, attachés au gouvernail, à la quille du vaisseau, &c. il est assez naturel qu'ils en retardent de beaucoup la course; mais on a prétendu faussement qu'ils étoient capables de l'arrêter tout court. Ainsi, dit-on, le vaisseau amiral que montoit Antoine dans la bataille d'Actium, fut tout d'un coup retardé, quoi-

que le vent ne cessât d'enfler les voiles: celui du Prince Caïus Caligula qui revenoit d'Asture à Antium fut également retardé, & comme de toute la flotte son vaisseau à cinq rangs de rames étoit le seul qui n'avançoit point, des gens sauterent du vaisseau pour chercher ce qui pouvoit causer ce retardement. Ils trouverent une espece de poisson collé contre le gouvernail, & le porterent à Caïus qui fut fort indigné que si peu de chose eût pu l'arrêter & l'emporter sur les forces de quatre cents Rameurs: ceux qui le virent alors & qui l'ont vu depuis, ont dit qu'il étoit semblable à un grand limaçon: il y en avoit beaucoup sous la quille du vaisseau. *Mutianus* rapporte qu'il s'en étoit collé une si grande quantité sous le vaisseau que Periandre, tyran de Corinthe, envoyoit avec ordre de mutiler inhumainement trois cents enfans nobles de Corcyre, qu'il ne put presque avancer, malgré le vent favorable; & que l'on honoroit à Gnide dans le temple de Vénus les coquillages qui avoient opéré cette merveille.

Nos Marins observent tous les jours qu'ils sont également retardés, ou par le grand nombre de remores, ou par une multitude de conques anatiferes qui tapissent la surface inférieure d'un vaisseau.

On conçoit aisément que quand la quille d'un navire est plus ou moins garnie ou de sucets ou de coquillages, cette surface étant devenue raboteuse & sillonnée, elle glisse plus difficilement sur l'eau. C'est ce qu'assurent tous les Auteurs: *Tardius ire credentur naves, morari.* Il est donc essentiel de détacher tous les corps étrangers qui se collent aux vaisseaux avant que de se mettre en route, autrement la vitesse de leur marche pourroit être retardée.

RENARD ou GOUPIL, *vulpes.* Le renard ressemble beaucoup au chien, sur-tout par les parties intérieures; cependant il en differe par la tête qu'il a plus grosse à proportion de son corps; il a aussi les oreilles plus courtes, la queue beaucoup plus grande, le poil plus long & plus touffu, les yeux plus inclinés; il en differe encore par une mauvaise odeur très forte qui lui est particuliere, & enfin par un caractere plus essentiel, par son naturel; car il ne s'apprivoise pas

aisément, & jamais tout-à-fait. Il languit lorsqu'il n'a pas la liberté, & meurt d'ennui lorsqu'on veut le garder trop long-temps en domesticité : il ne s'accorde point avec la chienne ; s'ils ne sont point antipathiques, ils sont au moins indifférens. Il produit ordinairement en moindre nombre, les portées sont de quatre ou cinq, rarement & jamais moins de trois. Lorsque la femelle est pleine, elle se roule & sort rarement de son terrier, dans lequel elle prépare un lit à ses petits. Elle devient en chaleur en hiver, & on trouve déjà de petits renards au mois d'Avril. Lorsqu'elle s'apperçoit que sa retraite est découverte, & qu'en son absence ses petits ont été inquiétés, elle les transporte tous les uns après les autres, & va chercher un autre domicile. Ils naissent les yeux fermés ; ils sont comme les chiens dix-huit mois ou deux ans à croître, & vivent de même ordinairement treize ou quatorze ans.

Le renard, dit M. *de Buffon*, est fameux par ses ruses, & mérite sa réputation : ce que le loup ne fait que par la force, il le fait par adresse & réussit plus souvent ; sans chercher à combattre les chiens & les Bergers, sans attaquer les troupeaux, sans traîner les cadavres il est plus sûr de vivre. Il emploie plus d'esprit que de mouvement ; ses ressources semblent être en lui-même ; ce sont, comme l'on sait, celles qui manquent le moins. Fin autant que circonspect, ingénieux, & prudent même jusqu'à la patience, il varie sa conduite ; il a des moyens de réserve qu'il sait n'employer qu'à propos : il veille de près à sa conservation ; quoiqu'aussi infatigable & même plus léger que le loup, il ne se fie pas entiérement à la vîtesse de sa course ; il sait se mettre en sureté, en se pratiquant un asile où il se retire dans les dangers pressans, où il s'établit, où il éleve ses petits : il n'est point animal vagabond, mais domicilié.

Le renard a les sens aussi bons que le loup, le sentiment plus fin, & l'organe de la voix plus souple & plus parfait. Le loup ne se fait entendre que par des hurlemens affreux ; le renard glapit, aboie & pousse un son triste, semblable au cri du paon : il a des tons différens, suivant les sentimens dont il est affecté ; il a la voix de la chasse, l'accent du désir, le son du murmure, le ton

plaintif de la tristesse, le cri de la douleur, qu'il ne fait jamais entendre qu'au moment où il reçoit un coup de feu qui lui casse quelque membre; car il ne crie pas pour toute autre blessure; & il se laisse tuer à coups de bâton comme le loup, sans se plaindre, mais toujours en se défendant avec courage: il mord dangereusement, opiniâtrément, & on est obligé de se servir d'un ferrement ou d'un bâton pour le faire démordre. Son glapissement est une espece d'aboiement qui se fait par des sons semblables & très-précipités. En hiver, sur-tout pendant la neige & la gelée, il ne cesse de donner de la voix; & il est au contraire presque muet dans l'été.

Voici comme M. *de Buffon* trace les traits qui caractérisent l'esprit & la finesse du renard, qui a toujours été regardé comme le *symbole de la ruse & de la subtilité*. Cet animal se loge aux bords des bois, à la portée des hameaux; il écoute le chant des coqs & le cri des volailles; il les savoure de loin; il prend habilement son temps, cache son dessein & sa marche, se glisse, se traîne, arrive & fait rarement des tentatives inutiles. S'il peut franchir des clôtures ou passer par-dessous, il ne perd pas un instant; il ravage la basse-cour, il y met tout à mort & se retire ensuite lestement, en emportant sa proie, qu'il cache sous la mousse ou qu'il porte à son terrier: il revient quelques momens après en chercher une autre, qu'il emporte & qu'il cache de même, mais dans un autre endroit; ensuite une troisieme, une quatrieme fois, jusqu'à ce que le jour ou le mouvement dans la maison l'avertisse qu'il faut se retirer & ne plus revenir. Il fait la même manœuvre dans les pipées & les boquetaux où l'on prend les grives & les bécasses au lacet: il devance le Pipeur, va de grand matin, & souvent plus d'une fois par jour, visiter les lacets, les gluaux, emporte successivement les oiseaux qui sont empêtrés, les dépose tous en différens endroits, sur-tout au bord des chemins, dans les ornieres, sous la mousse, les y laisse quelquefois deux ou trois jours, & fait parfaitement les retrouver au besoin. Il chasse les jeunes levrauts en plaine, saisit quelquefois les lievres au gîte, ne les manque jamais lorsqu'ils sont blessés, déterre les lapereaux dans les

garennes, découvre les nids de perdrix, de cailles, prend la mere sur les œufs & détruit une quantité prodigieuse de gibier. Si le loup nuit plus au Paysan, le renard nuit plus au Gentilhomme.

On dit que quelquefois deux renards se joignent ensemble pour chasser d'intelligence le lievre ou le lapin. Quand un renard poursuit son gibier, il jappe comme un chien basset après la bête; & pendant ce temps-là un autre renard se tient au passage ou sur le bord du terrier, en attendant que le gibier vienne à passer, & qu'il puisse le surprendre; ensuite le butin devient commun entre les deux braconniers. Un autre trait de son instinct: on dit qu'il se débarrasse de ses puces en se mettant dans l'eau peu-à-peu, le derriere le premier; & les puces avançant toujours jusqu'au bout du museau, alors il se plonge rapidement dans l'eau & s'en débarrasse.

Chasse du Renard.

La chasse du renard demande moins d'appareil que celle du loup, elle est plus facile & plus amusante. Tous les chiens ont de la répugnance pour le loup; tous les chiens au contraire chassent aisément le renard, & même avec plaisir; car quoiqu'il ait l'odeur très-forte, ils le préferent souvent au cerf, au chevreuil & au lievre. On peut le chasser avec des bassets, des chiens courans, des briquets. Dès qu'il se sent poursuivi, il court à son terrier; les bassets à jambes torses sont ceux qui s'y glissent le plus aisément: cette maniere est bonne pour prendre une portée entiere de renards, la mere avec les petits; pendant qu'elle se défend & combat les bassets, on tâche de découvrir le terrier par dessus, & on la fait succomber sous le plomb meurtrier, ou on la saisit vivante avec des pinces. La façon la plus agréable & la plus sûre de chasser le renard, est de commencer par boucher les terriers; on place les tireurs à portée, on quête alors avec les briquets; dès qu'ils sont tombés sur la voie, le renard gagne son gîte, mais en arrivant sous le fusil du chasseur qui l'attend, il essuie une premiere décharge; s'il a le bonheur d'échapper à la balle, il fuit de toute sa vîtesse, fait un grand tour & revient encore

à ſon terrier, il eſſuie une ſeconde fois le feu de l'artillerie braquée contre lui : eſt-il encore aſſez heureux d'être manqué par ſon ennemi, & trouve-t-il l'entrée du gîte fermée, alors il prend le parti de ſe ſauver au loin, en perçant droit en avant pour ne plus revenir. C'eſt alors qu'on ſe ſert des chiens courans, lorſqu'on veut le pourſuivre : il ne laiſſera pas de les fatiguer beaucoup, parce qu'il paſſe ou ſe précipite à deſſein dans les endroits les plus fourrés, où les chiens ont grand'peine à le ſuivre ; & quand il prend la plaine, il va très-loin ſans s'arrêter.

Il eſt encore plus commode pour détruire les renards, de tendre des pieges, où l'on met pour appât, un pigeon, une volaille vivante : ennemis jurés de la ſervitude, lorſqu'ils ſont pris il leur arrive quelquefois de ſe couper la patte à belles dents, ne pouvant trouver d'autre expédient pour ſe ſauver. Je fis un jour, dit M. *de Buffon*, ſuſpendre à neuf pieds de hauteur, ſur un arbre, les débris d'une halte de chaſſe, de la viande, du pain, des os ; dès la premiere nuit, les renards s'étoient ſi fort exercés à ſauter, que le terrain autour de l'arbre étoit battu comme une aire de grange. Le renard eſt auſſi vorace que carnaſſier : il mange de tout avec une égale avidité, des œufs, du lait, du fromage, des fruits, & ſur-tout des raiſins ; il ne dédaigne pas le poiſſon, les écreviſſes, mais il ne rencontre pas toujours dans ſon chemin de bonnes aubaines. Lorſque les levrauts & les perdrix lui manquent, il ſe rabat ſur les rats, les mulots, les ſerpens, les lézards, les hannetons, les ſauterelles, les crapauds, & il en détruit un grand nombre ; c'eſt là le ſeul bien qu'il procure. Il eſt très-avide de miel ; il attaque les abeilles ſauvages, les guêpes, les frelons, qui d'abord tâchent de le mettre en fuite, en s'attachant ſur ſa peau, & le perçant de mille coups d'aiguillons : les bleſſures multipliées qu'il reçoit dans ce brigandage ne le découragent point ; il ſe retire en effet, mais c'eſt pour écraſer ces petits inſectes en ſe roulant, & il revient ſi ſouvent à la charge, que la république ailée laſſée de cette perſécution, eſt obligée d'abandonner le guêpier & d'aller ſe cantonner ailleurs ; alors il le déterre, & le miel plus que la cire eſt le fruit

de sa constance victorieuse. Il prend aussi les hérissons, les roule avec ses pieds, & les force à s'étendre.

Dans l'été le poil des renards tombe & se renouvelle. On fait peu de cas de la peau des jeunes renards, ou des renards pris dans l'été. La chair du renard est moins mauvaise que celle du loup, les chiens & même les hommes en mangent dans l'automne, sur-tout lorsqu'il s'est nourri & engraissé de raisins. Sa peau d'hiver fait de bonnes fourrures. Il a le sommeil profond, on l'approche aisément sans l'éveiller : lorsqu'il dort, il se met en rond comme les chiens; mais lorsqu'il ne fait que se reposer, il étend les jambes de derriere, & demeure étendu sur le ventre; c'est dans cette posture qu'il épie les oiseaux le long des levées. Les geais, les merles sur-tout, le conduisent du haut des arbres, répétant souvent le petit cri d'avis, & le suivent quelquefois à plus de deux ou trois cents pas.

M. *de Buffon* fit élever des renards pris jeunes, en fit garder trois pendant deux ans, une femelle & deux mâles: on tenta inutilement de les faire accoupler avec des chiennes; quoiqu'ils n'eussent jamais vu de femelle de leur espece, & qu'ils parussent pressés du besoin le plus ardent de jouir, ils ne purent vaincre l'antipathie que la nature a mise pour barriere entre le renard & la chienne; ils refuserent donc constamment les chiennes: mais dès qu'on leur présenta leur femelle légitime, ils la couvrirent, quoiqu'enchaînés, & elle produisit quatre petits.

M. *Daubenton* pense que l'odeur qui exhale du corps des renards sauvages, est peut-être la cause de l'aversion que les chiens ont pour ces animaux. Cette odeur changeroit, par les alimens & par le repos, dans les renards domestiques, après une longue suite de générations; alors les chiens, dit-il, pourroient s'accoupler avec les renards, & produire par ce mêlange des *métis*, semblables aux *chiens de Laconie*, dont *Aristote* fait mention, qui étoient produits par le chien & le renard.

Les mêmes renards dont nous avons parlé plus haut, qui se jetoient sur les poules lorsqu'ils étoient en liberté, n'y touchoient plus dès qu'ils avoient leur chaîne. On attachoit souvent auprès d'eux une poule vivante, on

les laissoit passer la nuit ensemble, on les faisoit même jeûner auparavant ; malgré le besoin & la commodité, ils n'oublioient pas qu'ils étoient enchaînés, & n'attaquoient point la poule : ils dédaignoient les douceurs de la vie domestique.

L'espece du renard est une des plus sujettes aux influences du climat, l'on y trouve presque autant de variétés que dans les especes d'animaux domestiques. La plupart de nos renards sont roux ; il s'en trouve aussi dont le poil est gris argenté ; mais je ne puis décider, dit M. *de Buffon*, si cette différence de couleur est une vraie variété, ou si elle n'est produite que par l'âge de l'animal, qui, peut-être blanchit en vieillissant. Au reste, tous deux ont le bout de la queue blanc. Dans les pays du Nord, il y en a de toutes couleurs, des noirs, des bleus, des gris, des blancs, des blancs à tête noire, &c. l'espece commune est plus généralement répandue qu'aucune des autres ; on la trouve par-tout, en Europe, en Asie ; on la retrouve de même en Amérique, mais elle est fort rare en Afrique & dans les pays voisins de l'équateur.

Les renards sont originaires des pays froids, puisqu'on y trouve toutes les variétés de l'espece, & qu'on ne les trouve que là ; d'ailleurs ils supportent aisément le froid le plus extrême.

La fourrure des renards blancs n'est pas fort estimée, parce que le poil tombe aisément ; ces renards abondent dans toute la Laponie : les gris argentés sont meilleurs, les bleus, & les croisés, c'est-à-dire, les fourrures qui sont marquées de lignes noires en croix, sont recherchées à cause de leur rareté ; mais les noirs sont les plus précieux de tous, leur poil est si fin & si long, qu'il pend de tel côté que l'on veut, en sorte que prenant la peau par la queue, le poil tombe du côté des oreilles : c'est après la zibeline, la fourrure la plus belle & la plus chere. On en trouve aussi à Spitzberg, en Groënland, en Laponie, en Canada.

L'huile de renard, qu'on prépare en faisant bouillir l'animal entier dans de l'huile d'olive, est adoucissante, nervine, résolutive : on l'emploie avec succès dans les rhumatismes, dans la rétraction des membres, la dureté

des tendons. Sa graiſſe a les mêmes vertus, & eſt uſitée dans les tremblemens, ainſi que dans les maux d'oreilles.

RENARD MARIN, *vulpecula marina*, eſt un poiſſon cartilagineux, dont on a donné la deſcription dans les *Mém. de l'Acad. des Scienc. T. III, pag. 1.* en voici le précis.

Sa longueur étoit de huit pieds & demi; ſa plus grande largeur qui étoit au ventre, étoit de quatorze pouces, ſon corps alloit en s'élargiſſant, & ſe rétréciſſoit à l'ordinaire pour produire la queue, qui étoit preſque auſſi longue que tout le reſte du corps, & faite en maniere de faux un peu recourbée vers le ventre. A l'endroit où cette figure de faux commençoit, il y avoit une ſeule nageoire au deſſous: ce poiſſon avoit deux crêtes élevées ſur le dos, une grande au milieu & une plus petite vers la queue; il y avoit trois nageoires de chaque côté, les deux près de la tête étoient longues de quinze pouces & larges de cinq, & repréſentoient les ailes d'un oiſeau plumé; celles qui étoient au milieu du ventre étoient moins grandes, elles étoient à côté du nombril, & avoient chacune une pointe pendante, ce qui eſt le propre des mâles entre cette ſorte de poiſſons: les dernieres & proche de la queue étoient fort petites; la peau étoit liſſe & ſans écailles, la crête & les nageoires dures & compoſées d'arêtes ſerrées par la peau qui les couvroit, d'une couleur griſe ou brunâtre: la gueule avoit cinq pouces d'ouverture, & elle étoit armée de deux ſortes de dents, qui méritent d'être connues; le côté droit de la mâchoire ſupérieure, juſqu'à l'endroit où ſont les canines des autres animaux, avoit un rang de dents pointues, dures & fermes, étant toutes d'un ſeul os dur & en forme de ſcie; les autres dents qui bordoient le reſte de cette mâchoire & toute l'inférieure, faiſoient ſix rangs par-tout, & étoient mobiles, & attachées par des membranes charnues. Leur figure étoit triangulaire, un peu aiguë, d'une ſubſtance infiniment moins dure que celle des autres dents qui étoient en forme de ſcie; la langue étoit toute adhérente à la mâchoire inférieure & compoſée de pluſieurs os, fortement joints les uns aux autres & recouverts d'une chair fibreuſe, puis d'une

peau fort âpre & rude en dehors, mais fort liſſe & gliſſante au dedans; les petites pointes dont elle étoit hériſſée, vues au microſcope, étoient tranſparentes.

Tous les Naturaliſtes qui ont parlé du *renard marin*, en ont fait une eſpece de *chien de mer;* mais celui dont parlent les Académiciens paroît différent. Selon *Ray*, il y en a qui peſent cent livres: on les trouve dans la Méditerranée aux lieux bourbeux & fangeux; ils mangent des poiſſons & des plantes, ils ſont fort charnus, on leur trouve plus d'un pouce d'épaiſſeur de graiſſe en quelques endroits: leur chair eſt d'aſſez bon goût. Le caractere ſpécifique du véritable *renard marin*, eſt d'avoir le foie partagé en deux lobes, cinq ouies de chaque côté, des pointes pendantes aux nageoires, la queue faite en faux, & le goſier fort large.

RENETTE ou GRENOUILLE DES BOIS. *Voyez* GRENOUILLE.

RENNE ou RANTHIER. Animal quadrupede de la Laponie. *Voyez au mot* RHENNE.

RENONCULE, *ranunculus.* C'eſt une famille de plantes très-nombreuſe: nous ne parlerons ici que des eſpeces ſauvages qui ſont d'uſage en Médecine, & qui naiſſent ſans culture dans les bois, dans les champs, dans les prés, les marais, ſur les montagnes, ſur les rochers, & de celles que l'on cultive pour la pure curioſité dans les jardins.

1°. La RENONCULE BULBEUSE ou LE BACINET, *ranunculus bulboſus.* Cette plante qu'on appelle auſſi *pied de corbin* ou le *pied de coq à racines rondes*, ſe trouve preſque par-tout dans les pâturages, dans les prés hauts, un peu ſecs & le long des ſentiers aux lieux ſablonneux & pierreux, où elle croît quelquefois ſi petite, qu'à peine a-t-elle trois pouces de hauteur. Sa racine eſt ronde, bulbeuſe, plus ou moins groſſe: elle pouſſe une ou pluſieurs tiges droites, quelquefois à la hauteur de plus d'un pied, velues, garnies par intervalles de feuilles découpées en pluſieurs lanieres, minces & un peu longues: au ſommet des tiges naiſſent des fleurs bien ouvertes, d'une belle couleur jaune, luiſantes, ordinairement ſimples, à cinq pétales ou feuilles arrondies & nectariferes, diſpoſées en roſe; à ces

fleurs succedent des fruits arrondis, dans chacun desquels sont ramassées plusieurs semences en maniere de tête: cette plante fleurit en Mai. *Tragus* remarque qu'elle enfonce tous les ans plus profondément en terre sa vieille racine, au-dessus de laquelle il s'en engendre une nouvelle. Elle ne donne que des fleurs simples à la campagne; mais si on la transplante & qu'on la cultive dans les jardins, elle donnera une agréable variété à fleur double que les Jardiniers nomment aussi *boutons d'or;* quelquefois même la premiere fleur en pousse une seconde, & cette seconde une troisieme.

Il est très-essentiel d'observer, qu'en général toutes les especes de renoncules contiennent beaucoup de sel âcre & corrosif, & qu'ainsi on doit les regarder comme pernicieuses prises intérieurement, sur-tout quand elles sont fraîches ou vertes: on doit même s'en méfier dans l'usage extérieur. La racine du bacinet est puissamment âcre & caustique; quelques Auteurs la recommandent pour faire des cauteres & des vésicatoires. Cette pratique est cependant suspecte & dangereuse, parce qu'elle attire la gangrene; il n'y a guere que les Charlatans qui s'en servent & qui l'appliquent sur les articulations des parties affligées de la goutte, ou sur les cors des pieds. Les Paysans se servent aussi de ces racines fraîches comme de vésicatoires pour cautériser les bœufs. Les Gueux, dit *Gaspard Hoffman*, se frottent la peau de cette plante pour se faire de petits ulceres ou écorchures qu'ils montrent avec de grandes plaintes, afin d'exciter la charité des passans; dès que ces mendians ont fait leur récolte, ils guérissent leurs plaies avec des feuilles de bouillon blanc. On ne peut donc trop recommander d'être en garde sur les effets de cette plante, lorsqu'on en met sur les poignets pour guérir de la fievre: car souvent on acquiert de plus un érysipele. Quelques personnes mettent à profit les mauvaises qualités des racines âcres des renoncules, soit en s'en servant en décoction pour chasser les punaises, soit en poudre & mise dans des appâts pour tuer les rats qui en mangent. Cette drogue leur corrode & enflamme les intestins, comme feroit un vésicatoire.

2°. La Renoncule des bois, *ranunculus nemoro-*

fus aut sylvaticus. On la nomme encore le *bacinet* blanc ou purpurin, ou la fausse *anemone* printaniere des forêts. (M. *Haller* dit qu'elle est effectivement une anemone, la fleur étant sans calice. M. *Vaillant* a donné à cette espece d'anemone & à quelques autres semblables le nom de *sylvie*.) On la trouve dans les bois & les broussailles un peu humides; sa racine est un peu grosse; longue, rampante, roussâtre en dehors, blanche en dedans, fibrée, d'un goût âcre qui enflamme le gosier: sa tige est haute d'un demi-pied; il naît vers son sommet trois feuilles fort découpées en trois parties, d'une couleur tantôt verdâtre, & tantôt purpurine. L'extrémité de la tige est garnie vers le commencement d'Avril, d'une seule fleur, blanche ou incarnate, composée de six feuilles oblongues, quelquefois elle est à fleur double; il lui succede des semences nues, oblongues, velues, à pointe recourbée, ramassées en tête à la maniere des renoncules: cette espece de renoncule du printems, que quelques-uns appellent *anemone des bois*, à cause de la ressemblance de sa fleur avec celle des anemones simples de jardin, fait un bel effet dans sa premiere saison. M. *Chomel*, dans son *Histoire des Plantes usuelles*, dit avoir vu de bons effets de cette espece de renoncule appliquée sur la tête des enfans teigneux; mais on a plusieurs observations, que de pareils malades ont éprouvé des syncopes, des convulsions; en un mot elle peut affecter le genre nerveux, & causer de violentes migraines.

3°. La Renoncule des prés ou le bacinet rampant et velu, *ranunculus pratensis*: elle croît presque par-tout dans les prés, aux lieux ombrageux, dans les vignes, & même dans les jardins négligés & humides, le long des sentiers herbus, aux bords des ruisseaux. Sa racine est petite, fibreuse & rampante; elle pousse plusieurs petites tiges, rampantes à terre qui jettent de nouvelles racines de leurs nœuds par intervalles; ses feuilles sont découpées en trois segmens, dentelées sur les bords, velues des deux côtés, & tachetées de blanc en dessus; les sommets des tiges portent au mois de Mai des fleurs à cinq feuilles, jaunes & luisantes, comme si elles étoient vernissées; il leur succede des semences

noirâtres. On trouve quelquefois cette plante à fleur double, & on la cultive aussi dans les jardins : elle est douce & a peu d'âcreté. *Tragus* assure que le petit peuple en Allemagne en mange les feuilles tendres dans le mois d'Avril avec les autres herbes potageres. Les bestiaux mangent impunément de cette renoncule, qui passe même pour leur donner abondamment du lait.

4°. La RENONCULE DES MARAIS ou la GRENOUILLETTE D'EAU, ou L'HERBE SARDONIQUE, ou PIED-POU, *ranunculus palustris* : on la trouve fréquemment le long des petits ruisseaux d'eaux croupissantes ou qui coulent lentement, aux lieux humides & marécageux. Sa racine est fort grosse, creuse & fibreuse, d'un goût fort chaud & brûlant ; elle pousse plusieurs tiges, quelquefois d'une grosseur considérable, creuses, cannelées & rameuses ; ses feuilles sont verdâtres, luisantes & lustrées comme celles de l'ache de marais, quelquefois marquetées de petits points blancs ; ses fleurs naissent en Mai & Juin aux sommets, & sont des plus petites entre les renoncules ; elles sont composées de cinq feuilles dorées, & suivies par des semences lisses & même plus déliées que dans les autres especes du même genre. Cette plante convient, dit-on, comme discussive pour résoudre les tumeurs scrophuleuses ; mais étant prise intérieurement, c'est un des plus dangereux poisons qui soient dans la nature végétale, elle ulcere l'estomac, produit le ris sardonique, cause bientôt des convulsions horribles & la mort, si l'on n'est pas secouru promptement par des vomitifs & des remedes onctueux propres à en émousser la causticité ; c'est pourquoi on l'appelle *herba scelerata* ou *apium risûs*.

Il y a une espece de renoncule de marais, qu'on appelle *douve* ; c'est le *ranunculus longifolius palustris* des Botanistes. Cette plante est un poison pour les moutons, & même pour toute espece de bétail.

On lit dans l'Histoire du pays de Kamtschatka, qu'un dard ou une fleche dont la pointe a été trempée dans le suc exprimé de la racine d'une espece de renoncule des bois, fait une blessure mortelle, à moins qu'on n'en suce aussi-tôt le poison ; c'est le seul remede qu'on connoisse, & si on le néglige, la partie blessée devient

bleue, s'enfle, & le malade meurt en deux jours. L'Auteur de cette Histoire ajoute que les plus grandes baleines, dès qu'elles sont blessées par ces traits empoisonnés, ne peuvent plus rester dans la mer; elles viennent se jeter sur le rivage où elles expirent en poussant des mugissemens affreux & des cris lamentables. Cette renoncule s'appelle *zgate* chez les Kamtschadales.

Ce n'est pas seulement l'usage intérieur des renoncules qui est très-dangereux: on s'est aussi apperçu que l'odeur de celles des jardins, qui font un des ornemens du printems, étoit quelquefois suivie d'accidens, tels que des anxiétés, défaillances, douleurs de tête. Combien de personnes portent pour tout bouquet un faisceau de renoncules de jardin à fleurs doubles, & qui à force de le sentir en sont incommodées!

5°. La Renoncule des Fleuristes, *ranunculus hortorum.* En général les renoncules, par la vivacité de leurs couleurs, leur figure majestueuse & leurs grandes variétés, tiennent le même rang que l'*œillet*, la *tulipe*, la *jacinthe*, l'*oreille d'ours;* elles sont au nombre de ces belles fleurs favorites cultivées avec des soins particuliers par les Amateurs. C'est pourquoi nous nous étendrons sur la culture de la *renoncule des jardins*, ainsi que nous avons fait à l'article des fleurs du même ordre. Plusieurs observations générales faites à ces articles, peuvent s'appliquer à la culture des autres fleurs.

Ce n'est que sous le regne de Mahomet IV (en 1683), que la renoncule commença à briller dans les jardins de Constantinople. Cette plante, eu égard à sa fleur, se divise en simple, en double, en semi-double, trois especes qui comprennent toutes les variétés. La simple est composée de cinq à six feuilles disposées en rose; la double en porte une quantité considérable, & la semi-double tient le milieu entre la simple & la double. Elle est aujourd'hui la plus estimée, à cause de la prodigieuse variété de couleurs qu'une même planche rassemble; d'ailleurs la graine de la même fleur produit de nouvelles couleurs d'une année à l'autre. Les renoncules doubles sont stériles, & les semi-doubles sont nommées *porte-graines.*

Toute

Toute renoncule est composée de racines, de feuilles, de semences & de fleurs disposées en rose. La racine, qu'on nomme quelquefois *griffe*, & quelquefois *oignon*, est grisâtre en dehors, blanche en dedans, & formée de doigts ou pieces qui tiennent par une extrémité commune; le nombre & la figure de ces doigts varient selon la vigueur & la diversité des especes; les feuilles varient aussi de forme dans les diverses especes de renoncules, ce qui les a fait désigner sous les noms de *renoncules à feuilles d'ache* & *à feuilles de coriandre*, &c. Quand la saison est venue, un petit bouton perce la touffe des feuilles; c'est la fleur qui s'annonce, un léger duvet la recouvre, & garantit la fleur naissante du froid qui lui seroit mortel, & peut-être lui facilite, par cette infinité de petits tuyaux, le moyen de se nourrir de la rosée & de la pluie. Cette fleur est soutenue par une tige qui transmet au bouton ce que ses sucs ont de plus épuré, le petit embryon s'enfle, profite & devient le riche chapiteau de la colonne qui le soutient. Les pétales sont disposés en rose, & d'une multitude de nuances différentes dans les semi-doubles; aux fleurs succedent des semences aplaties, en forme de lentilles. La renoncule double se distingue aisément de la semi-double, parce que sa tête est garnie d'une grande abondance de pétales, qui remplissent exactement la place du pistil.

Culture des Renoncules.

On éleve ordinairement les renoncules en planches isolées, afin qu'elles puissent faire jouir de l'avantage & de l'effet du tableau que produisent la variété, le feu & la délicatesse de leurs couleurs. Comme on plante les renoncules en automne, qu'elles regnent l'hiver & le printems, & que leur fin est l'annonce des chaleurs de l'été, il leur faut une terre légere, qui soit susceptible de l'impression du soleil, qui est très-affoibli dans ces saisons. La meilleure est un mélange de terre neuve, de terreau, de fumier préparé, mêlé de recurures de mares & de feuilles d'arbres: c'est en Septembre que l'on doit mettre dans cette terre pré-

parée les griffes de renoncules. Quelques especes plantées à la fin d'Août, telles que la pivoine, l'aurone, éclosent vers la fin d'Octobre. Elles font l'honneur des terres pendant une partie de l'hiver; mais la plupart de leurs griffes périssent absolument. Lorsqu'on n'a pu planter à la mi-Octobre, il faut remettre à l'année suivante; car si l'on vouloit planter au printemps, ce seroit un travail inutile, & on risqueroit de perdre tout. Cette culture des renoncules ne regarde que les climats chauds, comme l'Italie & quelques provinces méridionales de la France; car dans les pays froids, même ceux qui sont de la température de Paris, dit M. *Bourgeois*, on ne pourroit élever des renoncules ni aucune fleur en planches pendant l'hiver; les curieux qui en veulent avoir les plantent dans des caisses ou dans des pots qu'on place dans des serres ou dans des chambres échauffées par le moyen des poêles. En Suisse on ne plante les griffes de renoncules en planches que sur la fin du mois de Mars, & cependant elles réussissent très-bien, & elles fleurissent pendant le courant du mois de Juin, temps auquel on a très-peu de belles fleurs dans les jardins, jusqu'à la fleuraison des œillets.

On met des gravas au fond des pots dans lesquels on plante les renoncules, pour donner de l'écoulement aux eaux; & en plantant les renoncules on les place sur une couche de sable fin que l'on remet par dessus la terre, afin d'éviter qu'elles ne se pourrissent. Lorsque la renoncule commence à paroître, on doit l'arroser avec ménagement. En hiver lorsqu'il survient de la neige, on en peut mettre sur les pots de renoncules; cette neige fortifie la plante & lui sert d'abri, sans trop l'humecter. On doit placer les renoncules au soleil levant ou au midi; le nord leur est funeste. Du reste le Fleuriste doit interroger ses fleurs, étudier leurs besoins: il aura le plaisir de voir qu'elles se contentent aisément, & qu'elles rempliront souvent tous ses désirs.

On doit, avec des paillassons, garantir les renoncules du grand froid. Si malheureusement elles avoient été gelées dans les pots, il faudroit bien se garder

de les exposer tout de suite au soleil, ni dans un lieu trop chaud; mais il faudroit les passer dans un endroit moins froid que celui où elles ont été gelées, & les amener ainsi par degrés jusqu'à la chaleur de la serre. Lorsque tous les élémens pressent la terre de sortir de sa léthargie, à ce réveil général de la nature les renoncules s'agitent dans la serre, & semblent marquer leur impatience : il faut les mettre à l'air libre, & on les verra profiter à vue d'œil. On doit retrancher tous les jets qui dissipent inutilement la seve, & garantir du soleil brûlant tous les boutons nés sur la tige du premier, c'est le moyen d'avoir de belles fleurs; il faut arroser de deux jours en deux jours pendant la fleuraison; faire la guerre aux insectes qui font des attaques mortelles à ces fleurs, sur-tout aux pucerons verts & noirs, aux chenilles de couleur grisâtre, aux fourmis, aux limaçons, aux araignées & aux vermisseaux blancs.

Il y a plusieurs moyens pour détruire ces ennemis, entr'autres de jeter autour des pots une forte décoction d'absinthe, de tabac ou de coloquinte. Le suc de jusquiame, mêlé avec du fort vinaigre, l'huile de pétrole, le galbanum brut, sont les remedes les plus surs pour détruire toutes sortes de pucerons & d'insectes. Un secret pour garantir les semailles, sur-tout les petites raves, les jeunes choux qui sont dévorés par ces insectes destructeurs, c'est de couvrir la terre ensemencée d'une poussiere faite de parties égales de suie & de fiente de pigeons : ces insectes n'aiment ni la mobilité du sol, ni le goût & l'odeur qui en résulte.

La *taupe-grillon*, sur-tout le mâle, qui ravage continuellement les potagers, en coupant tout ce qui se rencontre sur son passage, attaque aussi les renoncules: c'est un des grands fléaux des Jardiniers. Ce que l'on peut faire de mieux pour s'en débarrasser, c'est de répandre environ le quart d'une cuillerée d'huile d'olive, & tout de suite assez d'eau pour inonder la petite mine qu'il a creusée sous terre : cette eau parcourt tout le chemin de la bête, & va lui porter la liqueur fatale qui doit la faire périr : elle essaie en vain de l'éviter, en quittant sa retraite; on la tue lorsqu'elle vient se

ſauver dehors : c'eſt avec beaucoup de peine qu'on l'attaque dans des couches, à cauſe de la facilité que l'huile trouve à s'échapper ; au lieu qu'il eſt preſque impoſſible de la manquer dans les terres fortes. Mais malheur au Fleuriſte, ſi un ſeul nid de cet inſecte dans un jardin vient à échapper : une multitude d'œufs, ou une ſeule femelle fécondée, ſuffit pour que le jardin en ſoit rempli l'année ſuivante.

On doit ôter les renoncules de terre, quelque temps après que les tiges ſont fannées. On recueille la graine dans ſa maturité ; on ſépare les petites griffes de leurs meres, & elles donnent des fleurs toutes ſemblables : on doit enlever tout ce qu'elles ont de corrompu, les laiſſer ſécher au grand air : & les ſerrer dans un lieu ſec, en attendant le temps de les replanter : lorſqu'elles ſont repoſées un an ou deux, elles n'en valent que mieux pour être replantées.

RENOUÉE, *polygonum.* Ce nom ſe donne à deux plantes différentes, & dont les tiges ſont très-garnies de nœuds.

1°. La RENOUÉE ARGENTÉE ou L'HERBE AU PANARIS, *paronychia Hiſpanica.* C'eſt une plante fort belle, de couleur argentée, luiſante : elle croît aux lieux pierreux & montagneux, dans les pays chauds : ſa racine eſt longue, aſſez groſſe, rameuſe & blanche ; elle pouſſe des tiges longues d'environ un demi-pied, nouées, éparſes, & couchées à terre : ſes feuilles ſont ſemblables à celles de la renouée ordinaire, mais plus petites & plus courtes : ſa fleur eſt terminée par une ſorte de capuchon. A cette fleur ſuccede une capſule pentagone qui renferme une ſemence.

Cette plante eſt aſtringente ; on l'emploie en Eſpagne pour les crachemens de ſang : on l'y appelle *ſanguinalia.*

2°. La RENOUÉE VULGAIRE ou CENTINODE, ou TRAINASSE ou CORRIGIOLE, *centinodia aut polygonum latifolium*, eſt une des plantes les plus communes dans la campagne : elle croît indifféremment preſque par-tout, aux lieux incultes ou cultivés, principalement le long des chemins, & dans les endroits fréquentés : ſa racine eſt longue, groſſe comme le doigt,

dure, ligneuse, fibreuse, & d'un goût astringent; elle pousse plusieurs tiges longues d'un pied & demi ou environ, grêles, rondes, solides, tenaces, communément rampantes à terre, lisses, ayant beaucoup de nœuds, revêtues de feuilles oblongues, étroites, pointues, vertes, attachées à des queues fort courtes, & rangées alternativement; ses fleurs sortent des aisselles des feuilles, elles sont petites, composées chacune de cinq étamines blanches ou purpurines: à cette fleur succede une semence assez grosse, triangulaire, de couleur fauve, & contenue dans une capsule qui a servi de calice à la fleur.

Cette renouée fleurit en été, & demeure verte presque toute l'année, excepté durant l'hiver: elle a un goût d'herbe gluant & un peu acide; elle est astringente, vulnéraire, & excellente pour arrêter toutes sortes d'hémorragies prise intérieurement ou appliquée extérieurement: son suc convient pour le cours de ventre, la dyssenterie & les pertes de sang. M. *Bourgeois* dit que les Médecins des bêtes à cornes font un grand secret de cette plante pour guérir le pissement de sang des vaches & des bœufs, maladie très-dangereuse: ils l'écrasent légérement & en font des boules qu'ils leur mettent dans la gorge pour les leur faire avaler. On observe de faire prendre auparavant des remedes rafraîchissans, pour prévenir l'inflammation des reins & des boyaux, qui arrive ordinairement lorsque le pissement de sang est arrêté trop subitement.

REPARÉE ou POIRÉE BLANCHE: *voyez* BETTE.

REPONCE: *voyez* RAIPONCE.

REPRISE: *voyez* ORPIN.

REPTILES, *reptilia*. Les Naturalistes donnent ce nom à des animaux qui rampent. Entre les Méthodistes il y en a, tels que M. *Linnæus*, qui comprennent dans l'ordre des reptiles, les tortues, les grenouilles & les lézards, parce que non-seulement ils sont ovipares, mais encore parce que leurs pieds sont courts, & qu'ils ne leur servent presque pas à marcher; cependant les lézards vont communément très-vite.

M. *Brisson*, dans la Table synoptique qu'il a donnée du regne animal, à la tête des classes des quadrupedes & des cétacées, place dans sa quatrieme classe les animaux qui ont ou le corps nud & quatre pieds, ou le corps couvert d'écailles & quatre pieds, ou point de pieds : tous ceux-là ont du sang, & n'ont qu'un ventricule au cœur : quelques-unes de leurs femelles, ajoute M. *Brisson*, sont vivipares, les autres sont ovipares. Toutes cependant ont des œufs; mais dans quelques-unes l'incubation se fait hors du corps. Tous les animaux de cette classe rampent, c'est pourquoi on leur a donné le nom de reptiles, & voilà, dit-on, les reptiles proprement dits, parmi lesquels on doit comprendre les serpens. Il y a de petits animaux qui ont le corps, ou du moins quelque partie du corps, capable d'un mouvement de contraction ou d'extension, de sorte que ce corps ou cette partie du corps peut occuper plus ou moins d'espace à volonté ; ils n'ont ni antennes, ni pieds, ni stigmates. On a donné à ces animaux le nom de *vers ;* voyez ce mot. Ces reptiles composent la derniere classe du regne animal de M. *Brisson*.

Quant à nous, nous serions tentés de n'appeler proprement *reptiles* que les animaux dépourvus de pieds & de nageoires, qui ne peuvent marcher sur terre ou nager dans l'eau que par les replis tortueux dont leur corps est susceptible. Entre ces animaux les uns sont nus comme les vers, certaines larves, les sangsues, la limace; ou écailleux comme la vipere & presque tous les serpens, ou portant sur leur dos une coque pierreuse, comme les animaux à coquilles.

En plaçant parmi les reptiles les serpens, les crapauds, les grenouilles, les anguilles, les vers tant nus que testacées, les lézards, on y trouve des exemples de toutes les idées différentes de reproduction, & même de l'allure ou mouvement progressif dans le systême ou ordre synoptique, qui ne paroît pas conforme au prototype individuel; mais au plan général de la Nature: on y trouveroit des ovipares, des vivipares, des hermaphrodites, des animaux qui nagent avec ou sans nageoires, qui rampent, qui courent, qui volent,

Quant à la maniere de se procurer & de conserver les reptiles, *voyez à l'article* POISSON.

REQUIN ou REQUIEM. Poisson ou animal de mer cétacée & cartilagineux, qui est de la même famille que le *poisson antropophage*, le *poisson de Jonas*, le *poisson à deux cents dents*, la *lamie* & le *carcharias*, & peut-être le *tiburon* de quelques Nomenclateurs : *voyez ces mots*.

Description du Requin.

Le *requin* est le plus grand & le plus redoutable des *chiens de mer ;* voyez ce mot. C'est un animal vivipare à nageoires cartilagineuses, du genre des squales ; il est d'une prodigieuse grandeur ; il a la tête très-large, & la gueule extrêmement fendue, située en dessous comme dans tous les chiens de mer ; son gosier est très-large : c'est le plus vorace & le plus goulu de tous les poissons, il digere en peu de temps. Cet animal est singuliérement favorisé de la Nature, sur-tout l'espece appelée *lamie ;* car sa gueule est armée d'un appareil de six rangs de dents disposées de façon qu'ils s'en trouve toujours de prêtes à prendre la place de celles tombées par vieillesse ou par accidens. *Stenon* dit que ce poisson a plus de deux cents dents, & qu'il n'en voit pas l'utilité, en ce que la plus grande partie est placée à la face interne de la mâchoire & recouverte de chairs mollasses & fongueuses. Cette singularité a invité M. *Hérissant* à vérifier l'observation de *Stenon :* il a examiné plusieurs têtes de requins, & a trouvé que l'observation étoit exacte; mais de plus il a trouvé ce que *Stenon* n'avoit pas rencontré, c'est-à-dire, l'usage de ces dents prétendues inutiles, & la maniere dont elles prennent la place de celles qui viennent à manquer. Les dents du requin sont plates & triangulaires, aiguës & découpées comme une scie ; elles ne sont point engagées comme celles des animaux terrestres, dans une cavité pratiquée dans l'os de la mâchoire ; cet os est entiérement recouvert par une épaisse membrane, à laquelle les dents sont fortement attachées par leur base : derriere chacune des dents qui garnissent le contour de la gueule du requin, il y a une

rangée d'autres dents couchées, ou repliées en recouvrement les unes sur les autres & sur la surface interne de la mâchoire, à-peu-près comme les feuilles d'un artichaut, ou si l'on veut, comme les ardoises sur un toît qui seroit renversé; la pointe de ces dents est tournée vers le bas de la mâchoire, & elles sont recouvertes d'une chair fongueuse & mollasse, qu'il faut enlever pour les appercevoir; les plus intérieures même, sur-tout dans les jeunes requins, sont membraneuses & presque semblables, pour la consistance, aux dents naissantes d'un fœtus humain. Lorsque l'animal a perdu quelque dent, la membrane s'étend vers le vide qu'elle laisse, & par-là une nouvelle dent se redresse & vient prendre la place de celle qui a été ôtée. Il est aisé de remarquer les dents qui ont été ainsi renouvellées; car celles qui ne l'ont point été, sont placées de maniere qu'un de leurs bords est recouvert par la dent qui les précede, & l'autre recouvre celle qui les suit; au lieu que les dents qui ont été renouvellées sont recouvertes des deux côtés par celles qui les joignent, & il est aisé de voir que, venant du dedans de la gueule au dehors, cette position leur est inévitable: on peut même voir combien de fois elles ont été renouvellées; car on en trouvera d'autant moins dans la colonne de dents de réserve, qu'il y en a eu davantage de remplacées. On voit de plus en dehors du rang extérieur de dents sur la membrane qui les porte, les impressions de celles qui n'existent plus, & qui sont assez semblables aux vestiges qui restent au fond d'un artichaut dont on a ôté les feuilles. C'est par cette mécanique que les dents du requin, plus exposées peut-être à se rompre que celles d'aucun animal par les efforts qu'il fait pour attaquer & pour déchirer sa proie, peuvent être promptement remplacées lorsqu'elles viennent à manquer: peut-être n'est-il pas le seul à qui cette propriété ait été accordée; mais c'est au moins le seul exemple qu'on ait eu jusqu'ici de ce singulier renouvellement.

Nous disons que ces dents sont disposées par six rangs, dont le premier paroît en dehors de la gueule & tend vers le devant; celles du second sont droites

& les autres courbées en dedans : chaque mâchoire contient soixante-douze dents. Cet animal de mer dont la peau est très-rude, est fort long, & est une masse si pesante, que *Rondelet* dit qu'on en a vu qui pesoient trente mille livres. A Nice & à Marseille on en a pris qui avoient dans leur estomac des hommes entiers, & même un tout armé : voilà pourquoi les Normands ont nommé ce poisson *requiem*. *Rondelet* ajoute que si on tient cette gueule ouverte avec un baillon, les chiens y entrent aisément pour manger ce qui est dans l'estomac : *Gesner* confirme la même chose. L'on ne peut pas douter à présent que ce ne soit là le vrai poisson dans le ventre duquel le Prophete Jonas passa trois jours & trois nuits, & dont il est fait mention dans l'Ecriture. Ce poisson que l'on nomme dans le Nord *pert-fish*, c'est-à-dire, poisson de montagne, a la tête grosse, le dos court & très-large ; il aime la chair & dévore des cadavres en entier ; il a de la graisse sous la peau ; sa chair est blanche, dure & sent le sauvagin : quelques-uns la préferent à toutes les autres especes de chien marin. Sa femelle est vivipare ; sa matrice ressemble à celle de la chienne, & ses autres parties à celles des poissons. *Belon* dit avoir vu une femelle faire onze petits à la fois, non enveloppés de tuniques, mais attachés seulement par un cordon ombilical à la matrice de la mere.

Labat dit que le requin est un véritable chien de mer, qui n'a d'avantage sur ceux qu'on prend sur nos côtes que sa grandeur, qui est quelquefois démesurée. *Anderson* dit aussi que le requin d'Islande est le chien de mer. Le requin des mers d'Afrique a jusqu'à vingt-cinq pieds de longueur, & quatre pieds de diametre : ses dents ne sont point crenelées comme celles de la lamie, mais extrêmement dures : ses yeux sont ronds & petits à proportion de son corps, & d'un rouge enflammé ; les muscles destinés à les mouvoir en haut, en bas, à droite & à gauche, se voient manifestement ; on y distingue plus clairement que dans aucun autre animal toutes les humeurs & les tuniques ; sur-tout celle qui enveloppe le cristallin, quoiqu'elle soit plus déliée qu'une toile d'araignée, & très-transparente.

Barbot dit que les os de sa mâchoire ont un ressort si singulier, qu'il peut ouvrir sa gueule d'une largeur prodigieuse, en un mot, suivant la grosseur de sa proie: heureusement cette gueule meurtriere est à près d'un pied de distance du bout de son museau, ce qui fait que le monstre pousse sa proie devant lui au lieu de la mordre, s'il veut la prendre étant dans la situation ordinaire à tous les poissons. On observe qu'après avoir mangé l'amorce, il y retourne jusqu'à quatre fois, quoique déchiré jusqu'au sang par le croc de fer qui sert d'hameçon. Pour mordre facilement il se met un peu sur le côté. Ses nageoires sont plus grandes que dans les autres chiens de mer; il en a deux aux côtés vers les ouies, & un aileron sur le dos au tiers de sa longueur du côté de la tête: il en a en outre un autre plus petit vers la queue, & deux moyens sous le ventre où se trouve l'anus: la queue est grande, très-forte & échancrée, & la partie supérieure qui est munie de vertebres, s'éleve plus haut que l'inférieure, qui par ce moyen représente la figure d'un croissant: sa peau est d'un brun foncé dans toutes les parties du corps, excepté sous le ventre où elle est blanchâtre; elle n'a point d'écailles, mais elle est revêtue d'une sorte d'enduit dur, épais & grenelé comme le chagrin, divisé par des raies ou des lignes qui se croisent régulièrement. On le trouve en pleine mer, sur les côtes & à l'embouchure des fleuves: il y en a en abondance entre les Tropiques, particuliérement depuis Arguim au long de la côte jusqu'au royaume d'Angola.

Pêche du Requin.

Cet animal poursuit sa proie avec tant de vivacité, qu'il échoue quelquefois sur le rivage: il est vorace, hardi & dangereux. *Labat* dit qu'il dépeupleroit la mer & les rivieres, sans la difficulté qu'il a de pouvoir mordre sa proie. Le mouvement qu'il fait alors, quoique très-vif, donne à la proie qu'il poursuit le temps de s'échapper; c'est aussi ce moment que les Negres prennent pour le percer; lorsqu'ils le voient à portée de pouvoir s'élancer sur eux en se tournant, ils plongent au

dessous de lui & lui fendent le ventre. C'est ainsi que l'adresse jointe à la hardiesse est capable de vaincre la résistance la plus forte & la plus vigoureuse. Toute sorte de chair accommode cet animal; il semble pourtant que celle de l'homme blanc l'attire moins que celle d'un Negre, & celle-ci moins que celle d'un chien. En 1744 un Matelot Provençal se baignant dans la Méditerranée près d'Antibes, s'apperçut qu'un requin nageoit au-dessous de lui & le suivoit; le Matelot fit un cri lamentable pour implorer le secours de ses compagnons qui étoient sur le bord du vaisseau, à côté duquel il se trouvoit; ils lui jeterent une corde avec laquelle il s'attacha au-dessous des bras, & ils l'enleverent rapidement: le requin alors s'élança hors de l'eau si vivement, qu'il put encore lui emporter une jambe comme s'il l'eût coupée avec une hache. Nos Pêcheurs François ne sont pas si téméraires que les Negres; il ne leur faut pas beaucoup d'adresse pour prendre cet animal: comme il est extrêmement goulu, il se jette avidement sur tout ce qu'on lui présente; ordinairement c'est un gros hameçon garni d'une piece de lard, attaché à une bonne chaîne de fer de deux aunes de long: lorsqu'il n'est pas affamé il s'approche de l'appât, l'examine, tourne autour, semble le dédaigner; il s'en éloigne un peu, & puis revient; quelquefois il se met en devoir d'engloutir l'appât, & quitte prise ayant la gueule tout en sang. Lorsqu'on a pris assez de plaisir à voir toutes ses démarches, on tire la corde & on feint de vouloir retirer l'appât hors de l'eau: son appétit se réveille, son avidité le perd; alors tout de bon il se jette goulument sur le lard & l'avale; mais comme il se sent pris & retenu par la chaîne, c'est un nouveau divertissement de voir tous les mouvemens qu'il se donne pour se décrocher; il fait jouer ses mâchoires, pour couper la chaîne, il tire de toutes ses forces pour arracher la corde qui le tient attaché; souvent il s'élance en avant & fait des bonds furieux; il oppose la plus vive résistance. *Labat* dit en avoir vu qui vouloient vomir ce qu'ils avoient pris, & qui sembloient près de mettre toutes leurs entrailles dehors par la gueule. Lorsqu'il s'est assez débattu, on tire la

corde jusqu'à lui mettre la tête hors de l'eau, alors on glisse une autre corde avec un nœud coulant, qu'on lui fait passer jusqu'à la naissance de la queue, où on la serre; il est aisé alors de l'enlever dans le bâtiment, ou de le tirer à terre où l'on acheve de le tuer. Il n'y a point d'animal plus difficile à faire mourir, car après l'avoir coupé en pieces on voit encore remuer toutes les parties. Au reste, lorsqu'un requin est pris & tiré à bord, il n'y a point de Matelot assez hardi pour en approcher sans précaution : outre ses morsures voraces qui enlevent toujours quelque partie du corps, les coups de sa queue sont si forts, qu'ils peuvent casser les bras ou les jambes de ceux qui en seroient frappés.

M. *Anderson* dit que le requin est assez commun sur les côtes d'Islande; mais on n'en prend, dit-il, que la plus grande espece pour en tirer la graisse & le foie. Ce poisson mord mieux à l'hameçon pendant la nuit, c'est pourquoi on le prend vers Noël où les nuits sont plus longues; & avec l'amorce dont nous avons parlé. Il a un foie d'une grosseur si énorme, qu'un seul suffit pour remplir un petit tonneau de plusieurs pintes; on en tire par la voie de l'ébullition dans l'eau, douze livres de thran (huile) qu'on garde dans de petites barriques. Ce foie est divisé en deux lobes; son ovaire est aussi fort grand; & les Norwégiens en font de fort bonnes omelettes, qu'ils appellent *haakage*. Sa graisse a la qualité singuliere de se conserver long-temps, & de durcir, en se séchant comme le lard de cochon; aussi les Islandois s'en servent au lieu de lard, & la mangent avec leur stocfisch; mais ordinairement on la fait bouillir pour en tirer de l'huile. On coupe la chair du bas-ventre de ce poisson en tranches fort minces, qu'on laisse sécher, en les tenant suspendues pendant un an & davantage, jusqu'à ce que toute la graisse en soit dégouttée : & on prétend que cette sorte de poisson desséché, ensuite cuit, est assez bon à manger.

Sur nos côtes, & particuliérement dans la Méditerranée, où cet animal nageur se trouve abondamment, on mange sa chair, quand on n'a rien de meilleur, parce qu'elle est dure, coriace, maigre, gluante, de mauvais goût, & très-difficile à digérer. La seule partie

supportable est le ventre qu'on fait mariner pendant vingt-quatre heures, & bouillir à l'eau pour le manger avec de l'huile. Si l'on prend une femelle avec quelques petits dans le ventre, on se hâte de les en tirer; & les ayant fait dégorger dans l'eau fraîche pendant un jour ou deux, on trouve leur chair assez bonne. Des Matelots Européens ne dédaignent pas tout-à-fait ce poisson; les Negres en font leur aliment ordinaire; nos Navigateurs accoutumés à la bonne chere qu'on fait sur terre, méprisent la chair du requin pris sur nos côtes, parce qu'elle est trop dure; mais les Negres savent remédier à ce défaut, en la gardant huit à dix jours, jusqu'à ce qu'elle commence à sentir mauvais; après quoi ils la regardent comme un mets exquis; aussi s'en fait-il un commerce très-considérable dans la Guinée, notamment sur la Côte d'Or.

M. *de la Moriée*, de la Société Royale de Montpellier, & qui a donné à l'Académie des Sciences un Mémoire sur l'impossibilité du vomissement des chevaux, a découvert un organe particulier dans le chien de mer, jusques-là inconnu des Naturalistes. Cet organe consiste en un filtre placé entre la pointe du museau & du cerveau, à-peu-près de la grosseur de ce viscere, de la consistance & de la couleur du corps vitré; & il transsude par les petits trous de la peau: ce qui sert, dit-il, à graisser ou lubrifier la pointe ou la proue avec laquelle ce poisson fend l'eau. Tous les poissons sont enduits plus ou moins d'une espece de colle, d'huile ou de graisse, qui sert aussi à les défendre des impressions nuisibles que l'eau pourroit faire sur leur peau & sur leurs écailles, ce qui est apparemment un produit de leur transpiration; mais on ne leur remarque point le même organe que le requin a pour cet effet.

M. *Stenon*, dans un traité particulier ajouté à son *Essai de Myologie*, qu'on pourra consulter, a décrit la tête du requin: les vaisseaux de la peau en sont très-dignes de remarque; ce sont des sources d'une humeur onctueuse qui enduit la surface du corps, & qui est nécessaire pour faciliter le mouvement du poisson. Souvent le requin est précédé dans la mer d'un petit poisson, que l'on nomme *pilote*: voyez ce mot. Quelquefois on le

trouve attaché sur son dos, ainsi que le remora appelé *sucet* : voyez REMORE. Les requins paroissent ordinairement dans les temps calmes.

On trouve dans la mer du Cap de Bonne-Espérance deux sortes de requins, que les Européens appellent *hayes*.

La premiere espece a seize pieds de long ; les dents, dont il a trois rangées, sont fortes, crochues & très-pointues ; il a une fente considérable sous le ventre, entre les deux nageoires, près de la queue : sa peau est fort rude. La deuxieme espece est beaucoup plus large, & a six rangs de dents ; c'est une lamie : sa peau est aussi rude qu'une lime ; sa queue se termine aussi en croissant.

On trouve dans la tête des requins quelques onces de cervelle très-blanche, laquelle étant séchée & mise en poudre, est fort apéritive & diurétique. On prétend qu'elle provoque aussi l'accouchement ; la dose en est depuis douze grains jusqu'à un gros dans un verre de vin blanc. On assure que cette même cervelle rôtie au feu, devient aussi dure qu'une pierre. On recommande aussi les dents du requin réduites en poudre, & prises à la dose de deux scrupules, pour arrêter le cours de ventre, les hémorragies, & pour provoquer les urines, & détruire la pierre : cette derniere propriété nous paroît suspecte ; on enchâsse celles de ces dents qui sont unies dans de l'argent pour en faire des hochets, dont les enfans se servent pour aider leurs dents à percer. Autrefois les Orfevres enchâssoient aussi celles qui sont dentelées, & les vendoient au peuple crédule, qui les portoit en amulettes, afin de soulager les maux de dents, & de guérir la peur. *Rondelet* dit qu'on en prépare d'excellens dentifrices propres à blanchir les dents, & à les affermir. On a reconnu que les dents qu'on nous apporte de Malte, sous le nom de *langues pétrifiées de serpens* ou de *glossopetres*, sont des dents de chien de mer : *voyez* GLOSSOPETRES. Enfin, la peau de chien de mer est d'usage chez plusieurs Artisans qui l'emploient pour couvrir des étuis de lunettes, & pour d'autres ouvrages, ou pour polir le bois, & même le fer.

RÉSEAU. Coquille bivalve de la famille des cames; elle est toute reticulée en dehors, & d'un blanc nué de chair; en dedans elle est un peu citron clair, bordé d'une couleur de rose ou de cerise, qui s'étend quelquefois en dessus : *voyez* CAME.

RÉSÉDA ou HERBE MAURE ou HERBE D'AMOUR, *reseda vulgaris*. Cette plante annuelle est plus connue sous ce premier nom, quoique Latin, que sous les autres; elle s'éleve à la hauteur d'un pied & demi; ses tiges sont cannelées, creuses, revêtues de feuilles rangées alternativement, découpées, crêpées, d'une saveur amere, rougissant le papier bleu; ses rameaux soutiennent des épis de fleurs hermaphrodites, en forme de thyrses; ces fleurs sont composées de plusieurs feuilles irrégulieres, jaunes & d'un très-grand nombre d'étamines. A ces fleurs succedent des capsules membraneuses à trois angles: c'est en Juin, Juillet & Août que cette plante fleurit; on la rencontre dans les champs, le long des chemins, dans les terres crayeuses.

Ce réséda, qui est sans odeur, ressemble exactement en tout au petit réséda d'Egypte, qui a une odeur des plus suaves. *M. d'Alibard* a présumé que ces deux plantes n'étoient peut-être qu'une variété l'une de l'autre; la premiere ayant plus d'odeur, parce qu'elle vient des pays chauds: il s'en est assuré, en semant en Décembre de la graine du réséda odorant dans des pots pleins de diverses terres, & dans un autre rempli d'une terre sablonneuse. Tous les réséda qui ont crû dans la terre préparée & dans la terre de jardin, ont donné des fleurs extrêmement odorantes, au lieu que celles du réséda venu dans le sable, n'ont point eu du tout d'odeur. Cette odeur paroît donc déterminée dès l'instant de la germination; car les réséda transplantés alternativement du sable dans la terre, & de la terre dans le sable, n'ont perdu, ni acquis d'odeur. On éprouve tous les jours pour la qualité des légumes recueillis en différents pays, ce que nous venons de voir pour l'odeur.

Il reste présentement à examiner, dit M. *d'Alibard*, si la culture & la qualité de la terre pourroient rendre l'odeur aux plantes qui proviendroient de la graine du

petit réséda commun : c'est ce qu'il se propose de faire, comme de tenter les mêmes essais sur plusieurs autres plantes qui sont dans le même cas. Il seroit bien autrement avantageux ou agréable de venir à bout de donner une odeur agréable à celles qui n'en ont point, ou du moins d'augmenter le peu qu'elles ont, ou de faire perdre à quelques-unes leur odeur fétide. Un certain nombre d'expériences faites avec succès sur cette matiere, pourroit peut-être répandre quelques lumieres sur la cause des bonnes ou des mauvaises odeurs des végétaux, & sur les moyens de se procurer les unes, & de se garantir des autres : *voyez son Mémoire imprimé dans le tome I. des Mémoires présentés à l'Académie.* (M. *Haller* prétend que le réséda à bonne odeur n'est pas l'espece commune, & en differe par ses fleurs beaucoup plus grandes, & par les feuilles ou simples ou peu divisées.)

Le réséda est estimé adoucissant & résolutif; on s'en sert appliqué extérieurement contre les tumeurs inflammatoires, dont il calme la douleur & dissipe l'inflammation.

RÉSIDU ou DÉPOT, c'est un sédiment en forme de concrétion pierreuse, dont on fera mention à l'article STALACTITES.

RÉSINE, *resina.* C'est essentiellement une substance inflammable qui se dissout en totalité dans l'esprit-de-vin ou dans les huiles essentielles. Il ne s'en dissout qu'une très-petite partie dans l'eau bouillante, & aucunement, dit-on, dans l'eau froide. Les sucs résineux contiennent tous une huile essentielle & un sel essentiel acide ; ce dernier est moins dissoluble dans l'eau, que dans l'esprit-de-vin ; il est susceptible de se volatiliser à une chaleur capable de fondre le sucre. On distingue deux especes de résines, l'une qui est liquide, & en même temps gluante & tenace, comme grasse & oléagineuse ; tels sont les baumes naturels dont nous avons parlé : l'autre espece de résine est seche & ordinairement transparente & friable ; mais elle s'amollit par la chaleur. Telles sont les résines dont il est mention ci-après, indépendamment des autres, telles que le *benjoin*, le *camphre*, le *storax*, l'*oliban*, le *sandaraque*,

que, le *mastic*, le *sang de dragon*, le *labdanum*, la *caragne*, &c. dont on trouve la description dans cet Ouvrage. On donne souvent le nom de *résine* à la substance concrete qui découle du *pin* : voyez son article au mot PIN. Toutes les résines découlent, de même que les gommes, avec ou sans incision, des arbres dont elles portent communément le nom. *Voyez ce que nous avons dit à l'article* GOMME.

RÉSINE ANIMÉ. Il y a deux sortes de résine animé; l'une d'Orient, l'autre d'Occident : ces deux especes de résine sont appelées improprement dans les boutiques *gomme animé ;* ce sont de vraies résines, car elles sont très-inflammables. La résine animé d'Orient ressemble, en quelque façon à la myrrhe : elle répand une odeur suave quand on la brûle. On l'apportoit autrefois de l'Ethiopie : elle est très-rare présentement; on lui substitue celle d'Occident, ou la résine que l'on appelle *courbaril.*

La résine de courbaril, ou la *résine animé Occidentale*, ou le *joticacica* des Brésilois, est d'un blanc citrin, solide, transparente, d'une odeur douce, agréable, & se consume facilement, étant mise sur les charbons; on prétend, mais à tort, qu'elle n'est aucunement soluble dans les esprits ardens, non plus que dans les huiles essentielles, ni dans les graisses. Cette résine ressemble tellement à la *résine copal*, qu'il n'est pas aisé de les distinguer : on peut au moyen d'un procédé particulier, les employer également dans les vernis transparens: *voyez* RÉSINE COPAL. Celle du courbaril nous vient de la Nouvelle Espagne, des iles de l'Amérique & du Brésil. M. *de Préfontaine* dit que les Indiens s'en servent pour vernir leur poterie (apparemment que ces vases ne doivent point être exposés au feu). Ils la passent dans un bois mou, & elle leur sert de flambeau; elle découle d'un vieux arbre, connu en Amérique sous le nom de COURBARIL, *courbaril bifolia-flore pyramidato* : PLUM. Cet arbre qui croît aussi en Afrique, notamment sur les bords de la riviere de Gambie & aux environs, est un des plus grands & des plus utiles : son bois est dur, susceptible du poli, rougeâtre & excellent pour toutes sortes d'ouvrages, &

notamment pour la fabrique des rouleaux qu'on emploie dans les moulins à sucre : les planches qu'on en tire portent jusqu'à dix-huit pouces de large ; on en fait de très-beaux meubles : ses feuilles sont semblables à celles du laurier, attachées deux à deux à chaque queue : elles sont transparentes, & paroissent percées de trous comme celles du mille pertuis : ses fleurs sont légumineuses, tirant sur le pourpre, ramassées en pyramide : le fruit est une gousse longue d'environ un pied, couverte d'une écorce assez semblable à celle de la châtaigne, remplie de petites fibres réunies par paquets, & parsemée de farine jaunâtre, d'un goût aigrelet, & d'une odeur peu agréable : ces filandres recouvrent plusieurs noyaux très-durs, de la figure & de la grosseur de nos feves de marais. Les Negres recueillent ces fruits avec empressement, pour en faire une espece de pain qui est plus beau que bon.

Dans ces pays on fait usage de la fumigation de cette résine, pour guérir les maux de tête ou des autres parties du corps attaquées du froid. Cette même résine, dissoute dans de l'huile ou de l'esprit-de-vin, est bonne pour la goutte & les maladies de nerfs.

La résine animé ne fournit pas d'huile essentielle dans la distillation avec l'eau, à moins qu'on n'en mette à la fois une grande quantité en expérience. Cette résine a beaucoup de peine à se dissoudre dans l'esprit-de-vin, tant qu'elle est pure, mais à l'aide d'autres sucs résineux, elle y devient plus dissoluble. L'eau n'en tire qu'une couleur foible, & qui au rapport de M. *Cartheuser*, ne vient que de ce que ce menstrue a détaché quelque portion de matiere résineuse pendant la digestion ; aussi ne fait il pas difficulté de ranger cette substance au nombre des résines les plus pures.

RÉSINE DE CACHIBOU. *Voyez au mot* GOMMIER.

RÉSINE CAREIGNE. *Voyez* CARAGNE.

RÉSINE DE CEDRE : elle est assez semblable à du galipot par sa forme grenue & friable, & par sa couleur jaunâtre. On appelle *cedria* celle qui est en petits grains, & qui découle sans incision : *voyez* CEDRIA,

& l'on donne le nom de *résine de cedre* à celle qui est en stalactites, & qui sort de l'arbre lorsqu'on y a fait des incisions : elle a une odeur assez agréable. Ces véritables résines sont rares en France : on leur substitue souvent le *galipot*.

RÉSINE DE CONE. On donne ce nom à la térébenthine qui découle naturellement sans incision. *Voyez aux articles* PIN, SAPIN & PISTACHIER.

RÉSINE COPAL, que l'on appelle improprement *gomme copal*, est une résine dure, luisante, transparente, & de couleur citrine, odorante, mais moins que l'animé : elle découle ou naturellement ou par scarification, d'un grand arbre qui croit à la Nouvelle Espagne, dont les feuilles sont semblables pour la figure à celles du chêne ; le fruit en est arrondi, de couleur de pourpre : on le nomme *copallifera*. Cette résine a une odeur très-forte quand on la brûle. Les Américains avoient coutume de brûler ce parfum en l'honneur de leurs Dieux, & ils firent la même chose à l'egard des premiers Conquérans de l'Amérique, qu'ils eurent la foiblesse, pendant quelque temps, de regarder comme des Dieux. On fait un grand usage de cette résine pour les vernis : on en fait un grand commerce à Nantes & à la Rochelle. La *copale orientale* est fort rare en Europe. Bien des Naturalistes croient que la copale ordinaire est la premiere matiere du *succin ;* apparemment à cause des ressemblances qu'a la *résine copal* avec le *succin :* elle a en effet la couleur, la belle transparence, la dureté & l'indissolubilité totale dans l'esprit-de-vin qu'on observe dans le succin. *Voyez* AMBRE JAUNE.

RÉSINE DE COURBARIL. C'est la *résine animé d'Occident.* Voyez à l'article RÉSINE ANIMÉ.

RÉSINE ÉLASTIQUE. C'est une résine des plus singulieres, tant par l'usage auquel on peut l'employer, que par sa nature qu'on peut proposer en problême aux plus habiles Chimistes : elle découle d'un arbre qui croît en Amérique ; elle est nommée par les Indiens Maïnas au Sud-Est de Quito, *caoutchouc.* On sait qu'une des propriétés essentielles des résines, est d'être absolument indissolubles dans l'eau, & de ne

céder qu'à l'action de l'esprit-de-vin, plus ou moins continuée: cette propriété est presque toujours accompagnée de l'inflexibilité & de l'inextensibilité; elles n'ont communément d'autre ressort que celui qu'ont presque tous les corps durs. Mais l'espece singuliere dont il est ici question, & sur laquelle M. *de La Condamine* a donné un Mémoire dans le Recueil de l'Académie pour l'année 1751, & dans sa relation de la riviere des Amazones, p. 78, 1745, ne se dissout point dans l'esprit-de-vin: elle a l'extensibilité du cuir, & une très-forte élasticité. Pour compléter sa singularité, rien ne ressemble moins à une résine que cette matiere, quand on la tire de l'arbre duquel elle sort.

Cet Académicien nous apprend qu'on trouve un grand nombre de ces arbres dans les forêts de la Province des Émeraudes au nord de Quito: on les appelle *hhévé*. Il en découle, par la seule incision, une liqueur blanche comme du lait, qui se durcit peu-à-peu à l'air. Les habitans en font des flambeaux d'un pouce & demi de diametre sur deux pieds de longueur: ces flambeaux brûlent très-bien sans mêche, & donnent une clarté assez belle; ils répandent en brûlant une odeur qui n'est pas désagréable: un seul de ces flambeaux peut durer allumé environ douze heures.

Dans la Province de Quito, on enduit des toiles de cette résine, & on s'en sert aux mêmes ouvrages pour lesquels nous employons ici la toile cirée.

L'arbre d'où l'on tire cette résine croît aussi le long des bords de la riviere des Amazones: les Indiens en font des bottes d'une seule piece, qui ne prennent point l'eau, & qui, lorsqu'elles sont passées à la fumée, ont tout l'air d'un véritable cuir. C'est sans doute de cette même matiere ou de quelqu'autre fort analogue, que sont faits ces anneaux, dont quelques Voyageurs ont rapporté qu'on fait des bagues qui deviennent, quand on veut, des bracelets, des colliers, & même des ceintures, quoiqu'il y ait peut-être un peu d'exagération dans ce dernier fait.

L'usage que fait de cette résine la Nation des Omaguas, située au milieu du continent de l'Amérique, est encore plus singulier: ils en construisent des bouteilles

en forme de poire, au goulot desquelles ils attachent une cannule de bois ; en les pressant on en fait sortir par la cannule la liqueur qu'elles contiennent, & par ce moyen ces bouteilles deviennent de véritables seringues. Ce seroit chez eux une espece d'impolitesse de manquer à présenter avant le repas à chacun de ceux que l'on a priés à manger, un pareil instrument rempli d'eau, dont on ne manque pas de faire usage avant de se mettre à table, dans le dessein d'avoir plus d'appétit. Cette bizarre coutume a fait nommer par les Portugais de la Colonie du Para, l'arbre qui produit cette résine, *pao de xiringa*, Bois de seringue.

Cet arbre est fort haut & très-droit ; il n'a qu'une petite tête & nulle autre branche dans sa longueur ; les plus gros ont environ deux pieds de diametre ; sa feuille est assez semblable à celle du *manioc ;* son fruit est triangulaire, & a quelque rapport à celui du *palma Christi*. Il renferme trois semences, dans chacune desquelles on trouve une amande. Ces amandes étant pilées & bouillies dans l'eau, donnent une huile épaisse en forme de graisse, de laquelle les Indiens se servent au lieu de beurre pour préparer leurs alimens. Le bois de cet arbre est léger, extrêmement liant, & propre à faire de petits mâts.

Pour tirer le suc laiteux ou la résine, on lave le pied de l'arbre, & on y fait ensuite plusieurs entailles qui doivent pénétrer toute l'écorce. Ces entailles se placent au-dessus les unes des autres ; & au-dessous de la plus basse on mastique une feuille de *balisier*, qui sert de gouttiere pour conduire le suc laiteux dans un vase placé pour le recevoir.

Pour employer ce suc, on en enduit des moules préparés pour cela. Si c'est une bouteille, par exemple, que l'on veut faire, on fait le moule avec de la terre grasse, on applique dessus un enduit, on l'expose à l'épaisse fumée d'un feu que l'on allume à cet effet : dès que l'on voit que l'enduit a pris une couleur jaune, on retire la bouteille & on y met une seconde couche qu'on traite de même, & on en ajoute jusqu'à ce qu'elle ait l'épaisseur qu'on veut lui donner. Quand la résine est desséchée, on casse le moule en pressant la

bouteille, & on y introduit de l'eau pour délayer les morceaux du moule & les faire sortir par le goulot.

Vers l'année 1746 M. *Fresneau*, Ingénieur du Roi dans la colonie de Cayenne, y découvrit aussi l'arbre dont on retire la *résine élastique*. On doit mettre en œuvre cette résine sur le lieu même où sont les arbres, parce que le suc laiteux se desseche & s'épaissit très-promptement, lorsqu'il est tiré de l'arbre : ce sera probablement un objet de commerce exclusif pour la Colonie qui possede cette espece de trésor. L'eau tiede ou une chaleur de vingt ou trente degrés, ramollit cette matiere, la rend souple, à raison de son plus ou moins d'épaisseur; mais elle ne l'amene pas au point de pouvoir être pétrie ou moulée de nouveau. Les ouvrages faits de cette résine élastique sont sensibles à la moindre gelée, tandis que l'ardeur du soleil n'y fait aucune impression. M. *Fresneau*, qui a fait beaucoup d'expériences sur le caoutchouc, est parvenu à le dissoudre dans de l'huile de noix, en l'y tenant en digestion à un feu de sable doux. Mais cette digestion faisoit plus, elle le détruisoit, & il ne pouvoit plus reprendre ni sa solidité ni son ressort. Pour tirer avantage de cette résine, il falloit trouver le moyen de la dissoudre, & de lui faire reprendre ensuite sa fermeté & son élasticité ; c'est ce problême que M. *Macquer* est parvenu à résoudre, ainsi qu'on le lit dans les Mémoires de l'Académie des Sciences : après avoir fait plusieurs tentatives, avec différens dissolvans, tels que l'huile de lin, l'essence de térébenthine même rectifiée, sur la chaux, le lait de figuier & l'éther; il n'a trouvé que dans ce dernier dissolvant les qualités qu'il recherchoit; après avoir distillé à une chaleur très-douce huit ou dix livres de bon éther, il n'en prit que les deux premieres livres qui passerent dans cette rectification.

Le caoutchouc coupé par morceaux & mis dans un matras bien bouché, avec une assez grande quantité de cet éther, pour qu'il en soit plus que couvert, s'y dissout parfaitement sans autre chaleur que celle de l'air; la dissolution est claire & prend une belle couleur ambrée ; elle conserve l'odeur d'éther, mais mê-

lée d'une odeur désagréable & propre à la résine élastique, & cette dissolution qui est un peu moins fluide que l'éther pur, ne détruit aucune des propriétés de la résine. Si on la verse ou qu'on l'étende sur un corps solide, elle y forme en un instant un enduit de résine aussi élastique qu'elle l'étoit avant que d'être dissoute; si on la verse dans l'eau elle ne s'y mêle pas, & ne lui donne aucune apparence laiteuse, mais il se forme à sa surface une membrane solide & fort élastique que l'on peut étendre très-considérablement sans qu'elle se déchire, & qui reprend ses premieres dimensions dès qu'on cesse de la tirer.

Cet Académicien en se servant d'un moule de cire est parvenu à faire avec la résine élastique ainsi dissoute de petits tuyaux de la grosseur d'une plume à écrire. La solidité de cette matiere, son élasticité, la propriété qu'elle a de résister à l'eau, aux sels, à l'esprit-de-vin, & à beaucoup d'autres dissolvans, la rendent très-propre à faire des tuyaux flexibles & élastiques qui pouroient être nécessaires dans plusieurs ouvrages de méchanique; on pourroit l'employer avantageusement à faire des sondes, qui par leur souplesse & leur flexibilité, seroient bien préférables à celles qu'on a été obligé de faire jusqu'à présent avec des métaux. Quand l'utilité de cette dissolution se borneroit à faire des sondes creuses, molles & flexibles, capables d'évacuer la vessie dans les cas où les secours ordinaires sont toujours douloureux & dangereux, ne sauveroit-elle pas la vie, & ne prolongeroit-elle pas les jours d'un grand nombre de malades qui périssent faute d'un pareil instrument? Pour parvenir à former ces tuyaux, il faut prendre un moule de cire, enduire sa surface de plusieurs couches de résine dissoute, & lorsque cette résine a pris de la consistance, la plonger avec son moule dans l'eau bouillante. La cire fond, & il ne reste plus que le tube. Des expériences suivies & des tentatives réitérées nous apprendront peut-être bien d'autres propriétés de cette résine.

Il croît aussi en Amérique plusieurs autres especes d'arbres dont on retire des sucs laiteux, qui mêlés les uns avec les autres en certaine proportion, sont pro-

pres à faire des ouvrages semblables à ceux que l'on fait avec la résine élastique, mais qui ne sont pas d'une aussi bonne qualité. M. *Poivre*, Commissaire Ordonnateur à l'île de France, a mandé à M. le Chevalier *Turgot*, qu'il avoit découvert une plante très-commune dans cette île, qui donne lorsqu'on la casse un suc laiteux, pareil à celui de l'arbre de Cayenne, qui, comme lui, forme en s'épaississant une résine semblable au caoutchouc, quoiqu'un peu moins élastique que ce dernier; elle est comme lui susceptible d'une grande extension.

M. *de Magalhaens* (Magellan) vient de nous communiquer une nouvelle propriété de la résine élastique connue depuis quelque temps en Angleterre; on peut s'en servir au lieu de mie de pain pour effacer les traces du papier gratté, & celles faites sur le papier au moyen du crayon noir d'Angleterre qui est la molybdene; nous en avons vu l'effet.

RÉSINE ÉLÉMI, *resina elemi*. C'est une substance totalement inflammable, dont on distingue deux sortes dans les boutiques où elles sont connues sous le nom impropre de *gomme élémi*: l'une vraie, qui vient d'Ethiopie; & l'autre bâtarde, qui vient d'Amérique.

La vraie *résine élémi* est jaunâtre, ou d'un blanc qui tire un peu sur le vert, solide extérieurement, sans être absolument seche, souvent molle & gluante, formée en morceaux cylindriques, du poids de deux livres, d'une odeur forte de fenouil, peu agréable: ces morceaux sont communément enveloppés de grandes feuilles de palmier ou de canne-d'Inde, espece de roseau.

On prétend que l'arbre d'où elle découle, est une sorte d'olivier sauvage de moyenne hauteur, dont les feuilles sont longues & étroites, de couleur verte blanchâtre, argentée: sa fleur est rouge, & son fruit ressemble à l'olive: on trouve cet arbre en Egypte, dans l'Ethiopie.

L'*élémi d'Amérique* est une résine blanche jaunâtre, transparente, ressemblant à la résine du pin: sa consistance est ordinairement molle, grasse & gluante; elle devient avec le temps très-friable: on la trouve très-communément dans les boutiques: on l'apporte du Brésil, de la Nouvelle Espagne & des îles de l'Amé-

tique : elle découle d'un arbre que les Bréfilois appellent *icicariba*, & qui eſt haut comme un *hêtre* : ſon tronc eſt médiocrementt gros ; ſon écorce eſt unie & griſe ; ſes feuilles ſont ſemblables à celles du *poirier* : les étamines des fleurs ſont jaunâtres ; les fruits ſont de la groſſeur & figure d'une olive, & de la couleur d'une grenade : la pulpe de ces fruits a la même odeur que la *réſine élémi* : ſi l'on fait une inciſion à l'écorce, il en découle pendant la nuit une réſine verdâtre très-odorante, qui ſent l'anis nouvellement écraſé, & que l'on peut recueillir : le lendemain elle a la conſiſtance de la manne, & elle ſe manie aiſément. Il ſuffit de preſſer l'écorce des différentes parties de cet arbre, pour qu'il en exhale auſſi-tôt une odeur vive. Il faut cependant convenir que preſque toute la réſine élémi qui nous vient d'Amérique, eſt cette réſine appelée improprement *gomme de gommier* ; voyez ce mot.

L'une & l'autre *réſine élémi* ſont fondantes, déterſives, calmantes, réſiſtent à la corruption : c'eſt un excellent mondificatif qui entre dans le *baume digeſtif d'Arcæus.*

Les différentes odeurs, couleurs & conſiſtances qu'on remarque dans les diverſes *réſines élémi*, font ſoupçonner que la plupart d'entr'elles ſont adultérées dans le pays au moyen d'autres réſines jaunes, griſâtres, plus ou moins odorantes, peut-être même avec le *galipot* ; voyez ce mot. C'eſt la raiſon pourquoi elles ſont moins odorantes & leurs vertus bien inférieures. Elles ſe diſſolvent dans l'huile.

RÉSINE DE GENEVRIER ou DE VERNIS, eſt la *ſandaraque* : voyez au mot GENEVRIER (grand).

RÉSINE LACQUE : *voyez à la ſuite de l'article* FOURMIS ÉTRANGERES, cette eſpece d'inſecte qui donne la *lacque*.

RÉSINE DE LIERRE ou HEDERÉE : *voyez à l'article* LIERRE.

RÉSINE LIQUIDE DE LA NOUVELLE ESPAGNE : *voyez* LIQUIDAMBAR.

RÉSINE DE MELEZE ou DE LARIX : *voyez* MELEZE.

RÉSINE DU MOLLE ou DU POIVRIER DU PÉROU : *voyez* MOLLE.

RÉSINE OLAMPI. Sous ce nom on nous a envoyé plusieurs fois de l'Amérique une résine jaunâtre, grumeleuse, dure, friable, quelquefois transparente, quelquefois blanchâtre un peu opaque, ayant beaucoup de rapport avec les résines *animé*, *copal* & *courbaril* : voyez ces mots.

RÉSINES DE PIN, DE PISTACHIER, DE SAPIN & DE TÉRÉBINTHE : *voyez ces mots.*

RÉSINE TACAMAQUE, *tacamahaca.*, est une substance résineuse qui découle, soit naturellement, soit par incision, d'un grand & bel arbre nommé *baumier*, *tacamaque* ou *horame*, & qui a une ressemblance avec le peuplier. Il porte des fruits qui sont petits, arrondis & renferment un noyau qui differe peu de celui de la pêche. Il découle naturellement de cet arbre une résine tantôt jaunâtre, tantôt verdâtre, un peu molle, d'une odeur suave qui approche de celle de l'ambre gris & de la lavande, & qu'on recueille dans des coques faites de fruits de cucurbite : c'est ce qu'on appelle *la tacamaque en coque* ou *en couis* ou *sublime*, & qui est fort rare. L'espece la plus commune est en masse, ou en grains jaunâtres ou verdâtres, parsemés de larmes blanches ; son odeur est pénétrante & moins suave que celle de la premiere espece. Avant que les Espagnols l'eussent apportée de la Nouvelle Espagne, elle étoit inconnue. Cette résine est vulnéraire, astringente, nervale ; on n'en fait point usage intérieurement, mais on l'applique extérieurement en emplâtre pour les douleurs de goutte, de rhumatisme & les maladies de la matrice, même sur les loupes qu'elle guérit souvent, pourvu qu'elles ne soient pas trop invétérées : on dit que cette résine mise dans le creux d'une dent gâtée, préserve le reste de la corruption. Le *bois de tacamaque* est odorant ; on l'emploie dans le pays en planches & dans la construction des navires.

La *tacamaque* de l'île Bourbon & de l'île de Madagascar est verdâtre, & est tout-à-fait différente de la précédente ; elle est quelquefois en roseaux : elle a

beaucoup de rapport avec la *caragne* & la *résine élémi* : on la nomme *baume vert ;* voyez ces mots.

Les Espagnols recueillent aussi par le moyen d'une incision faite à l'espece de peuplier qu'on nomme *focot* ou *faux tacamaca* au Méxique, le *baume focot*. Son odeur est agréable ; il s'emploie sur les plaies gangréneuses.

RÉSINE DE TYR. C'est la résine du pin : *voyez son article à la suite du mot* PIN.

RÉSINE DE VERNIS, est la sandaraque dont nous avons parlé au mot GENEVRIER (grand).

RÉSINIER D'AMÉRIQUE : *voyez ce que nous en avons dit à l'article* GOMMIER.

RETEPORE, *retepora*, est une production à polypier marin, mince, poreuse ou marquée de petits points comme un ouvrage à réseau : on diroit que c'est un millepore à branches plates & irrégulieres, en forme de dentelles. Leur porosité & leur forme en écorces ou en éventails qui se croisent, fait le caractere distinctif de cette espece de production, qui n'offre plus que les loges d'un peuple ou d'une famille d'individus qui a cessé d'exister.

Parmi les rétépores on en distingue de plates & de minces, en forme de croûte piquée de petits points comme des trous d'aiguilles ; on les appelle *frondipores*. D'autres sont à branches en forme de buisson : ces branches ressemblent à des cornes de daim, ou à des feuilles épaisses & entrelacées. D'autres enfin sont formées en buisson, à larges & minces feuilles, très-fragiles, dont les compartimens à jour imitent la dentelle ou le point d'Angleterre : on les appelle *manchette de Neptune :* voyez ce mot à l'article ESCARE à la suite du mot CORALLINE.

Ce que quelques Naturalistes appellent *pierre réticulaire*, est un madrépore ou strié, ou ondé, ou à filet, ou ponctué, & qui, considéré par parties, a la figure d'un rets diversement poreux : *voyez* MADRÉPORE.

On appelle *rétéporites* les rétépores devenus fossiles : on en trouve beaucoup en Italie, aux environs de Basle en Suisse & en Touraine en France.

RETORTUNO. On a donné ce nom à un fruit jaunâtre & fait en ſpirale, lequel provient d'une eſpece d'acacia du Pérou. On dit que les Indiens s'en ſervent pour les dyſſenteries : ce fruit eſt nouvellement connu en France.

RETS MARIN, *reticulum marinum.* Nom donné à une ſubſtance marine du genre des éponges, ſeche, pliante, ſemblable en quelque maniere à du parchemin, formée ordinairement, dit *Lémery*, en bourſe, groſſe comme une petite pomme, & percée comme un rets, de couleur cendrée, d'une odeur & d'un goût marin; elle ſe trouve aux rivages de la mer. *Lémery* dit que ſi on la calcine au feu dans un creuſet, elle ſera propre pour le goître & pour le ſcorbut. Le rets marin eſt un *polypier.*

REVEILLE-MATIN ou CAILLE DE JAVA. Cet oiſeau qui n'eſt pas beaucoup plus gros que notre caille, lui reſſemble parfaitement par les couleurs du plumage & chante auſſi par intervalle; mais il s'en diſtingue par des différences nombreuſes & conſidérables; 1°. dit M. *de Buffon*, par le ſon de ſa voix qui eſt très-grave, très-fort, & aſſez ſemblable à cette eſpece de mugiſſement que pouſſent les butors en enfonçant leur bec dans la vaſe des marais : 2°. par la douceur de ſon naturel qui la rend ſuſceptible d'être apprivoiſée au même degré que nos poulets domeſtiques; 3°. par les impreſſions ſingulieres que le froid fait ſur ſon tempérament; elle ne chante, elle ne vit que lorſqu'elle voit le ſoleil; dès qu'il eſt couché, elle ſe retire à l'écart dans quelque trou, où elle s'enveloppe, pour ainſi dire, de ſes ailes pour y paſſer la nuit, & dès qu'il ſe leve, elle ſort de ſa léthargie pour célébrer ſon retour par des cris d'allégreſſe qui réveillent toute la maiſon : enfin lorſqu'on la tient en cage, ſi elle n'a pas continuellement le ſoleil, & qu'on n'ait pas l'attention de couvrir ſa cage avec une couche de ſable ſur du linge pour conſerver la chaleur, elle languit, dépérit & meurt bientôt : 4°. par ſon inſtinct, car il paroît par la relation de *Bontius* qu'elle l'a fort ſocial, & qu'elle va par compagnie : *Bontius* ajoute qu'elle ſe trouve dans les forêts de l'île de Java; or nos cailles

vivent isolées & ne se trouvent jamais dans les bois : 5°. enfin par la forme de son bec qui est un peu plus alongé.

Au reste, cette espece a néanmoins un trait de conformité avec notre caille, & avec beaucoup d'autres especes ; c'est que les mâles se battent entr'eux avec acharnement, & jusqu'à ce que mort s'ensuive ; mais cependant on ne peut point douter qu'elle ne soit très-différente de l'espece commune.

REVEILLE-MATIN. Espece d'*ésule* : voyez à l'article TITHYMALE.

REVERSUS, est le nom que les Indiens donnent à un assez beau poisson, qui est de la longueur de la main, & couvert d'écailles ridées. Ses nageoires sont pointues : sa chair est bonne à manger.

Le *reversus* est d'un naturel très-doux & même il s'apprivoise : il vient, dit *Gesner*, à la voix de celui qui lui parle ; les Indiens s'en servent pour prendre d'autres poissons.

RHAAD ou PETITE OUTARDE HUPÉE D'AFRIQUE : on en distingue de deux especes, la grande & la petite ; la grande espece a la tête noire, la huppe d'un bleu foncé, le dessus du corps & des ailes jaune tacheté de brun, la queue d'une couleur plus claire, rayée transversalement de noir ; le ventre blanc, & le bec fort ainsi que les jambes. La petite espece est de la grosseur d'un poulet ordinaire, & n'en differe que par la huppe & quelques variétés dans le plumage. Il seroit cependant possible, dit M. *de Buffon*, que la petite espece fût la même que la grande, & qu'elle n'en différât que par le sexe ; je fonde, dit-il, cette conjecture, 1°. sur ce qu'habitant le même climat elles ont le même nom : 2°. sur ce que dans presque toutes les especes d'oiseaux, excepté les carnassiers, le mâle paroît avoir une plus grande puissance de développement, qui se marque au dehors par la hauteur de la taille, par la force des muscles, par l'excès de certaines parties ; telles que les membranes charnues, les éperons & par les huppes, les aigrettes & les fraises, qui sont pour ainsi dire une surabondance d'organisation, & même par la vivacité des couleurs du plumage.

Quoi qu'il en soit, on donne à ces oiseaux, en langage Africain, le nom de *tonnerre*, pour exprimer le bruit qu'ils font en s'élevant de terre.

RHAPONTIQUE : *voyez* Rapontic.

RHASUT est une sorte d'aristoloche étrangere, que les Maures appellent *rumigi*. Sa racine est assez grosse, profonde en terre, d'un goût très-amer : elle pousse plusieurs tiges, menues comme des filets, blanchâtres, garnies chacune de sept ou huit petites feuilles étroites, pointues, en forme de lance, opposées les unes aux autres, de couleur cendrée. Ses fleurs sont semblables à celles des autres aristoloches, de couleur obscure, & attachées à un pédicule lanugineux : il leur succede des fruits membraneux, qui renferment des semences plates, posées les unes sur les autres. Toute cette plante a une odeur désagréable : elle croît principalement chez les Maures; elle est vulnéraire & résolutive.

RHENNE ou Renne, Rhantier, ou Ranglier, ou Ramfier, *rangifer*, est un animal du genre des cerfs, qui se voit dans la Norwege, dans la Suede, & dans les pays du Nord, du côté du Pôle Arctique.

Description du Rhenne.

Ce quadrupede devenu domestique, est le principal bétail des Lapons : il rumine comme tous les animaux de son genre : il a la figure du cerf, mais il est plus grand & plus gros ; tous ses membres sont encore plus déliés : Sa Majesté le Roi de Suede, Gustave III, étant à Chantilly en 1770, & visitant le cabinet d'histoire naturelle, eut la bonté de nous faire observer que les Européens méridionaux confondoient souvent les bois de l'élan avec ceux du rhenne. Ce grand Prince nous fit observer que chez le cerf, les andouillers, les chevillures sortent latéralement & sur la droite de sa perche ou tige. Chez l'élan, la tige simple & arrondie, n'a gueres plus de sept pouces de longueur, à partir de la meule jusqu'à l'endroit où commence l'empaumure ou palmure qui est fort large, très-évasée, aplatie & presque perpendiculaire, concave en dedans, c'est-à-dire, vers la face, & convexe en dehors. Tous les cors sortent du devant

de l'empaumure, l'andouiller eſt fort grand, les chevillures, les doigts vont en décroiſſant de longueur. Chez le rhenne les deux cornes (ou bois) qui ſont diſpoſées comme chez les cerfs & les daims, ſont grandes & branchues, rondes, près de la tête, à l'endroit de la *meule* uniquement, le reſte des perches eſt aplati. A l'endroit de chaque meule part un andouiller à tige arrondie qui ſe rabat ſur la face & ſe termine par une large empaumure verticale, terminée auſſi par des doigts courbés en dedans, & qui s'engrainent ou ſe joignent quelquefois avec ceux de la perche oppoſée. Du milieu de chaque perche ſort communément une branche aplatie, terminée par une autre empaumure, large, garnie de doigts; cette empaumure, ſemblablement à la précédente, eſt continue, courbe & relevée vers la direction du bout de la perche. Plus haut ſur l'arriere de la perche ſortent quelques chevilles, élevées, droites, mais courbées au bout; enfin, la perche eſt terminée par une empaumure ou palmure qui eſt la moins large & la moins garnie de doigts. C'eſt la diſpoſition de ces andouillers & ſur-andouillers, l'un & l'autre palmés, qui avoit fait dire à quelques Ecrivains, que le rhenne avoit quelquefois trois ou quatre cornes. Nous eſpérons que cette digreſſion ſur les caracteres des bois de l'élan & du rhenne ne déplaira pas à nos Lecteurs, ſur-tout à ceux qui étudient ou qui aiment les animaux du genre du cerf: ils pourront reconnoître les caracteres ci-deſſus déſignés, en examinant les bois de ces animaux, ſur-tout dans le cabinet de Chantilly, où ſe trouvent deux des quatre rhennes que le Monarque de Suede avoit envoyés à la ménagerie de Chantilly, ſous la conduite de deux Lapones & d'un Lapon. (Deux de ces rhennes étoient mâles, & les deux autres femelles.) Une ſingularité digne de remarque dans les rhennes, c'eſt que la femelle a auſſi des cornes, mais elles ſont plus petites que celles du mâle, peu larges & moins rameuſes. Les cornes du rhenne ſont d'ordinaire, ainſi que chez le cerf, couvertes d'une ſorte de duvet. Cela arrive, lorſqu'elles renaiſſent, après que les premieres ſont tombées; car quand elles pouſſent au printems, elles ſont tendres, velues, pleines de ſang au de-

dans ; & quand elles ont acquis leur grandeur naturelle, le poil leur tombe en automne. Une autre singularité, c'est que le bois de ces animaux tombe & se renouvelle malgré la castration ; au lieu que dans les daims, les cerfs, les chevreuils, qui ont subi cette opération, la tête de l'animal reste pour toujours dans l'état où elle étoit au moment de la castration. Cette observation paroît prouver, dit M. *de Buffon*, que la matiere nutritive est abondante dans ces animaux ; en effet, les *lichens*, dont ils se nourrissent dans l'hiver, saison où ils sont les plus gras, peuvent être regardés comme des substances plus chargées de molécules organiques, que les feuilles & les bourgeons d'arbres, dont ils se nourrissent dans l'été.

Le rhenne a les pieds larges, semblables à ceux des buffles, plus courts que ceux du cerf, & beaucoup plus gros. La corne de son pied est fendue en deux, comme celle d'une vache ; & soit qu'il aille lentement ou qu'il coure, les jointures de ses jambes font, dit-on, autant de bruit que des cailloux qui tomberoient l'un sur l'autre ; ce bruit s'entend lorsque l'on commence à découvrir l'animal. (Nous doutons de la réalité de ce fait, car il est assez singulier, pour que Messieurs *de Maupertuis* & *Linnæus* en eussent fait mention.) La couleur du poil, qui change selon les saisons, est d'un gris cendré, un peu fauve, excepté sous le ventre, sur les côtés & les épaules, où il est blanchâtre : il a des poils assez longs, qui pendent sur le cou, & qui sont assez semblables à ceux des boucs & des chevres. Sa fourrure est fort épaisse. Au lieu de la vessie du fiel, il a seulement un petit conduit ou filet noir dans le foie, dont l'amertume n'approche point du fiel.

Le rhenne est farouche de sa nature, & il y en a une très-grande quantité de sauvages par toute la Laponie ; mais les habitans ont trouvé moyen de les apprivoiser. Celui qui provient d'une rhenne privée, est privé de même, & on en voit plusieurs grands troupeaux. Il y en a une troisieme espece qui provient de toutes les deux, & qui tient le milieu entre le sauvage & le domestique. Les rhennes femelles entrent en chaleur à la fin de Septembre, & mettent bas dans

dans le mois Mai : elles ne portent chacune qu'un faon à la fois, quelquefois deux, & il y en a fort peu de ſtériles. Celles qui ont mis bas demeurent au milieu des champs où elles allaitent leurs petits, ſans ſe retirer ſous aucun toit, & ſans que la grande quantité qu'il y en a empêche chaque petit de ſuivre ſa mere, qu'il reconnoît même au bout de deux ou trois ans, comme il en eſt parfaitement reconnu. Dès qu'ils ſont un peu grands, ils ſe nourriſſent d'une eſpece de *lichen*, de feuilles & d'autres herbages qu'ils trouvent ſur les montagnes. La couleur de leur premier poil eſt d'un jaune & d'un roux mêlés, & rougeâtre en quelque ſorte. Ce poil étant tombé, il leur en revient un autre tirant ſur le noir.

Éducation du Rhenne ; avantage qu'on retire de cet animal ; ſes maladies ; ſa pâture ; ſon inſtinct ; ſa courſe & ſa retraite.

Le rhenne, âgé de quatre ans, eſt dans ſa juſte grandeur ; ſi-tôt qu'il eſt dans ſa force, on le dompte & on le dreſſe au travail. On apprend aux uns à tirer les traîneaux à la courſe & en poſte, & aux autres à tirer des charges, comme il ſera décrit plus bas.

Les Lapons ont coutume de châtrer tous ceux dont ils doivent ſe ſervir pour travailler, afin qu'ils ſoient plus traitables ; ce qu'ils font, dit-on, avec les dents, lorſqu'ils ont un an, affoibliſſant & briſant par la morſure tous les vaiſſeaux & nerfs qui ſont autour des parties de la génération, c'eſt-à-dire le *ſcrotum* ; ſans quoi ils ſeroient farouches & difficiles à manier : ainſi pour une centaine de femelles on ne garde qu'un très-petit nombre de mâles. Les femelles fourniſſent aux Lapons du lait, du fromage & des petits ; les hommes & les femmes les traient indifféremment, & ſeulement une fois par jour, vers les deux heures après midi. Le lait qui leur revient juſqu'au lendemain matin, eſt deſtiné pour la nourriture de leurs petits. Les femelles qui ont des petits fourniſſent un lait mieux conditionné que celles dont les petits ſont morts. Ce lait eſt gras & épais, comme s'il avoit été mêlé avec des œufs,

& par conséquent fort nourrissant. Les Lapons en vivent, & ils font d'assez bon fromage de celui qu'ils ne font pas cuire. Le rhenne vit rarement plus de treize ans; on dit qu'il meurt quand on le transporte hors du pays où il est né, le défaut de l'espece de nourriture particuliere à son pays natal ne pouvant se trouver ailleurs; c'est pourquoi il est difficile d'en élever, même à Stockholm.

Lorsque les Lapons veulent prendre des rhennes sauvages, ils leur présentent dans les bois des femelles privées dans le temps qu'elles sont en chaleur, c'est-à-dire vers la fin de Septembre, & quelquefois il arrive que ces femelles retiennent & mettent bas. Cette troisieme espece de rhennes qui sont plus grands & plus forts que les autres, sont aussi plus propres à mener le traîneau. Ceux-là retiennent toujours quelque chose de leur férocité, & sont quelquefois rétifs & fantasques, en sorte qu'ils se ruent sur celui qui est dans le traîneau.

La chair des rhennes est excellente à manger fraîche ou séchée; elle est plus succulente & plus grasse dans l'automne, sur-tout celle des rhennes stériles, aussi on les tue d'ordinaire dans cette saison. Leur peau fait des vêtemens de toute espece; celle des plus jeunes, couverte d'un poil jaunâtre un peu frisé, est une pélisse extrêmement douce, dont les Finnoises doublent leurs habits. Aux rhennes d'un âge un peu plus avancé, le poil brunit, & l'on fait alors de leurs peaux ces robes connues dans une grande partie de l'Europe sous le nom de *lappmudes :* on les porte le poil en dehors, & elles sont un vêtement fort léger. La peau du vieux rhenne s'apprête comme celle du cerf & du daim, & fait les plus beaux gants, les plus belles vestes & les plus beaux ceinturons. La nature dans ces climats supplée aux besoins de l'espece humaine par un moyen peu dispendieux : il s'agit du fil; les Lapons filent en quelque façon les nerfs & les boyaux desséchés des rhennes, & n'en emploient gueres d'autre. Les femmes entourent ce fil d'une matiere d'étaim, en le faisant passer &, en le tirant avec les dents par le trou d'un os percé. C'est avec ce fil d'étaim qu'elles brodent

leurs habits. Enfin pour que tout en soit utile, les Lapons font des cuillers avec des os de rhenne, & sacrifient les cornes de l'animal à leurs Dieux. M. *Linnæus* dit que la peau du rhenne qui couvre le front, les narines & les pieds, est si dure & si adhérente aux chairs, qu'on a bien de la peine à l'en détacher après la mort de l'animal. Cette peau étant sillonnée, & d'ailleurs revêtue d'un poil fort épais & pressé, est moins exposée aux déchiremens que pourroient y occasionner le verglas & la glace.

Les utilités que les Lapons tirent de ces animaux, les obligent d'en avoir grand soin, de les garder nuit & jour, l'hiver & l'été, & de les mener paître en des lieux fort sûrs, de crainte qu'ils ne s'écartent, ou que les bêtes sauvages ne les insultent. On les distingue par quelque marque particuliere, afin que s'ils s'égarent, ou qu'on les trouve bien loin mêlés les uns avec les autres, on les puisse reconnoître. Ces marques se gravent sur les cornes ; mais parce que les cornes leur tombent, elles se font aussi aux oreilles.

Les Lapons enferment leurs rhennes dans de grands parcs près des forêts ; ces parcs ont deux portes, l'une est destinée à y faire entrer les rhennes, & l'autre à les en faire sortir pour les mener paître. Leur pâture en été consiste en des herbes excellentes qu'ils trouvent dans les vallées ; ils y mangent aussi des feuilles tendres, qui sont épaisses & grasses, & de petits arbrisseaux qui naissent sur les côteaux des montagnes de Norwege ; ils ne broutent jamais de jonc, ni aucune herbe qui soit dure & rude. En tout autre temps ils se nourrissent d'une espece particuliere de mousse blanche qui croît en très-grande quantité sur les montagnes & dans les bois de la Laponie. Cette mousse, dit M. *Linnæus*, est un lichen (*lichen rangiferus* Linn. 7.) rarement plus long que le doigt, il approche de la figure de la corne de cerf ; mais il y en a plusieurs variétés, & il croît mieux dans des terres stériles que partout ailleurs. Souvent les Finnois le ramassent durant les temps pluvieux avec des rateaux & l'emmagasinent pour l'hiver.

Quand la terre est couverte de neige fort haute, cet animal, par un instinct naturel, fait un trou avec le pied, & ayant découvert un peu de terrain, il mange la mousse qu'il y trouve toujours; cette sorte de nourriture l'engraisse beaucoup; son poil est net dans cette saison, & plus beau qu'en été quand il mange les meilleures herbes. Ce qui est cause que les rhennes sont plus gras & se portent mieux en automne & en hiver, c'est que le chaud leur est tellement contraire, qu'en été ils n'ont que les nerfs, la peau & les os; ils ne peuvent pas même supporter long-temps la température du Danemarck. Tous les ans vers le commencement d'Avril ils sont attaqués d'une maladie qui les moleste beaucoup. Ce sont des vers qui s'engendrent dans leur dos sous la peau, & en sortent aussi-tôt qu'ils ont pris vie. C'est une espece d'*oestre* : voyez ce mot. Si on tue un rhenne dans ce temps-là, la peau est aussi-tôt perforée en un millier d'endroits & n'est plus propre à rien.

On trouve une description anatomique du rhenne dans les Actes de Copenhague en 1672, *Obs. 135*, par *Bartholin*. On y remarque entr'autres, que la structure d'un des pieds de derriere est singuliere, tant à cause des différentes poulies des muscles, que par rapport à leur insertion. On observe dans les différens animaux, qu'elle est d'autant plus éloignée du centre du mouvement, que l'animal a plus de vîtesse & de légéreté. Des quatre rhennes que Sa Majesté le Roi de Suede avoit envoyés à S. A. S. Mgr. le Prince de Condé, & qui moururent en peu de temps, nous en avons déposé un dans l'amphithéâtre de M. *Varnier*, Docteur en Médecine. Cet habile Anatomiste a rendu compte à l'Académie des Sciences des observations qu'il a faites sur cet animal, & en a monté le squelette qui se voit, ainsi qu'un autre conservé d'après nature, dans l'un des cabinets de Chantilly.

D'après ce qui précede, M. *de Maupertuis* a eu raison de dire que les rhennes sont des especes de cerfs, dont les cornes sont fort rameuses, jettent leurs branches sur le front, & que ces animaux semblent destinés par la nature à remplir tous les besoins des Lapons, puisqu'ils leur servent de chevaux, de vaches & de

brebis. On attache le rhenne à un petit bateau appelé *pulka*, pointu par-devant, pour fendre la neige sans résistance, & sur laquelle il doit glisser, c'est pour cela qu'on lui fait une quille étroite : un homme moitié assis, moitié couché dans cette voiture, peut (sauf la posture incommode) faire la plus grande diligence, pourvu qu'il ne craigne pas de verser, ni d'être à tous momens submergé dans la neige.

En voyageant ainsi, on porte sa nourriture sur l'avant-traîneau : quelquefois aussi du bois, sur-tout dans les voyages de *Wardhus*. On est encore souvent obligé de porter avec soi une provision de mousse qu'on mêle avec de la neige & de la glace, & on en forme des pains très-durs qui servent en même temps de fourrage & de boisson à ces animaux qui les rongent avec avidité : on voyage ainsi sur des chemins de neige foulés & marqués de branches de sapin ; si l'on quittoit ces chaussées, on tomberoit dans des abymes de neige. On est donc fort attentif à n'en pas sortir ; on suit le creux d'une espece de sillon formé par tous les pulkas qui y passent, & on garde bien l'équilibre afin de ne pas rouler & verser continuellement le petit bateau, dans lequel il peut à peine entrer la moitié du corps du Voyageur bien enveloppé pour se garantir du froid, & qui est attaché par une longe au poitrail du rhenne, qui court très-rapidement, lorsque c'est sur un chemin de neige battu & ferme, c'est-à-dire que le traîneau ne laboure point la neige. Si l'on veut arrêter, c'est en vain qu'on tire une espece de bride attachée aux cornes de l'animal indocile & indomptable ; il ne fait le plus souvent que changer de route, quelquefois il entre en fureur, il s'emporte au point de n'écouter ni la voix de son maître, ni l'effort de la bride, & s'il est forcé de s'arrêter il se retourne d'impatience & vient se venger sur son Conducteur qu'il foule à grands coups de pieds. L'unique moyen que les Lapons ont de s'en garantir, est de renverser le traîneau, & de se tenir à couvert sous ce bouclier, jusqu'à ce que la colere de l'animal soit passée. M. *de Maupertuis* dit, qu'étant peu capable de cette ressource, toute sa défense fut un petit bâton qu'on lui mit à la main, & qui est comme

le gouvernail avec lequel il faut diriger le bateau & éviter les troncs d'arbres. Ce même Auteur dit encore qu'il faut avoir soin de se faire lier dans son pulka, précaution sans laquelle, lorsque le rhenne court, on ne resteroit pas long-temps dans la voiture. Mais il vient un temps où cette précaution contre la rapidité des rhennes seroit bien inutile, lorsque ce ne sont plus ces coursiers indomptables & comme volans; leurs cornes velues ne sont plus alors que des os blancs & secs, qu'on prendroit pour des côtes d'animaux morts depuis long-temps; leurs os leur percent la peau, & ils ne paroissent pas capables de traîner un pulka à cent pas. La cause de ce changement périodique est, comme nous l'avons dit plus haut, le changement de saison. Quand ces animaux reviennent de Norwege, où pendant l'été ils n'ont rien à faire, que paître & s'engraisser, c'est alors qu'il est dangereux de voyager en pulka; mais après tous les travaux de l'hiver, & le retour des foires de la Laponie, on n'auroit à craindre des rhennes, que d'être laissé en chemin. S'il est difficile d'arrêter cet animal quand il est dans sa force, il n'est pas plus facile de le faire marcher dans le temps de son épuisement.

M. *de Maupertuis* dit, qu'en revenant de Kergis, il rencontra sur le bord du fleuve de Torneo, plusieurs caravanes de Lapons qui apportoient jusqu'à Pello les peaux & les poissons qu'ils avoient troqués aux foires de la haute Laponie. Ces caravanes forment de longues suites de pulkas; le premier rhenne qui est conduit par un Lapon à pied, traîne le premier pulka, auquel est attaché le second rhenne, & ainsi de suite jusqu'à quarante, qui passent tous précisément par ce petit sillon tracé dans la neige par le premier, & creusé par tous les autres. Lorsque les rhennes sont las, & que les Lapons ont choisi le lieu où ils veulent camper, ils forment un grand cercle de tous les rhennes attachés à leurs pulkas. Chacun se couche dans la neige au milieu du fleuve glacé, & leurs Conducteurs leur distribuent la mousse : *voyez à l'article* NEIGE, comment se forment ces chemins d'eaux glacées.

Tous les biens des Lapons consistent dans leurs rhen-

nes : les plus voluptueux d'entr'eux, étendus ſur quelques peaux de rhennes ou d'ours, paſſent leur temps à fumer du tabac ; & à mépriſer les occupations des autres hommes. Un Lapon eſt réputé très-riche quand il a mille rhennes, dont chacun ne ſe vend à-peu-près que trois florins : c'eſt même la coutume en Laponie, quand il s'agit des biens de quelqu'un, de demander combien il poſſede de rhennes ; ſi le nombre ne va pas juſqu'à cent, il paſſe pour n'être guere à ſon aiſe.

Indépendamment des eſpeces de vers d'oeſtre dont nous avons parlé, & qui tourmentent beaucoup les rhennes, les mouches & les couſins, dont il y a quantité d'eſpeces différentes en Laponie, ſont encore le fléau de ces animaux, & des Lapons mêmes. M. *Linnæus* rapporte qu'en 1732, lorſqu'il arriva au mois de Juin à Lulca, diſtrict de la Laponie, d'où le gros des habitans s'étoit déjà retiré, ſuivant l'uſage du pays, dans les montagnes couvertes de neige, parce qu'en cette ſaiſon il eſt impoſſible dans les plaines de garantir les rhennes de la perſécution des mouches, le petit nombre de ces animaux, que quelques Lapons avoient gardés dans le pays, avoient les cornes cotonneuſes, molles, enſanglantées, & divers endroits du corps ſi maltraités par les mouches & les moucherons, qu'ils ruiſſeloient de ſang. Un ſeul taon, diſons oeſtre, fut ſuffiſant, dit M. *Linnæus*, pour alarmer un troupeau d'un millier de rhennes. Tous levoient à la fois la tête, ouvroient les yeux, dreſſoient les oreilles, ſouffloient, frappoient des pieds, ſe battoient les flancs l'un contre l'autre, reſtoient enſuite pendant quelques momens comme conſternés, & recommençoient enſuite leurs premiers mouvemens, qu'ils firent plus de cent fois avec autant de régularité qu'un bataillon de ſoldats peut faire l'exercice. Dans les déſerts, les Lapons brûlent continuellement de l'agaric, du pin & du ſapin, qui répandent une fumée épaiſſe par toute la cabanne ; cette fumée chaſſe les taons des rhennes & les couſins : de là vient que dans les forêts on voit les rhennes revenir deux fois à la cabanne, & ſe coucher par terre, tandis que le Maître met ces matieres alumées du côté que le vent ſouffle, afin qu'il diſperſe la fumée ſur tout le troupeau. Les

rhennes reçoivent tranquillement cette fumée en ruminant, & s'endorment; ou bien ils secouent perpétuellement la tête, afin que les mouches ne piquent pas leurs cornes encore molles & velues: mais ils ont beau faire, leurs cornes ne laissent pas d'être percées de petits trous, d'où dégoutte le sang; c'est ce qui fait que ces mêmes cornes portent souvent des andouillers monstrueux. Quand les Lapons font sortir les rhennes, pour les mener paître, on voit avec plaisir une sorte de combat entre ces animaux, leur garde & les chiens. Les rhennes font au moins sept ou huit fois le tour de la cabanne, avant qu'on puisse les mettre en marche: ils veulent toujours aller contre le vent; un instinct semble les avertir, que sans cette précaution, les mouches qu'ils redoutent peuvent les suivre aisément. Les Pâtres, au contraire, savent qu'en laissant marcher les rhennes contre le vent, ils iront en courant & en sautant toute la journée, sans manger & sans que personne puisse les suivre. D'ailleurs ils seroient quelquefois emportés, comme nos moutons par les grands vents, aussi ne leur laisse-t-on pas faire leur volonté. Les Pâtres vivent aussi nuit & jour dans les déserts avec leurs troupeaux, en hiver comme en été, couverts d'habits faits des plus mauvaises peaux de rhennes, des gants & des souliers de la même matiere, remplis d'une espece de cyperoïdes, commune en Laponie, & que M. *Linnæus* nomme *carex vesicaria*, ils vivent ainsi, errent, s'arrêtent & se reposent au milieu des neiges; ils fument du tabac, jouent avec leurs chiens, & vivent aussi tranquilles que le Berger Tytire sous son hêtre, tant l'habitude a sur eux de pouvoir. Comme les rhennes sont la principale base de la subsistance des Lapons, & que les tumeurs ou piqûres de taons sont quelquefois accompagnées de maladies qui enlevent près d'un tiers des troupeaux, ce seroit rendre un grand service à ce peuple que de garantir d'un mal dangereux les bestiaux qui lui fournissent la nourriture & l'habillement. M. *Triwald* propose de mettre quelques gouttes de bon goudron dans chaque trou, que l'on observera sur le dos du rhenne, afin d'étouffer l'insecte dans quelque état qu'il y soit. Nous donnerons au mot TAON

la description & l'histoire de ce cruel insecte. *Voyez* TAON.

A l'égard des rhennes que l'Auteur du *Manuel Lexique* dit se trouver sous le nom d'*orignacs* dans l'Amérique septentrionale, c'est une erreur; car l'orignac de la Nouvelle-France est le même que l'élan des pays du Nord de l'Europe. *Voyez* ÉLAN.

On a trouvé, il y a quelques années, près d'Etampes, des ossemens que l'on a cru avoir appartenus à un rhenne: ce squelette étoit à mi-côte, sous une roche, dans un lit de sable gris, d'environ trois pieds. Ces os étoient confondus avec des ossemens d'hippopotame. Ce sont-là deux beaux médaillons de la catastrophe du globe terrestre. *Voyez* FOSSILES & PÉTRIFICATIONS.

RHINOCÉROS ou PORTE-CORNE. C'est le plus curieux & le plus grand de tous les animaux quadrupedes après l'éléphant: on le trouve dans les déserts de l'Afrique & de l'Asie. Le caractere spécifique du rhinocéros, dit M. *Brisson*, page 113, est d'avoir à chaque mâchoire deux dents incisives, très-éloignées l'une de l'autre; trois doigts ongulés à chaque pied, & une corne conique sur le nez: la partie antérieure de chacune de ses mâchoires est en quelque façon aplatie ou plutôt comme coupée carrément; & chacune des dents incisives est placée à-peu-près dans un des angles formés par le devant des mâchoires & leurs côtés. Le rhinocéros n'a point de dents canines; mais il a à chaque mâchoire douze dents molaires, six de chaque côté.

Description du Rhinocéros.

Ce grand quadrupede a depuis la partie supérieure du dos jusqu'à terre, environ six pieds de hauteur; & depuis le bout du museau jusqu'à la queue, environ douze pieds de longueur: le tour de son corps est égal à sa longueur: il a la tête oblongue, grosse & assez semblable à celle du sanglier, excepté le museau qui est rond; les yeux petits, mais vifs & enflammés, & les oreilles semblables à celles d'un cochon, larges & hautes de onze pouces: la bouche est peu fendue, elle

n'a environ qu'un demi-pied de chaque côté. On remarque, quand cet animal veut prendre quelque chose pour le manger, que la peau de sa levre supérieure, qu'il peut étendre en forme de bec d'aigle & retirer à sa volonté, est beaucoup plus longue que l'inférieure qui a sept pouces de largeur: la corne qui est sur son nez est souvent arquée vers le dos, quelquefois double, mais rarement, sur-tout dans ceux d'Afrique.

Sa peau, qui est très-épaisse, s'étend l'espace de trois pieds depuis les oreilles jusques vers le commencement du dos: elle se replie & se rabat ensuite des deux côtés du cou en forme de capuchon aplati, ce qui lui a fait donner par les Portugais le surnom de *moine des Indes*. Cette premiere peau fait à son extrémité une espece de bourrelet; elle descend des deux côtés jusqu'au bas du ventre, & forme trois plis de chaque côté, les uns près des autres, & qui enveloppent les deux cuisses antérieures de l'animal jusqu'auprès des genoux, comme si c'étoient des bottes: au-dessous du cou pend un autre cuir arrondi, très-épais & long d'environ un pied, assez semblable à la partie inférieure du collier d'un bœuf de charrue: depuis les oreilles jusqu'au premier bourrelet il y a trois pieds de distance. De dessous ce premier bourrelet, que *Strabon* compare à un baudrier, sort une peau qui s'étend jusqu'à la croupe; elle est fort épaisse & ressemble à ces couvertures que l'on met sur le dos des chevaux blessés: cette seconde peau s'étend aussi des deux côtés, & forme à toutes ses extrémités un bourrelet très-dur: elle a environ quatre pieds de longueur sur le dos & huit de largeur, c'est-à-dire quatre pieds du côté du ventre. Sa queue prend naissance un pied plus bas que la croupe ou que l'extrémité du second bourrelet; elle a près de trois pieds de longueur; mais elle est attachée au corps de l'animal jusqu'au fondement, l'espace de huit pouces: elle est assez mince & composée de plusieurs nœuds très-serrés. Celle de la femelle s'emboîte en deux gros bourrelets de peau, qui sont fort longs & très-durs. Cet animal n'a de poils qu'à la queue & aux oreilles.

La croupe du rhinocéros est tout-à-fait singuliere: elle est entourée de deux gros bourrelets qui naissent

de chaque côté à l'extrémité de la seconde peau, & qui vont joindre la queue auprès du fondement: ainsi la croupe du rhinocéros est partagée en deux par la queue, ce qui forme comme un demi-cercle ou un arc tendu d'environ trois pieds de circonférence, non compris la corde. Les deux cuisses de derriere sont aussi enveloppées jusqu'auprès des deux genoux dans des especes de bottes à plusieurs plis. La peau du ventre n'est qu'à dix-huit pouces de terre: elle sort de dessous les extrémités de celle du dos, & est comme si elle sortoit d'une housse de selle; car les bourrelets ne sont pas attachés au corps, mais ils débordent d'un, de deux & même en quelques endroits de trois & de quatre pouces: elle est mince & déliée, & n'a que deux pieds de largeur; cela étoit nécessaire, parce qu'autrement la peau du rhinocéros ne pouvant s'étendre, il lui seroit impossible de pâturer, & la femelle ne pourroit avoir de petits: d'un autre côté si elle avoit eu plus de largeur, elle seroit plus exposée aux traits & aux attaques de l'ennemi, n'étant point défendue par les peaux dures qui enveloppent le reste du corps.

La peau du rhinocéros est d'un gris brun: elle est couverte par-tout, excepté à la tête & dessous le ventre, de durillons fort semblables à des boutons d'habits, élevés au-dessus de la peau de plus d'une ligne; les plus apparens sont ceux de la croupe & du derriere. Malgré la dureté de cette peau l'animal n'est pas moins sensible, puisqu'on l'a vu à Paris frissonner aux coups d'une petite baguette. Les pieds sont faits de trois fourchons, desquels celui du milieu est de corne par le devant, & de durillons sur le derriere: les deux autres sont des especes de griffes.

On voit par cette description que le rhinocéros est à-peu-près de la longueur de l'éléphant; mais il est moins gros, & il a les jambes plus courtes. Celui que l'on a montré à Paris en 1748, n'avoit qu'un pied depuis le bout des genoux jusqu'à terre. Les quatre dents incisives de cet animal ressemblent à de gros dés à jouer: les dents molaires sont si tranchantes, qu'elles coupent la paille & les branches d'arbres, comme si c'étoient des ciseaux.

Le rhinocéros a les narines assez grandes, distantes l'une de l'autre d'un demi-pied, & éloignées d'un pied des yeux, qui ont dix pouces de distance entr'eux. Une singularité remarquable, c'est que le rhinocéros d'Asie a la langue douce comme du velours; tandis que celle du rhinocéros d'Afrique est rude, épineuse comme une lime, & écorche tout ce qu'elle leche. Celui qu'on a vu à Paris, léchoit le visage d'un de ses Gardiens sans lui faire aucun mal. Il fut pesé à Stutgard, dans le Duché de Wirtemberg; il pesoit, dit-on, cinq mille livres.

Kolbe dit que le rhinocéros d'Afrique a aussi les oreilles plus petites, & la corne ordinairement moins longue.

Durée de la vie, nourriture, & pays où naissent les Rhinocéros.

Le rhinocéros mâle est conformé comme l'éléphant & le chameau; cet animal tient aussi beaucoup du bœuf. La femelle a un pis & deux tettes; elle n'a du lait que quand elle allaite, ce qui fait qu'il est difficile d'appercevoir son pis dans les autres temps. Le cri du rhinocéros ressemble à celui d'un bœuf poussif; on diroit qu'il ne fait du bruit qu'avec les narines: ce cri ne s'entend pas de fort loin; mais lorsqu'il court & qu'il est animé, on l'entend alors à une grande distance.

Bochard rapporte d'après *Damir* & *Alkazuin*, Auteurs Arabes, que le rhinocéros femelle met bas son petit après l'avoir porté trois ans; qu'elle ne commence à avoir des petits qu'à cinquante ans, & qu'elle vit sept cents ans. Tout cela est un conte; & s'il est vrai que le rhinocéros acquiert toute sa grandeur en quinze ans, sa gestation ne peut guere être de plus de quinze mois, & sa vie de cent ans ou environ: c'est ce qu'un Turc véridique & grand Voyageur nous a assuré. On trouve des rhinocéros par-tout où il y a des éléphans, c'est-à-dire dans les déserts d'Afrique, dans l'Abyssinie, dans les royaumes de Bengale & de Patane, en Asie. Il y en a aussi quelques-uns dans la province de Quang-si, à la Chine. Mais les pays où il s'en trouve en plus grand nombre, sont les États du Grand Mogol & ceux

du Roi d'Ava, de Cambaye & de Jacatra: celui qu'on a montré à Paris a été amené d'Achem, dans l'île de Sumatra, au royaume d'Ava. Il étoit apprivoisé, doux & même caressant: il mangeoit continuellement du foin, de la paille, du pain, des fruits, des légumes & généralement de tout ce qu'on lui donnoit, excepté de la viande & du poisson: il buvoit à proportion. Ceux qui en avoient la garde, assuroient qu'il mangeoit par jour soixante livres de foin & vingt livres de pain, & qu'il buvoit quatorze seaux d'eau. Il aimoit extrêmement la fumée du tabac, & ceux qui le montroient prenoient plaisir à lui en souffler dans les narines & dans la bouche: il buvoit aussi de la biere & du vin.

Cet animal, dit le Pere *le Comte*, mange aussi avec plaisir des branches d'arbres hérissées de toutes parts de pointes d'épines vertes, avec des feuilles qu'il brise & plie avec une avidité & une adresse singulieres. Aussi le rhinocéros, celui dont la langue est rude, ne se nourrit pas d'herbes; il préfere les buissons, le genêt & les chardons, & sur-tout une espece de plante qui ressemble beaucoup au genévrier, mais qui ne sent pas aussi bon, & dont les piquans ne sont pas à beaucoup près, aussi pointus. Les Européens du Cap appellent cette plante, l'*arbrisseau du rhinocéros*.

Le rhinocéros d'Asie aime les marais & les gras pâturages, & mange l'herbe comme le bœuf: on assure qu'il sait nager, qu'il aime à se plonger dans l'eau, & qu'il court avec une telle légéreté, qu'il fait quelquefois jusqu'à soixante lieues dans un jour; ce qui est presque incroyable, vu l'énorme pesanteur de l'animal, & sa structure ou conformation.

Chasse du Rhinocéros; sa force & sa fureur; son combat contre l'Eléphant.

Il ne faut pas croire d'après ceux qui montroient le rhinocéros à Paris, qu'on tue cet animal dans l'été, à coups de canon, quand il court; ou dans l'hiver, à coups de fleches, quand il est endormi dans un marais. Sa peau est trop dure pour être percée par des fleches; & il court trop vîte pour qu'on puisse mener & braquer

le canon après lui : ainsi ces contes ne servent qu'à en imposer à un certain public toujours avide du merveilleux. Voici ce que quelques Naturalistes rapportent de la chasse du rhinocéros, & de la maniere de le prendre : ils disent que quand la femelle allaite son petit dans les pâturages, les Indiens, les uns armés de piques, & les autres de fusils, vont l'attaquer ; s'ils ont le bonheur de la tuer à coups de fusil ou autrement, ils prennent le petit qui ne peut encore courir bien vîte, ni se défendre. Mais cette chasse est très-dangereuse ; car quoique le rhinocéros ne fasse naturellement aucun mal à l'homme, cependant lorsqu'il est blessé, il va quelquefois au feu, & renverse, dit *Bontius*, tout ce qui se trouve devant lui, hommes & chevaux. Le même *Bontius* ajoute que la femelle du rhinocéros ne va au feu que quand elle a mis son petit en sureté ; telle est la maniere de prendre les petits rhinocéros.

A l'égard du rhinocéros mâle, la chasse n'en est pas si dangereuse. Les Indiens construisent dans les lieux où vont ces animaux une forte cabane à plusieurs portes, qu'ils entourent d'arbres & de feuillages : ils mettent dans une partie de cette cabane une femelle de rhinocéros déjà apprivoisée dans le temps qu'elle est en chaleur, & laissent ouverte la porte antérieure : le rhinocéros mâle attiré par la femelle, n'est pas plutôt entré dans cette partie antérieure, que les Indiens qui se sont cachés ferment aussi-tôt la porte, ensuite ils le tuent ou le prennent en vie. Telle est la seule maniere de prendre le rhinocéros vivant, du moins en Asie.

En Afrique, dit *Kolbe*, les peuples de Bamba entendent fort bien la maniere de prendre le rhinocéros : leur méthode est d'ouvrir dans les lieux que ces animaux fréquentent de larges fossés qui vont en rétrécissant vers le fond, ils les couvrent de branches d'arbres & de gazon qui cachent le piege ; les rhinocéros y tombent & ne peuvent s'en retirer. Les Hottentots, dit le même Auteur, font à-peu-près de même : comme ces animaux suivent presque toujours la même route pour aller aux rivieres, la trace de leurs pas est toujours facile à reconnoître, à cause de la pesanteur de

leur corps. Les Hottentots ouvrent dans cette route une fosse de sept à huit pieds de profondeur, & d'environ quatre pieds de diametre, au milieu de laquelle ils enfoncent un pieu pointu; ils le couvrent ensuite avec tant d'art que les yeux mêmes d'un homme y seroient trompés. Le rhinocéros en tombant dans cette fosse, ne manque pas de rencontrer le pieu qui lui perce la poitrine ou le cou, & qui l'arrête assez pour donner le temps aux Chasseurs de l'achever à grands coups de sagayes.

Le rhinocéros a l'odorat extrêmement subtil: avec le vent favorable il sent de loin toutes sortes d'animaux; il marche vers eux en droite ligne, renversant tout ce qui se rencontre sur son passage, rien ne l'oblige à se détourner; avec la corne qu'il a sur le nez il déracine les arbres, il enleve les pierres qui s'opposent à son passage, & les jette derriere lui fort haut à une grande distance; en un mot, il abat tous les corps sur lesquels sa corne peut avoir quelque prise: s'il ne rencontre rien lorsqu'il est en colere, il se contente de baisser la tête & de faire des sillons sur la terre, dont il jette une grande quantité sur sa propre tête: il attaque assez rarement les hommes, à moins qu'on ne le provoque ou que l'homme n'ait un habit rouge; dans ces deux cas il se met en colere, & tâche de saisir la personne par le milieu du corps, & la fait voler par dessus sa tête avec une telle force qu'elle est tuée par la violence de sa chute: alors il vient la lécher fortement, de maniere à lui enlever toutes les chairs; il en fait de même aux autres animaux. Si on le voit venir, il n'est pas difficile de l'éviter quelque furieux qu'il soit; s'il va fort vîte, il ne se tourne qu'avec peine; d'ailleurs il ne voit que devant lui, ainsi on n'a qu'à le laisser approcher à la distance de huit ou dix pas, & alors se mettre un peu à côté, il ne voit plus celui qu'il poursuivoit, & ne peut que très-difficilement le retrouver.

Pline & tous les Auteurs assurent que le rhinocéros est l'ennemi naturel de l'éléphant. Il semble aiguiser sa corne contre les rochers, il la frotte aussi contre les arbres & tous les corps durs (peut-être par un mou-

vement naturel) quand il ſe prépare au combat; & quand il attaque l'éléphant, il tâche de lui enfoncer ſa corne dans le ventre à l'endroit où il ſait qu'il a la peau plus tendre & plus molle. La poſſeſſion d'un pâturage excite entr'eux des combats ſinguliers; ils ne veulent point ſe repaître dans les mêmes lieux. L'éléphant qui eſt ruſé & ſubtil, évite quelquefois la corne du rhinocéros, le fatigue avec ſa trompe, le déchire, le hache & le met en pieces avec ſes grandes dents ou défenſes; mais le rhinocéros remporte ſouvent la victoire. Pluſieurs croient fabuleux le combat de ces deux animaux; cependant Emanuel, Roi de Portugal, fit combattre en 1515 un rhinocéros mâle contre un éléphant, & celui-ci fut vaincu dans l'arene de Lisbonne.

Selon le rapport des Jéſuites Portugais & des Ecrivains Orientaux, on voit aſſez ſouvent des éléphans étendus morts & percés par la corne du rhinocéros; néanmoins les Peres Jéſuites Portugais, qui ont demeuré long-temps en Abyſſinie, aſſurent que les habitans de ce pays nourriſſent & apprivoiſent des rhinocéros dont ils ſe ſervent, & les accoutument au travail comme ils ſont à l'égard des *éléphans*: voyez ce mot.

Temps où l'on a vu des Rhinocéros en Europe: uſage de la corne, du ſang & de la peau de cet animal.

Dion dit que l'Empereur Auguſte après avoir vaincu Cléopâtre, fit paroître à Rome pour la premiere fois un rhinocéros à ſon triomphe. *Pline*, plus inſtruit de l'Hiſtoire Romaine, aſſure que ce fut le grand Pompée qui donna le premier au peuple le ſpectacle d'un tel animal: dans la ſuite on en fit paroître ſouvent dans le Cirque. Le Peuple Romain prenoit beaucoup de plaiſir à les conſidérer, tantôt dans le temps qu'on ne les faiſoit pas combattre, (ſpectacle innocent & plus agréable aux perſonnes d'un caractere doux & humain, puiſqu'il ſe faiſoit ſans effuſion de ſang), tantôt lorſqu'ils étoient aux priſes avec l'éléphant, l'ours, le taureau, ou même avec les Gladiateurs; enfin, Auguſte procura ſouvent de tels amuſemens au peuple.

peuple. Sous Domitien on vit souvent le rhinocéros se battre avec le taureau ; & *Martial* dit qu'aucun animal ne combattoit dans l'arene avec plus de force & de férocité : ce même Auteur ajoute que le rhinocéros étoit fort lent à se mettre en colere ; mais que lorsqu'il étoit une fois irrité, rien n'étoit plus terrible : on a vu, dit-il, cet animal enlever un ours avec sa corne, qui étoit double, & le jeter en l'air très-lestement. En considérant le rhinocéros femelle qui étoit à Paris en 1748, on conçoit aisément que le rhinocéros mâle en tournant sa tête vers son épaule droite, peut également se servir des deux cornes qu'il a quelquefois, & que c'est même dans cette situation qu'il rassemble toutes ses forces, comme sur un point d'appui. On vit encore deux rhinocéros sous Antoine le Pieux ; mais depuis la décadence de l'Empire Romain il n'en parut plus en Europe jusqu'en 1515, qu'on en vit un à Lisbonne ; depuis ce temps-là on en a encore transporté quelques-uns en Portugal & en Espagne : enfin on en fit voir un à Londres en 1684, & un autre il y a quelques années ; mais il ne paroît pas qu'on en ait jamais mené en France avant celui qu'on a vu à Paris en 1748 ; il avoit été amené en Hollande par mer par un Capitaine de cette Nation, delà en Allemagne & d'Allemagne en France. Pour le transporter par terre, on s'est servi d'une voiture couverte, sur laquelle il falloit dans les mauvais chemins jusqu'à vingt chevaux. A cause de la différence du climat de l'Europe, on avoit soin de le graisser souvent avec de l'huile de poisson, pour empêcher sa peau de s'endurcir & de se fendre. On en voit un aujourd'hui dans la ménagerie de Versailles.

On prétend que le rhinocéros mâle a une petite corne sur le dos, à l'épaule droite (c'est plutôt une seconde corne sur le nez) : toujours est-il vrai que la corne qui est située & fixe sur le nez, est ordinairement claire en sa base, & d'un brun noirâtre en haut, comme la peau : elle n'est pas tout-à-fait ronde, mais un peu écrasée aux côtés ; elle est fort grosse, un peu recourbée vers le dos, & très-dure ; celle de la femelle est plus grosse & plus longue ; elle a quelquefois plus de deux pieds

& demi de longueur, en partant de la racine, & neuf à dix pouces de diametre en cette même partie : au reste, ces cornes varient suivant l'âge : nous en avons une très-belle qui est d'un gris brun ; & quoiqu'il y en ait un bout de la pointe de retranché, elle a encore vingt-deux pouces de longueur, & sept de diametre en sa base.

La corne du rhinocéros étoit de très-grand prix chez les Romains : tout le monde sait qu'ils avoient poussé le luxe des bains jusqu'à l'excès ; des femmes y tenoient des vases à bec remplis d'huile & d'essence à l'usage de ceux qui prenoient les bains. Ces vases étoient, chez les Princes & les riches, des cornes de rhinocéros qui étoient artistement creusées en dedans, & bien travaillées sur l'extérieur : *voyez l'article* VASE. Les Ecrivains Arabes & les Orientaux débitent beaucoup de fables sur cette espece de corne : ils prétendent que quand elle est fendue, on y voit mille figures plus merveilleuses les unes que les autres, des hommes, des oiseaux, des chevres, &c. ce qui fait, disent-ils, que les Princes Chinois & les Indiens s'en servent pour orner leurs baudriers & en parent leurs trônes ; l'on en fait aussi des colliers & des manches de couteaux à l'usage des Rois des Indes, qui se servent toujours à table de ces couteaux, & qui les achetent bien cher, parce qu'ils croient de bonne foi que la corne sue à l'approche de quelque sorte de venin que ce soit, & que quand on y verse de bon vin, on le voit sur le champ s'élever & bouillonner. *Kolbe* n'a pas craint d'assurer qu'il avoit été témoin oculaire de ce phénomene.

Une des raisons qui concourent encore au grand prix de cette corne, même dans les Indes, c'est sa dureté extraordinaire qui permet qu'on en fasse des ouvrages sculptés, de toute beauté & de très-longue durée. L'opinion qu'une telle gravure étoit naturelle à la corne du rhinocéros, jointe à la propriété de suer ou de se fendre en deux à l'approche du venin, a passé des Indes en Europe. On sait que Clément VII. fit présent d'une corne de rhinocéros au Roi de France, croyant tout bonnement lui envoyer quelque chose de très-précieux : les Vénitiens en acheterent alors une très-

cher d'un Juif ; & *Paul Jove* raconte que quand les François pillerent le Palais de Médicis, Grand Duc de Toscane, ils trouverent un trésor, c'étoit une corne de rhinocéros. On présume bien que ces sortes de bijoux étoient d'autant plus estimés que la superstition & l'ignorance en rehaussoient le prix. Aujourd'hui qu'on commence à revenir de ce préjugé en Europe, on ne voit plus ces cornes que comme des raretés dans les cabinets des Curieux. Celles que l'on voit dans le cabinet d'Histoire Naturelle à Chantilly, sont très-variées : on les vend encore cent écus dans l'Inde. Plusieurs personnes du Cap ont des coupes faites de cette corne ; il y en a de montées fort proprement, soit en or, soit en argent, les ornemens en font tout le mérite. Les Tourneurs qui font ces vases, ont encore grand soin d'en ramasser les raclures : on les croit d'un excellent usage dans les convulsions, les foiblesses & plusieurs autres incommodités.

Le sang de cet animal est aussi fort estimé au Cap. Les Européens qui peuvent en avoir de frais, le mettent dans un boyau du rhinocéros, & l'exposent au soleil pour le faire sécher : on dit que c'est un vrai spécifique contre les obstructions, & pour consolider les plaies internes ; on le prend dans un verre de vin, dans une tasse de thé ou de café. On assure que ce même remede convient encore pour guérir les coliques, arrêter le flux de sang & provoquer les menstrues des femmes, deux effets entiérement opposés, dit *Rédi*.

Les Maures Indiens, dit *Bontius*, mangent avec plaisir la chair du jeune rhinocéros : mais quand il est vieux, cette chair est si dure & si coriace, qu'il faut avoir de bonnes dents pour en manger. Chez les Indiens on fait usage en Médecine de la peau, de la corne, des ongles, du sang, de la chair, de la fiente, de l'urine, & généralement de tout ce qui vient du rhinocéros ; on en tire des remedes volatils, qui passent chez les Indiens & chez les Abyssins pour des antidotes souverains contre le poison & le venin ; ils ont le même usage dans leur Pharmacie, que la thériaque dans la nôtre. La décoction de la peau de cet animal, avalée

pendant trois jours consécutifs, guérit, dit-on, les dégoûts, soit qu'ils viennent de foiblesse d'estomac, ou de quelqu'autre cause : cette peau est si dure, que les mêmes Indiens & Abyssins s'en servent pour faire des cottes d'armes, des cuirasses, des boucliers, & même, dit-on, des socs de charrues : ces cuirasses de peau sont beaucoup plus légeres & plus commodes que les nôtres; elles sont à l'épreuve des pertuisannes & des armes à feu : enfin, on n'apportoit autrefois des Indes à Rome le meilleur *lycium*, que dans des outres de peau de rhinocéros. *Charles de Bergan* dit que les excrémens de cet animal sont moulés en crottes presque semblables à celles du cheval, & que les Jardiniers du pays préferent le fumier du rhinocéros à tout autre.

A l'égard du *réem*, que quelques-uns appellent *rhinocéros*, voyez ce que nous en avons dit au mot REM : on a aussi donné improprement le nom de *taureau* ou de *bœuf d'Ethiopie* au rhinocéros : il paroît encore que l'*abada* & le *monocéros quadrupede* de quelques Auteurs est le même que le *rhinocéros d'Afrique*. M. *Parsons*, célebre Médecin de Londres, a publié en 1742 un *Traité sur le rhinocéros*.

RHINOCÉROS, NASICORNE ou MONOCÉROS. Les Naturalistes donnent ce nom à trois especes de scarabées ou insectes coléopteres qui ont sur la tête une corne que l'on regarde comme une expansion du crâne.

Le premier porte sur la tête une corne recourbée : il a le ventre velu, & le corselet convexe.

La seconde espece a la figure du *scarabée pillulaire*, ou *fouille-merde*, autrement dit *stercoraire*. Cet insecte a le devant de la tête fait en forme de bouclier, taillé en croissant, à bord élevé, d'où sort une petite corne échancrée : ses fourreaux sont polis & marqués de sept ou huit sillons.

La troisieme espece est le petit rhinocéros noir, qui est de forme cylindrique, dont les fourreaux sont sillonnés & pointillés en creux. Sa corne est repliée : il a le corselet échancré en devant, & on lui voit cinq dentelures. (*Linnæus.*)

Nous parlerons plus amplement du rhinocéros insecte à l'article *scarabée monocéros* ou *scarabée à une corne*.

RHINOCÉROS DE MER : c'est le nom que l'on donne à la *licorne de mer* ou *narhwal* : voyez ces deux mots.

RHINOCÉROS OISEAU. On appelle ainsi une espece de corbeau cornu des Indes : il est beaucoup plus grand que nos corbeaux d'Europe : son bec est petit, par rapport à son corps : c'est le *topau* du *Musæum* de *Wormius*, & le *jager-vogel* de *Nieuhoff*. Consultez aussi ce qu'en ont dit *Bontius*, *Aldrovande*, *Willughby* & *Ray*. Voyez CALAO.

RHODITE. Nom donné à un grand astroïte fossile, à grandes étoiles rondes, plus ou moins profondes, séparées par un rebord assez large sur lequel les lames se prolongent. Les rhodites sont communs aux environs de Basle, de Dax & en Lorraine.

RHOMBITE. Sous ce nom on désigne quelquefois l'empreinte ou la pétrification d'un turbot, mais plus communément on exprime par-là une famille de coquilles appelées *rouleaux* ou *cylindres*. Il paroît que les Auteurs ont appliqué ou tiré le nom de *rhombites* de la figure de ces coquilles : mais elle approche si peu du rhombe géométrique, qu'il seroit ridicule de leur donner en françois le nom de *rhombe ;* il vaudroit mieux diviser cette famille en rouleaux & en cornets. Cette division s'accorderoit avec la méthode de *Lister*, car il divise les *rhombi* en cylindriques, ce sont les *rouleaux ;* & en pyramidaux ou coniformes, ce sont les *cornets*. Voyez ces mots.

RHUBARBE, *rhabarbarum aut rheum*. Dans les boutiques, on donne ce nom à une racine que l'on nous apporte en morceaux assez gros, inégaux, de la longueur de quatre pouces ou environ, & de la grosseur de deux à trois : elle est assez pesante, jaunâtre en dehors, marbrée intérieurement comme la noix muscade, un peu fongueuse, d'un goût légérement âcre, mêlé de viscosité, amer & un peu astringent, d'une odeur de drogue, donnant une teinture de safran à l'eau.

Cette racine, qui est sujette à se carier & à noircir, sur-tout quand elle est en grands morceaux, appartient

à une plante de la Chine, qui malgré sa célébrité n'en est pas encore mieux connue. *Montingius*, dans son *Histoire des Plantes d'Angleterre*, a donné une description de la rhubarbe, & une figure tirée de *Mathiole*, sous le nom de *rhabarbarum lanuginosum, sive lapathum Chinense longifolium*; mais l'histoire qu'il en donne n'est surement pas fidelle, & ne convient point à la rhubarbe. Le R. P. *Michel Boyn* dit, dans son Livre intitulé *Flora Sinensis, Viennæ Austriæ edita, 1656*, que la rhubarbe naît dans toute la Chine, & qu'elle s'y appelle *tay-huam*, ce qui signifie *très-jaune:* elle vient cependant plus abondamment dans les Provinces du Su-Civen, Xen-sy, & Socieu, qui est la ville la plus proche des murs des Chinois. La terre, dans laquelle elle vient, est rouge & limoneuse. Dès que les Chinois ont tiré cette racine de la terre, ils la nettoient, la raclent, la coupent en morceaux, qu'ils mettent d'abord sur de longues tables, & qu'ils retournent trois ou quatre fois le jour; car l'expérience leur a appris que s'ils les faisoient sécher en les suspendant à l'air libre, ces morceaux deviendroient trop légers, & que la rhubarbe perdroit de sa vertu. Au bout de quatre jours, quand les morceaux ont déjà pris une sorte de consistance, on les perce de part en part, & on les enfile, ensuite on les expose au vent à l'ombre. L'hiver est le meilleur temps pour tirer la rhubarbe de la terre, avant que les feuilles vertes commencent à pousser. Si on l'arrachoit de la terre pendant l'été, ou dans le temps qu'elle pousse des feuilles vertes, non-seulement elle ne seroit pas mûre & n'auroit point de suc jaune ni de veines rouges, mais elle seroit encore poreuse & très-légere, & par conséquent inférieure à celle qu'on retire durant l'hiver. On prétend que les Chinois font, par cette préparation, trois especes de rhubarbe; l'une est plate, l'autre est en morceaux ronds, & l'autre carrée; ce qui fait dire aux Marchands, *rhubarbe de la Chine* ou de *Tartarie* ou de *Moscovie*. La meilleure pour l'usage est celle qui a été gardée dix ans.

On apportoit autrefois la rhubarbe de la Chine par la Tartarie, à Ormus & à Alep, de-là à Alexandrie, &

enfin à Vienne ; c'étoit celle qu'on appeloit *rhubarbe du Levant.* Les Portugais l'apportoient auſſi ſur leurs vaiſſeaux, de la ville de Canton, qui eſt un Port & où ſe tient un marché de la Chine. Les Egyptiens l'apportoient à Alexandrie par la Tartarie. On prétend qu'il en venoit auſſi de cette partie de l'Ethiopie, que les Anciens nommoient *barbarica*, d'où lui eſt venu le nom latin *rheum barbaricum.* L'on ajoute que la premiere rhubarbe fut apportée en Europe par quelques Soldats de l'armée de Charles V. dans le quatorzieme ſiecle : préſentement on nous l'apporte des Indes Orientales & de Moſcovie : elle croît abondamment dans toute cette partie de la Chine qui confine à la Tartarie ; nous ne ſavons pas encore ſi elle naît auſſi en Moſcovie, & il paroît vraiſemblable que les Moſcovites nous l'apportent de la Tartarie & de la Chine. Les vaiſſeaux de la Compagnie des Indes s'en chargent auſſi à Canton & à Ormus. Il y a quelques années qu'on envoya de Moſcovie à M. *de Juſſieu*, une plante qui s'appelle *rhabarbarum folio oblongo, criſpo, undulato, flabellis ſparſis.* Cette même plante avoit déjà été envoyée du même pays pour la vraie rhubarbe de la Chine par M. *Rand*, Directeur du Jardin de Chelſey en Angleterre, ſous le nom de *lapathum bardanæ folio undulato, glabro.* La maniere dont cette plante fructifie fait croire que c'eſt effectivement une vraie eſpece de rhubarbe de la Chine. Les graines & la racine de cette plante ſont tout-à-fait ſemblables à la rhubarbe que feu M. *Vandermonde*, Médecin de la Faculté de Paris, avoit envoyée de la Chine. Enfin on la cultive aujourd'hui au Jardin Royal des plantes à Paris, où elle vient très-bien : elle y fleurit, & ſupporte les hivers les plus froids. En voici la deſcription.

C'eſt une groſſe racine vivace, arrondie, d'environ une coudée de longueur, rameuſe, d'un roux noirâtre en dehors ; quand on enleve quelques morceaux de l'écorce, on trouve la ſubſtance pulpeuſe de la racine, panachée de points d'un beau jaune de ſafran, ſur-tout en ſon milieu : on reconnoît l'odeur, qui lui eſt particuliere, en la flairant vers ſon collet ; ſon goût eſt amer, viſqueux & aſtringent : du ſommet de la racine

naiſſent pluſieurs feuilles couchées ſur la terre, diſpoſées en rond les unes ſur les autres : elles ſont très-grandes, entieres, vertes, taillées en forme de cœur, garnies de deux oreillettes à leur baſe, & portées ſur de longues queues qui fourniſſent à la feuille même cinq nervures principales. Du milieu des feuilles s'éleve une tige anguleuſe, cannelée, haute d'un pied & demi, garnie de quelques enveloppes particulieres, membraneuſes ; les fleurs en ſortant de ces enveloppes forment de petites grappes, & chaque fleur eſt portée ſur un petit pédicule particulier : elles ſont ſemblables à celles de notre rhapontic, mais beaucoup plus petites, ſans calice, & d'une ſeule piece en forme de petite cloche, découpée en ſix quartiers : à chaque fleur ſuccede une graine pointue triangulaire, bordée d'un feuillet membraneux ; elle pouſſe dans le printems, & fleurit en Juin : ſes graines mûriſſent en Août.

Par le moyen de l'eau on retire de la racine de rhubarbe de la Chine plus de moitié de ſon poids d'extrait gommeux; car elle contient très-peu de réſine. Tous les Médecins reconnoiſſent deux vertus dans la rhubarbe ; ſavoir, d'évacuer les humeurs, ſur-tout celles qui ſont bilieuſes ; & de fortifier par une douce aſtriction les fibres de l'eſtomac & des inteſtins : elle leve les obſtructions du foie ; c'eſt pour cela que quelques-uns l'appellent l'*ame*, la *vie* & la *thériaque du foie*. On l'emploie utilement dans la jauniſſe, & dans les diarrhées, dans toutes les eſpeces de dyſſenteries qu'elle guérit ſouvent beaucoup plus ſurement & avec plus de douceur que l'ipecacuanha : on la mêle auſſi avec la limaille de fer & la cannelle contre les pâles couleurs & opilations des jeunes filles. Elle a auſſi la propriété de tuer les vers, & convient à toutes les perſonnes & à tout âge, lorſqu'elle eſt preſcrite à propos ; car il y a des cas où elle deſſeche le ventre, & attaque les reins, &c. Il faut s'en abſtenir dans les fievres continues & inflammatoires, parce qu'elle échauffe beaucoup. Elle nuit à ceux qui ſont ſujets aux conſtipations & aux ardeurs d'urine : on l'ordonne en ſubſtance avant le repas pour aider la digeſtion & pour fortifier l'eſtomac : la doſe en eſt depuis douze grains juſqu'à

un gros, selon l'âge & le tempérament. *Lémery* dit avoir reconnu par expérience, que la partie brunâtre qui semble être gâtée dans les grands & gros morceaux de rhubarbe, est plus astringente & plus propre pour le flux de sang & la diarrhée que la bonne rhubarbe. Enfin la rhubarbe entre dans quantité de compositions galeniques; son nom est très-célebre en Médecine.

RHUBARBE DES ALPES. C'est une espece de patience à feuilles rondes. *Voyez* PATIENCE.

RHUBARBE BLANCHE. *Voyez* MECHOACAN.

RHUBARBE DES MOINES. *Voyez à l'article* PATIENCE.

RHYNCOLITHES. Nom donné aux pointes d'oursin fossiles. *Voyez* PIERRE JUDAÏQUE.

RICH ou RICHS. *Voyez ci-après l'article* RICHE.

RICHARD. Des curieux ont donné ce nom à un genre d'insecte coléoptere, remarquable par sa forme singuliere, ses antennes en scie & sa riche parure. Les plus beaux nous viennent des pays étrangers: l'or & la couleur de rubis la plus éclatante brille sur les étuis des richards. Ces insectes ne sont pas communs: on les trouve difficilement; & dès qu'on en approche, ils se laissent rouler le long des feuilles des arbustes qu'ils habitent. Enfin on les saisit, & on examine le philtre qui fournit à leur magnificence.

RICHE. M. *Brisson* donne ce nom à un petit animal du genre du lievre. Il differe, dit-il, de notre lapin par sa couleur. Tout son corps est couvert de poils d'un très-joli gris. *Voyez les mots* LIEVRE & LAPIN.

On prétend que le véritable riche se trouve en Suede & en Pologne sous le nom de *richs*, & que cet animal est une espece de loup-cervier dont la fourrure est très-fine. On éleve de ces animaux en plusieurs endroits, à cause du profit qu'on retire de leur peau. *Voyez* LOUP-CERVIER *& l'art.* LYNX.

RICIN, *ricinus*. On donne ce nom à plusieurs sortes d'*amandes*, ou *noix*, ou *feves purgatives* que l'on apporte des deux Continens, soit des Indes, soit de l'Amérique; savoir, 1°. le *ricin ordinaire*; 2°. la *feve purgative* des Indes occidentales, qui est le *pignon de Bar-*

barie, ou la *feve du médicinier*, ou la *noix des Barbades ;* 3°. l'*aveline purgative du nouveau monde*, & qui est la *noix du médicinier d'Espagne*, ou le *ben grand ;* 4°. la noix du *ricin Indien*, qui est le *pignon d'Inde*, ou le *grain de Tilli*, ou *grain des Moluques*. Nous allons donner la description de ces différentes noix purgatives & des plantes qui les portent.

1°. La Graine de Ricin ordinaire, *ricini vulgaris nucleus*. Le fruit est triangulaire, à trois loges, un peu hérissé, & il contient trois graines; chaque graine est oblongue, de la figure d'un œuf, convexe d'un côté, aplatie de l'autre, avec un petit ombilic placé au sommet : elle cache sous une coquille mince, fragile, lisse, couverte de raies tachetées de blanc & de noir, une substance médullaire, semblable à une amande, blanche, partagée en deux, grasse, douceâtre, âcre, & qui excite des nausées. La plante qui porte ce fruit est le *ricinus vulgaris*, espece de *palma Christi* : voyez Palme de Christ. Elle est commune dans l'Egypte & dans les climats chauds des deux Indes : elle a la figure d'un petit arbre : sa tige s'éleve communément à la hauteur de six ou sept pieds, & même davantage ; elle est grosse, ligneuse, creuse en dedans comme le roseau, rameuse en haut, & de couleur obscure, couverte d'une espece de poudre blanche semblable à de la farine. Ses feuilles sont pareilles à celles du figuier, mais plus grandes, découpées à leur circonférence & dentelées, lisses, tendres, molles, d'un vert foncé, garnies de nervures & portées par de longues queues. Les fleurs sont en grappes, élevées sur une tige particuliere à l'extrémité des branches, arrangées sur un long épi : elles sont stériles, car les embryons des fruits naissent avec elles; ils sont arrondis, verts, & portent à leur sommet des crêtes rouges ; ils se changent en des fruits dont les pédicules sont d'un pouce de longueur : ces fruits sont noirâtres, garnis d'épines molles, de la grosseur d'une aveline : le reste du fruit est ainsi que nous l'avons dit ci-dessus. Quand le fruit de ce *ricin* est bien mûr, il s'y fait des crevasses par où les semences sortent avec impétuosité ; sa racine est longue, grosse, dure, blan-

che & fibreuse : on cultive cette plante dans quelques jardins, tant à cause de sa beauté, que parce qu'on croit qu'elle chasse les taupes. *Lémery* dit qu'elle croît à différentes hauteurs & grosseurs, suivant les lieux où elle naît, car on voit, dit-il, des ricins en Espagne qui ont la grosseur d'un homme, & d'autres en Candie qui égalent en hauteur les grands arbres, en sorte qu'il faut des échelles pour y monter.

Les Negres du Sénégal se servent avec succès de l'application d'une feuille du ricin ordinaire sur la tête, pour dissiper la migraine ; ils l'appliquent également comme un calmant sur les parties du corps où il y a inflammation, sur-tout sur les inflammations des yeux: sans doute que dans ces deux cas ce remede agit comme un vésicatoire.

Les fruits du *ricinier ordinaire* sont remplis de beaucoup d'huile douce, tempérée ; mais outre cela ils contiennent une certaine portion d'huile très-âcre & si caustique qu'elle brûle la gorge : c'est de cette huile que dépend leur vertu purgative. *Dioscoride* dit que si l'on avale le nombre de trente graines de ce *pignon d'Inde* pilées & dont on aura ôté l'écorce, elles purgeront par les selles la bile, la pituite & la sérosité, & qu'elles exciteront le vomissement. Mais il faut que cet Auteur se soit trompé ; car trois grains seuls suffisent pour causer une purgation si désagréable & si laborieuse, qu'elle semble bouleverser tout l'estomac : ajoutez à cela les épreintes sanguinolentes des selles. Les habitans du Brésil, qui sont beaucoup plus difficiles à émouvoir que ceux de notre climat, disent qu'il y a du danger d'en donner plus de sept grains en substance. Heureusement que ce purgatif dangereux est rarement en usage : on sait qu'il cause au moins l'inflammation de l'œsophage & de l'orifice de l'estomac : enfin le savant *Rolfincius* voyant que des Indiens mêmes étoient morts en usant de ce purgatif, conseille aux Médecins sensés de ne point faire usage de ses graines.

Les Anciens tiroient une huile des graines de ricin, soit par décoction, soit par expression ; & ils l'appeloient *huile de ricin*, ou *huile de kerva*, ou *huile de figuier infernal* : elle a une odeur puante, mais elle

est bonne à brûler & utile dans quelques onguens. *Pison* dit que les Brésilois en font tous les jours usage contre les maladies froides : elle résout les tumeurs & dissipe les coliques & les vents, si l'on en frotte le bas-ventre : appliquée sur le nombril elle fait mourir les vers des enfans ; elle guérit aussi la gratelle & les autres vices de la peau.

2°. Le Pignon de Barbarie, *cureas & faba purgatrix Indiæ occiduæ*. Cette seconde noix purgative est l'amande du grand ricin d'Amérique, ou plutôt du *ricinoïde*, qui s'appelle aussi *médicinier* & *pignon de Barbarie*, ou le *grand haricot du Pérou.* C'est une graine oblongue, ovoïde, de la grosseur d'une petite feve, convexe d'un côté & aplatie de l'autre, cachant sous une peau déliée un noyau blanc, oléagineux, d'un goût douceâtre, âcre, & qui cause des nausées. Les Anglois nomment cette feve purgative, *noix des Barbades :* elle naît d'une plante qui s'appelle *ricinoïdes Americana gossypii folio*, & qui croît en Amérique entre Carthage & *Nombre de Dios :* elle croît aussi dans la Guiane à la hauteur d'un arbrisseau : c'est le *mundiguacu* de *Marcgrave.* Cet arbrisseau est touffu : son bois est mou, plein de moelle, cassant & rempli d'un suc laiteux & âcre ; il est fort branchu & garni d'un nombre de feuilles semblables à celles du citronnier, lisses, luisantes & d'un vert foncé : vers l'extrémité des branches il s'éleve des tiges inégales, longues de quatre pouces, qui portent un grand nombre de fleurs disposées comme un parasol, mais petites, d'un vert blanchâtre, composées de cinq pétales en rose, roulées en dehors. Ces fleurs sont stériles ; car les embryons des fruits naissent entr'elles, & ils se changent en des fruits de la grosseur & de la figure d'une noix encore verte, longue de plus d'un pouce, pointus aux deux bouts, attachés trois ou quatre ensemble, d'un vert foncé lorsqu'ils sont tendres, & ensuite noirs, sans épines, & qui contiennent dans trois loges trois graines dont nous avons parlé. Cet arbrisseau prend aisément de bouture : on l'emploie quelquefois à la Guiane pour faire des haies vives, pour entourer les parcs à vivres ou à bestiaux, &

pour d'autres especes de clôture, à peu près comme on se sert du sureau en France.

La graine de *ricinoïde* purge encore plus violemment que le ricin ordinaire : elle est très-dangereuse, quelque correctif qu'on lui associe. Les Brésilois & d'autres peuples de l'Amérique tirent de cette racine une huile dont on se sert pour les lampes, & propre à guérir les maladies qui viennent des humeurs froides, & toutes sortes d'hydropisie, soit en frottant le ventre ou en en avalant quelques gouttes dans du vin blanc : elle est nervale ; elle amollit le ventre, tue les vers & convient aussi pour tous les vices de la peau & pour les maladies des articles.

3°. Le FRUIT DU MÉDICINIER D'ESPAGNE, *avellana purgatrix novi orbis*. Sa graine est de la grosseur d'une aveline, presque triangulaire, couverte d'une coque mince, pâle & brune : sa substance médullaire est ferme, blanche, douceâtre & d'un goût semblable à celui de l'aveline : elle naît d'une plante qui s'appelle *ricinoïdes arbor Americana folio multifido* : son tronc est environ de la grosseur du bras, & haut tout au plus de trois ou quatre pieds : il est tendre, couvert d'une écorce cendrée, veinée & en forme de réseau ; marqué de taches aux endroits d'où les feuilles sont tombées : les extrémités des branches sont garnies de dix à douze feuilles qui se répandent de tous côtés, attachées à de longues queues, découpées en lanieres pointues, qui sont encore découpées elles-mêmes, grandes d'un pied, lisses, d'un vert blanchâtre en-dessous, & d'un vert plus foncé en-dessus : vers l'origine des queues naissent d'autres petites feuilles découpées fort menu, qui rendent l'extrémité des rameaux comme hérissée, d'où s'éleve une longue tige rouge, qui porte un beau bouquet de fleurs en parasol. Cette tige se partage en beaucoup d'autres rameaux branchus, ayant chacun une fleur de la même couleur. Parmi ces fleurs il y en a de stériles & de fertiles : celles-ci sont plus grandes que les autres, mais moins nombreuses ; elles sont en rose, soutenues sur un petit calice échancré en cinq parties : celles qui sont stériles contiennent dans leur milieu des étamines garnies de leurs sommets de couleur d'or :

l'embryon de celles qui sont fertiles est ovalaire, à trois angles, vert, couronné de styles dont les stigmates sont jaunes & en croissant ; il se change ensuite en un fruit en forme de poire, gros comme le pouce, jaunâtre, à trois capsules qui contiennent chacune une amande dont nous avons parlé.

Il faut éviter soigneusement de prendre intérieurement cette amande ; car elle purge si violemment qu'elle peut causer la mort. Lorsqu'on taille le tronc de cette plante, ou qu'on en arrache les feuilles, il en sort une assez grande quantité de suc limpide, jaunâtre & un peu visqueux : on cultive cette plante sur-tout dans les jardins : on l'a apportée de la Terre ferme de l'Amérique dans les Iles.

4°. La Graine du Ricin Indien, *pinei nuclei moluccani, sive purgatorii.* C'est ce que nous nommons vulgairement *pignon-d'Inde* ou *grain de Tilli*, ou *des Moluques* : ce sont des graines qui ressemblent beaucoup à celles de la premiere espece de *ricin*, convexes d'un côté & un peu aplaties de l'autre, marquées de quatre angles : leur écorce est grisâtre & tiquetée de brun ; l'amande est solide, blanchâtre, d'un goût gras, mais âcre, brûlant & qui cause des nausées : la plante s'appelle *pinus Indica nucleo purgante.* Cet arbrisseau porte des tiges simples qui naissent sans rameaux latéraux : les fleurs sont ramassées en longs épis au sommet de ces tiges : il sort de la tige quelques feuilles longues, ovalaires, pointues, lisses, finement dentelées, portées par des queues longues d'un pouce, tendres & molles, avec une côte & des nervures saillantes en dehors : vers l'origine de chaque épi il sort tous les ans deux rameaux de même hauteur que la tige. Les fleurs inférieures sont les femelles, & celles qui se trouvent à la partie supérieure sont les mâles : c'est dans les femelles que se forme un embryon, lequel se change en une capsule ronde, à trois sillons & à trois loges, contenant chacune une graine dont nous avons parlé : on cultive cette plante dans le Malabar & dans quelques pays des Indes Orientales.

Le bois & les graines de cette plante sont d'usage en Médecine ; le bois qui s'appelle *panava* ou *pavana*, est

spongieux, léger, non compacte, pâle, couvert d'une écorce mince, cendrée, d'un goût âcre, mordant & caustique, d'une odeur qui cause des nausées. Lorsqu'il est récent & encore vert, il purge les humeurs séreuses par le vomissement & par les selles, mais d'une maniere qui surpasse la coloquinte même, laissant dans l'œsophage & dans l'anus une inflammation à cause de sa grande âcreté: lorsqu'il est sec il purge moins violemment; la dose en est depuis 24 à 36 grains pesant. On en peut dire autant des graines dont la plus grande vertu paroît consister en deux petites feuilles, qui germent les premieres & qui sont cachées dans le milieu de la substance de ces graines. On donne depuis trois grains jusqu'à cinq grains pesant d'amande de pignon-d'Inde; chaque grain procure au moins une selle, si on boit par-dessus de l'eau chaude ou un bouillon; mais le ventre est resserré dans l'instant, si l'on boit un grand verre d'eau froide, ou si l'on trempe, ou si l'on lave les pieds ou les mains dans de l'eau froide: on donne aussi l'huile de ces graines, tirée par expression, jusqu'à un grain pesant; car elle purge plus violemment que l'huile que l'on exprime du ricin ordinaire. C'est avec cette même huile que les Indiens préparent la *pomme royale purgative*, dont la seule odeur purge, dit-on, ceux qui sont délicats: pour cela on fait macérer une orange ou un citron dans l'huile de Tilli pendant un mois, on la retire ensuite: si on la frotte fortement dans les mains jusqu'à ce qu'elle s'échauffe, qu'on l'approche des narines, & que l'on en tire fortement l'odeur, on ne tardera pas à éprouver des atteintes purgatives; en un mot le ventre s'en ressentira comme si l'on avoit pris une potion purgative.

Au reste nous ne pouvons trop répéter, d'après notre propre expérience, que les graines du *pignon-d'Inde*, prises intérieurement, ne conviennent gueres que dans l'apoplexie; car elles causent l'inflammation de la gorge, du palais, de l'estomac & souvent de l'anus, à cause de leur très-grande acrimonie. Les Indiens les font cuire dans de l'urine ou du vinaigre: on prétend ici en corriger l'âcreté avec de la réglisse, des amandes douces, le suc de limon, des bouillons gras, ou en

les torréfiant ſous les cendres. On voit cependant des Chirurgiens qui en font avaler aux payſans & autres perſonnes robuſtes pour les purger ou pour guérir les fievres intermittentes. On fait prendre à chaque ſelle du petit lait tiede, en place de thé ou de bouillon.

RICINOIDE. *Voyez à l'article* RICIN.

RIEBLE. *Voyez* GRATERON.

RIGOLE. On donne ce nom à un petit canal d'eau que l'on tire de la riviere qui borde un pré : cette ſorte de ſaignée, dont la nature fait quelquefois tous les frais, eſt utile pour arroſer les herbages des *prairies*. Voyez ce mot.

RILLOURS. *Voyez au mot* OUANDERONS.

RIS ou RIZ, *oryza*. Plante qui reſſemble à quelques égards aux fromens, & que l'on cultive dans les pays chauds aux lieux humides & marécageux. Sa racine eſt comme celle du froment; elle pouſſe des tiges ou tuyaux à la hauteur de trois ou quatre pieds, cannelés, plus gros & plus fermes que ceux du blé ou de l'orge, noués d'eſpace en eſpace; ſes feuilles ſont longues, arondinacées, charnues, aſſez ſemblables à celles du poireau; leur graine eſt aplatie & couronnée d'une membrane courte, avec deux oreillettes latérales & barbues; ſes fleurs qui ſont hermaphrodites naiſſent en ſes ſommités, de couleur purpurine, & forment des panicules comme celles du millet ou du panis. On remarque qu'il n'y a qu'une fleur dans chaque calice, ſix étamines, deux ſtyles & deux ſtigmates en pinceau: à ces fleurs paſſées ſuccedent des ſemences oblongues, blanches, demi-tranſparentes, dures, enfermées chacune dans une capſule jaunâtre, rude, cannelée, anguleuſe, velue & armée d'une arête, le tout diſpoſé alternativement le long des rameaux.

On nous apporte la graine de riz ſeche des Indes Orientales, du Piémont, d'Eſpagne & de la Caroline. On doit choiſir celui qui n'a pas l'odeur de poudre: celui du Piémont eſt plus court, plus gros & moins blanc que celui de la Caroline, mais il eſt de meilleur goût & plus nourriſſant.

La graine du riz eſt une des principales nourritures dans tout le Levant, d'où il a été apporté premiérement en

en Grece & en Italie ; il aime tant l'humidité qu'il croît dans l'eau même. Dans l'île de Ceylan, & dans toute l'Asie, après avoir foui ou labouré la terre, on y pratique des réservoirs d'eau de puits ou de pluie, pour l'arroser tous les jours ; & ces inondations perpétuelles amollissent tellement le terrain, qui est déjà très-humide & très-gras par lui-même, que les Cultivateurs s'y mettent à l'eau jusqu'à mi-jambes. Quand le temps de la moisson approche, on laisse dessécher le terrain. Alors les Moissonneurs y entrent & coupent le riz ; on en fait des tas dans le milieu des champs, & on les fait piler par des bœufs ou des buffles qui tiennent lieu de batteurs en ce pays, suivant l'ancien usage des Orientaux, dont il est dit dans l'Ecriture, *non alligabis os bovi trituranti.* Les Asiatiques mettent leur riz tout vanné en sacs, qu'ils portent dans de grands vases de terre cuite, qu'ils appellent *puits*, ou dans des paniers couverts & bien fermés, pour le garantir des rats & insectes. *Porta* dit qu'on seme un grande quantité de riz dans les plaines humides du territoire de Salerne, où les habitans l'arrosent aussi au moyen des canaux & des rigoles qu'ils tirent des rivieres au besoin, autrement le riz n'y viendroit point, ou ne rapporteroit point de graines : de sorte, disent les *Continuateurs de la Mat. Médic.* qu'il est surprenant qu'un grain si sec, demande un terrain si humide, & qu'une terre marécageuse produise un blé d'un goût exquis & d'une nourriture aussi saine que seche. Il ne mûrit qu'à force de soleil, & la récolte ne s'en fait que vers l'équinoxe d'automne. C'est là, sans doute, pourquoi il ne sauroit venir dans les pays du Nord, quoique plus humides, mais parce qu'il y fait trop froid (*a*).

(*a*) M. *Haller* dit que M. *Poivre* a découvert en Cochinchine une espece de riz qui ne demande pas de l'eau, & qui croît sur les hauteurs. Il est surprenant, dit M. *Bourgeois*, qu'on n'ait pas encore pu se procurer en Europe de cette espece de riz qui croît sur les terrains secs & froids : on en pourroit semer dans presque tous les pays ; on suppléeroit par-là à la disette du blé, & ce seroit une source de richesses pour l'Agriculture. Il paroît même fort vraisemblable que cette espece de riz qui naît sur les montagnes de la Cochinchine, où il gele souvent pendant l'hiver, & qu'on seme à la fin de Décembre ou en Janvier, pourroit réussir dans plusieurs Provinces de France, & même dans quelques endroits de la Suisse, en le semant au commencement du printems, dès que les grands froids seroient passés.

De toutes les plantes transportées de l'ancien continent dans le nouveau monde, le riz est celle qui y a le mieux réussi, parce que l'air y est très-humide, & la surface de la terre couverte d'une couche très-épaisse de débris d'animaux & de végétaux. Lors des premiers établissemens des Européens dans ce nouveau continent, des lits de feuilles d'arbres, entassées à la hauteur de quatre à cinq pieds, l'humidité & la putréfaction y faisoient périr les hommes; les lits inférieurs se corrompoient à mesure qu'il s'en formoit de nouveaux à la surface. On couvrit de cendres la terre pour la fertiliser, elle produisit & produit encore d'une maniere surprenante.

Les Chinois divisent le riz en deux especes; l'une est barbue, en riz à barbe longue, ou à barbe plus courte. L'autre espece est sans barbe, & elle varie dans la configuration de ses grains; les uns sont longs, pointus, plats ou ronds : leur couleur varie encore; l'un est tout-à-fait blanc, l'autre un peu jaunâtre, celui-ci un peu plus ou moins rouge. Ils cultivent aussi une espece de riz d'une odeur agréable; il n'est consommé que par les personnes riches, parce qu'il est rare & qu'il rapporte peu.

Des Cultivateurs, avant de semer le riz, le mettent dans un sac de paille & le trempent ainsi quelques jours dans l'eau, jusqu'à ce qu'il commence à germer; alors on le seme dans une portion de terre, où il reste environ trente jours, jusqu'à ce qu'il ait poussé sa tige à la hauteur de deux ou trois pouces; on le transporte de cette espece de pépiniere pour le planter dans les champs; mais il faut que la saison ne soit ni trop seche ni trop pluvieuse : cependant cette opération ne peut pas être trop long-temps différée, parce que la tige de cette plante devient trop forte. Le riz ainsi semé en pépiniere dans l'espace d'un arpent, suffit pour en replanter vingt-cinq. Quelques jours après que le riz est planté, on arrache avec soin les herbes parasites, & on chausse le pied; on ne connoît que deux ou trois especes d'herbes qui croissent parmi le riz; elles l'énerveroient totalement, si on ne prenoit la précaution de les détruire.

Certains vents & les vers ne sont pas les seuls ennemis du riz; il s'éleve souvent, lorsque les épis sont

bien formés, des *ardens* qui courent la nuit sur les épis & qui les sechent : le peuple les appelle le feu du démon. Ce feu ne court que la nuit, & ne s'éleve qu'à la hauteur de deux ou trois pieds de terre : ces effets ne seroient-ils pas produits par un fluide électrique abondant?

On pourroit faire de fort bon pain avec la farine de riz, & même il tient lieu de pain dans les Indes, étant préparé de diverses manieres ; non-seulement les Indiens en préparent des gâteaux & de la bouillie, mais ils en tirent encore par la distillation une liqueur spiritueuse, qu'ils appellent *aracle* ou *arak*, voyez ce dernier mot, & qu'ils chargent ensuite de sucre & de divers aromates : cette boisson les enivre plus promptement que ne pourroit faire le vin le plus fort ; enfin une légere décoction de riz dans l'eau, fait parmi eux la base ou le véhicule le plus usité pour la plupart des médicamens.

Les Anciens comptoient le riz parmi les alimens de légere substance & faciles à digérer : c'est une opinion si répandue dans le public que le riz engraisse, que les femmes maigres à la Cour & à la Ville en usent fréquemment, le prenant sur-tout avec du lait & beaucoup de sucre ; nous avons même l'exemple de plusieurs Nations qui en font leur nourriture ordinaire depuis quantité de siecles : on convient seulement que le riz resserre un peu, & que dans certaines circonstances il pese un peu sur l'estomac.

On fait usage en France du riz, en le faisant cuire dans le bouillon, qu'il blanchit sans lui donner de mauvais goût : on en fait de la panade, de la bouillie, une espece de crême. Quoique ce soit un bon aliment pour toutes sortes de personnes, il convient singuliérement aux personnes épuisées par des hémorrhagies, &c. aux femmes qui ont souffert des pertes excessives, aux pulmoniques & aux étiques : il adoucit l'âcreté du sang, modere le cours de ventre. On fait une eau de riz, ou décoction, qui est pectorale & astringente.

RIVAGE, *littus*, est la lisiere ou le bord de la terre habitable qui touche les mers. La RIVE, *ripa*, est la lisiere qui borde les fleuves de part & d'autre. La RADE, *statio*, est tout endroit où les vaisseaux peuvent

aborder à terre, & y rester à l'ancre avec quelque sûreté, comme dans un havre ou port. La PLAGE, *plagia*, est la partie du rivage qui s'étend sans profondeur vers la grande mer.

RIVIERE : *voyez au mot* FONTAINE.

RIZOLITES. Nom donné aux racines d'arbres pétrifiées. *Voyez à l'article* PÉTRIFICATION.

ROBERT LE DIABLE, c'est le papillon *double C.* voyez ce mot.

ROBRE ou ROUVRE : *voyez* CHÊNE.

ROC. Des Naturalistes donnent le nom de *roc vif*, tantôt aux masses de quartz, & tantôt à celles de granite : *voyez ces mots*. On trouve à l'art. ROCHER l'histoire du *roc tremblant*.

ROCAMBOLE, nom donné à la graine de l'ail. C'est l'*ail-porreau* : elle excite l'appétit aux dépens de l'odorat, qui en général en est blessé : *voyez l'art.* AIL.

ROCHAU : *voyez* MERLOT.

ROCHER. C'est un amas de pierres élevé ou sur le bord de la mer, ou dans une plaine, ou même dans des vallées, dans des forêts, dans des îles, &c. L'on fait mention du rocher de l'île de S. Michel ; c'est en quelque sorte un bloc énorme de granite : la fameuse pierre Nantoise sur laquelle les enfans dansent à Nantes, est aussi une espece de granite. Les roches de la forêt de Fontainebleau sont de grès : *voyez au mot* ROCHES.

Au lieu nommé la Roquette à une lieue de Castres en Languedoc, on voit le fameux roc ou rocher qui tremble. Cette singularité attire l'attention des voyageurs, & intéressa en 1718, la curiosité de Son A. R. M. le Duc d'Orléans, alors Régent de ce Royaume. Voici en quoi consiste cette merveille si frappante. Le rocher tremblant est d'une forme ovoïde ; il est situé près du faîte & sur le penchant d'une montagne ; il est placé sur le bord d'un rocher beaucoup plus gros, qui est incliné d'environ six pouces. La plus grande circonférence du rocher tremblant, est de vingt-six pieds, sa hauteur est de onze pieds : on l'estime du poids de plus de six cents quintaux ; il porte sur le petit bout, & n'a presque d'autre point d'appui qu'une ligne qui va du levant au couchant. Ce rocher se meut visiblement, lorsqu'une

certaine force, telle que celle d'un homme, lui est appliquée du midi au nord; ensuite on peut conserver au rocher ses balancemens & ses vibrations par une action très-légere: mais ce qui est singulier, c'est qu'il ne tremble pas plus sensiblement quand on y ajoute un plus grand nombre de forces; ses balancemens vont toujours du septentrion au midi, dans une direction perpendiculaire, à la coupe de la pente du rocher sur lequel il est assis. M. *Marcorelle* de l'Académie de Toulouse, assigne la cause de ce tremblement aux parties élastiques du rocher détendues par le mouvement, & l'explication qu'il en donne est une vraie démonstration mathématique, fondée sur des axiomes. Au reste ce roc n'est pas le seul qui ait eu la propriété de trembler. *Pline* parle d'un rocher semblable, situé près d'Harpan, ville de la Carie dans l'Asie mineure. On connoît encore la pierre branlante du mont Pilate dans le canton de Lucerne; l'un & l'autre doivent sans doute leur effet à la même cause que le rocher tremblant du Languedoc. Tout le monde a entendu parler du pilier ou arc-boutant tremblant de l'Eglise de S. Nicaise de Rheims, qui en 1717, mérita l'attention du Czar Pierre I.

ROCHER ou MUREX, sont deux termes synonymes de la Conchyliologie, dont on se sert pour exprimer une famille entiere de coquilles univalves: il y en a à qui l'on a donné des noms particuliers; dénomination qu'ils doivent à leur figure: tels sont par exemple le *hérisson*, le *scorpion*, le *bois veiné*, l'*araignée*, la *musique*, le *casque*, &c. *voyez le mot* MUREX.

ROCHERAYE DE LA JAMAÏQUE ou PIGEON A LA COURONNE BLANCHE. Espece de pigeon de roche.

ROCHES. Les Lithologistes expriment par ce nom des pierres rarement simples, qui le plus communément sont formées par l'assemblage de deux, de trois pierres ou même davantage, lesquelles sont de différentes duretés, de diverses couleurs & propriétés; ces pierres n'ont d'autre différence entr'elles que celle qu'y met la nature des parties qui y dominent. Elles ont en général l'extérieur & l'intérieur tout dissemblable; les unes sont écailleuses, d'autres grenelées, elles ne paroissent jamais unies & lisses: elles

ſont communément opaques, ſont quelquefois feu avec le briquet, &c. tantôt on les trouve par couches ou filons, ſouvent en roches entieres dans les montagnes, comme on peut le voir en Dalécarlie & autres endroits de Suede, & en Allemagne près de Freyberg. En Sibérie on trouve dans un canton, de petites montagnes hautes de douze ou quinze toiſes, arrondies comme des colonnes, d'autres équarries comme des pans de mur, toutes perpendiculaires, & cela pendant l'eſpace de ſept à huit lieues: ce ſont autant de parties de rochers compoſés de grais, de marbre, ou plutôt de jaſpes veinés & de pierres de différentes couleurs. En général, ces pierres de roche ne ſont iſolées qu'accidentellement; on ne trouve dans leur intérieur aucun veſtige de pétrification, ni de matieres étrangeres au regne minéral, pas même à la claſſe des pierres: c'eſt ce qui a déterminé quelques Naturaliſtes à regarder ce genre de pierres comme anciennes, primitives & de toute antiquité.

La plupart des pierres compriſes dans ce genre ſont déſignées dans les Auteurs ſous les noms de *porphyre* & de *granite;* quelques-uns y rangent auſſi le *jaſpe* que nous ſoupçonnons maintenant être, ainſi que le caillou d'Egypte, une ſorte de *petro-ſilex;* voyez ces mots & celui de *Jaſpe*. On voit par ce qui vient d'être dit que les roches varient de propriétés, ſuivant l'eſpece de pierre qui entre dans leur compoſition.

Indépendamment des roches que nous venons de citer en exemple, on diſtingue des pierres de roche plus ou moins groſſieres & mélangées, qui ſont opaques & ſablonneuſes, quelquefois verdâtres ou remplies de mica: on les définit par la matiere qui y domine, ce qui fait dire *roche micacée;* s'il y a du ſpath, on dira *roche ſpatheuſe;* ſi c'eſt du quartz, *roche quartzeuſe;* ſi c'eſt du ſable, *roche ſablonneuſe:* il y a auſſi la *roche ſchiſteuſe;* ſi la pierre eſt ſimple & à tiſſu de corne plus ou moins opaque, c'eſt la *roche de jaſpe* ou *d'agate jaſpée*, & il y en a de toutes les couleurs dans les montagnes à filons, &c. Il nous eſt impoſſible de détailler ici le nombre des variétés de pierres de roche, d'après ce que nous en avons vu en litholiſant

ſur toutes les montagnes qui bordent le Rhin depuis le mont S. Gothard juſqu'à Cologne, ainſi que ſur le mont Jura, les Alpes, les Pyrenées, &c. Elles changent accidentellement dans une montagne: (voyez notre *Minéralogie, genre 31, p. 425, vol. 1.*) Tout ce que nous pouvons dire ici, c'eſt que les roches ſont ordinairement les parties conſtituantes des montagnes en chaînes; qu'il y en a de ſimples & de compoſées. Les Mineurs diſent auſſi qu'il y en a de ſauvages, c'eſt-à-dire, dont l'ordre des aſſiſes ou des matieres qui les compoſent eſt totalement dérangé: *voyez* FILONS, *& l'obſervation qui eſt à la fin de l'article ſuivant.*

ROCHE DE CORNE, *corneus.* Les Naturaliſtes Allemands donnent ce nom à une pierre dure, réfractaire, reſſemblante un peu à l'ongle des quadrupedes, & qui ſe trouve dans les montagnes à filons preſque perpendiculaires. Les Naturaliſtes François n'ont pas encore une connoiſſance bien certaine de la nature & de l'origine de cette ſorte de pierre; celle que M. *Bernard de Juſſieu* a reçue de Suede ſous le nom de *corneus fiſſilis durior Wallerii*, reſſemble parfaitement à de la *lave* ou à une eſpece de *baſalte.* On diſtingue trois ſortes de roches de corne: 1°. celle à *écorce molle*; M. *Wallerius* dit qu'elle eſt couverte comme d'une eſpece d'enveloppe courbée, qui reſſemble à du cuir brun: elle eſt auſſi peu compacte que la pierre ollaire tendre. La deuxieme eſt à *écorce dure*, elle eſt noire & reſſemble au ſabot d'un cheval, elle ſe durcit au feu: tantôt elle eſt luiſante, & tantôt grenelée. La troiſieme eſt *feuilletée*, ſa couleur eſt noirâtre ou rougeâtre; ſes feuillets ſont poſés perpendiculairement ſur leur tranchant: il y en a de tendre qui peut ſervir à tracer des lignes, & d'autre aſſez ſolide pour être employée à couvrir des maiſons: elles jauniſſent beaucoup dans le feu. Au reſte il paroît que les Ouvriers des mines donnent indifféremment le nom de *roche de corne* au roc vif & dur qui enveloppe ſouvent les filons des mines. La roche de corne criſtalliſée verte de l'île d'Utoë ſur les côtes de Sudermanie, eſt le ſchoërl des Suédois; voyez *Schorl.* En conſultant le premier volume de notre *Minéralogie, II. Edition*, on y verra

plusieurs discussions sur la *roche de corne*. Quant à la *pierre de corne* strictement dite, *voyez* PIERRE DE CORNE.

Ayant examiné de nouveau toutes les pierres que l'on appelle *roches* & *roches de corne*, lesquelles composent pour la plus grande partie les montagnes des Pyrenées, la chaîne d'Alais en Languedoc, &c. nous avons reconnu que les premieres sont des especes de quartz en masses énormes, sans mélange, & de figure indéterminée, qui paroissent n'avoir point eu part aux révolutions terrestres, par conséquent formées de toute antiquité; tandis que les roches de corne feuilletées qui forment des especes de filons qui peuvent se diviser en lames, & qui servent de salband, c'est-à-dire, d'encroûtement aux pierres précédentes, doivent être regardées comme de nouvelles pierres formées successivement dans les interstices des masses précédentes; interstices produits lors d'une très-grande catastrophe. Au reste, les rochers ont été formés humides, & se sont fendus en se séchant: donc si la division ou écartement de ces roches a été perpendiculaire ou oblique, la roche de corne feuilletée doit s'y trouver dans cette position, & c'est en effet ce qu'on observe. Les roches spatheuses, le granite, le porphyre, la roche sablonneuse, la roche micacée, & généralement toutes les pierres de roches composées doivent être regardées comme accidentelles, de nouvelle création, c'est-à-dire, qu'elles appartiennent à la nouvelle terre, & l'on ne doit pas être étonné de trouver dans ces dernieres roches des especes de corps organisés; mais ce ne sera que dans les parties prises sur le flanc des montagnes primitives, ou dans la masse des montagnes secondaires. *Voyez à l'article* TERRE.

ROCHIER, *litho-falco*, c'est le faucon de roche. Cet oiseau n'est pas si gros que la cresserelle, & paroît être une espece très-voisine de l'émerillon de la fauconnerie. *Voyez* FAUCON.

ROCOURT ou ROCOU. *Voyez* ROUCOU.

ROGNON, *minera nidulans*. Les Mineurs donnent ce nom à de la mine dont le filon est, sinon interrompu, au moins par morceaux plus ou moins gros, &

qui ont à-peu-près la forme d'un rein, c'est-à-dire, que ce sont des masses métalliques détachées, & qui se trouvent répandues dans le filon d'une mine: ils se rencontrent souvent au milieu d'autres matieres stériles. *Voyez les mots* MINES, MÉTAUX & FILONS.

ROI. Nom donné à un papillon qui se trouve dans les jardins: ses ailes sont fauves, tiquetées de noir, communément ornées en dessus & en dessous de vingt-deux taches argentées. C'est la beauté de ses ailes qui lui a fait donner ce nom. On l'appelle aussi le *grand nacré;* il est, dit M. *Deleuze*, de ceux qui ne marchent que sur quatre pieds; les taches argentées ne se trouvent qu'aux ailes inférieures.

ROI, ou plutôt REINE DES ABEILLES, est la femelle pondeuse de cette sorte de mouches. *Voyez* ABEILLE.

ROI DES CAILLES, *ortygometra.* Espece de râle noir ou de râle de genêt, que l'on dit être le conducteur des cailles dans le temps de leur émigration, c'est-à-dire, dans les passages d'un climat dans un autre. *Voyez les mots* CAILLE & RALE.

ROI DES COUROUMOUX. Nom donné à une espece de poulet d'Inde dont la couleur très-douce est relevée par le noir du collier qui le pare: cette même couleur se remarque à l'extrémité de la queue & des ailes de l'oiseau. *Voyez* COQ D'INDE.

ROI DE GUINÉE, *rex Guinensis.* Oiseau huppé d'un très-beau plumage, & plus petit qu'une poule: il se trouve dans l'Afrique Méridionale vers le royaume de Congo, sur les confins du Cap de Bonne-Espérance.

ROI DES MANUCODIATS ou DES OISEAUX DE PARADIS. *Voyez au mot* OISEAU DE PARADIS.

ROI DES MULETS. *Voyez* MULET POISSON & SURMULET.

ROI DES POISSONS. Sous ce nom M. *Gronovius* a décrit un poisson du genre des carpes: il en est mention dans les *Actes d'Upsal.*

ROI DES SERPENS. *Séba* donne ce nom au serpent de l'île de Java, appelé *lamanda;* voyez ce mot.

ROI DES VAUTOURS. *Voyez à l'art.* VAUTOUR DES INDES.

ROITELET, *regulus*, est le nom que les Ornithologistes donnent à un genre d'oiseaux fort connus en Europe, & dont le corps est court & gros : nous en citerons trois especes principales, savoir, le *roitelet ordinaire*, celui qui est *huppé*, & le *roitelet non huppé*. Ces oiseaux sont du même genre de la *fauvette* : voyez ce mot.

1°. Le ROITELET ORDINAIRE ou le PASSEREAU TROGLODYTE, *regulus*, *passer dictus troglodytes*. Cet oiseau pese environ trois gros : sa longueur totale est de quatre pouces & demi, & son envergure est de six & demi : il a la tête, le cou & le dos d'un bai brun, le croupion & la queue plus bai ; le dos, les ailes & la queue bigarrées par des lignes noires transversales ; la gorge d'un jaune pâle ; le milieu de la poitrine blanchâtre, tachetée de noir par les côtés ; le bas-ventre d'un brun roux ; le bout des ailes & de la queue pointillé de blanc ; le bec long d'un demi-pouce, menu, jaunâtre en dessous & brun en dessus ; l'iris couleur de noisette, le doigt & l'ongle de derriere fort longs.

Ce roitelet commun rampe à travers les haies & les trous des fossés & des murailles : il fait de courtes volées, & vole bas : il a coutume de bâtir son nid le long des murs, au derriere des maisons ou des étables couvertes de paille, mais le plus souvent dans les bois & dans les haies ; il le construit de mousse en dehors, de plumes & de crin en dedans, lui donnant la forme d'un œuf dressé sur un de ses bouts ; il se ménage une petite porte vers le milieu, par laquelle il entre & sort : la ponte de sa femelle est de neuf à dix œufs, & même plus.

Ce petit oiseau aime à se tenir seul, & même s'il trouve un de ses semblables, principalement s'il est mâle, ils se battront l'un & l'autre, jusqu'à ce que l'un d'eux s'enfuie comme étant vaincu : il souffre plus volontiers le voisinage d'une femelle de son espece : il est toujours gai, alerte & vif : il porte sa queue troussée comme un coq : il se nourrit ordinairement de vers, d'araignées : il fréquente les buissons & les pertuis : il

ne se prend qu'avec beaucoup de peine : il n'est jamais mélancolique, mais toujours prêt à chanter ; aussi l'entend-on soir & matin de bien loin, sur-tout en hiver. Apprivoisé, il chante agréablement, d'une voix même plus haute & plus sonore que ne semble comporter un si petit corps : son ramage le plus agréable est au mois de Mai, c'est la saison de ses amours. Ses petits sont fort difficiles à élever pour les nourrir en cage.

Nous avons été témoins que dans certaines Provinces de France, les gens de campagne se font un scrupule non-seulement de tuer cet oiseau, mais même un cas de conscience de toucher à son nid : ailleurs on le regarde comme un spécifique contre la pierre des reins ou de la vessie, si on en mange la chair toute crue, ou si on le brûle & qu'on en prenne les cendres dans du vin blanc : de quelque façon qu'on le mange, il pousse puissamment les urines.

2°. Le Roitelet huppé, *regulus cristatus, calendula vulgo dicta* : c'est le plus petit des oiseaux qui se voient en Europe ; on l'appelle *pou, soucy* ou *sourcicle* en quelques endroits, les Italiens le nomment *fior-rancio* (fleur de souci) : il a sur la tête une très-belle & brillante couronne ou huppe, d'un jaune doré, mélangée de couleur de safran : de là il s'est acquis chez les Anciens, les titres pompeux de *regulus* & de *tyrannus*. Il peut, quand il veut, cacher entiérement cette espece de huppe & la rendre presque invisible, en ridant son front & en contractant ou rabattant les côtés emplumés : elle est oblongue & directement étendue à travers le milieu de la tête, depuis le bec jusqu'au cou ; elle est entourée d'une ligne noire : les côtés du cou sont verdâtres, reluisans & jaunâtres ; les yeux entourés de blanc ; le cou & le dos d'un vert sombre, tirant sur le jaune : la poitrine est d'un blanc sale, le plumage des ailes de couleur tannée, terminé en dedans par des taches jaunes, & blanches en dehors : le bec est délié, noir, droit & court ; l'iris couleur de noisetier ; les pattes & les griffes jaunâtres. Sa femelle pond six ou sept œufs, du volume d'un très-gros pois. Ils font leur nid dans des ifs, sapins & chênes, & ils le composent de mousse verte, mélangée de toiles d'araignées, ce qui le for-

tifie beaucoup. Ce nid eſt de la groſſeur d'une balle de paume. Le roitelet huppé ſe nourrit de petits inſectes, il ſe gliſſe auſſi dans les brouſſailles ou dans les buiſſons.

3°. Le ROITELET NON HUPPÉ, *regulus non criſtatus*. Il eſt plus petit que le roitelet ordinaire ; mais plus grand que le précédent. Le plumage ſupérieur du mâle eſt d'un vert ſombre, celui de la femelle eſt plus brun : le menton & les côtés de la tête ſous les yeux ſont jaunâtres, il y a une tache de la même couleur des deux côtés de la poitrine, près de la naiſſance de l'aile : le plumage inférieur eſt blanchâtre ; le bec brunâtre & fort délié ; les jambes & les pieds ſont petits, jaunâtres dans le mâle, & noirâtres dans la femelle : leur ramage reſſemble au ton rauque & rompu des ſauterelles : ils fréquentent les bois & les déſerts, & ſe perchent ſur les ſommets des chênes : ils font leurs nids de mouſſe & de paille, & les garniſſent en dedans de poils & de plumes, leur ponte eſt de cinq œufs tiquetés de rouge.

On nourrit en cage les roitelets avec du *pain d'œillet de Strasbourg*, ou de pavot noir : ils portent le nom de *roitillon*, de *beurichon*, de *rebetrin*, &c.

On donne le nom de *roitelet des Indes*, ou de *ronchie*, ou de *moineau muſqué*, à la femelle du *colibri* : voyez ce dernier mot. Le *ſouci de Penſilvanie* eſt le *roitelet couronné*.

ROLLIER, *galgulus*. Genre d'oiſeau de la groſſeur d'un geai, dont on diſtingue pluſieurs eſpeces ou variétés. Il y a le *rollier de Strasbourg*. Nous en avons parlé ſous le nom de *geai d'Alſace* : voyez ce mot. Nous avons encore parlé du *rollier de Mindanao*, ſous le nom de *geai de Bengale*. En général le plumage du rollier eſt varié ; les ailes, la tête & la queue ſont bleues ; le dos eſt vert & aigue-marine ; la gorge eſt violette & le ventre de couleur aurore. Il y a auſſi le *rollier* d'Angola, celui des Indes, celui de la Chine ; celui des Antilles eſt la *pie des Antilles* du P. *du Tertre* ; le *rollier* de la Nouvelle Eſpagne ; celui du Mexique qui eſt ou jaune ou gris, ou à crête ; celui-ci eſt une eſpece d'*ococolin* : voyez ce mot. Le rollier d'Europe eſt un oiſeau qui aime à voyager, on le voit quelque-

fois à l'île de Malthe, aux environs de Strasbourg & en France ; il se nourrit de petits insectes & de petits scarabées, dont il fait une grande destruction. En France on ne connoît qu'une espece de rollier, mais on en trouve trois autres especes dans les Indes, une à la Chine, & cinq en Amérique. Le rollier est un oiseau plus sauvage que le geai & la pie, il se tient dans les bois les moins fréquentés & les plus épais, & il ne paroît pas qu'on ait encore pu le priver & lui apprendre à parler ; cependant la beauté de son plumage est un sûr garant des tentatives qu'on aura faites pour cela.

Les rolliers nichent autant qu'ils peuvent, sur les bouleaux, & ce n'est qu'à leur défaut qu'ils s'établissent sur d'autres arbres ; mais dans les pays où les arbres sont rares, comme dans l'île de Malthe & en Afrique, on dit qu'ils font leur nid dans la terre. Si cela est vrai, il faut avouer que l'instinct des animaux, qui dépend principalement de leurs facultés, tant internes qu'externes, est quelquefois modifié notablement par les circonstances, & produit des actions bien différentes, selon la diversité des lieux, des temps & des matériaux que l'animal est forcé d'employer.

ROMARIN ou ENCENSIER, *rosmarinus*. C'est un arbrisseau qui naît abondamment & sans culture dans les pays chauds & secs, comme en Espagne, en Italie, en Languedoc & en Provence ; on le cultive aussi dans les jardins : sa racine est menue & fibreuse ; elle pousse une tige en arbrisseau à la hauteur de trois ou quatre pieds ; divisée en plusieurs rameaux, longs, grêles, cendrés, garnis de feuilles étroites, d'un vert brun en-dessus, blanches en-dessous, peu succulentes, d'une odeur forte, aromatique, agréable, & d'un goût âcre : ses fleurs, qui paroissent en Avril, Mai & Juin, sont en gueule, petites, mais fort nombreuses, mêlées parmi les feuilles. Chacune d'elles est un tuyau, découpé par le haut en deux levres, de couleur bleue pâle, ou tirant sur le blanc, d'une odeur plus douce que celle des feuilles : à ces fleurs succedent des semences menues, arrondies, jointes quatre ensemble ; & enfermées dans une capsule qui a servi de calice à la fleur.

Il y a d'autres sortes de romarins, dont l'une a les feuilles semblables au fenouil, & la graine blanche sentant la résine : une autre a sa graine noire : une autre qui croît parmi les rochers, est presque toujours stérile. Le romarin sauvage de Boheme a le bois de ses branches rouge, ses feuilles vertes dessus & rouges dessous ; son odeur approche de celle du citron.

Toute cette plante sent un peu le camphre ou l'encens. Le romarin a été connu de tout temps à cause de son utilité, & parce qu'on l'employoit autrefois dans les couronnes ou chapeaux de fleurs. Il est d'usage en certains pays de mettre dans la main d'un mort, une branche de romarin, & l'on a vu après avoir ouvert le cercueil au bout de plusieurs années, que cette branche avoit crû au point que les feuilles couvroient toute la face du cadavre ou du squelette.

Le romarin vient de bouture, & à toute sorte d'exposition ; il veut seulement une bonne terre, & prend telle forme que l'on souhaite, sur-tout quand il a été multiplié de plants enracinés : les grands froids lui sont contraires & le font périr, de même que si on lui met du fumier au pied. On a soin d'accélérer son accroissement, & de le rendre plus dur aux intempéries des saisons, en coupant les sommités de ses rameaux.

On ne se sert ordinairement en Médecine que des feuilles & des fleurs de cet arbrisseau ; mais on doit préférer celui qui croît aux environs de Narbonne en Languedoc, son odeur est plus agréable. Etant pris intérieurement, il fortifie le cerveau ; il est bon contre l'épilepsie, la paralysie & les vapeurs hystériques. M. *Bourgeois* dit, que c'est aussi un excellent emménagogue qu'on fait entrer dans la plupart des infusions, décoctions & vins contre la suppression des regles & les pâles couleurs des jeunes filles : l'eau, où les feuilles & les fleurs de romarin ont macéré pendant la nuit, est bonne pour la jaunisse & les fleurs blanches ; elle fortifie la mémoire & la vue. On fait par infusion un vin de romarin, qui convient dans les affections des nerfs ; on prescrit aussi ce même remede pour la stérilité.

La liqueur appelée *eau de la Reine de Hongrie*, est

tirée, par la distillation, des fleurs & des calices de cette plante, mis en digestion dans l'esprit-de-vin ; on y ajoute quelquefois les jeunes feuilles pour la rendre plus forte. Tout le monde sait que cette eau s'emploie avec succès dans les défaillances, dans les étourdissemens, dans les vertiges, & dans les vapeurs hystériques & hypocondriaques ; on en prend une petite cuillerée dans un verre d'eau.

Les Apothicaires tiennent dans leurs boutiques une eau distillée, une conserve & un miel de romarin; ce miel est connu sous le nom d'*anthosat*. Le romarin produit aussi par la distillation une huile essentielle, qui est merveilleuse pour les affections du cerveau & de la matrice; Boerhaave (*Traité des plantes du jardin de Leyde*) la regarde comme le meilleur remede contre l'épilepsie, & pour procurer l'écoulement des regles. Cette huile est excellente, sur-tout contre les vertiges qui attaquent fréquemment les vieillards.

On fait usage extérieurement des feuilles de romarin bouillies dans du vin, pour fortifier les nerfs & les jointures, les parties foibles, & sur-tout les membres paralytiques, & pour résister à la gangrene. On en brûle dans les Hôpitaux, conjointement avec les baies de genievre, pour corriger l'air corrompu par les mauvaises exhalaisons qui y regnent, & pour détourner les odeurs contagieuses.

ROMPT-PIERRE. *Voyez à l'article* SAXIFRAGE.

RONAS. *Voyez* RACINE D'ARMÉNIE.

RONCE. Nom que l'on donne à une espece de *raie*. Voyez ce mot.

RONCE, *rubus*. Il y a deux especes de ronce principales ; savoir, la *ronce ordinaire* & le *framboisier* : on a nommé celui-ci, *ronce du mont Ida* ; j'en ignore la raison, dit M. *Duhamel*, car les framboisiers croissent naturellement dans toute la Zone tempérée ; on en trouve aussi beaucoup dans la Zone glaciale; & comme on peut le présumer, dans la Zone torride.

La fleur des ronces est une fleur en rose. Le pistil de ces fleurs est formé d'un grand nombre d'embryons rassemblés en forme de tête, & d'un pareil nombre de styles qui partent des côtés des embryons.

Ces embryons deviennent de petites baies ſucculentes, qui ſont preſque toujours réunies les unes aux autres, & qui forment toutes enſemble ces fruits qu'on nomme *ronces* & *framboiſes*.

La forme des feuilles de ces arbriſſeaux varie, mais la plupart des ronces les ont compoſées de trois ou cinq grandes folioles dentelées par les bords, & qui ſont attachées aux extrémités d'une queue commune; elles ſont hériſſées d'épines crochues. Toutes les ronces ont leurs feuilles poſées alternativement ſur les branches.

Les RONCES, proprement dites, *rubus vulgaris*, pouſſent de grandes branches, pliantes, ſarmenteuſes, dont les unes ſe rament dans les buiſſons, & les autres rampent à terre: elles prennent racine dans les endroits où elles touchent immédiatement la terre; elles ſont vertes, rougeâtres, anguleuſes, moelleuſes, garnies d'épines fort piquantes & crochues, qui s'attachent fortement aux habits des paſſans.

Les FRAMBOISIERS, *rubus idæus*, ne rampent point; leurs branches ſe tiennent droites, & croiſſent à la hauteur d'un homme: elles ſont tendres, vertes, moelleuſes, rondes, garnies de petites épines qui ne ſont guere piquantes. Leur culture eſt ſimple, elle ne conſiſte qu'à les labourer & à couper les branches qui ont produit du fruit pendant quelques années; parce qu'il pouſſe de nouveaux jets, plus vigoureux. C'eſt avec ces drageons qu'on peut aiſément multiplier les framboiſiers: leur racine eſt vivace.

Les ronces des haies donnent des fruits rouges dans leur primeur, noirs dans leur maturité & ſemblables aux mûres, qu'on nomme *mûres de renard*; elles ſont fades en comparaiſon des mûres véritables. Le fruit des ronces rougit le papier bleu, preſque auſſi vivement que l'alun; ce qui prouve qu'il contient un acide aſſez développé, & ce qui rend en même temps ces fruits aſtringens, déterſifs & abſorbans. Les feuilles ſont preſque auſſi dans le même cas; étant mâchées, elles nettoient les ulceres des gencives, de la bouche, & affermiſſent les dents. Ces mêmes feuilles, appliquées ſur les dartres & les hémorrhoïdes, les mortifient & les guériſſent; appliquées ſur les vieilles plaies & ſur les ulceres des jambes,

jambes, elles les guériſſent en peu de temps. On fait avec les ſommités tendres des ronces, un excellent gargariſme & un ſirop qui s'emploient avec ſuccès dans les maux de gorge & l'eſquinancie, pour en tempérer l'inflammation, & une tiſane aigrelette, qui eſt très-utile dans les fievres ardentes, putrides, bilieuſes, &c. Les fruits de ronce bien mûrs & bien noirs, ſont rafraîchiſſans & appaiſent auſſi la ſoif; on peut les ſubſtituer aux mûres domeſtiques. On s'en ſert en Provence pour colorer le vin muſcat blanc, & pour faire le vin muſcat rouge de Toulon.

On peut élever par curioſité, la ronce à fruit blanc, celle qui eſt ſans épine, & celle dont les feuilles ſont panachées. L'eſpece qui mérite vraiment d'être cultivée, eſt celle à fleur blanche & double; car depuis le mois de Juin juſqu'aux premieres gelées, elle produit des fleurs larges comme un petit écu, d'un beau blanc, & qui ſont auſſi belles que les renoncules ſemi-doubles; ces fleurs ſont diſpoſées par rameaux.

On cultive les framboiſiers à cauſe de leur fruit, qui a beaucoup de parfum, & de leur ſaveur également fine & flatteuſe: on le mange cru, mêlé avec les fraiſes & les groſeilles; on en fait des confitures agréables, des gelées, des compotes, des conſerves, des dragées, du ſirop, du vinaigre, enfin ce fruit entre dans la compoſition de pluſieurs ratafias. On prépare avec les framboiſes, le ſucre & l'eau commune, une boiſſon appelée *eau de framboiſes*, fort en uſage dans les grandes chaleurs de l'été: elle eſt auſſi agréable que l'*eau de fraiſes*, & appaiſe de même la ſoif, réprime la chaleur de l'eſtomac, & excite les urines. Quelques framboiſes infuſées dans le vin, lui communiquent un goût & une odeur délicieuſe. Ce vin, qui eſt cordial & ſtomachique, eſt utile dans les vomiſſemens qui viennent de la foibleſſe & de l'atonie de l'eſtomac. Ces ſortes de fruits mûrs, rouges ou blancs, ne peuvent ſe conſerver quelques jours ſans être confits; car ils moiſiſſent bientôt, & les vermiſſeaux qui y naiſſent, les gâtent & les mangent. (Il eſt même très-rare de trouver des framboiſes, quoique raîches, qui ne ſoient remplies de petits vers blancs; ce qui dégoûte beaucoup de perſonnes de ce fruit, qui

est d'ailleurs délicieux : si on met tremper les framboises dans l'eau fraîche, on voit aussi-tôt sortir une grande quantité de ces vers ; mais les fruits perdent un peu de leur fumet par la lotion, dit M. *Bourgeois.*) Si on fait fermenter ces fruits, on en tire un vin très-fort & agréable ; & par la distillation, on en retire un esprit très-spiritueux. Les feuilles du framboisier ont les mêmes propriétés que celles de la ronce.

Le *framboisier du Canada à fleur en rose*, & le *framboisier de Pensilvanie*, se font remarquer par de très-jolies fleurs, d'une vive couleur de pourpre violet, & méritent d'être cultivés dans les bosquets de la fin du printems.

Il y a une ronce sans épines, qui est le *rubus hircinus*, qui croît aux lieux montagneux : ses tiges ne sont hautes que de deux ou trois pieds.

RONÇERA, nom que les Génois donnent à une espece de pourpre de la mer Adriatique ; coquillage nommé à Rome *ogniella* : c'est le couvercle du *conchilium* ou *ongle marin odorant* : voyez ce dernier mot.

ROND DE MER : *voyez à l'article* LUNE DE MER.

RONDELLE : *voyez* CABARET. Rondelet donne aussi le nom de rondelle à la morrude ou rouget : *voyez* ROUGET.

RONDETTE : *voyez* LIERRE TERRESTRE.

RONDIER, espece de palmiste qui croît dans toutes les Indes & en Asie ; les Chinois forment avec sa feuille, des éventails dont ils se servent, ainsi que les Perses : M. *Adanson* dit que le rondier se trouve aussi en quantité le long du Niger, les Negres le nomment *ronn*, (*Carimpana*, *Hort. Malab. vol. 1.*) son tronc est gros & fort droit ; il est semblable à une colonne de cinquante à soixante pieds de hauteur : il sort de son extrémité supérieure un faisceau de feuilles qui, en s'écartant, forment une tête ronde ; chaque feuille représente naturellement un éventail de cinq à six pieds d'ouverture, porté sur une queue de même longueur ; les fleurs de cet arbre sont mâles ou femelles, les mâles sont stériles, les fleurs femelles se changent en fruits qui se succedent presque pendant toute l'année ; ils sont pour l'ordinaire de la grosseur d'un melon arrondi ; leur en-

veloppe est un peu coriace & épaisse comme un fort parchemin ; la chair qu'elle recouvre est jaunâtre, pleine de filamens attachés à trois gros noyaux, qui en occupent le milieu. Les Negres aiment beaucoup ces sortes de fruits, sur-tout quand ils sont cuits sous la cendre, car ils ont alors une saveur de coings : & leur odeur, quoique forte, est agréable.

RONDINE, ou RONDIRE, ou RONDOLE, c'est l'*hirondelle de mer* : voyez ce mot.

RONFLEUR : *voyez* PIRAMBU.

ROQUAMBOLE : *voyez* AIL.

ROQUET. Espece de lézard qui se trouve dans les petites îles, qui sont placées dans les culs de sac de la Guadeloupe : ce lézard a tout au plus un pied de long ; les pattes antérieures sont plus longues que les postérieures : il a les yeux fort étincelans & vifs ; sa peau est de couleur de feuille morte, tiquetée de points jaunes & noirâtres : il porte la queue retroussée en arcade sur le dos, au lieu que tous les autres lézards la portent traînante à terre, & il tient toujours la tête élevée en l'air : il est si agile qu'on le voit toujours sauter autour des hommes qu'il prend plaisir à voir, ensorte qu'il s'arrête aux lieux où il en rencontre. Si on le poursuit, il ouvre aussi-tôt sa gueule, & tire la langue comme un petit chien de chasse ; il se fourre aussi dans la terre, non pour y pondre ses œufs, mais pour y manger ceux des autres lézards & des tortues.

ROQUET, espece particuliere de petit chien que l'on regarde comme une variété du *chien Danois* : voy. à l'article CHIEN.

ROQUETTE, *eruca planta*, plante dont on distingue plusieurs especes. Nous rapporterons ici les deux principales ; l'une cultivée, & l'autre sauvage.

1°. La ROQUETTE DES JARDINS, *eruca sativa* ; sa racine est blanche, ligneuse, menue, vivace, & d'une saveur âcre ; ses tiges sont hautes d'environ deux pieds, un peu velues ; ses feuilles sont semblables à celles de la moutarde, blanches, longues, étroites, découpées profondément, tendres, lisses, & de même saveur que la racine : aux sommités des tiges naissent des fleurs en croix, de couleur bleue, tirant sur le blanc, rayées de

noir, & soutenues par des calices velus. A ces fleurs succedent des siliques longues qui se divisent en deux loges remplies de quelques semences jaunâtres, plus grosses que celles de la moutarde, & moins rondes.

L'odeur & la saveur de cette plante sont fortes & désagréables; cependant en Italie on la recherche pour la mêler dans les salades, à dessein d'en relever le goût: on la seme dans les jardins & dans les champs, ses graines & ses feuilles sont d'usage.

2°. La ROQUETTE SAUVAGE, *eruca sylvestris;* celle-ci croît contre les murailles, aux lieux incultes & sablonneux; elle a une odeur entiérement fétide & désagréable: sa racine est assez longue, grosse & blanche; ses tiges sont fort découpées, comme celles du pissenlit, vertes, lisses, d'une saveur brûlante, semblables à celles de la roquette des jardins, aussi bien que les fleurs, mais qui sont de couleur jaune & odorantes. Il leur succede des siliques anguleuses, remplies de graines, semblables à celles de la moutarde sauvage, d'un goût âcre & un peu amer, ainsi que toute la plante.

L'odeur & la saveur de la roquette cultivée est plus douce, & sa vertu plus foible; c'est pourquoi on la mêle souvent dans les alimens; mais la roquette sauvage est préférable en Médecine.

La roquette est d'une nature toute différente de la laitue; c'est pourquoi les Anciens avoient coutume de les mêler dans les alimens, afin de les tempérer l'une par l'autre: si les Italiens mettent de cette plante dans leurs salades, c'est plutôt à cause de ses vertus, que de sa saveur; car, selon le témoignage des Médecins & même des Poëtes, elle porte à l'amour; c'est pourquoi

Martial dit, . . . *Et Venerem revocans eruca morantem.*
Columelle, . . . *Excitat ad Venerem tardos eruca maritos.*
& Ovide, ... *Nec minùs erucas jubeo vitare salaces.*

Toutes les parties de cette plante étant mangées excitent l'appétit; elles aident la digestion, provoquent l'évacuation de l'urine & de la semence; en un mot on les emploie dans les compositions destinées à provoquer l'acte vénérien. La roquette, & sur-tout la graine, est encore utile dans le scorbut & dans quelques mala-

dies chroniques, ſoit qu'on mange cette plante toute crue, ſoit qu'on en boive le ſuc ſeul ou dans le vin, ſoit qu'on la faſſe bouillir dans les bouillons ou dans les apozemes, ſoit qu'on la mâche ; enfin elle produit l'effet des ſalivaires & des ſinapiſmes dans la paralyſie & l'apoplexie.

Les Botaniſtes diſtinguent encore une autre eſpece de ROQUETTE SAUVAGE ou ROQUETTE DES CHAMPS, ou MASSE AU BEDEAU, *erucago ſegetum*, qui croît aux environs de Montpellier entre les blés, & dans d'autres lieux chauds: ſa racine eſt longue d'un pied & fibreuſe, ainſi que ſes tiges qui ſont rudes, rameuſes & purpurines: ſes feuilles ſont étendues par terre, oblongues, étroites, velues & rudes; celles des tiges ſont jointes deux à deux, ou trois à trois; ſes fleurs ſont petites, à quatre feuilles diſpoſées en croix & jaunâtres: il leur ſuccede des fruits reſſemblans à une maſſe épineuſe, & qui renferment trois ou quatre ſemences arrondies & garnies d'un petit bec. Cette plante eſt inciſive & ſternutatoire.

La ROQUETTE DE MER eſt la *cakile*. Voyez ce mot.

On nous apporte quelquefois de Saint-Jean-d'Acre, à dix lieues de Jéruſalem, beaucoup de cendres de roquette que les Marchands appellent *cendres du Levant:* il en vient auſſi de Tripoli & de Syrie; mais elle ne contient pas tant de ſel que l'autre: on s'en ſert pour faire du ſavon & du verre, comme de celle de *fougere* ou de la *ſoude*. Voyez ces mots.

Les Verriers & les Savonniers s'en ſervoient beaucoup autrefois, avant le grand commerce de la ſoude; mais l'on en trouve rarement aujourd'hui chez les Marchands, encore n'eſt-elle ſouvent qu'un mélange de cendres de bois & de potaſſe, ou de cendres gravelées & d'un peu de ſoude, ou de ſel de verre.

ROSE: *voyez au mot* ROSIER. On donne auſſi le nom de roſe à une eſpece d'*ortie de mer*. Voyez ce mot.

ROSE DE CHIEN ou D'ÉGLANTIER. *Voyez le mot* ROSIER SAUVAGE *à la ſuite de l'article* ROSIER.

ROSE GUELDRE, nommée improprement par les Jardiniers *roſe-diete*. Voyez OBIER.

ROSE DE JÉRICO, *rosa Hierocontina*. Cette plante appelée ainsi fort improprement, est une sorte de thlaspi qui croît dans l'Arabie déserte aux lieux sablonneux, aux rivages de la mer rouge, d'où elle nous est apportée seche; quoiqu'on l'ait appelée *rose de Jérico*, elle n'est point une rose, & l'on n'en trouve point autour de Jérico. *Lémery* dit que c'est une petite plante haute d'environ quatre doigts, ligneuse, rameuse, ayant la figure d'un petit globe de couleur cendrée: ses feuilles sont petites, longuettes, découpées & velues; ses fleurs sont à quatre pétales, petites, disposées en croix dans des épis, blanches ou de couleur de chair; sa semence est arrondie, rougeâtre & âcre au goût; sa racine est simple, grosse & ligneuse. Pendant que cette plante est encore en vigueur dans la terre, elle paroît en bouquet; mais à mesure qu'elle se seche, ses rameaux s'entrelacent les uns dans les autres, & les extrémités se courbant en dedans, se réunissent à un centre commun, & composent une espece de petit buisson en forme de globe; telle est la rose de Jérico. Des Charlatans font accroire au public qu'elle ne doit s'ouvrir ou s'étendre qu'au jour de Noël: ils la vendent aussi aux femmes enceintes, en leur prédisant que dans les douleurs de l'accouchement, si elles mettent cette rose tremper quelque temps dans de l'eau, elles verront alors ses rameaux s'écarter peu-à-peu, s'épanouir & ses fleurs paroître agréablement, ce qui les soulagera & facilitera beaucoup dans leur travail: mais cet épanouissement n'est point périodique, & la rose de Jérico ne connoît point la différence des sexes qui lui sont étrangers. Elle n'est sensible qu'aux impressions de l'air & de l'humidité. En quelque temps que l'on humecte cette plante, soit homme, soit femme, soit fille, la rose de Jérico produira le même phénomene; & dès qu'on la retirera de l'eau, elle se séchera & se refermera comme auparavant. Cette plante exposée à l'air peut servir d'un hygrometre; ainsi en temps sec elle se resserre, & à l'approche d'un temps pluvieux elle se gonfle & se développe. Voilà tout le mystere de cette plante dévoilé.

ROSE D'OUTREMER ou TREMIERE. *V.* MAUVE.

ROSEAU ou CANNE, *arundo*, est un genre de plante qui, selon *Lémery*, ne differe du *gramen* que par la grandeur de ses tiges & de ses feuilles. Nous en citerons ici trois especes principales ; savoir,

1°. Le Roseau de marais *arundo vulgaris palustris*. Cette plante qui croît dans les endroits marécageux, a des racines nombreuses, longues, nouées & traçantes, qui poussent plusieurs tuyaux, hauts de six pieds & même davantage, plus menus que le petit doigt, noués, vides : il sort de ses nœuds des feuilles longues de plus d'un pied, assez larges, roides, un peu rudes au toucher, enveloppant en partie leur tige : ses fleurs naissent par paquets en leur sommités, petites, molles, composées d'étamines qui sortent d'un calice à écailles, de couleur purpurine d'abord, puis ces paquets se développant, s'alongent, se répandent en maniere de chevelure, & prennent une couleur cendrée : à ces fleurs passées succedent des semences. On coupe ces roseaux avant qu'ils soient tout-à-fait mûrs, c'est-à-dire, quand ils sont en fleurs, pour en faire de petits balais d'appartemens.

2°. Le Roseau cultivé ou la Canne des Jardins, *arundo sativa domestica*. Sa racine est longue, grosse, charnue, se répandant au long & au large dans la terre, d'un goût doux & agréable ; elle pousse plusieurs tiges à la hauteur de huit à neuf pieds, plus grosses que le pouce, fortes, creuses, nouées & jaunâtres ; ses feuilles & ses fleurs sont semblables à celles de l'espece précédente, mais plus grandes. On cultive cette plante dans les jardins ; les rejetons tendres de sa racine peuvent se manger. Quelques Auteurs ont cru que cette racine brûlée est le spode des Arabes, duquel on ne se sert plus, sinon en Guiane, où les Sauvages frottent & noircissent avec cette cendre ceux qui sont incommodés par des pians.

Ce roseau cultivé croît naturellement en Provence, en Languedoc, en Italie, en Espagne, & il fleurit rarement dans ce pays-ci ; mais comme il pousse quantité de drageons enracinés, on le multiplie aisément. Il est à propos de planter ce roseau dans un lieu un peu frais ; cependant il subsiste dans des endroits fort secs ; mais

les cannes n'y viennent ni aussi hautes, ni aussi grosses. Ceux qui en font commerce ont soin de les placer aux expositions les plus chaudes, afin que les cannes acquierent plus de maturité. Ces sortes de roseaux sont très-utiles dans certaines provinces; leurs tiges servent d'échalas pour faire des enceintes autour des champs: on en fait des treillages d'espaliers qui durent très-long-temps. C'est encore avec ces roseaux ou cannes qu'on forme les pêcheries qui sont en grand nombre sur le bord de la Méditerranée; on les nomme *bourdiques*. En Guiane on s'en sert à latter les toîts, ou à palissader & fermer les cases; les petites servent à faire des roseaux à fleches.

Enfin, personne n'ignore que l'on en fait des bâtons à main très-légers pour la promenade, & aussi de fort jolies quenouilles. Afin que les cannes se maintiennent bien droites, on les attache avec des liens sur un morceau de bois dans le temps qu'elles sont encore vertes, & on ne les en sépare que lorsqu'elles sont entiérement seches. On enjolive ces cannes d'une espece de peinture qui se fait en y appliquant des feuilles de persil, ou du papier découpé de différentes façons; ensuite on les expose à la fumée; les parties qui n'ont pas été couvertes de feuilles de persil ou de papier prennent une couleur de marron, & les endroits où étoient collés les papiers ou les feuilles de persil restent blancs; ce qui fait un très-joli effet. On peut encore former des desseins sur ces cannes avec un enduit de cire, & frotter le tout avec une eau forte affoiblie, dans laquelle on a fait dissoudre du fer. Ces parties découvertes qui sont exposées à cet acide brunissent, & les autres qui étoient enduites de cire restent blanches. On fait aussi avec ces roseaux des étuis à cure-dents & de petits instrumens de musique champêtre, que l'on nomme chalumeaux, des anches de hautbois & de musette, &c. M. *Haller* dit qu'on les plante en Suisse pour en faire des peignes à l'usage des Cardeurs.

Les racines de ces roseaux sont propres pour exciter les mois aux femmes, & les urines: des personnes s'en servent pour faire passer chez les animaux le lait des femelles qui allaitent; leurs feuilles & leurs fleurs

ſont déterſives & vulnéraires. Au reſte cette plante eſt peu d'uſage en Médecine.

3°. Le ROSEAU appelé MASSE D'EAU, *typha*. (M. *Deleuze* dit que la maſſe d'eau n'eſt pas un roſeau, & qu'elle forme un genre particulier.) Il y a la grande & la petite eſpece; la premiere a plus de ſept pieds de hauteur; ſa racine eſt rampante, rougeâtre en dehors, très-blanche en dedans, d'un goût fade: elle pouſſe ordinairement une ſeule tige, ronde, ferme, droite & liſſe; ſes feuilles ſont longues, étroites & épaiſſes, de ſubſtance ſpongieuſe, douceâtres au goût; les unes ſortent de la racine, les autres des nœuds de la tige: ſes fleurs ſont rougeâtres & naiſſent en maſſe ou en épi cylindrique au ſommet de la tige; celles de la partie ſupérieure ſont mâles, compoſées chacune d'un calice à trois feuilles, & de trois étamines ſans piſtil; la partie inférieure de l'épi eſt occupée par des fleurs femelles, à chacune deſquelles ſuccede une petite graine portée par un filet accompagné d'une aigrette de poils, dit M. *Deleuze*. Ces fleurs ſe diſſipent en s'envolant en l'air en forme de duvet.

La ſeconde eſpece croît, ainſi que la précédente, dans les étangs & dans les marais: elle pouſſe des feuilles longues & étroites comme celles du gramen; il s'éleve d'entr'elles une tige à la hauteur de deux ou trois pieds, ſemblable à celle du jonc, roide, ſans nœuds, ſoutenant en ſon ſommet un épi cylindrique, où ſont attachées comme en l'autre eſpece des fleurs à étamines brunes, qui en vieilliſſant ſont emportées par le vent en papillotes, & ne laiſſent après elles aucune ſemence: cet épi eſt double dans ces deux eſpeces de roſeaux; & il y a une petite diſtance entre les deux épis: celui d'en haut ſoutient les fleurs, & celui d'en bas porte des ſemences: leurs ſommités ſont déterſives, aſtringentes & rafraîchiſſantes.

La racine de cette plante qui croît naturellement dans certains ruiſſeaux, & qu'on peut faire croître dans ceux où on le déſire en y en mettant quelques touffes, eſt du goût des cochons qui s'en nourriſſent très-bien, les chevaux même en ſont très-friands; c'eſt pour eux une nourriture ſaine & agréable.

Des Lithologistes font mention de roseaux pétrifiés ou en empreintes.

Dans plusieurs pays on se sert des roseaux pour couvrir les maisons ; ces couvertures durent trente à quarante ans : on en fait aussi des claies ou paillassons qui servent même de murs & d'enceintes de melonnieres : dans les provinces où le bois est rare, on s'en sert pour chauffer le four. On dit que dans les Indes il y en a d'une grosseur incroyable (c'est le *bambou*), dont un de leurs nœuds a suffi une fois pour faire une sorte de petit bateau, dans lequel trois hommes pouvoient passer les petites rivieres. Les habitans ramassent les paquets de fleurs qui forment une espece de bourre, dont ils se servent pour garnir les matelats. On prétend que cette bourre rend sourds ceux qui s'en mettent dans l'oreille, & que de là vient son nom Italien, qui est *mazza sorda*.

Il y a une espece de roseau dont les tiges meurent tous les ans, & qu'on seme dans les Capitaineries pour en faire des remises ; les perdrix & les faisans s'y plaisent beaucoup & y placent leurs nids : cette espece a l'avantage de subsister très-bien dans des lieux assez secs. Enfin, il y a encore une sorte de roseau à feuilles panachées, qui fait un effet très-agréable dans les bosquets d'été & d'automne.

ROSEAU DES INDES ou ROSEAU EN ARBRE. *Voyez* BOIS DE BAMBOU.

ROSEAU ODORANT ou AROMATIQUE. *Voy.* CALAMUS AROMATIQUE VRAI.

ROSEAU DE SUCRE ou CANNAMELLE. *Voy.* CANNE A SUCRE.

ROSÉE, *ros*. On donne ce nom à des gouttes d'eau ténues, fines, fort déliées, qui, dans l'été tombent le matin & le soir, de l'atmosphere, lorsqu'il est calme & serein & qu'il a fait chaud pendant la journée. Cette rosée est produite de même que toutes les eaux des nuages par les vapeurs qui se sont élevées pendant le jour dans l'air en maniere de brouillards insensibles, y ont demeuré suspendues, se sont ensuite condensées, rapprochées par la disparition du soleil, & ont par conséquent été obligées de descendre par leur pesan-

teur ſpécifique plus grande que la denſité de l'air : ce qui forme la premiere fraîcheur de la nuit qu'on nomme *ſerein*. Les vapeurs qui ont été raſſemblées pendant la nuit & le jour, en produiſent une autre le matin, mais peu conſidérable. Nous diſons qu'il n'en tombe point ou preſque point pendant le jour, parce que la chaleur en tient la plus grande quantité ſuſpendue & diſperſée dans l'air, & ces molécules ne ſe réuniſſent que quand le froid ſuccede à la chaleur. De la variation de froid & de chaud dans l'atmoſphere, il réſulte que la roſée tombe en temps différens. M. *Jean-Ek* fait obſerver que la circonſtance du lieu y contribue ſingulièrement : par exemple dans les climats plus chauds où le ſoleil s'éleve davantage ſur l'horizon, les exhalaiſons doivent être plus abondantes, parce que comme cet aſtre s'éloigne néceſſairement de l'horizon pendant la nuit pour autant de temps qu'il a paru dans le jour, l'air pendant la nuit devient de quelques degrés plus froid que pendant le jour, & a plus de facilité pour condenſer les vapeurs : c'eſt ainſi qu'il prépare une plus grande abondance de roſée, notamment ſur les prairies & ſur les campagnes ; car dans les villes très-peuplées on n'apperçoit que peu ou point de roſée : on en préſume bien la cauſe.

Alvarez, (*Deſcription de la Mauritanie*) fait voir de quelle utilité eſt la roſée pour la nourriture des végétaux, ſur-tout dans certains endroits de l'Arabie & la partie intérieure de l'Egypte, où il ne pleut & ne neige jamais. *Wallerius* avertit avec raiſon de ne pas confondre la roſée avec le miélat, qu'on trouve ordinairement ſoir & matin en été ſous la forme de gouttes attachées aux feuilles des plantes & ſur les herbes : c'eſt le produit de la tranſpiration végétale. *Voyez* MIÉLAT.

La roſée tombant ſur les végétaux, fait que les plantes ſont plus peſantes le matin qu'elle ne l'étoient le ſoir précédent. On peut conſulter les *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1751.*

ROSÉE DU SOLEIL ou ROSSOLIS. *Voyez* HERBE AUX GOUTTEUX.

ROSELET. *Voyez à l'article* HERMINE.

ROSELLE. C'eſt la grive rouge : *voyez ſon article au mot* GRIVE.

ROSE-MUKEN. Les Naturaliſtes Allemands donnent ce nom à un poiſſon que l'on pêche dans les étangs & dans les lacs de Pruſſe ; de même qu'ils appellent *roſen-kafer* ou *golde-kafer* les mouches cantharides, parce qu'elles ſe tiennent dans les roſiers.

ROSETTE, *triglæ facie piſcis.* M. *Gronovius* dit qu'on donne ce nom en Hollande à un poiſſon de mer très-rare. Sa forme eſt ſinguliere. Cet animal qui eſt long d'un pied ou environ, à le corps pyramidal : ſa tête qui a la même figure, eſt grande, carrée, cuiraſſée & ſtriée de différentes façons, ce qui forme comme un ouvrage ciſelé ; elle eſt de la même couleur que celle du dos ; le haut & les côtés ſont très-plats ; à l'occiput eſt un aiguillon fort, pointu & tourné du côté du dos ; près du même endroit il en paroît un autre qui ſort d'une lame oſſeuſe : ſa bouche eſt large, très-ample ; le bout en eſt rude & comme cariné : on y voit de chaque côté trois éminences ; les dents ſont nombreuſes, mais petites ; la mâchoire inférieure eſt plus petite que la ſupérieure, & n'a point de levres ; les narines couvertes d'une membrane ſont ſur le penchant de la tête, entre les yeux & la bouche de ce poiſſon ; les yeux ſont placés au ſommet de la tête, fort proches l'un de l'autre, couverts d'une peau, grands & placés de maniere que le poiſſon peut voir au-deſſus de ſa tête, & regarder de côté : la baſe des orbites des yeux eſt garnie de petits aiguillons ; la paupiere eſt d'un bleu noir ; l'iris eſt large & blanche ; le dos eſt comme ſillonné. Ce poiſſon a huit nageoires épineuſes ; ſur le dos il y en a deux rougeâtres, & dont les épines ſont tournées vers la queue ; celles de la poitrine ſont couvertes d'une membrane forte & bleue ; celles du ventre ſont blanches, tiquetées de rouge ; la nageoire qui forme la queue eſt légérement rouge & fourchue, mais étendue. L'anus placé devant la nageoire répond à l'oſſelet carré de la ſeconde nageoire du dos : il y a entre les deux nageoires de la poitrine & du ventre, trois appendices articulées & un peu repliées vers la queue,

Les écailles de la rosette sont tuilées, blanches au ventre, & d'un vert rouge au dos, tuberculeuses, d'un vert rougeâtre : sa chair est blanche & de bon goût.

Dans les mois de Juin & de Juillet les Pêcheurs Hollandois prennent une quantité d'un autre petit poisson qu'ils portent au marché sous le nom de *rosette*. Il est aussi estimé que le précédent; mais il en differe par ses nageoires molles, & par les couleurs qu'on voit sur sa peau, qui disparoissent à la mort de l'animal; il n'a que sept pouces de long. On donne aussi le nom de *rosette* au quadrupede nommé *hermine*. Voyez ce mot.

ROSICLERE. *Voyez à l'article* ARGENT.

ROSIER, *rosa*. Le rosier est un arbrisseau qui donne la rose, fleur connue de tout le monde, & consacrée par les anciens Poëtes à la mere des amours; fleur dont les Hébreux faisoient des couronnes, & dont le Grand Prêtre dans les sacrifices ornoit son front; fleur que l'on bénissoit autrefois à Rome le jour appelé *Dominica in rosa*, & que les Papes envoyoient comme une marque distinctive à quelques Princesses de l'Europe. Il y avoit autrefois dans les Parlemens de France un grand jour de cérémonies qu'on appeloit la *baillée des roses*. *Pline* appelle, avec raison, la rose la *reine des fleurs*, l'*ornement des jardins* & la *panacée d'une infinité de maladies*. En effet, outre la beauté de sa fleur & son odeur des plus suaves, elle fournit, pour la guérison de nos maux, plusieurs remedes que l'on trouve non seulement dans les différentes parties qui la composent, mais aussi dans les différentes especes de roses.

Tout ce que nous faisons venir à grands frais des pays éloignés, n'a réellement rien de supérieur, peut-être rien de comparable à une belle suite de rosiers bien entretenus. Il y a un grand nombre d'especes de roses, de tailles, d'odeurs différentes. M. *Tournefort* en fait l'énumération de trente-cinq sortes toutes différentes par leur couleur, leurs feuilles & le nombre de leurs pétales; il y en a en effet qui ont 5, 6, 7, 10, 12, 20, & peut-être plus de 100 pétales : ainsi les unes sont simples, les autres doubles, blanches, de

couleur incarnate, jaunes, cramoisies, panachées. On produit tout ce mélange des couleurs par le mélange des especes. On peut ménager cette variété sur le même pied, & y faire croître à la fois cinq ou six sortes de grosses roses toutes différentes, par le moyen de la greffe. Par la maniere de les gouverner, en retranchant quelques branches, on parvient à se procurer très-long-temps la jouissance de cette agréable fleur, parce qu'il en repousse de nouvelles.

On divise d'abord les roses en deux especes générales, l'une cultivée & l'autre sauvage.

Le rosier sauvage est aussi nommé *églantier* ou *gratte-cul* ou *rose de chien*, ou *rose cochonniere*, & en latin *cynorrhodon*. Ses feuilles sont oblongues, lisses, semblables à celles du *rosier domestique;* ses fleurs qui doivent leur existence à la simple nature, n'ont pas la beauté, les graces, la délicatesse, l'incarnat, l'odeur suave dont la main & les soins du Cultivateur ont embelli la rose des jardins. Les fleurs de l'églantier sont des roses simples à cinq feuilles, de couleur blanche & incarnat, un peu odorantes : aux fleurs succedent des fruits ovales, oblongs, rouges comme du corail dans leur maturité, dont l'écorce est charnue, moelleuse, d'un goût doux, mêlé d'une agréable acidité, & qui renferme des semences enveloppées d'un poil ferme qui s'en sépare aisément. Si ce poil s'attache aux doigts ou à quelques autres parties nues, il pénetre la peau & y cause des démangeaisons importunes; c'est ce qui a fait donner à ces fruits le nom de *gratte-cul*. Cet arbrisseau qui croît assez haut, se trouve par-tout, dans les haies & dans les buissons. M. *Haller* observe ici que le nom d'*églantier* appartient à un rosier particulier dont les feuilles sont enduites en-dessous d'un petit poil roux, & cependant ont une odeur de pomme assez forte. Le *gratte-cul* commun a les feuilles sans odeur & lisses.

Il naît souvent au tronc ou aux branches du rosier sauvage une espece d'éponge velue, grosse comme une petite pomme, ou comme une grosse noix, légere, de couleur rousse, qu'on appelle *éponge d'églantier*, & dans les boutiques, *bédéguar*. Cette espece

d'éponge végétale, qui est hérissée d'une multitude de filamens qui lui forment un chevelu, n'est autre chose qu'une tumeur à filigrane causée par la piqûre du cinips, espece de moucheron qui, avec l'aiguillon qu'il porte à sa queue, perce le bouton d'où doivent sortir les feuilles du rosier, & y dépose des œufs; la seve se porte vers cette piqûre avec plus d'abondance, elle y est attirée par les petits vers sortis de ces œufs qui s'en nourrissent. C'est ainsi que les poils ou fils du bédéguar grossissent, s'alongent & se forment; c'est un petit berceau odorant où les jeunes cinips attendent leur métamorphose; en effet, quand on ouvre cette éponge, ils paroissent sous la forme de vers nichés dans leurs cellules, mais deviennent ensuite autant de moucherons. *Voyez* Cinips. On a mis cette production au nombre des remedes qui peuvent être employés avec succès contre les diarrhées & les dyssenteries, qui peuvent exciter les urines, & être utiles contre la pierre, le scorbut & les vers. On prétend que réduite en charbon & en poudre, ou simplement desséchée & pulvérisée, c'est un spécifique contre les goîtres: il suffit d'en mettre tous les soirs en se couchant une pincée sous la langue.

Les fleurs de l'églantier sont purgatives, mais le sirop qu'on en prépare est plus astringent, & s'emploie pour l'ordinaire, préférablement aux autres purgatifs, lorsqu'il faut purger dans les pertes rouges ou blanches des femmes. La conserve de cynorrhodon qu'on prépare avec les fruits de l'églantier, est d'un goût aigrelet, fort agréable au goût : on peut en donner aux Convalescens à titre d'analeptique ; c'est un excellent astringent propre pour le cours de ventre, pour modérer l'ardeur de la bile, & adoucir l'âcreté de l'urine. On a vu des hydropiques guéris par l'usage de la tisane faite avec les fruits du cynorrhodon. C'est, dit M. *Bourgeois*, un grand diurétique, & en même temps un très-bon tonique.

On vante la racine d'églantier, comme un remede spécifique contre l'hydrophobie, maladie occasionnée par la morsure d'un chien enragé; mais malheureusement il y a lieu de penser que ce remede est très-impuissant;

le meilleur que l'on connoiſſe juſqu'à préſent, eſt l'onguent mercuriel en friction.

On ſait qu'il n'y a point d'arbriſſeau plus agréable que le roſier, ſoit à fleurs ſimples, ſoit à fleurs doubles : ils ſe diſputent de beauté les uns les autres. Parmi toutes les variétés des roſiers, il y en a qui méritent la préférence par certaines qualités. Les *roſiers de tous les mois*, ainſi nommés, parce qu'ils fourniſſent des fleurs pendant preſque toute l'année, ſe font eſtimer par cette qualité : il y en a à fleurs blanches, à fleurs doubles couleur de chair, & à fleurs ſimples & pourpres. L'eſpece de roſier de tous les mois, qui eſt d'un rouge-pâle à fleurs doubles, ne porte des fleurs que depuis le commencement de Juin juſqu'à la fin d'Octobre. M. *Bourgeois* dit, qu'il ne fleurit même point une ſeconde fois, ſi on néglige de tailler les branches qui ont porté des fleurs, dès qu'elles commencent à ſe faner.

La *roſe de Grece à fleur rouge* qui ne s'épanouit pas entiérement, & la *roſe de Mai* ſont eſtimables, parce qu'elles ſont plus printanieres que les autres.

Le *petit roſier nain* donne des fleurs très-doubles, d'une forme & d'une couleur charmante, qu'on nomme *roſes mignonnes*.

Les *roſes jaunes* à fleurs doubles & à fleurs ſimples, ſont très-agréables par la vivacité de leur éclat, ſurtout la roſe ſimple ; l'eſpece double avorte ſouvent ; mais quand elle fleurit bien ſans avorter, ſa fleur eſt d'une beauté incomparable & très-ſupérieure aux plus belles renoncules, dit M. *Bourgeois*. Pour les garantir de cet accident, il faut les préſerver de la pluie, en les couvrant d'un petit toit, dès que les boutons commencent à paroître : mais ce qui eſt plus facile, il faut les planter contre un mur, & y établir un petit avant-toit.

Les *roſes cannelles*, ſoit ſimples, ſoit doubles ; les *roſes muſcades* ou de *damas*, doubles & ſimples, & connues chez les Anciens ſous le nom de *roſe putone*, ainſi que l'eſpece de roſier muſqué toujours vert, ſont dignes d'être recherchées par l'odeur délicieuſe qu'elles exhalent. On voit aſſez communément en Italie des

roſes

roses bleues, & aux environs de Turin un *rosier sans épines*, dont les pétales des fleurs sont tachetées de vert. Enfin les roses rouges si connues de tout le monde, & les roses pourpres dites de Provins, ainsi que les roses panachées, sont très-belles par elles-mêmes, & se mêlent agréablement avec les roses blanches. On prétend que le rosier commun à fleurs rouges, enté sur du houx, produit des roses vertes; le suc ou la seve du houx force apparemment les filieres du rosier. M. *Adanson* dit qu'on prend communément pour le fruit du rosier, son calice qui devient charnu & succulent comme une baie; mais ce sont les ovaires mêmes qu'on doit regarder comme le fruit de cette plante.

Le calice de la rose offre une singularité qui lui est particuliere; il est divisé en cinq feuilles, dont deux sont entiérement barbues, deux sont sans barbes, & une n'est barbue que par un côté, ainsi que l'a exprimé le Poëte :

Quinque sumus fratres, unus barbatus & alter,
Imberbesque duo, sum semi-barbis ego.

Les différentes especes de roses different par leurs vertus; les unes sont purgatives, les autres astringentes. On fait avec les roses pâles ou incarnates, ou avec les roses blanches une eau distillée propre pour les maladies des yeux, & estimée contre les cours de ventre, les crachemens de sang & les hémorragies. On fait avec ces roses un sirop solutif; ainsi ces roses sont principalement purgatives, mais elles ont quelque légere astriction qu'elles empruntent de leurs parties terrestres. La rose muscade, celle sur-tout qui vient des pays chauds, est très-purgative : on ne doit l'employer qu'avec prudence.

On tient dans les boutiques une eau distillée de ces fleurs, qui sert plus dans la cuisine pour relever le goût de la pâtisserie, qu'elle n'est d'usage en Médecine; elle purge cependant assez bien à la dose de huit onces. Les roses d'un rouge foncé qu'on nomme *roses de Provins*, passent pour être astringentes, ainsi que les *roses blanches*, suivant un grand nombre de Médecins. On prépare avec les roses de Provins une

conserve, un miel, & un sirop qui sont astringens. A l'extérieur on se sert communément de ces roses dans les fomentations astringentes & résolutives : on les met dans du vin, & elles sont propres à fortifier les parties nerveuses foulées. Ces mêmes fomentations faites sur la tête après des coups & des chutes, qui menaçoient d'un abcès dans cette partie, ont souvent réussi pour le prévenir & pour adoucir des migraines violentes. L'onguent ou pommade de roses est faite, tantôt avec la rose de Provins, tantôt avec la rose ordinaire; on s'en sert pour les gerçures des levres. M. *Haller* dit qu'on distille dans les Indes une huile essentielle de roses extrêmement précieuse, & qui fait un présent de Roi à Roi. Si l'on veut être instruit de l'usage des roses chez les Anciens, on peut lire la savante & curieuse dissertation ou recueil d'anecdotes sur cette fleur par M. le Marquis d'*Orbessan*, Président à mortier du Parlement de Toulouse.

ROSIERE, *phoxinus squammosus*. Poisson d'eau douce, ou bourbeux, à nageoires molles & du genre des carpes; sa tête est grosse, ses yeux sont grands. Ce poisson dont nous avons parlé à l'article BOUVIER, a, dit-on, des œufs dès qu'il est né : on donne aussi le nom de *phoxinus* au *veron*. Voyez ces mots.

ROSMARE, *rosmarus*. Quelques Naturalistes donnent ce nom au cheval de riviere, & d'autres à la *bête à la grande dent*, dont nous parlerons sous le nom de *vache marine*. Voyez ce mot.

ROSOMACK. *Voyez à l'article* PELLETERIES.

ROSOTA ou GUISELLA. Espece de belette, dont les excrémens sont odoriférans. *Voyez* BELETTE.

ROSPO. C'est la seconde espece de *pasténaque*. Voyez ce mot.

ROSSE, *rubellio*. Poisson de riviere & de lac, dont les nageoires sont rouges : il est très-commun dans la Suede : il est de la grandeur d'une carpe, & est du même genre. Il a, selon M. *Linnæus*, treize arêtes à la nageoire du dos & à celle de l'anus, quinze aux pectorales & neuf à celles du ventre. M. *Deleuze* dit que ce poisson paroît être le même que le *vengeron* du lac de Lausanne : on dit qu'il fraie quand le souci com-

mence à fleurir. Sa chair est bonne, quoiqu'un peu amere.

ROSSIGNOL ou ROUSSIGNOL, *philomela*, *seu luscinia*. Oiseau du genre du *bec-figue*, selon M. *Brisson*, & dont on distingue deux especes principales en Europe.

1°. Le *rossignol franc* est un oiseau de passage qui tient le premier rang entre les oiseaux chanteurs. Autant l'alouette est recherchée pour la force & la facilité de son chant, autant le rossignol franc la surpasse par la douceur de sa voix, par la variété de ses tons doux, mélodieux, par ses fredonnemens & son gazouillement harmonieux. Cet oiseau est un peu plus petit qu'un moineau, quoiqu'il paroisse plus long. Il ne pese qu'une once; son bec est longuet, tendre, flexible & noirâtre; quand il l'ouvre, il fait voir un large gosier de couleur jaune orangée; il a l'œil grand & vif; la tête, le cou & le dos sont couverts d'un plumage fauve, qui est plus brillant aux ailes & sur-tout à la queue. La gorge, la poitrine & le ventre sont d'une couleur cendrée; les jambes longuettes, & les ongles déliés; la femelle a le port du mâle, mais elle est d'une couleur plus cendrée, de même que les jeunes rossignols. Le rossignol de la Silésie est plus grand que le nôtre.

Le rossignol est un oiseau solitaire, sauvage & craintif, lorsqu'il n'est pas apprivoisé. C'est à cette timidité naturelle qu'on attribue l'habitude qu'il a de remuer la queue, ce qui l'a fait nommer quelquefois *motacilla*; il vit d'insectes & aime particuliérement les araignées.

L'Auteur du *Traité du rossignol franc*, marque (*p.* 4.) qu'il connoît des Amateurs qui distinguent trois especes de ces oiseaux. 1°. Le *rossignol de montagne*, plus petit que les deux suivans. 2°. Le *rossignol de campagne*, qui est de moyenne grandeur. 3°. Le *rossignol d'eau*, ou qui habite le long des eaux; il est plus gros, plus robuste & meilleur pour le chant, puisque son ramage se fait entendre pendant huit mois de l'année, tandis que les autres ne chantent que pendant trois mois au plus. Cependant la plupart des Connoisseurs assurent qu'il n'y a qu'une espece de *rossignol franc*, qui fait voir seulement quelques variétés de grosseur, &c. Au

reste on en trouve de bons par-tout. Quant à l'*alcyon vocal* que *Belon* nomme *rossignol de riviere*, parce que cet oiseau chante fort haut, nous en parlerons au mot ROUSSEROLLE.

L'expérience a appris à l'Auteur du Traité du rossignol, que la femelle de cet oiseau est muette. Il n'y a point d'oiseau aussi jaloux; rarement on en voit deux ensemble, soit pour le chant, soit pour voyager, soit pour être en société. Au retour du printems le mâle chante continuellement pendant quinze jours & plus; ses accens animés par l'amour, annoncent la sensibilité de son ame. Après quoi son ramage n'est plus varié, ni vif, ni harmonieux, mais tout simple. Son chant dans l'automne est si différent de celui du printems, qu'on ne sauroit s'imaginer qu'il vienne du même oiseau. Le rossignol aime éperduement sa femelle, il a pour elle les petits soins de l'amant le plus assidu, & la complaisance d'un mari fidele. Quand une fois les petits sont éclos, il suspend pour quelques jours son ramage, il s'occupe du soin de les nourrir, & fait toujours compagnie à sa femelle. Les rossignols ont grand soin de leur postérité; les peres veillent à l'éducation des petits, ils leur apprennent à chanter, & ces petits éleves les écoutent avec beaucoup d'attention & de docilité, répétant ensuite leurs leçons. La femelle fait son nid près de la terre, parmi les broussailles, & dans des buis ou des ifs, ou au pied d'une haie ou d'une charmille; les chiens, les chats, les renards, les fouines, &c. mangent souvent leurs œufs. Ce nid est un peu long & profond, composé, pour la plus grande partie, de feuilles de chêne seches, qui se tiennent bien ensemble, quoique sans fils ni aucune autre liaison, pourvu toutefois qu'on ne le déplace point; car sitôt qu'on touche à ce petit berceau, toute l'habitation s'écroule. Dans les climats chauds, cet oiseau peut faire quatre pontes chaque année; dans ce pays-ci, il n'en fait communément que deux, à cause du froid: chaque ponte est pour l'ordinaire de quatre ou cinq œufs de couleur de bronze, voilà le fruit de leurs amours; ces œufs produisent plus de mâles que de femelles, comme dans presque tous les autres oiseaux.

Quelques Naturalistes disent que le rossignol franc aime la compagnie de celui de muraille, avec lequel il s'accouple souvent. Il a une aversion naturelle pour les serpens : on prétend qu'il redoute aussi les froids, & c'est pourquoi il meurt si souvent en cage, quoique tenu chaudement ; cependant il se trouve des rossignols en Danemarck, en Russie, & M. *Fletcher*, Ministre de la Reine Elisabeth à la Cour de Pétersbourg, dit que dans ces contrées les rossignols ont un chant plus mélodieux que celui des rossignols d'Angleterre. Divers Auteurs prétendent qu'il se trouve des rossignols blancs.

Le rossignol n'a presque point de chair ; cependant M. *Chomel*, (*Dictionn. Œconom.*) dit que les Gascons l'engraissent pour en faire un mets, qu'ils préferent à tout autre, lorsqu'il est gras. Sa chair est blanche, tendre, & presque aussi bonne que celle de l'ortolan.

On ne sait point où le rossignol se retire dans l'hiver : ce qu'il y a de certain, disent les voyageurs, c'est qu'il n'y en a en aucun temps dans l'Afrique. Quoi qu'il en soit, cet agréable oiseau se place ordinairement dans les lieux écartés & paisibles, aux environs de quelque colline ou d'un ruisseau, s'il s'en trouve, & sur-tout dans les endroits où il se rencontre un écho ; c'est-là qu'il se plaît à chanter : il coupe son ramage par mesures & par pauses, pour s'écouter & se répondre en quelque sorte à lui-même, par le moyen de l'écho des environs ; de là vient qu'il n'a que deux ou trois endroits favoris pour chanter. On croiroit, dit M. *Pluche*, qu'il sait combien valent ses talens ; il se plaît à chanter quand tous les autres oiseaux se taisent. Rien ne l'anime tant que les lieux solitaires, le calme de la nuit, & le silence de la Nature ; c'est alors qu'il compose & exécute sur tous les tons, il varie ses modulations, & la souplesse de son gosier se prête à tout. Il va du sérieux au badin ; d'un chant simple & léger au gazouillement le plus bizarre ; des tremblemens & des roulemens les plus légers, à des soupirs tendres, languissans & lamentables, qu'il abandonne ensuite pour revenir à sa gaieté naturelle ; il fait des cadences perlées, des sons filés, pleins de goût, de finesse & d'expression ; c'est avec raison que *Pline*

lui a donné le titre glorieux de *chantre de la Nature.* Cet aimable musicien fait entendre ses plus beaux sons dans le temps que sa femelle couve, il double alors la durée de son chant, & pour rendre ses sons extrêmement éclatans, il met en jeu toutes les forces de ses organes. Lorsqu'il donne à son ramage toute son étendue, il le commence & le finit sur seize tons différens avec une variété successive, & des notes intermédiaires d'un choix si juste, que la variété en charme l'oreille.

Pour la maniere de prendre le rossignol au filet, de le nourrir en cage, & d'en avoir le chant pendant toute l'année, nous renvoyons au *Traité du Rossignol franc ou chanteur*, imprimé à Paris en 1751. On reconnoît qu'un rossignol est un mâle, non-seulement par son chant, mais lorsque sur deux ou trois plumes de l'aile, la barbe, qui sort de la côte de la plume que l'on voit est noire ; de plus, ses jambes sont comme transparentes & rougeâtres. Le rossignol est sujet à avoir des abcès au croupion, la gale à la tête, à devenir trop gras, à avoir le dévoiement ou la constipation ou une forte maladie de la mue, tous accidens qui influent sur son tempérament, au point de l'empêcher de chanter, ou même de le faire mourir.

Le rossignol de la Louisiane est le même qu'en Europe ; son ramage est moins uniforme ; il chante toute l'année ; il est plus familier. On l'attire sous le pignon d'une maison, en y mettant une petite latte, du manger, un morceau de callebasse où il fait son nid, & alors il ne quitte plus cet endroit. Les habitans de la Martinique & de la Guadeloupe appellent *rossignol* un oiseau semblable au roitelet, mais un peu plus gros : son ramage est fort agréable ; il vit de mouches & d'araignées. *Séba* parle aussi d'un *rossignol d'Amboine*, qui a le plumage de la queue d'une grande beauté, & un chant très-agréable, sur-tout quand il est en amour.

2°. Le ROSSIGNOL DE MURAILLE OU DE MUR, *ruticilla*. Cet oiseau est moins célebre par son chant que le précédent ; il se nourrit d'insectes & de cerfs-volans ; *Albin* le regarde comme un *rouge-queue* : il a le bec & les jambes noirs, la langue fendue, le dedans de la bouche jaune, l'iris couleur de noisetier, le plumage

sombre, plombé & tiqueté de noir; la poitrine, le croupion & les côtés sous les ailes sont rouges; le dessus du ventre & le front sont marqués de blanc; la gorge & les joues sous les yeux sont noires. Celui de Gibraltar a le dessus de la tête blanc.

On prétend que cet oiseau est d'un caractere sauvage: il aime la liberté, à prendre ses repas, gazouiller & faire son nid sans être vu: si quelqu'un touche à un de ses œufs, il les quitte pour toujours; si l'on touche un de ses petits, ou il l'affamera, ou il le jettera hors du nid. Cependant lorsqu'il est élevé dès sa jeunesse en cage, il apprend aisément à siffler, & il devient assez doux. Par cet exposé on voit que le rossignol de muraille a les mœurs & la voix différentes du rossignol franc: il vole légérement & fait du bruit lorsqu'il est perché; il remue la queue & la tient presque toujours droite comme le roitelet.

Des Auteurs font mention de diverses especes de *rossignols de muraille*, qui peut-être n'en font qu'une, & ne different les unes des autres que par quelques variétés. Le rossignol de muraille de l'Amérique est plus petit que le nôtre. On assure que la chair de ces sortes d'oiseaux est bonne contre l'épilepsie.

ROSSOLIS. *Voyez* HERBE AUX GOUTTEUX.

ROTANG. *Voyez* ROTIN.

ROTELE, *rubellio fluviatilis*. Poisson de riviere & de lac, blanc, plus large que la rosse & la carpe, & plus épais que la brême: sa couleur est d'un brun-jaune, & ses écailles sont de la grandeur de celles de la carpe: il a la queue & les nageoires du ventre rouges: il a aussi une tache rouge sur les ouies: les yeux ont l'iris jaune, marquée de points noirs; les dents & le palais sont semblables à ceux de la carpe: la nageoire du dos en occupe la moitié en longueur, elle est fournie de six rayons; la nageoire des ouies en a dix-neuf: le ventre a deux nageoires qui répondent à celle du dos, chacune a neuf rayons; les nageoires des ouies sont plus blanches que les autres: l'anus est fort éloigné de la queue. On pêche de ces poissons dans le Rhin & en plusieurs lacs d'Angleterre: il s'en trouve qui ont douze à seize pouces de longueur.

ROTENGLE, *erythrophtalmus*. Poisson semblable à la brême, assez connu en Allemagne : ses nageoires sont rouges. (*Linnæus* dit que celle du dos a onze rayons, celle de l'anus en a quatorze). Son corps & ses yeux sont tachetés de la même couleur ; il a sous la langue une tache jaune.

ROT-FISCH ou ROSVICH. Poisson de la mer de Norwege ; il est rouge en dedans & en dehors ; c'est pourquoi quelques-uns l'appellent aussi *rouget* : sa chair est d'un très-bon goût, dit *Gesner*, *de Aquat. pag. 378*.

ROTH-GULDEN-ERTZ ou ROSICLERE. Nom que les Mineurs donnent à la mine d'argent rouge transparente : la dénomination de cette mine signifie *mine de beaucoup de valeur*. Voyez à l'article ARGENT.

ROT-JE. C'est un petit oiseau du Groënland, que les Hollandois & les Hambourgeois nomment ainsi : *rot-je* signifie *rat*. Cet oiseau est de couleur noire, & son chant imite assez le cri d'un petit rat. M. *Anderson* dit que le *rot-je* fait son nid sous les débris des rocs écroulés, dans des creux profonds & étroits, sur le bord de la mer. Aussi-tôt que les petits sont en état de voyager, les vieux leur tracent le chemin, en se glissant adroitement les premiers sous les pierres jusqu'à la mer, pour gagner d'autres contrées.

ROTIN ou RATAN. Espece de roseau qui croît abondamment sur les côtes du Détroit de Malacca. On en distingue plusieurs especes : les uns nous fournissent les cannes badines dont on se sert aussi pour battre les habits ou pour faire des brosses colorées en rouge, & propres à nettoyer les dents. Ces mêmes roseaux se fendent aussi par petites lanieres pour faire des meubles, notamment des sieges & dossiers de chaises & fauteuils. Ces meubles de cannes ont été depuis quelque temps fort à la mode en Europe, & surtout en France. Comme ces lanieres en vieillissant perdent leur couleur naturelle, on la leur renouvelle au moyen de la vapeur du soufre enflammé. Les autres qui se nomment *rotangs* sont les *roseaux à cannes*, d'une consistance ligneuse, fort légers, très-flexibles & fort poreux : ils ont cependant assez de solidité pour servir de bâton, lorsqu'en marchant on a besoin de s'appuyer.

Les Hollandois, qui vont les chercher à Bengale & à Malac, en font un commerce considérable. Il y a des jets de ce jonc ou roseau, estimés cinquante & soixante louis d'or. On est dans l'usage de les vernir. Il y a des rotangs articulés dans les îles de Bourbon & de France.

ROT-SCHÆR. *Voyez au mot* MORUE.

ROTULES. *Voyez à l'article* OURSIN.

ROUC ou ROUCK. Oiseau d'une force & d'une grandeur prodigieuse, qui se trouve, dit-on, dans l'Arabie. Il paroît que c'est le même que le *laemmergeyer* de la Suisse, ou que le *cuntur* du Pérou. *Voyez à l'article* AIGLE & CONDOR.

ROUCOUYER & ROUCOU. On donne communément ce nom à un arbre de la graine duquel on tire, par infusion ou macération, une pâte ou extrait que l'on nomme *roucou*, & dont on fait usage dans la teinture. Cet arbre est cultivé dans toutes les îles de l'Amérique : il est nommé chez les Indiens & chez les Sauvages Caraïbes, *achiote* ou *cochehuc ;* les femmes Caraïbes l'appellent *bichet :* c'est l'*urucu* des Botanistes. Cet arbre est de la grandeur d'un noisetier ; il est fort touffu : il pousse de son pied plusieurs tiges droites & rameuses ; s'il croît trop haut, on l'étête afin qu'il s'arrondisse. Son bois est blanc, (on prétend que deux morceaux de ce bois frottés l'un contre l'autre, donnent des étincelles capables d'allumer de l'amadou) ; cependant on dit qu'il est facile à rompre ; l'écorce sert à faire des cordes ; ses feuilles sont placées alternativement, grandes, lisses, d'un beau vert, ayant en-dessous plusieurs nervures roussâtres : ses feuilles sont attachées à des queues, longues de deux ou trois doigts. Ses rameaux portent à leur extrémité, deux fois par an, des touffes de fleurs en rose, grandes, belles, d'un rouge pâle, tirant sur l'incarnat, sans odeur & sans goût : à ces fleurs succedent des fruits ou gousses oblongues, ovales, aplaties sur les côtés, ayant à peu près la figure d'un myrobolan, longues d'un doigt & demi ou plus, composées de deux cosses hérissées de pointes d'un rouge foncé. Ce fruit en mûrissant devient rougeâtre, & il s'ouvre en deux parties

qui renferment environ ſoixante grains ou ſemences partagées en deux rangs : ces grains ſont de la groſſeur d'un petit grain de coriandre, de figure pyramidale, attachés par de petites queues : ces mêmes grains ſont couverts d'une matiere viſqueuſe, très adhérente aux doigts lorſqu'on y touche avec le plus de précaution, d'un très-beau rouge de feu, d'une odeur aſſez forte; la ſemence ſéparée de cette matiere rouge eſt de couleur blanchâtre. Comme les oiſeaux ſont friands de ce fruit, les Sauvages plantent l'arbre auprès de leurs caſes. Il y a encore une autre eſpece d'arbre de roucou, qui ne differe du précédent qu'en ce que ſon fruit n'eſt pas épineux, & qu'il eſt plus difficile à ouvrir. La récolte du roucou ſe fait deux fois l'année, à la S. Jean & à Noël : on connoît que la gouſſe eſt mûre, lorſqu'elle s'ouvre d'elle-même ſur l'arbre. Nous allons donner la maniere dont on fait la pâte ou l'extrait de roucou.

On retire de dedans la gouſſe du roucou les grains & tout ce qui les environne : on les écraſe avec des pilons de bois dans des canots qui ſont des troncs d'arbres creuſés, on jette de l'eau deſſus en ſuffiſante quantité, pour que la matiere y trempe; on la laiſſe pendant ſix jours, afin que l'eau puiſſe diſſoudre la ſubſtance rouge qui eſt adhérente aux grains. On coule enſuite la liqueur, d'abord dans un crible du pays, nommé *hibichet* ou *manaret ;* puis par trois autres cribles plus fins, faits de jonc ou de groſſe toile dont les trous ſont carrés; on laiſſe égoutter pendant vingt-quatre heures ce marc, qu'on appelle *roucou calé ;* puis on le met de nouveau dans un canot qu'on a ſoin de couvrir, & on l'y laiſſe fermenter pendant huit jours, pour que ce qui reſte de matiere rouge colorante, puiſſe plus aiſément s'en détacher & s'extraire. Pour cela on jette un peu de nouvelle eau ſur la matiere ; on l'agite juſqu'à ce qu'elle commence à ſe gonfler, & à former des bulles d'air qui crevent à la ſurface; alors on diminue le feu. On laiſſe refroidir le roucou juſqu'au lendemain matin : on le tire de la chaudiere, & on l'étend dans des caiſſes que l'on tâche de garantir de la pouſſiere. Le roucou ſéché à

l'ombre par le vent, eſt infiniment plus coloré que celui qu'on expoſe au ſoleil. On a obſervé que plus on le travaille en grand, plus la couleur en eſt vive : travaillé en petit, il devient noir. Le roucou eſt pur & bien fait, quand il ſe diſſout entiérement dans l'eau, & qu'il n'y a point de corps étrangers errans ni précipités, comme dans le *roucou gigodaine*, qui eſt de mauvaiſe qualité ; & plus encore dans celui qu'on appelle *roucou bal*, terme honnête de Fabricant qui ſignifie la *paille* & le *blé ;* parce qu'on s'eſt ſervi de vieilles & de nouvelles graines, & qu'on y a mêlé quelquefois du rouge d'Inde.

Le roucou pour être de bonne qualité doit être couleur de feu, plus vif en dedans qu'en dehors, doux au toucher, d'une bonne conſiſtance, afin qu'il ſoit marchand & de garde. On donne à cette pâte la forme que l'on veut avant que de l'envoyer en Europe. Elle eſt ordinairement en pains enveloppés dans des feuilles de baliſier.

A l'égard de l'eau rouſſâtre, elle eſt propre à être jetée ſur de nouvelles graines qu'on veut faire tremper.

On peut retirer du roucou une ſubſtance rouge beaucoup plus belle, en ſe contentant de frotter ſeulement les grains entre les mains dans de l'eau; mais alors on n'en retire qu'une petite quantité d'extrait ou de fécule qui ſe précipite & forme un pain de cire. Rarement on la garde dans cet état, non-ſeulement parce qu'elle devient trop chere, mais parce qu'on eſt dans l'uſage d'affoiblir ſon éclat trop vif qui offenſe la vue avec du ſantal en poudre : tel eſt le roucou que les Indiens Caraïbes, &c. aiment avidement. Ils le trempent dans l'huile avant de l'employer pour ſe rougir le corps ; cet uſage bizarre a ſon utilité : c'eſt une eſpece d'enduit qui bouche les pores de la peau, empêche que l'eau de la mer ne faſſe des impreſſions ſur leur corps quand ils y nagent, fait fuir les maringouins & mourir les chiques, &c.

On fait deux récoltes de roucou par an, celle d'hiver eſt la plus abondante. Les Ouvriers qui travaillent à préparer le roucou ſont incommodés de maux de tête, qu'on peut attribuer à l'odeur forte de la graine

de roucou, qui est encore exaltée davantage par les infusions & macérations. La belle pâte de roucou devient dure en Europe & perd son odeur, qui approche de celle de la violette. Celle de Cayenne est estimée la meilleure & la mieux préparée ; les Teinturiers s'en servent pour mettre en premiere couleur les laines qu'on veut teindre en rouge, bleu, jaune, vert, &c. Il est peu de couleurs où l'on ne la fasse entrer : quelques Insulaires en faisoient entrer dans la composition du chocolat. Le roucou est aussi le contre-poison du suc de magnoc : il fortifie l'estomac & arrête le cours de ventre. Lorsque le linge a été taché du roucou, il est très-difficile d'en effacer la tache, sur-tout quand il y a eu du mélange d'huile ; le soleil est plus capable de l'emporter que toutes les lessives ; & cette couleur est si extensible, qu'un morceau de linge taché est capable de gâter toute une lessive. Il est bon d'observer que quand la pâte du roucou commence à fermenter, il est alors d'une puanteur insupportable ; son odeur agréable ne se fait sentir qu'après la fermentation.

ROUDOU. *Voyez* REDOUL.

ROUE. Poisson qui se trouve dans les mers qui bordent les royaumes de Congo & d'Angola : sa forme est ronde ; il a deux dents au milieu du corps, & deux trous qui lui servent d'yeux. On s'est assuré qu'il entend & qu'il voit : sa gueule a une ouverture longue d'un empan : sa chair est délicate, & ressemble à celle du veau par sa blancheur : on fait de ses côtes des colliers pour arrêter les hémorragies. Quelques Auteurs, entr'autres *Elien* & *Jovius*, font mention de poissons cétacées, qu'on appelle *roues ;* mais ceci a besoin d'être éclairci. Les poissons appelés *lune*, *molle* ou *meule* se nomment aussi *roue :* voyez ces mots.

ROUGE-BRUN ou ROUGE DE MONTAGNE ou ROUGE D'INDE. *Voyez à l'article* OCHRES.

ROUGE-GORGE. *Voyez* GORGE ROUGE.

ROUGE-HERBE ou BLÉ NOIR. *Voyez à l'article* SARRASIN.

ROUGE-QUEUE, *phœnicurus.* Oiseau du genre des fauvettes. On donne aussi ce nom au rossignol de muraille. Celui-ci differe du rouge-gorge par ses pieds,

Le *grand rouge-queue* eſt le merle de rocher. Le *bouvreuil* ou *pivoine* eſt auſſi une eſpece de rouge-queue, dit l'Auteur du *Dictionnaire des Animaux.*

Albin fait mention d'une eſpece de ROUGE-QUEUE NOIR, *rubicilla ſubnigra.* Cet oiſeau eſt entiérement noir, excepté les bouts de quelques plumes qui couvrent le ventre, leſquelles ſont rouges.

Le ROUGE-QUEUE A COLLIER, *phœnicurus torquatus*, ſe trouve en Allemagne: le plumage de ſa gorge eſt brunâtre & diſpoſé en fer à cheval.

Le ROUGE-QUEUE DE BENGALE, *rubicilla Bengalenſis.* Cet oiſeau eſt un peu plus grand que le grand rouge-queue. Le bec eſt fauve, l'iris blanche, la tête noire; le deſſous des yeux eſt garni d'une touffe de plumes écarlates, pointillée de blanc & de noir: le plumage du dos eſt brun, celui du ventre, de la poitrine & des cuiſſes eſt blanc; les jambes & les pieds ſont noirs: c'eſt une eſpece de *pie-grieche.*

Seba cite auſſi le ROUGE-QUEUE DE L'AMÉRIQUE, *rubicilla Americana*, & il le regarde comme une eſpece de roſſignol de muraille. Son chant eſt très-harmonieux: ſa tête eſt ornée d'une crête noire, il a le bec blanc, les yeux luiſans, le devant du cou marqué d'une tache noire, la poitrine & le ventre bleus; le dos, les aîles & la queue ſont d'un rouge d'écarlate: les pieds ſont aſſez longs, grêles & bien onglés.

Le ROUGE-QUEUE DE LA CHINE, *rubicilla Sinenſis*, eſt de la grandeur de la linotte rouge: le bec eſt épais, court & brun; les yeux ſont fauves, la tête & le derriere du cou d'un pourpre bleuâtre, le dos eſt vert; le reſte du plumage d'une couleur mélangée de jaune & de vert, & par intervalles d'un rouge ſombre & pourpré ou écarlate; les jambes & les pieds ſont jaunes.

ROUGET ou MORRUDE, *rubellio.* Poiſſon de mer à nageoires épineuſes, connu dans les poiſſonneries: on l'appelle à Marſeille *galline.* Il a la figure de l'*hirondelle de mer*; voyez ce mot: mais il en differe par ſa bouche, par la multitude de ſes écailles, & par la grandeur de ſes nageoires. Il a le ventre gris, le reſte du corps rouge, la tête groſſe, faite en angle: ſon muſeau eſt court & finit par deux aiguillons poin-

tus : ses yeux sont grands & garnis en dessus de deux petites pointes ; le derriere & le dessus de la tête finissent aussi en pointe vers la queue. Ce qui couvre les ouies est garni d'aiguillons, & sa peau est déliée. Aux côtés, par le milieu du corps, il a un trait large, couvert d'écailles ; & au dos, depuis la tête jusqu'à la queue, deux rangs d'écailles pointues, d'où sortent deux nageoires, qui se redressent quand le poisson nage, & qui s'abaissent & se cachent, comme dans un étui, quand il se repose : il nage l'hiver en pleine mer, & approche du rivage en été : il est fort gourmand ; c'est un grand mangeur de petits poissons.

Le rouget est charnu par tout le corps, épais, rond, un peu large vers la queue. Ses ouies sont doubles ; son palais est jaune ; sa chair est ferme, blanche, seche, peu ou point gluante ; elle est de très-bon goût. MM. *Lémery* & *Andry* disent qu'elle est prolifique. On donne quelquefois aussi le nom de *rouget* au *surmulet*. Voyez ce mot.

Kolbe dit qu'il se trouve des rougets au Cap de Bonne-Espérance & à Madagascar. Ce poisson que les Européens y nomment *rosvich*, a environ six pouces de longueur, & deux d'épaisseur. On le nomme *rouget*, parce qu'il est rouge en dehors. *Voyez* ROT-FISCH.

Le groneau ou grognaut des Languedociens, se nomme aussi *mulet :* on prétend qu'il grogne comme un porc. Les Anglois l'appellent *piper*, & les Génois l'appellent *organo*. Ses nageoires sont aussi épineuses ; son corps est long, rond & rouge, le dos armé de forts & grands aiguillons, la tête grosse, la bouche large & garnie de deux especes de cornes : il est couvert d'écailles petites & rudes ; il a plus d'os ou d'arêtes que de chair. Cette chair est dure & seche, mais d'un assez bon goût, si elle est bouillie & mangée avec le vinaigre.

ROUGETTE. Espece de chauve-souris monstrueuse, naturelle au climat de l'Afrique & de l'Asie méridionale, connue vulgairement sous le nom de *chien volant*. Voyez les mots CHAUVE-SOURIS & CHIEN VOLANT.

ROUILLE. On donne ce nom à une espece d'ochre qui se fait ou naturellement, ou par art, sur quelques métaux exposés à l'air libre, ou humectés continuellement de liqueurs acidulées dans un lieu fermé. Le fer donne une rouille ou brunâtre ou jaunâtre ou rougeâtre; le cuivre en produit une qui est verte, quelquefois bleuâtre; le plomb une qui est blanchâtre ou grisâtre, ainsi que celle du zinc. *Voyez de quelle maniere ces rouilles se forment, au mot* OCHRES.

ROULANTE. *Goëdard* donne ce nom à une fausse chenille qui, quand elle est rassasiée de feuilles d'ancolie, se plie & se retire en forme de boule. Cette chenille se cache en terre pour travailler à sa métamorphose & devenir mouche.

ROULEAU. Les Conchyliologistes donnent ce nom à un coquillage univalve qui tient un peu de la forme du *cornet*. Voyez ce mot. Mais il en differe, étant moins conique, comme renflé dans son milieu ou sur le dos, la levre droite étant un peu épaisse, celle qui est inférieure se montrant presque toujours en dehors, ayant les deux extrémités à-peu-près de la même largeur : c'est ce qui lui a fait donner le nom de *cylindre* : quelques-uns lui donnent aussi le nom d'*olive;* mais en observant avec attention les coquilles appelées *olives*, on reconnoît qu'elles n'ont de ressemblance avec les rouleaux, que la forme générale. Les olives sont plus épaisses & plus échancrées par les deux bouts de la levre. Le noyau de ce genre de coquilles est quelquefois denté; quelquefois l'ouverture est étroite & sans aucune dent comme dans certains rouleaux minces, mais dont l'ouverture est large & la pointe saillante. La robe du rouleau est souvent des plus agréables à voir par la variété des couleurs & par les beaux compartimens dont elle est ornée. L'élégance & la délicatesse du dessin enrichissent la plupart de ces coquilles : il y en a d'entourées de bandes, de peintes en ondes, & quelques-unes d'une seule couleur. On distingue dans cette famille de coquilles, l'*écorchée*, la *tulipe*, le *drap d'or*, le *drap d'argent*, le *papier de la Chine*, la *brunette*, le *brocard de soie*, la *moire*, le *taffetas*, &c. *Voyez* RHOMBITE.

ROULEUR. C'eſt le *charanſon de la vigne*, *curculio Bacchus*. Voyez à l'article VIGNE.

ROULEUSES. M. *de Réaumur* appelle ainſi des eſpeces de chenilles qui roulent des feuilles dans leſquelles elles ſubiſſent leur métamorphoſe. *Voyez au mot* CHENILLE.

ROUPEAU ou BIHOREAU. Eſpece de héron qui ſe trouve ſur les côtes de Bretagne : il fait ſon nid dans les rochers. *Voyez* BIHOREAU.

ROUPIE ou ROUGE-BOURSE. C'eſt la *rouge-gorge*. Voyez ce mot.

ROUSSEAU. Nom que les Normands donnent au *pagurus*. Eſpece de cruſtacée, dont nous avons parlé ſous le nom de *cancre ſquinade*. Sa couleur eſt rouſſe & rouge : *voyez au mot* CANCRE. On appelle auſſi *rouſſeau* le cul-blanc roux. *Voyez* CUL-BLANC.

ROUSSEROLE ou ROSSIGNOL DE RIVIERE, ou ALCYON VOCAL, *alcedo vocalis*. On appelle *alcyon* deux ſortes de martinets pêcheurs ; nous avons parlé du premier au mot *martin pêcheur* : c'eſt le plus grand, il eſt commun en tous lieux. La ſeconde eſpece eſt celui qui, de tous les oiſeaux de riviere, a le chant le plus agréable ; il fréquente les lieux marécageux & le bord des rivieres ; il ſe perche l'été dans les roſeaux où il chante à ſon aiſe mélodieuſement & long-temps ; ſon chant eſt fort varié : il ſe perche auſſi ſur les arbres plantés au bord des eaux : ſes pieds ſont comme ceux des grives & des merles ; ſes jambes ſont de médiocre longueur & de couleur cendrée, ainſi que ſes pieds. Cet oiſeau eſt de la grandeur du proyer ; il a le bec tranchant comme celui de la pie-grieche, il ſemble être huppé, tant les plumes de deſſus la tête ſont longues ; il ne vole guere bien, & il bat des ailes à la maniere du cochevis.

Cet alcyon vocal eſt fort commun dans le Maine & en Touraine : il fait ſon nid dans les roſeaux, la femelle y pond cinq à ſix œufs. Ce nid eſt à découvert & fort différent de celui du grand alcyon ou grand martinet pêcheur, qui le fait en terre ſur le bord du rivage. M. *Briſſon* place la *rouſſerole* ou *roucherole*, *turdus arundinaceus*, dans le genre des grives.

ROUSSETTE. *Voyez aux articles* CHIEN VOLANT & CHAUVE-SOURIS.

ROUSSETTE. Petit oiseau que *Belon* nomme *lusciniola:* c'est une fauvette qui ne se trouve qu'en certains endroits situés le long des forêts. Son plumage paroît roussâtre, grivelé à l'estomac, dessus la tête, autour du cou & sur le dos; les plumes de la queue & des ailes sont brunes : son bec est pointu, noirâtre & foible : il vit de vermisseaux, il a les bords & le dedans du bec de couleur jaune.

Il y a encore une espece d'oiseau roussette que les François appellent *touquet* ou *traquet*. Voyez ce dernier mot.

ROUSSETTE ou CHAT MARIN. Poisson à nageoires cartilagineuses, dont on distingue trois especes.

La premiere est le *catulus major vulgaris* de *Ray* : on la nomme *scorzone* à Rome, *pesce gatto* à Venise, & *bounce* dans la Province de Cornouaille en Angleterre. Cette roussette differe du chien de mer par son dos qui est plus large, par son museau qui est plus court & plus obtus, par sa bouche qui n'est pas avancée, par sa peau rousse, marquée de beaucoup de petits points noirs, & qui est bien plus dure que celle du chien de mer.

La seconde est le *catulus minor vulgaris ;* elle est beaucoup plus petite, plus menue & plus alongée que la précédente; sa couleur est plus claire & plus teinte en rouge : il y a sur sa peau beaucoup de petites taches, en partie brunes, en partie blanches, & éparses çà & là sans aucun ordre. Celle qui est dans notre Cabinet est presque ronde; elle a cinq pieds huit pouces de long, la gueule assez arrondie & garnie à chaque mâchoire de huit rangs de petites dents triangulaires, tranchantes & crenelées : sa queue n'est point fourchue comme dans le requin, mais elle a également une forte arête de quatorze pouces de long. Ce poisson a sept nageoires, les deux pectorales forment une étendue de trente-deux pouces, celle du dos qui correspond aux nageoires du ventre a près de huit pouces, les autres sont petites : ce poisson est d'une jolie forme. M. *Sauvages* rapporte l'histoire d'une famille

qui manqua d'être empoisonnée pour avoir mangé du foie de cette espece de poisson. *Voyez à l'article* Poison.

La troisieme espece est le *catulus saxatilis* : elle differe de la premiere par sa couleur cendrée, par ses plus grandes taches, quoique moins nombreuses ; son museau est plus long & plus épais : ses narines sont très-éloignées de sa bouche : ses nageoires ne sont point jointes à l'anus ; elles en sont séparées ; & celle qui est placée au-dessous en est plus proche que dans la premiere espece.

Dans les temps que les peaux de chien de mer sont rares, & que celles de roussette sont communes, on fait souvent passer celles-ci pour les premieres avec l'épithete de *douce*. Il y a cependant une assez grande différence entre ces peaux ; celle du chien de mer est extrêmement coriace, toujours brune, & celle de la roussette est de différentes couleurs, toujours garnie de petites étoiles sur le dos. On apporte les peaux de roussette de la Hogue en Basse-Normandie ; elles sont ordinairement plus petites que celles des chiens de mer ; elles ne sont presque point rudes au toucher. Les Gaîniers s'en servent pour garnir des étuis de toutes sortes d'ustensiles : c'est avec ces peaux teintes en vert que se fait le *galluchat* si en vogue à Paris.

ROUSSIER DE PONTOISE. On appelle ainsi une mine de fer terreuse, sablonneuse & limonneuse qui se trouve près Pontoise, & dans laquelle on a prétendu qu'il y avoit de l'or.

ROUVRE ou ROBRE. Espece de *chêne* : voyez ce mot.

ROUX ou ROURE DES CORROYEURS. *Voyez* Sumach.

RUBAN D'EAU, *sparganium*. C'est une plante aquatique dont on distingue trois especes : la premiere est le *sparganium ramosum* des Botanistes : ses racines sont fibrées, noires & rampantes : elles poussent des feuilles longues d'environ deux pieds, étroites, pointues, rudes, coupantes, ayant le dos élevé, & d'une saveur douce : il s'éleve d'entr'elles des tiges hautes de trois pieds, rondes, lisses, tortueuses, pleines de moelle blanche & rameuses ; ses fleurs sont des bouquets atta-

chés sans queue aux nœuds des rameaux en façon d'asperge, de couleur blanche & rougeâtre: elles ne laissent après elles aucuns fruits ni semences; mais il naît séparément aux sommités des tiges des fruits arrondis, disposés en maniere de tête épineuse, de sept à huit lignes de diametre, composés de plusieurs grains, assemblés sur un placenta commun sphérique, gros comme des grains d'orge, de couleur herbeuse, & remplis d'une matiere farineuse. Cette plante croît, ainsi que la suivante, aux lieux marécageux, aux bords des rivieres & le long des ruisseaux, dont elle arrête le cours ou en diminue la rapidité : elles portent leurs fruits aux mois de Juillet & d'Août. La seconde espece est le *sparganium non ramosum* : elle est moins grande que la précédente; elle ne pousse aucuns rameaux, & ses feuilles sont un peu plus larges: suivant M. *Haller* celle-ci n'est qu'une pure variété de la précédente, mais la troisieme espece *sparganium minimum* est d'une espece différente; elle est même plus rare que les deux précédentes; elle croît dans certains fossés bourbeux où l'eau a été desséchée pendant l'été par le soleil: c'est une petite plante basse qui pousse une tige, au haut de laquelle naissent un, deux ou trois fruits comme en la premiere espece; cette tige est entourée de quatre ou cinq feuilles étroites qui la surpassent en hauteur & s'étendent sur le courant de l'eau.

Les racines de ces plantes sont estimées sudorifiques, & propres contre la morsure des serpens: on se servoit autrefois de leurs feuilles en place de bandelettes pour emmaillotter les enfans.

RUBAN MARIN ou DE MER, ou TÆNIA MARIN. Animal de mer dont on distingue plusieurs especes. La premiere est le *vitta* des Latins: on l'appelle *cepole* à Rome, & *flambo* en Languedoc, parce qu'il est rouge & de couleur de feu. C'est un animal long, étroit & flexible : nous en avons parlé au mot FLAMBEAU. *Ray* & *Rondelet* ne sont pas d'accord sur la description de cet animal de mer.

La seconde espece est le *tænia falx* des Vénitiens.

La troisieme est le *tænia serpens rubescens*.

La quatrieme a également des bandelettes rouges sur

la peau comme le précédent, & ressemble assez à la premiere espece de *ruban;* mais outre les nageoires qu'il a aux ouies, il en a deux autres de couleur rouge au-dessous de la mâchoire inférieure: il a encore cinq taches rouges & rondes sur le corps: il n'a ni écailles ni aiguillons. Cet animal est blanc, son cœur est aplati, sa chair est dure, gluante, & n'est pas bonne à manger.

Des Auteurs font encore mention d'autres especes de *rubans de mer*, qui toutes semblent être de la même espece que le *flambeau.* Voyez ce mot.

Il ne faut pas comprendre sous ce nom *tænia marin*, l'espece de ver plat dont nous parlerons au mot VER SOLITAIRE.

RUBAN DE MER. Espece de coquillage univalve que M. *d'Argenville* met dans la famille des *vis*. Voyez ce mot.

RUBARBE, *voyez* RHUBARBE.

RUBELINE ou ROUGE GORGE: *voyez* GORGE ROUGE.

RUBIACÉES ou ÉTOILÉES, *stellatæ*. On a donné ce nom, dit M. *Deleuze*, à une famille de plantes dont la garance est la principale espece. Leurs fleurs sont monopétales, en entonnoir à tube plus ou moins allongé ou très-court, dont le pavillon est divisé le plus ordinairement en quatre segmens, avec le même nombre d'étamines, & un pistil auquel succede un fruit de deux graines arrondies & réunies. Leurs tiges sont communément quarrées, noueuses, & portent des feuilles simples, entieres, disposées en rayon autour de chaque nœud. Les racines de la plupart donnent du plus au moins une teinture rougeâtre. Les *garances*, les *caillelaits*, les *gratterons*, *&c.* sont de cet ordre.

RUBIS, *gemma rubina*, est une très-belle pierre précieuse, diaphane, brillante, resplendissante, & d'un rouge très-agréable. Le rubis est, après le diamant, l'espece de pierrerie la plus dure: il n'est point attaqué par la lime; il résiste puissamment à une grande violence de feu, même solaire: il ne fait que s'y amollir: voyez le détail des expériences faites à ce sujet à Florence, dans la *nouvelle édition des Œuvres Françoises de Henckel*, *in*-4°. sur la fin. On rencontre aux Indes cette pierre

sous une forme ou ovale, ou octogone, tantôt dans un sable rouge, tantôt dans une serpentine, & tantôt dans une roche grisâtre & rougeâtre. Les *rubis* de Boheme & de Silésie se trouvent dans du quartz & dans du grais. On soupçonne que les *rubis* tiennent leur couleur ou du fer ou de l'or. Leur cristallisation est peu constante, nous en avons vu en canons, composés d'un prisme à plusieurs pans, terminé par une pyramide, & d'autres ayant la cristallisation de la *topase du Brésil:* voyez ce mot. D'autres octaëdres comme les cristaux d'alun: ceux-ci étoient des *rubis balais.*

Les Lapidaires distinguent quatre sortes de *rubis*; savoir,

1°. Le Rubis oriental, *rubinus orientalis.* Sa couleur est d'un rouge vif de cochenille ou de cerise. *Wallerius* dit que lorsque sa teinte est d'un rouge vif de sang, & qu'il pese au delà de vingt karats, alors on l'appelle *escarboucle:* c'est l'*anthrax* des Anciens. L'escarboucle doit être d'un incarnat vif, & brillant comme un charbon allumé: on le trouve dans les montagnes de Cambaya, de Bisnagar & de Capelan, situées dans les Royaumes d'Ava & de Pegu. M. *Hills* dit qu'il naît toujours de forme angulaire.

2°. Le Rubis Balais, *rubinus balassius.* Sa couleur est d'un rouge clair ou rose, quelquefois orangée, & mêlée d'une petite nuance bleue, qui fait que cette pierre tire un peu sur le cramoisi ou le violet: c'est le moins dur des *rubis.* On nous l'apporte communément de Silésie, du Mexique & du Brésil: il ressemble beaucoup au *rubis* fait avec la *topaze du Brésil:* voyez ce mot.

3°. Le Rubis Spinel, *rubinus spinellus.* Sa couleur est d'un rouge clair très-foible; étant poli il a un feu très-agréable & très-ami de l'œil: il est plus dur que le précédent, cependant il n'en a pas l'éclat: on nous l'apporte de la Boheme, de la Silésie, de la Hongrie, & quelquefois du Brésil.

4°. Le Rubicelle ou petit Rubis, *rubicellus.* Il est d'un rouge pâle tirant sur le jaune de paille: c'est le moins recherché des rubis. Sa couleur ne résiste guere au feu; il est cependant susceptible d'un beau poli qui

releve un peu son éclat : on trouve cette pierre dans le Bresil.

RUBIS DE ROCHE, *rubinus rupium.* On donne ce nom à une espece de grenat fort dur, d'un beau rouge mêlé de violet ou de gros bleu : c'est le *rubini di rocca* des Italiens. *Voyez* GRENAT. On appelle *rubis-cabochon*, un véritable rubis légérement poli ; c'est-à-dire dont on a seulement ôté ce qu'il avoit de brut : *voyez* RUBIS.

RUBIS ou RUBINE D'ARSENIC : *voyez* REALGAR. On dit aussi *rubine d'argent*, c'est la *mine d'argent rouge* ; & *rubine de zinc*, c'est la *blende rouge* ; & *rubine de soufre*, c'est le *soufre rouge* ou *arsenical* : voyez ces mots.

RUBRIQUE ou RUBRICA, ou SANGUINE A CRAYON, espece d'ochre de fer : *voyez* CRAYON ROUGE & TERRE RUBRIQUE.

RUCHE. Nom donné à l'habitation des insectes & même des vers qui vivent en société. On trouvera dans l'Histoire de *l'abeille ordinaire* la description de celle de l'*abeille bourdon*, celle des guêpes au mot GUÊPE, & des polypiers à l'article CORALLINE.

RUCHE MARINE ou AQUATIQUE. *Pison* a décrit cette *ruche*, qui n'est autre chose qu'une éponge aquatique habitée par de petits animaux.

Swammerdam croit que des mouches aquatiques, qui ont dans la bouche, comme les autres insectes aquatiques, un aiguillon avec lequel elles se défendent lorsqu'on veut les toucher, & qui ont été décrites très-exactement par *Aldrovande* sous le nom d'*abeilles amphibies*, & par *Jonston* sous le nom d'*abeilles sauvages*, sont les insectes qui logent dans ces ruches. *Mouffet* appelle ces mouches *notonectæ*, parce qu'elles nagent sur le dos & non sur le ventre : *voyez* PUNAISE A AVIRONS. *Consultez aussi l'article* ÉPONGE DE RIVIERE.

RUE, *ruta.* Plante amere dont l'odeur est très-forte, & qui est estimée par les grandes propriétés qu'elle possede. On en distingue principalement de deux especes, que M. *Deleuze* regarde n'être que deux variétés de la même espece ; savoir, *la rue des jardins* & la *grande rue sauvage.*

La RUE DES JARDINS, *ruta hortensis latifolia*, pousse des tiges en maniere d'arbrisseau à la hauteur de quatre

ou cinq pieds, qui sont garnies de feuilles partagées en plusieurs segmens, petites, oblongues, charnues, un peu grosses, lisses, d'une couleur de vert de mer; rangées par paire sur une côte terminée par une seule feuille. Ses fleurs naissent aux extrémités des branches; elles sont à quatre ou cinq feuilles un peu ovales, de couleur jaune pâle; le calice est aussi fendu en quatre parties ou en cinq: le nombre des étamines est double de celui des pétales: aux fleurs succedent des fruits composés de quatre capsules assemblées contre un noyau, qui renferment chacune plusieurs semences anguleuses, ou en forme de rein. Toute la plante a une odeur désagréable, un goût âcre & amer; on la cultive dans les jardins; elle fleurit en Juin, & reste verte tout l'hiver jusqu'au printems, saison pendant laquelle les vieilles feuilles font place aux nouvelles.

La Rue sauvage ou de Montagne, *ruta sylvestris*, differe de l'autre, en ce qu'elle est plus petite dans toutes ses parties. Cette plante croît dans nos Provinces méridionales, aux lieux rudes, pierreux & montagneux, exposés au soleil, & particuliérement aux environs de Montpellier.

On regarde la rue comme incisive, atténuante & discussive, propre pour exciter les mois aux femmes, lorsqu'elle est prise en infusion en petite quantité; elle fait même avorter. Quoique l'odeur de cette plante nous paroisse désagréable, les Allemands, les Anglois, les Hollandois la font entrer dans plusieurs ragoûts.

On dit que les feuilles de rue mangées sont propres à guérir les écrouelles: on peut aussi avoir recours au suc dépuré. Deux cuillerées de ce suc, bues le matin à jeun, sont estimées un remede très-utile dans les maladies contagieuses pour se garantir du mauvais air. La conserve de rue est aussi très-bonne dans ces cas là: l'huile dans laquelle on a fait infuser des feuilles de rue, est vermifuge: la décoction de ces feuilles est un excellent gargarisme pour les gencives des Scorbutiques, & pour ceux qui sont attaqués de la petite vérole; enfin, on les emploie en infusion contre la morsure des chiens en-

ragés ; les feuilles de rue entrent dans la composition du vinaigre des quatre voleurs. L'infusion des sommités de cette plante & son suc, sont réputés antivermineux & un bon remede contre les affections hystériques. M. *Bourgeois* dit qu'on fait encore usage de la rue écrasée & arrosée de vinaigre, dans un nouet de linge, qu'on met sous le nez des personnes attaquées de syncopes hystériques, d'apoplexie & de léthargie.

RUE DE CHEVRE, *galega vulgaris floribus cæruleis*, est une plante qui croît naturellement en Italie aux lieux gras & humides, mais que nous cultivons dans nos jardins. Ses racines sont menues, rampantes, & quelques-unes germent tous les ans au printems ; ses tiges sont cannelées, hautes de trois pieds, creuses & branchues ; ses feuilles ressemblent à celles de la vesce : elles sont munies d'une petite épine molle à leur extrémité ; ses fleurs forment un long épi : elles sont pendantes, légumineuses, & d'une couleur bleuâtre : il leur succede des gousses arrondies, menues, longuettes, lesquelles contiennent plusieurs graines oblongues, en forme de rein. Cette plante est un sudorifique très-célebre contre le poison pestilentiel, les pétéchies, l'épilepsie, les morsures des serpens, & contre les vers lombrics : on la prescrit dans les bouillons alexiteres : on l'emploie aussi rarement chez nous, qu'elle est d'un usage commun en Italie. Mais, comme l'observe M. *Haller*, il est peu probable que cette plante possede effectivement toutes les vertus qu'on lui attribue. Les fleurs du galega de la zeylone donnent en teinture une couleur qui approche de celle de l'indigo.

RUE DES PRÉS ou FAUSSE RHUBARBE, ou THALICTRUM COMMUN, *ruta pratensis herbariorum*. Cette plante croît dans les lieux humides ou marécageux : sa racine est jaunâtre ; ses tiges s'élevent à la hauteur d'un homme, cannelées, creuses, rameuses, tantôt rougeâtres, & tantôt verdâtres ; ses feuilles sont amples, divisées en plusieurs parties assez larges, & d'un vert luisant ; ses fleurs naissent en été aux sommités : elles sont à quatre pétales sans calice, & suivies de capsules à trois coins qui renferment de petites semences jaunes, cannelées, d'un goût amer. Cette plante est

émolliente, purgative : sa racine teint la salive & les urines de couleur jaune.

RUFFE. Poisson à nageoires épineuses, du genre des *perches* : voyez ce mot.

Le poisson que les Anglois nomment ainsi, a une belle couleur d'or qui regne autour des ouies : on l'appelle quelquefois *perche dorée* ; mais elle est plus grande que la *perche*, & n'a point de bandes noires qui traversent. Ses écailles sont petites, taillées en rond, frangées : son dos est d'un vert qui tire sur le jaune sale ; le bas est d'un jaune pâle : le dos, le haut des côtés, la queue & les nageoires sont marqués de points noirs.

RUISSEAU. Petit courant d'eau dont le cours est fort borné, & le lit si étroit qu'il est guéable partout. *Voyez* RIVIERE *à l'art.* FONTAINE.

RUMIGI. *Voyez* RHASUT.

RUMINANS, *ruminales*. La faculté qu'ont certaines especes d'animaux de ruminer, c'est-à-dire, de pouvoir faire revenir dans leur bouche, les alimens qu'ils ont mangés, pour les remâcher, les broyer de nouveau, les y imbiber du suc salivaire & les avaler ensuite, est un phénomene propre à piquer la curiosité. Parmi les animaux, il y en a, dit *Peyerus*, qui sont vrais ruminans, & d'autres qui n'ont que l'apparence de l'être, ou qui ne le sont pas tout-à-fait. L'Auteur, en parcourant toutes les différentes classes des animaux, trouve des insectes, des animaux aquatiques, des oiseaux & des quadrupedes ruminans. Les insectes, qui ont plusieurs ventricules ou estomacs, & qui se nourrissent d'herbages, ont, dit-il, la faculté de ruminer ; tels sont les grillons-taupes, les guêpes, les bourdons, les abeilles, les sauterelles & d'autres. Parmi les aquatiques qui passent pour ruminer, ce sont les écrevisses de mer, les cancres & les homards, qui ont plusieurs ventricules. Parmi les insectes terrestres, M. *Blondeau*, savant Professeur de Mathématiques à Brest, a observé des mouches communes qui lui ont offert des opérations extérieures, analogues à la rumination. Ces mouches d'appartement suçoient avec leurs trompes les gouttelettes d'une liqueur qu'elles trouvoient sur une table ; elles retiroient ensuite peu-à-

peu leur trompe remplie de cette liqueur, puis la ralongeoient, se brossoient les pattes & la tête, faisoient ressortir peu-à-peu la gouttelette qui paroissoit opaque, diminuée de volume, & continuoient ainsi jusqu'à ce que la gouttelette fût devenue claire & imperceptible; la mouche paroit après cette rumination plus leste & plus légere dans sa course. La pluralité des estomacs est-elle nécessaire pour la rumination ? ou n'y a-t-il qu'une maniere de ruminer ?

Les Anciens ont dit que le scare est un poisson ruminant : c'est ce que dit aussi Ovide dans ces deux vers :

At contra herbosâ pisces laxantur arenâ,
Ut scarus, epastas solus qui ruminat escas.

Il y a des poissons & des amphibies qui font quelque chose d'analogue à la rumination, & qui n'avalent pas tout d'un coup la nourriture qu'ils prennent : mais ruminent-ils exactement ? c'est ce qu'on ne sauroit affirmer. Tout ce qu'on peut dire, c'est que la véritable faculté de ruminer ne provient que de la pluralité des ventricules : l'on peut moins se tromper dans un quadrupede, que dans un oiseau qui a un jabot, un gésier & un ventre ; toutes parties qui font, selon quelques-uns, l'office de la rumination. Ceux qui imitent les animaux ruminans, broient dans leur bec la nourriture qu'ils prennent : elle descend ensuite dans leur jabot, où elle devient une masse : ils la dégorgent pour en nourrir leurs petits; tels sont le pélican qui a un grand sac, la cigogne, le héron, le pigeon, la tourterelle & les autres oiseaux qui dégorgent leur nourriture pour la donner à leurs petits.

Les quadrupedes vraiment ruminans, sont bisulces ou animaux à pieds fourchus. Les dents leur tombent pour repousser dans un certain âge. Les dents de la mâchoire inférieure sont séparées en deux suites par un espace assez considérable : les incisives sont au bout antérieur de la mâchoire : l'espace entre les dents incisives & molaires n'est point garni par des dents canines comme chez les autres quadrupedes qui ne ruminent

pas : il n'y a pas même de dents incisives à la mâchoire supérieure des quadrupedes ruminans. *Peyerus* établit quatre genres de bisulces ruminans ; le genre des bœufs, celui des cerfs, celui des brebis & celui des chevres. Dans le premier genre, on compte la vache, le veau, le bœuf, le taureau, les bœufs sauvages que l'on voit en Dardanie, en Médie, en Thrace & ailleurs, tels que l'urus, le bison & le bonasus, dont parle Aristote. (*Voyez* de quelle maniere le bœuf rumine *au mot* TAUREAU). Du second genre sont le *tarandus* ou rhenne, le daim & le chevreuil. Du troisieme sont le belier, la brebis. Du quatrieme sont, le bouc, le chamois & la gazelle. Plusieurs Auteurs mettent le rhinocéros & le chameau parmi les animaux ruminans. Il y a parmi les quadrupedes digités des animaux qui paroissent aussi ruminans, comme le lievre, le lapin, la marmotte, &c. Tous ces ruminans vivent de végétaux, & ont les intestins plus longs que les animaux carnassiers.

Le cheval n'est point un animal ruminant, il n'a qu'un seul ventricule ou estomac. Au mois de Décembre 1764 on ouvrit à l'Ecole Royale Vétérinaire de Lyon, un sujet dans lequel on en rencontra deux. Le viscere surabondant ou particulier à cet animal, contenoit environ trois livres d'alimens aussi imparfaitement élaborés que ceux que l'on trouve dans la panse ou dans le premier estomac de tous les bœufs ; il ne consistoit point dans une simple dilatation de l'œsophage, telle qu'on l'a observée dans quelques chevaux, ou semblable à la dilatation de ce canal, qui, au cou & au-dessus du *sternum* des oiseaux, présente une sorte de bulbe ou de sinus qui constitue ce que l'on nomme vulgairement le *jabot*. Le ventricule que l'on apperçut dans le thorax, dès l'entrée de l'œsophage, dans cette cavité, étoit exactement distinct de ce tube membraneux & charnu ; il étoit en effet pourvu d'une membrane qui ne différoit en aucune maniere de celle qui forme la quatrieme tunique de l'estomac ordinaire de ces animaux. On sait que la face interne de cette tunique de l'estomac est partagée en deux portions, que l'on diroit être entiérement dissemblables. Celle qui garnit l'orifice antérieur & toute la grosse extrémité,

c'eſt-à-dire plus d'un tiers du ventricule, paroît être une continuation de celle qui tapiſſe intérieurement l'œſophage ; elle eſt de même nature. Cette même membrane devient enſuite mamelonnée, & telle en eſt la ſeconde portion. Une tunique abſolument ſemblable tapiſſoit intérieurement le ventricule extraordinaire dont il s'agit. Ni ſon orifice antérieur, ni ce même orifice de l'eſtomac commun & unique dans les chevaux, n'étoient pourvus de ce nombre infini de fibres extrêmement fortes, qui reſſerrent toujours ce dernier très-étroitement, & qui ne ſont que la continuation de celles de l'œſophage intimement mêlées & confondues avec celles de ce viſcere. En ce qui concerne les orifices poſtérieurs de l'un & de l'autre, celui du premier n'offroit rien de particulier, & ſembloit n'être qu'un rétréciſſement du canal membraneux dès ſon arrivée à la partie poſtérieure de la poitrine ; tandis que celui du ſecond ne différoit en rien de ce qu'il eſt dans l'état naturel.

Ce cheval ruminoit-il ? auroit-il eu la faculté de vomir, qui eſt déniée à tous ſes ſemblables ? enfin la ſituation de ce ventricule ſingulier qui occupoit une place conſidérable dans le thorax, & qui devoit, ſurtout lorſqu'il étoit rempli, gêner les viſceres que cette cavité contient, produiſoit-elle quelques effets ſenſibles, & rendoit-elle la reſpiration plus laborieuſe ? On comprend que cet animal ayant été acheté d'un homme inconnu, il étoit impoſſible d'éclaircir ces différentes queſtions. Ces obſervations ſur le cheval à deux eſtomacs, ſont de M. *Fragonard*.

L'homme n'eſt point du nombre des animaux ruminans ; cependant *Peyerus* (*p. 163.*) d'après *Fabricius Aquapendente*, cite pluſieurs hommes & pluſieurs femmes qui ruminoient. Le premier étoit un noble habitant de Padoue ; le ſecond, un Moine Bénédictin de la même ville. Celui-ci digéroit promptement, & avoit toujours faim, il mourut de pourriture. Le troiſieme étoit un pauvre particulier de Genes, qui à l'âge de deux ans ayant perdu ſa mere, fut nourri du lait d'une vache qu'il tetoit, & il vécut juſqu'à cinquante ans en ruminant toujours. Le quatrieme fut un homme de

Mariembourg, qui étoit très-vorace : il avaloit tout d'un coup ; & ses alimens s'étant cuits dans son ventricule, il les faisoit remonter aisément, & les ruminoit à la maniere des quadrupedes. Le cinquieme étoit un Suédois, qui, une demi-heure après ses repas, se retiroit dans un coin pour rebroyer & remâcher ce qu'il avoit pris. Le sixieme étoit un Anglois, qui, une heure ou deux après qu'il avoit quitté la table, ruminoit, mais sans avoir aucun mauvais rapport comme le précédent. Le septieme exemple cité, est une jeune fille qui ne ruminoit pas avec plaisir, comme ceux dont on vient de parler. Voyez *Ephémer. des Cur. de la Nat. Tom. I. p. 160.* Le dernier exemple que *Peyerus* cite des gens qui ruminent, sont un riche Paysan de la Suisse, qui pendant toute sa vie rumina avec plaisir, ainsi qu'une femme du même pays. On nous a montré à Chour en Suisse, un homme qui étoit goîtreux, ventriloque ou gastri-mithe & ruminant.

On lit (*dans les Affiches de 1754*) qu'il mourut en cette année, à Bristol en Angleterre, un homme qui ruminoit comme les animaux à qui la nature a donné cette propriété nécessaire à leur conservation. Lorsqu'il étoit un jour sans ruminer, il tomboit malade : il avoit apporté en naissant cette étrange singularité, & il la tenoit de son pere, sujet aussi à ruminer, mais beaucoup moins réguliérement.

On peut consulter l'Ouvrage de *Peyerus* : c'est un Traité latin imprimé à Basle en 1685 ; on y verra les différens ventricules qu'ont certains animaux : il y en a, dit-il, qui en ont jusqu'à quatre ; savoir, le *venter*, le *reticulus*, l'*erinaceus* & le *perfectibile* ; ou ce qui revient au même, le *rumen* ou estomac proprement dit, le *reticulum* ou le réseau, l'*omasus* ou le feuillet, & l'*abomasus*, appelé vulgairement la *caillette* : c'est dans ce dernier estomac que se forme le chyle, & c'est de là que la nourriture descend immédiatement dans les intestins : c'est dans l'*abomasus* des veaux & des agneaux que se trouve la présure dont on se sert pour faire cailler le lait.

RUND-FISCH. *Voyez au mot* MORUE.

RUSC. *Voyez* HOUX FRELON.

RUSMA. C'eſt une pierre minérale, atramentaire; c'eſt-à-dire vitriolique, dont le tiſſu & la couleur reſſemblent beaucoup à du mâche-fer. *Bellonius* rapporte en avoir vu une mine dans la Galatie, aujourd'hui ville de Cute, où il eſt abondamment répandu.

Tous les Naturaliſtes qui ont fait mention de cette ſubſtance minérale, l'ont regardée comme un cauſtique qui, entr'autres uſages, eſt très-propre pour détruire le poil. Le ruſma eſt effectivement un dépilatoire ſi conſtant & tellement en uſage chez les Turcs de l'un & de l'autre ſexe, que le Grand Seigneur, au rapport de *Pomet*, en tire plus de trente mille ducats par an. Les Marchands de Conſtantinople en font paſſer une grande quantité dans le reſte de l'Orient, même juſqu'en Aſie. Ce dépilatoire eſt très-rare en France: on l'y vend au poids de l'or. *Pomet* (*Hiſt. des Drog.*) dit que ſi le ruſma nous étoit connu, on le préféreroit à la liqueur dépilatoire faite de chaux & d'orpiment dont on ſe ſert en ce pays-ci pour les mêmes fins, parce qu'il a, dit-il, plus de vertu, & qu'on peut s'en ſervir ſans danger.

Nous conſervons dans notre cabinet quelques petits morceaux de ruſma, que *Melchior H****, Médecin de Sa Hauteſſe, nous a envoyés en 1753. Rien ne reſſemble mieux au calchitis de Suede, même goût, même tiſſu; mais le ruſma eſt d'une couleur plus foncée. Si l'on en jette quelques grains ſur des charbons ardens, il s'en exhale auſſi-tôt une vapeur qui fait ſoupçonner que c'eſt un calchitis minéraliſé par le ſoufre & par l'arſenic. *Voyez* CALCHITIS, *ſous le nom de* COLCOTHAR.

RUT. C'eſt le temps où les bêtes fauves & quelques autres ſont en chaleur. *Voyez l'article* ANIMAL, *& plus particuliérement les mots* CERF, DAIM, CHEVREUIL, BOUC, &c. *Conſultez auſſi l'article* GÉNÉRATION.

RYZ. *Voyez* RIS.

Fin du Tome ſeptieme.





